

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

IMPRIMERIE DE BÉTHUNE,
RUE PALATINE, N° 5

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE,

RECUEIL PÉRIODIQUE

DESTINÉ A FAIRE CONNAITRE TOUT CE QUE LES SCIENCES HUMAINES, ET EN PARTICULIER L'HISTOIRE, LES ANTIQUITÉS, L'ASTRONOMIE, LA GÉOLOGIE, L'HISTOIRE NATURELLE, LA BOTANIQUE, LA PHYSIQUE, LA CHIMIE, L'ANATOMIE, LA PHYSIOLOGIE, LA MÉDECINE ET LA JURISPRUDENCE, RENFERMENT DE PREUVES ET DE DÉCOUVERTES EN FAVEUR DU CHRISTIANISME;

Par une Société

D'ECCLÉSIASTIQUES, DE LITTÉRATEURS, DE NATURALISTES, DE MÉDECINS ET DE JURISCONSULTES.



QUATRIÈME ANNÉE.

TOME VI.



PARIS,

Au Bureau des Annales de Philosophie Chrétienne,
Rue du Pot-de-Fer, nº. 4, près St-Sulpice.

ET CHEZ G. DENTU, LIBRAIRE, AU PALAIS ROYAL.

1833.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 31. — 31 Janvier.

LA BIBLE,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX, MORAL, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Premier article.

Un auteur anonyme a publié, en 1824, un petit volume [1] fort intéressant dans lequel il a inséré tout ce qui lui a paru le plus propre à faire ressortir l'excellence, la vérité et la nécessité de la Religion. Ce recueil, qui suppose beaucoup de lecture et de savoir, contient, entr'autres, un morceau remarquable sur la Bible, que nous reproduisons ici avec de nombreuses augmentations et des notes.

Le premier, le meilleur, le plus sublime de tous les livres est, sans contredit, l'ÉCRITURE SAINTE, composée de l'*ancien* et du *nouveau Testament*. C'est le livre divin, le livre par excellence, dans lequel on trouve l'histoire la plus vraie, la philosophie la plus sage, la morale la plus pure, la doctrine la plus relevée et en même tems la plus salutaire. C'est l'exposé de ce

[1] *Mémorial religieux et biblique*, ou choix de pensées sur la Religion et l'Ecriture sainte. 1824. 1 vol.

que Dieu a fait pour les hommes, l'exposé des importantes vérités qu'il a bien voulu leur révéler, et l'exposé des lois qu'il leur a données pour éclairer leur marche dans le chemin de l'éternité. C'est un trésor qui nous est continuellement ouvert par un Dieu qui nous aime. Le pécheur y puise les moyens de se corriger, le juste de persévérer dans la justice et de se sanctifier de plus en plus; le pauvre y trouve du soulagement dans sa misère; l'affligé, de la consolation dans sa douleur; et l'ignorant, des lumières dans ses ténèbres[1]. Les rois y apprennent à régner, les peuples à obéir. L'Écriture sainte nous découvre une Providence qui règle tout avec une sagesse admirable et une bonté sans bornes, qui veille sur nous avec une attention continuelle; elle nous montre notre génération à partir d'Adam; si elle nous fait connaître l'origine de nos misères, elle nous en indique aussi le remède. « Elle est accessible à tous, dit S. Augustin, quoique peu soient en état de l'approfondir; elle parle comme un ami au cœur de tous, au cœur des ignorans comme des savans. » Semblable à un fleuve dont l'eau est si basse en certains endroits, qu'un agneau y pourrait passer, et en d'autres, si profonde, qu'un éléphant y nagerait; ce livre divin renferme des mystères capables d'exercer les esprits les plus éclairés, et contient en même tems des vérités simples, faciles et propres à nourrir les humbles et les moins savans. Il était dans

[1] M. de Châteaubriand dit une chose d'une vérité frappante et que nous avons remarquée bien des fois : c'est « qu'il n'y a pas une position dans la vie pour laquelle on ne puisse rencontrer dans la Bible un verset qui semble dicté tout exprès. On nous persuadera difficilement, ajoute l'illustre écrivain, que tous les événemens possibles, heureux ou malheureux, aient été prévus avec toutes leurs conséquences dans un livre écrit de la main des hommes. Or, il est certain qu'on trouve dans l'Ecriture l'origine du monde et l'annonce de sa fin, la base de toutes les sciences humaines, tous les préceptes politiques, depuis le gouvernement du père de famille jusqu'au despotisme inclusivement, et depuis l'âge pastoral jusqu'aux siècles de corruption, tous les préceptes moraux, appliquables à tous les rangs et à tous les accidens de la vie; enfin, toutes les sortes de styles connus, styles qui, formant un corps unique de cent morceaux divers, n'ont toutefois aucune ressemblance avec les styles des hommes. » (*Genie du Christianisme.*)

l'ordre de la divine sagesse, que la parole de Dieu étant pour tous, fût en quelque sorte mise à la portée de chacun. Oui, l'Écriture sainte est pour tous; elle est un bien commun, auquel tous les chrétiens ont droit, puisque c'est là que nous apprenons ce qui doit le plus contribuer à notre bonheur sur la terre, en nous préparant à celui qui sera inaltérable dans la commune patrie; et pour tout dire en un mot, d'après l'expression admirable de M. de Laharpe[1], les livres saints contiennent la science de Dieu et la science du salut.

Nous venons de considérer l'Écriture sainte sous le rapport religieux; voyons-la maintenant comme monument historique, et comme ouvrage le plus précieux et pour l'esprit et pour le cœur. La Bible, en remontant à l'origine des choses[2], est l'his-

[1] On sait que Laharpe, disciple et fils adoptif de Voltaire, avait embrassé avec ardeur les principes de la révolution; revenu de ses erreurs, il s'est jeté dans les bras de cette religion qu'il avait eu le malheur de méconnaître. « Depuis que j'ai le bonheur de lire les divines Ecritures, dit-il, dans son *Apologie de la Religion*, chaque mot, chaque ligne appelle en moi une abondance d'idées et de sentimens qui semblent se réveiller dans mon âme, où ils étaient comme endormis dans le long sommeil des erreurs de ma vie. Tout est dans ces livres divins, et le malheur le plus commun et le plus grand, est de ne pas les lire. »

[2] « Nous ne connaissons point de littérature antérieure à celle des Hébreux. Leurs livres sont le plus ancien monument historique et religieux que nous possédions. On peut le dire au moins des premiers livres de la Bible : car Sanchoniaton, le plus ancien écrivain dont on nous ait conservé des fragmens, était contemporain de Gédéon. Homère chantait la guerre de Troie, sous le règne de Salomon; Hérodote n'écrivit que du tems d'Esdras; les ouvrages de Confucius ne remontent pas au-delà du sixième siècle avant l'ere chrétienne. Berose florissait sous Alexandre-le-Grand. Manéthon sous les Ptolémées. S'il est vrai que les Egyptiens et quelques autres nations orientales aient précédé les Israélites dans l'art d'écrire et dans la culture des lettres, ils ne nous ont rien transmis qui puisse justifier ces conjectures et fixer notre jugement.

» Le style même des saintes Ecritures, et surtout celui des livres de Moïse, prouve leur extrême antiquité. C'est la simplicité, la naïve franchise des peuples naissans. L'art ne s'y montre point. On n'avait point encore appris à séduire les hommes par l'éclat, la pompe et l'élégance du discours. » (*De la littérature des Hébreux*, par M. Salgues. Paris, 1825.)

toire, non d'un peuple en particulier, mais de tous les peuples en général ; elle offre à chaque nation un intérêt qui lui est propre. Ne semble-t-elle pas, apprenant à chaque peuple son origine et ses progrès, ses succès et ses revers, lui dévoiler l'avenir par les grandes leçons du passé, et lui montrant, ou ce qu'il doit espérer ou ce qu'il doit craindre, lui présager sa grandeur ou sa décadence prochaine ? D'un autre côté, quelle supériorité n'a pas l'histoire sacrée sur l'histoire profane ! Celle-ci ne nous apprend que des événemens ordinaires, si remplis d'incertitudes et de contradictions, que l'on est souvent embarrassé pour y découvrir la vérité ; tandis que l'histoire sacrée est celle de Dieu même, de sa toute-puissance, de sa sagesse infinie, de sa providence universelle, de sa justice, de sa bonté et de tous ses autres attributs. Ils y sont présentés sous mille formes et dans une série d'événemens variés, miraculeux, et tels qu'aucune nation n'en eut de semblables [1]. La supériorité

[1] « Un des plus beaux caractères des livres saints, dit un de nos plus illustres orateurs, c'est de ne ressembler qu'à eux-mêmes, et de n'avoir rien de commun avec ce qu'ont écrit les hommes. C'est un mélange auguste de simplicité et de grandeur, où l'on parle sans emphase des choses les plus hautes, ainsi que sans dédain des choses les plus petites. C'est une fécondité inépuisable où l'esprit trouve sans cesse de quoi s'instruire, comme le cœur de quoi se contenter. Cherchez-vous un système et un plan de législation ? En est-il un plus beau et plus complet que celui de Moïse ? Demandez-vous un corps d'histoire ? vous y trouvez le fil de toutes les histoires ; et, dans l'origine d'un peuple, l'origine de tous les peuples. Désirez-vous un corps de morale ? Celle des livres saints est la seule qui soit sans lacune, comme la seule qui ait une sanction. Voulez-vous vous instruire de la vraie politique ? Vous y trouverez celle qui a fondé les états et civilisé les nations. Cherchez-vous un vrai système de philosophie ? Celle des livres saints, bien différente de cette fausse sagesse qui se perd toute en stériles recherches et s'évapore en vains raisonnemens, est toute en actions, toute en grands et sublimes exemples. Enfin, cherchez-vous de quoi exercer vos talens ? Tous les genres de beautés poétiques et oratoires s'y trouvent réunis, depuis le ton de la pastorale jusqu'au sublime de l'épopée ; et Milton et Gesner y puisent à la fois, l'un ses riches images, et l'autre ses peintures naïves. Les rois s'y instruisent et les pauvres s'y consolent ; le savant les médite, et l'ignorant les entend. Bossuet en

de l'Ecriture, en ce genre comme en tout autre, est donc incontestable; mais elle a encore un avantage auquel les historiens profanes n'arrivent pas, et qui distingue seul les siens; c'est la manière simple et sans affectation avec laquelle les faits y sont racontés; et cette simplicité, loin de nuire à la grandeur et à la majesté des images, les fait briller d'un éclat que l'on ne rencontre que dans ce livre divin. Il n'y a pas de doute que cette admirable simplicité ne soit l'une des causes qui aient fait passer tant d'étonnantes narrations par tous les âges et par

fait l'objet de ses plus hautes méditations, et la femme pieuse y trouve ses plus humbles prières; et quand Newton les étudie, l'austère cénobite y puise sa ferveur. Il n'y a pas même jusqu'à l'enfant qui n'y trouve de quoi exercer les premières lueurs de sa raison naissante, et les premiers délassemens de son innocence. C'est ici véritablement la parole éternelle qui parle également à tous les âges, comme à tous les états, à tous les esprits comme à tous les siècles.

» Supposons que ce livre incontestablement le plus ancien qui soit sur la terre, n'existât pas : quel vide immense dans les connaissances historiques et morales ! Quel chaos dans la nature et la destination de l'homme! Que de traits magnifiques et de superbes conceptions perdus pour le génie ! Et n'est-il donc pas évident que, ne fût-il pas même descendu du ciel, il mériterait encore, à parler humainement, les hommages de la terre. Cette réflexion, qui saute aux yeux les moins clairvoyans, suffirait seule pour confondre cette foule d'impies fanatiques, qui n'ont cessé de faire de la Bible l'objet de leurs blasphèmes, et n'ont cherché qu'à obscurcir tout ce qu'elle nous présente d'utile et de grand, par tout ce qu'elle peut offrir d'inexplicable et de mystérieux, sans songer que mille doutes ne valent pas une vérité; mille difficultés, une certitude; et que tous les nuages, rassemblés avec art, ne sauraient pas obscurcir cette vive lumière qui brille à chaque page de ce livre divin.

» On peut surtout apprécier par là la déplorable légèreté avec laquelle le philosophe de Ferney l'a bafouée pendant soixante ans de sa vie, et l'insigne mauvaise foi de ce grand esprit à courte vue et à petites passions, lequel, tandis qu'il ne cessait de déverser le ridicule sur cette histoire sainte, où se déroule si magnifiquement toute la chaîne de nos devoirs, et où l'énigme du monde entier trouve son dénouement, prostituait sa louange à ce livre imposteur, à cet Alcoran burlesque, misérable caricature des livres saints, qui n'est pas même bonne pour amuser les désœuvrés et les curieux. » De Boulogne. (*Œuvres complètes.*)

toutes les langues, sans qu'elles aient rien perdu de leur vérité, de leur force et de leur éclat. Voyez, dès la première page du livre, cette magnifique description de la création, dont Longin, le meilleur de nos anciens critiques, était enthousiasmé. Lisez-la dans quelque langue que vous voudrez, en grec, en latin, en français, dans toutes les langues modernes ; son mérite sous le rapport du style, c'est-à-dire la grandeur de l'image, n'en souffrira point[1]; vous y trouverez toujours cette réunion de sim-

[1] « La majesté des Ecritures m'étonne, » s'écriait Rousseau, entraîné par le sentiment dont on ne peut se défendre à la lecture des livres saints. Ce qui étonnait le philosophe de Genève avait jadis transporté de la plus vive admiration le solitaire de Bethléem. Du fond de l'antre qu'il s'était choisi pour retraite, près des lieux où fut déposé le berceau de son Dieu, Jérôme s'élevait par la lecture des prophètes à toute la hauteur où peut atteindre la pensée de l'homme en contact avec le ciel. D'un esprit et d'un cœur saintement passionnés, il dévorait jour et nuit ces volumes sacrés, dont il devint le traducteur le plus exact et l'un des plus savans interprètes. C'est là que, plein de cet enthousiasme qui naît de la connaissance réfléchie et profonde des œuvres du génie, on l'entend appeler le roi David, tout à la fois, notre Simonides, notre Pindare, notre Alcée, et notre Horace, tant le chantre prophétique du Messie lui paraît habile à varier les sons de la lyre, soit qu'il fasse soupirer la prière sur les lèvres de l'homme coupable, soit qu'il fasse gronder la foudre dans les mains d'un Dieu vengeur.

Toutefois, la plume de saint Jérôme, d'ailleurs si familiarisée avec les textes hébraïques et les versions grecques, n'a pu reproduire en entier ni les beautés originales qui tiennent au génie de la langue des prophètes, ni cette foule de beautés accessoires qui dépendent moins du fond de la pensée que de la propriété des termes, du choix des expressions, des mouvemens du style et de la variété des rythmes. Le travail du savant anachorète ne vous offre, en effet, qu'une traduction littérale en prose, traduction faite sur d'autres versions également en prose, d'un texte primitivement conçu et exécuté dans un système lyrique des plus sublimes, et dont les hardiesses auraient étonné la muse même d'Homère. Certes, si le chantre d'Achille que nous pouvons lire pourtant dans l'original et traduire d'après lui-même, perd si fort dans les copies les moins imparfaites qu'ont tentées jusqu'ici une foule d'écrivains de tous les pays du monde, qu'on nous dise ce qui resterait de ses beautés, si elles ne nous étaient parvenues qu'à travers trois ou quatre traductions en prose, en-

plicité et de sublime qui étonne, transporte, et qui, tout en frappant l'esprit, soumet le cœur et lui impose sans contrainte le joug de la foi.

Si des considérations historiques nous passons aux considérations morales et politiques, nous serons également convaincus, et peut-être encore davantage, que la Bible l'emporte infiniment sur tout ce qu'il a été possible de faire et d'écrire en ce genre. Ecoutons à ce sujet un savant moderne qui va en peu de mots nous démontrer cette vérité : « Les livres des Juifs, dit-il, ont cet avantage sur ceux des autres peuples, de faire connaître la nature de l'homme, celle du souverain bien, et les vrais fondemens de la législation et de la morale[1].... Nous

tées les unes sur les autres, et dans des idiomes aussi divers que le sont entr'eux l'hébreu, le grec, le syriaque et le latin.

Par quel charme donc les Psaumes et les saints cantiques, arrachés à leur idiome primitif, dépouillés de la pompe de la poésie, déshérités du rythme qui en double les effets, réduits enfin à l'état décoloré d'une prose plate, sans élégance, et quelquefois incorrects; par quel charme ces poèmes sacrés laissent-ils échapper, du milieu de leurs débris, ces belles images, ces flammes du génie, ces idées grandes, ces aspirations célestes, ces sentimens élevés, ces émotions touchantes, et cette majesté de style, dont la réunion fait encore, après trois mille ans, du livre des Psaumes, la collection de poésie lyrique la plus complète et la plus étonnante qui ait frappé l'oreille des hommes? Si, pour expliquer ce phénomène, on ne veut pas recourir à l'inspiration divine, dont la Bible porte visiblement l'empreinte, toute autre solution que les causes humaines nous semble dépasser les bornes connues de l'esprit humain. Nous rapprochant d'un autre idée de Jean-Jacques, nous pourrions dire « qu'en ceci le génie de l'homme serait donc en quelque sorte plus étonnant que le souffle de Dieu lui-même. »

[1] « Laissons de côté, dit un critique célèbre, tout ce qu'il y a de divin dans l'Ecriture; et si, indépendamment de cette raison, qui n'en est malheureusement pas une pour tous les lecteurs, nous y trouvons autant de vraie philosophie et de bonne morale que nous y avons admiré jusqu'ici de poésie et de sentiment, il faudra bien convenir que la Bible est l'ouvrage le plus étonnant, la conception la plus merveilleuse dont l'esprit humain puisse se faire une idée.

« Les écrits saints ont un avantage bien marqué sur ce que nous offrent de mieux les philosophes profanes : c'est qu'on n'y trouve aucun pré-

avons beaucoup de traités philosophiques sur la nature des gouvernemens et sur l'art de les maintenir; mais les préceptes qu'ils contiennent n'ont ni amélioré leur sort, ni ne les ont garantis de leur chute; ils ont même peut-être contribué à l'accélérer,

cepte de conduite, aucune leçon utile qui ne soit incontestablement vraie, et d'une application également facile et salutaire pour tous les peuples du monde, pour tous les états de la vie. Ici la morale est puisée à sa véritable source; et le suprême législateur, qui en donne des leçons si précieuses par l'organe des écrivains sacrés, n'a pas voulu seulement le bonheur de telle ou telle peuplade en particulier, mais il embrasse l'univers dans l'immensité de son amour, comme il le créa et le protège par l'immensité de sa puissance. Ouvrez, au contraire, les philosophes dont l'antiquité s'honore le plus, qu'y trouvez-vous, la plupart du tems? Une morale systématique, qui avait ses partisans et ses antagonistes, comme s'il y avait, comme s'il pouvait y avoir deux manières d'être bons et vertueux. Les uns mettent la vertu à une hauteur si décourageante, qu'elle rebute les efforts du zèle le plus affermi, et ne permet son accès qu'à l'orgueil du sophiste, qui cherche moins à valoir en effet mieux que ses semblables, qu'à les écraser de sa prétendue supériorité. Les autres débarrassent si complètement la morale de tout ce qu'elle pourrait avoir de sévère; ils l'accommodent si bien à la faiblesse de l'homme et à la multitude de ses passions, que l'on ne sait s'ils ont voulu faire l'apologie du vice ou celle de la vertu. Ces extrêmes ne se rencontrent point dans la philosophie divine des livres saints; la morale y est ce qu'elle doit être, douce et consolante, jamais pénible, toujours tirée de la nature de l'homme et fondée sur ses intérêts les plus chers. Ce n'est pas que quelques étincelles de cette céleste lumière ne sortent par intervalles des écrits des philosophes anciens; mais ce ne sont que des lueurs fugitives, qui éclairent un moment pour replonger bientôt le malheureux qui les suit dans les horreurs de ténèbres inexplicables. On pourrait être étonné des nombreuses contradictions, des inconséquences multipliées qui échappent à ces précepteurs fameux du genre humain, si ce défaut même de liaison dans leurs idées et de consistance dans leur doctrine, ne prouvait la nécessité d'un maître plus habile et d'un philosophe plus éclairé. Or, si tout ce qui manque en ce genre à la doctrine philosophique des tems anciens, les philosophes sacrés le réunissent au plus haut degré, il faut bien que celui qui les a inspirés soit ce maître plus habile, ce philosophe plus éclairé, dont nous venons de parler. Cela ne peut pas plus être l'objet d'une question que la matière d'un doute. » (M. Amar, *Cours compl. de rhétor.*, 3e édit. 1822, p. 607.

en inspirant, à ceux qui étaient à leur tête, une vaine confiance dans les combinaisons d'une sagesse ou d'une raison présomptueuse, qui dirige rarement les hommes, et que tant de causes imprévues troublent ou dérangent.... Au contraire, ce qui distingue particulièrement les Juifs, c'est ce but moral qui se montre dans leurs institutions, et qui ne se dément pas un seul instant pendant la durée de leur longue existence. Leurs lois ne furent point, comme celles des Romains, l'ouvrage progressif du tems [1]; complètes et parfaites dès leur naissance, elles subsistent encore [2]. Eh! comment ne subsisteraient-elles pas, quand Dieu a daigné lui-même graver, sur leur base, ces commandemens éternels, ce code du genre humain, et, comme le dit M. de Bonald, « cette loi primitive et générale, cette loi naturelle, parfaite, divine (tous mots sinonymes), cette loi, ajoute-il, qui se trouve au livre des révélations divines, conservé chez les Juifs et chez les chrétiens avec une religieuse fidélité, quoique dans des vues différentes et même opposées, et porté par les uns et par les autres dans tout l'univers [3]. »

[1] Diderot dit quelque part: « Il ne faut pas glisser trop légèrement sur les lois de Moïse; c'est un chef-d'œuvre d'économie politique dont les plus fameux législateurs n'ont pas approché. » Il est certain que Diderot, tout philosophe qu'il était, voyait à la fois dans Moïse le plus grand législateur et le plus grand poète qui existe. Il le répète souvent dans ses ouvrages, et surtout dans l'éloge de Richardson. Aussi disait-il que s'il était obligé de vendre sa bibliothèque, le premier livre qu'il garderait serait Moïse.

[2] Bossuet, observe l'habile jurisconsulte, M. Bernardi, avait extrait des livres juifs tout ce qui est relatif à la politique et en avait composé son beau traité de la *Politique tirée des propres paroles de l'Ecriture sainte.* Il devait développer ensuite, dans des discours particuliers, les principes qui en découlent; il est bien à regretter qu'il n'ait pas achevé un ouvrage si digne d'exercer son puissant génie.

[3] « La plus ancienne philosophie écrite, celle des Hébreux, dit encore M. de Bonald, s'attacha à faire connaître la cause suprême, intelligente, éternelle de l'univers, et sa volonté générale, dont les lois fondamentales des êtres sont l'expression: elle en tira la connaissance des devoirs de l'homme, et elle parla de cette cause suprême et de l'homme, son plus noble effet, et celui qui soumet tous les autres à sa pensée ou à son ac-

« Jusque dans le langage de l'Ecriture, dit le plus éloquent écrivain de notre époque, son inspiration se manifeste. On pourrait dire des écrivains sacrés ce que disaient de Jésus-Christ les émissaires des Pharisiens : « Nul homme ne parla jamais comme cet homme [1]. » On voit en les lisant que le doigt de Dieu a touché leurs livres ; quelle simplicité naïve dans les écrits ! quel charme de candeur et de vérité ! quelle grâce ingénue ! c'est la parole dans sa pureté et son innocence primitive ; et puis quelle force ! quelle profondeur ! quelle richesse d'images ! quels regards jetés jusqu'au fond de la nature humaine ! qui a mieux senti ses misères ? qui a mieux connu sa grandeur ? On entend

tion, avec une hauteur d'intelligence, une force de sentiment, une magnificence de style proportionné à la majesté des objets, et auxquels le langage des autres peuples ne peut atteindre.

» Les effets mêmes purement matériels, la philosophie des Hébreux ne les considéra pas en eux-mêmes ; ils ne lui parurent pas dignes de ses recherches ; elle les considéra comme l'action merveilleuse de la cause souverainement puissante ; et franchissant ces lois générales du mouvement et de la matière, dont nous sommes si péniblement occupés, elle vit dans les cieux le pavillon qu'étendait sur l'univers la main du Très-Haut, dans les nuées son vêtement, dans la terre son marche-pied, dans les foudres et les tempêtes ses messagers et ses hérauts. Si elle admira la puissance infinie du Créateur dans les grands phénomènes de la nature, elle bénit son inépuisable bonté dans les plus petits effets de la création. Les productions de la terre furent le repas préparé pour l'homme, et les animaux furent les serviteurs destinés à l'aider dans ses travaux. De là, ces hymnes à la gloire de l'être tout-puissant et tout bon ; ces cantiques de reconnaissance et d'amour, qui font de la plus haute philosophie, la poésie tantôt la plus sublime et tantôt la plus gracieuse, et qui traduisent des pensées divines en langage divin. » (*Législation primitive.*) « L'existence des Juifs, dit en note l'illustre écrivain, a quelque chose de si extraordinaire, qu'elle ne peut être expliquée que par la nécessité d'attester à tous les peuples de l'univers, et dans tous les tems de sa durée, l'authenticité d'une loi écrite pour tous les peuples et pour tous les tems. C'est la branche aînée de la grande famille, et elle a le dépôt des livres originaux. Cela a été dit cent fois, et toujours avec raison ; mais, comme l'observe un homme d'esprit, les pensées vieillissent par l'usage, et les mots par le non usage. » (*Idem.*)

[1] *S. Jean*, VII, 46.

des plaintes déchirantes sur le sort des enfans d'Adam; je ne sais quoi de funèbre enveloppe leur destinée; un long gémissement, des cris d'angoisse saisissent l'âme de tristesse et d'une secrète terreur. « Pourquoi la lumière a-t-elle été donnée au misérable, et la vie à ceux qui sont dans l'amertume du cœur? qui attendent la mort, et elle ne vient point[1]! » Voilà l'homme tombé, l'homme qu'un crime antique tourmente intérieurement. Et tout-à-coup une voix d'espérance s'élève et domine cette voix de douleur. L'œil du prophète a découvert le salut dans l'avenir. Sion tressaille d'alégresse; elle relève sa tête couverte de cendre, et salut par des chants de joie que l'univers entier redira, le libérateur qui s'avance.

» Tout ce qu'il y a de doux, de tendre, de terrible, de sublime, ne le cherchez point ailleurs que dans l'Ecriture. Ici, c'est Rachel, pleurant ses enfans sur la montagne, et « elle ne veut point être consolée, parce qu'ils ne sont plus. » Là, c'est l'épouse du vrai Salomon, qui soupire ses ineffables amours. « Mon » bien-aimé est à moi, et je suis à lui, il repose entre les lis, » jusqu'à ce que l'aurore se lève et que les ombres déclinent. Filles » de Sion, sortez, et voyez le roi Salomon, le front ceint du dia» dème dont sa mère le couronna au jour de ses fiançailles, et » au jour de la joie de son cœur. »

» Ravis au-dessus du tems, les écrivains sacrés semblent le discerner à peine dans l'éternité que leur pensée habite. Ils voient l'univers comme Dieu lui-même le voit. « Il a déployé les cieux » ainsi qu'une tente. » Vient-il à s'irriter, « il les roule comme » un livre, et toute l'armée du ciel tombe comme la feuille de la » vigne et du figuier. »

» Si les cieux ressemblent à un pavillon qu'on dresse le matin, et qu'on enlève le soir; si le vent de la colère divine emporte toute la milice du ciel comme une feuille séchée, qu'est-ce donc que l'homme? « un esprit qui s'en va et ne revient point; » ses jours sont comme l'herbe, sa fleur est comme celle des » champs, un souffle passe, il n'est plus. »

» Mais, écoutez : ceux qui dorment dans la poussière se réveilleront, les uns dans la vie éternelle, les autres dans l'opprobre

pour le voir toujours. Nul autre livre que l'Ecriture ne nous apprend à parler de Dieu, à le prier; et cela seul prouverait que l'Ecriture est divine. Elle dévoile à nos yeux l'ordre entier de la justice et de la providence du Très-Haut; elle nous fait comprendre sa conduite sur le genre humain; les épreuves du juste, afin que ce qu'il y a de plus sublime dans la vertu soit révélé; le supplice du méchant, afin que le crime tremble. Contemplez David, le père et tout ensemble la figure du Messie, voyez-le détrôné par son propre fils, sortant de Jérusalem, traversant le torrent de Cédron, et, sans proférer une plainte; *allant où il doit aller*[1]. « Or, David montait la colline des Oliviers, pleurant » et marchant nu-pieds, la tête couverte; et tout le peuple, la » tête couverte, montait en pleurant [2]. »

» Mais voilà qu'un bruit lugubre s'élève du côté de l'Egypte; Dieu va punir l'orgueil de Pharaon et de son peuple. « Fils de » l'homme, dis-lui : Tu as été comparé au lion des nations et au » dragon des mers; tu agitais ta corne dans les fleuves, tes pieds » troublaient leurs eaux, et tu foulais les fleurs. C'est pourquoi, » voici ce que dit le Seigneur : J'étendrai sur toi mes rets, au » milieu de la foule des peuples, et je te tirerai dans mes filets, » et je t'amènerai sur la terre; je te jetterai sur la face d'un » champ, et je ferai habiter sur toi tous les oiseaux du ciel, » et je rassasierai de toi tous les animaux de la terre. Les astres » du ciel s'attristeront sur toi, et j'étendrai les ténèbres sur ton » royaume, lorsque les tiens, blessés à mort, tomberont au milieu de la terre, dit le Seigneur Dieu. Je troublerai le cœur des » peuples, quand j'amènerai tes débris au milieu des nations, » en des contrées que tu ignores. — Et le Seigneur me dit : Fils » de l'homme, commence le chant lugubre sur la multitude » d'Egypte : traîne-la elle, et les filles des nations puissantes, au » fond de la terre, avec ceux qui descendent dans le lac. En quoi » es-tu plus beau? Descends et dors avec les incirconcis. Là » sont tous ceux qui ont été tués par l'épée, chaque monarque » au milieu des siens, Assur et tout son peuple; Alam et tout » son peuple; Mosoch, Thubal et tout son peuple; Edom et ses

[1] Ego autem vadam quà iturus sum. II *Reg.* xv, 20.

[2] *Ibid.*, 30.

» rois, et ses chefs qui ont péri, eux et les leurs, par l'épée; là
» sont tous les princes de l'Aquilon et tous les chasseurs; ils ont
» été conduits avec les morts, tremblans et confondus dans leur
» force. La multitude est couchée autour de leur fosse. « Ils ont
» dormi avec ceux qui ont été tués par l'épée; et ils ont porté
» leur ignominie avec ceux qui descendent dans le lac. Ils ne
» dormiront point avec les forts, qui sont descendus dans les
» enfers avec leurs armes, et qui ont posé leurs épées sous leurs
» têtes. Leurs iniquités ont pénétré leurs os, parce qu'ils ré-
» pandirent l'épouvante dans la terre des vivans[1]. »

» Des chants pleins de douceur, des hymnes d'une beauté sublime reposent l'âme effrayée par ces sombres tableaux. Quelquefois on entend comme une voix du ciel, comme le son ravissant du concert des anges; quelquefois l'oreille est soudain frappée d'un bruit sinistre; elle a entendu dans la nuit comme les soupirs de l'abîme.

» Et que de préceptes admirables, que d'instructions profondes, que de vérités inaccessibles à notre faible esprit, nous sont révélés dans l'Ecriture! Ce n'est pas l'homme qui converse avec l'homme, qui se fatigue pour l'éclairer. C'est Dieu qui, d'un seul mot, illumine son intelligence et remue tout son cœur. Il jette en quelque sorte, à pleines mains, dans le style des prophètes, les merveilles de sa pensée, comme les mondes dans l'espace; et sa parole, élevée à une hauteur infinie au-dessus du langage humain, a un tel caractère de magnificence et d'empire, qu'on n'est point étonné que le néant lui ait obéi[2]. »

Citons encore, sur le même sujet, un autre auteur moderne.

« Le plus beau caractère des livres saints, dit-il, c'est de n'avoir rien de commun avec ce qu'ont écrit les hommes. Homère et Virgile ont eu des imitateurs plus ou moins heureux; mais la Bible n'a trouvé jusqu'ici que des traducteurs ou des copistes. Ouvrez ce livre: une législation complète; une histoire, source de toutes les histoires; une morale inimitable; une politique qui fonde les états et qui civilise les nations; une philosophie toute divine; voilà ce qu'il offre à l'esprit humain: quarante

[1] *Ezech.*, XXXII.

[2] *Essai sur l'indifférence*, t. III, ch. XXXII.

siècles d'observations, d'études et de critiques, confirment les faits qu'il raconte et la croyance qu'il établit. En vain des demi-savans voulurent dans ce long intervalle donner aux sciences physiques un autre fondement que la Genèse, Moïse tient toujours à la main le premier anneau de cette chaîne des connaissances naturelles, déroulée depuis Aristote jusqu'à Buffon; et personne n'a répondu aux questions sur les phénomènes de l'univers que Job proposait comme insolubles il y a quatre mille ans. Il n'est personne qui ne connaisse cet admirable discours où Dieu, pour confondre l'orgueil de l'homme, le presse d'interrogations, et décrit rapidement tous les miracles de la nature. C'est là que se déploie toutes les hauteurs de la pensée, toute la magnificence de la plus riche poésie. On croit assister soi-même à ce sublime entretien. Notre langue est bien faible pour rendre de pareilles beautés. Nous allons cependant essayer d'en exprimer quelques traits; ils suffiront pour donner une idée du mérite e la plus ancienne production poétique que nous possédions. « Où étais-tu, demande l'Éternel à Job, quand je » jetais les fondemens de la terre? Dis-le moi, si tu as l'intelli» gence. Qui en a établi les mesures, le sais-tu? Qui a étendu le » cordeau sur elle? Sur quoi ses bases sont-elles affermies? Qui » en a posé la pierre angulaire, lorsque les astres du matin me » louaient tous ensemble, et que tous les enfans de Dieu étaient » ravis de joie? Qui a renfermé la mer dans ses digues, quand » elle rompait ses liens comme l'enfant qui sort du sein de sa » mère? lorsque je l'enveloppai des nuées comme d'un vêtement, » et que je l'entourai des ténèbres comme des langes de l'en» fance? Je lui ai marqué des limites, je lui ai opposé des portes » et des barrières; et j'ai dit : Tu viendras jusque-là, et tu n'iras » pas plus loin. Ici tu briseras l'orgueil de tes flots. Les portes de » la mort se sont-elles ouvertes devant toi? As-tu vu l'entrée des » ténèbres? As-tu considéré l'étendue de la terre? Parle, dis-moi » où habite la lumière et quel est le lieu des ténèbres, afin que » tu les conduises chacune à leur destination, quand tu sauras » les routes de leurs demeures? Sans doute, tu savais que tu » devais naître, et tu connaissais le nombre de tes jours? Es-tu » entré dans les trésors de la neige? As-tu vu les trésors de la » grêle que j'ai préparés pour le tems de la désolation, pour le

» jour de la guerre et du combat ? Par quelle voie se répand le » jour ? Par quel chemin l'aquilon fond-il sur la terre ? Qui a » ouvert un passage aux torrens des nuées? Qui a tracé les sillons » de la foudre ? Qui verse la pluie sur les champs arides, sur le » désert où nul mortel n'habite, pour désaltérer les terres déso- » lées, et y faire germer l'herbe de la prairie ? Qui a créé la pluie? » Qui a formé les gouttes de la rosée ? D'où est sortie la glace ? » Et les frimats du ciel, qui les produit ? Peux-tu rapprocher les » pléiades brillantes, et détourner l'ourse de son cours ? Feras- » tu paraître en son tems l'étoile du matin, et briller sur les » enfans de la terre l'étoile du soir ? Connais-tu l'ordre du ciel, » et son influence sur la terre ? Eleveras-tu ta voix jusqu'aux » nuées, et des torrens d'eaux descendront-ils sur toi ? Enver- » ras-tu la foudre, et elle ira ? et, revenant, te dira-t-elle : me » voici? Est-ce toi qui présentes la pâture à la lionne et qui ras- » sasies les lionceaux, lorsque, couchés dans leurs antres, ils » épient leur proie du fond de leurs tanières ? Est-ce toi qui » prépares au corbeau sa nourriture, quand les petits errent çà » et là, et que, pressés par la faim, ils crient vers le Seigneur ? » Est-ce toi qui as donné la force au cheval, qui a hérissé son » cou d'une crinière mouvante ? Le feras-tu bondir comme la » sauterelle ? Ses naseaux soufflent la terreur. Il creuse du pied » la terre, il s'élance avec orgueil, il court au-devant des armes ; » il se rit de la peur, il affronte le glaive ; les flèches sifflent au- » tour de lui, la flamme des lances et des dards le frappe de » ses éclairs. Il bouillonne, il frémit, il dévore la terre. A-t-il » entendu la trompette ? il dit : Allons, et de loin il respire le » combat, la voix tonnante des chefs et le fracas des armes [1]. »

» Tout ce qu'on a publié de sage sur l'état social, le droit des gens, la religion et la politique, sort de la Bible, comme le commentaire sort du texte. Commencé par un berger législateur, ce commentaire a été continué de siècle en siècle par des rois, des magistrats, des solitaires, des artisans, des hommes obscurs, qui paraissent n'avoir eu d'autre mission que d'en écrire quelques pages, et qui ont disparu après l'avoir remplie. Cependant il ne présente point d'inégalités, de contradictions;

[1] *Job*, ch. XXXVIII et XXXIX.

c'est partout le même esprit, la même doctrine, la même sagesse. »

Ne nous lassons donc point de le répéter, parce que tout homme de bonne foi, tout homme instruit et qui n'a pas le cœur corrompu, en a l'intime conviction ; la Bible est le premier, le plus important, le plus attrayant de tous les livres, et, ainsi que son titre l'annonce, le livre par excellence. « Pour juger de sa haute antiquité, il suffit de considérer l'admirable rapport qui se trouve entre les mœurs des tems héroïques et les mœurs des Hébreux. Les héros d'Homère se servent eux-mêmes, et les patriarches se servent également eux-mêmes. Abraham, âgé de près de cent ans, environné d'un peuple de domestiques, se hâte lui-même de porter de l'eau pour laver les pieds de ses hôtes ; il presse sa femme de leur faire du pain ; il va choisir ce qu'il y a de plus beau dans sa bergerie, il le leur présente avec du beurre et du lait ; et les sert pendant le repas, se tenant debout auprès d'eux. Rebecca vient aussi à la fontaine puiser l'eau qu'elle porte à la maison. Rachel conduisait ses nombreux troupeaux ; et cette première simplicité, nous la retrouvons chez les Grecs [1]. C'est ainsi que nous voyons la noble fille d'Alcinoüs descendre vers le fleuve pour y laver les vêtemens de son père et les siens. Plus les auteurs grecs se rapprochent des

[1] « Plusieurs chapitres de l'histoire des patriarches sont de véritables pastorales jetées çà et là parmi ces vénérables archives du genre humain. Quoi de plus touchant que de voir ces bons pasteurs traverser de vastes contrées, presque solitaires encore, pour aller chercher des épouses de leur sang, des épouses nourries dans la crainte du Seigneur. Rien n'est plus touchant dans le livre de la *Genèse*, que le tableau des mœurs patriarchales. On voit les premières sociétés dans toute la naïveté de leur enfance. La vie d'Abraham, sa transmigration, les détails de sa vie privée, la jalousie de Sara, l'exil d'Agar, la visite des hommes célestes qui viennent se reposer sous la tente, le message d'Eliézer, le mariage d'Isaac, la naissance de Jacob, la douce préférence de ce patriarche pour Rachel, les divisions qui agitent sa nombreuse famille, toutes ces particularités sont racontées avec un charme inexprimable. On vante avec raison les tableaux simples et naïfs, dont Homère a embelli son *Iliade*, et surtout son *Odissée*; ceux de la *Genèse* sont bien supérieurs, parce qu'ils remontent à une époque plus éloignée. »

premiers âges, plus ils ressemblent aux Hébreux. Mais quelle comparaison établir entre des productions qui ne réunissent que certains genres de mérite, certains genres d'utilité, et un ouvrage qui les réunit tous à la fois ? Quoi de plus beau que la conduite de ce Joseph [1], qui, vendu par ses frères, se venge en pardonnant ! Quoi de plus touchant que le moment de la reconnaissance : *Ego sum frater vester* [2] *quem vendidisti in Ægyptum !* Quels accens plus douloureux que ceux des Israélites, gémissant sur le bord d'un fleuve étranger [3]. La douleur de Jacob, en apprenant et croyant qu'une bête féroce a dévoré son fils, n'est-elle pas plus simple et en même tems plus frappante que celle de Priam aux pieds d'Achille, redemandant le corps de son fils ?

[1] Voltaire a dit : « Ce morceau d'histoire (celle de Joseph) a toujours » passé pour un des plus beaux de l'antiquité ; nous n'avons rien dans Homère de si touchant. » Et ailleurs, il s'exprime ainsi à l'occasson de Ruth : « L'histoire de Ruth est écrite avec une simplicité naïve et touchante ; nous ne connaissons rien dans Homère ni dans Hérodote, qui » aille au cœur comme cette réponse de Ruth à sa mère : J'irai avec vous ; » et partout où vous resterez, je resterai ; votre peuple sera mon peuple ; » votre Dieu sera mon Dieu ; je mourrai dans la terre où vous mourrez. » Il y a du sublime dans cette simplicité. » *Œuvres complètes*, tom. XXXIV.

[2] Ce mot si touchant, *Je suis Joseph*, dit M. de Châteaubriand, faisait pleurer d'admiration Voltaire lui-même. Telle est la puissance du sentiment et de la vérité. Voltaire !

[3] L'admirable psaume *Super flumina Babylonis*. « Quelle vérité dans le tableau que présente ce psaume ! On voit les Israélites assis sur les rives de l'Euphrate, verser des larmes abondantes au souvenir du Jourdain. On voit leurs mains défaillantes attacher leurs lyres détendues et muettes aux saules du fleuve étranger. Cependant leurs maîtres impitoyables les engagent à chanter quelques uns des cantiques de Sion. La réponse des Israélites est simple, modeste et touchante ; « Comment pourrions-nous chanter les hymnes de Sion, malheureux exilés que nous sommes aux terres étrangères ? Jamais l'amour de la patrie ne fut exprimé d'une manière plus énergique et plus touchante. » *Disc. sur l'élégie héroïque*, par M. Treneuil, p. 45. 1824. In-8°.

DE L'ÉTUDE DE LA MÉDECINE,

DANS SES RAPPORTS RELIGIEUX.

A mesure que les générations se corrompent, le matérialisme envahit peu à peu le domaine de toutes les sciences, et même de celles qui semblent le plus intimement liées à la croyance d'un Dieu ; et c'est ainsi que les professions les plus honorables s'avilissent insensiblement, et au lieu d'être salutaires à l'humanité, tournent à sa honte et à sa ruine. Pour prouver que nous ne tombons pas dans une coupable exagération, il nous suffira, dans cet article, de considérer une science qui est en quelque sorte la réunion et l'application de toutes les autres, la *Médecine*. Dans le 17e numéro des *Annales*, nous avons donné la liste des médecins, qui ont, par leurs vertus, mérité d'être mis au rang des saints, et nous n'avons pas craint d'avancer que les plus grands médecins de l'antiquité et même des siècles qui ont précédé le 18e, ont tous été recommandables par leur piété ; mais de nos jours, la médecine qui, loin de conduire à l'impiété par elle-même, devrait fournir les armes les plus puissantes pour la combattre, n'est, le plus souvent, qu'une école d'incrédulité ; les détails que nous pourrions donner sur les leçons de plus d'un chef de cette moderne école, seraient bien propres à faire voir jusqu'à quel point d'avilissement l'homme peut descendre, lorsque, égaré par une fausse philosophie, et aveuglé par les passions, il ose professer publiquement le matérialisme parmi le monde médical. C'est un fait malheureusement incontestable qu'un grand nombre de médecins ne

croient pas même à l'immatérialité de l'âme, et que l'homme n'est pour eux qu'une machine plus ou moins organisée, qui ne pense que par ressort, qui n'agit que par instinct, et dont la mort opère l'entière dissolution, sans que rien survive à ce cadavre dont leur scalpel interroge les fibres, et qui, suivant eux, est tout l'homme. Il n'est peut-être aucune classe de la société où cette croyance soit plus universelle. C'est qu'il n'en est peut-être aucune où il soit plus aisé de se corrompre, et où l'absence de religion favorise davantage l'immoralité. Je sais qu'il est encore des médecins non moins distingués par leurs croyances religieuses que par leur profond savoir dans l'art de guérir. Mais ce ne sont certainemenl pas ceux-là qui affichent le matérialisme, qui renouvellent le système d'Epicure et le revêtent de formes plus ou moins brillantes. Ceux-là, dis-je, loin de renverser la base des croyances universelles, loin d'insulter à nos dépouilles mortelles, savent se rappeler que si l'intérêt de la science exige que ces dépouilles servent au perfectionnement de l'art, et à l'instruction de ceux qui entrent dans la carrière, il faut du moins être respectueux en présence de la mort, et se souvenir que ce cadavre a encore quelque chose de sacré, et qu'il a été le sanctuaire d'une âme immortelle. Mais quand on voit journellement des jeunes gens, quand on les voit tenir des propos infâmes autour de ces restes dont l'aspect ne devrait leur inspirer que des pensées graves et sévères, quand on les voit outrager ces restes de l'homme, au mépris de toute pudeur, et blasphèmer Dieu auprès des objets les plus propres à leur faire sentir sa puissance et leur néant, que penser d'une génération qui s'élève avec de pareilles idées et de pareilles leçons, et qu'espérer désormais d'un art exercé, le plus souvent, par des hommes pleins d'un souverain mépris pour Dieu et pour l'humanité. Disons-le avec franchise, celui qui est capable de se jouer d'un cadavre, est bien près de se jouer des misères de ses semblables. Et comment veut-on que le médecin soit sensible à nos maux, qu'il respecte nos faiblesses, qu'il sente l'importance de ses devoirs; comment veut-on qu'il craigne de hasarder des opérations dangereuses, et qu'il soigne ses malades avec cette délicatesse de conscience qui connaît la terrible responsabilité dont il est chargé, s'il regarde l'homme comme une *brute*, sur

laquelle il peut faire ses expériences, de même qu'on essaie sur un animal l'effet d'un poison? N'oublions pas que plus l'homme est vil à nos yeux, et moins nous nous intéressons à sa destinée, et qu'un profond mépris pour l'humanité est le caractère d'un cœur insensible et cruel. Et quoi de plus capable de dégrader la nature humaine que cet impur matérialisme, qui fait de l'homme un être sans Dieu, sans lois, sans avenir! Quoi de plus capable de dessécher l'âme et d'éteindre l'amour des hommes, que cette doctrine insensée qui ravale au niveau de la bête l'image de Dieu sur la terre!

Eh! quel est donc le fondement de cette doctrine absurde? Serait-ce les nouvelles découvertes dont la science s'est enrichie? Non, certes, et cependant on le croirait au ton dogmatique et tranchant qui règne dans les cours publics. L'un nous dit que « tous les actes de l'intelligence prennent leur source » dans des causes purement physiques; » l'autre, que « le cer- » veau digère la pensée, comme l'estomac et les intestins digè- » rent les alimens, et que la liaison des idées n'est que la liai- » son mécanique ou chimique des mouvemens organiques; que » l'action de penser ou de sentir est un effet particulier de l'action » de nous mouvoir, et que l'idéologie est comme une branche » de la physique animale. » Celui-ci, « que le cerveau produit » l'entendement humain; » celui-là, « que la pensée n'est que » le résultat d'une distillation de cet organe, et l'effet immédiat » de l'action cérébrale. » Presque tous s'accordent à regarder le moral de l'homme comme l'effet de la matière organisée. Ce sera donc dans un amphithéâtre de dissection que l'homme devra dorénavant étudier ses facultés, et s'instruire de ses destinées. Mais si l'homme n'est que la combinaison chimique de quelques élémens matériels, l'homme doit rentrer dans le néant dès que ces élémens se séparent. Ainsi l'intelligence et la pensée vont s'évanouir comme une étincelle fugitive, et voilà tout le système de nos savans modernes. Suivant eux, la pensée n'est produite que par le mouvement fortuit et involontaire des fibres du cerveau, afin d'établir qu'il n'y a ni vice ni vertu, ou plutôt que « la plus haute vertu, comme le vice le plus honteux, est » en nous l'effet du plaisir plus ou moins vif que nous trouvons » à nous y livrer. » C'est ainsi qu'ils font dépendre les plus su-

blimes conceptions du génie, les plus héroïques dévouemens de la charité, ou la plus lâche insensibilité de l'égoïsme, de l'état de l'*estomac* ou de l'*abdomen*.

On peut juger, d'après ces principes, combien les efforts des moralistes seront inutiles, sans le secours de la médecine, pour nous plier à la vertu. Que seront tous les préceptes de la morale auprès d'un médicament bien préparé? La meilleure éducation sera toujours dans le meilleur régime; et s'il est vrai que, « par l'effet de certaines maladies, des hommes habituellement » durs et méchans, deviennent sensibles et bons, » tel misérable, dont la potence a fait justice, n'eût peut-être eu besoin que d'un bon médecin pour devenir un honnête homme.

Un philosophe bien connu se demandait avec une simplicité toute pleine de candeur: « L'état joyeux causé par une bonne » nouvelle, ou par quelques verres de vin, n'est-il pas le même? Pour moi, je sais qu'il m'est souvent arrivé de ne pou» voir discerner si le sentiment pénible que j'éprouvais était » l'effet des circonstances tristes dans lesquelles j'étais ou du dé» rangement actuel de ma digestion. » Nous voilà donc réduits à ne pouvoir distinguer le sentiment de nos peines morales du travail de notre digestion, et à ne savoir quand nous avons besoin des consolations de l'amitié ou des secours de la médecine. D'après ces doctrines, il était naturel que la recherche de l'origine et du développement de nos facultés rentrât dans le domaine de la chirurgie. Le nouveau métaphysicien, armé du scalpel, a interrogé la mort sur les mystères de la vie; croyant arracher à un cadavre les secrets de l'intelligence, il a pénétré d'un œil avide dans le labyrinthe glacé de nos sens; mais n'y trouvant plus d'âme, il a déchiré quelques fibres, analysé quelques sels, dégagé quelques gaz, et il s'est écrié: voilà tout l'homme!

Est-il étonnant, après cela, que la plupart des médecins en aient conclu que la *matière peut penser*, et que tout meurt avec elle? Est-il étonnant qu'un philosophe ait ravalé la nature humaine jusqu'à prétendre que c'était faire *beaucoup d'honneur à l'homme que de le ranger dans la classe des animaux*; qu'un autre se soit contenté de dire *qu'entre son chien et lui il n'y avait de différence que l'habit*; qu'un autre, enfin, ait porté le délire du

matérialisme jusqu'à s'irriter de ce que Dieu l'avait mis, par son intelligence, au-dessus de la bête, et ait osé prononcé ces paroles furieuses : *l'homme qui pense est un animal dépravé*, comme s'il eut voulu s'ensevelir tout-à-fait dans la matière.

Voilà quelles funestes doctrines on sème parmi la jeunesse. Voilà les principes que nos jeunes étudians vont puiser dans le sanctuaire des sciences. Ah ! si le médecin, en étudiant nos infirmités, s'appliquait à montrer que Dieu est le médecin suprême, que de lui seul dépend la vie et la mort, que sa providence permet sans doute que l'homme puisse trouver des remèdes dans la nature et dans les secours de l'art, mais qu'il n'en reste pas moins le souverain arbitre de nos destinées; si la Religion, enfin, les dirigeait toujours et dans leurs recherches savantes, et dans les leçons qu'ils donnent, verrait-on les désordres que nous venons de signaler; et la médecine, au lieu d'être comme une science de corruption et d'athéisme, ne serait-elle pas au contraire un apprentissage d'humanité et de soumission aux lois divines, un moyen puissant pour connaître et pour apprécier la sagesse, la grandeur et la bonté de Dieu ? Il est donc à désirer qu'on s'occupe d'améliorer cette partie de l'instruction publique, et de surveiller d'une manière spéciale des études où il est si facile de se corrompre. Et, en effet, nous osons le demander : quel jeune homme, au milieu d'un amphithéâtre, où il est bientôt familiarisé avec la mort, parmi ses condisciples qui lui ont bientôt appris à plaisanter froidement sur tout ce qu'il voit, travaillant sur des livres plus ou moins infectés de pur matérialisme et où souvent la science n'est rien moins que chaste et sévère, et où on ne lui parle que des sens à ménager, que des sens à satisfaire; quel jeune homme ne deviendra pas bientôt impie et libertin s'il n'a une foi robuste, s'il n'apporte dans l'étude de notre organisation naturelle un cœur pur, pour le maintenir dans des pensées graves et sérieuses, et la crainte de Dieu, pour lui apprendre à respecter tout ce qui est respectable; car, si nous en faisons la remarque, ce n'est point pour insulter à une profession aussi noble que utile en elle-même; mais il est trop vrai que des mœurs corrompues se rencontrent souvent dans ceux à qui leur état et leur caractère font un devoir de la plus sévère morale.

On dira peut-être, mais qu'importe qu'un médecin soit matérialiste et athée, pourvu qu'il connaisse bien son état? Un médecin n'est pas chargé de convertir les hommes, il n'est chargé que de les guérir. Il nous sera facile de répondre à cette misérable objection. La profession de médecin est une espèce de sacerdoce, dans l'exercice duquel il n'est pas moins essentiel d'avoir le cœur, les regards et les mains pures, d'être humain, compatissant et discret que dans l'exercice du ministère ecclésiastique. Or, ces vertus sont-elles compatibles avec les doctrines du matérialisme? Celui qui ne voit dans l'homme, encore une fois, que des sens à ménager et des sens à satisfaire, est-il bien disposé à respecter toujours la décence? Celui qui croit que le plaisir et la douleur font seuls la distinction entre le vice et la vertu, se fera-t-il scrupule d'abuser de la confiance qu'on lui accorde? Celui qui regarde l'homme comme un vil animal, comme un être purement sensitif, saura-t-il bien compatir à nos misères, et remplir ses devoirs avec cette douce et indulgente humanité, qui supplée si souvent à l'impuissance de l'art par les consolations de la charité? Celui qui n'a pas de conscience sera-t-il bien fidèle à garder les secrets dont les familles l'ont fait dépositaire? Enfin, un athée et un libertin est-il bien propre à rassurer l'honnête homme qui l'introduit chez lui, pour le faire le confident de ses maux, le gardien de la santé de ses enfans et le bienfaiteur désintéressé de ce qu'il a de plus cher? Sans doute on ne peut payer trop cher des soins donnés par un homme habile et consciencieux; mais l'avidité mercantile de quelques docteurs ne calcule-t-elle pas sur les maux publics et sur les fortunes particulières? Or ces désordres existeraient-ils, si le médecin, pénétré des sentimens de la Religion et de sa morale sublime, n'abordait jamais son malade, sans demander à Dieu de bénir ses travaux, et si le désir d'être utile à ses semblables était la principale et comme la seule vocation de quiconque embrasse cette belle carrière? Et l'on demande encore à quoi sert au médecin d'être religieux: Je répondrai que cela l'empêchera d'être un corrupteur et un spéculateur avide et cruel. S'il est religieux, il sera bon, chaste, désintéressé, et la société profitera de ses vertus et de ses talens.

Il est d'ailleurs une considération importante à présenter, et ce sera la dernière. Dans ce moment terrible où le malade approche de sa dernière heure, et où les secours de l'art deviennent inutiles, le médecin, honnête homme, peut rendre un inestimable service à celui qu'il est forcé d'abandonner, en avertissant la famille que le seul ministère que réclame désormais le mourant est celui d'un prêtre, et en mêlant même à ses discours quelques paroles sur l'éternité. Ces devoirs, nos médecins autrefois se croyaient obligés de les remplir, parce qu'ils ne dédaignaient pas d'être chrétiens; mais aujourd'hui ils se tiendraient presque pour déshonorés, s'ils laissaient à penser qu'ils croient à l'immortalité de l'âme et à une autre vie. Pour la plupart d'entr'eux le présent est tout, l'avenir un songe et l'éternité une chimère.

S.



Éducation contemporaine.

DES RAPPORTS

QUI EXISTENT ENTRE LES JEUNES GENS ET LES VIEILLARDS, DANS L'ÉTAT PRÉSENT DE LA SOCIÉTÉ.

Fragment.

« .... Le Vieillard applaudit à ma question, et me développa ses idées en ces termes [1]:

Il n'est pas nécessaire d'en apporter des preuves; car qui pourrait le nier? Lasociété, depuis quelque tems, est poussée d'un mouvement rapide, inusité : dans moins d'un demi-siècle, il y a eu plus de ruines, il s'est élevé plus d'édifices nouveaux que le tems n'en avait fait pendant une longue suite de siècles. Les rapports entre l'homme et Dieu, entre les sujets et le souverain ont été changés, et par je ne sais quelles raisons véritables, je veux dire, conséquentes, tout doit changer encore dans cette société. C'est sur cette espèce de Styx, véritable fleuve d'enfer, qui se plie et se replie plus de neuf fois sur lui-même, que nous, hommes aux destinées immortelles, sommes emportés, comme des feuilles sèches qu'un mauvais vent d'automne a détachées de leur tige.

Au milieu de ce chaos variable et de cette confusion générale, essayons de saisir dans quelle position se trouvent placés,

[1] Cet article est un extrait de l'ouvrage inédit dont nous avons déjà parlé quelquefois sur l'*éducation catholique comparée à l'Education philosophique*.

vis-à-vis les uns des autres, les jeunes gens, ces transfuges de l'ignorance, et les vieillards, ces invalides de la vie, qui, après avoir usé leur corps au travail de ce monde, sont sur le point de commencer, dans un autre, ces travaux mystérieux qui se feront dans un repos éternel.

Mais pour pouvoir juger avec plus de sagesse du tems présent, reculons les barrières étroites de ce siècle, étendons notre vue, et voyons ce qui se fesait dans les tems anciens.

Celui qui connaît l'histoire, sait que, dans ces tems antiques, la vieillesse recevait une espèce de culte religieux, de manière que vieillard et sage étaient deux termes ayant même signification. Aussi chez les Hébreux comme chez les Egyptiens, en Perse comme en Grèce, à Rome comme à Pékin, parmi les Gaulois comme parmi les Germains, les vieillards sont instituteurs et juges. Partout, dans Homère comme dans Virgile, dans les Védas comme dans le Coran, dans la Bible comme dans l'*Invariable-Milieu*, nous trouvons écrit ce précepte du sage : *Parle, vieillard, la parole te convient; car la première parole est à celui qui a la science*[1].

D'autre part, l'on voit que les jeunes gens sont d'autant plus estimés, plus dignes d'éloges, qu'ils rendent plus d'honneur aux vieillards, ont plus de respect pour leurs paroles, plus d'amour pour leurs enseignemens. Aussi dans les conseils et dans les temples, dans la salle de festin et sur les places publiques, les jeunes gens reconnaissent aux vieillards le droit d'une présidence naturelle ; et si, dans Athènes, une jeunesse livrée aux sophistes, ne pratiquait plus ces vertus antiques, au moins conservait-elle encore profondément le sentiment de la convenance, comme le prouvent les applaudissemens unanimes donnés aux ambassadeurs lacédémoniens, qui, au théâtre, s'étaient levés de leur place pour la céder à un pauvre vieillard.

Après le respect dû à la vieillesse, la qualité que l'on recherchait le plus dans les jeunes gens, était de savoir garder le silence et d'écouter. « Ecoutez mes avis, dit Nestor au roi des Grecs et » au bouillant Achille, car vous êtes tous deux plus jeunes que

[1] Loquere, major natu : decet enim te; primum verbum diligenti scientiam. *Eccl.* ch. XXXII, v. 4.

» moi [1]. » « Ecoute en silence, dit l'auteur inspiré, qui faisait » profession d'avoir recueilli les paroles antiques dites dès le » commencement, et à cette qualité, l'on dira que tu as de la » bonne grâce. Parle à peine, même dans ta propre cause; » que ta réponse ne commence que lorsque tu auras été inter- » rogé deux fois; sois en beaucoup de choses comme les igno- » rans : garde le silence, pour ainsi dire, en interrogeant. Ne pré- » sume point de toi-même au milieu des grands; ne parle pas » beaucoup là où il y a des vieillards; et, semblable à l'éclair » qui précède la tempête, ta bonne grâce apparaîtra dans ta » retenue [2]. »

Or, ce qu'il est important de remarquer ici, c'est que ces hommages, rendus à la vieillesse, n'étaient pas une condescendance accordée à la faiblesse, ou un égard concédé à la vanité, ou une pitié excitée par une tête chauve, respect insultant, pire que le mépris et l'injure; ces devoirs étaient fondés sur tout ce qui peut émouvoir le cœur d'un jeune homme, c'est-à-dire, la nécessité de connaître, le besoin de former son esprit et de recevoir les règles de ses actions.

En effet, on lui disait : « Ne méprise point les discours des » vieillards, et familiarise-toi avec leurs sentences; car c'est » d'eux que tu apprendras la sagesse et la science de l'intelli- » gence... Ne perds rien de leurs narrations; car ils ont appris » de leurs pères, et c'est d'eux que tu recevras l'intelligence, » et que tu apprendras à répondre quand tu y seras obligé [3].

[1] Ἀλλὰ πίθεσθ' ἄμφω δὲ νεωτέρω ἐστὸν ἐμεῖο. *Iliad.* liv. I, v. 259.

[2] Audi tacens, et pro reverentiâ accedet tibi bona gratia; adolescens, loquere in tuâ causâ vix; si bis interrogatus fueris, habeat caput responsum tuum. In multis esto quasi inscius, et audi tacens simul et quærens. In medio magnatorum non præsumas, et ubi sunt senes non multùm loquaris : ante grandinem præibit coruscatio, et ante verecundiam præibit gratia; et pro reverentiâ accidet tibi bona gratia. *Ecclq*, ch. XXXII, v. 9 et suiv.

[3] Ne despicias narrationem præsbyterorum sapientium, et in proverbiis eorum conversare, ab ipsis enim disces sapientiam, et doctrinam intellectûs.... Non te prætereat narratio seniorum : ipsi enim didicerunt à patribus suis; quoniam ab ipsis disces intellectum, et in tempore necessitatis dare responsum. *Ecclq*, ch. VIII, v. 9 et suiv.

» Tiens-toi du côté du grand nombre des vieillards, et embrasse » leur sagesse du fond de ton cœur afin que tu puisses apprendre » tous les discours de Dieu, et que tu ne perdes point les paroles » de sa louange [1]; car, je le répète, la sagesse est dans les anciens, » et la prudence dans les longues années [2]. »

Après toutes ces raisons, on ne s'étonne plus de lire dans les Ecritures, que s'il faut humilier sa tête devant ses chefs et » son souverain, devant les vieillards il faut humilier son âme [3]. » C'est aussi pour cela que le prince des Apôtres, le dépositaire du pouvoir du Christ, a fait ce commandement : « Jeunes gens, » soyez soumis aux vieillards [4] ; » et que l'apôtre des nations, allant encore plus loin, défend à son disciple de leur faire même des reproches : *Seniorem ne increpaveris, sed obsecra ut patrem* [5].

La jeunesse, de son côté, n'était pas rebelle à des devoirs si bien prouvés, à des respects si bien mérités. Partout nous voyons les enfans, quelque soit leur âge, suivre la voix du chef le plus ancien de la famille ou de l'assemblée, soit que cette voix fût un ordre ou un conseil. Chez les Hébreux, c'étaient les vieillards, c'étaient les pères, qui assignaient les places, qui faisaient les parts, qui jugeaient les causes et mettaient fin aux contestations. Chez les Egyptiens, c'étaient les vieillards qui présidaient à l'éducation de la jeunesse, réglaient les états, décidaient les vocations de manière que le fils ne pouvait en avoir une autre que celle que lui léguait son père. Chez les Germains et la plupart des peuples du nord, les enfans et les jeunes gens devaient être toujours debout devant les pères et les vieillards, comme pour montrer qu'ils étaient prêts à exécuter leur volonté. On connaît ce gouvernement de la Grèce, dans lequel tout vieillard avait droit

[1] In multitudine præsbyterorum prudentium sta, et sapientiæ illorum ex corde conjungere, ut omnem narrationem Dei possis audire, et proverbia laudis non effugiant à te. *Ecclq.* ch. VI, v. 35.

[2] In antiquis est sapientia, et in multo tempore prudentia. *Job.* ch. XII, v. 12.

[3] Præsbytero humilia animam tuam, et Magnato humilia caput tuum. *Ecclq.* ch. IV, v. 7.

[4] Similiter adolescentes estote subditi senioribus. I *S. Pierre*, ch. V, v. 5.

[5] Ne fais point de reproche au vieillard, mais conjure le comme ton père. I *Timoth.* ch. V, v. 1.

de châtiment et de punition sur quelque jeune homme que ce fût, et dans l'histoire duquel se trouve la plus belle page qui ait été écrite à la louange des vieillards et des jeunes gens. Elle est digne d'être citée en exemple.

Depuis les tems les plus reculés, et d'après des traditions, qui remontaient jusqu'à Hercule même, Sparte avait toujours été en possession de la prééminence sur toutes les cités de la Grèce, et lorsque plusieurs populations étaient réunies en armes, elle avait le privilége de fournir le général qui devait les commander. Eh bien! il vint une époque où une nation rivale, ivre de la multitude de ses vaisseaux, de la prospérité de son commerce, de l'immensité de ses esclaves et de ses richesses, prétendit lui enlever cette prééminence. Il s'agit d'une guerre où il faudra que les Spartiates obéissent, eux qui ont toujours commandé, des cris d'indignation et de fureur retentissent sous la voûte des Leschès. On attaque leur honneur et leur gloire; les jeunes Spartiates sont en armes, et la patrie sera promptement vengée. Mais un Vieillard intervient, — ce vainqueur de la fureur de la jeunesse se nommait Hétémaridas, — il leur représente le danger de la désunion; leur remontre que l'orgueil est le plus grand des fléaux d'une nation, et qu'il est bien plus glorieux de commander à ses passions qu'à tous les Grecs réunis. Sur-le-champ la fougue de la jeunesse tombe, et elle décide qu'il vaut mieux renoncer aux prérogatives qu'aux vertus.

Tels étaient les rapports ordinaires entre les jeunes gens et les vieillards. Déférence, respect, soumission dans les uns; prééminence, direction, science, autorité dans les autres. C'est ainsi que la famille se continuait, et avec elle les traditions. Le chef de la famille mourait, mais ne changeait pas; car il laissait toujours un autre lui-même. C'est ce que nous dit encore le Sage avec sa naïveté sublime :

« Le père est mort, et presque il n'est pas mort, *et quasi non est* » *mortuus*, car il laisse après lui un semblable à lui-même. Il a » vu son fils dans sa voie et s'est déjà réjoui en lui. Aussi il n'a » point été triste au moment de sa mort, et n'a point eu de » confusion à cause de ses ennemis; car il laisse contre eux un

» défenseur de sa maison ; et, pour ses amis, quelqu'un qui » leur continuera sa reconnaissance [1]. »

Que si maintenant, de ces hauteurs de l'antiquité, nous ramenons notre vue sur le siècle présent, pour examiner aussi quels rapports existent entre les jeunes gens et les vieillards, qu'y apercevons-nous ? Hélas! la plupart de ces rapports sont détruits. Une jeunesse inquiète, entreprenante, malheureuse, s'y remue, pleine de mépris pour la croyance de ses pères, pleine de dérision pour leur crédulité. Les vieillards sont pour elle des esprits affaiblis, dont les organes usés ne peuvent plus donner à l'âme le secours nécessaire pour remplir les plus belles fonctions de l'intelligence. Aussi on la voit se rire de ces anciens du jour, mépriser leurs opinions surannées, leur opposer avec jactance les espérances de leurs théories nouvelles. Les Vieillards de notre siècle sont rejetés hors de la société humaine; car il est décidé, dans l'esprit de la jeune génération, que, dénaturés par de longs préjugés, ils ne sont plus même capables de voir et de comprendre la beauté des inventions récentes.

Une fois déjà, dans le siècle dernier, s'est montrée au monde une jeunesse, laquelle, devenue homme, s'est levée et a brisé tous les ouvrages de ses pères. Cette génération a été abîmée en grande partie dans la tempête qu'elle avait excitée. Mais des enfans, semblables à elle, sont nés et remplissent nos colléges, nos écoles et nos académies. Qu'avons-nous à attendre ou à redouter d'eux ? Je ne sais. Toujours est-il que cette jeunesse renie puissamment l'autorité et la croyance des siècles passés. Toujours est-il qu'elle n'a point, je ne dirai pas, du respect, car elle tient à être polie et de bon ton, cette jeunesse, mais qu'elle n'a point de confiance dans la sagesse des vieillards, qu'elle ne s'attache pas à leurs croyances, qu'elle ne les consulte pas, qu'elle n'est disposée à se fier ni à leur science, ni à leur expérience.

[1] Mortuus est pater ejus, et quasi non est mortuus : similem enim reliquit sibi post se. In viâ suâ vidit, et lætatus est in illo : in obitu suo non est contristatus, nec confusus est coram inimicis. Reliquit enim defensorem domûs contra inimicos, et amicis reddentem gratiam. *Ecclq*, ch. xxx, v. 4.

Aussi, j'oserai le dire, il existe bien encore des aggrégations d'individus qui se donnent souvent les doux noms d'époux et d'épouse, de fils et de père, de sœur et de frère; mais il n'existe plus de famille proprement dite, ou s'il en existe quelqu'une, elle est toute individualisée dans son chef. Car où sont maintenant ces familles où l'on voyait se continuer la même religion, les mêmes croyances, les mêmes opinions, les mêmes pratiques, les mêmes habitudes? Le fils, du vivant même de son père, est déjà un autre homme que lui ; on le dirait un étranger que l'adultère a introduit dans la famille. C'est un chef nouveau, qui bientôt fondera une autre maison; c'est un hérésiarque, qui commencera une religion nouvelle, car il a déjà une autre croyance que son père, d'autres opinions, d'autres haines d'autres amours. Il ne conserve et ne saurait montrer d'autres preuves de descendance et d'hérédité que celles qui établissent la filiation du corps, comme si le corps formait tout son être, et qu'il ne fût pas obligé de faire les preuves de la filiation de son esprit. Mais non, délaissant les croyances, les règles, les espérances de son père, il se regarde comme réellement de la famille, parce qu'il porte le même nom, se nourrit à la même table, loge sous le même toit, héritera des mêmes terres. Aussi voyez : toutes les fois que le père meurt, la famille est dissoute, et il n'est peut-être pas un convoi funèbre, dans lequel, parmi les éloges ou le blâme que l'on prodigue au défunt, on ne dise que c'était un homme d'un autre âge, et tel qu'on n'en trouve plus en celui-ci; et que son fils est loin de lui ressembler. En sorte que cette longue suite d'amis ou d'indifférens, qui l'accompagnent à sa dernière demeure, semblent n'assister là que comme des témoins qui constatent qu'il est mort en entier, et que sous le sable, dont ils le couvrent, sont enterrés, avec son cadavre, sa religion et ses vertus. Il ne reste de vivant de lui, que ce souvenir d'amis de ce monde, qui est durable comme chacun sait..... »

Ici le vieillard s'arrêta, et fixa ses yeux sur les miens ; il était visiblement ému, et semblait chercher à lire sur mon visage l'impression qu'avait produite ses paroles. Je les avais écoutées avec une attention inquiète, dans laquelle perçait le vif désir de

connaître les conclusions qu'il voulait tirer des deux tableaux si véridiques qu'il venait d'exposer devant moi. Il comprit sans doute mon intention ; car il continua ainsi :

« En mettant devant tes yeux ce tableau sommaire des rapports qui existent de nos jours entre les vieillards et les jeunes gens, je n'ai pu m'empêcher de déplorer un si triste spectacle; mais, tu me rendras, jeune homme, la justice d'avouer qu'aucune parole de blâme n'est encore sortie de ma bouche. En effet, pour blâmer notre jeunesse et pour l'obliger à honorer, à consulter, à respecter, à suivre les vieillards, et à *humilier*, selon l'expression des saints livres, *leur âme devant eux*, il faudrait d'abord que les jeunes gens eussent besoin de maîtres et de guides ; il faudrait, en second lieu, que les vieillards fussent des modèles à suivre, et des oracles à consulter ; il faudrait qu'ils eussent des croyances certaines, claires, irrévocables ; il faudrait qu'ils fussent fixés sur leur origine, sur leurs devoirs, sur leur avenir; il faudrait en un mot qu'ils eussent une *religion véritable* et qu'ils la missent en pratique, c'est-à-dire qu'il faudrait qu'ils possédassent la science et l'intelligence ; et alors il n'est personne qui ne s'élevât avec justice contre les jeunes gens qui ne leur rendraient pas et obéissance et respect.

Mais est-ce bien là ce que sont les vieillards de nos jours? Hélas! que les cheveux blancs qui couvrent ma tête, que les larmes qui coulent de mes yeux, et surtout que la douleur profonde qui remplit mon âme, me le fassent pardonner; mais j'oserai le dire, car où se trouvera la sincérité si elle est exilée de la bouche du vieillard, et qui supportera la vue de la Vérité, cette vierge toujours belle, mais toujours terrible et toujours armée de toutes pièces, si les yeux du vieillard ne peuvent en soutenir la présence ?

Ainsi donc, après avoir de nouveau essuyé mes larmes, je le dirai : la Vieillesse de nos jours ressemble encore moins à celle des tems anciens, que notre Jeunesse ne ressemble à la jeunesse antique. Oui, la plupart de nos vieillards ne sont plus des modèles à suivre, et c'est en vain que la jeunesse irait leur demander la Science; semblables à ces oracles décrédités du paganisme, ils ne rendent plus que des réponses obscures, vaines, contra-

dictoires, et quelques-uns même sont devenus tout-à-fait muets.

Quelles sont les causes de ce bouleversement et de ce désordre? L'histoire en est longue, remplie de doutes et d'obscurités : elle n'est pas encore écrite, et l'écrivain qui l'entreprendra sera obligé de s'armer de force et de courage; car il se verra à chaque pas obligé de lutter contre des hommes forts et des esprits puissans, dont les ombres se lèveront et viendront encore combattre pour leurs vieux amours et leurs vieilles haines. Je ne prétends point remplir moi-même cette lacune et m'aventurer dans une si grande entreprise. Seulement je vais, comme un bon et loyal ami, présenter avec franchise et liberté aux jeunes gens et aux vieillards quelques observations qu'ils convertiront eux-mêmes en conseils, s'ils les trouvent justes.

J'ai dit que pour blâmer les jeunes gens de ne pas écouter ou de ne pas suivre les vieillards, il faudrait qu'ils se crussent obligés d'apprendre d'eux ce qu'ils ne savent pas. Or, c'est précisément ce qu'ils ne doivent pas croire; et, si c'est là une faute, ce n'est pas eux qui en sont coupables, mais les éducateurs qui les ont élevés.

En effet, du moment où il a été établi comme principe, en philosophie et en éducation, que la raison individuelle est la seule autorité que l'homme doive suivre; que chacun ne doit admettre pour certain que ce qu'il reconnaît personnellement pour tel; que la vérité, la religion, la morale, la science, sont la propriété personnelle, le bien propre de l'homme, et une acquisition qu'il se fait à lui-même, par le bon usage de ses facultés naturelles et innées, en sorte que, comme le disait le sophiste grec Protagoras, l'homme est la *mesure des choses....*; dès-lors, dis-je, il a été conséquent, et il a dû advenir que le jeune homme n'a rien à apprendre du vieillard, et qu'arrivé à un certain âge, — âge que ceux qui l'instruisent ont oublié de déterminer, mais qu'il détermine lui-même quand son intérêt, ses passions ou sa volonté seule le demandent, — il est élevé de suite, comme Socrate l'objectait à Protagoras, *l'égal des vieillards en sagesse et en autorité.* Ainsi ce n'est plus aux vieillards qu'il a dû demander la vérité, mais à sa raison et à sa réflexion. Ce ne sont plus leurs conseils, ni leurs ordres qu'il a dû suivre, mais sa propre conscience et sa propre volonté.

Or, si la chose est ainsi, si la vérité n'est pas une révélation extérieure, confiée aux pères pour être transmise aux enfans, aux vieillards pour être enseignée aux jeunes gens; si les hommes ne sont pas les témoins nécessaires de la perpétuité de cette tradition, si les enfans sans leurs pères, si les jeunes gens sans les vieillards, peuvent d'eux-mêmes, par eux-mêmes, en eux-mêmes trouver la vérité et la révélation, comme le soutient la philosophie que l'on enseigne encore dans nos éducations modernes; alors les vieillards n'ont plus de place dans la société, et il se trouve que notre sagesse a formé un monde, où ceux qui nous ont créés ont été oubliés ou négligés.

Telle est, à mon avis, une des causes du peu de respect que la jeunesse porte à la vieillesse; mais comment les vieillards eux-mêmes se sont-ils laissé enlever cette autorité naturelle qu'ils avaient sur les jeunes gens? Comment se fait-il qu'ils ne puissent plus se faire obéir, et leur commander par leur science, leur sagesse et leur vertu? La raison en est presque la même, seulement il faut en chercher l'origine un peu plus haut.

Il fut un tems où l'homme tranquille restait toute sa vie dans la religion et la foi de ses pères, en sorte que la même main qui l'avait reçu dans le berceau, le couchait dans la tombe, au son des mêmes chants, et à la clarté des mêmes lumières. Que grand était son bonheur! Reçu entre les bras d'un père fier d'avoir un successeur, élevé sur le sein de sa mère, ou sur les genoux d'un aïeul, lorsque, dans les longues veillées du soir, il avait reçu de leur bouche leur vieille croyance et leur antique morale; quand il pouvait répéter, *seul et sans faute*, autour de l'immense foyer, la longue prière de la nuit, alors la vie de son intelligence était faite, il avait défriché la portion nécessaire du champ de la science, toujours avec sueur il est vrai, mais sueur de peu de durée, sueur essuyée par la main de sa mère. Après, il pouvait vivre, jouir de sa vie, livrer son esprit à l'investigation des œuvres de Dieu, son cœur à l'amitié, à l'amour, à la prière; il pouvait prendre dans la société une place fixe, et se donner une contenance qui ne devait jamais varier. Il me semble voir un fleuve tranquille, remplissant paisiblement sa course majestueuse jusqu'à la mer, à laquelle il doit le tribut de ses flots. Aucun rivage déchiré ne marque son passage, aucun

écueil n'est caché sous ses ondes, le ciel est pur et calme, l'eau claire et limpide. Batelier, quitte tes rames, et repose tes membres fatigués, couronne-toi de fleurs, livre-toi au courant qui te porte; dors, oui, dors, demain tu te réveilleras au terme de ta course, dans ta patrie chérie.

Mais l'homme, cet ennemi de lui-même, ne sut pas connaître tout le bonheur de cette vie, et se montra dégoûté de cette manne céleste, qu'il pouvait cueillir toute bonne au matin de sa vie. Quelques hommes de moyenne vertu, moines pour la plupart, trop curieux, trop oisifs peut-être, élevèrent, les premiers, leur voix, vers les XIII[e] et XIV[e] siècles, et semblèrent sonner la trompette d'une résurrection anticipée. La lecture trop assidue des auteurs profanes, qui venaient d'être relevés de la poussière, les saisit d'une espèce de délire admirateur de la philosophie païenne de la Grèce et de Rome. L'histoire de l'homme, ses droits, ses devoirs, ses espérances, tels qu'ils avaient été formulés et promulgués par JEHOVAH, le créateur de l'homme et du monde, et tels qu'ils avaient été perfectionnés, éclaircis, adoucis par JÉSUS, le fils de Dieu et le frère de l'homme, ne furent pas jugés acceptables par je ne sais quelle sagesse, qui en appela de la *Révélation* à la *Philosophie*, de la *Tradition* à la *Métaphysique*, des *faits* au *raisonnement*. C'est pitié pour tout le monde que de lire maintenant par quelles subtilités, par quelles sottes raisons et crédule ignorance, on commença ainsi à se séparer de l'Evangile, pour passer sous les étendards de la Philosophie. Ces folles idées firent pourtant sensation. D'abord celui qui sortait ainsi des routes battues fut pris pour un insensé ou un méchant, et quelquefois rudement traité comme tel; peu à peu on le regarda comme un homme extraordinaire, puis comme un grand homme; les juges qui le condamnaient le plaignirent, puis l'admirèrent. Enfin les jeunes gens, voyant de l'hésitation et du doute dans la science des vieillards, se mirent eux-mêmes à faire des questions sur toutes choses.

Tant qu'il y eut de ces vieillards à science certaine et à foi fixe, ceux-ci répondirent avec assurance et conviction, et par conséquent avec persuasion, avec autorité. Mais bientôt vinrent

de ces vieillards, si nombreux de nos jours, qui s'évertuent à vouloir faire croire à leurs enfans ce qu'ils ne croient pas eux-mêmes, à vouloir leur faire pratiquer ce qu'ils ne pratiquent pas eux-mêmes ; prétendus esprits forts, qui déclarèrent ineptement que la Religion était faite pour le peuple, et non pour eux, et dont l'aveugle sottise ne vit pas que c'était se mettre eux-mêmes hors de la société, hors de la nature, hors de Dieu, la plus ignoble de toutes les conditions humaines. Mais alors, comme aujourd'hui, de tels docteurs et de tels maîtres furent sans persuasion et sans autorité sur le peuple et sur la jeunesse. Aussi les générations naissantes restèrent-elles dans le doute.

Mais le mal fut bien plus grand, ou au moins apparut avec bien plus de clarté et de scandale, lorsque ces générations avancées dans la vie, eurent pris la place de leurs pères. Le Sage l'a dit : « L'homme n'abandonnera point dans sa vieillesse la voie qu'il » aura suivie dans sa jeunesse[1], » et encore : « ce que l'on n'a » pas amassé dans sa jeunesse, c'est en vain qu'on voudrait le trou- » ver dans sa vieillesse[2]. » Aussi c'est alors que l'on vit, chose honteuse et douloureuse tout à la fois, des vieillards s'en allant doutant, demandant, questionnant, et ne connaissant pas encore le chemin de la vie, au moment où elle était sur le point de finir pour eux. C'est de là qu'est venue cette longue suite de vieillards qui se sont succédés dans le siècle dernier, et qui sont encore en si grand nombre au milieu de nous, lesquels ne sont fixés sur rien, ne savent rien des choses de Dieu, lesquelles sont pourtant celles de l'homme : pères inhabiles à rien apprendre, à rien *livrer* à leurs enfans, ni religion, ni dogme, ni morale, ni ciel, ni enfer, ni immortalité, ni résurrection ; hommes que l'on doit appeler enfans de leurs pères, plutôt que pères eux-mêmes ; car aucun d'eux ne peut s'élever à l'honneur de la véritable paternité, cette paternité qui forme les âmes aussi bien que les corps.

[1] Proverbium est : adolescens juxta viam suam, etiam cùm senuerit, non recedet ab eâ. *Proverb.*, ch. XXII, v. 6.

[2] Quæ in juventute tuâ non congregasti, quomodo in senectute tuâ invenies ? *Ecclq*, ch. XXV, v. 5.

Qui de nous n'a vu en effet de *ces vieillards, fats et sans sagesse*, que l'écrivain sacré disait *haïr* [1] ?

On les voit dans nos salons et dans nos cercles, affectant les airs et les gestes de la jeunesse, sans majesté dans leurs actions, sans verité dans leurs paroles. On les voit dans les assemblées publiques, demandant quelquefois avec plaisanterie aux jeunes gens, ce qu'il faut penser de la vie, du tems, de l'éternité. On les voit, ô profanation véritable ! auprès du berceau de l'enfance qu'ils sont hors d'état d'élever, on les voit souvent à la tête de l'éducation de la jeunesse, à laquelle ils transmettent ce levain de doute, d'ignorance et d'incrédulité, qui fermente avec des fruits si malheureux dans le siècle où nous vivons. Oui, voilà ces vieillards, qui corrompent notre jeunesse, et qui la corrompraient toute si elle les prenait pour directeurs et pour guides.

Mais, est-il quelque remède à un si grand mal ? Les vieillards ont-ils perdu pour toujours la place honorable que Dieu leur avait faite ? Que doivent donc faire les jeunes gens pour suppléer à ce défaut d'instruction et de direction ? C'est là ce que nous pourrons voir une autre fois, il me suffit en ce moment d'avoir constaté les rapports qui existent entre les uns et les autres. »

A. Bonnetty.

[1] Tres species *odivit* anima mea, et aggravor valdè animæ illorum ; pauperem superbum, divitem mendacem, *senem fatuum et insensatum*. Eccl., ch. xxv, v. 4.



Philosophie religieuse.

DU SUICIDE.

Quelles sont les principales causes du suicide. Est-il un droit naturel, ou un attentat contre Dieu, contre la société, contre la famille ? Question de la plus haute importance surtout dans les jours mauvais où nous vivons.

Premier article.

Le suicide est-il un droit naturel? ou en d'autres termes, le droit d'attenter à ses jours? est-il un droit acquis à l'homme par une volonté expresse de la nature, ou par une disposition quelconque de la loi commune qui soumet les êtres créés aux conditions de la vie sociale? Il semble que cette question dans sa simplicité même porte sa réponse avec elle : cependant la philosophie n'a pas craint de s'égarer jusqu'à ce point extrême, et le suicide est devenu un de ses dogmes démontré par le raisonnement et soutenu théoriquement dans les livres qu'elle prétendait consacrer au bonheur de l'humanité.

Quel était donc ce raisonnement étrange ? Par quelle logique nouvelle démontrait-elle à l'homme ses droits sur sa propre existence? La vie, lui disait-elle, est un bien qui lui appartient en propre, soit qu'elle lui ait été donnée par un créateur souverain, soit qu'elle lui vienne par un hasard inexplicable. Si elle est un don, celui qui l'a reçue en est le maître suprême, comme il l'est de tout autre don qu'il aurait reçu également; s'il en jouit par l'effet d'une cause inconnue et mystérieuse, ou

simplement toute matérielle, à plus forte raison en peut-il librement disposer et s'en dépouiller au moment où elle commence à lui être un fardeau.

Déplorable et funeste égarement de l'esprit humain! voilà jusqu'où il peut descendre lorsqu'il abjure la vérité éternelle, et que, s'en détachant, il s'affranchit des lois suprêmes de l'intelligence. La philosophie a inventé des sophismes pour démontrer le droit de la destruction, et tandis que les doctrines salutaires tendent naturellement à la conservation et à la vie et se reconnaissent à ce signe bienfaiteur, la philosophie n'a jamais pu mettre en principe que le néant, et semble n'avoir d'autres marques plus manifestes de ses égaremens que la mort et les ruines dont elle s'entoure et qui font *toute sa gloire.*

La vérité est ce qui est, a dit le plus grand génie des tems modernes [1], d'où il suit *que l'erreur est ce qui n'est pas,* d'où il suit encore que l'erreur par son essence, même lorsqu'elle se rend présente à l'homme, ne peut se rendre présente que par la destruction de ce qui est. Telle se montre la fausse sagesse en crédit, elle détruit la vérité dans l'intelligence, et elle est encore conséquente avec elle même lorsqu'elle détruit la vie dans l'être créé.

Est-il nécessaire de répondre aux sophismes de pareils raisonneurs? nous ne dirons qu'un mot. La philosophie considère la vie sous une double hypothèse, comme un don d'un être créateur, et comme l'effet d'une cause secrète qu'elle appelle le hasard. Laissons cette supposition aux *esprits forts* qui sont capables de se contenter eux-mêmes par des paroles vaines, il ne faut pas disputer avec eux, le délire est leur partage; aveugles volontaires, ils ont des yeux pour ne pas voir; mais heureusement pour l'espèce humaine on rencontre peu de ces *rares génies.*

Oui, dans la supposition de l'athéisme, tout est mystère dans la vie humaine, et je comprends que l'être malheureux qui doute de Dieu, ou qui le nie, arrive naturellement à la doctrine du suicide. L'homme qui ne sait ni d'où il vient, ni où il va, trouverait difficilement en soi des raisons pour demeurer atta-

[1] Bossuet, *Connaissance de Dieu et de soi-même.*

ché à une vie pleine de calamités, d'épreuves et de misères; ce n'est donc pas à lui qu'il faut adresser des raisonnemens contre le suicide. Comme il part d'une croyance meurtrière, il est impossible qu'il n'arrive pas par la force des conséquences à la doctrine du meurtre, c'est donc sa première croyance qu'il faudrait arracher de son cœur.

Mais l'inconséquence est dans celui qui part d'un principe contraire, et qui supposant un créateur qui a donné la vie à l'homme, veut qu'il lui ait à la fois donné le droit funeste de se l'arracher, assimilant ainsi ce don précieux à tout autre don accordé à l'homme par tout autre bienfaiteur..... Philosophe, ouvre les yeux et vois où t'égarent tes orgueilleuses pensées: tu te crois maître de ta vie parce que tu en jouis! insensé ne vois-tu pas que si tu en étais le maître absolu, tu le serais à la fois pour la conserver ou la perdre à ton gré? Ne vois-tu pas qu'elle est si peu ton bien propre, qu'elle t'échappe à chaque moment, malgré tes efforts? Quoi! celui qui t'a donné l'être t'en a donné la pleine possession, et cependant il conserve encore assez de puissance pour te l'arracher malgré toi! Quelle est donc cette souveraineté dont tu te vantes, qui ne va pas même jusqu'à disputer un instant ses propres droits à cet autre souverain caché, qui se joue de ta volonté, et qui te ravit le plus cher privilége de ta puissance? Avoue-le donc, tu vis, et ce don sublime de la vie, dont tu veux être le maître, reste tout entier dans le domaine de celui qui te l'a confié; lui seul en dispose avec cette pleine autorité qui se manifeste par le droit de te la laisser et par le droit de te la ravir, tandis que toi, être faible et dépendant, ne peux que montrer ta rébellion en usurpant le droit de te détruire, et ton éternelle impuissance en épuisant tous tes efforts pour chercher à te conserver.

Le suicide est donc un attentat contre la souveraineté de Dieu, et l'on n'a pas besoin de longues argumentations pour le démontrer. Mais puisque l'homme ne doit pas être seulement considéré par rapport au Créateur, mais encore par rapport aux autres êtres avec lesquels il est destiné à vivre en société, ne peut-on pas examiner aussi si, en s'arrachant la vie, il ne viole pas la première loi de cette société, dont le but étant de se conserver est à la fois de conserver chacun de ses mem-

bres? Remarquez avec quel soin la société protège la vie des individus, c'est son propre instinct, c'est l'amour de soi qui la rend ainsi surveillante, active et pleine de sollicitude, et elle se croit elle-même frappée au cœur, lorsqu'elle apprend qu'un de ses membres lui a été ravi autrement que par la volonté suprême de celui qui dispose de la vie et de la mort de l'espèce humaine. Pourquoi le meurtre est-il considéré comme un si grand crime? ce n'est pas seulement parce qu'un homme a été dépouillé de la jouissance du plus grand bien qui pût lui être accordé; c'est aussi parce que cet homme a été ravi à la société, et que le meurtrier a méconnu les droits que la société avait sur la vie de celui qui a été frappé; et cela est si vrai, que la société, en s'armant soudainement de ses terribles rigueurs, ne songe pas seulement à venger sa victime, mais encore à se venger elle-même.

On a souvent, et surtout depuis les événemens de juillet, disserté sur la nature du droit que la société exerce sur la vie des hommes. Ce droit, nous ne prétendons ici ni l'expliquer ni le défendre, il existe encore, mystérieux à la vérité, redoutable et fait pour étonner la fierté de l'homme, lorsque l'homme cherchant à s'isoler de ses semblables, prétend trouver en soi une indépendance souveraine et s'affranchir de leur puissance. Qu'importent les mystères qui enveloppent les droits exercés par la société? les droits, quelque profonds et quelque inexplicables qu'ils paraissent à l'orgueil de la raison, n'en sont pas moins incontestés, et les arracher du monde sans fournir à la société un frein capable d'arrêter, d'épouvanter et de châtier le crime, c'est livrer le monde à l'anarchie et au crime.

Ainsi donc, lorsque la société punit de mort le meurtrier, elle use doublement du droit terrible qui lui est attribué sur la vie de l'homme; elle le proclame ce droit, premièrement par le seul fait de sa vengeance, puisque par là elle atteste qu'un malfaiteur en frappant un homme, a attenté à sa propre puissance sur la vie de chacun de ses membres; elle le proclame encore par la nature même de cette vengeance, puisqu'elle est l'effrayant exercice de ce droit souverain de vie et de mort que le ciel lui a confié par une mystérieuse délégation.

De là que conclure par rapport au suicide? C'est qu'en même

tems qu'il est une manifeste révolte contre la divinité, il est aussi une violation ouverte des droits de la société. L'homme qui s'arrache la vie, commet un crime punissable comme celui qui l'arrache à son semblable. Comme le meurtre ordinaire, le suicide est un renversement des lois sociales, et s'il est impossible à la société de venger ses droits outragés par ces sortes d'attentats, loin que ses droits disparaissent par cette impuissance, le crime n'en est que plus odieux par son impunité même, en sorte que le législateur peut avec sécurité laisser tomber ses regards sur le cadavre nu du suicide, l'horreur qu'il inspire naturellement aux hommes, est une faible, il est vrai, mais inexorable et dernière vengeance qui apaise les droits de la société.

Mais s'il est vrai que la législation humaine demeure, sous bien des rapports, tout-à-fait impuissante pour punir le suicide, qu'est-ce donc que ce glaive religieux qui poursuit le suicide jusque dans son tombeau! L'impie élève sa voix contre la Religion qui, d'après ses règles, ferme ses temples aux cadavres des grands coupables; l'insensé! il ne voit pas que dans ses rigueurs même, elle vient encore au secours de la société outragée. Sans ce spectacle solennel et redoutable, le pervers qui médite de sinistres pensées, pourrait bien en effet s'imaginer qu'il peut mourir en riant, et braver en déchirant son sein, le courroux de l'humanité et l'horreur du monde. Et qu'on ne pense pas que les menaces de la Religion soient tout-à-fait impuissantes pour venger la société. Entre tous les hommes qui se vantent de ne pas croire en Dieu, en est-il beaucoup qui restent calmes en écoutant la voix formidable de ses ministres? L'incrédulité elle-même a ses terreurs, comme la superstition, et le philosophe a beau se fortifier et se raidir contre les opinions communes, son âme aurait peine à ne point se troubler, s'il voyait d'avance son cadavre repoussé des lieux consacrés aux tombeaux des fidèles, et poursuivi par des imprécations jusque dans cette autre vie qu'il ne croit pas, disons mieux, dont à peine dans le fond du cœur il ose douter.

Nous avons montré que le suicide est une violation des droits de Dieu et des droits de la société; il est en même tems une violation des droits de la famille. Qui niera que la nature a établi entre les hommes des rapports sacrés, bien qu'ils ne soient

pas tous marqués par des lois écrites? Les liens des époux, ou des pères, ou des enfans, ne sont-ils pas aussi des droits gravés profondément dans nos âmes? et n'y a-t-il pas une violation criminelle à les briser par un coup de désespoir? on ne songe d'ordinaire qu'à la douceur de ces attachemens formés par le sang, sans réfléchir qu'ils forment autant d'engagemens solennels, dont la violation est un attentat à des droits créés par la nature. Le moraliste n'a point assez de douleur pour déplorer le malheur d'un père à qui un meurtrier a ravi son fils, d'une épouse à qui la vengeance a arraché son époux, d'une mère, d'une sœur, d'un ami même, à qui des crimes quelconques ont enlevé les tendres objets de leurs affections, et soudain le courroux se tait lorsqu'on apprend que c'est un malheureux qui s'est ravi lui-même à l'amour de ses proches, et qu'il a plongé la douleur comme un poignard au sein d'une épouse, d'un père, d'une famille entière? n'est-ce donc pas un même crime? et n'est-on plus un meurtrier, parce qu'au lieu de désoler une famille étrangère, c'est sa propre famille qu'on livre au désespoir? O philosophes qui avez essayé de sanctifier le suicide, voyez donc la cruauté de vos enseignemens! Vous dites à l'homme qu'il y a du courage à s'arracher une vie odieuse; malheureux! et vous ne lui dites pas qu'il y a une horrible barbarie à tourmenter ceux qui lui survivent! Vous semblez vous faire un jeu de la douleur des familles, vous foulez aux pieds la nature, vous brisez les liens du sang, et en tournant contre son propre sein le bras de l'infortuné qui écoute vos funestes paroles, vous ne songez pas que vous rompez les droits les plus doux, que vous violez l'humanité, et que vous renversez, autant qu'il est en vous, le principe de ces sociétés saintes que la nature a resserrées dans un cercle étroit, comme pour mettre le bonheur plus à portée de l'homme.

Le suicide est donc un attentat contre Dieu, contre la société, contre la famille; par ce qu'il vient d'être dit, nous l'avons démontré: nous ne dirons pas ce qui a été si souvent répété, que le suicide est encore un acte honteux de faiblesse pour celui qui le commet. Tel il a toujours été considéré par le moraliste. L'antiquité elle-même qui semblait encourager ces actes de violence, par certaines erreurs accréditées sur le mépris de la vie hu-

maine, réservait cependant dans ses enfers un lieu de douleur pour les hommes lâches et infortunés qui avaient, comme dit le poète, jeté loin d'eux une vie odieuse. Mythologie sublime, qui montre qu'au milieu des plus funestes erreurs de la philosophie, les vérités universelles n'avaient point tout-à-fait disparu, et que les fables mêmes avaient pour objet de resserrer les liens sociaux, lorsque les enseignemens de la sagesse humaine ne faisaient que les briser, tant il est vrai que les superstitions sont encore moins funestes au monde que le venin de la superbe incrédulité!

Ainsi le ferme stoïcisme armait le malheureux contre lui-même, et outrageait par là la nature et la divinité; la superstition au contraire, en montrant à l'homme les tourmens d'une autre vie, l'attachait pour ainsi dire aux malheurs de celle-ci, fortifiait ainsi la société humaine et enlevait du milieu d'elle le spectacle de ces sanglantes tragédies qui accoutument les âmes aux meurtres et aux impressions de la mort.

Le philosophe riait sans doute des superstitieuses terreurs de la religion populaire. De tout tems le philosophe a cru marquer assez sa supériorité en foulant aux pieds les croyances publiques, mais de tout tems aussi il a remplacé ce qu'il méprise comme honteux pour la raison humaine par des croyances cruelles. Tantôt il enseigna le suicide, tantôt il enseigna le meurtre, et certes, entre la sagesse qui assure au crime le silence du remords, et la superstition qui tourmente le coupable par mille terreurs, la société ne saurait long-tems balancer; l'athéisme est une doctrine de mort, et toutes les erreurs me paraissent préférables à celle qui ne saurait jamais s'établir véritablement dans le monde sans s'établir sur des ruines et des tombeaux.

Il semble que la religion chrétienne en se répandant dans le monde aurait dû pour toujours en arracher les violences cruelles qui désolent la société, et certes elle l'eût bien fait, si elle eût pu régner exclusivement sur toutes les intelligences, et si les philosophies humaines ne fussent venues détruire le fruit de cette philosophie céleste apportée aux hommes pour leur enseigner le bonheur. Le suicide surtout devrait être ignoré dans une société chrétienne, et la Religion, qui s'adresse principalement aux infortunés, à tant de douces consolations à leur offrir au milieu de leurs douleurs, que le désespoir ne devrait jamais flétrir leurs

âmes, et ce qui devrait être une sorte de prodige inoui, lorsqu'un chrétien s'arrache de lui-même à tant de bienfaits : car ce n'est pas seulement par les terreurs de l'avenir que la Religion enchaîne l'homme à sa propre vie, c'est surtout par les brillantes espérances qu'elle montre dans cet avenir, à ceux qui gémissent ici bas au sein des calamités et des épreuves de tous genres. C'est lui-même pour elle que de faire luire l'éternité devant les infortunés, elle sèche leurs larmes, elle appelle sur eux les consolations des hommes, elle rend les infortunes imposantes pour l'orgueil lui-même, elle sanctifie le malheur, et lorsque ses efforts sont impuissans pour l'apaiser, elle lui donne d'ineffables adoucissemens dans ce calme heureux de la conscience qu'elle seule peut faire naître, qu'elle seule nourrit comme l'unique bien consolateur qui reste ici bas à l'adversité.

D'où vient donc que malgré la céleste influence de cette Religion pleine de douceur, la société ait si souvent à déplorer des crimes que le désespoir ou *le délire* peuvent seuls inspirer aux malheureux? C'est qu'à côté des infortunes de la vie, se trouvent des passions funestes qui flétrissent l'âme plus encore que les malheur. L'homme qui pleure et qui pense à Dieu est promptement consolé; mais nous ne voyons, hélas! trop souvent sur la terre que des hommes qui pleurent et qui ne pensent qu'au néant. Qui donc alors peut arrêter leur désespoir? Ne sait-on pas qu'il y a des douleurs plus puissantes que l'amour de la vie, que l'amour de ses amis, de ses proches, de ses enfans, de sa famille? Qu'opposer à de telles douleurs? Le philosophe viendra-t-il parler du courage qu'il y a de porter le poids de l'adversité? Pourquoi ce courage? pourquoi des souffrances inutiles et sans prix? Laissez, laissez les encouragemens de la philosophie, il est des malheurs qui ne sauraient les comprendre; il ne faut qu'un poignard à la douleur qui ne voit rien dans l'avenir, et celui qui n'y croit pas, en s'arrachant la vie, est conséquent avec lui-même : sagesse humaine, voilà le fruit de tes leçons, tu ne saurais le désavouer.

Ainsi quand la philosophie abjecte qui ne repose que sur la matière n'aurait pas publiquement enseigné le suicide, quand elle n'aurait pas semé ses livres de sentences cruelles et homicides; quand elle n'aurait pas fait retentir nos théâtres de ses doc-

trines de mort, on peut dire qu'elle porte naturellement l'homme à sa propre destruction, par les motifs de désespoir et d'éternelle désolation qu'elle jette dans son âme lorsqu'il est accablé par les malheurs de la vie. C'est là la principale cause des fréquens suicides que le monde a vus se renouveler si souvent dans les tems modernes. Toutes les causes qui se sont jointes à celle-là n'ont été qu'accidentelles : la première prédomine toujours dans ces fureurs extrêmes ; car, quelle que soit la violence des passions humaines, elles ne conduisent guère toutes seules l'homme à s'arracher la vie, et la main quelque assurée qu'elle pût être pour se déchirer les entrailles, s'arrêterait tout-à-coup, si au travers des voiles de la mort, son esprit apercevait un dernier rayon de la divinité et s'effrayait des vengeances d'une autre vie.

On s'étonne que la fureur du suicide soit descendue aujourd'hui surtout dans les derniers rangs de la société, pourquoi s'en étonner ! Là sont les infortunes sans adoucissement ; et si l'athéisme a pénétré dans les demeures de la misère, que reste-t-il aux malheureux, sinon d'échapper par la violence aux besoins de la faim et à tous les tourmens qui les oppressent ? Or il n'est que trop vrai qu'une trop longue habitude d'irréligion a laissé sans espérance et sans consolation les classes inférieures de la société.

Parcourez ces lieux désolés, qui semblent dévoués aux pleurs et aux gémissemens, à peine y trouverez-vous quelque souvenir de Dieu. Une profonde indifférence tient dans une sorte d'abrutissement ces êtres comme à demi dégradés par une longue infortune ; et rarement un doux sentiment de piété vient tempérer les cruelles douleurs qui semblent avoir fait leur séjour de ces demeures hideuses, si j'ose ainsi parler. La pitié humaine va bien quelquefois y apporter ses bienfaits, mais elle n'y paraît un instant que pour laisser après elle une désolation en quelque sorte plus profonde et un plus déchirant désespoir... Après cela comment s'étonner que le suicide soit si souvent la ressource de ces infortunés! mais aussi, comment ne pas s'étonner que la philosophie les abandonne à leurs douleurs et qu'elle veuille, ne craignons pas de le dire, empêcher les consolations religieuses de parvenir jusqu'à eux ! Elle écarte d'eux les douces pensées de

l'immortalité, et semble les tenir ainsi comme enchaînés entre la misère et la mort.

Que veut-elle donc, cette *cruelle sagesse?* Condamner le malheur à ne jamais recevoir sur la terre d'adoucissement; dévouer les infortunés au désespoir, et perpétuer les exemples de ces morts violentes qui font frémir la nature! Mais quoi! cruelle envers les malheureux qu'elle arme contre eux-mêmes, ne voit-elle pas qu'elle menace aussi la société? car enfin pourquoi le malheureux sans ressource se frappe-t-il plutôt que de frapper son semblable? pourquoi ce triste choix, s'il est vrai que le choix de toute autre victime pourrait prolonger son existence et lui assurer, peut-être, une longue jouissance des fruits de son attentat? Les hommes qui repoussent la Religion et qui semblent vouloir l'empêcher de pénétrer jusqu'au cœur des infortunés, ne réfléchissent pas sur les horribles suites que devrait avoir l'impiété, sans cette main cachée de la Providence qui défend à l'homme d'être conséquent, et qui protège la société contre la perversité de ceux qui devraient à chaque instant être armés contre elle. C'est, sans contredit, cette Providence qui ne permet pas au suicide de porter ailleurs ses coups désespérés; mais ce ne saurait être pour nous un motif de sécurité; et le philosophe ami des hommes doit d'ailleurs compter aussi pour quelque chose la vie d'un être à quiil n'a manqué, peut-être, qu'une parole de douceur pour lui épargner un grand crime.

Aussi devons-nous encourager, et de nos vœux et de tous nos efforts, les instances réitérées que fait la Religion pour parvenir jusqu'à l'oreille de tant de malheureux à qui depuis long-temps elle est comme inconnue, et, tandis que la philosophie croit faire assez pour les hommes en les abandonnant à leurs infortunes, il doit nous être permis d'encourager et de bénir le zèle religieux qui s'efforce de leur apporter des consolations et de les attacher du moins à la vie par l'espérance, heureux asile du malheur.

S'il nous était permis de dépasser les bornes que nous nous sommes prescrites dans cet article, il nous resterait à considérer quelques causes secondaires qui depuis longues années sont venues se joindre à l'impiété pour multiplier parmi nous les suicides. Nous dirions, sans crainte d'être démentis, que les révolu-

tions font naître au fond des âmes cette férocité et ce triste ennui de la vie qui le plus souvent produit ces morts violentes : oui certes le spectacle habituel des meurtres et de la destruction finit par endurcir l'homme contre lui-même ; l'aspect du sang abrutit les cœurs les plus doux, et c'est pourquoi l'on a vu de grands coupables appeler leurs complices à d'horribles sermens sur le cadavre palpitant de quelque victime, ou même les faire boire dans une coupe de sang humain, comme pour les fortifier contre la mort, et pour leur inspirer une résolution plus forte de se servir du poignard dont ils étoient armés. Joignez à ces tristes causes qui font que l'homme le moins pervers se familiarise avec la mort, les causes non moins funestes qui font que l'homme le plus humain, tourmenté par l'aspect du crime et par la continuelle terreur de ses cruautés, cherche à échapper à ses propres alarmes, et finit par ne voir d'autre remède à la crainte de la mort qui l'agite sans cesse, que cette mort même qu'il trouve dans son pouvoir : c'est le propre des révolutions d'enfanter ces sortes de suicides.

Oui, certes, et l'expérience est là pour le prouver, oui, plus les violences se multiplient dans une société, plus les âmes y prennent un certain dégoût de la vie qui favorise naturellement la terrible fureur du suicide. Après cela si nous considérons les sujets d'ennui et de cruelle misanthropie qui se pressent dans les cœurs, si nous tenons compte des haines profondes qui se nourrissent dans une société long-temps divisée par mille intérêts opposés, si nous apprécions les brûlantes ambitions qui vivent au fond des cœurs, les espérances trompées, les regrets amers, les humiliations mortelles de l'amour-propre, tant d'autres passions déchaînées, les ravages du jeu, les fureurs de la volupté, les amours cruelles, les noires jalousies, le désespoir, la misère, souvent la lassitude même des plaisirs, et par-dessus tout la froide indifférence de l'avenir, l'ignorance formelle ou l'oubli complet de tous principes religieux, alors nous verrons aisément que tout semble multiplier sous nos regards les causes de ces violences tragiques qui semblent se présenter à l'homme malheureux comme l'unique dénouement de ses fureurs et le terme naturel de ses longs ennuis.

Dans cet ordre de choses, qui remettra la société dans un

état plus calme? Il faut de longs efforts de sagesse de la part de ceux qui gouvernent les hommes; mais ces efforts, louables sous tous les rapports, et que nous appelons de tous nos désirs, seront toujours impuissans pour mettre à couvert l'esprit des générations qui passent ou qui naissent, de ces impressions violentes qui perpétueraient sans fin nos calamités et nos crimes, si la Religion par sa salutaire influence ne reprend sur les cœurs son puissant empire, et ne les ouvre aux enseignemens de la vertu... Je m'arrête sur ces consolantes pensées: mon but est atteint, j'ai indiqué le mal et le remède.



Philosophie religieuse.

DE L'HOMME.

L'homme se présente sous tant d'aspects différens ; il réunit tant de contrariétés, qu'il a dû nécessairement paraître une créature toute céleste, ou un être tout animal. Par son âme il tient à Dieu de la manière la plus glorieuse et la plus intime ; par son corps il participe au néant de la façon la plus humiliante et la plus sensible. Ici c'est un jour qui réjouit par sa pureté, là une nuit qui effraie par ses ténèbres.

De ces divers points de vue, il résulte que l'homme de Lucrèce n'est point celui de Descartes, ni l'homme de Spinosa celui de Pascal ; et que si l'on veut nous définir d'après nos qualités et nos imperfections, il faut interroger la Religion pour savoir précisément qui nous sommes.

Le christianisme, à l'abri de tous les écueils, comme tenant toujours un juste milieu, nous montre l'homme sur la terre, et dans le sein de Dieu, comme dans un double centre d'où nous sommes tous sortis, et où nous devons tous rentrer.

Les regards que tout enfant jette vers le Ciel dès le moment qu'il naît, les pleurs dont il arrose son berceau, prouvent d'une manière frappante que son origine est tout à la fois charnelle et divine. Si son âme, semblable à une fleur qui ne s'épanouit que par succession, ne se développe qu'insensiblement, c'est qu'elle dépend d'un corps, paresseux dans ses progressions.

Enfin l'instant vient où la raison perce ; et alors ce n'est qu'une étincelle qui produit un incendie ou une lumière

vive et bienfaisante, selon la manière dont on la gouverne, et selon les objets auxquels elle s'attache. Je parle ici des passions, des sens, de l'éducation, qui sont autant d'influences qui agissent sur l'homme, plus ou moins vivement. Si les choses sensibles le dominent, il devient le triste jouet de tout ce qui l'environne; si, au contraire, les choses spirituelles le gouvernent, il est roi de lui-même, et sa raison brille dans tout son éclat. Alors Dieu lui semble toujours présent, et les créatures ne sont à ses yeux que des biens périssables dont il faut user, comme n'en usant pas.

La manière d'élever les hommes, le climat dans lequel ils naissent, les impressions qu'ils reçoivent, les objets qui les entourent, forment autant de moules où ils prennent diverses formes : ainsi l'homme né aux Indes, n'est point l'homme de l'Europe ; ainsi l'homme élevé par Aristote, n'est point l'homme formé par Newton; l'essence est la même, mais les nuances sont si différentes, que c'est toute une autre façon de penser et de percevoir.

Aussi devons-nous regarder comme l'effet d'une providence toute particulière le bonheur de naître sous un gouvernement qui rectifie nos pensées, et au sein d'une famille qui nous donne des principes de sagesse.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que tout homme, dans quelque pays qu'il puisse naître, est redevable envers Dieu, envers le prochain, envers sa patrie ; et qu'il doit chercher à s'instruire de la vérité, pour n'être pas la dupe d'une fausse religion, et pour se garantir de la superstition. Ce qui n'est pas moins certain, c'est que s'il est simple citoyen, il doit travailler par ses sueurs et par ses talens à se rendre utile à la société; et que s'il est d'un rang élevé, il doit payer un tribut au public, ou par son application, ou par sa bienfaisance, ou par sa valeur. Celui qui paie de ces trois manières est vraiment un grand homme, et la reconnaissance lui doit des statues.

L'homme vit presque toujours dans un pays ennemi, en vivant avec lui-même : un sang qui bouillonne, une imagination qui s'égare, des désirs qui se combattent, des passions qui s'allument, forment une guerre intestine, dont les suites sont souvent les plus funestes. La vie se passe à lutter contre soi-même, quand

on veut se gouverner avec sagesse ; car il y a deux hommes en nous, l'homme terrestre et l'homme spirituel, qui sont sans cesse aux prises, et qui ne s'accordent qu'autant qu'une raison éclairée et un cœur droit servent de pilote et de gouvernail. Ainsi l'homme est un objet d'admiration ou de pitié, selon la manière dont il agit.

On ne finirait pas, si l'on voulait détailler ses inconséquences et ses contradictions. Son âme, son esprit, sa raison, sa volonté, semblables aux quatre élémens, quoique n'ayant rien en eux-mêmes de matériel, se combattent sans cesse; et il en résulte des tempêtes, des volcans qui défigurent l'image du Créateur; car plus on examine l'homme, et plus on reconnaît qu'on ne peut avoir en soi-même autant de grandeur et de majesté, sans être l'émanation d'une intelligence suprême.

L'homme, quand il enchaîne ses passions, et qu'il ne leur accorde qu'une liberté raisonnable, mérite les hommages qu'on doit à la vertu, et c'est alors qu'il s'annonce pour être vraiment le maître des animaux. Les différens états qui nous sont offerts, quand notre raison peut se décider, sont autant de moyens d'arriver à la perfection ; mais il s'agit de les bien choisir, autrement nous devenons des monstres dans la société, et nous troublons l'harmonie qui doit subsister parmi les créatures raisonnables. Mais l'homme, presque toujours séduit par des objets sensibles, se trompe souvent sur sa vocation; et voilà d'où naît le choc de tant de passions diverses qui le mettent mal avec lui-même, qui troublent les familles, qui agitent les empires, et qui obscurcissent les vertus.

Ainsi l'on voit rarement l'homme dans son vrai point de vue. On croit que c'est lui, et ce n'est qu'un assemblage de bizarreries, de goûts et d'opinions qu'il a pris chez ceux qu'il lit, chez ceux qu'il fréquente. Les études mêmes ne servent le plus souvent qu'à le dénaturer, en le dépouillant de tout ce qui lui était propre, et en le rendant un personnage factice.

Saint Augustin disait que l'homme, considéré dans son essence et dans tous ses rapports, est l'énigme la plus difficile à expliquer. En effet, presque toujours dissemblable à lui-même, il échappe au pinceau quand on veut faire son portrait. Par la dépendance où il est d'un corps périssable et charnel, ses pensées s'agitent

comme son sang, et participent à sa fluidité. Il n'y avait qu'un Dieu qui pût unir aussi intimement une âme indivisible à une substance toute composée de parties, un esprit immortel à une masse de chair destinée à se réduire en poudre; enfin des pensées à des sensations, des idées à des fibres, des affections à des nerfs.

Il suffit donc de descendre en nous-mêmes, et de nous considérer, pour voir un prodige toujours renaissant; mais nous n'y trouvons qu'un abîme effroyable, si Dieu n'y occupe pas le premier rang. Chacun de nous doit lui ériger un trône dans son propre cœur, autrement il devient un chaos où il n'y a plus ni ordre ni symétrie.

L'âme environnée des sens, est comme un roi entouré de ses gardes; mais si cette sentinelle se laisse forcer, et si elle n'est pas attentive à repousser les vices qui veulent usurper la souveraineté, et se rendre maîtres de la place, l'homme alors éprouve en lui-même la plus cruelle anarchie.

De là vient qu'il y a tant de matérialistes, et tant de personnes corrompues. On étouffe en soi-même le germe de l'immortalité, et l'âme devient ce qu'elle peut, pourvu qu'on suive le torrent des passions. Elle a beau employer le cri de la conscience, son fidèle moniteur; on se soustrait à l'obéissance qui qui lui est due; et l'on déclare une chimère, cette substance toute intellectuelle, qu'on peut appeler à juste titre la mère de nos pensées, de nos raisonnemens et de nos affections.

L'homme extravague quand il attribue ces étonnantes opérations à la masse inerte de son corps, et qu'il ose en faire honneur à l'âcreté de sa bile, ou à l'agilité de son sang. Il n'y a qu'un être spirituel qui puisse produire des idées immatérielles. On rassemblerait tout ce qu'il y a de plus subtil dans l'air et dans le feu, on l'agiterait en tout sens, qu'on n'en formerait jamais un syllogisme. La flamme, toute radieuse, toute pénétrante qu'elle est, n'a encore fait éclore ni une seule pensée, ni un seul raisonnement. Eh! comment cette pensée qui fait le tour du monde dans un clin d'œil, qui soumet l'univers à ses observations, qui, du vol le plus rapide, s'élève jusqu'à l'Etre infini, qui n'a ni situation, ni figure, ni couleur, qui commande im-

périeusement à tout mon corps, et qui s'en fait obéir, serait-elle une partie de ce même corps ?

Etait-il donc plus difficile à Dieu de créer des esprits, que de la matière? Eh ! pourquoi, s'il est essentiellement tout-puissant, ne produirait-il pas des êtres intellectuels? eh ! pourquoi, si une pensée est réellement spirituelle, l'âme qui l'engendre ne le serait-elle pas? C'est bien ici qu'on peut appliquer ce passage d'Horace, *fortes creantur fortibus, nec imbellem feroces progenerant aquilæ columbam*[1].

Il fallait que l'homme, pour remplir sa destination, selon le plan du Créateur, fût tout à la fois terrestre et spirituel. Sans corps il n'eût pu jouir du monde matériel qu'il devait habiter : sans âme il n'eût pu connaître Dieu, ni parvenir à le posséder. Comme être mixte, il est tout à la fois subordonné aux élémens, et supérieur à l'univers. C'est lui qui applique les sciences à mille choses agréables et utiles, qui s'en sert avec le plus grand succès, pour rectifier ses idées, pour étendre son esprit et pour arriver jusqu'à la connaissance de l'Être suprême.

La terre sans l'homme n'est qu'un vaste désert; disons mieux, qu'un tombeau : elle a besoin de sa main pour être cultivée, de sa société pour être habitée ; de sorte qu'elle le regarde avec raison, comme son maître et comme son souverain. Aussi est-elle attentive à reconnaître son domaine et ses soins, en lui offrant, selon le cours des saisons, les plus belles fleurs et les plus excellens fruits.

Ce qu'il y a de fâcheux, c'est que cet homme à qui la terre obéit, comme à son roi, laisse partout où il passe des vestiges de ses crimes et de ses erreurs : on ne voit point de pays qui n'ait été arrosé d'un sang versé par la haine ou par le fanatisme, par l'amour ou par l'ambition. Les vertus n'ont jamais paru dans le monde, que comme quelques éclairs qu'on aperçoit au sein des tempêtes.

L'homme, cependant n'est peut-être pas aussi méchant qu'on se l'imagine : l'oisiveté le conduit à plus d'excès que la perver-

[1] D'un père vertueux naissent des enfans vertueux; et l'aigle guerrière n'engendre point la timide colombe.

sité, les occasions de faire le mal se multiplient chez un homme qui ne fait rien ; et si l'on reproche aux femmes d'être parleuses ou médisantes, c'est que pour l'ordinaire elles ne sont point occupées. Je n'ai pas prétendu peindre l'homme tel qu'il est ; mais j'en ai dit assez pour en donner une juste idée, et pour le faire convenir lui-même qu'il est un tout quand il s'unit à Dieu, et qu'au contraire il n'est que néant quand il s'en détache.

La raison sans la Religion, semblable à ces exhalaisons lumineuses qui se forment au sein de la nuit, n'éclaire que pour conduire à quelque précipice.

Ce siècle en offre les plus tristes exemples, lui qui, malgré l'esprit et les connaissances dont il est décoré, paraît oublier Dieu même, pour courir après des fantômes et pour les révérer.

Tout le monde devrait naturellement se révolter contre une pareille absurdité; mais le nom de philosophe donné à ceux qui mettent en problème l'immortalité de l'âme, et l'existence de la divinité, en impose à la multitude, et fait qu'on regarde comme des oracles infaillibles, les sophistes les plus pernicieux.

Que l'homme rentre en lui-même, qu'il interroge son âme, son cœur, sa conscience, enfin toutes ses facultés, et il trouvera les plus forts argumens en faveur de la Religion ; mais il faut pour cela qu'il enchaîne ses sens, qu'il maîtrise ses passions ; car ce sont autant de menteurs, autant d'imposteurs qui ne cessent de préconiser le matérialisme, et de vanter l'amour du plaisir.

Qu'il est triste d'avoir en soi-même de quoi s'élever jusqu'à l'Éternel, de quoi former avec lui le plus sublime entretien, de quoi se rendre immortel, soit en cultivant les sciences, soit en se distinguant par des bienfaits, et d'étouffer des germes aussi précieux !

La plupart des hommes ne sont que des êtres avortés ; ou ils rétrécissent leur cœur, en ne s'attachant qu'à des objets périssables, ou ils étouffent leur esprit, en ne s'occupant que d'inutilités. Les sciences elles-mêmes les plus relevées ne sont plus dignes de notre âme, si elles ne remontent vers Dieu, leur principe et leur fin.

Tous ces malheurs viennent de ce que l'homme ne connaît

point assez l'excellence de son âme, de ce qu'il place sa vanité dans ce qui ne peut que l'humilier, de ce qu'il est souillé dès sa naissance par la tache du péché. Il n'y a que la mort qui l'attend du moment qu'il respire, qui lui fera parfaitement connaître combien il lui importait de s'élever au-dessus de tous les objets sensibles; mais la mort ne nous avertit de nos écarts que lors qu'il n'est plus temps de nous corriger. Nous croyons encore n'être que dans notre berceau, qu'elle ouvre notre tombeau, et qu'elle nous y fait descendre au moment même que nous formons des projets : il n'est pas concevable combien les instans, qui s'écoulent entre les deux extrémités de notre naissance et de notre fin, sont rapides. Je les compare à un éclair qui sort d'un nuage pour y rentrer; de sorte qu'on peut dire dans un sens figuré, que tout homme naît et meurt dans l'espace d'un jour. Sa naissance est le crépuscule, son enfance l'aurore, sa virilité le midi, sa mort le soir. Alors tous les objets disparaissent réellement pour lui, et une nuit éternelle l'enveloppe de ses ténèbres, à moins qu'il ne soit éclairé de la lumière incréée dont les justes seront remplis.

Ce grand objet ne doit point échapper à l'homme. S'il veut être ce qu'il faut qu'il soit, qu'il se représente souvent la mort tenant l'urne fatale où toutes les générations sont en poudre. Voilà notre spectacle, si nous voulons vivre en philosophes chrétiens. Ainsi l'homme n'est ici bas qu'une ombre qui ne fait que passer; et c'est dans l'éternité qu'on doit le contempler, si l'on veut en avoir une haute idée. C'est sans doute un plus beau spectacle que le firmament même, de voir à sa naissance et à sa mort cette espèce de vermisseau qui s'appelle *homme*, passer en un clin d'œil jusque dans le sein de Dieu, au moment que la terre croule sous ses pieds, et qu'une vie temporelle lui est ôtée pour faire place à une vie toute divine.

Il est étonnant que cet homme, né pour de si grandes choses, soit aussi peu curieux de les connaître, et qu'il s'incorpore avec les objets les plus vils et les plus misérables, pendant qu'il est attendu dans un autre monde pour s'identifier avec la Divinité même.

Les philosophes, à raison de l'importance de la chose, ne se sont point assez occupés de cet instant où l'homme n'est plus

rien sur la terre, pour être un tout dans l'éternité. Leurs regards ont paru s'arrêter sur un tombeau; et une âme immortelle qu'on doit naturellement suivre en idée, quand elle se dégage des liens qui l'attachaient ici bas, semble n'avoir plus ni existence, ni durée.

Je sais que la nuit du sépulcre est un chaos que nous ne pouvons débrouiller, tant que nous languissons dans cette vallée de larmes. Je sais que, malgré tout ce que la foi nous a révélé de certain sur cet article, nous serons dans la dernière surprise en entrant dans l'éternité. C'est un gouffre où toute notre raison se perd, et que nous ne connaîtrons jamais que lorsque nous le verrons.

A chaque homme que nous voyons disparaître pour aller dans la région des morts, nous devons être assurés que toutes les facultés de son esprit acquièrent alors une activité surprenante qui sert à lui faire sentir d'une manière ineffable son bonheur, ou son malheur éternel.

L'homme passe dans l'autre vie, comme il est venu dans celle-ci, sans savoir où il arrive. Quand on a perdu la perspective de ce monde auquel on était accoutumé, il s'en présente une autre, mais si extraordinaire et si sublime, qu'elle n'a aucun rapport avec celle-ci.

Nous avons beau nous appliquer aux sciences, nous élever par le moyen de la Religion, jusqu'à l'Être incréé; cette vie n'est, à proprement parler, que la vie du corps, tant nous sommes tyrannisés par les sens et par les besoins, au lieu que la vie future est exactement la vie de l'âme. Elle s'y épanouira comme dans son centre; elle ne sera plus empêchée par une masse de chair qui retardait toutes ses opérations, et qui la confondait avec des objets terrestres, au point qu'on s'y laissait prendre, si l'on n'avait le soin de faire taire les passions. Ainsi il faut réunir le présent et l'avenir, la terre et le ciel; enfin ce monde et l'autre, pour connaître parfaitement l'homme; car il appartient réellement à la vie présente et future, de manière que nous n'avons que l'ombre de lui-même, si nous ne le suivons au-delà du tombeau. C'est là qu'il est attendu pour connaître sa grandeur, et qu'il se verra comme un nouveau phénix qui sort de sa cen-

dre tout superbe et tout radieux ; alors il apprendra que sa destinée n'était pas de végéter, mais qu'elle était de vivre dans l'Être des êtres.

Si l'homme était attentif à ne se considérer ici bas que sous le point de vue de ce qu'il doit être à la mort, il se hâterait de compléter son existence par la ferveur de ses désirs; il voudrait qu'on lui parlât souvent de ce moment heureux où il sera dépouillé de cette misérable vie qui retarde sa gloire et sa félicité.

La mort pour laquelle on a tant d'aversion, est cependant pour l'homme l'instant le plus lucide et le plus glorieux, s'il a rempli sur cette terre sa tâche avec fidélité, selon les lois que la Religion prescrit.

Je me figure l'homme de bien au moment qu'il meurt, comme le soleil qui, après avoir été couvert d'un nuage épais, perce enfin à trvers les ombres et les brouillards, et s'annonce avec le plus grand éclat; les besoins de cette vie, ainsi que les passions, sont autant de nuages qui nous obscurcissent, et qui nous dérobent à nous-mêmes la vue de nos grandeurs et de nos facultés.

Je ne m'étonne point si la mort faisait la méditation continuelle des philosophes chrétiens. Lorsqu'elle est bien vue, elle n'offre à l'homme rien que de grand, rien que de consolant. Mais nous n'en jugeons que par l'horreur des tombeaux, c'est-à-dire, par tout ce qui n'a rapport qu'avec nos corps; et alors elle nous paraît le spectacle le plus affreux. C'est ce qui faisait dire à S. Charles Borromée, que si la mort était l'ennemie du corps, elle était la bonne amie de l'âme, et que l'homme n'entendait pas bien ses intérêts, quand il ne la désirait pas.

Devrions-nous haïr un moment qui nous comblera de gloire et de félicité ? Le corps est un frêle édifice qui doit nécessairement se renverser, pour que l'âme se trouve dans son centre. Il est comme ces échafauds dont les architectes se servent pour bâtir un palais, mais qu'ils font disparaître quand le bâtiment est dans sa perfection.

Il est indubitable que la conscience nous fait ordinairement des reproches, quand nous craignons si fortement la mort. Elle est sans doute redoutable à raison des jugemens de Dieu, tou-

jours impénétrables; mais Dieu est la miséricorde même, qui ne veut point la mort du pécheur, et qui nous assure qu'il oubliera toutes nos iniquités, fussent-elles multipliées comme les grains de sable de la mer, quand nous reviendrons sincèrement à lui.

La mort, aux yeux de la foi, n'est point la destruction de l'homme, mais une seconde création beaucoup plus admirable que la première; parce qu'au lieu des misères qui nous ont investi dès la naissance, nous trouverons en mourant des consolations, et des biens que l'œil n'a point vu, et que nous ne pouvons actuellement connaître.



DU CULTE.

Hommages solennels rendus à la Divinité, à la nécessité de son culte, et l'immortalité de l'âme ; par un philosophe païen.

Toute erreur grave, en fait de religion, conduit plus ou moins prochainement, mais infailliblement à l'indifférence et au mépris de toute loi divine et humaine, à l'oubli et à la négation de Dieu. Nous n'en voyons que trop bien la preuve, et nous savons qu'il est très-difficile aujourd'hui de ramener à la vérité les hommes qui ont eu le malheur de l'abandonner. Comment persuader à ceux qui s'obstinent à ne rien croire, qu'il existe un Dieu ; et à ceux *qui veulent bien croire* à l'existence de Dieu, qu'ils lui doivent un culte? Comment vaincre, je ne dis pas la raison, mais l'opiniâtreté des incrédules de toute sorte? Quand nous leur apporterions les tables de la loi, quand nous leur citerions toutes les écritures, quand nous invoquerions les témoignages des saints Pères, quand nous appuierions nos raisonnemens de toutes les preuves propres à convaincre un esprit raisonnable, nous aurions peu fait pour leur retour. Ils sont prévenus, et par cela même, décidés à ne point croire d'après la parole de Dieu et son Église. Et bien, nous leur parlerons un langage qu'ils ne pourront récuser; celui du paganisme. Or, comme on a vu quelquefois les témoignages des auteurs profanes faire sur des esprits obstinés des impressions vives, ébranler fortement, renverser même l'échafaudage de leur incrédulité, nous trouverons dans les écrits d'un philosophe romain, de quoi les confondre.

I. Nécessité du culte qui est dû à Dieu.

La raison dans quelques païens s'est quelquefois un peu relevée de sa chute, quelquefois elle a eu honte de sa dégradation. Le dogme de la pluralité des dieux leur paraissait une absurdité, mais ils tenaient l'athéïsme pour une épouvantable monstruosité, et pour la source de tous les désordres et de tous les crimes. A l'aide d'une tradition obscure, ou d'une sagesse qui leur venait d'une source qu'ils avaient perdue de vue, ils trouvaient bien un milieu entre le polithéïsme et l'athéïsme, et ce milieu, c'est qu'il n'y a qu'un Dieu; mais ils n'osaient pas toujours proclamer cette vérité, à cause de plusieurs motifs, parmi lesquels le défaut de mission que pourtant se donna Socrate, et la crainte de l'opinion populaire, qui ne l'effraya pas. Cependant ils trouvaient dans l'absurdité du polythéïsme quelques moyens, quoique insuffisans, pour contenir les hommes dans le devoir, et ils étaient convaincus par l'expérience, que les hommes ne remplissent leurs obligations mutuelles qu'autant qu'ils sont fidèles à rendre à la Divinité le culte qui lui est dû. C'est pourquoi ils recommandaient fortement d'honorer les dieux, non seulement extérieurement, mais par une piété intérieure et réelle.

Cicéron n'était qu'un païen; mais Cicéron, qu'on serait tenté d'appeler l'apôtre de la raison, avait de Dieu et de l'homme des idées que beaucoup de chrétiens n'ont plus, eux dont la vocation est de le connaître, de l'aimer et de le servir. Cicéron n'était qu'un païen, mais il voyait Dieu sous l'idée d'un esprit pur, dégagé de toute entrave, sans mélange d'aucune matière corruptible, qui connaît tout, qui meut tout, et qui a de lui-même un éternel mouvement (*de Consolat.* 35 — *Tuscul.*, I 27.)

Il disait : il n'y a point de peuple assez barbare, point d'homme assez farouche pour ne point croire à l'existence d'un Dieu. Plusieurs peuples, à la vérité, n'ont pas une idée juste de la Divinité; mais ils s'entendent tous à croire une puissance divine. Et ce n'est point une croyance qui ait été concertée, les hommes ne se sont point donné le mot pour l'établir, leurs lois n'y ont point de part. Or, dans quelque matière que ce soit, le

consentement de toutes les nations doit se prendre pour loi de la nature, c'est-à-dire pour une règle de croyance (*Tuscul.* 1, 13). Ainsi donc, peu importent les opinions particulières sur un objet quelconque, le plus sûr, c'est de suivre la tradition, c'est de croire ce qu'on a toujours cru; et quant au sujet qui nous occupe, il faut donc que les hommes aient avant tout la conviction que Dieu est le maître et le régulateur de toutes choses, que tout ce qui existe n'existe que par sa puissance et par sa volonté, et n'est conservé que par sa providence et pour l'homme ; qu'il a des droits à la reconnaissance du genre humain (*de Legib.* II, 6, 7); qu'il y aurait de l'impiété à lui devoir tout et à le payer d'ingratitude (*de Consol.* 39); qu'il sait ce que nous sommes, que nos actions lui sont connues, qu'il lit dans nos cœurs, qu'il voit dans quel esprit et avec quelle dévotion chacun de nous s'acquitte des devoirs religieux, et qu'il tient compte de l'homme pieux et de l'impie (*de Legib.* II, 7).

L'homme est composé d'un corps et d'une âme; mais Dieu, voulant que le corps fût mortel, il l'a tiré de la terre (*de Consol.* 35). Il lui a donné une forme commode et convenable à l'esprit dont il l'a animé; car, tandis qu'il avait courbé les animaux vers leur pâture, il a mis l'homme seul debout pour l'exciter à regarder le ciel et à se rappeler sans cesse son origine (*de Legib.* I, 9). L'âme simple de sa nature est sortie de Dieu même, et elle est son image (*de Consol.* 35).

Cicéron répète souvent cette vérité : *Dei imago quædam animus est.* (Tuscul.) *Est homini cum Deo similitudo* (de Legib. I, 8, et ailleurs). Il allait même jusqu'à dire qu'entre Dieu et l'homme il y avait une parenté assez étroite, *cognatum esse hominem Deo* (*de Cons.*), visible, sans mélange de substances hétérogènes (*de Senectute*, 21), spirituelle, immortelle, et ne peut être comparée qu'avec Dieu, si on peut le dire (*Tuscul.* I, 13); le ciel est le centre où elle tend, c'était son premier domicile, c'est sa véritable patrie; aussi ne trouve-t-elle pas ici bas son repos. Quelle pourrait donc être l'origine de l'âme, si elle n'était céleste, car il n'y a rien dans elle qui paraisse venir des élémens? Les élémens, en effet, n'ont rien qui fasse la mémoire, l'intelligence, la réflexion; rien qui puisse rappeler le passé, prévoir l'avenir,

embrasser le présent. Ces facultés sont divines, et jamais on ne trouvera d'où l'homme les reçoit à moins de remonter à un Dieu. Il en résulte que l'âme est d'une nature singulière, toute différente de ces autres natures que nous connaissons et qui tombent sous nos sens. Quelle que soit donc la nature d'un être qui a sentiment, intelligence, volonté, principe de vie, cet être là est céleste, il est divin, et par conséquent, immortel. Ainsi, nos âmes étant sorties de la Divinité même, elle leur a communiqué l'éternité qui est son partage (*de Consol.* 35). S'il n'était pas vrai que l'âme fût immortelle, verrait-on les hommes les plus vertueux aspirer sans relâche à une gloire immortelle? Pourquoi la mort du sage est-elle si tranquille, et celle de l'insensé si agitée? N'est-ce pas que le premier, dont le regard est plus pénétrant, voit au-delà de la mort une meilleure vie, et que le dernier, dont la vue est troublée, ne l'aperçoit pas? Si je me trompe en croyant à l'immortalité de l'âme, comme le pensent quelques pauvres petits philosophes, philosophes à la douzaine, *ut quidam minuti philosophi censent*, je me trompe avec plaisir, et je ne veux pas que l'on m'arrache une erreur qui fait le charme de ma vie; mais non, je ne me trompe pas, non; lorsque la mort dissout l'homme, elle ne le dissout pas tout entier; le corps est rendu à la terre et redevient poussière, car toutes choses retournent à leur source; l'âme, devenue libre par la destruction de sa prison, affranchie de ses entraves, dégagée de tout mélange corporel, recouvre la pureté originelle de sa nature, et s'élève à la sagesse suprême (*de Senect.* 22, 23). O merveille capable d'étonner non-seulement les hommes, mais les êtres vivans; et, s'il était possible, de les confondre! L'homme est appelé à se réunir à son Dieu! Qui pourrait être assez aveugle et assez stupide pour ne pas répondre à cet appel? Que celui donc qui a pris le parti de vivre de manière à être toujours en contradiction avec lui-même, se souvienne au moins que l'univers est fait pour l'homme (*de Consol.* 37), l'homme pour retourner à Dieu, et que lui-même méritera ce bonheur, si, par les désordres de sa vie, il n'a point encouru la colère céleste (*de Consol.* 36); que l'univers est gouverné par la volonté divine, et que ce livre est ouvert pour nous enseigner (*de Consol.* 37) ce que nous devons à la majesté souveraine; que la providence de

Dieu s'étend, non seulement sur toutes choses en général, mais sur chacune en particulier (*de Divinat.* I, 51); que lui-même est constamment l'objet de ses bienfaits[1], et que, n'importe où il se trouve, tout lui annonce un être divin, et que cet être divin exige de lui un culte, les témoignages de sa reconnaissance et de son respect (*de Consol.* 36); qu'il sache donc, et qu'il sache bien que rendre à Dieu les devoirs qui lui sont dus, pratiquer la vertu et mourir, c'est s'élever vers le ciel. Et cette opinion n'est pas seulement conforme à la vérité et à la justice, elle se soutient encore par le consentement unanime et invariable des hommes les plus sages (*de Consol.* 36).

Le culte est le signe de la relation de l'homme avec Dieu (*de Legib.* I, 15); mais le seul culte qui soit agréable à Dieu, c'est celui qui lui est rendu avec piété, avec sainteté, avec chasteté, c'est-à-dire avec chasteté d'âme, pureté d'esprit, ce qui comprend tout et n'exclut pas la chasteté du corps. Mais une chose à laquelle il faut faire beaucoup d'attention et qu'il est nécessaire de comprendre, c'est que l'âme étant au-dessus du corps, si l'on observe la chasteté extérieure, on doit, à plus forte raison, garder celle de l'esprit. La souillure du corps en effet, une aspersion d'eau, un délai de quelques jours la détruit; la tache de l'âme ne peut disparaître avec le temps, tous les fleuves du monde ne la sauraient laver (*de Legib.* II, 10).

L'homme sage doit contribuer à maintenir le culte et les cérémonies qu'ont pratiqués et observés ses aïeux (*de Divin.* II, 72); car il existe, oui certes, il existe une puissance qui préside à toute la nature (*pro Milone*, 31); l'admiration et la reconnaissance que lui doit l'espèce humaine ne sauraient être révoquées en doute devant le spectacle si magnifique que cette nature présente à nos yeux (*de Divin.* II, 72); et si d'ailleurs nous sentons dans nos cœurs faibles et fragiles, un principe actif et pensant qui les anime, combien plus une intelligence souveraine doit-elle diriger les mouvemens admirables de ce vaste univers (*de Republ.* VI, 18. *Pro Mil.* 31). Or, cette intelligence exige de l'homme le tribut de ses adorations et de ses respects (*de Consol.* 36). Nous devons donc le lui payer, en toute pureté de cœur

[1] Et, pour d'autres indications, voyez aussi *De Invent.* I, 34 à 51. — *Pro Rosc. Amer.* 45 — *Tuscul.* V. — *De Naturâ deor.* III. — *De Repub.* VI, 1.

et d'esprit (*de Legib.* II, 7), sans superstition, sans hypocrisie, et travailler à étendre la Religion (*de Divin.* II, 72), sans laquelle il n'y a ni bonheur pour l'homme, ni sécurité pour l'État (*de Legib.* II, 11).

Il y a des gens qui soutiennent[1] que les lois qui prescrivent et règlent les cérémonies religieuses, sont fondées sur l'utilité ou sur la coutume, cela est égalcment faux, absurde et dangereux; car il négligera ces lois, il les brisera s'il le peut, celui qui croira que la chose lui sera profitable. Il existe une loi, et cette

[1] Il n'est pas rare de rencontrer de nos jours des docteurs de libertinage, qui font consister le bonheur de l'homme dans la volupté des sens; cette doctrine que Cicéron a refutée dans presque tous ses ouvrages, que le philosophisme du siècle dernier a prêchée par plusieurs de ses organes, et particulièrement par Helvétius, dans un gros livre dont le titre est le premier mensonge, dit Laharpe. Ce gros livre est intitulé *de l'Esprit*; il ramène tout à la matière, et fait de l'homme l'image de la bête. L'inventeur de la doctrine du plaisir, et l'auteur du traité de l'*Esprit-Matière*, ont trouvé des disciples, et cela se conçoit. Horace les appelle *Epicuri de grege porcos*. Ils ont trouvé des apologistes, et là il n'y a encore rien qui doive étonner. Voltaire, autre maître non moins fameux en fait d'impiété et de libertinage, a cru devoir rétablir la réputation d'Epicure, et mettre celle d'Helvétius à l'abri de tout reproche. Qui, de la bande de Cartouche, n'aurait pas défendu un si digne chef et loué un brave camarade. Voltaire donc s'est inscrit en faux contre les anciens qui, connaissant Epicure, nous le représentent comme un homme dont les mœurs répondaient parfaitement à la doctrine, et dont la vie n'a été qu'un tissu de honteux désordres, d'effrénées débauches, d'affreux débordemens, d'infâmes turpitudes; et il prétend, lui, Voltaire, qu'Epicure fut un homme de bien. Helvétius, que les philosophes à la quinze-douze de notre siècle, *minuti philosophi*, nous donnent aussi pour un homme de bien, ne valait pas mieux que ceux qui suivent ses principes. Le quasi-philosophe Grimm, dont le témoignage ne peut être ici suspect, dit qu'*Helvétius fut inopinément surpris, au milieu de sa vie voluptueuse, par l'amour de la réputation, et qu'il croyait*, ce même Helvétius, *que toutes les femmes étaient sans mœurs, parce qu'il avait passé sa vie avec des femmes qui n'en avaient point.* Voyez, pour plus de détails, la correspondance de Grimm et de Diderot, 2[e] partie; et, pour la doctrine dudit Helvétius, voyez Laharpe, *Cours de littér., Philosophie du* 18[e] *siècle*, section des sophistes, ch. II.

loi est la droite raison en tant qu'elle prohibe ou qu'elle commande; écrite ou non, quiconque l'ignore, cette loi, est injuste ou impie : injuste, s'il est question des devoirs envers les hommes; impie, s'il s'agit des devoirs envers la Divinité. Mais toute loi humaine qui est fondée sur la droite raison, est juste, et dès-lors rigoureusement obligatoire. Or, il n'y a point de lois qui soient mieux fondées sur la droite raison que celles qui concernent les cérémonies du culte. En effet, si on reconnaît pour base de ces lois, l'utilité et non la nature, la justice ou l'observation de ces lois est absolument nulle; fondée sur un intérêt, un autre intérêt la détruit. Que deviendraient la piété, l'amour de la patrie, le noble désir de servir autrui ou de reconnaître un bienfait ? On étoufferait le sentiment de tout devoir. Les obligations envers les hommes disparaîtraient, et avec elles les cérémonies du culte, qui doivent être conservées à cause du bien qui en résulte pour la société, et plus encore à cause de la Religion qui unit l'homme avec Dieu (*de Legib.* I, 15).

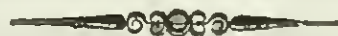
Résumons. Cicéron n'était qu'un païen, mais Cicéron regardait l'impiété comme un grand crime, et il disait : « Il est des » fautes dont on peut se laver, mais l'homicide et l'impiété ne » peuvent être expiés, *at verò scelerum in homines atque impietatum* » *nulla expiatio est.* » (De Legib. I, 14).

Cicéron n'était qu'un païen, mais il applaudissait également aux lois portées contre le sacrilége (*De Legib.* II, 9, 16) et à celles qui punissaient les manquemens volontaires à l'exercice du culte, à l'acquittement des formalités religieuses et à l'accomplissement de vœux faits à la Divinité. (*Ibid.* II, 9, 12, 16).

Cicéron n'était qu'un païen, mais il se plaignait douloureusement de ce que quelques citoyens pervers avaient profané et renversé la Religion et élevé un autel à la licence. Et comme s'il eût voulu décrire littéralement ce qui tant de siècles plus tard se passerait parmi nous, il ajoute : « Nous les avons vus ces » hommes, consumés de passions, d'effroi, de remords, tantôt » tremblans et irrésolus, et tantôt foulant aux pieds la Religion... » Mais, parmi eux, les uns languissent dispersés et fugitifs; les » autres, chefs et promoteurs de ces attentats, les plus impies de » tous envers tout ce qui est saint, après avoir passé leur vie

» dans les tourmens et l'opprobre, ont été privés de funérailles
» et de tombeau...[1] Ils avaient enfreint tous les jugemens; ils
» avaient corrompu ceux des hommes; mais ceux de Dieu.... je
» m'arrête, je ne les poursuivrai pas plus loin. Il me suffit d'é-
» tablir que la peine divine est double, puisqu'elle se compose
» et des tourmens de l'âme des méchans pendant leur vie et du
» sort qui leur est annoncé après la mort : *Juste punition, faite*
» *pour instruire et consoler ceux qui survivent.* Omnia tunc perdi-
» torum civium scelere, religionum jura polluta sunt... exædifi-
» catum templum Licentiæ.... vidimus eos.... ardentes quum
» cupiditate, tum metu, tum conscientiâ; quid agerent, modo
» timentes, vicissim contemnentes religionis.... quorum scelere
» religiosus tum prostratæ afflictæque sunt, partim ex illis dis-
» tracti ac dissipati jacent : qui verò ex iis et horum scelerum
» principes fuerunt, et præter cæteros in omni religione impii,
» non solùm vita cruciati atque dedecore, verùm etiam sepul-
» tura ac justis exsequiarum caruerunt..... Judicia perrupta ab
» iisdem; corrupta hominum, non *Dei*. Reprimam jam et non
» insequar longiùs... Tantum pœnam crui duplicem pœnam
» esse divinam quod constant et vexandis vivorum animis; et ea
» eorum exitium et judicio vivorum et fama mortuorum, ut
» gaudio comprobetur. » (*De Legib.* II, 17.)

[1] Voyez dans le plaidoyer de Cicéron pour Milon, numéros 31 et 32, ce qui arriva à Clodius, l'un de ces impies.





NOUVELLES ET MÉLANGES.

Notice sur la population, les usages et la religion des Chinois, par Mgr Fontana, évêque de Tinite en Chine.

La Chine est un vaste empire d'Asie, presque aussi étendu et aussi peuplé que l'Europe entière. Les géographes lui donnent (à la Chine proprement dite) environ 500 lieues de longueur sur 400 de largeur, ce qui fait 200,000 lieues carrées de superficie. Les uns évaluent sa population à 150 millions d'habitans, les autres l'élèvent à plus de 300 millions. Il est généralement reconnu et avoué qu'il n'y a point de pays où la population soit aussi nombreuse dans une égale étendue de terrein qu'en Chine. Cet empire à 16 provinces, sans compter l'immense étendue de pays qu'il possède en Tartarie; mais où la population est beaucoup moins considérable. En ne donnant à la Chine que 150 millions d'habitans, ce ne serait pas dix millions pour chaque province, l'une portant l'autre. Ces provinces cependant sont aussi vastes que des royaumes. Plusieurs d'entr'elles sont plus grandes que la France. Au commencement de ce siècle, les missionnaires du Su-Tchuen comptaient onze millions d'habitans dans la province de Kouei-Tcheou, qui est la plus petite et la moins peuplée de toutes. Ils en comptaient 33 millions dans celle du Su-Tchuen, qui n'est pourtant pas aussi peuplée que les provinces du centre et de l'est de la Chine. En donnant à la Chine 320 millions d'habitans, cela ferait vingt millions pour chaque province, l'une portant l'autre, ce qui paraît très-croyable, vu l'étendue de ces provinces et leur grande population. Aussi Mgr de Saint-Martin, évêque de Caradre, vicaire apostolique de Su-Tchuen, disait-il qu'il ne regardait point comme exagéré le tableau de la population de l'empire, donné sur la fin du siècle dernier, qui la faisait monter à 333 millions. Ce prélat avait passé près de trente ans en Chine. Il fit deux fois le voyage de Canton au Su-Tchuen par deux routes différentes; il parcourut la vaste province du Su-Tchuen dans tous les sens : il traversa toute la Chine de l'ouest à l'est, en allant du Su-Tchuen à Pékin, et du nord au sud, en allant de Pékin à Canton. Si l'on pou-

vait aller en Chine par terre, le voyage ne serait que de 2000 lieues; mais il faudrait traverser les immenses déserts de la Tartarie, dans lesquels il est dangereux de s'engager. Par mer le trajet est de 6000 lieues, à cause de la nécessité où l'on est de doubler le cap de Bonne-Espérance, et de faire presque tout le tour de l'Afrique. Les Chinois ont la tête presque quadrangulaire, les yeux noirs, le nez court sans être écrasé, le teint jaune et la barbe peu fournie; leur esprit est peu délié, ils ne conçoivent que lentement les choses même les plus claires : ils ne sont pas capables, disait un missionnaire, le P. Chavagnac, d'écouter en un mois ce qu'un Français pourrait leur dire en deux heures. Cependant ils ont une haute opinion d'eux-mêmes et un profond mépris pour les étrangers qu'ils appellent des barbares. Ils donnent à leur empire une antiquité fabuleuse et prétendent qu'il existe depuis 5000 ans : c'est une exagération évidente; car on lit dans leurs annales même que l'an 1400 avant J.-C. la Chine était encore presque déserte, et que ses habitans étaient nomades et avaient pour demeures des cabanes ou des trous de rochers.

La vanité est donc un vice dominant des Chinois; mais leur caractère est très-doux et très-grave : la moindre vivacité les scandalise. Un missionnaire qui exhortait un prosélyte, se laissant entraîner par l'ardeur de son zèle, lui parlait avec feu. « Pourquoi te fâches-tu ? lui dit le Chinois, si ta cause est bonne il n'est pas nécessaire de te mettre en colère. » Les maisons sont peu élevées, elles n'ont ordinairement qu'un rez-de-chaussée. Il y a toujours une salle consacrée au culte des ancêtres, une autre est destinée à recevoir les visites. L'étiquette observée dans ces visites est extrêmement gênante. Il faut y être accoutumé dès l'enfance pour se résoudre à la pratiquer : les étrangers qui veulent l'apprendre doivent donner à cette étude beaucoup de soin et d'attention.

La hiérarchie des rangs est bien déterminée; chacun sait la place qu'il occupe dans la famille et dans l'état; il est plein de respect et de soumission pour ses supérieurs, de politesse envers ses égaux; mais il est dur et hautain pour ses inférieurs. Les jeunes gens ne doivent pas faire un pas qui ne soit une révérence, ni dire un mot qui ne soit un compliment. Les parens ont un pouvoir absolu sur leurs enfans; ils ont le plus grand soin de leur éducation; ils y sont intéressés; car ils sont responsables de leurs fautes. Si un homme pèche, disent les jurisconsultes chinois, c'est qu'il a été mal élevé; son père doit être puni comme lui. Ils ne pensent donc pas comme nos

faiseurs de systèmes, qu'il faut laisser à la nature le soin de former le cœur de l'homme à la vertu. Cependant, nous sommes forcés de l'avouer, l'autorité paternelle n'est pas contenue dans de justes bornes. Lorsqu'un père de famille a un grand nombre d'enfans, il expose ceux qu'il ne peut nourrir au milieu des routes et sur le bord des rivières, où ces victimes innocentes périssent de froid et de misère. Jamais aucune voix ne s'élève pour condamner cette coutume barbare. Jamais le remords ne fait revenir sur ses pas le père cruel qui va le soir déposer dans un lieu solitaire l'enfant auquel il a donné le jour : nouvelle preuve que la révélation était nécessaire à l'homme pour parvenir à la connaissance entière, et surtout à l'observation parfaite de la loi naturelle. Le gouvernement est patriarcal : l'empereur a sur ses sujets un pouvoir absolu, comme le père sur ses enfans; s'il ne se conduit pas selon la justice et la raison, un tribunal spécial lui fait de très-humbles remontrances. Il est vrai que cette hardiesse est rare, parce qu'elle est ordinairement suivie de la dissolution du tribunal et de l'exil de ses membres.

L'empereur prend les titres superbes de *fils du ciel*, d'*unique gouverneur de la terre*, etc. Ses sujets ont pour lui et pour tout ce qui sert à son usage un respect qui va jusqu'à l'adoration. On ne lui parle qu'à genoux; lorsqu'il sort de son palais le peuple se prosterne sur son passage. Les ambassadeurs hollandais étaient traités à ses frais pendant leur séjour à Pékin ; on leur faisait faire mille révérences aux plats qu'on leur apportait, parce qu'ils étaient censés venir de la main de l'Empereur. On leur servit un jour un grand et bel esturgeon ; ils avaient un appétit très-fort, mais avant d'y toucher, ils furent obligés de *saluer pendant un quart d'heure cet auguste poisson*.

Il y a neuf classes d'officiers que les Européens appellent mandarins. Toutes les fonctions administratives sont remplies par les mandarins lettrés. Il y a trois ordres de lettrés, les Sioutsais, les Kiugins et les Tsinsées ou docteurs célestes. Pour être mandarin, il faut auparavant avoir été reçu kiugin ; les tsinsées sont peu nombreux, l'empereur lui-même les examine et les admet. Au reste, la science de ces lettrés est bien bornée; toute leur éloquence consiste à écrire une amplification d'un style serré et précis, en répétant les mêmes mots le moins souvent possible; mais d'ailleurs sans mouvement, sans chaleur : leurs connaissances en mathématiques ne vont pas plus loin que les premiers élémens du calcul. Ils savent prédire une éclipse; mais leur physique est toute expérimentale, ils ignorent les lois qui

gouvernent le monde, et leur géographie s'arrête aux frontières de la Chine.

La langue chinoise est toute composée de monosyllabes qui ont diverses significations, suivant la manière dont ils sont prononcés. Ainsi le mot *po* veut dire, selon la diversité des inflexions, *verre*, *bouillir*, *vanner*, *prudent*, *libéral*, *préparer*, *vieille femme*, *casser* ou *fendre*, *incliné*, *fort peu*, *arroser*, *esclave*. Cette langue singulière a 80,000 lettres ou caractères. Mais il suffit d'en savoir 10,000, même pour lire les livres; le commun des lettrés n'en sait pas davantage, et il y a peu de docteurs qui soient parvenus à en apprendre 40,000.

Les lois pénales ne sont pas bien sévères en Chine: les simples délits sont ordinairement punis du fouet ou de la bastonnade, supplices qui ne sont point regardés comme infamans. Après avoir reçu 45 ou 50 coups de bâton, le patient doit se mettre à genoux et remercier le juge.

La cangue est une peine flétrissante: c'est une espèce de carcan composé de deux pièces de bois échancrées au milieu, et pesant depuis 50 jusqu'à 200 livres; on rejoint ees deux planches sur les épaules du condamné qui est obligé de porter cette machine incommode jour et nuit pendant des mois entiers. Il est facile de rendre les peines plus douces en payant l'exécuteur ou le juge: car, dit un missionnaire, il n'est rien qu'on ne puisse obtenir d'un Chinois avec de l'argent.

Il y a en Chine trois sectes principales; celle de Confucius, celle de Lao-Kium et celle de Foë. Confucius naquit environ 520 ans avant J.-C., sa doctrine est un véritable déisme, il reconnut un Dieu unique et souverainement parfait, mais il ne combattit point l'idolâtrie de ses contemporains; il se tut sur les récompenses et les peines de l'autre vie, et prêcha une morale aussi peu complète que celle des philosophes grecs et romains. Ses disciples célèbrent des fêtes en son honneur, lui offrent des sacrifices, l'adorent enfin comme un Dieu. Lao-Kium et Foë ont enseigné tous deux le polythéisme et l'idolâtrie; ils ont dit que l'homme est sorti du néant et qu'il devait y rentrer un jour, mais non pas tout de suite après la mort, car Foë est l'inventeur du dogme de la métempsycose. Leurs doctrines ne diffèrent entr'elles que dans quelques points peu importans; leurs disciples les ont déifiés et leur ont élevé des temples. Ces temples qu'on

nomme pagodes, sont remplis de statues de bois, de pierre, d'argile, plus difformes les unes que les autres; c'est à de pareilles divinités que les Chinois offrent leurs prières. Les prêtres de Lao-Kium se mêlent d'astrologie, de divination, de magie, et cherchent depuis long-tems le secret de rendre les hommes immortels.

Il y a des mahométans en Chine. Au commencement du siècle dernier, M. Basset, missionnaire au Su-Tchuen, écrivait qu'il y en avait 80,000 dans une seule ville de cette province. Il y en a qui deviennent mandarins. Il y a aussi quelques Juifs, mais ils n'ont conservé qu'un léger souvenir de leur religion, et ils ne font pas de prosélytes. On ne compte pas plus de 200,000 chrétiens dans toute l'étendue de l'empire; au tems des jésuites, il y en avait près d'un million. Là, comme ailleurs, on s'aperçoit du vide immense qu'a causé la destruction de la Société. Ce qui s'oppose le plus au progrès de l'Evangile, c'est, après les édits de persécution, la polygamie et le culte des ancêtres. A certaines époques, chaque famille se rassemble dans un lieu uniquement destiné à ces sortes de cérémonies; le chef de la branche aînée, quand bien même il serait le plus pauvre, est le pontife de ce culte. On brûle du papier-monnaie en l'honneur des ancêtres, on leur offre des libations, etc., avec la croyance que ces sacrifices leur sont utiles et agréables. Toutes les fausses religions, répandues dans la Chine, admettent ce rit superstitieux; on y est d'autant plus attaché, qu'il a été établi par Confucius.

Ce respect exagéré des Chinois pour leurs ancêtres est cause qu'ils ne perfectionnent rien. Ils ne croient pas qu'on puisse faire mieux qu'ont fait leurs pères. Les arts sont chez eux dans le même état qu'à l'époque de leur découverte. Leur imprimerie est stéréotype et sur planches de bois; ils connaissent la boussole, mais leurs vaisseaux sont lourds et informes; ils sont émerveillés en voyant les nôtres; si on leur dit d'en construire de semblables, ils s'écrient d'un air étonné : Oh! ce n'est pas l'usage en Chine. Toujours novices dans les sciences, ils ne savent pas les appliquer aux arts mécaniques; c'est pourquoi ils ont des artisans, mais point de mécaniciens. La grande muraille, qui a 25 pieds de haut et 400 lieues de long, sépare la Chine de la Tartarie; il a fallu, pour la construire, plus de patience que d'habileté; c'est moins une fortification qu'un mur de séparation peu propre à la défense, et qui n'a pas arrêté les nombreuses invasions des Tartares.

Le commerce intérieur est très-actif; tout le pays est coupé de rivières et de canaux qui facilitent la circulation, mais le commerce extérieur languit: le port seul de Canton est ouvert aux Européens, qui viennent échanger du coton, du drap, de la verrerie, des fourrures, contre des soieries, de la rhubarbe, du thé et des porcelaines.

La terre en Chine est fertile, elle produit du riz et du blé en abondance. Nous terminerons cette notice par la description des honneurs que le gouvernement rend à l'agriculture. Tous les ans, au commencement de mars, l'empereur fait en personne la cérémonie de l'ouverture des terres. Il se transporte, accompagné des princes de sa famille et des grands officiers de la couronne, dans le champ destiné à cette cérémonie: lorsqu'il y est arrivé, il se prosterne et appuie neuf fois la tête contre terre, pour adorer le Seigneur du ciel; il implore à haute voix la protection divine sur son travail et sur celui de son peuple. Ensuite, en qualité de pontife suprême, il offre un bœuf en sacrifice. Pendant que la victime est immolée sur un autel préparé d'avance, le prince quitte ses habits impériaux, saisit le manche d'une charrue, et trace quelques sillons. Les mandarins présens lui succèdent, et rivalisent entr'eux de dextérité.

La cérémonie se termine par une distribution faite aux laboureurs accourus des provinces environnantes, pour être témoins des honneurs rendus à leur art, par le chef même de l'empire.

Nos lecteurs liront sans doute avec plaisir la lettre suivante qui donne des détails sur un fait fort remarquable, et qui est muni de témoignages nombreux et imposans.

Romans (Drôme), le 16 janvier 1833.

Monsieur le rédacteur, j'ai recours à votre estimable journal pour faire connaître un événement que tous les gens de bien apprendront avec plaisir.

J'avais réclamé les prières du prince de Hohenlohe en faveur de cinq personnes de cette ville, au nombre desquelles je nommais M. Isidore Vial. Ce jeune homme se voyait depuis trois ans entièrement privé de l'usage de sa langue. Réduit à n'employer d'autre moyen pour communiquer sa pensée que la plume et le crayon, il inspirait à tout le monde le plus vif intérêt. Des médecins distingués de la faculté de Montpellier, où il avait passé plusieurs mois, avaient pour le guérir épuisé sans succès toutes les ressources de leur art. La médecine étant impuissante dans ce cas, il en avait depuis long-temps abandonné les remèdes; mais il avait invoqué celui qui sait commander à la nature et

faire parler les muets. Madame veuve Vial, sa mère, espérait toujours, et n'attendait que du ciel la guérison de son fils. Le 25 novembre 1832, M. l'abbé Forster, curé de Huttenheim, me répondit, au nom du prince, que son altesse prierait le 13 et le 21 du mois suivant pour les personnes que j'avais recommandées. Mme Vial, que j'informai aussitôt de cette réponse, la communiqua à plusieurs personnes, et commença une neuvaine le 13 décembre. Le 21 du même mois, le dernier jour marqué par M. Forster, à 9 heures du matin, l'usage de la parole a été rendu à M. Isidore Vial. C'était au moment même où sa mère, au pied des autels pendant le sacrifice de la messe, unissait sa prière à celle du prince pour obtenir la guérison de son fils. Depuis cet heureux jour, le jeune homme, qui est âgé de 29 ans, parle avec la même facilité qu'autrefois. Je m'abstiens de toute réflexion. Cet événement a fait une impression profonde sur une population de dix à douze mille âmes qui en a été témoin. Une messe d'actions de grâces a été célébrée. La famille de M. Isidore Vial y assistait : lui-même a voulu témoigner sa reconnaissance à Dieu en le recevant dans la communion. Puisse le bruit de cette guérison retentir au loin et faire bénir ce Dieu bienfaisant qui soulage les maux de ceux qui espèrent en lui !

Pour ne laisser aucun doute sur les faits que je viens de rapporter, je joins ici le témoignage de plusieurs personnes dignes de foi.

Je suis avec une considération distinguée, Monsieur,

Champion, vicaire de Romans.

Nous, soussignés, joignons avec empressement notre témoignage à celui de M. l'abbé Champion, vicaire de Romans, et déclarons que tout ce qu'il rapporte ci-dessus, touchant la guérison de M. Isidore Vial, est conforme à la vérité.

Fait à Romans, le 10 janvier 1833.

I. Vial, veuve Vial née Talin, A. Brou, Talin avocat, R. Vial, Talin, Girard, Darier-Roy, directeur de l'hôpital, Barazet, Chapot, Jean Rollet, le comte de Montélégier, commandeur de l'ordre de Saint-Louis, Chaptal Sulpice, chevalier de Saint-Louis, P. Eynard, aumônier des sœurs du Saint-Sacrement, Deléaud, Rouveyre, A. Montbrun, vicaires de Romans, Michel, supérieur du séminaire, vicaire-général.

Bulletin Bibliographique.

Les *Œuvres de Saint François-de-Sales* se réimpriment in-8°, à 2 fr. 25 c. le volume. Cette édition en aura seize, y compris une table des matières qui inspirera un grand intérêt, puisqu'elle permettra au lecteur de trouver tout de suite les renseignemens dont il

aura besoin. La haute église de France encourage cette publication qui commence. Cette publication s'adresse surtout aux jeunes ministres du culte et aux jeunes esprits éclairés qui ne pensent point que les questions catholiques soient des questions tuées par l'indifférence et le cynisme. Saint François de Sales est un moraliste pratique. C'est aussi un prédicateur appelé à retrouver quelque influence dans les jours malheureux où nous vivons. Il a la connaissance des hérésies les plus variées, en même tems qu'il a la douceur d'âme, la pureté d'esprit, l'éloquence expressive, mondaine, qui peuvent les combattre. Ses sermons et ses écrits ont défendu une cause vraie avec les qualités du talent qui charment toujours notre surdité; le style, l'imagination. Il est à la fin du moyen-âge l'un des écrivains les plus animés, les plus faciles; sa parole est gracieuse, pitoresque, pleine de sens. Des fragmens inédits d'un grand prix signaleront cette réimpression entre toutes les éditions. L'éditeur, M. Béthune, en a fait un livre très-rajeuni.

—Un jeune et laborieux écrivain, M. Daniélo, dont M. de Châteaubriand dans sa *Préface des études historiques* nous a déjà garanti le mérite, nous apprend la prochaine publication d'un de ces merveilleux travaux de recherches, de patience et de critique, qui distinguent notre jeune école historique. « La France possède une *Gallia* » *christiana*, dont elle se félicite et s'enorgueillit, dit M. Daniélo, » j'essaierai de lui donner aussi une « *Gallia politica.* »

C'est l'*Histoire de toutes les villes de France* que cet écrivain va publier, mais une histoire intimement liée à celle des *franchises municipales* de ces villes.

En effet, dans toutes les histoires que nous avons, on n'a pas assez fait d'attention aux vieilles chartes de nos communes. Souvent on les a passées sous silence; quand on en a parlé, elles ont été cachées pour ainsi dire sous la masse des faits et des événemens. Recueillir toutes ces chartes dans un recueil abrégé, mais clair et fidèle, qui supprime toutes les inutilités, toutes les longueurs, tout en ne négligeant rien d'essentiel, qui fasse grâce des longs et compliqués raisonnemens de la dissertation savante, et qui pourtant en donne les résultats les plus certains; tel est le but que se propose M. Daniélo.

Nous recommandons cet ouvrage, comme le travail d'un de ces jeunes gens qui sont des nôtres, qui travaillent pour notre cause, la cause de la science et de la vérité.

L'*Histoire de toutes les villes de France* paraîtra tous les mois par livraisons de 160 pages in-8°, à dater du commencement d'avril 1833. Elle sera donc publiée dans les mêmes périodes, sous le même format et sous le même volume que la plupart des revues littéraires.

La première livraison contiendra l'histoire de la ville de Reims. Après Reims viendra le reste des villes de la Champagne. De la Champagne, je passerai, dit l'auteur, dans la Lorraine, de la Lorraine dans l'Alsace; de là, dans l'Est et dans le Midi, où je touverai les villes à grandes histoires, les villes romaines; du Midi, j'arriverai dans l'Ouest; puis, enfin, je viendrai à Paris par le Nord. Ainsi la capitale clora la liste de toutes les villes de France, et servira de clé de voûte à l'édifice historique que j'entreprends pour l'avantage et l'honneur de mon pays.

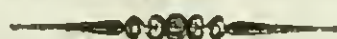
Le prix d'une année d'abonnement ou de 12 livraisons est de 30 f.: le prix de six livraisons est de 17 f.; le prix de chaque livraison séparée est de 3 fr. 50.

On s'abonne à Paris, au bureau de l'*Histoire des villes de France*, chez Kœppelin, rue du Croissant, n° 20.

— Des principales expressions qui servent à la notation des dates sur les monumens de l'ancienne Egypte, d'après l'inscription de Rosette. Lettres à M. l'abbé Costanzo Guzzea; par François Salvolini. A Paris, chez Dondey-Dupré.

—Jeanne-d'Arc, ou le récit d'un preux chevalier. Chronique française du 15e siècle; par M. Max. de M. in-12 de 12 feuilles. A Paris, à la société des bons livres, rue des Saints-Pères, n° 9.

— Dictionnaire historique d'architecture, comprenant dans son plan les notions historiques, descriptives, archéologiques, biographiques, théoriques, didactiques et pratiques de cet art; par M. de Quatremère de Quincy. Chez Adrien Leclerc. Prix : 50 fr.



ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 32. — 28 Février.

Philosophie religieuse.

DE L'EMPIRE HÉRÉDITAIRE DE LA MORT,

SUR LES RACES HUMAINES, ET DE LEUR RACHAT PAR LA RELIGION.

Si l'on considère cette loi inflexible par laquelle certains germes de destruction, certaines maladies sont héréditaires dans les familles, que de graves réflexions se présentent aussitôt à notre esprit; s'il pénètre plus avant dans les mystères de la vie des individus et des nations, il aperçoit dans ce fléau permanent un moyen ordinairement employé par la Providence pour opposer une digue au débordement d'une trop grande multiplication de l'espèce humaine. Ces causes de destruction ne paraissent pas agir sur les familles primitives, sur les tribus nomades qui doivent plus tard se convertir en nations. En revanche, elles agissent puissamment sur les grandes masses, sur les sociétés vieillies et amollies par le luxe. Leur influence est, je crois, en raison directe de la population et de la civilisation combinées avec la corruption des mœurs. Au fur et à mesure qu'une nation s'accroît, le venin mortifère déposé dans quelques familles, s'insinue dans d'autres par les alliances, et

multiplie ses ravages. Dans la jeunesse des nations, les peuples, pleins d'une vie surabondante, étaient souvent réduits à se dévorer les uns les autres pour avoir une patrie, ou étendre celle que la multiplication des familles avait rendue trop étroite. Aujourd'hui ce besoin de conquêtes et d'extension se trouve amorti par la délicatesse et l'égoïsme de notre civilisation. Chaque nation se replie sur elle-même, et laisse à Dieu le soin de restreindre son accroissement; et Dieu, dans sa sagesse, se sert des vices même de l'humanité pour retrancher une partie et conserver l'autre. Un poison secret s'insinue dans les entrailles, circule dans les veines, pénètre dans les os, puis il s'étend, se dilate, à proportion que les peuples s'éloignent des lois naturelles de leur existence; et l'on voit une multitude de familles se consumer et s'éteindre; les unes, stériles, n'ont plus part à la bénédiction primitive, et disparaissent de la scène du monde; les autres, languissantes, transmettent la vie et la mort, mais la mort, plus forte que la vie, et qui terrasse sans peine, l'un après l'autre, les derniers restes de ces races innocentes et coupables. Je dis innocentes, si l'on ne considère que les individus qui meurent victimes des crimes antérieurs; coupables, si on les considère comme ne faisant qu'une personne morale avec ceux qui les ont précédées, et qui, avec la vie, leur ont légué le fruit de leurs désordres.

Voilà bien sans doute une suite déplorable, une image fidèle, une preuve incontestable de la chute originelle de l'homme, et de la dégradation de sa nature; dogme fondamental que croit le catholique sur la révélation, sur la tradition de tous les siècles, de tous les peuples; dogmes sur lequel furent fondées plus ou moins explicitement toutes les religions de l'antiquité. Voilà ce qu'il faut commencer par croire pour comprendre quelque chose à l'humanité. Et réciproquement, plus nous étudierons l'homme, plus nous verrons en lui les preuves de sa corruption. Si nous remontons le ruisseau jusqu'à sa source, nous trouvons le limon qui a troublé la limpidité de son cristal. Si nous descendons de la source, en suivant les innombrables ramifications à travers les siècles et les générations, nous trouvons, portées partout avec les eaux de la vie, les parcelles de ce limon qui souvent fermente et empoisonne les eaux d'un fleuve entier.

De même que les hommes ont été entraînés dans la chute de celui qui les renfermait en lui-même, de même encore chaque jour, avec des proportions plus restreintes, le fils est victime, pour la vie présente, sous le rapport physique et moral, des fautes de son père et de ses aïeux; et lui-même transmettra l'héritage de ses désordres à sa postérité. Il n'est point coupable par sa propre volonté, ce jeune homme si sage, si vertueux, qui périt à son printems, parce qu'en lui s'est développé ce levain de décomposition qui a fermenté dans ses ancêtres. Elle est bien innocente et bien pure, cette vierge, qui n'étale un moment les grâces du jeune âge que pour les voir bientôt se faner, tomber et périr avec elle. Funeste transmission de la mort avant d'avoir joui de la vie! Et toutefois cette fin prématurée est encore un bienfait auprès de la longue agonie dont est torturé l'homme qui a joint, à cette succession d'infirmités, ses propres vices, sa propre révolte contre les lois de sa nature spirituelle et corporelle. Triste destinée de l'homme déchu! fatal héritage! le seul qu'il soit bien certain de transmettre plus ou moins à sa postérité; non-seulement à sa postérité, mais encore aux êtres qui l'environnent. Voyez ces animaux qui sont ses amis, ses auxiliaires, les compagnons de ses travaux, des esclaves dont il abuse; il leur lègue une bonne partie de ses infirmités, qui leur font traîner douloureusement une pénible existence; tandis que les animaux sauvages qui n'ont point rencontré la main de l'homme, ignorent les maladies et ne périssent que de vieillesse, à moins qu'ils ne deviennent la proie des espèces auxquelles ils sont destinés; c'est-à-dire que l'ordre s'accomplit partout où l'homme ne l'intervertit pas. Et si quelques-uns de ces hôtes des forêts et des déserts, dont l'homme ne peut captiver l'espèce, viennent à tomber dans ses piéges, vous les voyez languir tristement et le plus souvent mourir sans progéniture. Les plantes mêmes, lorsqu'il veut les soumettre pour les perfectionner à sa manière, il les détériore et souvent leur ôte jusqu'à la fécondité. C'est ainsi que l'homme vicie tout ce qu'il touche pour se l'approprier. C'est ainsi que, par un abus qui est le fruit et la confirmation du premier péché, il fait gémir toutes créatures.

Pour lui il trouve le châtiment dans l'infraction même de la

loi, châtiment proportionné à la faute, mais d'une manière bien remarquable. Les infirmités humaines viennent ordinairement punir le prévaricateur dans sa personne et dans sa postérité. Ce sont là les punitions visibles que Dieu menace d'infliger jusqu'à la quatrième génération. Alors que de victimes innocentes de ces désordres d'autrui qui expient sur la terre des fautes étrangères! Ce n'est que dans la vie future que le fils ne portera pas les iniquités de son père. Ici bas nous portons tous la prévarication de notre premier père, qui devient d'autant plus lourde que les pères intermédiaires y ont ajouté leur propre fardeau. Cette loi de transmission et d'expiation est plus sensible encore, quand on l'applique aux nations, qui forment une sorte de personne morale, qui n'échappent point au châtiment, lorsque collectivement elles enfreignent les lois qui doivent régler l'intelligence, le cœur et le corps de l'être raisonnable et social. Elles ne tombent dans un grand écart que pour entraîner les générations suivantes dans un abîme de maux. Alors le genre de maladies dont je parle, quoiqu'il se multiplie prodigieusement, n'est plus au niveau des crimes, et Dieu députe vers la société coupable de plus puissans messagers de sa justice.

Admirable enseignement de la religion, justifié par l'histoire des misères humaines. La première faute ouvre la carrière à toutes les infirmités; les fautes subséquentes r'ouvrent la plaie. Pour la fermer il faut donc revenir à la morale divine. La rédemption serait imparfaite si elle n'étendait ses fruits jusque-là. Donnez une société bien pénétrée de la morale évangélique et dont les membres se règlent d'après les maximes de l'éternelle sagesse, on n'y verrait pas le luxe, la débauche déposer partout des germes de mort; l'ordre, la régularité, l'union, l'activité, n'y laisseraient pas pénétrer les haillons de l'indigence qui sont si féconds en misères physiques et morales. Ramenez graduellement à ces principes la société la plus corrompue, vous verrez les races malades s'améliorer, si elles présentent encore quelque ressource; ou, si elles ont empoisonné le principe vital, s'éteindre et disparaître pour faire place aux races saines qui ont besoin de s'étendre et de se multiplier; car il faut qu'elles communiquent l'exubérance de la vie qui les anime, et qu'elles remplissent les vides qui se font autour d'elles. Et ne

vous effrayez pas de leur trop grande multiplication sous l'influence des mœurs chrétiennes. Les sociétés animées de l'esprit de Jésus-Christ sauront aussi bien s'arrêter qu'avancer suivant les tems et les circonstances, par une sorte d'instinct infaillible. Affranchies de l'esclavage des sens, les populations pratiquement chrétiennes, savent inspirer et faire aimer à chaque individu tout sacrifice que requiert le besoin social, et ce sacrifice même devient le plus grand avantage de cet individu.

Plus une société sera chrétienne, moins ses membres auront d'infirmités héréditaires ou acquises; plus on se soumettra à l'expiation spirituelle et volontaire, moins il faudra de ces expiations douloureuses et forcées, moins il faudra d'épidémies, de contagions, de guerres pour faire écouler le superflu de la population. Et quand ce résultat complet paraîtrait une chimère, ou au moins un but très-éloigné, ne faut-il pas nous en approcher par tous les moyens possibles, afin de nous approprier le plus que nous pourrons les précieux avantages qu'il nous offre?

Montrons aux disciples de l'Evangile la haute et simple philosophie que renferme leur croyance; prouvons leur que le dogme fondamental de l'humanité déchue est lié à toutes les misères humaines; que seul il fait pénétrer dans les mystères de l'humanité; que toute l'histoire est une démonstration pour celui qui croit une vérité qui lui paraissait révoltante et qui devient la clef de l'énigme. Il ne faut pas seulement que le chrétien croie, il faut encore qu'il comprenne, qu'il rende raison de sa foi par tout ce qu'il voit en lui-même et dans les autres, et surtout qu'il travaille à retrouver le bonheur dans l'union avec Dieu. (*Tribune catholique.*)

DE LA HAINE DE LA PHILOSOPHIE

CONTRE LA RELIGION CHRÉTIENNE.

Premier article.

Le christianisme fut dès sa naissance en butte aux contradictions des hommes; son divin auteur l'avait prédit à ses disciples. Il allait renouveler la face du monde, substituer la lumière aux ténèbres, dans lesquels il était plongé; mais pour y réussir, il fallait combattre des intérêts, dissiper des erreurs long-temps accréditées Le paganisme n'avait aucun recueil de préceptes qui servissent à régler les mœurs et la conduite de la vie; son culte était tout matériel, et ne consistait qu'en des cérémonies extérieures. S'il existait quelques maximes de justice, elles ne s'étaient conservées que par une tradition primitive et par la nécessité où sont les sociétés les plus depravées d'en maintenir au moins quelque ombre, pour leur propre conservation. Les philosophes, qui s'érigèrent en maîtres de la sagesse, au lieu d'affermir la morale, contribuèrent au contraire à la corrompre; ils étaient divisés sur les points les plus essentiels, et, au témoignage de Cicéron, il n'y avait pas d'absurdités que quelqu'un d'entre eux n'eût soutenues; les épicuriens même sapèrent les fondemens de toute morale, en réduisant à la volupté le souverain bien de l'homme, et n'estimant la vertu qu'autant qu'elle servirait à la procurer.

Les philosophes se multiplièrent beaucoup sous les empereurs; mais leur considération n'augmenta point à raison de leur nombre; ils excitaient la risée de la multitude, par la singularité de leur costume, et ils révoltaient les hommes éclairés,

par leur orgueil, leur impudence et la folie des paradoxes qu'ils soutenaient. En affectant le mépris des richesses et des honneurs, ils étaient dévorés par l'avarice et l'ambition ; on les voyait tantôt se faire les flatteurs des tyrans les plus décriés, tantôt se montrer les défenseurs de la liberté ; mais on disait que si, pour l'établir, ils parvenaient à bouleverser l'état, ils attaqueraient bientôt la liberté même. On laisse à penser quel dût être l'étonnement de ces hommes qu'un ancien appelle des *animaux de gloire et d'orgueil*, en voyant paraître une religion nouvelle, prêchée par des hommes simples et obscurs, et s'annonçant comme venant convaincre de folie cette sagesse dont ils tiraient tant de vanité. Le nombre des chrétiens, s'accroissant avec une merveilleuse rapidité, surpassa bientôt celui des disciples des philosophes, qui avait toujours été très-borné ; leur orgueil irrité de voir leur suffisance dissipée par les sectateurs d'un crucifié qu'ils regardaient avec mépris, les porta à publier contre eux les calomnies les plus absurdes, et à les noircir par ce moyen, dans l'esprit d'une multitude crédule. Un philosophe, nommé *Crescent*, confondu par S. Justin, le dénonça aux magistrats, et le fit mettre à mort.

Cependant les hommes justes et éclairés ne jugeaient pas les chrétiens d'après les imputations des philosophes ; tout le monde connaît le beau témoignage que Pline-le-Jeune rend de la pureté de leur vie et de leur doctrine. L'empereur Alexandre-Sévère trouvait leur discipline si excellente qu'il désirait que, dans le choix des magistrats civils, on suivît les formes usitées par les chrétiens, dans celui de leurs pasteurs. *Julien*, lui-même, dont les philosophes et les sophistes qui encombraient sa cour, excitaient sans cesse le fanatisme anti-chrétien, cite pour modèle leur charité et la pureté de leur conduite à des prêtres païens qu'il voulait, par persuasion ou par menaces, corriger de leur conduite licencieuse.

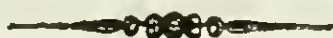
Les ennemis les plus acharnés du christianisme étaient donc obligés de convenir qu'il avait opéré une grande amélioration dans les mœurs ; cela se fit surtout remarquer lorsque, par la conversion des empereurs, il fut devenu la religion de l'État. On voit la législation devenir plus juste et plus humaine ; les anciennes superstitions s'éclipser peu à peu, et ces jeux sangui-

naires, dont se repaissait une multitude féroce, disparaître.

C'est surtout notre occident qui se ressentit le plus de la salutaire influence du christianisme, c'en était fait sans lui de la civilisation de cette contrée. Il fut heureusement adopté par les Barbares qui vinrent l'envahir ; lui seul pouvait dompter les mœurs brutales et violentes des conquérans. Les évêques catholiques appelés au conseil des rois et dans les assemblées nationales, dont ils formaient la première classe, se servirent de l'influence que leurs lumières leur donnaient, pour amollir ces cœurs féroces, et y faire germer les vertus sociales, dont on n'y trouvait pas le plus léger vestige. Leurs efforts furent lents à produire leur effet, mais non infructueux : tout-à-coup du sein de la plus extrême barbarie l'on vit naître cette chevalerie, institution unique dans les annales du monde, dont l'esprit religieux fut le plus puissant ressort, et qui, en purifiant et en exaltant les affections, donna à la France une suite de héros qui en fut long-temps l'honneur et le soutien. La noblesse et l'élévation des sentimens, le mépris pour tout ce qui était vil et sordide, le respect pour tout ce qui était grand et vénérable, formaient le principal caractère de la chevalerie. L'esprit de cette institution, en se communiquant à la masse de la nation, en perfectionna les mœurs et leur donna cette douceur et cette urbanité qui ont placé le peuple français au premier rang de la civilisation européenne. Ces mœurs se conservèrent dans toute leur pureté, tant que la France n'oublia point la reconnaissance qu'elle devait à la religion qui en était la source ; elles déchurent au moment où ce sentiment s'affaiblit, et que les doctrines perverses vinrent la corrompre, en excitant en elle des passions basses, au lieu de ces passions nobles qui l'avaient animée pendant si long-temps. C'est au milieu du repos dont on jouissait sous le règne de Louis XIV, que la corruption tenta ses premiers essais ; l'on vit paraître alors ce qu'on appelait des *libertins*, ou des *esprits forts*, que la Bruyère pensait avec juste raison n'être que des *esprits faibles*. Des Barreaux, l'un des plus fameux, pervertit beaucoup de jeunes gens ; mais il n'est guère connu aujourd'hui que par ce sonnet, où il exprima si bien son repentir, et que tout le monde sait par cœur. Le principal foyer de l'irréligion était la société de *Ninon Lenclos* : « Si vous

saviez, écrit madame de Sévigné à sa fille, comme elle dogmatise sur la religion, cela vous ferait horreur. » On ne pouvait, suivant elle, être parfait si l'on n'était impie; c'est de cette source impure que sortit la conspiration anti-religieuse. Voltaire, l'élève le plus brillant de l'école de Ninon, employa sa vie tout entière à en propager les maximes; la licence de la régence en augmenta les partisans. La religion, frein naturel des passions, devenait plus odieuse à mesure que leur dépravation augmentait; l'impiété tarda cependant à se montrer à découvert; sa première attaque ouverte contre la religion fut la tragédie de Mahomet; ce législateur ne fut sous la plume de Voltaire qu'un scélérat atroce, qui, jetant un regard de mépris sur les hommes en général, ne vit en eux que les vils instrumens des crimes que la perversité de son cœur lui inspirait. Mais ni Mahomet, ni les fondateurs d'une religion quelconque n'ont été dévorés d'un orgueil aussi féroce, et n'ont eu l'intention de pervertir les hommes, au point de leur inspirer le goût du crime et la soif du sang de leurs semblables; tous ont cherché à les rendre meilleurs et à assurer leur bonheur par leurs institutions. Car, comme l'observe très-bien Bossuet, la religion vraie ou fausse établit la bonne foi entre les hommes, et affermit la paix et la tranquillité, par les moyens les plus inviolables qui se trouvent parmi eux; mais si c'était le christianisme que Voltaire avait en vue dans cette froide et dégoûtante tragédie, ainsi qu'il le disait à ses confidens, l'imposture était encore plus infâme. L'on a dit de son divin auteur qu'il marquait tous ses pas par des bienfaits, *transibat benefaciendo*, et nul n'a prononcé des anathèmes plus terribles contre la fourberie et l'hypocrisie. J. J. Rousseau dit, à l'occasion de cette tragédie de Voltaire, qu'elle était plus propre à faire des Mahomets que des Zopires; sa prédiction s'est vérifiée à la lettre : les Mahomets à la façon de Voltaire ont pullulé partout, dès qu'ils ont cru pouvoir se montrer impunément; même orgueil chez eux, même férocité, même mépris pour les hommes, mêmes efforts pour les plonger dans le crime et dans le sang que dans le héros de la tragédie. C'est une méprise remarquable, que Voltaire, croyant peindre le fanatisme religieux, n'ait fait que tracer le portrait de celui de sa secte; il écrivait d'après son cœur. A peu près

dans le même temps que parut la tragédie de Mahomet ; il composa un *Essai de Métaphysique* qui ne parut point de son vivant ; mais qu'on n'a pas rougi d'insérer dans ses œuvres posthumes. Il n'y a, suivant lui, ni juste ni injuste, ni vice ni vertu, que ce que les hommes sont convenus d'appeler de ces noms. Il est permis de troubler la société, de voler, d'assassiner, de calomnier, pourvu qu'on soit assuré de le faire impunément. Si l'on demande que deviendra le faible opprimé par le puissant ? Malheur, répond Voltaire, aux mouches qui tomberont dans les filets de l'araignée ! malheur au taureau qui sera attaqué par un lion et aux moutons qui seront rencontrés par des loups ! Il paraît par les lettres de la marquise du Châtelet que cette effroyable production lui causa de vives alarmes ; elle la regardait comme plus dangereuse, et plus punissable que le poème de Jeanne d'Arc. Elle en empêcha la publication ; mais elle ne put empêcher que Voltaire ne l'adressât au prince royal de Prusse, depuis Fréderic II. C'est ainsi que ces grands défenseurs des droits des hommes endoctrinaient les princes qui devaient un jour en régler les destinées. Madame du Châtelet, dans ses lettres, dont ces détails sont tirés, nous apprend encore que la *vanité* était la cause de tous les écarts auxquels Voltaire se livrait ; ainsi dans l'ouvrage dont nous parlons, faisait-il de l'*orgueil* le frein le plus fort que la nature ait mis dans les hommes ; l'orgueil, la plus impérieuse des passions, et celle qui a produit plus de grands crimes que toutes les autres ensemble !



DES SECTES HÉRÉTIQUES DES ETATS-UNIS.

Il est impossible de ne pas gémir sur l'aveuglement de l'esprit humain, en considérant la multiplicité des sectes qui partagent les Etats-Unis, et deviennent de jour en jour plus nombreuses par les divisions et subdivisions continuelles qui s'y opèrent. Comment en serait-il autrement, puisqu'elles n'ont aucune règle certaine de foi qui les retienne?

Les principales sont : les Baptistes, nommés d'abord Anabaptistes; les Méthodistes, disciples du fameux Jean Nesley, ministre anglican; les Presbytériens, qui professent le calvinisme; les Episcopaliens, qui sont attachés à l'église anglicane, et beaucoup d'autres, tels les Trembleurs, les nouvelles lumières, *newlights*, les Universalistes; on compte aussi beaucoup de déistes, surtout parmi les Francs-Maçons, qui sont en très-grand nombre.

Les Baptistes administrent publiquement le baptême par immersion, dans les torrens ou dans les rivières. Lorsque le ministre y est entré avec le catéchumène, il passe le bras droit derrière ses épaules, puis appuyant la main gauche sur sa poitrine, il le plonge dans l'eau à la renverse, en disant, avant l'immersion : « Par obéissance à notre Seigneur Jésus-Christ, je te baptise au nom du Père, Fils et Saint-Esprit. » On voit qu'il supprime l'article placé devant le nom des deux dernières personnes. Cette cérémonie, pendant laquelle le ministre et le catéchumène sont revêtus de leurs habits ordinaires, se fait en présence d'une foule de peuple rassemblé sur le rivage, et chantant *Alleluia* lorsque le néophyte sort de l'eau. Ce spectacle est loin d'être édifiant, surtout quand c'est une femme que

l'on baptise, et qu'elle reparaît avec des habits collés sur le corps.

Les Baptistes ne croient pas que le baptême soit nécessaire, ni qu'il ait par lui-même aucune efficacité. Ils ne le regardent que comme une simple formalité à remplir pour entrer dans l'église. Ils se divisent à l'infini. Les Baptistes généraux, ou Arminiens, rejettent la prédestination admise par les Baptistes particuliers ou calvinistes Les Baptistes de l'étroite communion, *close communion*, ne veulent admettre à la cène que ceux qui ont été baptisés par immersion ; tandis que ceux de la communion ouverte, *open communion*, y reçoivent quiconque se croit baptisé, de quelque manière qu'il ait pu l'être. D'autres, outre la Bible que la plupart des sectaires se font un devoir de respecter, exigent encore une profession de foi, commune à tous ceux qui désirent s'associer à leur secte. On les appelle par cette raison, Credo-baptistes, *Creed-baptists*. Les Anti-credo-baptistes, l'*Anti-creed-baptists*, au contraire, prétendent qu'il n'est point nécessaire d'avoir une profession de foi ; que la Bible suffit, et que l'on doit être en communion avec tous ceux qui l'admettent. Il a même été question parmi eux d'abolir toute dénomination particulière, et de s'appeler tous chrétiens ; mais ce projet n'a pu s'exécuter, le grand nombre persistant à retenir le nom de Baptiste. Une nouvelle traduction anglaise du nouveau Testament, faite par Cambpell d'Edimbourg, en Écosse, vient d'être parmi eux la cause d'une grande division; les uns veulent l'adopter, parce que au lieu du mot baptiser, elle se sert constamment du mot plonger, *immergere*. Les autres veulent s'en tenir à la traduction protestante qui est la plus commune.

Lorsque quelqu'un veut faire partie de cette secte, il doit au préalable manifester publiquement ses dispositions intérieures par rapport à sa conversion, c'est-à-dire exposer les signes extraordinaires auxquels il a reconnu que ses péchés lui avaient été remis ; signes que le Saint Esprit ne manque pas de donner au moment que s'opère le changement du cœur. Ceci s'appelle faire part de son expérience, *give in his experience*, et peut se reduire à la formule suivante : « De quel poids ne me sentais-je pas accablé par la grièveté de mes péchés ! quelles té-

nèbres épaisses environnaient mon âme ! Dans quel abîme ne m'avait pas fait tomber mon désespoir. Mais tout-à-coup je me sentis soulagé du fardeau qui m'accablait ; l'espérance rentra au fond de mon cœur, et c'est ainsi que j'eus la parfaite assurance que mes péchés étaient pardonnés. » Après que toutes ces belles imaginations ont été débitées gravement, on passe aux voix, et si les dispositions du résultant paraissent satisfaisantes, on procède immédiatement au baptême.

Les Méthodistes, qui en 1823 étaient au nombre de 312,540, répandus dans les Etats-Unis, sont beaucoup moins nombreux que les Baptistes dans le Kentucky. Les sectes principales dans lesquelles ils se divisent, sont celles des Wesséiens, des Witfieldiens et des Kilamites. Les premiers s'attachèrent aux erreurs de Wessey, dont les seconds s'écartèrent pour embrasser celles de Calvin, enseignées par Witfield. Les Kilamites, appelés aussi Méthodistes de la nouvelle réunion, se séparèrent en 1797 des Méthodistes anciens, qui datent de 1729, pour établir une nouvelle forme de gouvernement que les simples membres de la secte partagent avec les ministres.

De toutes les pratiques des Méthodistes, la plus remarquable est celle qu'ils observent tous les ans pendant l'automne. C'est une réunion à peine croyable qui se nomme assemblées du camp, *camp meetings*. Elles se tiennent dans un lieu préparé à cet effet dans les bois et loin des villes. Le camp peut avoir un demi-arpent ou plus d'étendue. Il est entouré de maisons de bois, formées de troncs d'arbres, au milieu desquelles se trouve une espèce d'échafaud couvert, d'où les ministres, qui se rendent à ces assemblées en grand nombre, parlent à la multitude qui les environne ; ils demeurent tous quatre jours et quatre nuits dans ce camp, et se logent dans les maisons de bois dont on vient de parler, et qui sont bientôt remplies de personnes des deux sexes. Ils ont eu soin de faire transporter sur des chariots leurs lits, des vivres, et, en un mot, tout ce qui leur est nécessaire. Il se fait quatre ou cinq discours par jour, surtout le soir, tems plus favorable à la conversion de ceux qui ont besoin de se convertir. La nature de ces conversions s'entendra mieux par le récit de ce qui est arrivé l'année dernière dans le comté de Washington ; mais il est à propos

d'observer d'abord que dans le camp se trouve une espèce d'enceinte, de forme circulaire, appelée je ne sais pourquoi, l'*autel*, ou, avec plus de raison, le *parc*, *The pen or altar*. Cette enceinte sert à recevoir les convertis.

Dans le discours du soir, le ministre élève extraordinairement la voix. Il invite tous les pécheurs à pleurer leurs péchés, et, pour cet effet, à entrer dans le parc. L'esprit de Dieu, dit-il, est dans le camp. Venez, ô pécheurs! ne rougissez pas de pleurer vos fautes. Poussez vos soupirs vers le ciel, et implorez la miséricorde divine. A ces paroles, des jeunes gens des deux sexes s'avancent tout-à-coup. Ils entrent dans le parc, se jettent sur la paille préparée pour les recevoir, poussent de longs gémissemens accompagnés de hurlemens horribles, et tombent enfin en convulsions. De jeunes filles, d'une complexion faible et délicate, se donnent des mouvemens si violens, que quatre femmes peuvent à peine les retenir, et sauver, s'il est possible, les apparences de la pudeur. Tout ceci cependant s'appelle opérations surnaturelles de l'Esprit. Il n'est pas, au reste, très-étonnant que des personnes d'un esprit faible et d'une imagination vive éprouvent des convulsions dans des circonstances semblables. Tout concourt à la produire. Cinquante, et quelquefois plus de cent de ces sectaires s'occupent à la fois aux exercices que leur dicte une piété imaginaire. Le ministre fait retentir sa voix; d'autres, que l'on appelle *exhortateurs*, adressent les paroles les plus vives et les plus remplies d'enthousiasme à ceux qui se trouvent près du parc. Ceux-ci font entendre ces cris : miséricorde! miséricorde! Ceux-là prient à haute voix; les uns chantent des hymmes, les autres poussent des hurlemens affreux; de sorte qu'il est presque impossible de ne point céder au torrent et de résister à cette fermentation universelle. Il est évident que ce séjour au milieu des bois et dans des maisons foulées de monde, doit être la source des plus grands désordres. Aussi, quoique le prétexte de la religion soit mis en avant pour justifier de telles assemblées, l'opinion publique les réprouve, comme provoquant aux excès les plus révoltans une jeunesse licencieuse.

Les Trembleurs, *shakers*, possèdent, dans le comté de Mercer, un établissement qui ressemble à une petite ville, habitée

par des hommes et des femmes en grand nombre. Ces Trembleurs sont une secte de quakers. Dans un de leurs livres, imprimé en 1808 à Libanon, ville de l'état de l'Ohio, ils reconnaissent eux-mêmes que leur origine est postérieure à l'année 1750. Anne Leé, née en Angleterre, est considérée comme la mère de leur religion. Ils sont gouvernés actuellement par un homme et par une femme qui porte, comme la fondatrice, le nom de mère, et pour laquelle ils ont la vénération la plus profonde : lorsqu'elle sort de la maison, ce qui n'arrive que rarement, ils la prennent et l'enlèvent entre leurs bras, afin qu'on l'aperçoive à une plus grande distance.

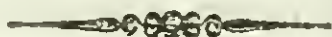
Ils rejettent le mystère de la sainte Trinité, les mérites et la divinité de Jésus-Christ, la maternité de la sainte Vierge, la résurrection de la chair, et les autres articles de foi. Ils poussent même le blasphême jusqu'à soutenir que le Père et le Saint-Esprit sont deux êtres incompréhensibles, unis dans la même essence, comme mâle et femelle, quoiqu'ils ne forment pas deux personnes. Suivant eux, le Saint-Esprit est du genre féminin, et mère de Jésus-Christ. Ils affirment encore que le Verbe divin se communiqua à l'homme Jésus, et que pour cette raison il fut appelé le Fils de Dieu, et que le Saint-Esprit se communiqua de même à Anne Lee, et qu'elle devint ainsi fille de Dieu. Ils condamnent aussi le mariage comme illicite; et cependant indépendamment des danses qu'ils forment avec les femmes, ils vivent en communauté avec elles, dans l'établissement dont on a parlé. Ils s'y appliquent beaucoup au travail et excellent dans différens métiers. Il y en a parmi eux qui maintiennent la nécessité de la confession, mais non aux prêtres, ni en secret.

Le culte des Trembleurs consiste principalement en danses religieuses, assez singulières. Les hommes sont rangés sur une ligne, et les femmes, placées vis-à-vis, en forment une seconde; tous sont disposés avec beaucoup d'ordre et de régularité : un homme bat la mesure en frappant ses mains l'une contre l'autre. Comme le mouvement est d'abord très-modéré, et qu'il est fidèlement suivi par ceux qui dansent, ils ne font au commencement que jeter les pieds à droite et à gauche sans les croiser, comme dans les danses ordinaires. Mais ensuite le

mouvement devenant de plus en plus vif, ils sautent aussi haut qu'il leur est possible, quelquefois jusqu'à trois ou quatre pieds de terre. Cet exercice ne finit que lorsque ceux et celles qui y prennent part sont épuisés de fatigue, et baignés de sueur. C'est alors qu'ils sont pleins de l'esprit. Dans le fort de l'action, les hommes se dépouillent de leurs habits et de leurs gilets, tandis que les robes des femmes voltigent à droite et à gauche. Il semble que le même esprit qui a inspiré les *camp-meetings* doit avoir suggéré l'idée de ces danses.

Il faudrait des volumes pour décrire les autres sectes et rapporter les erreurs qu'elles professent. Les nouvelles lumières, appelées aussi *Stonites*, du nom de *Stone*, leur chef, suivent la doctrine des Ariens. Les Universalites nient l'éternité des peines; d'autres, sans nombre, maintiennent des extravagances semblables.

Enfin, dans l'Indiana, un homme nommé *Owens* se propose de former une nouvelle société. Il a réussi pendant quelque tems à se former quatre cents disciples, hommes et femmes vivant ensemble. Il prétend que, pour détruire le péché, il faut abolir la trinité du mal, c'est-à-dire toute religion, toute propriété, et le mariage. Un système aussi impie et tout à la fois aussi destructif de toute société, ne rencontre aucune opposition de la part du gouvernement, qui ne s'occupe ni des erreurs spéculatives, ni de celles qui peuvent avoir des conséquences pratiques, si ce n'est lorsqu'elles se manifestent par quelque tumulte ou des désordres publics.



Religion.

ORIGINE DE LA HIÉRARCHIE DES LAMAS.

Rapports de lamisme avec le culte catholique expliqués; supposition de l'école philosophique réfutée.

La ressemblance frappante de quelques symboles extérieurs du culte des Tibétains avec ceux du culte catholique, avait fait naître parmi nos soi-disant philosophes[1] l'idée de retrouver sur les plateaux de la Tartarie l'origine du Christianisme, et par conséquent de renverser la vérité historique des Evangiles.

En effet, les premiers missionnaires qui ont eu connaissance de la branche du culte samanéen, établi au Tibet sous la suprême direction du grand Lama, n'avaient pas été peu surpris de retrouver, au centre de l'Asie, des monastères nombreux, des processions solennelles, des pélerinages, des fêtes religieuses, une cour pontificale, des colléges de Lamas supérieurs élisant leur chef, souverain ecclésiastique et père spirituel des Tibétains et des Tartares. Mais comme la bonne foi n'était pas moins une vertu de leur tems qu'un devoir de leur profession, ils n'avaient pas même songé à dissimuler des rapports si singuliers, et, pour les expliquer, ils s'étaient bornés à considérer le lamisme comme une sorte de christianisme dégénéré, et les traits qui les avaient frappés, comme autant de

[1] Voltaire, Volney, Parraud, Langlès et plusieurs autres écrivains de l'école philosophique.

vestiges du séjour que les sectes syriennes avaient fait autrefois dans ces contrées[1] ; ils oublièrent toutefois une condition essentielle : c'était de déterminer l'âge de cette hiérarchie lamaïque ; car rien de ce qu'ils en rapportaient n'autorisait à en placer la naissance plutôt après qu'avant l'ère chrétienne.

Il existait à la vérité un témoignage important, celui de Marco-Polo, qui, dans la dernière moitié du treizième siècle, avait trouvé le Tibet dans un état de barbarie civile et morale, propre à faire rejeter toutes les idées qu'on aurait pu se former de l'existence d'un culte religieux, recherché et pompeux, et d'une doctrine subtile et mystérieuse parmi un peuple sauvage. Mais beaucoup de gens élevèrent des doutes sur la véracité et l'exactitude du voyageur vénitien.

L'esprit de système s'empara de ces incertitudes. Bientôt des assertions émises avec une sorte de mystère, ou accompagnées de certaines réticences en apparence bénévoles, ont laissé bien des personnes en doute si la théocratie lamaïque, au lieu d'avoir été formée des débris des sectes chrétiennes établies dans l'Asie orientale, ne serait pas, au contraire, le modèle antique et primitif d'après lequel auraient été calquées les institutions du même genre, qui ont pris naissance en différentes parties de l'ancien monde[2]. Cette nouvelle supposition n'était pas très-naturelle, mais elle reportait une origine de plus dans ces montagnes du Tibet, les plus hautes du globe, et d'où l'imagination des savans s'est plu à faire descendre les premiers hommes avec leurs idiomes, leurs arts et leurs croyances. Elle semblait propre à expliquer des conformités surprenantes, et à débrouiller des traditions confuses. D'ailleurs, quand une hypothèse cadre avec de certaines idées très-repandues, on n'a

[1] Cette opinion a été soutenue par Thévenot, l'abbé Renaudot, les pères d'Andrada, Horace de la Penna et Georgi ; par Deguignes, Lacroze et plusieurs autres.

[2] Voyez les notes sur le voyage du P. d'Andrada, celles qui sont jointes par Langlès aux *Recherches asiatiques* et à la traduction française de Tunberg, et plusieurs ouvrages modernes, où l'esprit de système a cherché à se couvrir des dehors d'une érudition superficielle et mensongère.

pas assez fait en montrant qu'elle est peu conforme à la vraisemblance, et il est plus sûr d'établir définitivement qu'elle est contraire à la vérité. M. Abel Remusat, de l'académie des Inscriptions, a rendu ce service à la vérité. Dans un mémoire, destiné pour ceux de l'académie, il a complètement éclairci la question de l'origine de la hiérarchie des Lamas. « La lumière, dit ce savant, nous est venue du fond de l'Orient, et sans un fragment précieux qui nous a été conservé dans l'encyclopédie des Japonais, nous serions encore réduits aux notions vagues dont on s'était contenté jusqu'à présent, et que les plus savans missionnaires n'avaient pu dissiper complètement, faute d'avoir connu les textes précis et les faits positifs que des recherches suivies m'ont permis de découvrir.

» On sait depuis long-tems que, dans l'opinion des Indiens, les âmes des hommes et les dieux mêmes sont soumis à la transmigration, et assujettis à se montrer successivement dans l'univers sous des noms différens. Bouddha, ce divin réformateur, qui naquit il y a près de 3,000 ans dans la personne du législateur Chakia-Mouni, a usé de ce privilége pour perpétuer sa doctrine, et la préserver à jamais de toute altération. En conséquence, à peine était-il mort, 970 ans avant notre ère, qu'il reparut immédiatement, et devint lui-même son propre successeur. Il tira beaucoup d'avantage de cette manière d'agir; et s'y attachant invariablement pour la suite, il ne mourut plus que pour renaître. L'auteur japonais nous fournit, pour l'espace de 1700 ans, les élémens de cette généalogie d'un genre tout nouveau, et telle qu'on n'en trouve de semblable nulle part. Nous avons trouvé ailleurs la preuve que, suivant les bouddhistes, elle n'a pas cessé de se continuer depuis; et nous savons aussi que, dans leurs idées, le dieu Bouddha est encore vivant, à présent même, sous le nom de grand Lama, dans la capitale du Tibet. Nous voilà donc en état de suivre et de compléter la chaîne de cette transmigration : et, en traçant plus complètement que n'ont pu le faire les P.P. Gaubil et Giorgi, la succession de tous les personnages qui ont paru dans le monde avec la double qualité de dieux et de pontifes de la religion samanéenne, nous pourrons noter les changemens survenus dans leur condition humaine; car si leur nature divine

n'a rien perdu en trente siècles, suivant l'opinion de leurs sectateurs, leur fortune terrestre a éprouvé bien des révolutions, comme nous allons le faire voir en peu de mots.

» Les premiers patriarches qui héritèrent de l'âme de Bouddha, vivaient d'abord dans l'Inde, à la cour des rois du pays, dont ils étaient les conseillers spirituels, sans avoir, à ce qu'il semble, aucune fonction particulière à exercer. Le dieu se plaisait à renaître tantôt dans la caste des Brahmanes, ou dans celle des guerriers, tantôt parmi les marchands ou parmi les laboureurs, conformément à son intention primitive, qui avait été d'abolir la distinction des castes, et de ramener ses partisans à des notions plus saines de la justice divine et des devoirs des hommes. Le lieu de sa naissance ne fut pas moins varié. On le vit paraître tour-à-tour dans l'Inde septentrionale, dans le midi, à Candahar, à Ceylan, conservant toujours à chaque vie nouvelle la mémoire de ce qu'il avait été dans les existences antérieures. On sait que Pythagore se ressouvenait parfaitement bien d'avoir été tué autrefois par Ménélas, et qu'il reconnut à Argos le bouclier qu'il avait au siége de Troie; de même un Lama qui écrivait en 1774 à M. Hastings pour lui demander la permission de bâtir une maison de pierres sur les bords du Gange, faisait valoir à l'appui de sa demande cette circonstance remarquable, qu'il avait jadis reçu le jour dans les villes d'Allahabad, de Benarès, de Patna, et dans d'autres lieux des provinces de Bengale et d'Orissa. La plupart de ces pontifes, quand ils se voyaient parvenus à un âge avancé, mettaient eux-mêmes fin aux infirmités de la vieillesse, et hâtaient, en montant sur le bûcher, le moment où ils devaient goûter de nouveau les plaisirs de l'enfance. Cet usage, la meilleure preuve de la confiance qu'ils avaient dans leur propre divinité, s'est transmis jusqu'à nos jours, avec cette modification essentielle, que les grands Lamas d'aujourd'hui, au lieu de se brûler vifs, comme Calanus et Peregrinus, ne sont livrés aux flammes qu'après leur mort.

» Au cinquième siècle de notre ère, Bouddha, alors fils d'un roi de Malabar dans l'Inde méridionale, jugea à propos de quitter l'Hindoustan pour n'y plus revenir, et d'aller fixer son séjour à la Chine. On peut croire que cette démarche fut l'effet

des persécutions des Brahmanes, et de la prédominance du système des castes. Le dieu s'appelait alors *Badhidharma ;* à la Chine, où l'on a coutume de défigurer les mots étrangers, on l'a nommé *Tamo*; et plusieurs missionnaires, qui en avaient entendu parler sous ce nom, ont cru à tort qu'il s'agissait en cette occasion de saint Thomas, l'apôtre des Indes. La translation du siége patriarcal fut le premier événement qui changea le sort du bouddhisme. Proscrit dans la contrée qui l'avait vu naître, ce système religieux y perdit insensiblement le plus grand nombre de ses partisans, et les faibles restes auxquels il est maintenant réduit dans l'Inde, sont encore privés de cette unité de vues et de traditions, produite jadis par la présence du chef suprême. Au contraire, le pays où le bouddhisme avait précédement étendu ses conquêtes, la Chine, Siam, le Tonquin, le Japon et la Tartarie, devenus sa patrie d'adoption, virent augmenter rapidement la foule des convertis. Des princes qui avaient embrassé le culte étranger, trouvèrent glorieux d'en avoir les pontifes à leur cour; et les titres de précepteur du royaume et de prince de la doctrine, furent décernés tour à tour à des religieux nationaux ou étrangers, qui se flattaient d'être animés par autant d'êtres divins et subordonnés à Bouddha, vivant sous le nom de patriarches. C'est ainsi que la hiérarchie naquit sous l'influence de la politique; car les grades de toutes ces divinités à forme humaine ne furent souvent réglés que par la puissance des états où elles résidaient, et la prépondérance effective du protecteur pouvait seule assurer au Bouddha vivant la jouissance de sa suprématie imaginaire.

» Pendant huit siècles, les patriarches furent ainsi réduits à une existence précaire et dépendante, et c'est durant cette période de confusion et d'obscurités, que le fil de la succession avait dû échapper à toutes les recherches de l'histoire. Les maîtres du royaume formaient l'anneau inaperçu, qui rattachait aux anciens patriarches des Indes la chaîne des modernes pontifes du Tibet. Ceux-ci durent l'éclat dont ils brillèrent au treizième siècle, aux conquêtes de Tchingkis-Kan et de ses premiers successeurs. Comme jamais aucun prince d'Orient n'avait gouverné d'aussi vastes régions que ce potentat, dont les lieutenans menaçaient à la fois le Japon et l'Egypte, Java

et la Silésie; jamais aussi titres plus magnifiques n'avaient été conférés aux maîtres de la doctrine. Le Bouddha vivant fut élevé au rang du roi; et comme le premier qui se vit honoré de cette dignité était tibétain, on lui assigna des domaines dans le Tibet; et le mot de *Lama*, qui signifiait prêtre dans sa langue, commença, en lui, à acquérir quelque célébrité. La fondation du grand siége lamaïque de Poutala n'a pas d'autre origine que cette circonstance tout-à-fait fortuite, et elle ne remonte pas à une époque plus reculée. Le premier qui posséda le rang de grand Lama ne l'obtint que du petit-fils de Tchingkis-Kan, trente-trois ans après la mort de ce conquérant.

» A l'époque où les patriarches bouddhistes s'établirent dans le Tibet, les parties de la Tartarie qui avoisinent cette contrée, étaient remplies de chrétiens. Les nestoriens y avaient fondé des métropoles, et converti des nations entières. Plus tard, les conquêtes des enfans de Tchingkis appelèrent des étrangers de tous les pays: des Géorgiens, des Arméniens, des Russes, des Français, des Musulmans envoyés par le calife de Bagdad, des moines catholiques, chargés de missions importantes par le souverain pontife et par S. Louis. Ces derniers portaient avec eux des ornemens d'église, des autels, des reliques, « *pour veoir*, dit Joinville, *se ils pourraient attraire ces gens à notre créance.* » Ils célébrèrent les cérémonies de la religion devant les princes tartares. Ceux-ci leur donnèrent asile dans leurs tentes, et permirent qu'on élevât des chapelles jusque dans l'enceinte de leurs palais. Un archevêque italien, établi dans la ville impériale par ordre de Clément V, y avait bâti une église, où trois cloches appelaient les fidèles aux offices, et il avait couvert les murailles de peintures représentant des sujets pieux. Chrétiens de Syrie, romains, schismatiques, musulmans, idolâtres, tous vivaient mêlés et confondus à la cour des empereurs mongols, toujours empressés d'accueillir de nouveaux cultes, et même de les adopter, pourvu qu'on n'exigeât de leur part aucune contrainte. On sait que les Tartares passaient volontiers d'une secte à l'autre, embrassaient aisément la foi, et y renonçaient de même pour retomber dans l'idolâtrie. C'est au milieu de ces variations que fut fondé au Tibet le nouveau siége des patriarches bouddhistes. Doit-on s'étonner qu'intéressés à multiplier le

nombre de leurs sectateurs, occupés à donner plus de magnificence au culte, ils se soient appropriés quelques usages liturgiques, quelques-unes de ces pompes étrangères qui attiraient la foule ; qu'ils aient introduit même quelque chose de ces institutions de l'Occident, que les ambassadeurs du calife et du souverain pontife leur vantaient également, et que les circonstances les disposaient à imiter ? La coïncidence des lieux, celle des époques, autorisent cette conjecture, et mille particularités, que je ne puis indiquer ici, la convertiraient en démonstration.

» La dynastie qui détrôna les Mongols sembla vouloir l'emporter sur eux en zèle et en vénération pour les pontifes tibétains. Les titres qu'ils obtinrent alors devinrent de plus en plus fastueux. Ce fut *le grand roi de la précieuse doctrine*, *précepteur de l'empereur*, *le dieu vivant resplendissant comme la flamme d'un incendie*. Huit rois, esprits subalternes, formèrent son conseil, sous les noms de *roi de la miséricorde*, *roi de la science*, *roi de la conversion*, etc., titres qui feraient concevoir la plus haute idée de leurs vertus et de leurs lumières, s'ils devaient être pris au pied de la lettre. Alors seulement, vers l'époque du règne de François Ier, naquit ce titre encore plus magnifique de Lama, pareil à l'Océan, en mongol *Dalaï Lama*, par lequel on entend non pas sa domination effective, qui n'a jamais été ni très-étendue, ni complètement indépendante ; mais l'immensité de ses facultés surnaturelles, qui n'inspirent pas de jalousie aux princes chinois et tartares, et qu'ils ne font nulle difficulté de lui reconnaître, même en le persécutant.

» Les grands Lamas des divers ordres, et leurs vicaires ou patriarches provinciaux, tantôt soumis et tantôt réfractaires, avaient entre eux de fréquentes altercations et de perpétuels sujets de mésintelligence. Leurs prétentions étaient alternativement favorisées et combattues par les chefs des tribus tartares établies dans le Tibet et les pays voisins. Rien n'était plus difficile que de rétablir l'ordre ou d'entretenir la concorde entre tant de personnages jaloux de leurs droits. Les empereurs mandchous, dont la puissance, née dans le dix-septième siècle, devait en peu de tems s'étendre sur toute l'Asie orientale, avaient échoué d'abord dans cette œuvre difficile. Depuis ils ont eu recours à des argumens plus efficaces. Leurs armées ont pénétré

dans le Tibet, des garnisons ont occupé les positions les plus importantes, et des commandans militaires ont été chargés du soin de maintenir la paix entre les habitans de ce nouvel Olympe. Le chef suprême des Lamas se trouve ainsi confondu parmi les moindres vassaux de l'empereur de la Chine. On se rappelle ce décret dédaigneusement rendu par les Lacédémoniens : *Puisque Alexandre veut être dieu, qu'il soit dieu*! C'est avec un respect non moins dérisoire que le ministère des rites autorise le grand Lama à prendre le titre de « Bouddha vivant » par lui-même, excellent roi du ciel occidental, dont l'intel- » ligence s'étend à tout, *dieu suprême et sujet obéissant.* » Au tems où plusieurs princes se faisaient la guerre dans le Tibet, on avait vu plus d'un grand Lama, jouet de leurs querelles, arraché de son trône, privé de ses honneurs ou même inhumainement livré aux flammes. Ils ne sont plus en butte à de pareils excès, mais ils n'en sont pas moins exposés à l'abus de la force; seulement on les adore encore, même en les opprimant; et la civilité chinoise brille jusque dans les attentats dont ils peuvent devenir victimes. Un des principaux Lamas, ayant encouru la disgrâce de Kian-loung, se vit obligé, malgré sa répugnance, à venir faire un voyage à la cour. L'empereur l'y accueillit avec des honneurs extraordinaires, jusqu'à envoyer au-devant de lui son fils aîné, porteur de présens magnifiques. A peine le Lama, charmé d'une si belle réception, était-il installé dans le monastère où l'on avait tout préparé pour son séjour, qu'il tomba malade, et qu'au bout de quelques jours « il changea tout-à-coup de demeure »; c'est l'expression usitée en pareille circonstance. Les médecins du palais, que la bonté de l'empereur avait chargés de donner des soins au Lama, n'eurent pas le moindre scrupule sur la nature de la maladie. Toutefois l'empereur jugea à propos d'écarter tous les soupçons, et, dans une lettre, assez peu propre à remplir cet objet, il fait cette réflexion, « que l'aller et l'avenir n'étaient qu'une même chose pour le Lama ; » ce qui veut dire qu'étant mort à Péking, il devait lui être indifférent de renaître dans le Tibet, et qu'il avait eu de moins la fatigue du retour. L'enfant qui hérita de l'âme du pontife voyageur, est ce même Lama près de qui M. Turner eut une mission diplomatique à remplir en 1783. Les signes

auxquels on reconnaît cette espèce de transmission ne sont pas à l'abri de la dispute; car, dans le moment où nous parlons, ils sont l'objet d'un débat entre les Lamas supérieurs et la cour de Péking. Les Tibétains prétendent que le dernier grand Lama a légué son âme à un enfant né dans le Tibet; et les ministres tartares, au contraire, croient être assurés que le pontife défunt est déjà rené dans la personne d'un jeune prince de la famille impériale, circonstance qu'ils regardent comme infiniment heureuse pour les intérêts de la religion lamanéenne, surtout comme très-conforme à la politique de la dynastie régnante [1]. »

Autre extrait de M. Abel Rémusat sur le même sujet.

La prétendue civilisation que Bailly et autres écrivains ont cru avoir existé, dès les tems les plus reculés, dans le Tibet, regardé par eux comme le *berceau du genre humain*, et auquel le *christianisme* lui-même aurait emprunté une partie de ses dogmes et de son culte, nous engage à reproduire ici un autre extrait du savant philologue qui a réduit de pareilles chimères à leur juste valeur. L'opinion de Bailly était fondée sur des relations inexactes et sur des analogies dont l'examen impartial a fait tirer des conséquences diamétralement opposées. Plus tard de nouveaux faits publiés par M. Klaproth sont venus confirmer les raisonnemens du philologue français.

« Il n'est personne, dit M. Abel Rémusat, qui n'ait été frappé de la ressemblance surprenante qui existe entre les institutions, les pratiques et les cérémonies qui constituent la forme extérieure du culte du grand Lama et celle de l'Eglise romaine. Chez les Tartares, en effet, on retrouve un pontife, des patriarches chargés du gouvernement spirituel des provinces, un conseil de Lamas supérieurs qui se réunissent en conclave pour élire un pontife, et dont les insignes mêmes ressemblent à ceux de nos cardinaux, des couvens de moines et de religieuses, des prières pour les morts, la confession auriculaire, l'intercession

[1] *Mélanges asiatiques.*

des saints, le jeûne, le baisement des pieds, les litanies, les processions, l'eau lustrale. Tous ces rapports embarrassent peu ceux qui sont persuadés que le christianisme a été autrefois répandu dans la Tartarie; il leur semble évident que les institutions des Lamas qui ne remontent pas au-delà du treizième siècle de notre ère, ont été calquées sur les nôtres. L'explication est un peu plus difficile dans le système contraire, parce qu'il faudrait avant tout prouver la haute antiquité du pontifiat et des pratiques lamaïques.

» Ainsi donc, pour offrir en peu de mots le précis de ce que les traditions des Chinois, d'accord avec la considération de la langue, nous apprennent sur le Tibet, nous dirons que cette contrée montueuse, froide, stérile, a été habitée par des tribus sauvages qui, par la férocité de leurs mœurs, leur ignorance, la simplicité de leur culte, la rudesse de leur idiome, ont conservé long-tems et conservent encore en partie les traces de leur état primitif. Des colonies venues du midi de la Chine, a une très-haute antiquité, se sont mêlées aux naturels du pays. Vers l'époque de notre ère, les religieux de l'Hindoustan ont porté leur culte et leur littérature dans quelques monastères qu'ils fondèrent en divers endroits de la Tartarie et du Tibet. La conversion des Tibétains ne fut complète que vers le sixième siècle de notre ère, où il paraît qu'on doit placer la fondation de Lassa. Les Lamas prirent alors une autorité qui alla en croissant jusqu'à la conquête des Mongols, et se changea enfin en une domination absolue. La littérature bouddhique s'enrichit par la traduction des ouvrages sanskrits; mais la langue tibétaine conserva toujours les formes agrestes que durent lui imprimer les premiers hommes qui en firent usage. Un idiome barbare, une orthographe irrégulière, un système grammatical des plus imparfaits, une littérature d'emprunt, une religion tansplantée de l'Hindoustan au Tibet, à une époque peu reculée; voilà tout ce qu'on trouve dans ces montagnes sauvages, dont les habitans ne paraissent devoir justifier, sous aucun rapport, la haute attente qu'en ont conçue des écrivains ingénieux, mais peu versés dans les antiquités de l'Asie orientale. Il faut surtout renoncer à placer dans le Tibet le berceau du genre humain, à

en faire descendre les religions de l'Hindoustan, à y voir les plus proches héritiers du peuple primitif, à y trouver des traditions antérieures à l'histoire, à y découvrir des monumens des siècles qui ont suivi le dernier cataclysme. Plus on étudiera les Tibétains, et plus on demeurera convaincu qu'ils sont comme les autres tartares, et qu'ils ont toujours été des pasteurs très-ignorans, dont les missionnaires hindous ont été, depuis quelques siècles seulement, les instituteurs en civilisation, en morale et en littérature, et qui n'ont fait encore que des progrès très-médiocres. » (*Mélanges asiatiques;* et Balbi, *Abrégé de géograph.* p. 769. Paris, 1833.)



Antiquités.

TOMBEAU DU PATRIARCHE NOÉ

ET SES ENVIRONS.

Le dernier jour de février, nous marchâmes dans une campagne stérile et allâmes coucher dans un village nommé Mestzide. Le caravanserail où nous logeâmes était beau, spacieux et commode. Près de ce lieu est le tombeau de la mère du grand schah Soliman. Il est de fort beau marbre blanc et n'excède pas la hauteur d'un homme de moyenne taille. Les femmes y vont en pélerinage; et quelque mauvais temps qu'il fasse, il y a toujours des zélées qui y vont faire leurs dévotions. Nous trouvâmes dans ce village quantité de bons fruits, entre autres des dates, des grenades et d'autres rafraîchissemens qui ne furent pas épargnés pendant les trois jours que le mauvais temps nous obligea d'y séjourner.

Le quatrième du mois suivant, après cinq lieues de mauvais chemin, nous nous arrêtâmes à Sira. De ce village, où il n'y a rien de remarquable, nous allâmes le lendemain à un autre nommé Mardasch. Nous y séjournâmes deux jours, pendant lesquels je liai partie avec un ami pour aller voir à deux lieues plus loin un tombeau fort renommé. On gravit six grandes marches de marbre blanc pour arriver à la porte de la mosquée; du vestibule, qui est aussi de marbre blanc, on entre dans la nef, dont la voûte, qui est formée de carreaux vernisés et de toutes les couleurs, est soutenue par dix énormes piliers, hauts en proportion. Je pensais que le cénotaphe était, comme les monumens de ce genre, au bout de la nef; mais il était dans une cave qui était gardée par des hommes armés. Cet appareil

de défense me parut suspect, et ne devinant pas la raison pour laquelle on dût cacher ce que la vue ne pouvait gâter, je ne fis nul fonds sur ce que c'était.

« Ces lampes que vous voyez suspendues là-haut, nous dit le Persan qui nous servait de *cicerone*, brûlent nuit et jour sur l'endroit qui renferme les saintes reliques qu'on ne peut assez révérer : ce sont les corps de Noé, de sa femme, de ses trois fils, Sem, Cham et Japhet, et des cinq fils de Sem qui peuplèrent l'Asie, et qui sont Assur, Arphaxade, Lud, Aram et Elam. Il n'est rien de plus vénérable, et si personne n'entre où ils reposent, c'est que nul mortel n'est digne de les approcher. Ces dix corps sont là tout entiers, excepté quelques os d'Elam, le fondateur de Persépolis, autrefois appelée de son nom, et quelques-uns aussi du bienheureux Noé, que l'on montre dans un plat d'or aux pélerins fidèles qui désirent les voir. »

Après cette bonne instruction dont nous feignîmes d'être satisfaits, par la raison qu'on ne pouvait nous en donner de meilleure, nous remerciâmes le Persan et sortîmes aussitôt de l'illustre mosquée.

De là, nous dirigeâmes nos pas vers une montagne sur le pic de laquelle noux vîmes des colonnes qui formaient une espèce de carré. Nous poursuivîmes ensuite notre excursion jusqu'à *Tchilminar* ou *Tzilminar*, c'est-à-dire quarante colonnes, nombre aujourd'hui fort diminué, tant par les injures du temps qui ne pardonne jamais, pas plus aux hommes qu'aux monumens, que par le peu de soin que les Persans ont d'entretenir leurs plus beaux édifices. Bien loin d'aimer les antiquités, ils les négligent de telle sorte qu'un fils n'achèvera jamais un bâtiment, quelque magnifique qu'il soit, s'il a été commencé par son père. Ces colonnes, dont dix-huit sont encore debout, ont à peu près trente-huit pieds de haut : quelques-uns disent que ce sont les restes du palais de Darius, et que Cyrus contribua aux frais de ce superbe ouvrage : d'autres prétendent que ce fut Schah Janischa qui le fit bâtir. Quoi qu'il en soit, ces ruines sont belles et ont je ne sais quoi qui inspire une profonde vénération et une admiration que rien ne saurait affaiblir. On y voit encore deux escaliers dont chaque marche, qui est de marbre, a trente pieds de longueur, et la plupart d'une seule pierre.

Quand on en a monté trente-deux, on voit un espace carré dont le pavé est aussi de marbre. Il est entouré de trones de lions, de griffons, de chevaux, d'éléphans et de quelques autres animaux que la vieillesse nous empêcha de reconnaître. De ce lieu on passe dans un autre plus grand que le premier. On peut y entrer par huit portes de trois à quatre pas de large, à côté desquelles il y a quantité de statues dont la beauté n'est pas encore entièrement effacée. On voit en beaucoup d'endroits de grands quartiers de marbre, des fûts de colonne et des débris de frise et de chapiteaux entassés les uns sur les autres; et dans un reste de muraille où est enchâssée une pierre qui réfléchit les objets comme une glace de miroir, il y a quelques caractères qui approchent fort de la figure des lettres arabes; mais il faut bien qu'elles ne soient pas de cette langue, nul jusqu'à présent n'ayant pu les déchiffrer. Il y a des statues qui représentent des cavaliers armés, les uns d'un arc et d'un carquois, les autres de rondaches, de sabres et de massues. Leur coiffure n'a nul rapport avec la sesse ou toque particulière aux Persans.

Au-dessus de la grande porte, on voit une statue dont les cheveux tressés en triples nattes lui tombent jusque sur les épaules; elle a une robe flottante et le bandeau royal sur le front. Ce roi tient un sceptre de la main droite, et de la gauche une grosse boule.

Les voisins de Tchilminar nous dirent que cette statue était celle de Salomon; mais je crois qu'ils se trompaient, car il est plutôt probable que c'était celle d'Alexandre, qui s'attribuait le titre de conquérant de l'univers. A côté de cette statue, il y en a d'autres sans ornement et dont les robes ne sont ni si amples ni si longues : les unes sont armées de lances, quelques-unes mènent par la bride ou des chevaux ou des mules; d'autres ont des vaches et des moutons qui semblent tout prêts à être offerts en sacrifice.

Après avoir tâché vainement de trouver ce que signifiaient plusieurs statues qui sont pêle-mêle dans un coin, je passai dans une autre salle, où je vis l'image d'un roi qui, d'une niche où il était, semblait adorer le soleil, le feu, et un lézard représenté sur une muraille voisine, où il y avait aussi des jeux, des batailles et plusieurs sortes d'animaux. Il paraît sur toutes

les statues des restes de dorure, et partout des marques que ce palais était un des beaux de l'antiquité. Mais si ces précieuses reliques ne suffisent pas pour le prouver, il ne faut que lire l'histoire. Après nous avoir dit ce qu'il était du temps d'Alexandre, elle nous apprend que sa chute est l'effet des excès et des débauches de ce prince.

Il est bien triste ce destin qui voua aux flammes une ville, l'œil de l'Orient, la perle de l'Asie et le siége de son empire, où allaient autrefois tant de nations emprunter des lois pour se policer, qui avait été l'unique terreur de la Grèce, et qui, ayant équipé une flotte de mille voiles, et assemblé ces armées prodigieuses dont l'Europe fut inondée, avait couvert la mer de vaisseaux, percé les montagnes et avait rendu navigables les plus petites rivières. C'est une chose digne de compassion que, depuis tant de siècles, cette malheureuse ville n'ait pu se relever de sa chute, et que quelques colonnes soient tout ce qui reste aujourd'hui de la majestueuse, de l'orgueilleuse Persépolis. Les rois de Macédoine ont tenu d'autres villes que tiennent actuellement les modernes Parthes, mais on ne saurait jamais découvrir la position exacte de Tchilminar ou de Persépolis, si l'Araxe n'en donnait l'adresse, car il ne passait pas loin des murs, et ceux du pays disent qu'il n'en était éloigné que de vingt stades: ce qu'ils croient plutôt par conjecture qu'autrement.

A deux lieues de Tchilminar on voit encore des piédestaux de statues couchées par terre; entre autres celle d'un héros de Perse, nommé Rustan. Elle était armée d'une massue, et beaucoup plus grande que nature. Comme j'admirais cette lourde masse, on me dit que Rustan était le plus vaillant *fier-à-bras* qui ait jamais existé, qu'il s'était signalé par quantité de belles actions, et que sa mémoire était révérée dans toute la Perse.

(*Irisch Rambler.*)



DES SOCIÉTÉS BIBLIQUES.

Les Protestans juges des Sociétés bibliques et des missions protestantes. Force de leurs témoignages.

Nous avons parlé plusieurs fois dans les *Annales* des Sociétés Bibliques et des missionnaires protestans ; nous avons exposé la faiblesse des résultats obtenus par eux ; nous avons cité, en faveur de notre opinion, le témoignage des missionnaires catholiques qui sont en position de connaître l'inutilité de leurs efforts. Aujourd'hui, nous nous appuierons sur des autorités d'un plus grand poids encore, nous laisserons parler des Protestans mêmes qui s'expriment avec une impartialité remarquable au sujet des travaux de leurs missionnaires. On comprendra toute la force de ces divers témoignages quand on saura qu'ils n'ont point été contredits en Angleterre, que quelques-uns des auteurs de ces extraits ont été témoins oculaires de ce qu'ils racontent, et qu'ils n'ont jugé, que d'après ce qu'ils ont vu, la conduite de leurs missionnaires et les résultats de leurs efforts. On remarquera aussi l'opinion de sir Arthur Perceval ; son jugement sur cet objet est d'autant plus important que, comme il est membre du clergé anglican et chapelain du roi d'Angleterre, on ne peut pas le soupçonner de n'être pas attaché à sa secte, ni l'accuser de partialité. Il demeurera donc prouvé que les sociétés bibliques ne sont qu'un moyen d'industrie que la cupidité emploie pour faire fortune. Quant à la conversion des infidèles, la raison disait assez hautement que la simple distribution des Bibles ne pourrait l'opérer ; l'expérience a confirmé cette assertion, elle a démontré qu'on n'éclairait point un

peuple en heurtant de front tous ses préjugés, qu'on ne lui faisait point abandonner ses erreurs, en présentant à son adoption la vérité à nu, sans explication et sans ménagemens.

Le *Monthly-Review* (Revue mensuelle), ouvrage périodique anglais, qui a beaucoup de cours dons la Grande-Bretagne, renferme un article très-piquant sur les sociétés bibliques et les associations des missionnaires protestans. Comme il est trop long pour le donner tout entier à nos lecteurs nous nous contenterons d'en extraire un passage qui nous a paru très-intéressant; il a été suggéré à l'auteur de la *Revue*, par la lecture des *Annales de l'Association de la Propagation de la foi.*

« Les sociétés bibliques et les associations des missionnaires protestans (dit le rédacteur) ont commencé leurs travaux il y a plus de trente ans. Elles ont amassé et dépensé des revenus de prince (*princely revenues*); elles ont des agens dans toutes les parties du globe. Les îles les plus éloignées des mers du Sud, de l'Océan Pacifique et des mers de l'Inde, ont été visitées par leurs envoyés. Nous les avons entendues proclamer plus d'une fois que l'idolâtrie était anéantie, non-seulement dans les petites îles, mais même que la Tartarie, la Perse et l'Inde étaient sur le point de céder aux efforts des missionnaires britanniques et d'adopter la religion de la croix.

» Notre intention n'est pas d'établir une comparaison détaillée entre les travaux des missionnaires français et ceux des missionnaires anglais; nous pouvons cependant, sans offenser qui que ce soit, à quelque religion qu'il appartienne, jeter un coup d'œil rapide sur ce que les premiers ont fait et sur la manière dont ils l'ont fait; montrer ensuite ce que les derniers ont accompli, ou plutôt ce qu'ils n'ont pas accompli, et remarquer le désappointement complet qu'ils ont éprouvé, dans l'Inde surtout, où leurs travaux et leurs efforts ont été multipliés plus que partout ailleurs. Nous devons parler haut et avec fermeté sur un sujet qui jusqu'ici n'a été traité que d'une manière capable de tromper le public, et de conserver par-là les sources des richesses dépensées d'année en année pour soutenir des entreprises non-seulement inutiles, mais même préjudiciables. Si ce que nous disons sur cet important sujet est inexact, on peut nous contredire et réfuter nos argumens; mais si nous

disons la vérité, ce sera aux directeurs de ces associations de réparer, s'ils le peuvent, les erreurs dans lesquelles ils sont tombés, et d'abandonner les projets illusoires qu'ils ont formés; projets qui ne paraissent aboutir qu'à l'avantage des individus auxquels ils fournissent les moyens de vivre, qui ne s'en servent que pour en imposer de la manière la plus grossière à la bienfaisance de l'Angleterre, et pour perpétuer l'ignorance du monde païen.

» Nous croyons que la plupart des voyageurs qui ont visité les parties les moins fréquentées du nord et du sud de l'Amérique, s'accordent à reconnaître l'attachement qui a toujours subsisté entre les missionnaires français, espagnols et portuguais, et les naturels du pays, auxquels ils enseignent les vérités du christianisme. Robertson lui-même, dans son Histoire de l'Amérique, a consacré une partie de ses recherches et de ses louanges aux travaux prodigieux des Jésuites dans le Paraguay, sur les bords de Maragnon, et dans quelques-uns des districts les plus sauvages de l'Amérique espagnole. Les noms des missionnaires qui plantèrent la croix parmi les indigènes sont encore en vénération. Les naturels du pays les ont toujours regardés comme des patriarches, et les ont constamment aimés comme les pères et les bienfaiteurs des peuples, au salut desquels ils veillaient avec tant de soin et tant de zèle!....

» La sphère des missionnaires français dans le nouveau monde ne s'est guère étendue au-delà des provinces du nord. Ils ont rencontré partout la réception la plus cordiale de la part de ce que nous appelons les *peuplades sauvages*, les Osages, les Ottawas, les Delawares, les Kansas, les Sioux et plusieurs autres dont nous n'avons su les noms que dans ces derniers tems. Dans les rapports que les missionnaires nous ont donnés sur leurs procédés, ils mêlent de tems en tems des traits et des anecdotes sur ces tribus qui méritent d'être remarqués en passant. Lorsqu'on parle aux naturels du pays, il faut avoir fréquemment recours à l'allégorie; mais en même tems il faut savoir l'appliquer à propos et avec exactitude. Leurs discours sont prompts, brefs et composés de quelques sentences. Ce sont des raisonnemens subtils et serrés, et en argumentant avec eux, celui qui veut les convaincre doit bien faire attention d'être

logique et conséquent; car pour peu qu'il s'écarte de son sujet, ils se méfieront de lui, et le persuaderont que son dessein n'est pas de les instruire, mais de les tromper. Ils ont ordinairement leur orateur, et ne sont jamais embarrassés pour une réponse, qui est le plus souvent donnée avec une publicité quelquefois surprenante pour les étrangers. En effet, lorsqu'ils sont parfaitement sobres, on n'aperçoit guère du sauvage en eux que le nom et la coutume. Quand un voyageur est dans la nécessité de s'arrêter à leurs camps, il est traité avec la plus grande hospitalité. »

Le rédacteur, en preuve de ce qu'il vient d'avancer, rapporte différens traits tirés des *Annales de l'Association*, que nous ne répéterons pas, parce qu'ils sont tous, ou la plupart, connus de nos lecteurs. Il continue ensuite comme il suit :

« De l'Occident, tournons-nous vers l'Orient, car c'est surtout de ce côté-là que nous désirons diriger l'attention de nos lecteurs. Les missionnaires français nous assurent que les habitans du Pégou et de la Corée[1] sont favorablement disposés envers le christianisme, et qu'ils ont plusieurs fois sollicité qu'on leur envoyât des missionnaires. La Religion catholique fait des progrès dans l'île de Ceylan, et il y a un grand nombre de chrétiens dans plusieurs provinces de l'Inde. Le roi de Siam continue d'accorder à ceux de son pays la même protection dont ils ont constamment joui depuis plus d'un siècle. Il est attaché aux missionnaires français, et paraît voir avec plaisir le succès de leurs travaux. Il a élevé plusieurs prosélytes à des emplois importans. Plusieurs Siamois ont abandonné l'idolâtrie. Le roi de Lygor, espèce de satrape sous la monarchie siamoise, traite favorablement les chrétiens; il avait les plus grands égards pour un missionnaire nommé Pécot, auquel la reine avait déclaré qu'elle et sa fille se feraient chrétiennes, promesses que la mort prématurée du missionnaire empêcha de réaliser.

» On sait que l'empereur de la Chine et le roi de la Cochinchine et du Tong King sont loin d'être favorables au christianisme; cependant ils ne se décident que rarement à le persécu-

[1] La Propagande a reçu plusieurs fois des lettres des Coréens, qui demandaient des prêtres.

ter ouvertement, dans la persuasion où ils sont que les persécuteurs sont punis du ciel. Dans la seule province du Su-Tchun, on a baptisé, durant ces trente dernières années, plus de vingt-deux mille adultes et deux cent mille enfans de païens en danger de mort. Un des principaux obstacles que rencontre le christianisme en Chine, procède de l'orgueil littéraire extrême des Chinois, qui ne peuvent se faire à l'idée de voir un Européen s'aviser de vouloir instruire un disciple de Confucius sur quelque sujet que ce soit. D'un autre côté, l'humilité de l'Evangile est une vertu qu'ils ne peuvent comprendre : leur plus grand bonheur est de pouvoir fixer sur eux les regards du public par un étalage de leur science. Les dignités et les honneurs, qui dans ce pays sont la récompense de la science et des talens, forment le grand objet de leur ambition. C'est parmi les lettrés que l'empereur choisit toujours les mandarins et les dignitaires de l'empire. Lorsqu'une fois ils sont parvenus à ces hautes dignités, ils exercent une influence irrésistible sur le peuple, et ne manquent pas de s'en servir pour lui persuader que la nation chinoise est la plus éclairée de l'univers : nonobstant ces difficultés et un grand nombre d'autres, les missionnaires augmentent en nombre et multiplient leurs efforts. Cependant en embrassant cette laborieuse profession ils font les plus pénibles sacrifices. Parens, patrie, amis, ils abandonnent tout de bon cœur et se transportent à plusieurs milliers de lieues de leur pays natal, pour porter les vérités de la religion à des nations barbares dont ils apprennent les langues compliquées, et dont ils adoptent les manières, les usages et le costume, s'exposant à la faim, à la misère sous toutes les formes, à l'intempérie des saisons, quelquefois à des tortures horribles et à la mort. On trouve même quelquefois des personnes du sexe, des femmes d'un âge mûr, d'une vertu irréprochable et d'une piété extraordinaire, s'offrant pour partager ces formidables travaux. Dans la Chine, les enfans malades sont tenus dans les appartemens intérieurs auxquels les femmes seules ont accès, et pour parvenir à leur but, ces femmes pieuses munies de remèdes, s'annonçant comme sages-femmes, ou comme pratiquant la médecine pour les enfans, trouvent ainsi moyen de baptiser secrètement les enfans moribonds et quelquefois même de pro-

pager les vérités de la religion. Dans les tems de peste ou de famine, des catéchistes et des chrétiens zélés se répandent dans les villages et baptisent un grand nombre d'enfans à l'article de la mort.

» Jetons maintenant un coup-d'œil sur les procédés des missionnaires protestans. Ils ont envoyé dans presque tous les pays de l'Orient un très-grand nombre de Bibles. Mais la circulation de ce livre sacré, à moins qu'il ne soit accompagné d'instructions convenables et à la portée des lecteurs dans ce qui concerne les pratiques de la religion, doit produire plus de mal que de bien parmi eux. Ils sont portés à l'interpréter sans ordre et en passages détachés et sans liaison entre eux, et lorsqu'ils trouvent des sectateurs qui défendent l'amour des richesses, et l'attachement aux biens de la vie, par exemple, ils s'écrient que ce ne peut pas être là la Bible, ce livre des chrétiens, qui sont partout connus, surtout dans l'Inde, par leur insatiable cupidité pour les biens de ce monde. En effet, il paraît que la plupart des missionnaires envoyés de ce pays dans les diverses contrées de l'Asie, ont travaillé jusqu'ici sans aucun fruit, et cela parce qu'ils ont cru qu'en distribuant des Bibles par milliers, ils avaient accompli tout ce qu'on demandait d'eux. . . . La société biblique de Londres existe depuis plus de trente ans, elle a, dans l'Angleterre seule, six cent vingt-neuf sociétés auxiliaires qui travaillent sous sa direction. Un très-grand nombre de sociétés protestantes semblables ont été établies à Paris, Lyon, Toulouse, Montpellier, Nîmes, Strasbourg, Nantes, Montauban et autres parties de la France; dans les Pays-Bas, la Suisse, la Prusse; dans toute l'Allemagne, la Suède, le Danemarck, etc., etc. La société biblique à Londres reçoit seule annuellement des souscriptions rarement au-dessous de quatre-vingt mille livres sterling (deux millions de francs). Il y a eu des années où elles ont été au-dessus de quatre-vingt-dix mille (deux millions, deux cent cinquante mille francs). Elle a fait imprimer douze millions de Bibles, en cent quarante-trois langues. Mais outre les sociétés établies pour la distribution de la Bible, il y a un très-grand nombre d'associations de missionnaires qui ramassent aussi des souscriptions. L'Angleterre seule en a dix de différentes sectes; les Etats-Unis en ont cinq

de diverses sectes; il y en a aussi en Allemagne, en France, etc., etc ; toutes possèdent de grands revenus : en 1819, une seule de ces associations reçut pour sa part trente mille livres sterling (sept cent cinquante mille francs), et les recettes annuelles des neuf autres, une année dans l'autre, sont de vingt-cinq mille livres sterling (six cent vingt-cinq mille francs) pour chacune dans l'Angleterre seulement. Selon les rapports publiés par ces associations, le nombre des missionnaires entretenus par elles dans les deux mondes est de deux mille huit cents, sans compter leurs femmes, dont on vante aussi les travaux efficaces dans la même carrière. La plus grande partie cependant de ces missionnaires sont des personnes d'une éducation très-bornée. Le plus souvent leur vocation a sa source dans le désir de recevoir de riches appointemens de deux à trois cents livres sterling par an, uniquement à la charge de lire et de faire circuler la Bible parmi les peuples idolâtres : et à ce prix là, est-ce un sacrifice, pour des personnes qui peuvent à peine se procurer chez eux les moyens de vivre, de s'embarquer pour les pays lointains, surtout lorsqu'ils peuvent emmener avec eux leurs femmes et leurs enfans ? Lorsqu'ils sont arrivés à leur destination, quels efforts font-ils, ou peuvent-ils faire ? La première pensée qui les occupe, c'est de se loger aussi commodément qu'il leur est possible, mais de se tenir toujours, autant que faire se peut, sous la protection du canon britannique. Ils ne pénètrent que rarement chez les nations barbares ; ils ont peur de la peste et du choléra-morbus, auxquels on ne peut pas raisonnablement s'attendre qu'ils veuillent exposer leurs familles, ou que leurs familles leur permettent de s'exposer eux-mêmes; et d'un autre côté, pour les mêmes raisons, ils n'ont pas envie d'être martyrs.

» Nous avons des preuves en abondance qu'aussi long-tems que les missionnaires britanniques continueront leur système actuel, ils doivent nécessairement échouer dans leurs tentatives de convertir les Indiens ; l'éducation, les mœurs et les préjugés de ces peuples sont tels, que la simple lecture de la Bible, sans de longues instructions préalables pour les aider à l'interprêter, les éloigne de la religion de l'Evangile, plutôt que de les y attirer. D'ailleurs les traducteurs de la Bible dans les dia-

lectes de l'Inde sont si inexacts et si éminemment ridicules, que même le petit nombre d'Indiens qui les lisent avec un esprit impartial et dépouillé de préjugés, en sont dégoûtés à la première vue. On peut donc assurer que, malgré tout ce que nous lisons dans les rapports pompeux de la société biblique et dans ceux des missionnaires britanniques, leurs succès sont réellement si peu de chose, que leur résultat n'est rien en comparaison des dépenses énormes qu'elles occasionnent.

» Le divin fondateur de la religion chrétienne n'ordonna jamais à ses disciples de distribuer des Bibles dans tout l'univers. Ses ordres furent ceux-ci : *Allez, enseignez toutes les nations.* Il leur commanda d'enseigner les vérités qu'il était venu lui-même promulguer sur la terre, et il ne leur promit pas de laisser aux peuples, ou à chaque individu, l'interprétation de sa loi divine. Les peuples de l'Inde, ou toute autre nation à demi civilisée, ont des notions, des mœurs, des coutumes, des préjugés bien différents de ceux de l'ancienne Judée, ou de ceux des chrétiens anciens et modernes. Comment peut-on donc raisonnablement attendre d'eux, qu'avant d'avoir été bien préparés et bien instruits pour cela, ils soient capables d'interpréter plusieurs des passages les plus importans de la Bible dans le même sens que nous? Même en accordant que l'intelligence humaine est partout la même, ne serait-il pas absurde de nier que l'usage des facultés intellectuelles dans l'interprétation d'un livre qui, dans l'Angleterre seule, a donné naissance à plus de cent sectes diverses, ne soit grandement modifié par l'éducation, les coutumes et les préjugés de ces nations païennes? Les règles de beauté et de moralité chez les peuples asiatiques diffèrent essentiellement des nôtres sur plusieurs points de la plus grande importance. Leur goût littéraire est fondé sur des modèles qui nous paraissent tout-à-fait vicieux : leur architecture, leur sculpture, leur goût pour la peinture et la décoration ne s'accordent aucunement avec nos idées de beauté et d'élégance : ils désapprouvent beaucoup de choses auxquelles nous attachons le plus grand prix, et ils en préfèrent d'autres qui paraissent abominables à nos yeux. Cela étant, comment pourrait-on espérer qu'en lisant un livre tel que la Bible, l'Indien ignorant et l'Anglais instruit s'accordassent à l'interpréter de la même manière? Et s'ils

ne s'accordent pas, quelle va être la foi du premier? Sera-t-il anglican, catholique, luthérien, calviniste, unitairien ? A quelle secte se réunira-t-il? »

A l'appui de ces argumens, le rédacteur de la *Revue* cite un grand nombre de passages extraits des *Annales de l'Association*, surtout du n° XIII, et il termine son article par les observations suivantes :

« Il est donc grand tems, dit-il, que les personnes qui donnent leur argent pour le soutien des sociétés bibliques et des associations de missionnaires protestans insistent sur un examen rigoureux des faits qui sont annuellement publiés dans les différens rapports de ces institutions, et demandent un compte clair et authentique de leurs progrès réels, non pas dans la distribution des Bibles, mais dans le grand œuvre de la conversion des païens à la religion chrétienne. Si on nous fait voir sur ce dernier sujet une véritable liste, nous ne craignons pas d'affirmer qu'elle nous montrera la disproportion la plus risible entre le nombre des néophytes et les sommes énormes, excédant trois millions sterling (soixante-quinze millions de francs), dépensées dans ces entreprises ridicules; et peut-être que leurs souscripteurs, en regardant autour d'eux dans leur propre pays, surtout dans ces tems calamiteux, n'y trouveront, hélas ! que trop d'objets sur lesquels leur charité et leur bienfaisance pourront être dirigées avec infiniment plus d'avantage pour la religion et même pour leur propre bonheur. » *Monthly Review.*

Autres témoignages.

Une brochure a été récemment publiée à Londres, par l'honorable et révérend Arthur-Philippe Perceval, chapelain ordinaire du roi d'Angleterre, intitulée : *Raisons pour lesquelles je ne suis pas membre de la société biblique.* Cet auteur fait la revue des traductions de la Bible, exécutées en Europe et en Asie, et trouve qu'elles contiennent des erreurs si grossières et des hérésies si monstrueuses, qu'elles sont capables d'alarmer toutes les consciences tant soit peu timorées[1]. A l'appui de son sentiment,

[1] M. Abel Rémusat, long-tems avant sir Arthur Perceval, avait signalé plusieurs fois les erreurs grossières qu'on trouve en si grand nombre dans les versions chinoises de la Bible rédigées par les Protestans. Il leur

il passe en revue les traductions faites en irlandais, en langue galloise, en danois, en turc, en grec moderne, en bengaly, en chinois, etc., etc., dont il cite plusieurs fragmens qui démontrent évidemment jusqu'à quel point la parole

reproche, entre autres, d'employer le mot *Chin* comme équivalent de *Deus*, au lieu du mot *Thian-tchu* (Seigneur du ciel) adopté par tous les Chinois catholiques depuis le tems de Ricci. M. Milne, écrivain protestant, et savant orientaliste, reconnaît pourtant que le terme *Chin* n'a jamais été employé par les Chinois dans un sens approchant de celui de *divinité*, et il pense que les Protestans ne l'ont adopté que pour employer un terme différent de celui dont les catholiques se servaient.

« Ainsi donc, s'écrie M. Abel Rémusat, c'est pour éviter d'être confondus avec les disciples de nos missionnaires, que ceux de la communion protestante ont abandonné un terme reçu (*Thian-tchu*), admis à la Chine, connu de tout le monde et généralement compris dans son véritable sens, et qu'ils l'ont remplacé par un mot nouveau, équivoque, vague, et qui, de leur aveu, n'a jamais, dans la plus noble de ses acceptions, signifié Dieu, mais seulement *Esprit*. C'est pour se distinguer des chrétiens qui les avaient dévancés dans la prédication de l'Evangile, qu'ils ont voulu s'écarter de la route qui leur était ouverte, et changer le langage qu'une grande nation s'était accoutumée à entendre. Ils ont risqué de rendre inintelligibles tous les passages de la Bible où il est question du vrai Dieu; d'attaquer l'essence du christianisme dans les textes mêmes qui en sont le fondement, et cela de peur d'être pris pour des catholiques, non pas en enseignant les dogmes particuliers à l'église romaine, mais en exprimant ces vérités primordiales dont la connaissance est le lien de toutes les communions chrétiennes sans exception. Nous doutons qu'une telle conduite obtienne l'assentiment des hommes qui souhaitent, sans distinction de secte, que la parole de Dieu soit annoncée aux nations infidèles, et qu'on puisse lire l'Evangile dans tous les langages et dialectes de l'univers. » (*Mélanges asiatiques*, tom. 1, p. 25).

« Les missionnaires catholiques, dit ailleurs M. Rémusat, n'ont jamais cru devoir s'occuper de répandre les livres de la Bible dans les langues de l'Asie où les Protestans s'empressent de les faire passer. Ils voulaient y préparer le terrain avant d'y déposer la semence, et c'était peut-être le plus sûr moyen de la faire fructifier. Quand on voit les derniers commencer par où les autres auraient pu finir, on ne saurait s'empêcher d'être frappé d'un contraste si marqué dans les ministres de deux communions chrétiennes, animés d'un même zèle, mais dirigés par des principes si opposés. » (Mêmes *Mélanges*, tom. 1, p. 15.)

de Dieu a été altérée, et le texte sacré changé et corrompu dans toutes ces traductions qui ont déjà coûté à la société biblique, au rapport de l'auteur, la somme énorme de un million six cent mille livres sterling (quarante millions de francs). L'auteur, dans son indignation contre ces ignobles traducteurs, s'écrie : « Que les pauvres dupes en Angleterre sachent donc maintenant à quelle fin sont employés *leurs sous par semaine* (*their pounies a weak*). Il y a sûrement de quoi glacer le sang dans les veines d'un chrétien, de penser à la présomption sacrilége d'une société qui ose ainsi se jouer de la révélation du Tout-Puissant, et à la hardiesse de publier aux nations païennes et d'imposer à la crédulité de ceux qui la soutiennent *ces exercices d'écoliers* (*those school boys axercises*), comme la parole sacrée de Dieu. Ce sont cependant de pareilles traductions que plus d'une fois, aux assemblées de cette société, on a poussé le blasphême jusqu'à comparer au don miraculeux des langues ; et un tel système est encouragé, et de pareilles comparaisons sont applaudies par plusieurs de ceux qui, dans d'autres occasions, peuvent passer à très-juste titre pour des personnes pieuses et éclairées ! »

Entre une foule de documens très-importans et irréfragables que nous pourrions citer sur les sociétés bibliques et les missions protestantes dans l'Inde, nous nous bornerons aux deux lettres suivantes :

Lettre de M. Dubois, missionnaire au Meissour, à M. Villiam J. . . . . , écuyer.

« Je vous parlerai des traductions de la Bible dans les langues du pays, auxquelles la société biblique paraît attacher tant d'importance, et dont elle attend les plus heureux effets, comme si de là devait dépendre la conversion des païens et le renversement complet de l'idolâtrie. Quant à moi, qui connais le terrain que nous avons à défricher avant d'y répandre la semence évangélique, je suis décidément d'avis que les traductions de nos livrees sacrés dans les idiomes du pays, mises en circulation parmi les naturels, non-seulement ne produiraient pas les effets que la société biblique en attend, mais encore qu'elles porteront le plus grand préjudice aux intérêts du christianisme dans l'Inde ; elles ne contribueront qu'à augmenter la prévention et l'aversion des indigènes contre la Religion chrétienne, en ce

que ces livres sacrés contiennent, presque dans chaque page, des traits et des détails qui ne peuvent manquer de blesser profondément leurs sentimens, en heurtant de face leurs préjugés les plus sacrés.

» En confirmation de ces assertions, je vous adresserai, à vous qui avez quelques connaissances des préjugés et des coutumes des Indiens, les questions suivantes, auxquelles je laisse à votre sagacité le soin de répondre.

» Que pensera un Indien de bonne éducation, lorsqu'en lisant nos livres sacrés il verra qu'après qu'Abraham eut reçu la visite des trois Anges sous une forme humaine, il traita ses hôtes célestes en faisant tuer un veau et en le leur servant à manger [1] ? Le superstitieux Indien jugera aussitôt qu'Abraham et ses hôtes n'étaient que de vils parias ; et, sans oser continuer sa lecture, il jettera le livre contenant, selon lui, des détails si sacriléges.

» Que dira un Brame indien lorsqu'il lira, dans la Bible, le détail des sacrifices sanglans prescrits par la loi mosaïque dans le culte du vrai Dieu ? Il jugera aussitôt que le Dieu qui pouvait se plaire dans l'effusion du sang de tant de victimes immolées en son honneur, était indubitablement une divinité de la même espèce (loin de moi le blasphême !) que les divinités malfaisantes de l'Inde, *Cahly*, *Mahry*, *Darma-Rajah*, et autres dieux infernaux, dont la colère ne peut être apaisée que par l'effusion du sang et l'immolation des victimes.

» Mais surtout que pensera un Brame ou tout autre Indien bien né, lorsqu'il lira dans nos livres saints l'histoire de l'immolation des victimes qu'il regarde comme les plus sacrées ? Quels seront ses sentimens, lorsqu'il verra que l'immolation des bœufs et des taureaux formait un des principaux traits des préceptes religieux des Israélites, et que le sang de ces animaux très-sacrés ruisselait presque tous les jours sur l'autel du Dieu qu'ils adoraient ? Quels seront ses sentimens, lorsqu'il

[1] On sait que les Indiens adorent les bœufs et les vaches dont ils regardent le meurtre comme un crime irrémissible, comme un déicide ; cependant, lorsqu'ils meurent de mort naturelle, on permet aux parias, la plus vile des castes indiennes, de se repaître de leurs dépouilles.

verra qu'après que Salomon eut construit à des frais immenses un temple magnifique en l'honneur du vrai Dieu, il en fit le *Pratista* ou la consécration en faisant immoler vingt-deux mille bœufs et en inondant son nouveau temple du sang de ces victimes sacrées? Il ne pourra certainement s'empêcher de frémir et d'être saisi de la plus vive horreur en lisant des détails si sacriléges selon lui, et de regarder le livre qui contient de si horriblement choquantes histoires comme un livre abominable (encore une fois loin de moi le blasphême! je ne fais qu'exprimer les sentimens d'un païen fortement prévenu). Il le jettera avec indignation loin de lui, se considérera comme souillé pour l'avoir touché, ira immédiatement à la rivière pour se purifier, par le bain, de la souillure qu'il croira avoir contractée; et avant de rentrer dans sa maison, il enverra chercher un brame *Pourohita* pour y faire les cérémonies requises afin de la purifier de la souillure qu'elle a contractée en y gardant sans le savoir, une substance aussi polluée que la Bible. En même tems, il se confirmera de plus en plus dans l'idée qu'une religion qui tire ses dogmes d'une source si impure est tout-à-fait détestable, et ceux qui la professent, les plus vils des hommes.

» Tels sont les effets que la lecture du texte de l'Ecriture ne peut manquer de produire sur l'esprit des Indiens.

» J'ai cité les premiers exemples qui se sont présentés à ma mémoire en écrivant cette lettre; mais je pourrais en signaler une infinité d'autres dans tous les livres de l'Ecriture, qu'il serait également imprudent de faire connaître aux païens indiens avant une longue préparation.

» Je suis donc décidément d'opinion que d'ouvrir tout-à-coup le précieux trésor de nos saintes Ecritures aux Gentils, avant de les avoir disposés à cela par une préparation convenable, serait la même chose que d'essayer de guérir une personne qui a les yeux ulcérés, en l'obligeant de fixer les rayons du soleil dans toute sa splendeur, au risque de la rendre tout-à-fait aveugle, ou du moins d'être entièrement éblouie et confondue par un excès de lumière. Ce serait la même chose que d'administrer de la nourriture solide à des enfans encore au berceau, tandis que leur faible estomac peut à peine digérer le lait de l'espèce la plus légère. Ce serait (pour user des termes de l'Ecriture)

donner les choses saintes aux chiens et jeter des perles aux pourceaux, au risque de voir ces animaux immondes les fouler sous leurs pieds, et se jeter ensuite avec fureur, pour les déchirer en pièces, sur ceux qui leur auraient offert ces trésors qu'ils ne connaissaient pas et dont ils ne faisaient aucun cas. Ce serait mettre du vin nouveau dans de vieilles outres qui se déchirent aussitôt, et laissent couler le vin qui y avait été mis.

» Pour vous donner un exemple de la délicatesse des sentimens des naturels, au sujet des histoires contenues dans nos livres sacrés, qui se trouvent en opposition à leurs préjugés, je vous rapporterai l'événement suivant.

» Etant à Carrical, il y a environ vingt-huit ans, je prêchai un dimanche à la congrégation rassemblée un sermon dans la langue *tamoule*, sur l'origine divine de la religion chrétienne. Entre autres raisonnemens pour prouver mon sujet, j'insistai sur la faiblesse intrinsèque et l'insuffisance des moyens employés dans l'établissement de cette religion, généralement haïe et persécutée partout, entièrement dépourvue de tout appui humain, et laissée à ses propres ressources, au milieu de toutes sortes de contradictions. Je répétai différentes fois, en traitant ce sujet, que la Religion chrétienne avait eu pour fondateur *un pauvre paysan de Galilée, le fils d'un humble charpentier*, qui prit pour ses assistans douze personnes de basse extraction, douze pêcheurs ignorans et sans étude. Ces mots, *le fils d'un charpentier et douze pêcheurs*, plusieurs fois répétés, offensèrent les oreilles de mon auditoire, entièrement composé de chrétiens indigènes; et le sermon ne fut pas plutôt fini que trois ou quatre principaux d'entre eux vinrent me trouver pour me dire, d'assez mauvaise humeur, que toute la congrégation avait été scandalisée de m'entendre appliquer à J. C. la qualification de *fils de charpentier*; et à ses Apôtres celle de *pêcheurs*; que je ne devais pas ignorer que la tribu des charpentiers et celle des pêcheurs étaient deux des plus viles et des plus méprisées dans le pays; qu'il ne convenait pas d'attribuer à l'auteur divin de notre religion et à ses apôtres une origine si basse et si abjecte; que si les païens qui viennent quelquefois à leurs assemblées religieuses par des motifs de curiosité, avaient été présens, les mots de *charpentier* et de *pêcheurs* les auraient certainement scandalisés et confirmés dans

le mépris et la haine qu'ils entretiennent envers notre religion. Finalement, ils me conseillèrent, s'il m'arrivait dans la suite de mentionner dans mes sermons l'origine du Rédempteur ou de ses Apôtres, de ne pas manquer de dire que les uns et les autres étaient nés dans la tribu des *Kchatrys* ou rois, et de ne jamais parler de leur profession vile.

» Un exemple du même genre m'arriva il n'y a que peu d'années dans cette partie du pays, lorsqu'expliquant un dimanche à la congrégation la parabole de l'enfant prodigue, je mentionnai que le père du prodigue, pour témoigner sa joie au retour de son fils converti, fit tuer un *veau gras* pour régaler ses amis. Les chrétiens, après le sermon, vinrent me faire des reproches d'avoir très imprudemment fait mention du *veau gras* dans mon instruction, ajoutant que si des païens avaient été présens, comme il arrivait souvent, et qu'ils m'eussent entendu parler de mon *veau gras* tué et servi à ses convives par le père du prodigue, ils auraient été confirmés dans l'idée qu'ils entretiennent tous que notre religion est une religion tout-à-fait vile, et bonne seulement pour des *parias*.

» En effet, même avec nos chrétiens indigènes, nous avons soin d'éviter tout ce qui pourrait blesser leurs sentimens ou heurter leurs préjugés sans nécessité, ou bien augmenter, parmi un public tout païen, la haine et la jalousie qu'il a contre eux et leur religion. Ainsi, par exemple, l'usage des liqueurs enivrantes étant extrêmement odieux à tous les Indiens de quelque éducation, et considéré parmi eux comme de tous les vices le plus infâme, lorsque nous expliquons verbalement ou par écrit le sacrement de l'Eucharistie, nous n'osons plus dire ouvertement que la matière de ce sacrement est le *pain* et le *vin*. Ce dernier mot serait révoltant aux préjugés indiens. Nous avons donc la précaution d'adoucir ce terme extrêmement grossier par une périphrase, en disant que la matière de ce sacrement est le pain de froment et le jus de cet excellent fruit appelé *raisin*. La phrase ainsi tournée ne contient rien d'offensant, soit pour les chrétiens, soit pour les païens. »

Extrait d'une autre lettre de M. l'abbé Dubois au même, à Bombay.

« J'ajouterai dans cette lettre quelques réflexions à celles que je vous ai faites dans la précédente, sur le projet d'éclairer les Indiens par le moyen des traductions de la sainte Bible mises en circulation parmi eux.

» Il me semble que l'on est un peu trop enclin à exagérer les bons effets qu'on s'imagine que la simplicité de ce livre sacré doit produire sur l'esprit d'une nation païenne très-mal disposée : cette erreur vient de ce que nous sommes disposés à juger des effets que la parole divine devrait produire sur ces peuples, par ceux qu'elle produit quelquefois sur nous-mêmes, qui avons été formés sous ses préceptes et ses instructions, qui l'avons reçue dans nos jeunes ans de nos parens chrétiens et de nos guides religieux, et qui en avons peut-être fait une de nos principales études dans un âge plus avancé.

» Débuter dans l'œuvre du prosélytisme par montrer tout-à-coup à la vue des païens, de quelque nation que ce soit, le texte nu de nos livres sacrés, est, selon moi, commencer nos travaux là où nous les devrions finir; c'est vouloir construire un édifice avant d'en avoir posé les fondemens; c'est la même chose que d'exiger d'un apprenti en mécanique de former une machine compliquée, sans lui avoir fourni aucun instrument propre à ce dessein; c'est encore pire que cela, c'est la même chose que de s'adresser à un homme qui ne fait que de sortir des mains de la nature, à un sauvage, en un mot, qu'on voudrait rendre un mécanicien parfait, et auquel, après avoir montré un modèle composé d'un grand nombre de ressorts et de rouages compliqués, on tiendrait ce langage : Voilà votre modèle, regardez-le bien, et apprenez votre métier là-dessus; lorsque vous aurez réussi à l'imiter, et non avant, vous serez reçu dans la profession de mécanicien. Nous ne vous en disons pas davantage; prenez le modèle entre vos mains, et tirez-vous d'affaire; commencez d'abord par trouver des mines de fer, travaillez le métal, faites votre acier, composez vos haches, vos scies et vos autres instrumens; coupez vos arbres, travaillez votre bois,

faites vos rouages et vos ressorts, et finissez votre machine.

» Que penserait le sauvage en entendant un pareil langage? ne serait-il pas disposé à croire que son maître veut se moquer de lui? ou s'il croyait qu'il parle sérieusement, ne serait-il pas effrayé de la tâche qui lui a été imposée? et dans son désespoir de ne pouvoir jamais réussir, ne briserait-il pas le modèle qu'on a laissé entre ses mains, et n'irait-il pas se cacher au milieu de ses épaisses forêts?

» Nous avons plusieurs exemples de chrétiens accoutumés à lire et à interpréter les Écritures, passant d'une secte à une autre, et s'efforçant de justifier ce changement par le sens ou l'interprétation privée de la parole de Dieu; mais je n'ai jamais ouï citer un seul exemple d'un païen converti à quelque secte du Christianisme par la lecture du texte nu de nos livres sacrés: c'est, j'en conviens, la source primitive de laquelle dérive notre foi et le fondement sur lequel elle est construite; mais l'interprétation est si forte au-dessus de la portée d'un vulgaire ignorant, qu'il serait déraisonnable de notre part d'attendre que l'esprit prévenu, outré, mal disposé d'un païen fût capable de construire sa foi, sans autre secours, sur un tel fondement.

» Loin de moi, même la simple pensée de manquer dans le plus léger degré au profond respect et à la vénération dus à la parole sacrée de Dieu, et de douter des effets salutaires qu'elle doit produire sur un esprit bien disposé qui en fait son étude, dans l'intention de connaître ses devoirs comme homme et comme chrétien! mais j'ose le répéter, montrer les Écritures, sans une longue préparation préalable, à un païen, pour construire sa foi sur un pareil fondement, ou même pour exciter dans lui un esprit de recherche ou un désir de connaître la vérité, est, selon moi, un projet absurde.

» Je pense que je puis sans présomption dire la même chose par rapport aux chrétiens indigènes en général. J'ai à présent sous ma charge sept à huit mille de ces chrétiens, et je serais vraiment embarrassé si parmi un si grand nombre on me chargeait de choisir quatre individus capables d'entendre le sens de la Bible, et auxquels le texte nu de nos Écritures pût être de la moindre utilité.

» J'ai composé, pour l'instruction de mon nombreux trou-

peau, un petit catéchisme contenant dix à douze pages, où sont expliquées les principales vérités de la religion chrétienne. Ce petit ouvrage est écrit de la manière la plus simple et la plus claire; et pour le rendre plus intelligible, je l'ai expliqué à plusieurs reprises à mes congrégations rassemblées, et cependant je trouve qu'après tant de peines la grande majorité de mes chrétiens ne l'entendent pas : or, je demande à toute personne de bonne foi et sans préjugés, de quelle utilité peuvent être nos Écritures à des personnes incapables d'entendre un petit catéchisme de dix pages, composé dans le style le plus simple.

» Personne n'est mieux persuadé que moi des intentions désintéressées de la société biblique, en s'efforçant de faire traduire la Bible dans les divers idiomes de l'Inde, et en la mettant en circulation parmi les peuples qui y habitent; mais je ne puis m'empêcher d'ajouter que leurs efforts pour éclairer et convertir les Indiens par ce moyen-là, sont, selon moi, une peine perdue, et ne serviront de rien; et je prendrai la liberté de dire que les sommes immenses dépensées pour cela sont un argent jeté dans la mer, qui serait certainement bien mieux employé à nourrir ceux qui ont faim et vêtir ceux qui sont nus.

» Quelle utilité peut-on se promettre de cette quantité immense de Bibles envoyée dans tous les pays et dans toutes les directions, si on n'a pas l'espérance qu'elles seront lues et leur sens entendu? Or, j'ai toutes sortes de raisons de penser qu'aussi long-temps qu'elle sera traduite dans le style bas et tout-à-fait ridicule dans lequel nous voyons les traductions déjà faites dans les idiomes de l'Inde, elle ne pourra être d'aucune utilité même aux personnes les mieux disposées, et que ces versions inexactes et ridicules ne feront qu'augmenter le mépris et l'aversion des païens indiens, déjà fortement prévenus contre le Christianisme, et ne pourront manquer d'être très-préjudiciables à ses intérêts. Parmi un grand nombre d'exemples parvenus à ma connaissance, concernant les effets produits sur les esprits des indigènes par les versions des Écritures dans les idiomes de l'Inde, je ne ferai que rapporter le suivant.

» Étant dans un village voisin, il y a trois ou quatre mois, je reçus la visite de quelques chrétiens vivant dans le district

de Bellary, dans un village appelé Yalarou, où résident trente ou quarante familles de chrétiens telingas. Après les marques ordinaires de respect et les complimens d'usage dans ces rencontres, un de mes visiteurs sortit un livre d'un petit sac, et sans proférer un seul mot il le posa à mes pieds. En l'ouvrant, je vis que c'était une traduction en telinga de l'Évangile de saint Mathieu; et avant de leur rien dire à ce sujet, je voulus connaître l'opinion de mes visiteurs concernant cet ouvrage. Les ayant interrogés pour cela, la personne qui m'avait livré le livre commença à me raconter l'histoire curieuse qui suit : Il y a quelques mois, me dit-il, que deux chrétiens de notre village étant allés à Bellary pour affaires, et apprenant qu'un *gourou* ou prêtre européen (c'était un ministre protestant) demeurait dans l'endroit, ils allèrent lui faire une visite : il les reçut fort poliment, et après une longue conversation sur des matières religieuses principalement, il leur fit présent du livre que je vous ai rapporté, en leur recommandant fortement d'en lire un chapitre tous les dimanches à l'église, devant la congrégation assemblée. Comme il n'y a parmi nous que cinq à six personnes qui sachent lire, à leur retour de Bellary, ils allèrent les trouver et leur donnèrent ce livre. Ces derniers s'assemblèrent pour le lire et savoir de quoi il traitait, mais ils furent incapables de comprendre le sens d'un seul chapitre. Dans leur embarras, ils s'adressèrent à quelques païens vivant dans le même village, qui savaient lire, pour les aider à expliquer le livre; mais aucun parmi eux ne fut capable d'y rien entendre. Tout le monde fut alors disposé à croire que le *gourou* étranger leur avait donné ce livre pour se moquer d'eux, et dans cette persuasion quelques-uns furent d'avis de le jeter au feu; mais le plus grand nombre désirant savoir au moins le sujet dont traitait le livre, on s'adressa pour cela à un brame pourohita ou astrologue qui vivait dans le voisinage (cette circonstance de chrétiens étant obligés d'avoir recours à un astrologue païen pour leur expliquer l'Évangile n'est pas la moins curieuse de toutes.) Le pourohita ayant parcouru une ou deux pages du livre en leur présence, leur dit qu'il lui paraissait un ouvrage intéressant, mais qu'il était écrit dans un style si négligé et si incohérent, et d'une manière si obscure, qu'il

lui faudrait quelques jours pour bien connaître le sujet. Il les renvoya donc, leur disant de revenir dans quelques jours.

» Lorsque les chrétiens retournèrent, le pourohita leur donna la réponse suivante : J'ai lu d'un bout à l'autre, leur dit-il à voix basse, l'ouvrage que vous me livrâtes; je l'ai lu avec attention, et je vous dirai que ce n'est rien de plus ni de moins qu'un traité de *magie*. Il est écrit dans un style incohérent et fort obscur, tout-à-fait inintelligible à des *soudras*, comme c'est l'ordinaire pour tous les ouvrages qui traitent des sciences occultes et malfaisantes. Finalement, il leur recommanda fortement de déchirer ce livre, ou de s'en défaire de quelque autre manière, leur disant que c'était un grand péché de garder en leur possession un ouvrage si pernicieux.

» Tel est le rapport que ces pauvres gens me firent sur l'Evangile de saint Matthieu. Le fait est que le brame pourohita n'avait pu rien entendre de ce qu'il contenait; mais comme il ne voulait pas avouer son ignorance devant d'ignorans soudras, il pensa que ces derniers se contenteraient de cette explication maladroite; cette anecdote vous donnera quelque idée de la valeur des versions de l'Ecriture qu'on fait à présent circuler avec profusion dans l'Inde, et de leur utilité. »

J'ai l'honneur, etc.

DUBOIS, mission. ap.

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Neuvième article [1].

SUITE DES ERREURS DU XIV[e] SIÈCLE.

1392. **LES WICLÉFITES.** Jean Wicleff, auteur de cette secte, était professeur dans l'Université d'Oxford et curé de Lutterworth, dans le diocèse de Lincoln. Il faut chercher la première cause de ses écarts dans ces disputes si futiles, qui divisaient alors, avec tant de scandale et de fracas, les moines mendians et les prêtres réguliers. Wicleff soutenait les priviléges de ses confrères contre les mendians; mais obligé de céder à l'autorité du pape et des évêques qui protégaient ces religieux, il commença, sous le prétexte de réformer les mœurs du clergé, par ressusciter d'anciennes discussions sur la question de savoir si les ecclésiatiques étaient aptes à posséder quelques biens. Wiclef soutenait que les membres du clergé, devant donner l'exemple d'une vie plus parfaite, ne pouvaient, ni posséder des biens temporels, ni exercer aucune juridiction correctionnelle, même par voie de censure, sur les laïques.

Par ces propositions, il s'attira la faveur de la plupart des

[1] Voir les Numéros de mars et de mai, tom. II, p. 149 et 323. — De septembre et de novembre, tom. III, pag. 208 et 327. — De mars, tom. IV, p. 177. — De juillet, de septemb. et décemb. tom. V, p. 21, 161 et 435.

Seigneurs anglais, qui, à la suite des guerres qui avaient désolé ce pays, avaient fait irruption sur les biens ecclésiastiques.

Sur ces entrefaites, c'est-à-dire vers l'an 1367, l'archevêque de Cantorbéry lui ayant ôté la place qu'il avait dans l'Université, Wicleff ne garda plus de mesure, et se mit à prêcher ouvertement et à écrire contre l'Eglise romaine, dont il nia la primauté, contre les évêques, dont il niait la supériorité sur les autres prêtres, contre tout le clergé en général, auquel il refusait le droit de posséder, enseignant que les Seigneurs, non-seulement *pouvaient*, mais encore *devaient* déposséder les prêtres des biens qu'ils avaient injustement en possession.

Un concile fut assemblé à Londres en 1377 : Wicleff y comparut, mais accompagné du duc de Lancastre, régent du royaume, qui le favorisait, et d'un grand nombre de seigneurs, qui faisaient cause commune avec lui. La présence de ces hommes de guerre et leurs menaces, jointes aux explications de Wicleff, noyées dans un déluge de subtilités scholastiques, de distinctions et de restrictions, en imposèrent aux évêques, qui n'osèrent porter une censure.

Comme on peut le croire, cette impunité enhardit Wicleff, qui ajouta de nouvelles erreurs aux anciennes; il renouvela toutes les opinions aristotéliennes que nous avons déjà vues condamnées: erreurs sur la liberté de l'homme, sur la Providence, sur la liberté de Dieu, la nécessité, l'inamissibilité de la grâce.

« Tout arrive par *nécessité*, disait-il dans son livre intitulé » *Trialogue*. Tous les péchés qui se commettent dans le monde » sont *nécessaires* et *inévitables*. Dieu ne pouvait pas empêcher » le péché du premier homme, ni le pardonner sans la satis- » faction de Jésus-Christ : Dieu à la vérité pouvait faire autre- » ment *s'il eût voulu*, mais il *ne pouvait vouloir* autrement. Dieu » ne peut rien produire en lui ni hors de lui, qu'il ne le pro- » duise *nécessairement*. Il ne laisse pas néanmoins d'*être libre*, » sans cesser d'agir *nécessairement*. La pensée que nous avons que » nous sommes libres, est une perpétuelle illusion. Dieu a tout » déterminé; c'est de là qu'il arrive qu'il y a des prédestinés et » des réprouvés, etc. »

Toutes ces propositions se réfutent maintenant d'elles-mêmes et par leur simple exposé; mais alors, entourées qu'elles étaient

d'une philosophie toute païenne, laquelle était dominante, et qui, ayant fourni à Wicleff ses termes et ses définitions, lui prêtait le secours de ses obscurités, elles étaient reçues par les docteurs, et accueillies, ou par un peuple grossier, qui ne voyait de clair que les avantages qu'il devait retirer des biens du clergé, dont on lui offrait la possession, ou par un peuple de dévots fanatiques qui ne croyaient voir dans ces idées et dans les déclamations contre le clergé qu'une réformation de mœurs, en général désirable.

Toute cette doctrine porta bientôt ses fruits; dès l'an 1381, un certain Jean Ball ou Wall, disciple de Wicleff, ameuta les habitans des villages qui entourent Londres, et suivi de plus de 200,000 disciples, il entra dans cette ville. Là, ces fanatiques massacrèrent l'archevêque de Cantorbéry et forcèrent le roi à capituler avec eux.

Ce ne fut que l'année suivante qu'une condamnation efficace put être faite contre ce docteur. Elle fut prononcée par un deuxième concile de Londres, et soutenue par le roi Richard, qui la fit exécuter.

Wicleff mourut, cette année 1392, dans la cure de Lutterworth, repentant, suivant quelques auteurs; obstiné dans ses erreurs plus probablement, selon d'autres.

Nous reverrons la plupart de ces opinions se reproduire dans la bouche de Jean Hus, de Luther et des Jansénistes.

Une remarque qui ne doit pas nous échapper, c'est que ces erreurs de Wicleff préparèrent les voies au schisme de l'église anglicane, qui éclata sous Henri VIII.

Quinzième siècle.

Il n'est pas de siècle qui mérite plus de fixer l'attention de ceux qui recherchent dans l'histoire les causes des faits et des événemens si extraordinaires qui se sont passés dans les siècles suivans.

Déjà nous allons voir l'application pratique de ces principes que nous avons découvert se glisser inaperçus dans l'enseignement du XIVe siècle.

Le xv[e] siècle nous présente en effet un spectacle bien extraordinaire et qui n'a pas été assez remarqué. D'abord on voit un peuple sincèrement chrétien, rempli de foi en la parole évangélique, soumis à ses pasteurs, vénérant l'autorité de l'Eglise, reconnaissant dans ses prêtres ses directeurs et ses pères. Le seul reproche fondé qu'on puisse lui faire est d'avoir été crédule quelquefois jusqu'à la bonhomie, et trop confiant en l'enseignement de quelques faux docteurs. Tel est ce peuple qui, bien différent de celui de nos jours, ne connaissait pas même les mots d'*indifférence* et d'*incrédulité.*

Au-dessus de ce peuple soumis, humble, évangélique, au-dessus de ces prêtres ne puisant leur enseignement que dans l'Evangile, et enseignant humblement, modestement, chrétiennement, s'agite avec fracas et orgueil une race de savans de nouvelle espèce.

Ce ne sont pas ces docteurs qui, comme l'Apôtre, ne font profession de ne *savoir que la science de Jésus, et de Jésus crucifié.* Ces docteurs,au contraire, introduisent dans leurs études et dans leurs enseignemens un amalgame obscur, inintelligible, burlesque, de toute la science païenne avec la doctrine évangélique. Jamais la science n'avait été plus superficielle, plus chancelante, plus sotte. Elle nous fait sourire aujourd'hui quand nous l'interrogeons: et pourtant jamais elle n'eut plus de prétentions, jamais elle n'eut de disciples plus dévoués et plus passionnés. Tous les arts étaient renfermés dans l'horizon de la science d'Aristote, l'astronomie était de l'astrologie, la philosophie était abstraite, métaphysique, païenne; la critique historique nulle, l'éloquence une masse de mots et de phrases barbares et vides de sens; et pourtant ces docteurs prétendent parler de tout, décider de tout. Ils envahissent de proche en proche toutes les questions, soit civiles, soit ecclésiastiques, haranguant, c'est-à dire gourmandant évêques, papes et rois.

Tels étaient, à quelques rares exceptions près, ce que l'on appelait alors les savans, *Bacheliers, Licenciés, Docteurs ou Maîtres-ès-arts.*

Au-dessus de ces docteurs en hiérarchie ecclésiastique,mais au milieu d'eux et leurs égaux en science et en action, se présenten

des prêtres séculiers et réguliers se disputant, avec scandale, sur des priviléges réciproques, sur de misérables systèmes philosophiques et scholastiques, entièrement oubliés de nos jours, se disputant encore avec plus de scandale de nombreux bénéfices, et les droits, émolumens et prérogatives qui y étaient attachés.

Ce n'est pas encore assez de ce triste spectacle, il faut y ajouter celui, plus douloureux encore, de deux et même de trois papes, se disputant, pendant plus d'un demi-siècle, la possession de la barque de Pierre abritée alors dans les palais de la ville immortelle. Puis des conciles faisant et défaisant les papes; et conciles et papes se lançant excommunications, interdits, censures, véritable guerre civile dans le bercail du bon pasteur, qui seul a pu sauver *son petit troupeau* d'une si grande tempête.

C'est là ce que l'on voit dans ce siècle ; c'est ainsi que ceux qui devaient être la *lumière* des peuples, semblaient travailler de toute leur force à user la fidélité et la croyance de ces mêmes peuples, qui alors se bornaient à demander de tous côtés une RÉFORME, que tout le monde avouait nécessaire, et qui aussi, dès ce siècle, fut commencée avec fruit par les papes et les conciles; mais que Luther poussa, dans le siècle suivant, jusque dans un abîme: réforme que Dieu semble avoir eue en vue dans toutes les révolutions qui se sont suivies jusqu'à ce jour.

Plusieurs enseignemens très-importans doivent ressortir pour nous de l'histoire de ce siècle.

D'abord il faut remarquer avec soin que toutes les erreurs, tous les schismes sortent des *Ecoles*, et ont pour auteurs des docteurs distingués. On doit en conclure, sans hésitation, qu'il y avait *dans ces Ecoles*, et par conséquent dans l'*Enseignement* des principes cachés, anti-évangéliques, anti-chrétiens. Nous avons déjà vu en effet, que la philosophie métaphysique et païenne d'Aristote sur l'état de Nature, sur les commencemens de la société humaine, sur les sources, la conservation et la tradition de la Vérité, avaient fait irruption dans l'enseignement, et nous allons voir que ces erreurs se continuaient.

Il est donc urgent d'examiner en ce moment, s'il ne resterait pas encore dans nos écoles et dans notre enseignement quelques restes de ces principes, pour les exclure soigneusement et entièrement, afin de revenir à l'enseignement traditionnel, historique,

évangélique de la Religion, le seul à l'abri de toute attaque un peu solide.

Une deuxième remarque à faire, c'est que, contrairement à ce que nous voyons de nos jours, les peuples alors sont croyans et religieux, tandis que les savans et les doctes argumentent, disputent, sont rebelles à l'autorité religieuse ; si donc, dans les siècles suivans, les peuples argumentent, disputent, sont rebelles à la Religion, c'est de l'enseignement et de l'exemple des savans et des doctes qu'ils en ont pris l'habitude. Cette marche de l'erreur nous en montre le remède ; il faut que ceux qui enseignent renoncent aux systèmes de disputes et d'argumentations, pour revenir à l'enseignement basé sur les faits, l'histoire et la tradition.

Nous savons que cette méthode est déjà suivie, et qu'aussi une réaction salutaire s'opère, mais il faut que ce travail se fasse avec plus d'ensemble, plus de précision, plus de constance. Il faut que la Science et l'Enseignement rectifiés, purifiés, christianisés, réparent le mal qu'ils ont fait.

LES ARISTOTÉLIENS.

Etat de l'Enseignement dans l'Université de Paris, pendant le xve siècle.

Comme nous l'avons dit plus haut, toutes les erreurs de ce siècle sont sorties des écoles ; il est donc bien important d'examiner quelles étaient ces Ecoles et quel était l'enseignement que l'on y distribuait à la jeunesse.

Il existait alors plusieurs universités en France, entre autres celles de Toulouse, d'Orléans, d'Angers, de Rheims, fondées vers le milieu du XIIIe siècle ; six nouvelles furent fondées dans le courant de celui-ci : ce sont celles de Poitiers en 1431, de Caen en 1437, de Bordeaux en 1441, de Valence en 1452, de Nantes en 1460, et de Bourges en 1464. Mais comme toutes ces universités avaient pris pour modèle celle de Paris, il suffira de connaître les études qui se faisaient dans celle-ci ; on jugera facilement de celles des autres.

Pour juger de l'influence que cet enseignement devait exercer sur la masse de la population, et de la rapide circulation que devaient avoir les idées professées par ces docteurs, il suffira de

noter la grande affluence d'étudians qui arrivaient de toutes parts à Paris.

Leur nombre, d'après les historiens, s'élevait à vingt-cinq mille.

Cette grande affluence venait non-seulement de l'amour des Lettres qui était en effet général en ce moment, mais encore des *grands priviléges* que les rois avaient accordés à l'Université, ou que celle-ci avait peu à peu envahis, et qu'elle défendait avec une ténacité et souvent avec une violence que le roi fut maintes fois obligé de réprimer.

Les principaux de ces priviléges étaient de n'être pas assujettis à la justice ordinaire des gens du roi, du parlement, ou du prévôt de Paris, d'être exempt de payer les impôts, décimes et subsides si nombreux levés par l'autorité royale ou par le clergé, enfin d'avoir droit, et un droit spécial, d'être nommé aux nombreux bénéfices conférés par le pape, les évêques ou le roi.

On n'a pas de peine à concevoir à quels désordres devait se livrer une telle jeunesse dans ces tems de discordes civiles, et au milieu d'une capitale licencieuse et corrompue. On pourra en juger par ce que dit un historien[1] que, vers l'an 1495, elle fut presque toute emportée par une cruelle maladie qui envahit la capitale et la France au retour des Français de la conquête de Naples.

On sentait donc partout la nécessité de *réformer cette école de Paris*, et toutes les fois que la tranquillité publique se faisait un peu sentir, rois, papes, évêques, recteurs et docteurs parlaient de cette réforme.

Enfin on s'en occupa sérieusement en 1452; et c'est d'après cette réforme opérée par les soins du cardinal légat d'Estouteville, que nous allons faire connaître l'*état des études et la constitution de l'Université dans le* XVe *siècle*.

Ce qui frappe d'abord dans le décret de cette réforme, c'est le langage du préambule. La nécessité de cette mesure y est exprimée en phrases correctes et sonores qui se trouvent placées au milieu d'autres phrases obscures et en latin à demi barbare. Avec un peu d'attention on reconnaît les premières

[1] Du Boulay, *Hist. de l'Univ.*, tom. v, p. 812.

pour être extraites mot à mot des moralistes païens ; ce qui nous fait voir comment les *idées* et les *opinions* païennes passaient, sous le couvert de la *langue* et des *mots*, dans les esprits chrétiens.

« La Loi, dit le decret, est la grande raison, qui a été placée » en nous par la Nature, laquelle ordonne ce qu'il faut faire, et » défend ce qu'il faut éviter; car, comme le dit Cicéron, il faut » que la loi corrige les vices et encourage à la vertu, afin qu'on » puise en elle la raison de bien vivre[1] »

Il est facile de reconnaître en ce langage la méthode philosophique. Il ne s'agit plus là de révélation, de tradition, d'Evangile. La loi est la raison placée en nous par la nature, et c'est en elle qu'il faut puiser les règles de bien vivre.

Aussi est-il à remarquer que cette réforme ne porte nullement sur les méthodes, ou sur les auteurs que l'on étudiait. Aristote et tous ses écrits continuent à être enseignés et conservent la domination qui leur avait été accordée par le décret de réforme de l'an 1366. Cette nouvelle réforme ne porte que sur la qualité ou lã conduite licencieuse des étudians, la cupidité des maîtres, etc.

Nous allons donc présenter un ensemble de ces études, telles qu'elles étaient d'après les deux réformes.

Etudes de la Faculté des arts.

L'*Université* était divisée, comme dans le siècle passé, en *quatre Facultés*, portant le non de *Faculté des arts*, *Faculté de médecine*, *Faculté du droit-canon* ou *des décrets*, *Faculté de théologie*.

Dans les siècles précédens, le *cours d'études* de la Faculté des arts était de six ans : il fut réduit ensuite à cinq, et pendant ce siècle à trois ans et demi ; ce qui dura jusqu'en 1600, où les études ne furent plus que de deux ans.

Les grades de cette Faculté étaient comme dans les autres, ceux de *Bachelier* (Baccalarius), de *Licencié* (Licentiatus) et de *Maître-ès-arts* (Magister artium).

[1] Quippe cùm lex, ratio summa, sit insita à naturâ, quæ jubet ea quæ facienda sunt, prohibetque contraria... legem enim, ut Cicero ait, vitiorum emendatricem esse opportet, commendatricemque virtutum, ut ab eâ benè vivendi ratio ducatur. Du Boulay, *Hist. de l'Univ.*; an 1452.

Pour obtenir le grade de Bachelier, il fallait avoir subi un examen sur les *Grammaires latine* et *grecque*, sur les ouvrages suivans d'Aristote : l'*Art des syllogismes*, ou *Dialectique*, les *quatre livres des Topiques*, *les Sophismes* et le *livre de l'Ame*.

Le Bachelier passait un an d'étude au moins dans ce grade, avant d'arriver à celui de *Licencié*. Pour y être admis, il lui fallait subir deux examens, l'un particulier devant des examinateurs dits *de chambre* (in cameris), et l'autre public, où il était interrogé par les examinateurs des quatre nations de l'Université, dans l'église de Sainte-Geneviève, ou dans la métropole de Paris: entre ces deux examens il devait faire l'*Acte quodlibétaire* (actum quodlibetarium), dans l'église de Saint-Julien. Il était examiné sur les ouvrages suivans : *de la génération et de la corruption, du ciel, du monde, des sens, de la mémoire, du sommeil et de la veille, de la longueur et de la brièveté de la vie, des mécaniques*, et quelques livres *des mathématiques :* tous ouvrages d'Aristote.

Les Licenciés ne pouvaient recevoir le *bonnet de maître* ou *de docteur* (birretari seu magistrari) qu'après avoir accompli le tems complet du cours d'étude. L'acte de leur maîtrise s'appelait *placet*. Le bonnet leur était remis par le recteur de l'Université en séance publique, et alors ils prenaient d'abord le titre de *nouveaux maîtres-ès-arts* (magistri novi). Pour être admis professeurs dans les écoles, ils devaient former une demande au recteur, qui leur donnait les places vacantes par rang d'ancienneté. Pour être reçu *maître-ès-arts*, ils avaient dû subir un examen sur *les Ethiques* ou *Traité de la morale* par Aristote, et sur trois livres au moins *des météores* du même auteur, le tout commenté par le philosophe arabe et mahométan *Averroës*, comme nous le verrons ci-dessous dans un décret du roi Louis XI.

Telle était la faculté des arts, aux études de laquelle le décret rend l'hommage suivant :

« C'est sur ces études difficiles assurément et d'une nécessité » indispensable, que reposent les fondemens et la base des scien- » ces supérieures, et que doit s'élever l'édifice des plus hautes » études [1]. »

[1] Arduam illam quidem et pernecessariam, in quâ superiorum studiorum quasi moles quædam, basisque consistit, super quam majoris ædificii altitudo consurgit. *Du Boulay*.

Etudes de la Faculté de Médecine.

Nous nous bornerons à dire de cette Faculté, que les études y étaient de trois à quatre années; les grades étaient les mêmes que ceux de la Faculté des arts. Les étudians, avant leur admission au *Baccalauréat*, passaient un examen qui les faisait appeler *Herbiers* (herbarii). On sait combien cette science était retardée, mêlée qu'elle était alors à l'*empirisme*, à l'*alchimie* et à l'*astrologie*.

Etudes de la Faculté du Droit-Canon ou des Décrets.

Il fallait au moins avoir étudié quarante mois pour être admis aux grades de cette Faculté. Ces grades étaient les mêmes que ceux des Facultés précédentes. Les ouvrages que l'on étudiait étaient le corps du *Droit-Canon*, les *Décrétales*, etc; le tout accompagné de nombreux *commentaires* et *gloses*, qu'il fallait apprendre aussi; car il n'était pas permis, dans les lectures publiques des étudians, de lire *le texte* sans l'accompagner de ces *commentaires*.

Etudes de la Faculté de Théologie.

Le cours d'études de cette Faculté, qui n'était auparavant que de cinq ans, fut élevé à six ans. Quatre ans étaient consacrés à la *lecture de la Bible*, et deux ans à celle du *livre des Sentences*.

Voici la marche suivie pour *prendre les grades*.

L'*étudiant* adressait d'abord une *supplique* à la Faculté pour faire son *premier cours* (primus cursus). Si la supplique était admise, il était obligé, dans les trois mois qui suivaient, de subir un examen public, ce qui s'appelait *faire son principe* (facere principium). Un mois après il était admis à lire un livre de *la Bible*, qu'il accompagnait des *gloses* et *commentaires* qui y étaient joints, ce qui s'appelait *cours biblique* (cursus biblicus.)

Après deux ans d'études sur les livres de la Bible, il formait une nouvelle *supplique* à l'effet d'être admis à la lecture du *livre des Sentences* (à Dionysialibus ad magdanalia). Pour cela il subissait un examen et devait prononcer *deux discours latins*, en

public et d'une manière solennelle. Après cet acte il recevait le nom de *sententiaire* (sententiarius).

Après avoir passé un an à l'étude du *livre des Sentences*, il était admis à faire les *actes de licence*. Ces actes consistaient en *examens publics*, *disputations*, *conférences*, *discours sacrés*, et autres exercices théologiques.

Enfin, lorsque le tems des études était fini, les Licenciés passaient de nouveaux examens sur *tous les livres de la Bible* et *des Sentences*, et recevaient ensuite des mains du *chancelier de l'église et de l'Université de Paris le bonnet de docteur* (birretus rotondus doctoris); ce qui leur conférait le droit de lire et de professer dans l'Université.

Telles étaient les études théologiques : on voit d'abord que le plan général, venu des premiers siècles de l'Eglise, était excellent : c'était d'étudier les livres de la Bible dans la *Bible même*, et de suivre la perpétuité de la foi et des explications qui en avaient été données, dans la tradition ; ce que devait faire le *livre des Sentences*, ou passages des Pères, explicatifs de la Bible.

Mais ce qui avait obscurci, dénaturé, détourné de son vrai chemin cette étude, c'étaient les méthodes *aristotéliennes*, *païennes* et *mahométanes*, d'après lesquelles se faisaient toutes les explications, gloses, commentaires, disputes, etc.

En effet, l'on en était venu au point que ceux qui ne fréquentaient que ces écoles, auraient pu se croire dans ce pays de Grèce où des peuples enfans craignaient le sourcil du Jupiter-Olympien, ou vénéraient la chouette de la Minerve de Phidias.

« Oh! de quels torrens de volupté mon cœur n'est-il pas » inondé, disait un de ces docteurs[1], toutes les fois qu'il m'a » été possible de visiter ce paradis du monde, Paris! C'est là

[1] Quantos impetus voluptatis lætificavit cor nostrum, quoties paradisum mundi, Parisius, visitare vacavimus moraturi ! ubi nobis semper dies pauci præ amoris magnitudine videbantur ; ibi bibliothecæ jucundæ super cellas aromatum redolentes ; ibi verò virens viridarium universorum voluminum ; ibi prata academica, terræ motu trementia : Athenarum peripateticorum diverticula, Parnassi promontorium, et porticus Stoicorum ; ibi cernitur tam litis quam scientiæ magister Aristoteles.... *L'évêque Richard de Bury* dans son livre *de Philobiblico*, ch. VIII.

» que, chaque fois, les jours m'ont paru courts, à cause de la » grandeur de mon amour pour cette ville. C'est là que sont ces » délicieuses bibliothèques, répandant sur leurs rayons comme » un parfum aromatique; là le parterre verdoyant de tous les li- » vres; là les prairies académiques dont le sol tremble par la fré- » quence des auditeurs ; là les écoles des péripatéticiens d'Athè- » nes, le promontoire du Parnasse et le portique des Stoïciens. » C'est là que l'on distingue Aristote, ce maître de la dispute et de la science, etc.»

Nous trouvons encore un autre témoignage authentique de l'invasion de la philosophie païenne dans l'enseignement de l'Université, dans le décret qui en proscrivit les nominaux. Voici d'abord l'éloge que ce décret, dressé par le confesseur du roi Louis XI, professeur de l'Université lui-même, et réaliste décidé, adresse à la Faculté de théologie.

« La célèbre Faculté des théologiens, laquelle comme un » astre resplendissant, éclaire et échauffe, non-seulement notre » royaume, mais encore l'univers entier, de la splendeur de » ses rayons, a toujours embrassé les doctrines les plus utiles, » et retranché radicalement toutes les questions de moindre im- » portance ; c'est ainsi, que depuis long-tems, elle a tou- » jours préféré ces antiques et célèbres études d'Athènes, que » jadis la Grèce et l'univers entier ont admirées ; cette doctrine » de Socrate et de Platon, ces enseignemens de Thalès de Milet, » de Bias et des autres savans auxquels les Grecs donnèrent le » nom de *Sages*, parce que les fruits les plus abondans devaient » sortir de ces doctrines. . . . .

» Aussi, continue le décret avec une admirable assurance, » et une rare bonhomie, il nous a paru qu'il était convenable » de faire lire, enseigner, apprendre, imiter de nouveau, tant » dans la Faculté des arts que dans celle de théologie de l'Uni- » versité et suivant la méthode usitée, cette doctrine d'Aristote, » d'Averroës son commentateur, d'Albert-le-Grand, de S. Tho- » mas d'Aquin, D'Egidius de Rome, d'Alexandre de Halles, » de Scot, de Bonaventure et des autres docteurs *réalistes*, » parce que cette doctrine a été trouvée, dans les tems passés, » *saine* et *sûre*, et qu'en effet elle est beaucoup plus utile et » plus propre à l'édification de la sainte Église de Dieu, et

» à l'instruction des jeunes gens que la doctrine de certains » novateurs, dits *nominaux* ou *terministes*[1]. »

Ce décret comme, il était facile de le prévoir, n'eut aucun effet, et fut révoqué même en 1481, par une lettre du prévôt de Paris, conçue en ces termes :

« M. le recteur ! ie me recommande à vous et à messieurs de » notre mère l'Vniversité, tant comme ie puis. Le Roy m'a char- » gé faire décloüer et déferner tous les livres des nominaux, que » ia pièça furent scellez et clouez par M. d'Avranches ès colle- » ges.... et que ie vous fisse sçauoir que chacun y estudiast qui » voudroit. »

Ainsi les disputes continuèrent surtout dans la faculté de Théologie; elles étaient si futiles et si bizarres que les gens sensés et surtout les étudians des autres facultés, qui pourtant eux-mêmes s'occupaient de questions si étranges, se moquaient des théologiens. Ils les appelaient *fantastiques*, *visionnaires*, *curieux*, *grossiers*, *ignorans*, *sophistes*, *babillards*[2].

[1] Præcipuè clara theologorum Facultas, quæ velut sidus quoddam fulgentissimum claritate radiorum, non solum regnum nostrum, sed etiam universum orbem accendit atque illustrat, utiliores semper doctrinas amplectens, minusque utiles penitùs abscindens. Sic namque priscis temporibus, illud antiquissimum nominatissimumque Atheniense studium, quod jam olim omnis Græcia, universusque terrarum orbis coluit, doctrinam Socratis et Platonis, doctrinæ Thaletis Milesii, Biantis, cæterorumque quos Græci sapientes appellabant, quoniam ex eâ fructus uberiores provenirent, præponere non dubitavit....

Visum est eis rursus doctrinam Aristotelis, ejus commentatoris Averroïs, Alberti magni, S. Thomæ de Aquino, Ægidii de Româ, Alexandri de Halles, Scoti, Bonaventuræ, aliorumque doctorum realium, quæ quidem doctrina retroactis temporibus sana securaque comperta est, tam in facultate artium, quàm theologiæ, in prædictâ Universitate deinceps, more consueto, esse legendam, dogmatisandam, discendam et imitandam, ac eamdem ad sacro-sanctæ Dei Ecclesiæ et fidei catholicæ ædificationem, juvenumque studentium eruditionem longè utiliorem esse et accommodatiorem quàm sit quorumdam aliorum doctorum renovatorum doctrina, quam nonnulli, ejusdem universitatis studentes, quos Nominales, Terministos vocant, imitari non verentur. Voir dans *Du Boulay*.

[2] Voir ci-après la lettre de Gerson.

En lisant le tableau que nous venons de tracer de l'enseignement de ce siècle, il ne faudrait pas croire que tous les docteurs approuvassent ces inepties ou ces égaremens; au contraire, on va être étonné de la précision et de la netteté avec lesquelles un grand nombre d'écrivains signalaient en même tems et le mal et le remède. Nous croyons devoir donner les pièces en original, parce qu'elles nous serviront à nous-même d'excuse sur ce que nous avons blâmé dans l'enseignement de l'Université, et de modèle sur ce qu'il convient de retrancher de notre enseignement actuel, qui en grande partie est la suite et comme la *queue* de celui des siècles passés.

Réclamations de quelques écrivains de cette époque contre l'enseignement de l'Université. — Erreurs signalées. — Remèdes proposés.

L'écrivain le plus distingué qui réclamait hautement contre les erreurs de l'enseignement, est Jean Gerson, qui avait été recteur lui-même de l'Université, et dont le nom et les travaux dominent pour ainsi dire une partie de ce siècle.

Dans une lettre adressée à un évêque, il s'exprimait en ces termes, si sages et si bien pensés.

« Mon révérend père, il me paraît qu'une réforme faite sous » votre direction et celle de nos maîtres est nécessaire dans la » Faculté de théologie; elle doit porter entre autres articles sur » ceux qui suivent :

» 1° Il faudrait qu'on ne s'occupât plus, comme cela se » fait communément, de tant de questions inutiles, sans fruit » et sans solidité, et qui font abandonner les doctrines utiles » et nécessaires au salut.

» 2° Ces doctrines scandalisent ceux qui ne sont pas initiés à » ces études, en leur faisant croire qu'il n'y a de théologiens » véritables que ceux qui s'occupent de ces études, au mépris » de la Bible et des autres docteurs.

» 3° Ce sont ces doctrines qui font changer peu à peu les ter» mes consacrés pas les SS. Pères.... Or, il n'est pas un moyen » plus sûr de corrompre une science que d'en changer les termes.

» 4° Ce sont ces doctrines qui rendent les théologiens la risée » des étudians des autres facultés : c'est ce qui leur a fait donner

» le nom de *visionnaires ;* c'est ce qui fait dire aussi qu'ils ne sa-
» vent rien de solide sur la Vérité, sur la Morale, ou sur la Bible.

» 5° Ce sont ces doctrines qui ouvrent la voie à toutes sortes » d'erreurs. Car ceux qui les inventent à leur usage, emploient, » selon leur bon plaisir, des termes que les autres docteurs et » maîtres ne comprennent pas et ne se mettent pas en peine de » comprendre. De là vient que les novateurs disent une infinité » de choses incroyables et absurdes, qu'ils assurent être la con- » séquence de leurs folles fictions.

» 6° Ces doctrines n'édifient l'Église et la Foi, ni parmi les fidèles, » ni parmi les étrangers ; elles scandalisent un grand nombre de « théologiens, soit par ce qu'ils disent ou par ce qu'ils en- » tendent dire ; car elles font qu'ils s'appellent les uns les autres » ignares, curieux, visionnaires [1]. »

Dans un autre endroit de ses ouvrages, Gerson revient encore sur le même sujet.

[1] Reverende pater, sub vestrâ et magistrorum nostrorum correctione in facultate Theologiæ videtur esse necessaria reformatio super sequentibus inter cætera : 1° ne tractentur ità communiter doctrinæ inutiles sine fructu et soliditate, quoniam per eas doctrinæ ad salutem necessariæ et utiles deseruntur ; 2° per eas non studentes seducuntur, quia scilicet putant illos principaliter esse theologos, qui talibus se dant, spretâ Bibliâ et aliis doctoribus; 3° per eas termini à SS. Patribus usitati transmutantur... et non sequitur velocior scientiæ alicujus corruptio quam per hæc ; 4° per eas theologi ab aliis facultatibus irridentur : nam ideò appellantur *Phantastici*, et dicuntur nihil scire de solidâ veritate, et moralibus, et Bibliâ ; 5° per eas viæ errorum multiplices aperiuntur ; quia enim loquuntur et fingunt sibi ad placitum terminos, quos alii doctores et magistri non intelligunt, nec intelligere curant ; dicunt incredibilia et absurdissima, quæ ex his absurdis fictionibus dicunt sequi; 6° per eas Ecclesia et Fides, neque intùs, neque foris ædificantur.... Per eas multi ex theologis tam activè quàm passivè scandalizantur; nam alii *rudes* vocantur ab aliis, et alii è contrà *curiosi* et *phantastici*.

Gerson cite ensuite les exemples suivans de ces phrases inintelligibles, que nous avouons n'avoir pas assez comprises pour les traduire.

Currunt propositiones ex talibus doctrinis. *Infinitæ sunt durationes in divinis secundum prius et posterius quamvis æternæ.*

Et ità de mensurâ : *Spiritus sanctus liberè, contradictoriè, contingenter, producitur ex parte principii.* Voir l'*Histoire de l'Université* de Duboulay, tom. IV, p. 888.

« Pourquoi, dit-il, les théologiens de notre tems sont-ils » appelés sophistes, babillards et visionnaires, si ce n'est parce » que, ayant laissé les doctrines utiles et à la portée de tous les » auditeurs, ils se sont attachés seulement à la logique, ou à la » métaphysique, ou même aux mathématiques, jetant à tort » et à travers dans la discussion, tantôt *l'intention des formes,* » *la division du continû...;* tantôt *certaines priorités dans les choses* » *divines*, des *mesures*, des *durations*, des *instances*, des *signes* » *de nature* et autres choses semblables, qui, fussent-elles » vraies et certaines autant qu'elles ne le sont pas, serviraient » encore bien plus souvent au scandale ou à la risée des audi- » teurs qu'à la défense de la foi [1]. »

Un autre écrivain, homme du plus grand mérite, s'exprimait ainsi vers la fin du siècle précédent sur la même question.

« Je m'étonne que les théologiens de notre tems s'adonnent » avec tant de négligence à la lecture des pages de nos divins » Testamens, et consacrent tout leur esprit à la recherche de je » ne sais quelles stériles subtilités. On les voit, pour me ser- » vir des paroles de l'Apôtre, *languir autour de questions et de dis-* » *putes de mots*, ce qui convient beaucoup mieux à des *sophistes* » qu'à des *théologiens*... A la vérité, dit-il ensuite, toutes ces argu- » mentations paraissent, au premier abord, belles, ingénieuses, » fines, subtiles; mais si, brisant l'arrangement des mots, vous » y cherchez quelque fruit, elles s'évanouissent comme fumée, » parce qu'elles sont vides au dedans. C'est pour cela qu'il est » écrit : *Celui qui parle d'une manière sophistique est haïssable...* Et » maintenant nous voyons la plupart des écoliers faire si peu de » cas des témoignages irrécusables des Saintes Ecritures, qu'ils se » moquent avec sifflets et railleries, comme d'une chose vaine

[1] Deindè, cur ab aliis appellantur theologi nostri temporis *sophistæ verbosi et phantastici*, nisi quia, relictis utilibus et intelligibilibus pro auditorum qualitate, transferunt se ad nudam logicam vel metaphysicam, aut etiam mathematicam ubi et quando non oportet, nunc de intentione formarum, nunc de divisione continui..., nunc prioritates quasdam in divinis, mensuras, durationes, instantia, signa naturæ, et similia in medium adducentes, quæ, etsi vera essent et solida, sicut non sunt, ad subversionem tamen magis audientium vel irrisionem, quàm ad rectam fidei ædificationem sæpè proficiunt. (*Histoire de l'Université*, Id.)

» et sans force, de tout raisonnement tiré de l'autorité, comme » si les raisons puisées dans l'imagination de l'homme étaient d'un » plus grand poids[1]. »

Enfin, pour finir par un témoignage irrécusable, les papes eux-mêmes s'annonçaient comme faisant très peu de cas des études si vantées de l'Université de Paris.

« Un homme puissant, recommandant à Clément VII son » neveu, faisait valoir qu'il étudiait à Paris la théologie; quelle » fatuité avez-vous eue, répondit ce pape, d'appliquer l'esprit de » ce cher enfant à cette étude? Ne savez-vous pas qu'il faut re- » garder ces théologiens comme des hommes visionnaires[2]? »

Nous finissons ici ces citations, et les recommandons d'une manière toute spéciale aux réflexions des sages directeurs de nos études, soit philosophiques, soit théologiques. C'est à eux à voir jusqu'à quel point ces reproches peuvent encore s'appliquer à l'enseignement de nos écoles modernes.

Il ne nous reste maintenant qu'à faire voir comment ces principes passèrent peu à peu dans l'application.

[1] Quo circà miror theologos nostri temporis paginas divinorum testamentorum, ita negligenter legere, et, in nescio quarum sterilium subtilitatum indagine, sua ingenia conterere, utque verbis utar apostolicis, *languere circà questiones et pugnas verborum*, quod Sophistarum est non Theologorum.... Pulchra nempè primo conspectu videntur sophismata, ingeniosa, acuta, subtilia. Sed si, verborum solutâ intricatione, fructum ibi requiras, velut fumus evanescunt, quia intus inania fuerunt. Propterea scriptum est: *qui sophisticè loquitur odibilis est...* Nunc autem plerosque videmus scholasticos sacrarum inconcussa testimonia scripturarum tam tenuis estimare momenti, ut ratiocinationem ab auctoritate ductam, velut inertem et minimè acutam, sibilo ac subsannatione irrideant, quasi sint majoris ponderis quæ phantasia humanæ imaginationis adinvenit.

Nicolas Clémengis dans son ouvrage *de instituendo Theologiæ studio*, dans le tom. VII des *Spicileg.* de Lucas *Dacher*, et *Hist. de l'Univ.* tom. IV, pag. 889.

[2] Cùm vir præpotens ei nepotem commendaret, quòd theologiæ parisius studeret. Quid, inquit, fatuitatis fuit ad hoc amicum dilectum applicare, cùm illi theologi sint *phantastici homines* reputandi? (Manuscrit de la vie de Charles VI, dans Du Boulay, tom. IV, p. 889.

De la part que prit l'Université dans les affaires principales de ce siècle.

Une des principales affaires de ce siècle fut la longue querelle des papes qui se disputaient la tiare. Nous reconnaissons tous les efforts que fit l'Université de Paris pour faire cesser le schisme, et lui en sommes reconnaissans. Mais comme il s'agit spécialement ici de l'influence générale que les querelles des docteurs, de ceux qui étaient haut placés, ont dû exercer sur les peuples, on ne peut passer sous silence le scandale de tant de raisons bonnes ou mauvaises apportées de part et d'autre contre l'autorité des papes, tant contre ceux qui n'avaient été élus que par des cardinaux, que contre ceux qui, comme Jean XXIII et Eugène IV, étaient papes sans contestations, comme ayant été élus par les conciles. On sait que les docteurs de Paris eurent une grande part aux décisions des conciles de Constance et de Bâle. Deux cents docteurs de cette Université étaient venus au concile de Constance, dont ils préparèrent et dirigèrent la plupart des travaux. Jean Gerson était à leur tête, et c'est à lui que l'on doit probablement si ce concile ne se sépara pas après la fuite de Jean XXIII. Et pour prouver combien ce grand homme se laissa aller lui-même à l'entraînement des doctrines que nous venons de le voir blâmer avec tant de raison et de solidité, il nous semble utile de citer un échantillon des raisons qu'il donna pour empêcher ce concile de se séparer.

Gerson distingua les *quatre causes* du concile qu'il trouva être les suivantes.

La *cause efficiente*, qui est l'autorité de Dieu même, la *cause formelle*, qui est l'union des membres du concile, en vue de procurer à l'Eglise un seul chef visible; la *cause finale*, qui est la gloire de Dieu et la réformation des abus; enfin la *cause matérielle*, qui comprend tous les points douteux proposés à l'examen dans le concile. Or, comme aucune de ces causes n'avait encore produit *son effet*, Gerson concluait que le concile ne devait pas se dissoudre. La question essentielle n'était pas même abordée, celle de savoir si le concile était encore bon et valable après que le pape s'en était séparé. C'est dans ce même discours que fut établie cette maxime de l'Eglise gallicane, à

savoir que l'Eglise ou le concile général a pu et peut en plusieurs cas *s'assembler sans le consentement exprès ou sans l'ordre du pape même légitimement élu;* questions que nous sommes loin de vouloir soulever ici.

Les théologiens français, voulant préciser le long discours de Gerson, formulèrent un grand nombre de propositions sur l'Église et sur le pape, entre autres :

Que l'Église est meilleure que le pape, parce que le pape *est pour l'Eglise*, et que, selon Aristote, la fin est meilleure que les moyens.

Que l'Eglise est plus sage que le pape, parce qu'il y a grand nombre de sages dans l'Eglise, et que cette multitude de sages doit l'emporter sur le pape, qui ne peut être qu'un sage particulier.

Que le pape reçoit de l'Eglise sa souveraine puissance ministérielle, parce qu'il reçoit sa puissance par le ministère de ceux qui l'élisent.

Que le pape, recevant sa puissancce de l'Eglise, s'il en abuse, l'Eglise peut la lui ôter, de la même manière que l'on ôte le glaive à un furieux.

Tel était l'esprit de l'élite des docteurs de l'Université de Paris qui étaient à Constance; il faut ajouter que toutes ces propositions ne furent pas approuvées par les autres membres du concile, qui les trouvèrent beaucoup trop dures et trop obscures.

Ces nouvelles doctrines furent encore mises en pratique dans le concile de Bâle. A la suite des procédures, des citations et de nombreux mémoires, Eugène IV fut déposé, et Felix élu en sa place.

Il faut encore remarquer ici que tandis que le roi de France et les évêques assemblés en concile, décidaient que l'on ne reconnaîtrait que Eugène IV, l'Université de Paris se déclara assez ouvertement pour l'anti-pape Félix, ainsi que les universités de Cologne, de Vienne, d'Erford et de Cracovie[1].

[1] La raison en est toute naturelle, dit un historien; le concile de Bale n'était guère alors qu'une assemblée de docteurs, tous membres de quelques uns de ces académies. Ces députés faisaient passer à leurs confrères les

Il est curieux de comparer le langage des évêques avec celui des docteurs : les évêques de France écrivaient en 1432 aux Pères de ce concile, réduits à 14, « qu'il fallait toujours procéder à l'é-» gard du pape d'une manière douce et modeste, parce que » c'était le chef de l'Eglise, et que si le chef est dégradé, les » membres deviendront arides et infructueux[1]. » Les docteurs de l'Université, la plupart simples prêtres ou laïques, écrivaient au contraire « qu'il n'y avait que des enfans d'iniquité qui eus-» sent pu songer à la translation du concile; que c'était l'enne-» mi du genre humain qui avait inspiré cette pensée pleine de » malice, et que si le pape voulait dissiper ou dissoudre l'as-» semblée avant sa conclusion, on ne devait pas lui obéir[2]. »

Nous n'avons pas ici à juger le fonds de toutes ces grandes disputes théologiques de ce siècle, non plus que de celles du tyrannicide, du droit d'enseigner, du droit d'empêcher la prédication dans Paris que l'Université s'attribuait ; mais il nous est permis d'en signaler les tristes résultats, et l'influence que durent avoir dans les esprits des peuples ces querelles si longtems débattues, contre l'autorité des papes et des rois.

Une autre action infâme que l'on peut à bon droit reprocher à une partie de l'Université de Paris, c'est la part qu'elle prit au procès et à la mort tragique d'une femme, de l'héroïne de ce siècle, Jeanne d'Arc. Achetée d'abord à Jean de Bourgogne par l'évêque de Bauvais, Pierre Cauchon, cette fille fut livrée par lui aux Anglais qui l'enfermèrent, comme on sait, dans le château de Rouen. Les membres de l'Université, présens à Paris, tous dévoués au roi d'Angleterre, pressèrent ce prince et le duc de Bourgogne de faire travailler à son procès. Les docteurs de cette université dressèrent eux-mêmes l'acte d'accusation, qui contenait l'énumération de toutes sortes de crimes, *excepté pourtant de libertinage dans ses mœurs*[3].

sentimens du concile, et l'on avait soin dans les disputes, dans les écrits, de les fortifier d'*argumens théologiques*... Cela faisait une occupation de controverse, un exercice contentieux qui est l'aliment des Ecoles. (*Hist. de l'église gallicane*, liv. 48.)

[1] Lettre d'Amédée de Talaru, archevêque de Lyon.

[2] Lettre de l'Université au concile. Voir Du Boulay, tom. v. p. 412.

[3] Voir *Du Boulay*, *Belleforet*, *Guyon*, etc.

Pierre Cauchon, son ennemi, fut chargé des procédures contre la célèbre pucelle. Nous avons encore les actes de ce procès. Quoique l'on ait prouvé qu'ils ont été falsifiés par les commissaires, on ne peut s'empêcher d'être indigné en voyant quelles questions sottes, futiles, extravagantes, lui furent faites par ces fameux docteurs. Toute la scholastique se trouvait là avec l'appareil des tortures et le bûcher. Malgré les plus longs et les plus minutieux interrogatoires, ils ne trouvèrent pourtant à lui reprocher que d'avoir porté des habits d'homme pendant deux ans, et de soutenir qu'elle avait eu des apparitions fréquentes.

Cette procédure fut envoyée à l'Université qui était comme le tribunal suprême et l'oracle de ce parti. Les docteurs et maîtres-ès-arts examinèrent les réponses de l'accusée, et dans une assemblée générale du 14 mai, ils eurent le courage de décider que *Jeanne d'Arc était atteinte et convaincue de superstition, de divination, d'invocation du démon, d'impiété, d'hérésie, de schisme et de blasphème.* Ainsi, au lieu d'une guerrière, ce fut une mauvaise théologienne scholastique que l'on condamna dans l'héroïne de la France.

On connaît la catastrophe honteuse pour les Anglais et encore plus pour les Français qui tenaient le parti de ces étrangers, par laquelle se termina cette procédure. Jeanne, condamnée une première fois, et produite sur un échafaud, rétracta toutes ses prétendues erreurs, et fut condamnée à une prison perpétuelle, au pain et à l'eau.

Mais les juges ne furent pas satisfaits encore. Ayant appris que contre sa promesse elle avait repris ses habits d'homme, ils recommencèrent une nouvelle procédure. En vain Jeanne allégua que ces habits lui étaient bien plus convenables dans une prison, au milieu de soldats brutaux, et que d'ailleurs on lui avait enlevé ses habits de femme, le terrible Pierre Cauchon poursuivit de nouveau. Jeanne, reprit son caractère altier, rétracta sa précédente rétractation, et elle fut condamnée au supplice du feu, comme *hérétique, opiniâtre, relapse, endurcie.*

Le 30 mai 1431, on la vit monter sur l'échafaud, où elle eut encore le déplaisir d'entendre un docteur, maître en théologie, qui *l'échafauda et la prêcha.* Elle fut ensuite brûlée vive.

Sur la demande du pape et du roi, toute cette procédure fut

cassée et annulée, comme injuste et calomnieuse, le 7 juillet 1456.

Enfin pour finir par quelque chose de moins sérieux, et qui pourtant nous peint encore au naturel cette triste époque de nos annales, nous allons citer un trait de crédulité et de bonhomie de ces tant célèbres docteurs de l'Université de Paris.

Vers l'an 1445, un jeune homme de 20 ans, nommé Ferdinand de Cordoue, vint à Paris, et étonna tout le monde par la science qu'il possédait. On assure en effet qu'il était versé dans toutes les langues, l'hébreu, l'arabe, le syriaque, le grec et le latin. Il savait en outre par cœur la Bible et les principaux ouvrages des saints Pères, le droit canon et le droit civil, les maîtres de l'école, saint Thomas, saint Bonaventure, Alexandre de Halles, Scot, Albert-le-Grand, Aristote et tous ses commentateurs arabes, et en outre la plupart des arts d'agrément. Ce jeune homme disputa au collége de Navarre et au parlement contre plus de cinquante docteurs qui ne purent le trouver en défaut sur rien.

On devait conclure de là que Ferdinand avait beaucoup lu, et que, grâce à une excellente mémoire, et à une rare facilité de s'exprimer, il pouvait ainsi parler de tout dans un tems où le cercle des sciences n'était pas très-étendu. Mais ce ne fut pas là le jugement porté par ces fameux docteurs. Qui le croirait? Ils reconnurent en lui tous les traits de l'anté-Christ. Et il y eut de grandes disputes et de solennelles délibérations dans l'Université pour savoir ce qu'il fallait en faire. *Il y avait des sages*, dit un historien, *qui faisaient grand doute qu'il n'eût acquis la science par art magique, et que ce ne fût l'anté-Christ ou quelqu'un de ses disciples.* Heureusement que ce jeune homme sortit de France, et, entendant sans doute parler des délibérations de l'Université, cessa ses disputes publiques et rentra dans le silence de la vie privée. Il fit bien. Avec les docteurs auxquels il avait affaire, il y avait de quoi se faire brûler vif.

Nous avons cru ces réflexions générales nécessaires pour se faire une idée juste des erreurs de ce siècle; dans le prochain numéro nous traiterons, comme pour les autres siécles, de chaque erreur en particulier.

A. BONNETTY.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

L'éléphant diluvien.

Les innombrables débris de quadrupèdes et de corps marins [1] qu'on trouve dans la terre à toutes les latitudes, prouvent sans nul doute que la mer a couvert autrefois nos continens. « Tout prouve, » dit l'auteur des *Lettres sur les révolutions du globe*, que depuis » que la race humaine est répandue sur la terre, elle a été victime d'une » grande catastrophe, d'une inondation terrible qui a presque en» tièrement détruit son espèce. » (*Lettre* XIII, édit. de 1828) « Je » pense, dit aussi M. Cuvier, avec MM. Deluc et Delomieu, que s'il » y a quelque chose de constaté en géologie, c'est que la surface de

[1] Les belles recherches de M. Cuvier établissent que ce ne sont pas seulement les productions de la terre qui ont changé lors des révolutions du globe (1), mais que les animaux marins même n'ont pas été plus épargnés que les autres, et que leur race entière a été renouvelée. Voyez le tom. Ier de son grand ouvrage, page 399 et suivantes.

Les grandes couches de Mautfels, dit M. Demerson, renferment un grand nombre de poissons ou d'empreintes de poissons, convertis en une

(1) Quelques naturalistes ont prétendu conclure de la multiplicité des couches qu'on découvre dans le sein de la terre, que notre globe a essuyé plusieurs révolutions. Un grand observateur, de Saussure, ne demande pour produire l'arrangement de la terre tel qu'il est, *qu'une cause unique* (une seule invasion de la mer), *dont l'action aurait été modifiée par une foule de circonstances locales.* Voyez son Voyage dans les Alpes, tom. III, pag. 107, édit. in-4°. M. André de Gy, pour lequel l'institut, en 1806, a témoigné authentiquement son estime, soutient le même avis, ou plutôt il en fait la base de sa théorie.

» notre globe a été victime d'une *grande* et *subite révolution*, dont la » date ne peut remonter beaucoup au-delà de cinq à six mille ans ; » que cette révolution a enfoncé et fait disparaître les pays qu'habi-» taient auparavant les hommes..... » (*Discours prélim. de l'histoire des quadrup. foss.*)

Dans tous les pays et sur toute la surface du globe, on rencontre des fragmens et jusqu'à des squelettes entiers d'animaux fossiles, et, chose remarquable, on a découvert des os d'éléphant qui conservaient encore des lambeaux de chair et de parties molles. Pallas décrit, Voyage en Sibérie, un rhinocéros fossile, déterré en 1771, auprès du Wilhouï, avec ses chairs, sa peau, son poil, et dont le squelette est conservé dans le cabinet de Saint-Pétersbourg. Mais il n'y a rien de plus admirable dans ce genre que l'histoire de l'élé-

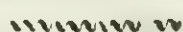
espèce de houille ou de bitume. Plusieurs de ces poissons paraissent avoir été ployés dans une position forcée et déterminée par quelque violence. On reconnaît dans cet amas des poissons de mer et des poissons d'eaux douces. M. de Blainville y a reconnu des brochets, des harengs, des esturgeons, et beaucoup de reptiles d'eau douce. Le dépôt le plus célèbre de ces poissons fossiles est celui du *Mont-Bolca* ou *Vesterna*, près de Vérone. La pierre dans laquelle on trouve les poissons fossiles du Véronnais est un calcaire bitumineux qui se divise par feuillets : elle renferme des milliers d'empreintes de poissons qui ont depuis un pouce jusqu'à trois pieds et demi de long ; ils sont tous couchés sur le flanc, dans une situation qui indique qu'ils ont été saisis tout-à-coup par une matière molle qui s'est ensuite durcie ; sans doute l'effet de quelque erruption boueuse, ce que paraît indiquer la nature du sol qui renferme ces ichtyolites. « Le fait » d'une mort très-prompte, qui a surpris ces poissons dans la matière où » ils sont pour ainsi dire momifiés, est confirmé, dit un des naturalistes » qui a le mieux observé ces monumens géologiques (Faujas-Saint-Fond, » *Essai de géologie*, tom. Ier) par une circonstance aussi étonnante que » inexplicable, celle de plusieurs de ces poissons, dont les uns, tels que » certains élox, poissons voraces, ont été frappés de mort dans un mo-» ment où un de ces poissons avait déjà avalé la tête de son adversaire ; » d'autres paraissent conduire leurs petits ; d'autres enfin ont succombé » ayant dans leur estomac de petits poissons qu'ils avaient avalés, et qui » n'avaient pas encore été digérés, puisqu'on en retrouve dans quelques » morceaux assez heureusement séparés en deux parties pour permettre » de voir dans l'intérieur de leurs viscères. » Voyez la Géologie enseignée par M. Demerson, pag. 434 de l'édition de 1830, in-12.

phant trouvé dans le nord de la Laponie, vers l'embouchure de la Léna, au milieu d'une montagne de glace, et observé par M. Adams, naturaliste anglais. Cette histoire va presque jusqu'au merveilleux; la voici telle que la rapporte M. Cuvier dans son bel ouvrage sur les quadrupèdes fossiles.

« En 1799, un pêcheur Tongouse remarqua sur les bords de la mer glaciale, près de l'embouchure de la Léna, au milieu des glaces, un bloc informe qu'il ne put reconnaître. L'année d'après il s'aperçut que cette masse était un peu plus dégagée; mais il ne devinait pas encore ce que cela pouvait être. Vers la fin de l'été suivant, le flanc tout entier de l'animal et une des défenses étaient distinctement sortis des glaçons. Ce ne fut que la cinquième année que, les glaces ayant fondu plus vite que de coutume cette masse énorme vint échouer à la côte sur un banc de sable. Au mois de mars 1804, un pêcheur enleva les défenses, dont il se défit pour une valeur de 50 roubles. On exécuta à cette occasion un dessin grossier de l'animal, dont j'ai une copie que je dois à l'amitié de M. Blumach. Ce ne fut que deux ans après, et la septième année de la découverte, que M. Adams, adjoint de l'académie de Saint-Pétersbourg, et aujourd'hui professeur à Moscou, qui voyageait avec le comte Golowskin, envoyé par la Russie en ambassade à la Chine, ayant été informé à Jakutsh de cette découverte, se rendit sur les lieux : il y trouva l'animal déjà fort mutilé. Les Jakoutes du voisinage en avaient dépecé les chairs pour nourrir leurs chiens, des bêtes féroces en avaient aussi mangé; cependant le squelette se trouvait encore entier, à l'exception d'un pied de devant. L'épine du dos, une omoplate, le bassin et les restes des trois extrémités étaient encore réunis par les ligamens et par une portion de la peau; l'omoplate manquante se retrouva à quelque distance. La tête était couverte d'une peau sèche; une des oreilles, bien conservée, était garnie d'une touffe de crin. On distinguait encore la prunelle de l'œil; le cerveau se trouvait dans le crâne, mais desséché; la lèvre inférieure avait été rongée, et la lèvre supérieure détruite laissait voir les machelières. Le cou était garni d'une longue crinière; la peau était couverte de crins noirs et d'un poil ou laine rougeâtre; ce qui en restait était si lourd, que dix personnes eurent beaucoup de peine à le transporter. On retira, selon M. Adams, plus de trente livres pesant de poils et de crins que les ours blancs avaient

enfoncés dans le sol humide en dévorant les chairs. L'animal était mâle; ses défenses étaient longues de plus de neuf pieds en suivant les courbures, et sa tête, sans les défenses, pesait plus de quatre cents livres. M. Adams mit le plus grand soin à recueillir ce qui restait de cet échantillon unique d'une ancienne création. Il racheta ensuite les défenses à Jakutsh. L'empereur de Russie, qui a acquis de lui ce précieux monument, moyennant la somme de huit mille roubles, l'a fait déposer à l'académie de Saint-Pétersbourg. » (*Histoire des quadrup. foss.*, tom. Ier p. 144. 2e édit. 1824.)

« Peut-être, dit l'ingénieux auteur des lettres que nous avons citées plus haut, en lisant le récit de ces merveilleuses découvertes, pourrait-on être tenté de croire que les observateurs ont été induits en erreur, et qu'ils ont pu prendre pour anté-diluviens des restes d'animaux dont la mort ne remontait qu'à quelques siècles. On a pu commettre et on a commis en effet autrefois de pareilles erreurs; mais la chose n'est plus possible aujourd'hui [1], car les espèces trouvées à l'état fossile diffèrent presque toutes de celles qui existènt maintenant par des caractères particuliers; et l'étude de ces caractères, grâce aux travaux des naturalistes de nos jours, est si avancée, qu'il n'est personne, pour peu qu'il ne soit pas trop étranger à l'histoire naturelle, qui ne puisse les reconnoître facilement. » (*Lettre sur les révolutions du globe*, par M. Bertrand 3e édition.)



Recherches étymologiques sur le Choléra-morbus.

Depuis que l'Europe se trouve ravagée par un fléau particulier qui porte populairement le nom de *Choléra*, tout ce qui s'y rapporte a le droit de nous intéresser.

[1] L'anatomie comparée est tellement perfectionnée aujourd'hui qu'il suffit d'un os, d'une dent ou même d'un seul fragment d'os fossile pour déterminer les genres et les espèces d'animaux auxquels ils ont appartenu, et pour nous révéler quelles en furent les mœurs, les allures et jusqu'au pélage. Il est arrivé plusieurs fois à M. Cuvier de décrire des animaux d'après quelques fragmens d'os isolés qui lui étaient présentés; dans la suite on découvrit des squelettes entiers du même animal qui se trouvèrent exactement conformes au dessin que ce grand naturaliste en avait fait d'avance.

Il a paru récemment dans la *Gazette de Normandie* et dans la dernière livraison de la *France littéraire* l'article qui suit :

Etymologie du Choléra.

« Il est curieux de voir combien on se contente facilement d'une » étymologie, quand par hasard on a trouvé dans le grec des ra- » cines qui offrent quelque analogie avec le mot que l'on cherche à » deviner, ces racines n'eussent-elles aucun rapport pour défendre » la chose. Par exemple, on pense que le choléra vient du grec, *bile* » *qui coule;* or, on sait que le choléra n'a presque rien à faire avec » la bile.

» Mais le texte hébreu de la *Bible* nous fournit en deux endroits » une étymologie plus probable. Par exemple : *Ecclesiast*, chap. VI : » *Cholira est et aliud malum quod vidi sub sole et quidem frequens* » *apud homines.*

» La *Vulgate* a traduit choléra par *miseria magna*, au lieu de » *morbus malus*, sens exact du mot hébreu *choli-râ*, terme générique » par lequel on désignait cette espèce de maladie, déjà considérée » comme le plus grand fléau dont Dieu ait pu menacer ceux qui » transgressaient les choses écrites dans le livre de la loi. (Voyez » *Deutéronome*, chap. XXVIII, vers. 59.)

» *Augebit Dominus plagas tuas et plagas seminis tui, plagas* » *magnas et perseverantes, infirmitates pessimas et perpetuas.* (*Cho-* » *laïm-raïm*), au pluriel accusatif.

» Signé, un membre de plusieurs Sociétés académiques. »

L'antiquité très-reculée que cette dérivation attribue au nom de l'épidémie pestilentielle que nous subissons, m'ayant engagé à examiner dans le texte hébreu les deux endroits cités par le savant Rouennais (*Deut.* XXVIII et *Ecclesiast.* VI), et encore à faire de nouvelles recherches, j'ai acquis la certitude que l'expression[1] *choli-râ*, presque identique avec choléra, fut en usage dans l'Orient, comme nom de maladie, il y a 3,300 ans, dès le tems de Moïse.

La traduction littérale des deux mots *choli-râ* est *maladie maligne.* Ils désignaient, soit réunis, soit séparément, toutes sortes de souffrances dangereuses ; mais, je pense, plus spécialement, les mala-

[1] *Choli-ra.* La première syllabe hébraïque *cho* doit se prononcer partout *ko*.

dies avec tremblemens ou spasmes, et surtout les affections des entrailles. De plus, comme les écrivains sacrés emploient habituellement les images physiques pour peindre des idées morales analogues, cette phrase se trouve aussi prise figurément pour les souffrances de l'âme.

On a démontré que les habitans de la Phénicie parlaient un idiome peu différent du langage de leurs plus proches voisins, les Israélites. La Phénicie réclame aussi une bonne part de la gloire d'avoir introduit les lettres et les arts dans la Grèce. C'est par Cadmus, phénicien, ou peut-être la Phénicie personnifiée, que la langue d'Homère fut enrichie de son premier alphabet.

. . . . « Cet art ingénieux
» De peindre la parole et de parler aux yeux :
» Et par les traits divers de figures tracées,
» Donner de la couleur et du corps aux pensées. »
(Brébeuf.)

Cette double liaison entre ces nations explique sans difficulté l'existence d'un terme nosologique *hébreu* dans la nomenclature médicale des *Grecs*. Ceux-ci, suivant leur coutume invariable, lui ont ensuite cherché une racine dans leur propre langue. Ce que les uns ont cru trouver dans *chole*, bile, et *reô*, couler; d'autres dans *cholas*, intestin. Puisqu'ils ne s'accordaient pas entre eux sur ce point, il y a lieu de soupçonner qu'ils ne faisaient que deviner. L'expression *choli-ra*, maladie maligne, trouvée dans un livre antérieur à la première civilisation de la Grèce, me semble une étymologie beaucoup plus probable.

On rencontre dans la Bible hébraïque les mots *choli râ* une multitude de fois séparément; on les trouve plusieurs fois réunis. — *Choli* signifie souffrance, maladie; au figuré, affliction de l'esprit. Il vient du verbe *chala*, souffrir, *tomber malade;* qui dérive de *choul*, avoir les douleurs de l'enfantement, avoir des tiraillemens spasmodiques, trembler, frissonner. — *Râ* veut dire *très-mauvais*, *malfaisant*, *destructif;* comme substantif *mal*, *calamité*, *punition* infligée par Dieu. Il vient de *raâ*, *briser*, *broyer;* qui est un dérivatif de *rouah*, *être mauvais*, *faire du mal*, *écraser*.

Exemples.

Salomon dit en parlant d'un homme riche qui ne peut jouir de ses richesses : « Ceci est vanité, et une *maladie* très-affligeante,

choli-râ (Ecclésiast. vi, 2). L'expression semble ici métaphorique, pour un malheur très-affligeaut.

Moïse prédit aux Juifs, s'ils sont désobéissans, de grandes calamités, parmi lesquelles nous lisons : « YEHOVAH rendra étonnantes les plaies, et les plaies de ta postérité, plaies grandes et durables, maladies malignes (*cholaïm raïm*, pluriel de *choli râ*) et durables. » (*Deutéronome* xxviii, 59.)

Le même, racontant que l'homme doit quitter la terre aussi nu qu'il y est venu, sans rien emporter de tout ce qu'il acquiert par son travail, dit : « Ceci pareillement est une pénible maladie. » (*raâ chola. Ecclesiast.* v. 15.) Pour bien entendre ces métaphores hardies, il faut se rappeler que le livre de l'*Ecclésiaste* est un traité sur les maladies morales de la race humaine.

Je vais citer quelques passages où les mots *choli* et *ra* se trouvent séparément, afin de donner une idée de leur valeur individuelle. Voici un endroit où le premier désigne spécialement une dyssenterie mortelle : « Tu auras de grosses maladies (*cholaïm*), une maladie » (*choli*) d'entrailles, jusque-là que tes entrailles sortiront à cauae » de la maladie. » (*Choli. Paralip.* xxi. 15.)

Ce *choli* a dû être une terrible colique !

J'arrive à *râ*, syllabe finale de cholé-*ra*. Le mémorable fléau qui fit périr dans une seule nuit tous les premiers nés de l'Égypte, est attribué par l'écrivain sacré à des anges exterminateurs. (*Raïm*, pluriel de *râ*, que Dieu envoya sur les Égyptiens.) Le même événement est appelé dans le verset suivant, « une peste. » (*Psaume* lxxviii. 49, 50, 51. *Vulgate* lxxvii.) L'épithète *râ* est appliquée à une bête féroce dévorant un homme (*Genèse* xxxvii, 20); aux vaches *excessivement* chétives, laides et maigres, que le Pharaon vit en songe (*Genèse* xii, 19); à un cœur extrêmement affligé (*Proverbe* xxv, 20), et en général à tout ce qui est mauvais au superlatif.

Les *OEuvres de Saint François-de-Sales* que nous avons annoncées dans le *Bulletin bibliographique* de notre dernier Numéro, se trouvent à Paris, chez M. Béthune, rue Palatine, n°. 5. Le prix de chaque vol. in-8° est, comme nous l'avons indiqué, de 2 fr. 25 c. Le cinquième volume est sous presse,

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 33. — 31 mars.

Statistique religieuse du globe.

REVUE

DE TOUTES LES ERREURS QUI ONT ESSAYÉ D'ALTÉRER LA CROYANCE DE L'ÉGLISE CATHOLIQUE.

Dixième article.

SUITE DES ERREURS DU XV[e] SIÈCLE.

Après avoir montré dans le précédent article [1] la fausse voie où s'engageait de plus en plus l'*Ensiegnement scientifique et philosophique des Ecoles*, il nous reste à constater, dans celui-ci, le *produit*, pour ainsi parler, de cet enseignement, en parcourant les différentes erreurs qui s'élevèrent pendant ce siècle et agitèrent l'Eglise de Dieu. Ce tableau achevera de donner une idée de l'état de la Religion, et préparera à l'étude du seizième siècle, pendant lequel commença la grande scission entre les enfans de l'Eglise; scission que nous n'hésitons pas à attribuer aux doctrines qui avaient déjà divisé les intelligences, en in-

[1] Voir le Numéro précédent, ci-dessus page 134.

troduisant une nouvelle source de *Vérité*, autre que celle de la Révélation connue par la tradition.

Quinzième siècle.

SUCCESSION DES CHEFS DE L'ÉGLISE.

Innocent VII	1404—1406	Nicolas V	1447—1455
Grégoire XII	1406—1409	Calixte III	1455—1458
Alexandre V	1409—1410	Pie II	1458—1464
Jean XXIII	1410—1415	215. Paul II	1464—1471
Le S. Siége est vacant	2	Sixte IV	1471—1484
210. Martin III	1417—1431	Innocent VIII	1484—1492
Eugène IV	1431—1447	Alexandre VI	1492—1503

CONCILES ŒCUMÉNIQUES.

1409. — XVIe Concile général, tenu à *Pise*, *pour aviser aux moyens de faire cesser le schisme* qui désolait l'Eglise. Il comptait 22 cardinaux, 4 patriarches, 92 évêques, des députés de toutes les universités et des ambassadeurs de la plupart des cours. Les deux papes compétiteurs sont déposés, et Alexandre V est élu par le concile. Le schisme ne finit pas pour cela.

Quelques auteurs ne tiennent pas ce concile pour œcuménique.

1414 — XVIIe Concile général, dit *de Constance*. Il fut assemblé pour *aviser à de nouveaux moyens pour mettre fin au schisme* qui continuait à désoler l'Église. Il y eut 4 patriarches, 47 archevêques, 160 évêques, et 564 abbés et docteurs. Le concile dépose et emprisonne Jean XXIII, successeur d'Alexandre V, et confirme aussi la déposition des deux autres papes. Il nomme pape Martin V. Les erreurs de Wicleff et de Jean Hus sont aussi condamnées par ce concile.

Martin V en approuve tous les décrets en matière de foi.

1431 — XVIIIe Concile général, dit *de Bâle* en Suisse. Eugène IV, légitime pape, est déposé par ce concile, qui aussi n'est pas reconnu généralement pour œcuménique. Ce n'était, surtout à la fin, qu'une assemblée tumultueuse de docteurs.

1439 — XIXe Concile général, dit *de Florence*, assemblé par Eugène IV, pour s'opposer aux prétentions du concile de Bâle. On y vit 150 évêques, Joseph patriarche de Constantinople, et Jean Paléologue empereur d'Orient. On y traita de la réformation de l'Eglise et de la réunion des Grecs et des Latins.

PRINCIPAUX DOCTEURS ET DÉFENSEURS DE LA FOI.

Pierre d'Ailly, surnommé l'*Aigle des docteurs* et le *Marteau des Hérétiques*.

Français, chancelier de l'Université, confesseur du roi Charles VI, évêque du Puy et de Cambrai, puis cardinal, mort à Avignon, le 8 août 1419. Ses *ouvrages* ont été imprimés à Strasbourg, en 1490, *in-fol.* Les principaux sont : *Traité de la réforme de l'Eglise.* — *Concordia Astronomiæ cum Theologiâ*, in-4°, 1490. — *De animâ*, in-4°, 1494. — *De vitâ Christi*, in-4°, 1483.

On lui reproche d'avoir cru à l'Astrologie judiciaire.

Jean, dit *de courte-cuisse*.

Français, docteur de l'Université, évêque de Paris, puis de Genève, mort vers l'an 1425. Ses ouvrages ont rapport au schisme qui désolait l'Eglise. Ce sont : *Traité de la Foi, de l'Eglise, du souverain pontife et du concile.*

Il quitta son siége de Paris pour ne pas obéir au roi d'Angleterre, qui s'était emparé de la capitale de la France.

S. Vincent Ferrier.

Espagnol, de l'ordre de S. Dominique, un des grands hommes de ce siècle, recommandable par sa charité toute évangélique, mort dans une mission qu'il faisait à Vannes en Bretagne, en 1419, âgé de 62 ans. Ses ouvrages sont : *Traité de la vie spirituelle.* — *De la fin du monde ou de la ruine de la vie spirituelle.* — *De la dignité ecclésiastique et de la foi catholique.* — *Des deux avènemens de l'Ante-Christ.* — *Explication de l'Oraison dominicale.*

Laurent Valla.

Né à Plaisance, mort à Rome en 1465, à l'âge de 50 ans ; un des restaurateurs des lettres latines ; esprit inquiet, satirique, philosophe plus partisan d'*Epicure* que d'*Aristote*. On a de lui *six livres de l'élégance de la langue latine.* — *Traité du vrai et du faux*, ouvrage où commencent à percer les opinions de ceux qu'on a appelés plus tard *Philosophes*.

Thomas, appelé *A Kempis*, du village de ce nom, où il était né, près de Cologne.

Chanoine régulier, modèle d'une piété douce et charitable. On sait qu'on lui attribue l'*Imitation de Jésus-Christ*. La plupart de ses ouvrages ont été imprimés sous le titre de *Suite de l'Imitation de J.-C.*, ou même sous celui de *Elévations à J.-C., sur sa vie et ses mystères*, in-12. Thomas mourut saintement en 1471, âgé de 91 ans.

Jean Pic, dit *de la Mirandole*, à cause de la principauté de ce nom qui lui appartenait.

Pic fut un des prodiges de ce tems par sa mémoire et son érudition. A l'âge de 18 ans, il connaissait ving-deux langues; à 24 ans, il vint à Rome soutenir des thèses sur toutes les sciences, sans en excepter une seule, *de omni re scibili*.

Un peu de géométrie et de sphère est la seule chose qui mérite la peine d'être lu dans ses ouvrages. Tout le reste prouve la futilité de la science de ces tems. C'est, dit un historien, un fatras de questions ineptes de l'Ecole, ou un mauvais mélange de la philosophie scolastique et de la philosophie d'Aristote. Il mourut à Florence, en 1493, à l'âge de 32 ans. Les principaux de ses ouvrages, recueillis à Bâle en 1573, en un vol. in-fol., sont : *Livres sur la Genèse. — De la dignité de l'homme. — De l'Être de l'univers. — Beauté du royaume de J.-C., et de la vanité du monde. — Trois livres sur le banquet de Platon. — Plusieurs livres sur l'astrologie*, qu'il croyait avoir restaurée.

Jean Charlier, surnommé *Gerson*, du nom du village où il était né.

Français, chancelier de l'Université et chanoine de l'église de Paris, un des docteurs les plus érudits et les plus remarquables de ce siècle, mort à Lyon, en 1429, âgé de 66 ans. Ses *Ouvrages* forment 5 vol. in-fol., imprimés en Hollande, en 1706. Ils sont divisés en cinq classes, ainsi qu'il suit : 1° sur *les Dogmes*, 2° sur *la Discipline*, 3° sur *la Morale* et *la Devotion*, 4° *Œuvres mêlées*, 5° *Gersonia*, ouvrage curieux.

Guillaume Fichet.

Français, recteur de l'Université, un des restaurateurs des bonnes lettres. Ses ouvrages, imprimés en 1471, 1 vol. in-4°, consistent principalement en *Epîtres* et en une *Rhétorique*.

Ce fut lui qui, en 1469, appela à Paris les premiers imprimeurs, *Martin Crantz, Ulrig Gering et Michel Friburger.*

Bessarion.

Réfugié grec, l'un des hommes les plus instruits de son tems; patriarche de Constantinople, un des plus zélés partisans de la réunion des églises grecque et latine, mort cardinal en 1472. Les principaux de ses écrits sont : *Défense de la doctrine de Platon*, 1470, in-fol.; — des *Lettres* sur divers sujets, in-4°. — *Orazione contrà il Turco*, 1471, in-4°. — *Quelques autres opuscules*, insérés dans la bibliothèque des Pères.

Chrysoloras (Emmanuel).

Autre réfugié grec qui vint en Occident à l'occasion de la réunion des

deux églises. Il professa la langue grecque à Paris et à Padoue; il assista au concile de Constance, où il mourut en 1415. On a de lui: *Grammaire grecque*, Ferrare, 1509, in-8°. — Un *Parallèle de l'ancienne et de la nouvelle Rome.* — Des *Lettres* et des *Discours*.

Robert Gaguin.

Français, général des Mathurins, mort à Paris en 1501; historien, poète, théologien. Ses principaux ouvrages sont: *Histoire de France en latin, depuis Pharamond jusqu'en* 1499, à consulter pour les tems où il a vécu; in-fol.; *Lyon*, 1524. — *Chronique de l'archevêque Turpin*, traduite en français gothique; in-8°, Lyon. 1583. — *Epîtres, harangues* et *poésies*; in-4°. — *Histoire romaine*, en gothique, 3 vol. in-fol., recherchée. — *Poème sur la Conception immaculée de la Vierge*, Paris, 1497; plein de mauvais goût.

Marcile Ficin.

Florentin, un des restaurateurs des lettres grecques et latines, mort en 1499, âgé de 66 ans, professeur de philosophie à Florence. Ses *Œuvres*, imprimées à Bâle en 1591, 2 vol. in-fol., sont des *traductions* assez peu fidèles de *Platon* et de *Plotin*. — Des dissertations sur la *Physique*, la *Métaphysique* et la *Morale*. — *Epîtres*. — *Philosophie platonicienne*.

On lui reproche, ainsi qu'aux principaux auteurs de ce tems, d'avoir cru à l'astrologie et à l'influence des astres. On a remarqué qu'il changeait scrupuleusement six à sept fois de *calotte* par heure pour se soustraire à leur influence.

Théodore Gaza.

Un des savans grecs qui, après la prise de Constantinople, transportèrent les arts et la littérature de la Grèce en Italie; mort à Rome, en 1475, âgé de 80 ans. Ses principaux ouvrages sont: *Traduction du livre des animaux d'Aristote*; — *de l'Histoire des plantes de Théophraste*; — *des Aphorismes d'Hippocrate*. — Une *Grammaire grecque*, etc.

Jean Argyrophile.

Autre Grec, venu de même en Occident, mort à Rome, en 1475; professeur de grec, d'abord à Florence, puis professeur de la philosophie d'Aristote à Rome. On a de lui une *traduction* de la *Morale* et de la *Physique* d'Aristote, dédiée à Côme de Médicis.

George, dit *de Trébizonde*, parce qu'il était originaire de cette ville de la Grèce.

Un des Grecs réfugiés de Constantinople, professeur de rhétorique et de philosophie à Rome, puis à Naples; mort à Rome en 1484. On a de lui une *Rhétorique*; — *Traduction* de la *Préparation évangélique d'Eusèbe*, assez peu estimée. — *Ecrits de controverse* sur les questions agitées entre

les églises grecque et latine; — *Quelques autres ouvrages* où il montre un mépris extrême pour *Platon* et un enthousiasme aveugle pour *Aristote*.
Il est dit *colère, querelleur, bizarre*.

George Gemiste.

Grec réfugié, philosophe platonicien, employé comme docteur au concile de Florence; mort en cette ville, où il enseignait la philosophie. Ses ouvrages sont: *Commentaire sur les oracles magiques de Zoroastre*. — *Traités historiques*. — *Traité de la différence de Platon et d'Aristote*; tout en faveur du premier.

Hérétiques et Schismatiques.

1400. **FRÈRES PICARDS.** On n'est pas d'accord sur l'origine ou les croyances de ces *frères*, qui firent quelque sensation dans la Bohême, vers le commencement de ce siècle. Peut-être sont-ils une branche des *Beggards*[1], que l'on appelait aussi *Biggards*, d'où a pu leur venir le nom de *Picards*; on les appela aussi *Adamites*. C'étaient des ignorans fanatiques que quelques chefs poussaient aux plus absurdes pratiques. Ils faisaient profession de revenir à l'*état de nature*; et se dépouillaient, hommes et femmes, de tout vêtement dans leurs assemblées: quelques-uns même se présentèrent en cet état dans les rues. On punit ou on contint facilement ces malheureux insensés.

1403. **FRÈRES BLANCS.** Vers les premières années de ce siècle, un prêtre, dont on ignore le nom, descendit des Alpes, accompagné d'une foule nombreuse d'hommes et de femmes. Ils étaient tous revêtus de robes blanches, marchaient en procession, et parcouraient ainsi les villes et les campagnes, précédés d'une grande croix qui leur servait d'étendard, chantant des hymnes et des cantiques.

Ce prêtre prêchait la pénitence aux peuples; et les exhortait à entrer dans une croisade contre les Turcs.

Toute extraordinaire que fût cette manière de vivre, un grand nombre de personnes se firent les disciples de ce prétendu inspiré de Dieu. On les voyait aller de ville en ville en troupes de 10, 20, 30, et même 40 mille personnes. Ils se don-

[1] Voir ce que nous en avons dit, tom. v, pag. 441.

naient le nom de *Pénitens*. Leur habillement consistait en une espèce de soutane, ou longue robe de toile blanche, qui leur descendait jusqu'aux talons, et sur la tête ils portaient un capuchon qui cachait le visage, à l'exception des yeux. Ce pélerinage durait souvent plusieurs mois, et pendant cet espace de tems ils jeûnaient au pain et à l'eau, et chantaient continuellement, implorant la miséricorde divine.

On comprend que de grands désordres durent se glisser au milieu d'une agrégation si extraordinaire d'individus. Le chef fut arrêté à Viterbe, et comme on le trouva coupable de plusieurs actions répréhensibles, on le condamna au feu. Il eut suffi sans doute de le renfermer.

Ses disciples se dispersèrent, et les processions des *Frères blancs* cessèrent.

1406. **DANSEURS**. Voici une nouvelle folie. Quelques hommes et femmes de la dernière classe du peuple, allaient de ville en ville demandant l'aumône, et souvent mettant à contribution les habitans. A mesure qu'ils entraïent dans les villes. ils s'assemblaient sur les places publiques, et se tenant par la main, ils dansaient et s'agitaient jusqu'au point de perdre la respiration et de tomber sans connaissance. En cet état, ils prétendaient avoir des révélations et des visions mystérieuses. Ces malheureux se répandirent surtout dans le pays de Liége, le Hainaut et la Flandre. Ils étaient un objet de pitié et souvent de terreur pour ceux qui les voyaient. Les prêtres de Liége employèrent les exorcismes pour les guérir. Cette folie fit cependant assez long-tems des dupes, depuis l'an 1280, où elle avait pris naissance, jusqu'à cette époque où elle disparut entièrement.

1409. **JEAN GORREL**, religieux de saint François, soutient dans une thèse publique que « les fonctions de prêcher, de » confesser, de donner la sépulture et de percevoir les dîmes, » n'appartiennent pas aux curés, considérés comme tels ; que » ces fonctions conviennent mieux aux religieux mendians, et » qu'en particulier les curés ne peuvent profiter des dîmes, » quand ils ont d'ailleurs de quoi vivre. »

Ces propositions tiennent à ces divisions profondes et invétérées, qui partageaient les différens ordres religieux, attachés,

beaucoup plus qu'il ne convenait à des chrétiens, à des prétendus piviléges de corps, pour lesquels tous les individus se passionnaient. Gorrel fut obligé de se rétracter; mais la querelle ne fut pas apaisée pour cela.

Car, sur ces entrefaites, Alexandre V ayant donné une bulle qui semblait permettre aux religieux de prêcher, de confesser, et d'administrer les sacremens sans la permission des curés ou des évêques, l'Université s'émut et délibéra d'exclure de son sein tous les religieux mendians, à moins qu'ils ne renonçassent aux priviléges de cette bulle. Les Dominicains et les Carmes se soumirent assez facilement; mais les frères Mineurs et les Augustins voulurent soutenir tous les articles de cette bulle, qui, mieux connue, ne contenait pourtant rien d'exagéré dans ce qu'elle accordait aux religieux. Les docteurs de l'Université, qui ne respectaient plus les bulles des papes quand il s'agissait de leurs priviléges, s'assemblèrent et nommèrent une commission, qui la censura assez durement. L'autorité civile, suivant l'exemple et probablement le conseil de l'Université, fit défense aux curés, sous peine de saisie du temporel, de laisser prêcher ou confesser les religieux dans leurs églises. Cette défense fut levée quelque tems après, mais la querelle ne fut pas terminée, et continua au grand scandale des peuples.

1411. **GUILLAUME** *de Hildernissen*, carme allemand, et **GILLES** *le Chantre*, tous les deux habitans des Flandres, prétendirent avoir des révélations particulières qui leur annonçaient une nouvelle loi, plus parfaite que celle de Jésus-Christ; elle devait être révélée, avec leur médiation, par le Saint-Esprit. Sous l'empire de cette loi, les hommes devaient jouir d'une *liberté parfaite*. Ils eurent quelques disciples, restes des *Biggards*, qui prirent le nom d'*hommes d'intelligence*.

Guillaume se rétracta publiquement dans les lieux où il avait publié ses erreurs, et cette secte se dissipa bientôt.

1414. **JEAN-PETIT**, normand de nation, était prêtre séculier, et professeur en théologie. C'était un de ces orateurs plus fougueux qu'éloquens, tout préoccupés de la lecture de livres sacrés et profanes dont ils entassaient les citations, sans choix, sans discernement, et sans raison. Il avait alors un

certain renom dans l'Université, et il y en eut un plus grand encore pour avoir, le premier, soutenu *la doctrine du tyrannicide*, ou *du régicide*, comme on le dirait de nos jours.

On sait que le duc de Bourgogne fit assassiner, dans une des rues de Paris, le duc d'Orléans, son cousin germain, frère unique du roi Charles VI, le 23 novembre de l'an 1407. Ce prince tout puissant par le grand nombre de ses partisans, non seulement prétendit à l'impunité de cet assassinat, mais il voulut le justifier; et pour cela il fit soutenir publiquement par trois célèbres docteurs de l'Université, que bien loin d'être coupable, il aurait commis un grand péché s'il avait agi autrement. Jean-Petit, le premier de ces docteurs, avança qu'il était prêt à soutenir cette proposition contre quiconque oserait la combattre.

En effet, le 8 mars de l'année suivante, 1408, le duc de Bourgogne étant entré dans Paris, malgré le roi, à la tête de mille hommes d'armes, se présenta à une assemblée où se trouvaient les princes, les grands officiers de la couronne, le recteur de l'Université avec un grand nombre de docteurs, et là, dans le palais même du roi, il introduisit le docteur Jean-Petit, qui devait excuser l'assassinat qu'il avait commis.

Dans ce plaidoyer curieux, comme préludant à la doctrine du régicide, l'orateur prétend « qu'il est permis et même honorable et méritoire de tuer ou faire tuer, sans en attendre l'ordre du supérieur, quiconque est traître ou tyran. »

Le docteur prouve cette proposition par douze raisons, en l'honneur des douze Apôtres; trois de ces raisons sont tirées des théologiens scholastiques; trois, des philosophes; trois, des lois civiles; et trois, des exemples de l'Écriture sainte.

Ce plaidoyer, soutenu de la présence des hommes d'armes du duc, eut un plein succès. Malgré l'indignation générale, et les supplications de la malheureuse Valentine de Milan, qui demandait justice de la mort de son époux, le faible roi Charles VI donna des lettres d'absolution au meurtrier de son propre frère.

Cette affaire en resta là jusqu'à la fin de 1413. Jean-Petit était mort même deux ans auparavant, lorsque, à cette époque, le duc de Bourgogne ayant perdu sa faveur et sa puissance, une réaction se fit contre lui. Alors une commission fut nom-

mée dans le sein de l'Université pour examiner ce plaidoyer. De l'ordre du roi, l'évêque de Paris procéda contre cet ouvrage, et après bien des conférences, dans lesquelles plusieurs partisans de Jean-Petit voulaient bien condamner ces propositions, mais non déclarer qu'elles appartenaient à ce docteur, on condamna neuf propositions qui renferment à peu près la doctrine suivante.

« Il est permis et même honorable et méritoire à toute per-
» sonne de tuer ou faire tuer un tyran, sans attendre l'ordre
» de personne.

» La loi naturelle, la loi morale et la loi divine[1] autorisent un
» meurtre de cette espèce; on peut employer pour cela les ar-
» tifices de toute espèce.

» Bien loin de blâmer une telle action, le roi devait l'avoir
» pour agréable, attendu qu'elle l'avait délivré d'un ennemi re-
» doutable.

» Enfin, l'on n'est point tenu de garder une promesse, ni
» d'être fidèle à une alliance, lorsqu'on découvre quelque chose
» de mieux à faire. » Ce *mieux* était le meurtre du duc d'Orléans.

La même question fut encore soulevée au concile de Constance, en 1416. Le concile condamna la proposition suivante :

« Tout tyran peut être mis à mort par son vassal ou son su-
» jet, soit par flatterie, soit par des embuches, nonobstant
» tout serment ou confédération quelconque, et sans attendre
» l'ordre du supérieur. »

Et en même tems, malgré les efforts de Gerson, les commissaires du concile déclarèrent que tout ce qui s'était fait à Paris sur cette matière était nul, et que, comme tel, on le cassait et on l'annulait.

Gerson, qui mettait beaucoup de zèle dans la poursuite de cette affaire, fut cruellement mortifié de cette décision, et n'ayant pu rien gagner de Martin V, il composa, peu après la fin du concile, un écrit où il attaquait vertement la décision des commissaires.

[1] On doit remarquer cette division de la loi, en *naturelle*, *morale* et *divine*, où l'on voit déjà la loi *divine* ne venir que la dernière, et à la suite des lois philosophiques et métaphysiques.

Mais tout n'était pas fini encore sur cette affaire, car le duc de Bourgogne s'étant emparé de Paris, le 28 mai 1430, n'eut rien de plus pressé que de faire annuler toute la procédure faite contre le livre de Jean-Petit.

L'Université fut la première à rétracter tout ce qui avait été fait; par un acte du 9 avril, elle désavoua ceux qui avaient été les plus empressés à poursuivre la mémoire de Jean-Petit, et s'engagea à les punir selon la qualité de leur faute.

L'évêque de Paris suivit l'exemple de l'Université, et révoqua sa sentence de 1414. Dans le parvis de la cathédrale, au milieu d'un sermon, en présence du parlement et de l'Université, fut lu un acte qui déclarait innocent le meurtre du duc d'Orléans, et approuvait la doctrine du tyrannicide.

On peut juger de l'effet que de semblables décisions devaient produire sur le peuple.

1415. **LES HUSSITES** furent en grande partie des habitans de la Bohême, qui s'attachèrent aux opinions de Jean Hus et de Jerôme de Prague.

Jean, appelé *Hus* du lieu de sa naissance, *Hus* ou *Hussinets*, petite ville de Bohême, fit ses études dans l'université de Prague, y prit ses degrés et en fut même recteur pendant quelque tems. On assure que ses mœurs étaient graves et austères. Il avait de la science et de l'éloquence comme on en avait dans ce tems; c'est-à-dire que son esprit fut de bonne heure rempli et préoccupé de toutes ces questions oiseuses, qui partageaient les écoles: querelles de priviléges entres les différens ordres réguliers et mendians, questions scolastiques entre les étudians, questions de droit naturel, d'autorité, de hiérarchie, de réforme, toutes palpitantes en ce moment.

Les disputes soulevées par Wicleff, en Angleterre, avaient eu du retentissement jusqu'en Allemagne. Jean Hus, attaché aux saines doctrines, blâma d'abord fortement les idées de cet hérésiarque; bientôt il se familiarisa avec elles, et quand il fut prêtre et prédicateur, il se mit comme ce chef de secte, à prêcher une réforme rude et sévère, désespérante même, comme son caractère tout âpre et absolu.

Il enseignait donc qu'aucun homme, en état de péché mor-

tel, ne peut être pape, ni évêque, ni prince, ni seigneur; qu'on n'est point de l'Eglise, à moins qu'on n'imite la vie de Jésus-Christ et des Apôtres; qu'il n'y a point d'autre chef de l'Eglise que Jésus-Christ; que les sujets et les particuliers peuvent et doivent reprendre les vices de leurs supérieurs; que les inférieurs ont le droit d'examiner et de juger les lois de leurs supérieurs et de leurs maîtres; que toute action, faite hors de la charité, est un péché, etc.

On voit donc que la première source des erreurs de Jean Hus venait d'un rigorisme outré, qui voulait introduire une réforme pire cent fois que les abus qu'il prétendait réprimer. Cependant cette doctrine se fit des partisans en Bohême et en Moravie.

L'archevêque de Prague et le pape ne purent laisser passer sans condamnation de si étranges principes. Jean, qui prétendait avoir à réformer le monde, y compris les évêques et le pape, fut loin de se soumettre. Au contraire, il ajouta des erreurs nouvelles, et appliquant à l'Écriture sainte les principes enseignés dans les écoles, il soutint que *pour savoir ce que nous devons croire ou rejeter, il faut que chacun consulte l'Ecriture et la commente de son autorité privée.* Cette règle que nous verrons établie dans le siècle suivant par les Protestans, le poussa aussi à nier plusieurs autres dogmes, entre autres la présence réelle dans l'Eucharistie.

A ces erreurs majeures, en fait de religion, Jean Hus joignait d'autres querelles de philosophie et de partis, vaines, futiles à nos yeux, mais qui alors étaient au moins d'une aussi grande importance, et qui aigrirent les esprits contre lui autant que ses opinions hérétiques.

La querelle des Réalistes et des Nominaux était alors flagrante à l'Université de Prague.

Jean Hus soutenait le parti des Réalistes, et le soutenait avec l'acharnement qu'on mettait alors à ces petites questions. En qualité de recteur de l'Université, il persécuta à outrance les Nominaux; il souleva en outre toute la nation allemande de cette Université en lui faisant perdre deux des trois voix qu'elle avait eues jusqu'alors dans les assemblées. C'étaient de ces offenses qui ne se pardonnaient pas dans ces tems; aussi le

recteur des Allemands, suivi de plus de 2000 écoliers, déserta Prague pour se rendre à Leipsick.

Jean Hus, en butte à tous les orages suscités contre lui, par sa conduite et par ses opinions, ne voulait pas pourtant sortir du giron de l'Eglise catholique. Aussi pour parer aux condamnations portées contre lui par son archevêque et par le pape, il eut recours à la méthode employée alors par tous ceux qui étaient condamnés, à un appel au futur concile, protestant qu'il se soumettrait à son jugement. Lorsque le concile de Constance s'ouvrit, il y vint donc, et y soutint avec opiniâtreté de nombreuses thèses contre l'Université de Paris.

Cependant sa doctrine ne put être approuvée et le concile la condamna expressément.

Jean ne voulant rien céder, chercha à s'échapper et à retourner en Bohême, où il avait de nombreux partisans, surtout parmi le peuple des villes et des campagnes, mais il fut arrêté, déguisé en charretier, et ramené à Constance. Là, il soutint jusqu'au bout son caractère inflexible, et refusa toute rétractation. Les pères du concile le déclarèrent dégradé de la prêtrise et privé de tous les priviléges ecclésiastiques. Le bras séculier s'empara de lui, et sur l'ordre de l'empereur Sigismond, il fut brûlé en cette ville, le 6 juillet de cette année 1415.

Son supplice fut loin de mettre fin à ses erreurs. Au contraire, ses disciples et ses partisans prirent les armes en Bohême, au nombre de 40 mille, et pendant 16 ans mirent toute l'Allemagne en feu en faisant la plus horrible guerre dont il soit parlé dans l'histoire. Nous les retrouverons sous le nom de *Calixtains* et *Thaborites.*

1416. **JÉROME DE PRAGUE**, était un docteur de l'Université de cette ville. Ami de Jean Hus, et de la même trempe de caractère, il partagea la plupart de ses erreurs, excepté pourtant celle qui concerne la présence réelle dans l'Eucharistie, sur laquelle *il déclara qu'il s'en tenait à la foi de l'Eglise, persuadé qu'il faut plutôt croire S. Augustin et les autres pères que Wicleff et Jean Hus.*

Lorsque ce dernier vint à Constance, Jérôme l'y suivit et se constitua son défenseur. Comme son maître, il y trouva de

rudes adversaires dans les docteurs de l'Université de Paris. Gerson, qui mêlait assez souvent les questions philosophiques aux questions théologiques, lui reprochait d'avoir troublé cette Université en enseignant *plusieurs erreurs sur les idées et sur les Universaux.* Mais ce ne fut point sur cela que porta sa condamnation. Convaincu de partager avec opiniâtreté les sentimens de Wicleff et de Jean Hus, il fut condamné.

L'appareil du supplice l'intimida, il se rétracta d'abord, mais bientôt il revint sur cette rétractation, et prêcha de nouveau la doctrine de Jean Hus. C'est ce qui le conduisit, cette année 1416, sur le même bûcher que son maître.

1430. **JEAN SARRAZIN**, religieux de l'ordre de S. Dominique, avait soutenu quelques propositions qui semblaient accorder trop d'autorité au pape sur les évêques et les simples prêtres.

Ainsi il disait : que toutes les puissances de juridiction ecclésiastique, autre que la puissance papale, sont du pape, quant à l'*institution* et la *collation*; que les puissances ne sont ni de droit divin immédiatement, ni immédiatement établies de Dieu; qu'il répugne en quelque sorte à la vérité de dire que la juridiction des prélats inférieurs, soit évêques, soit curés, vient immédiatement de Dieu, comme celle du pape; que comme les fleurs et toutes les autres productions d'un arbre ne peuvent rien, ni séparément ni ensemble, contre l'arbre même, parce qu'elles sont pour lui et qu'elles en viennent, ainsi toutes les autres puissances ne peuvent rien de droit contre le souverain pontife.

Ces questions qui tenaient aux disputes si ardentes alors sur les *privilèges* et les *droits* émurent les esprits, non des peuples, mais des docteurs.

Le recteur de l'Université de Paris et la faculté de Théologie trouvèrent toutes ces propositions mal sonnantes, et obligèrent Jean Sarrazin à les rétracter.

Cette question reviendra de nouveau au concile de Bâle.

1433. **LES CALIXTAINS** étaient disciples et successeurs de Jean Hus. On les nomma ainsi parce qu'ils soutenaient la nécessité du *calice* ou de la communion sous les deux espèces.

Ils pensaient en outre qu'il fallait sévir avec une vigueur anti-évangélique pour la correction des péchés publics et particuliers; que la publication de la parole de Dieu était libre, en sorte que toute porsonne pouvait prêcher en public et dans les églises; enfin ils déclamaient contre la possession des biens de l'église.

Les députés des Calixtains vinrent au concile de Bâle, et s'y entendirent avec les Pères de ce concile, cette même année, sur ces différens points; l'usage de la coupe leur fut accordé sous la condition qu'ils ne la regarderaient pas comme essentielle et nécessaire pour la communion.

Malheureusement cet accord ne dura pas long-tems, un de leurs docteurs Roquesane, piqué de n'avoir pas obtenu l'archevêché de Prague, poussa ses adhérens à soutenir la nécessité de la communion sous les deux espèces, même à l'égard des enfans.

Plus tard sortirent de cette secte les *Frères de Bohême*, que nous verrons se réunir aux protestans.

1436. **LES THABORITES**, autre partie des disciples de Jean Hus, poussèrent bien plus loin leurs erreurs et leurs écarts. Ce sont eux qui prirent les armes et firent une guerre si cruelle en Allemagne. On les appela *Thaborites*, du nom d'une montagne voisine de Prague, sur laquelle ils se fortifièrent et qu'ils nommaient le *Thabor*.

Les opinions pour lesquelles ces zélés réformateurs prirent les armes étaient qu'il fallait ramener le christianisme à sa simplicité primitive, abolir l'autorité des papes, changer la forme du culte divin, parce que l'Eglise ne devait avoir d'autre chef que Jésus-Christ. D'ailleurs ils assuraient que Jésus-Christ allait en effet descendre sur la terre, et qu'on le verrait arriver un flambeau d'une main, et une épée dans l'autre, pour exterminer les hérétiques et purifier l'Eglise.

Et, sans doute pour préparer les voies à Jésus-Christ, pendant seize ans, ils brûlèrent et saccagèrent tout le pays de Bohême.

On les verra entrer aussi dans les Frères de Bohême et se réunir plus tard aux protestans.

1434. **AUGUSTIN** de Rome, général des ermites des Saint-Augustin et archevêque de Nazareth, avait composé un livre, dans lequel il appliquait aux vérités chrétiennes toutes les obscurités des écoles aristotéliennes. Ainsi il soutenait :

Que la nature humaine en Jésus-Christ est véritablement Jésus-Christ ; qu'elle est la personne de Jésus-Christ, qu'elle est la personne du Verbe et le Verbe, qu'elle est Dieu *naturellement* et *proprement*; que Jésus-Christ *pèche* toujours et qu'il a toujours péché dans les fidèles qui sont ses membres; que la dénomination de membres de Jésus-Christ doit être donnée *selon la prescience*, et autres assertions obscures, inutiles, insignifiantes. Le concile de Bâle condamna ce livre dans sa vingt-deuxième session.

1456. **LES PRIVILÉGES** occasionnent de grands troubles dans l'Université de Paris. Le pape Nicolas V avait accordé une bulle touchant les pouvoirs de confesser et de prêcher, accordée aux mendians. L'Université déclara cette bulle subreptice, scandaleuse, contraire à la paix et capable de renverser la hiérarchie. Comme d'ordinaire, elle décida que les ordres mendians seraient exclus de l'Université et de ses grades.

Cette querelle dura deux ans ; le pape, le roi, le parlement, les évêques furent obligés d'intervenir, et les religieux contraints de regarder la bulle du pape comme non avenue.

C'est ainsi que l'avaient réglé les docteurs de l'Université, la plupart médecins et maîtres-ès-arts.

1470. **LES RÉALISTES ET LES NOMINAUX.** Voici encore une de ces questions oiseuses, qui malheureusement préoccupaient alors les plus fortes têtes et les meilleurs esprits. On sait que les Réalistes mettaient des distinctions partout, tandis que les Nominaux n'en voulaient reconnaître que dans les termes. Les premiers se piquaient de juger des choses parce qu'elles sont en elles-mêmes, et les seconds par le nom qu'elles portent. Ce seul exposé fait déjà connaître la source d'où dérivait cette étroite dispute, toute métaphysique et aristotélienne.

La querelle était déjà ancienne, mais elle éclata avec scandale cette année, à l'occasion des écrits de *Pierre de Rieu*, licen-

cié de Louvain, réaliste fameux, et athlète invincible dans la dispute, comme le disaient ses partisans.

Ecoutons son langage, dont nous pouvons reconnaître encore plusieurs *termes* dans notre enseignement philosophique et théologique.

Pierre de Rieu avança d'abord cette proposition générale toute scolastique :

Les propositions sur les futurs contingens ne sont point vraies, parce qu'autrement il n'y aurait plus de liberté, et que tout arriverait nécessairement.

Puis, comme cela était assez naturel, il voulut appliquer cette *vérité scolastique* aux paroles de la Bible : aussi il crut pouvoir dire qu'il n'y avait *aucune vérité* dans ces paroles de Jésus-Christ à S. Pierre : *Vous me renierez trois fois*; ni dans celles de l'Ange à la Sainte Vierge : *Vous enfanterez un fils et vous le nommerez Jésus*; ni dans celles du symbole : *Jésus-Christ viendra juger le monde ; il y aura une résurrection des morts.*

Le scandale de ces conséquences aurait dû faire renoncer aux principes d'où elles découlaient ; mais alors, comme dans les siècles suivans, comme encore aujourd'hui, on distinguait deux sortes de vérités, les vérités naturelles ou philosophiques, les vérités révélées ou évangéliques. Des chrétiens croyaient pouvoir garder une foi égale aux unes et aux autres ; on commençait à se contenter soi-même et à contenter ses adversaires en déclarant que l'on ne voulait pas appliquer la vérité philosophique à la vérité évangélique; que l'on croyait et que l'on respectait toujours celle-ci, sans cependant abandonner l'autre. Ce sont deux ordres de vérité distincts et séparés, disait-on, malgré les décisions des conciles et du pape qui avaient déclaré que ces prétentions étaient inadmissibles. C'était une dérision, et une vraie comédie, jouée cependant par les savans durant plusieurs siècles, et continuée encore de nos jours.

Suivons l'histoire de la justification de Pierre de Rieu.

Comme sa doctrine était blâmée de tous côtés, il prétendit que « nonobstant la persuasion où il était que *les propositions* » *des futurs contingens n'ont aucune vérité*, cependant il croyait » vraies les propositions de l'Ecriture et celles du Symbole, parce » que Dieu en connaît et en a révélé la vérité. Il ajoutait qu'il

» avait voulu simplement exclure de ces propositions, sur les » futurs contingens, *la nécessité et l'immutabilité*, et soutenir seu- » lement que *leur vérité n'était pas du même ordre* que celle des » propositions qui ont pour objet le passé et le présent. »

On doit remarquer dans cette réponse le commencement de ce funeste système suivi depuis par Descartes et par les philosophes du dix-huitième siècle, qui consistait à mettre en opposition Dieu, sa révélation et sa parole, avec le raisonnement et la philosophie; déclarant ainsi avec une vraie dérision que leur opinion était vraie, mais qu'ils ne voulaient pas la soutenir *par égard pour Dieu*.

La Faculté de théologie de Louvain, l'Université de Cologne, vingt-quatre docteurs de Paris, tous attachés aux Réalistes, déclarèrent ces explications claires et suffisantes, et déchargèrent Pierre de Rieu de toute accusation.

Mais il n'en fut pas quitte à si bon marché à Rome, où le pape Sixte IV condamna ce qu'il avait dit des propositions de l'Ecriture et du Symbole; et comme il se rétracta, on témoigna qu'on *était content de lui*; ce que Pierre de Rieu, de retour en France, interpréta comme s'appliquant non à sa rétractation, mais à sa doctrine. De là nouvelles disputes, nouvelles querelles.

Les Nominaux, déjà proscrits plusieurs fois par les universités, profitèrent de cette erreur des Réalistes pour faire triompher non l'Evangile, mais leur système. De là embrasement dans les écoles de Paris.

Louis XI, fatigué de ces disputes qui dégénéraient presque en guerre civile, donna ordre à Jean Boucart, évêque d'Avranches, de réformer l'Université. Mais Jean Boucart, étant un partisan déclaré des Réalistes, la ruine des Nominaux était facile à prévoir. En effet, le 1er mars 1473, parut un édit portant défense de lire les livres d'Ockam, de Grégoire de Rimini, de Buridan, de Pierre d'Ailly, de Marsile de Padoue, d'Adam Dorp, d'Albert de Saxe et autres Nominaux[1].

L'édit du roi réprouve ensuite les sentimens des Nominaux,

[1] Voir un extrait curieux de cet édit dans l'article du précédent Numéro.

et les exclut non-seulement de l'Université de Paris, mais de toutes les écoles du royaume.

Le président du parlement et le prévôt de Paris étaient chargés de faire lire cet édit et d'en faire jurer l'exécution dans les Facultés. Le premier président était chargé en outre de faire saisir tous les livres contenant la doctrine des Nominaux, et de les garder fidèlement jusqu'à ce que S. M. se fût fait rendre compte de ces ouvrages.

Il n'est pas besoin de dire que cet édit ridicule ne put être mis à exécution. A peine put-on faire saisir quelques-uns de ces volumes, que le premier président fit pourtant enchaîner et clouer. « Vous croiriez, écrivait plaisamment Gaguin à Guillaume Fichet, que ces pauvres volumes sont des furieux ou des » démoniaques qu'on a chargés de chaînes, de peur qu'ils ne » se jettent sur ceux qui les regardent; ou bien vous les prendriez pour des lions indomptés et des bêtes féroces, à qui l'on » craint de donner la liberté. Pour les Réalistes, ajoutait-il, » c'est-à-dire les Scotistes et les Thomistes, ils sont en honneur, » quoiqu'ils aient toujours des querelles ensemble. »

Les Nominaux ne furent pas vaincus pour cela. Ils soutinrent vaillamment la persécution et persévérèrent dans leur sens. Enfin, en 1481, ils obtinrent la liberté de leurs livres enchaînés. On permit même de les lire et de les expliquer dans les colléges : *et cette permission fit beaucoup de plaisir à l'Université*, dit son historien. La vérité n'y gagna pas beaucoup, car les disputes continuèrent encore, et à peine si ces misérables questions sont mortes, n'ayant plus trouvé personne qui veuille être de l'avis des Réalistes ou des Nominaux, ce qui nous semble être le plus sage de tous les avis.

1498. **JEAN**, dit *le vitrier*, frère mineur de Tournay, avait soutenu, dans un discours public, qu'il valait mieux perdre un enfant, lui couper la gorge, par exemple, que de l'engager dans un ordre non réformé; que la musique d'église est une invention du libertinage, qu'il ne faut point avoir recours aux indulgences, ni prier les saints, ni dire aucune prière vocale à la messe, ni regarder le Saint-Sacrement durant l'élévation, etc.

Toutes ces propositions, qui partaient d'un zèle mal dirigé par l'ignorance, furent retractées par son auteur.

A. BONETTY.

Du Vandalisme en France.

MONUMENS RELIGIEUX.

Un jeune écrivain, aussi distingué par son savoir que par ses principes religieux, M. le comte Ch. de Montalembert, vient d'adresser à M. Victor Hugo, sous la forme d'une lettre, une brochure fort remarquable sur le vandalisme des monumens historiques en France. Cette lettre qui a été insérée dans la dernière livraison de la *Revue des deux mondes*, nous ayant été offerte par son auteur, nous nous faisons un devoir d'en extraire tout ce qui entre dans le but de nos *Annales*, bien persuadés que nos Abonnés liront avec indignation, et pourtant avec un vif intérêt, les affreux détails que le jeune écrivain nous donne sur les débris, les ruines, les tristes usages et les dégradations d'une foule d'antiques monumens religieux en France.

. . . . J'ai pour l'architecture du moyen-âge une passion ancienne et profonde : passion malheureuse, car, comme vous le savez mieux que personne, elle est féconde en souffrances et en mécomptes; passion toujours croissante, parce que plus on étudie cet art divin de nos aïeux, plus on y découvre de beautés à admirer, d'injures à déplorer et à venger; passion avant tout religieuse, parce que cet art est à mes yeux catholique avant tout, qu'il est la manifestation la plus imposante de l'Eglise dont je suis l'enfant, la création la plus brillante de la foi que m'ont léguée mes pères. Je contemple ces vieux monumens du catholicisme avec autant d'amour et de respect que ceux qui dévouèrent leur vie et leurs biens à les fonder : ils ne représentent pas pour moi seulement une idée, une époque, une croyance éteinte ; ce sont les symboles de ce qu'il y a de plus vivace dans

mon âme, de plus auguste dans mes espérances. Le vandalisme moderne est non-seulement à mes yeux une brutalité et une sottise, c'est de plus un sacrilége. Je mets du fanatisme à le combattre, et j'espère que ce fanatisme suppléera auprès de vous à la tiédeur de mon style et à l'absence complète de toute science technique.

Vous conviendrez avec moi que l'époque actuelle exige la réunion de tous les efforts individuels, même les plus chétifs, pour réagir contre le vandalisme, et que, parmi ceux qui s'intéressent encore à l'art, nul n'a le droit d'invoquer sa faiblesse pour se dispenser de prêter à cet art agonisant un secours tardif. S'il était possible de se figurer qu'un pouvoir quelconque pût aujourd'hui protéger et défendre l'art, certes celui sous lequel nous avons le bonheur de vivre se chargerait de déraciner cette naïve confiance. Sans parler de ce qui se passe en province, de ces arènes de Nîmes transformées en écuries de cavalerie, de ce marché aux veaux construit sur l'emplacement de l'abbaye de Saint-Bertin, de ce cloître de Soissons changé en tir d'artillerie, de la fameuse tour de Laon, dont vous avez dénoncé la destruction à la fois comique et honteuse; sans parler de tout cela, ne voyons que ce qui se passe sous nos yeux, en plein Paris : c'est-à-dire, les ruines de Saint-Germain-l'Auxerrois et du cloître de Cluny, un théâtre infâme installé sous les voûtes d'une charmante église gothique, l'insolente dégradation des Tuileries, la destruction sacrilége de la chapelle de Saint-Louis à Vincennes; et en face de ces ruines, le type des reconstructions officielles, ce gâchis de marbre et de dorures qu'on nomme le palais de la Chambre des députés. N'en voilà-t-il pas assez pour convaincre les plus incrédules? Le moment presse pour que chacun, à défaut d'autre ressource, vienne flétrir d'une inexorable publicité tous les attentats de ce genre. Je dis que le moment presse, car qui sait combien de tems nous pourrons encore leur crier librement anathème....

Le moment presse encore, parce qu'il est urgent de dérober la France à la réprobation dont doivent la frapper tous les étrangers, quand ils comparent le vandalisme méthodique et réfléchi qui règne en France, avec les efforts de tous les peuples pour dérober au tems les restes des siècles passés et des races éteintes.

Partout ailleurs qu'en France, on entoure d'une vénération filiale ces souvenirs d'un autre âge, ces grandes et éclatantes pages de l'histoire de l'humanité, que l'architecture s'est chargée d'écrire, et surtout ces basiliques sublimes où les générations sont venues, l'une après l'autre, prier et reposer devant leur Dieu. Dans tous les pays de l'Europe et jusque sur les confins de la Laponie, on trouve partout ce culte des monumens du passé qui honore les hommes du présent; le désir de conserver dans leur originalité primitive ces monumens a même remplacé presque partout la manie de refaire l'art païen et de rajeunir avec son secours l'art des chrétiens. La plus heureuse réaction s'est manifestée partout en faveur de la vérité historique et du respect des créations anciennes. La France seule est restée en dehors et en arrière de ce mouvement. En Italie, pays où le paganisme de la prétendue renaissance a fait le plus de progrès et jeté les plus profondes racines, on n'en lit pas moins sur la façade de la cathédrale de Naples, une inscription où le cardinal archevêque s'enorgueillit d'avoir fait réparer cette façade sans changer son caractère gothique, *nec gothica delevit urbis senescentis monumenta artium perennitati.* En Angleterre, il y a plus d'un siècle que toutes les églises sont restaurées et contruites sur le modèle de celles du moyen-âge; si ces copies, dont plusieurs sont très-remarquables, manquent de la vie que donne l'inspiration originale, elles ont le grand mérite de la convenance et de l'harmonie avec les idées qu'elles représentent... Dans la pauvre Irlande, lorsque le paysan catholique peut dérober aux exactions du clergé protestant et aux clameurs de sa famille affamée quelque chétive offrande, pour la consacrer à élever une humble chapelle auprès des églises bâties par ses pères et que les tyrans hérétiques lui ont volées, c'est toujours une chapelle gothique. Jamais le prêtre de ce peuple opprimé n'est infidèle au type inspiré par le catholicisme, et lorsque la vieille foi du peuple est ramenée par la liberté dans ce modeste asile, elle y retrouve les formes gracieuses et consacrées des demeures de sa jeunesse. En Belgique, pays de véritable foi, un des premiers soins du *nouveau gouvernement* a été d'interdire, par une circulaire aux gouverneurs de provinces, la destruction de tout monument historique quelconque. Dans

la cathédrale de Bruxelles, on a tout récemment démoli le lourd et ridicule jubé qui, comme celui de Rouen, détruisait l'harmonie de l'admirable édifice, et on l'a remplacé à grands frais par un jubé tout-à-fait d'accord avec le style de la nef : les portes latérales ont subi la même heureuse transformation. En Allemagne, le culte du passé dans l'art et l'influence de ce passé sur les constructions modernes ont atteint un degré de popularité inoui, et promettent à cette contrée illustre d'être la patrie de l'art régénéré, la seconde Italie de l'Europe moderne. Mais en France, le vandalisme règne comme sans frein. Après avoir passé deux siècles à déshonorer par d'impures et grotesques additions nos vieux monumens, le voilà qui reprend ses allures terroristes et qui se vautre dans la destruction. On dirait qu'il prévoit sa déchéance prochaine, tant il se hâte de renverser tout ce qui tombe sous son ignoble main. On tremble à la seule pensée de ce que chaque jour il mine, balaie ou défigure. Le vieux sol de la patrie, surchargé comme il l'était des créations les plus merveilleuses de l'imagination et de la foi, devient chajour plus nu, plus uniforme, plus pelé. On n'épargne rien : la hache dévastatrice atteint également les forêts et les églises, les châteaux et les hôtels de ville; on dirait une terre conquise d'où des envahisseurs barbares veulent effacer jusqu'aux dernières traces des générations qui l'ont habitée. On dirait qu'ils veulent se persuader que le monde est né d'hier et qu'il doit finir demain, tant ils ont hâte d'anéantir tout ce qui semble dépasser une vie d'homme.... Ce sera dans nos annales une bien triste page, que ce divorce prononcé contre tout ce que nos pères nous ont laissé pour nous rappeler leurs mœurs, leurs affections, leurs croyances....

J'ignore quelle peine la postérité infligera à ce mépris stupide que nous tirons de notre nullité moderne, pour le lancer à la figure des chefs-d'œuvre de nos pères; mais cette peine sera grave et dure. Nous la mériterons, non-seulement par nos œuvres de destruction, mais encore par les vils usages auxquels nous consacrons ce que nous daignons laisser debout. Le Mont Saint-Michel, Fontevrault, Saint-Augustin-les-Limoges, Clairvaux, ces gigantesques témoignages du génie et de la patience du moyen-âge, n'ont pas eu, il est vrai, le sort de Cluny et de

Citeaux; mais le leur n'est-il pas encore plus honteux, et ne vaudrait-il pas mieux pouvoir errer sur les débris de ces célèbres abbayes que les voir, toutes flétries et mutilées, changées en honteuses prisons, et devenir le repaire du crime et des vices les plus monstrueux, après avoir été l'asile de la douleur et de la science? Croira-t-on dans l'avenir que, pour inspirer à des Français quelque intérêt pour les souvenirs d'un culte qu'ils ont professé pendant quatorze siècles, il faille démentir leur origine et leur destination sacrée? Il en est ainsi cependant. On ne parvient à fléchir les divans provinciaux, les savans de l'empire, qu'en invoquant le respect dû au paganisme. Si vous pouvez leur faire croire qu'une église du genre *anté-gothique* a été consacrée à quelque dieu romain, ils vous promettront leur protection, ouvriront leurs bourses, tailleront même leur plume pour honorer votre découverte d'une dissertation. On n'en finirait pas si l'on voulait énumérer toutes les églises romanes, qui doivent la tolérance qu'on leur accorde à cette ingénieuse croyance. Je ne veux citer que la cathédrale d'Angoulême, dont l'unique et inappréciable façade n'a été conservée que parce qu'il a été gravement établi que le bas-relief du père éternel qui y figure entre les symboles consacrés des quatre évangélistes, était une représentation de Jupiter On lit encore sur la frise du portail de cette cathédrale : TEMPLE DE LA RAISON.

A Avignon, l'église de Sainte-Claire, où Pétrarque vit Laure la première fois, le vendredi saint de l'an 1328, l'église qu'il avait bénie dans ce sonnet fameux :

Benedetto sia 'l giorno, e'l mese, e l'anno.
E la stagione, e'l tempo, e l'hora, e'l punto,
E'l bel paëse, *e'l loco*, ov' io fui giunto
Da duo begli occhi, che legato m'hanno, etc.;

cette église a péri avec cent autres : elle est transformée aujourd'hui en manufacture de garance. L'église des Cordeliers, où reposait la dépouille de cette belle et chaste Laure, à côté de celle du brave Crillon, a été rasée pour faire place à un atelier de teinture; il n'en reste debout que quelques arceaux : la place même de ces cendres n'est marquée que par une ignoble colonne, élevée par les ordres d'un Anglais et décorée d'une inscription risible.

Les Goths eux-mêmes, les Ostrogoths n'en faisaient pas tant. L'histoire nous a conservé le mémorable décret de leur roi Théodoric, qui ordonne à ses sujets vainqueurs de respecter scrupuleusement tous les monumens civils et religieux de l'Italie conquise.

Ces faits que je viens de citer me rappellent que je dois vous faire connaître quelques-uns de ceux que j'ai recueillis pendant mes rapides courses dans le midi....

Figurez-vous Fontevrault, la célèbre, la royale, l'historique abbaye de Fontevrault, dont le nom se trouve presque à chaque page de nos chroniques des onzième et douzième siècles; Fontevrault, qui a eu quatorze princesses de sang royal pour abbesses, et où ont été dormir tant de générations de rois, qu'on lui a donné le nom de *Cimetière des Rois*; Fontevrault, merveille d'architecture avec ses cinq églises, et ses cloîtres à pertes de vue, aujourd'hui flétrie du nom de *maison centrale de détention*. Et si l'on s'était encore borné à lui assigner cette misérable destination! Mais ce n'est pas tout; pour la rendre digne de son sort nouveau, on a tout détruit; ses cloîtres ont été bloqués, ses immenses dortoirs, ses réfectoires, ses parloirs, rendus méconnaissables; ses cinq églises détruites; la première et la principale, belle et haute comme une cathédrale, n'a pas même été respectée; la nef entière a été divisée en trois ou quatre étages et métamorphosée en ateliers et en chambrées. On a bien voulu laisser le chœur à son usage primitif, et il serait encore admirable de pureté et d'élévation, si les vandales, non contens d'en avoir brisé tous les vitraux, ne l'avaient encore couvert, depuis la voûte jusqu'au pavé, d'un platras tellement épais, tellement copieux, qu'il est, je vous assure, fort difficile de distinguer la forme des pleins cintres des galeries supérieures. On est aveuglé par la blancheur éblouissante de ce platras; il a été appliqué pendant la restauration. Les seuls débris du *Cimetière des rois*, les quatre statues inappréciables de Henri II d'Angleterre, de sa femme Éléonore de Guienne, de Richard Cœur-de-Lion, et d'Isabelle, femme de Jean-sans-Terre, gisent dans une sorte de trou voisin. La fameuse *tour d'Evrault*, malgré tous les efforts des antiquaires du pays pour la faire respecter, en considération de son origine païenne, a

été livrée aux batteurs de chanvre; la poussière a confondu tous les ornemens et tous les contours de son intérieur en une seule masse noirâtre; et sa voûte octogone, qui offre des particularités de construction unique, ne peut manquer de s'écrouler bientôt, grâce à l'ébranlement perpétuel que produit cette opération.

A Avignon, la ville papale, la ville aux mille clochers, la ville *sonnante*, comme l'appelait Rabelais, on voyait d'innombrables monumens de l'influence du saint-siège sur l'art, dans un tems où l'art était exclusivement catholique, à la différence de Rome, où, par une anomalie déplorable, aucun édifice remarquable ne porte l'empreinte des siècles où la foi faisait surgir sur tout le sol chrétien ces merveilles d'architectures dont le christianisme seul avait inventé les formes et les détails profondément symboliques. De tous ces monumens, le plus rare était à coup sûr le palais des Papes, habité par tous ceux qui passèrent le quatorzième siècle en France. Je ne pense pas qu'il existe en Europe un débris plus vaste, plus complet et plus imposant de l'architecture civile ou féodale du moyen-âge. Le voyageur, qui, arrivant par le Rhône, aperçoit de loin, sur son rocher, ce groupe de tours, liées entre elles par de colossales arcades, à côté de l'illustre cathédrale, est saisi de respect. Je n'ai vu nulle part l'ogive jetée avec plus de hardiesse. On dirait les gerbes d'un feu d'artifice lancées en l'air, et retenues, avant de tomber, par une main toute puissante. On ne saurait concevoir un ensemble plus beau dans sa simplicité, plus grandiose dans sa conception. C'est bien la papauté tout entière, debout, sublime, immortelle, étendant son ombre majestueuse sur le fleuve des nations et des siècles qui roule à ses pieds . . .

Eh bien! ce palais n'a pas trouvé grâce devant les royaux protecteurs de l'art en France. L'œuvre de destruction a été commencée par Louis XIV; après qu'il eut confisqué le comtat Venaissin sur son légitime possesseur, il fit abattre la grande tour du palais pontifical, qui dominait les fortifications récentes de Villeneuve d'Avignon. La révolution en fit une prison, et une prison douloureusement célèbre par le massacre de la Glacière. L'empire ne paraît avoir rien fait pour l'entretenir. La restauration a systématisé sa ruine. Certes, ce palais unique

avait bien autrement le droit d'être classé parmi les châteaux royaux, que les lourdes masures de Bordeaux ou de Strasbourg; certes, le roi de France ne pouvait choisir dans toute l'étendue de son royaume un lieu plus propice à sa vieille majesté, au milieu de ces populations méridionales qui avaient encore foi en elle. Mais point. En 1820, il fut converti en caserne et en magasin, sans préjudice toutefois des droits de la justice criminelle, qui y a conservé sa prison. Aujourd'hui, tout est consommé; il ne reste plus une seule de ces salles immenses dont les rivales n'existent certainement pas au Vatican. Chacune d'elles a été divisée en trois étages, partagées par de nombreuses cloisons; c'est à peine si, en suivant d'étage en étage les fûts des gigantesques colonnes qui supportaient les voûtes ogives, on peut reconstruire par la pensée ces enceintes majestueuses et sacrées, où trônait naguère la pensée religieuse et sociale de l'humanité. L'extérieur de l'admirable façade occidentale a été jusqu'à présent respecté, mais voilà tout : une grande moitié de l'immense édifice a été déjà livrée aux démolisseurs; dans tout ce qui reste, ses colossales ogives ont été remplacées par trois séries de petites fenêtres carrées, correspondantes aux trois étages de chambrées dont je viens de parler: le tout badigeonné proprement et dans le dernier goût. Dans une des tours, de merveilleuses fresques, qui en couvraient la voûte, ne sont plus visibles qu'à travers les trous du plancher, l'escalier et les corridors de communication ayant été démolis. D'autres, éparses dans les salles, sont livrées aux dégradations des soldats, et aux larcins des touristes anglais et autres. Le juste milieu, pour ne pas rester en faute à l'égard de ses prédécesseurs, vient d'arrêter la démolition des arcades de la partie orientale, pour faire une belle cour d'exercice. Définitivement l'art et l'histoire ont de moins un monument unique, et les gouvernemens *tutélaires* une tache de plus.

Je ne puis m'empêcher de transcrire ici quelques passages d'une lettre que m'écrit à ce sujet un jeune industriel d'Avignon. Ils vous montreront combien il y a souvent d'intelligence et d'élévation enfouies dans nos provinces digraciées. Voici ses paroles :

« Sur un sol où le culte des souvenirs historiques conserve-

» rait quelques autels, on adorerait ces nobles débris. Tandis » que les ruines vont tous les jours s'amoncelant sur notre vieille » terre d'Europe, on ne croirait pas qu'il fût possible de dédai- » gner un des plus beaux monumens que la foi religieuse du » moyen-âge ait transmis à l'incrédulité du nôtre. Si le palais de » Jean XXII est devenu une caserne du maréchal Soult, si, à » ces fenêtres, où paraissait la figure radieuse des pontifes pour » jeter une bénédiction solennelle *urbi et orbi*, l'œil n'aperçoit » plus aujourd'hui que des baudriers, des équipemens de sol- » dats se séchant au soleil ; si ces salles, autrefois remplies de » cardinaux, d'évêques, de fidèles, accourus de tous les points » du monde chrétien, sont en ce moment des cuisines, des ate- » liers, on a le droit de gémir et de maudire tout bas le siècle » qui a pu faire une saisie si amère, une confiscation si vio- » lente de tout ce qu'il y a de plus doux dans la mémoire des » hommes. »

Notez qu'il n'y a aucune excuse, aucun prétexte pour cette froide barbarie. Il n'y a pas une de ces pierres pontificales qui ne soit blanche, solide, adhérente aux autres, comme si elle avait été posée hier; elles ont essuyé cinq cents hivers comme un jour; le tems s'est incliné devant elles et a passé outre. Il a fallu que la chétive main du pouvoir vint tout exprès souiller et vexer cette grande chose....

Il faut encore nommer Eysse, célèbre abbaye, près Villeneuve d'Agen, qui est aussi transformée en maison centrale de détention, ce qui a motivé la destruction de deux églises, l'une, celle des religieux, célèbre par sa beauté, l'autre, celle de la paroisse même, qui avait le malheur de se trouver sur la limite des nouvelles constructions. Il paraît que de tout tems le vandalisme a été du goût des gouvernemens. Je lisais dernièrement dans une vieille histoire du Cambresis par Le Carpentier (Leyde 1664, p. 158), que Charles-Quint fit détruire à Cambrai la magnifique église collégiale de Saint-Géry, pour en consacrer les matériaux à la construction d'une citadelle, dont il se servit ensuite pour ôter à la ville ses droits et priviléges. On est fidèle aux bonnes habitudes.

En voilà assez sur les exploits du gouvernement, en fait de beaux-arts. Nous n'en avons pas moins entendu de plaisans

députés demander gravement et obtenir un supplément de plusieurs millions à la liste civile, pour mettre la royauté en état de *protéger les arts*. Pauvres arts ! il ne leur manquait plus, comme à la religion, que cette dernière dégradation, la protection royale au dix-neuvième siècle....

Pardon, mon ami, de cette digression, je passe au vandalisme des autorités municipales.

A Agen, la belle cathédrale de Saint-Etienne a été abattue sous l'empire, parce qu'il eût coûté trop cher de la réparer. Les piliers gothiques de la nef sont restés debout comme pour attester le vandalisme des autorités : l'enceinte sacrée sert de marché aux bestiaux ; les matériaux provenant de la destruction ont été employés à la construction d'une nouvelle salle de spectacle. A Saint-Marcellin en Dauphiné, on y a mis moins de façon ; le conseil municipal s'est emparé d'une des deux seules églises de la ville et a décrété qu'elle servirait désormais de salle de spectacle. Aussitôt dit, aussitôt fait.

A Saint-Savin dans les Pyrénées, près de Pierrefitte, le conseil municipal vient de faire raser une église romane de la plus haute antiquité et d'un incontestable intérêt, pour la remplacer par une place publique.

Tout le monde a entendu parler de la destruction de l'abbaye de Saint-Bertin à Saint-Omer, crime qui a eu quelque retentissement en France, grâce à M. Vitet. Mais ce qu'on ne sait pas généralement, et ce qui m'a été affirmé par d'honorables habitans de Saint-Omer, c'est que cette destruction a été surtout motivée par l'ombre que projetaient ces majestueuses ruines sur les tulipes du jardin d'un des principaux fonctionnaires municipaux. *Ote-toi de mon soleil*, leur a dit ce Diogène d'une façon nouvelle, et l'abbaye a disparu.

A Moissac, il y a, comme vous savez, une abbaye célèbre pour avoir reçu l'hommage féodal d'un roi de France, de Philippe-le-Hardi, je crois. Elle mérite de l'être bien plus encore à cause de l'extrême beauté de son église et de son cloître, monumens précieux de la transition du plein cintre à l'ogive. La municipalité s'est emparée de ce cloître, et savez-vous le parti qu'elle en tire ? Elle en fait scier les admirables colonnes une à une pour les transporter ailleurs, et si j'ai bonne mémoire,

pour les utiliser dans la construction d'une halle. L'église elle-même ne leur a pas échappé ; il y a quelques années, sa façade, qui est une des pages les plus curieuses que l'art mystérieux du moyen-âge ait tracée dans le midi, parut à M. l'adjoint avoir besoin de quelque enjolivement ; aussi profita-t-il de l'absence de M. le maire pour la faire badigeonner du haut en bas ; vous ne devineriez jamais en quelle couleur ? en bleu ! L'intérieur était déjà, grâce aux soins de la fabrique, revêtu d'une triple parure de bleu, blanc et jaune.

Ce n'est plus là de la destruction, comme vous voyez, c'est de la restauration paternelle et bienveillante, manie qui possède nos autorités de tout rang et de toute nature. A Pamiers, il y a une cathédrale dont Mansard eut le bon goût de conserver le clocher à ogive triangulaire, lorsqu'il reconstruisit la nef dans le goût du dix-septième siècle. Mais ce pauvre clocher n'a pu échapper à un badigeonneur officiel, intitulé architecte du département, lequel est venu tout exprès de la préfecture pour le peindre en rose.

Quand ces autorités usent de leurs droits en déléguant des fonctions importantes pour l'art et les monumens historiques, elles déploient d'ordinaire autant de discernement que lorsqu'elles mettent elles-mêmes la main à l'œuvre. Je n'en veux citer qu'un exemple : on a nommé, il y a quelques années, à Amiens, un bibliothécaire, dont toute la vie précédente avait été complètement étrangère à ce genre d'étude, et qui, trouvant que les manuscrits in-folio que renfermait sa bibliothèque ne pouvaient pas entrer dans les rayons des casiers, crut que le meilleur parti était de les réduire en les rognant à la hauteur nécessaire. Il est très-flatteur pour la France éclairée et régénérée d'avoir donné ainsi une seconde édition du trait de ces cosaques, qui, lors du transport de la bibliothèque de Varsovie ou de Vilna à Pétersbourg, scièrent par le milieu les livres qui étaient trop gros pour entrer dans leurs caisses.

Puisque j'en suis aux bibliothèques, je ne puis passer sous silence l'idée lumineuse de ce conseiller municipal de Châlons-sur-Saône, qui, pour contribuer de son mieux à la diffusion des lumières et de l'instruction publique, proposa gravement de consacrer à la reliure des livres d'école les parchemins des

missels et autres manuscrits de la bibliothèque de la ville...

Ce qui dépasse tout ce que j'ai vu de barbarie en ce genre, c'est le spectacle dont j'ai été témoin à Cadouïn, en Périgord, lieu où se trouvent enfouis dans un désert des chefs-d'œuvre de peinture, de sculpture et d'architecture. Cadouïn est un ancien monastère de Bernardins, fondé, dit-on, par saint Bernard lui-même. Il en reste une église et un cloître. Je veux, en passant, vous parler de l'église. Elle est d'abord très-remarquable par son architecture, qui est tout en plein cintre, avec la corniche en damier qui se retrouve dans tant d'églises du midi. La voûte seule est en ogive très-primitive. La façade est originale: elle offre un couronnement semi-hexagonal, soutenu par une colonnade de neuf arcs en plein ceintre d'une grande élégance. C'est un type tout-à-fait méridional, de même que la petite coupole qui s'élève au-dessus du transept. Le chœur est parfait, et les enroulemens en feuillage des cinq croisées qui l'éclairent, d'une grande délicatesse, malgré le badigeon qui les recouvre. A la voûte de ce chœur se trouve la peinture la plus remarquable du moyen-âge que j'aie rencontrée en France: c'est une fresque qui représente la résurrection de Notre-Seigneur. Au premier regard que je jetai sur cette voûte, mes yeux, déshabitués depuis long-tems de jouissances pareilles, crurent retrouver leurs anciennes amours des écoles toscane et ombrienne, antérieures à Raphaël. Le Christ, tenant à la main le gonfalon de la croix, met le pied hors du tombeau; deux soldats endormis gisent de chaque côté; deux anges, en longues tuniques, soutenus dans l'air par leurs ailes déployées, encensent, avec des encensoirs d'or, le vainqueur du péché et de la mort: un paysage simple et gracieux dans le fond, avec un ciel d'azur foncé, parsemé de grandes fleurs de lys d'or en guise d'étoiles. En Italie, cette fresque, qui rivaliserait avec quelques-unes des plus célèbres que j'aie vues, serait à peu près de la fin du quinzième siècle. Je ne connais pas assez l'histoire de l'art en France pour en conjecturer la date même approximative; et, dans le pays, on n'a pu me fournir aucun renseignement ni sur son époque, ni sur son auteur. Rien ne saurait surpasser la majestueuse placidité du Christ, le naturel de la pose des soldats endormis, le tendre respect, l'amoureuse adoration des deux anges. Toute

la composition est empreinte de cette suavité harmonieuse, de ce goût naïf et pur, de cette simplicité exquise, de cette transparence de couleur, enfin de cette vie surnaturelle et céleste, si bien adaptées aux sujets d'inspiration religieuse, et si universellement répandues sur toutes les œuvres de la divine dynastie qui a régné sur la peinture depuis l'angélique moine de Fiésole jusqu'à Pinturicchio; dynastie que Raphaël a détrônée, mais qui n'en sera pas moins toujours celle des princes légitimes de l'art.

Je me laisse aller, mon ami, à une admiration que vous partageriez, j'en suis sûr, si vous aviez été avec moi, et j'oublie mon cloître et mes vandales. A côté donc de cette église se trouve un autre chef-d'œuvre, car on dirait que les chefs-d'œuvre des trois arts se sont donné rendez-vous dans ce coin de terre oublié et presque inconnu dans les environs mêmes. C'est le cloître intérieur de l'ancien monastère, véritable bijou de l'époque la plus brillante de la transition qui a précédé la renaissance, marqué au sceau de l'influence mauresque et orientale qui envahit alors l'imagination française. Je crois qu'il n'existe pas en France un morceau de ce tems plus riche, plus fini, plus orné. Si on avait le courage d'y trouver un défaut, ce serait la profusion des détails, la beauté vraiment trop coquette des ornemens. On est tenté de croire d'abord que l'imagination du sculpteur s'est abandonnée sans frein à ses caprices; mais en examinant de plus près, on reconnaît qu'il n'y a rien dans cette incroyable abondance qui ne soit strictement en harmonie avec la sainteté du lieu, rien qui n'ait été dominé par une inspiration profondément religieuse. Le trône de l'abbé au milieu des bancs de ses moines, exposés au soleil du midi, est surtout remarquable par un bas-relief qui représente Jésus-Christ portant sa croix, aussi pur de goût que noble et simple d'expression. La souche de chacune des ogives de la voûte est entourée de riches sculptures du même genre, qui reproduisent les principales paraboles de l'ancien et du nouveau Testament; on distingue surtout Job et ses amis, le mauvais riche, et un très-beau groupe du jugement dernier. Ces sculptures se répètent dans les chapiteaux et les plinthes des colonnes qui forment les arcades à ogives par où le jour pénètre dans le cloître. Les

fenestrages de ces arcades sont découpées à jour en forme de cœurs ou de fleurs-de-lis. Mais ce qu'il y a de plus admirable dans cette construction, ce sont les pendentifs de la voûte elle-même, sillonnée et surchargée d'arêtes ciselées. Ces pendentifs, qui se trouvent à chaque clef de la voûte, se composent chacun d'une statuette d'un travail exquis : c'est tantôt le symbole consacré d'un évangéliste, tantôt un prophète à longue barbe, tantôt un ange ailé, se balançant presque sur une longue banderolle où sont inscrites les louanges de Dieu : toutes ces figures planent sur le spectateur, et semblent le contempler avec une infinie douceur; on dirait que les cieux se sont introuverts, et que les élus viennent présider aux innocens délassemens des habitans de ce lieu solitaire et sacré.

Maintenant voulez-vous savoir ce qu'est devenu ce ravissant chef-d'œuvre ? Je vais vous en raconter la lamentable et honteuse histoire. Vendu révolutionnairement, il appartient maintenant à MM. Verdier et Guimbaut, dont les noms méritent une place toute spéciale dans les annales du vandalisme. Il y a quelques années, plusieurs catholiques des environs conçurent le projet de fonder un établissement de trapiste dans ce site vénéré, ce qui eût assuré la conservation en entier du monument et de toutes ses dépendances. L'on fit à ce sujet les offres les plus avantageuses à MM. les propriétaires, mais ils se sont bien gardés de devenir complices d'un acte aussi rétrogade. Ils ont préféré détruire peu à peu tout le monastère à l'exception du petit cloître intérieur : au moment où je m'y suis trouvé, une tour hexagone très-ornée était sous le marteau. La pioche de l'ouvrier a atteint sous mes yeux une charmante sculpture qui formait, à ce que je pense, le chapiteau de la retombée d'une voûte. Quant au cloître intérieur, destiné spécialement aux récréations des religieux après les offices du chœur, comme il n'avait de communication qu'avec l'église et les cellules, et non pas avec les cours extérieures, les acquéreurs ont jugé à propos de réclamer un droit de passage *à travers l'église*. Déboutés de leur prétention par les tribunaux, ils s'en sont dédommagés ainsi qu'il suit : ils ont rempli la moitié de leur cloître de bûches, de fagots et de poutres, qu'ils ont entassés le plus haut possible contre ces délicieuses sculptures; et chaque jour en les déplaçant, on

abat quelque tête, quelque figurine, on enlève quelque pendentif, on défonce quelque colonnette des croisées. Dans l'autre moitié, ils ont parqué des pourceaux; oui, des pourceaux. C'est la litière d'une truie qui occupe la place du trône de l'abbé, au-dessous du bas-relief de Jésus portant sa croix; ces représentans des propriétaires broutent le jour dans l'enceinte intérieure que bordent les arceaux du cloître, et la nuit ils se vautrent sous les trésors de beauté dont je viens de vous parler.

J'ai senti le rouge me monter au front en contemplant ce spectacle. Il n'y a qu'en France, pensai-je tristement, où je rougirais ainsi; il n'y a qu'en France où un voyageur soit exposé à rencontrer une dévastation aussi sacrilège, un mépris aussi effronté de l'art, de la religion, de l'histoire et de la gloire du pays.

Et encore songez que Cadouïn est dans un pays reculé, très-catholique, très-noirci par M. Charles Dupin, au milieu des landes et des bois, loin de toute ville et de toute route, et qu'on ne peut y arriver qu'à cheval. Ah! s'il y avait eu dans le voisinage quelque grande route, quelque usine à fonder, le tout y aurait déjà passé. Ah! si la cupidité s'était mêlée à la froide manie de destruction! Pour le moment, on a trouvé qu'un cloître pareil pouvait servir, aussi bien qu'autre chose, d'étable à des pourceaux.

Mon ami, pardonnez à ma fureur, et hâtez-vous d'aller voir ce lieu encore si beau dans sa misère, avant que les brutes de diverses espèces qui l'habitent ne l'aient rendu complètement méconnaissable.

C'est avec une véritable douleur que je me vois forcé de m'élever contre les erreurs que commettent, en ce qui touche à l'art religieux, plusieurs membres de ce corps vénérable et sacré, aujourd'hui surtout, par ses malheurs. Mais si ces lignes tombent sous les yeux de quelques-uns d'entre eux, ils y discerneront, j'espère, une nouvelle preuve de l'intérêt et du respect que leur porte un fils et un ami....

Certes, et cela se comprend facilement, on ne saurait reprocher au clergé une envie de détruire, aussi étrangère à ses habitudes que contraire à ses devoirs et à son instinct; et si ce n'étaient quelques traits fâcheux qui sont, il faut le croire, plutôt imputables aux conseils de fabrique, lesquels tiennent beau-

coup de la nature des conseils municipaux, qu'au clergé tout seul, il serait juste de ne point lui assigner de rang dans la hiérarchie du vandalisme destructeur. Mais en ravanche il occupe, sans contredit, la première place parmi les *restaurateurs;* et avec les meilleurs intentions du monde, on ne restaure jamais rien, surtout de nos jours, sans préalablement détruire beaucoup.

C'est surtout une bien funeste et bien surprenante manie que celle de tout repeindre et de tout reblanchir, dont le clergé a été possédé pendant les quinze années de la restauration, et à laquelle il est loin d'avoir renoncé. Il a l'air de s'être dit : « Voilà les mauvais jours qui vont finir; une nouvelle ère de prospérité et d'éclat va se lever pour le catholicisme en France. Donnons en conséquence à nos églises un air de fête. Il faut les rajeunir, les pauvres vieilles; il faut prêter à ces antiques monumens d'une antique croyance toute la fraicheur du jeune âge; nous en lutterons d'autant mieux avec toutes les nouvelles religions qui pullulent autour de nous. Sus donc, mettons-leur du rouge, du bleu, du vert, du blanc, surtout du blanc; c'est ce qui coûte le moins; blanchissons donc, regrattons, peignons, fardons, donnons à tout cela l'éblouissante parure du goût moderne. Ce sera une manière comme une autre de montrer que la religion est de tous les siècles et de toutes les générations. »

Et chose à jamais déplorable, si cela ne s'est pas dit, cela s'est fait, et cela se fait encore tous les jours; et de la sorte on est parvenu à mettre nos plus beaux monumens religieux en état de lutter en blancheur avec la Bourse, et en élégante légèreté avec les Tuileries de Louis Philippe. Mais encore une fois, à quoi bon ces feintes et ces enjolivemens? Ministres du Seigneur! puisque les calamités du tems ne vous ont laissé que des temples de bois et de rude pierre, laissez voir ce bois et cette pierre et n'allez pas rougir de cette gloire!

Le midi de la France, bien plus encore que le nord, est exposé à cette épidémie de la détrempe et du badigeon; car tous les ans le Dauphiné, la Provence, le Languedoc, sont envahis par une nuée de peintres itinérans venus d'Italie, et qui étendent leurs déprédations jusqu'aux bords de la Garonne et de ses affluens. Ils viennent offrir leur talent aux rabais dans toutes les localités, et n'épargnent pas même les plus humbles pa-

roisses de campagne. Il est bien rare qu'un curé résiste à la tentation de remettre à neuf pour une somme minime son église, et de signaler ainsi son administration. Il y cède ordinairement malgré l'opposition fréquente des paysans, chez qui j'ai trouvé souvent la répugnance la plus louable pour ces rajeunissemens.

Il en résulte les choses a la fois les plus grotesques et les plus tristes. Parmi ces belles églises des provinces riveraines du Rhône, il n'y a guère que celle de Saint-Maximin, la plus célèbre de la Provence, qui ait échappé jusqu'à présent à la brosse dévastatrice, grâce au bon esprit de son curé, M. Laugier. Mais à Valence, la cathédrale, édifice à plein cintre d'une haute antiquité et d'une beauté réelle, a été repeinte en entier au dehors comme au dedans, et le plus complétement défigurée par des marbrures feintes, et d'autres niaiseries semblables. Mais à Saint-Antonin, la merveille du Dauphiné, l'église consacrée d'abord par Calixte II en 1118, reconstruite à l'époque du gothique le plus élégant, église à cinq nefs et à la voûte d'une élévation prodigieuse, appuyée sur une terrasse de maçonnerie de cent pieds de haut et de vingt pieds d'épaisseur, s'élevant solitaire et cachée presqu'à tous les yeux, loin de toute route, de toute rivière navigable, de tout moyen de transport, dans un désert où la foi seule pouvait faire surgir un pareil prodige; cette admirable église a vu ses cinq nefs enluminées avec la plus impitoyable exactitude de toutes les couleurs qui embellissent ordinairement un cabaret. Mais ce qui dépasse tout, à Avignon, ville qui semble dévouée à une persécution spéciale, la célèbre cathédrale de Notre-Dame des Dons, fondée sous Charlemagne, a subi dernièrement l'outrage d'un badigeonnage général. Rien n'a pu arrêter la fougue des restaurateurs. Une chapelle où Charlemagne fonda une de ses écoles de plain-chant, et où se trouve scellée dans le mur la chaire en ogive, d'une charmante simplicité, qui servait de trône pontifical aux papes du quinzième siècle; cette chapelle a été souillée des peintures les plus risibles : c'est à peine si l'on a épargné le magnifique mausolée de Jean XXII, type des tombeaux à dais et à pendentifs du quatorzième siècle. Sans doute pour échapper aux dangers de la concurrence, la même brosse a effacé jusqu'à la dernière trace d'une fresque inappréciable, attribuée

à Simon Memmi de Sienne, l'ami de Pétrarque et de Laure, et où il avait représenté les deux amans sous les traits de saint Georges et de la vierge qu'il délivre du dragon. On en montre encore la place toute blanche!

Passez le Rhône, parcourez le Languedoc et la Guyenne; remontez jusqu'à la Loire, partout le même système. Je parlerai tout-à-l'heure de Toulouse. A Foix, la principale église, très beau vaisseau gothique à une seule nef, a été indignement abîmé, il y a peu d'années: les colonnes du chœur ont été transformées en pilastres ioniques avec accompagnement de chérubins en faïence. A Villeneuve d'Agen, la voûte extrêmement curieuse du chœur de Sainte-Catherine a été triplement badigeonnée en vert, jaune et blanc. A Agen, le curé de Notre-Dame, ancienne église des Dominicains, à deux nefs, d'un gothique sévère et pur comme toutes les fondations de cet ordre, a dépensé quatre-vingt mille francs pour y faire construire, à l'extrémité de chaque nef, un monstrueux autel dans le genre Pompadour, avec volutes, gonflures, et tout ce qui caractérise le bon goût du dix-huitième siècle; plus une chaire en marbre creusée dans un des murs latéraux en forme de coquetier. Je n'ai pas été à Montauban, mais un jeune homme que j'ai vu, ramassait, il y a quelques mois, dans la chapelle d'une confrérie, des têtes charmantes provenant de sculptures du moyen âge que le ciseau d'un maçon faisait voler en éclats. A Auch, dans un diocèse administré d'une manière si éclairée par M. le cardinal d'Isoard, on avait sérieusement arrêté la démolition du jubé de l'admirable cathédrale, monument presque unique dans le midi de la France, mais qui avait le tort d'empêcher les fidèles de jouir assez complètement de la vue de l'officiant. Et ce honteux projet n'a été arrêté que par l'intervention d'un jeune homme étranger au pays.

A Périgueux, la cathédrale de Saint-Front, une des plus anciennes de France, dont toutes les parties, moins le clocher, sont antérieures au dixième siècle, a été badigeonnée en jaune du haut en bas, et pour mieux trancher sur le jaune, les pilastres, le profil des pleins cintres, les bordures des arcades ont été peints en orange rougeâtre. Le portail de l'église encore

plus ancienne de la Cité a été détruit et remplacé par une sorte de porte cochère bien blanche, bien nue et bien triangulaire. Au-dessus de cette nouvelle entrée de la maison de Dieu, et sans doute pour sa plus grande gloire, se lit en grandes lettres le nom du destructeur et du reconstructeur, Viger 1829. Ce monsieur a sans doute voulu se recommander ainsi à la publicité : je m'empresse de concourir autant que je le puis à l'accomplissement de son vœu.

A Bazas, jolie petite ville du Bordelais, il y a une merveilleuse cathédrale du gothique le plus pur sans transepts, qui rappelle celle de Caudebec, que Henri IV appelait la plus belle *chapelle* qu'il eût jamais vue de sa vie, parce qu'il lui répugnait de donner le nom d'église à un édifice qui ne fût pas en forme de croix. Cette cathédrale est excellente de simplicité, d'élégance, d'unité. Les sculptures des trois portails de sa façade offrent des beautés du premier ordre : elles représentent la vocation de saint Pierre, le couronnement de Notre-Dame et le jugement dernier, avec le cortège obligé de saints et d'anges nichés dans les arceaux mêmes. Les anges qui présentent les âmes à Notre-Seigneur, et les morts qui brisent leurs tombeaux, sont surtout étonnans de hardiesse et d'expression. Tout ceci, grâce au ciel, a échappé tant bien que mal, ainsi que la nef, qui, par une exception presque miraculeuse, laisse voir les joints de ses vieilles pierres. Mais on s'est dédommagé dans les bas-côtés : ils ont été peints en blanc jaune à l'intérieur, et en gris bleu au dehors : de plus, dans chacune des chapelles, on a peint deux cassolettes, comme on en voit sur les enseignes des parfumeurs qui vendent l'*eau des odalisques*, à cela près qu'elles sont de grandeur colossale, et qu'il s'en échappe le long du mur des torrens de flamme du plus bel écarlate et une fumée proportionnelle. Vous concevez l'effet que cela produit au fond d'une sombre chapelle à ogive et à fenêtre en trèfle.

Je pourrais encore nommer comme victimes de semblables dévastations les églises de Langon, Angoulême, Bergerac, et sur les bords de la Loire, Saint-Pierre de Saumur, le charmant oratoire de Louis XI à Lentilly; enfin, à Candes, la belle église bâtie sur le lieu où mourut saint Martin, et où se passa, au

sujet de ses reliques, la célèbre dispute des Poitevins et des Tourangeaux, dont saint Grégoire de Tours nous a conservé le touchant et poétique récit.

Et ce que je viens de révéler est-ce un fait isolé, extraordinaire ? Non, et qui le sait mieux que vous ? c'est la réproduction fidèle de ce qui se passe chaque jour dans toutes les cathédrales et dans l'immense majorité des paroisses de France.

Il n'en est pas moins vrai que c'est du clergé seul que peut venir le salut des chefs-d'œuvre dont il est dépositaire. D'abord, il a seul la puissance d'intervenir dans leur destinée d'une manière efficace et populaire ; puis l'admirable unité et l'esprit d'ensemble qui font sa force comme corps, assureraient le triomphe et l'application rapide et générale d'un principe quelconque de régénération et de conservation, dès qu'on serait venu à bout de le convaincre de la vérité de ce principe. Enfin, et ceci touche uniquement à mes observations personnelles, dans les nombreuses tentatives que j'ai faites pour réveiller dans différentes localités le respect de l'art national et chrétien, le culte de ses sacrés débris, je n'ai trouvé que chez les ecclésiastiques la sympathie et l'intelligence nécessaires pour goûter ces idées. Je puis même dire que jamais je n'ai rencontré de prêtre de campagne, à qui elles ne parussent tout d'abord raisonnables et religieuses. J'ai reconnu que si, dans leurs reconstructions et réparations, ils laissent prédominer un goût si faux et si risible, c'est uniquement par défaut d'études nécessaires, études que leur occupation et leur petit nombre leur ont rendu impossibles. Ce goût n'est pas le leur, il leur est imposé soit par les funestes traditions du dernier siècle, soit par les exigences des conseils de fabrique, soit enfin par les pitoyables projets des architectes.

Je citerai d'ailleurs plusieurs exemples de fidélité à cette honorable mission qui convient si naturellement au clergé. J'ai déjà parlé du soin qu'avait mis M. Laugier, curé de Saint-Maximin, à préserver son église du vandalisme restaurateur. Je dois rendre le même hommage à M. Chatrousse, ancien curé de Vienne, qui a fait dans son admirable cathédrale de Saint-Maurice des réparations aussi généreuses que conformes à la primitive architecture de ce saint édifice, dont le vieux

front semble se mirer avec tant de majesté dans les eaux du Rhône. A Toulouse, l'ancien curé de Saint-Sernin a défendu victorieusement son église contre les badigeonneurs du conseil de fabrique, qui, après en avoir couvert l'extérieur d'un jaune officiel, voulaient encore pénétrer dans l'intérieur; mais il les a arrêtés sur le seuil. A Bordeaux, celui de Saint-Seurin a remporté un triomphe encore plus beau sur la fabrique, qui voulait faire disparaître comme inutile un trône épiscopal avec dais, du quinzième siècle, en pierre sculptée avec la plus grande délicatesse. Enfin, au moment où j'écris, de jeunes prêtres qui ont eu le courage de projeter au milieu de nos orages et de nos misères le rétablissement des sérieuses et solitaires études de la congrégation de Saint-Maur, viennent, en s'installant à l'abbaye de Solême dans le Maine, de sauver les célèbres sculptures de Germain Pilon qui décorent cet édifice, qui trois mois plus tard seraient tombées sous le marteau destructeur, et que certes ni le gouvernement ni les autorités locales n'auraient jamais songé à défendre.

A Toulouse, l'église des Cordeliers, bâtie au quatorzième siècle, célèbre par ses fresques, ses vitraux, par des bas-reliefs de Bachelier, élève de Michel-Ange, et un des meilleurs sculpteurs de la renaissance, par les tableaux d'Antoine Rivalz, par le tombeau du président Duranti, et surtout par son caveau, qui avait la propriété de conserver les corps dans leur état naturel; cette église a été complétement dépouillée et changée en magasin de fourrage. Ceux qui sont assez heureux pour y entrer par la protection de quelque palfrenier, peuvent encore admirer l'élévation et la hardiesse des voûtes, mais voilà tout. Les croisées ont été murées; on a comblé le caveau où l'on avait montré pendant si long-temps un corps qu'on disait être celui de cette *belle Paule*, si renommée par sa beauté au temps de François Ier, qui faisait naître une émeute à Toulouse lorsqu'elle se dérobait pendant trop long-temps aux regards du peuple, et qui fut condamnée par arrêt du parlement à se montrer en public au moins deux fois par semaine.

L'église des Jacobins ou Dominicains qui a deux nefs d'une hauteur prodigieuse, si vantée dans toutes les anciennes descriptions de Toulouse, est complétement inaccessible aujour-

d'hui. Elle a été octroyée à l'artillerie, qui a établi une écurie dans la partie inférieure, et distribué le reste en greniers et en chambres. On ne peut juger de son ancienne forme que par l'extérieur qui est en brique, et notamment par son admirable clocher étagé, qui a été épargné jusqu'à présent, et qui est le plus beau de Toulouse. Je vous fais observer en passant qu'une sorte de fatalité toute particulière semble s'attacher aux églises construites par les Dominicains, toujours d'un goût si simple, si pur, si régulier : elles sont partout choisies en premier lieu par les destructeurs. A Avignon, la belle église de Saint-Dominique, la plus célèbre de cette ville après la cathédrale, a été aussi métamorphosée en fonderie de canon.

Je n'ai pas le courage de parler des autres églises qui, comme Saint-Pierre, Saint-Éxupère, ont été hideusement modernisées et rendues complétement méconnaissables. Cette contagion a gagné la Daurade, fameuse basilique qui a été fondée par les Visigoths, et qui tire son nom de la dorure des anciennes mosaïques de l'époque hiératique.

Malgré toutes les misères que je vous ai racontées, je ne veux pas terminer sans reconnaître comme un fait accompli l'existence d'une réaction en faveur de l'art historique et national, réaction timide et obscure, mais progressive et pleine d'avenir. Cette réaction, mon ami, c'est vous qui l'avez commencée, qui l'avez popularisée; je ne me lasse pas de le répéter, car j'aime à vous faire un patrimoine de cette gloire. Elle se manifeste aujourd'hui de deux manières : d'abord par des recherches approfondies sur les divers caractères et les développemens successifs des monumens locaux; tels sont les excellens travaux de M. de Caumont et de la société archéologique de Normandie, à Caen; ceux de MM. Liquet et Langlois, à Rouen; de M. Jouannet, à Bordeaux; de M. du Mège (1), à Toulouse....

Un jour peut-être surgira-t-il au sein de nos chambres un législateur assez éclairé, assez patriotique, pour demander des dispositions spéciales en faveur des monumens nationaux, comme on en demande chaque jour en faveur de l'industrie et

[1] Ce savant écrivain vient d'annoncer la publication d'un ouvrage qui sera du plus grand intérêt, intitulé, *Archéologie Pyrénéenne.*

du commerce. La loi sur l'expropriation offrait pour cela une excellente occasion : mais l'une de ces deux chambres l'a déjà laissé échapper, et l'autre n'en profitera certainement pas.

Il se peut du reste que nous voyions bientôt s'organiser à Paris une association centrale pour la défense de nos monumens historiques, association qui offrira un point de ralliement à tous les efforts individuels, un foyer d'unité pour toutes les recherches et toutes les dénonciations, qui sont en ce moment nos seules armes contre les dévastations des administrations et des propriétaires. Complétement indépendans du pouvoir, nous espérons peu à peu venir à bout d'engager tout ce qui est jeune, intelligent et patriotique dans une sorte de croisade contre le honteux servage du vandalisme, et purifier, par la force de la réprobation publique, notre sol antique de cette souillure trop long-temps endurée.

Toutefois je ne vous dissimule pas l'intime conviction où je suis, que cette réaction n'aura jamais rien de général, rien de puissant, rien de populaire, tant que le clergé n'y aura pas été associé, tant qu'il n'aura pas été persuadé qu'il y a pour lui un devoir et un intérêt à ce que les sanctuaires de la religion conservent ou recouvrent leur caractère primitif et chrétien. Le clergé seul, comme je l'ai dit plus haut, peut exercer une influence positive sur le sort des monumens ecclésiastiques qui sont incontestablement les plus nombreux et les plus précieux de tous ceux que nous a légués le moyen âge. Lui seul peut donner quelque ensemble à des tentatives de restauration, et à un système de préservation; lui seul peut obtenir d'importans résultats avec de chétifs moyens; lui seul enfin peut attacher à cette œuvre un caractère de popularité réelle, en y intéressant la foi des masses. Or, point d'art sans foi; c'est un principe dont l'évidence ne nous est que trop douloureusement démontrée aujourd'hui. C'est la foi seule qui a pu peupler la France des innombrables richesses de notre architecture nationale; c'est elle seule qui pourra les défendre et les conserver.

Je finis ici mon invective, rédigée d'après des notes bien incomplètes et des souvenirs bien confus. Vous-mêmes, peut-être trouverez-vous que j'y ai mis trop de passion et d'amertume :

mais c'est que, voyez-vous, mon ami, nous autres catholiques, nous avons un motif de plus que vous pour gémir de cette brutalité sacrilège et pour nous indigner contre elle. C'est que nous allons adorer et prier là où vous n'allez que rêver ou admirer; c'est qu'il nous faut, pour y bien prier, nos vieilles églises, telles que la foi si féconde et la piété si ingénieuse de nos aïeux les ont conçues et créées, avec tout leur symbolisme inépuisable et leur cortége d'inspirations célestes cachées sous un vêtement de pierre. C'est que là se dresse encore devant nous la vie toute entière de nos aïeux, cette vie si dominée par la religion, si absorbée en elle, leur imagination si riche et si intarissable, mais en même tems si réglée et si épurée par la foi, leur patience, leur activité, leur résignation, leur désintéressement; tout cela est là devant nous, leurs tièdes et faibles descendans, comme une pétrification de leur existence si exclusivement chrétienne. C'est que pas une de ces formes si gracieuses, pas une de ces pierres si fantastiquement brodées, pas un de ces ornemens qu'on appelle capricieux, n'est pour nous sans un sens profond, une poésie intime, une religion voilée. C'est qu'il nous est permis et presque commandé de voir dans cette croix alongée que reproduit le plan de toutes les églises anciennes la croix sur laquelle mourut le Sauveur; dans cette triplicité perpétuelle de portails, de nefs et d'autels, un symbole de la trinité divine; dans la mystérieuse obscurité des bas-côtés, un asile offert à la confusion du repentir, à la souffrance solitaire; dans ces vitraux qui interceptent en les tempérant les rayons du jour, une image des saintes pensées qui peuvent seules intercepter et adoucir les ennuis trop perçans de la vie; dans l'éclatante lumière concentrée sur le sanctuaire, une lueur de la gloire céleste; dans le jubé, un voile abaissé entre notre faiblesse et la majesté d'un sacrifice où la victime est un Dieu. L'orgue, n'est-ce pas la double voix de l'humanité, le cri glorieux de son enthousiasme mêlé au cri plaintif de sa misère? Ces roses éclatantes de mille couleurs, cette vie végétale, ces feuilles de vigne, de chou, de lierre, moulées avec tant de finesse, n'indiquent-elles pas une sanctification de la nature, et de la nature humble et populaire, par la foi? Dans cette exclusion générale

des lignes horizontales et parallèles à la terre, dans le mouvement unanime et altier de toutes ces pierres vers le ciel, n'y a-t-il pas une sorte d'abdication de la servitude matérielle et un élancement de l'âme affranchie vers son créateur? Enfin, la vieille église tout entière, qu'est-elle si ce n'est un lieu sacré par ce qu'il y a de plus pur et de plus profond dans le cœur de vingt générations, sacré par des émotions, des larmes, des prières sans nombre, toutes concentrées comme un parfum sous ses voûtes séculaires, toutes montant vers Dieu avec la colonne, toutes s'inclinant devant lui avec l'ogive, dans un commun amour et une commune espérance?

Fils du vieux catholicisme, nous sommes là au milieu de nos titres de noblesse : en être amoureux et fiers, c'est notre droit; les défendre à outrance, c'est notre devoir. Voilà pourquoi nous demandons à répéter, au nom du culte antique, comme vous au nom de l'art et de la patrie, ce cri d'indignation et de honte qu'arrachait aux papes des grands siècles la dévastation de l'Italie : *Expulsons les Barbares.*

Le Comte CH. DE MONTALEMBERT.



Astronomie.

TOUTE-PUISSANCE DE DIEU,

MANIFESTÉE PAR LA CONTEMPLATION DES CORPS CÉLESTES ET DE LEURS RÉVOLUTIONS.

Le docteur Chalmers jouissait en Ecosse d'une grande réputation comme prédicateur. Nous espérons que nos lecteurs nous sauront gré de leur donner les morceaux suivans, extraits de deux de ses sermons qui ont eu plusieurs éditions. Ils y trouveront d'*ingénieuses probabilités* sur la question de savoir si les astres et les planettes sont habités.

Celui-là même qui est étranger aux découvertes astronomiques ne peut qu'être frappé de l'imposant spectacle des cieux et de la régularité solennelle du mouvement des astres. Qu'est-ce que cette lune? Que sont ces planètes, ces étoiles? Elles attirent nos regards et excitent notre curiosité.

En nous livrant à leur contemplation, nous perdons de vue les petits intérêts, les petites inquiétudes et les petites passions de l'humanité; notre âme s'abandonne à une douce rêverie: elle parcourt des régions nouvelles et lointaines. Elle voit la nature dans ses plus grands traits et sous ses rapports les plus imposans; elle voit le Dieu de la nature revêtu de sagesse et de majesté.

Que peuvent être ces corps lumineux, disséminés dans l'espace? l'esprit de l'homme, toujours altéré de découvertes, s'est efforcé dans tous les temps d'arriver à cette connaissance: elle est la conquête des génies observateurs de nos jours.

Les travaux de la philosophie y ont été appliqués et l'astronomie est devenue aujourd'hui une science complète.

Nous savons tous que les objets paraissent diminuer dans leurs dimensions à mesure qu'ils s'éloignent de nous. Le vaisseau qui quitte la côte pour gagner la pleine mer, ne se montre bientôt que comme un point sur la borne de l'horizon. L'aigle qui s'élève dans la région des nuages, ne paraît que comme une tache à peine aperçue dans le vague des airs. Il en est de même de tous les corps, et les masses suspendues dans le firmament ne nous semblent petites que par l'immensité de leur distance. La notion de l'immensité trouble l'imagination, et écrase la pensée; mais il n'est pas moins certain que l'espace est sans bornes, puisque notre esprit est aussi incapable de les fixer que de comprendre qu'il n'en existe aucune. Si donc nous parlons de centaines de millions de lieues, nous ne disons rien de contraire aux simples notions du bon sens. Par des procédés qu'il n'est pas nécessaire d'expliquer ici, on s'est assuré de la distance et ensuite de la grandeur de quelques-uns des corps qui roulent dans le firmament; on a appris que le soleil est un globe, dont la grosseur excède plusieurs milliers de fois celle de la terre que nous habitons; que la lune elle-même est un monde; que quelques uns de ces astres qui n'offrent à l'œil qu'un point lumineux, présentent à l'observateur, aidé du télescope, des terres égales ou plus grandes que celles que nous habitons, et que dans notre présomption nous appelons quelquefois l'univers.

Que nous indiquent maintenant les probabilités les plus raisonnables? Notre terre est un globe d'une grandeur déterminée, et qui se meut dans l'espace, selon certaines règles fixes. Nous observons d'autres globes de grandeur égale ou supérieure, et sur lesquels un observateur qui regarderait notre terre ne la découvrirait que comme un point. Pourquoi donc supposer que notre petite habitation (petite du moins, si nous la comparons à l'immensité de l'espace) serait exclusivement le séjour de la vie et de l'intelligence? quelles raisons avons-nous de croire que ces corps célestes, qui sont de véritables terres pour les dimensions, ne sont pas aussi des terres sous le rapport de la vie? qu'est-ce qui pourrait nous donner à penser que le su-

prême architecte de l'univers, grand en sagesse comme il l'est en puissance, aurait tiré du néant ces habitations magnifiques, pour les laisser vacantes ?

Lorsque, des bords de l'Océan, nous observons une côte lointaine, qui se dessine faiblement sur l'horizon, nous ne nous représentons ni la richesse de ce paysage, ni le mouvement animé de l'industrie de ses habitans. La distance seule nous fait illusion. Il en est de même de ces mondes qui ne nous présentent qu'un disque éclairé et uniforme. Pourquoi conclure de cette apparence qu'ils ne sont qu'une vaste solitude ? qu'est-ce qui pourrait nous faire présumer que le silence et la mort s'étendent sur le reste de l'univers, tandis qu'autour de nous règnent le mouvement, l'ordre et la vie ? est-il vraisemblable que toute l'énergie de la puissance divine ait été employée sur cette particule de la création que nous appelons *la Terre*, et que toutes les richesses de la végétation, tous les bienfaits de la vie, toute la dignité des êtres doués d'une âme immortelle, soient resserrés dans les limites étroites de notre globe ?

Ce n'est pas tout. D'autres analogies nous conduisent à penser que ces mondes sont habités comme le nôtre. Nous savons que notre terre tourne sur elle-même, et nous voyons que tous les corps célestes, que nos observations peuvent atteindre, tournent également sur leur axe. Nous savons que notre terre parcourt une révolution autour du soleil dans le cours d'une année, et nous pouvons observer que toutes les planètes tracent leur révolution autour de cet astre. Sur ces corps, comme sur la terre, la nuit et le jour se succèdent, et les saisons règnent tour à tour. Le spectacle magnifique des eaux est le même pour ces planètes qu'il est pour la terre, et celle-ci, qui nous paraît si grande, n'est qu'un point dans le firmament, si on la suppose vue d'un de ces mondes.

Dans les grandes dispositions de sa sagesse, Dieu a fait pour les planètes comme il a fait pour la terre. Comment prononcerions-nous sans témérité que les rapports ne vont pas plus loin, parce que nous n'en voyons pas davantage ? dirons-nous que c'est pour l'amusement de quelques astronomes que les cieux ont été revêtus de magnificence ? réduirons-nous les con-

seils de Dieu à l'étroite mesure de nos vues? prononcerons-nous que la plus grande partie de la création n'est qu'une vaine parade, et que dans toutes les régions célestes il n'existe pas un adorateur de la divinité?

Le raisonnement acquiert plus de force encore par les découvertes que les instrumens perfectionnés nous ont mis à portée de faire sur les points de ressemblance de certains corps célestes avec notre globe. Nous savons maintenant que chacune des planètes a ses jours, ses nuits, et la succession des saisons; que quelques unes ont des satellites, comme notre lune, pour régler et éclairer les nuits, des montagnes et des vallées, une atmosphère qui peut servir à la respiration, des nuages qui peuvent amener des pluies fécondantes. Enfin l'une de ces planètes nous présente le phénomène d'une teinte blanche, qui augmente sur ses régions septentrionales pendant son hiver, et se dissipe pendant son été, qui s'évapore, retombe en neige pendant la saison froide, et se fond ensuite peu à peu.

Qui posera la limite des découvertes possibles dans les siècles à venir? qui essaiera de borner dans les succès de son activité l'instinct de connaître, de rechercher, et d'apprendre; ce que nous n'osons affirmer avec confiance, nous pouvons le conjecturer avec probabilité. Nos instrumens pourront acquérir une perfection dont nous n'avons aujourd'hui aucune idée. Ils nous feront découvrir, peut-être, des analogies plus grandes que celles que nous avons connues; ils nous permettront de confirmer par le témoignage des sens ce que le raisonnement nous fait conjecturer. Qui sait si nous ne découvrirons pas dans les mondes qui roulent au-dessus de nos têtes les vestiges de l'intelligence et le résultat des travaux de l'art! nous y verrons peut-être la teinte brillante de la végétation remplacer la couleur uniforme et terne de la saison froide, et celle-ci régner à son tour. Les secours d'un optique perfectionnée pourront nous faire apercevoir la métropole de quelque grand empire, et nous mettre à portée de tracer la carte de ces pays nouveaux. Enfin, le champ des conjectures s'ouvre devant nous sans limites. Il est réservé à nos neveux de savoir avec certitude ce que le raisonnement nous indique avec vraisemblance; c'est que les

globes planétaires sont des mondes qui nourrissent la vie, et que le Dieu créateur de ces mondes les a peuplés d'êtres capables de l'adorer.

Ces découvertes sur la science étendent le cercle de nos idées sur la création. Elles nous montrent le soleil placé au centre de notre système, distribuant la lumière et la chaleur, et variant les saisons dans des mondes plusieurs centaines de fois plus grands que le nôtre. Elles nous montrent que notre globe, avec toutes ses mers et ses continens, est un des moins considérables de ceux qui se meuvent autour du soleil, et qu'il ne pourrait pas même être aperçu d'un observateur placé sur la plus distante de ces planètes. Ces découvertes nous apprennent, que si notre terre, avec les millions d'habitans qui la couvrent, était tout à coup anéantie, il y aurait des mondes qui ignoreraient cet évènement, en apparence si grand et si redoutable, et d'autres pour lesquels il ne serait que la disparition d'un point lumineux.

Mais notre système planétaire a ses limites, et l'espace n'en connaît point. Perçons par la pensée dans cet espace sans bornes : n'y trouverons-nous qu'une morne solitude? six orbites planétaires seulement sont visibles pour nous sans le secours de l'art. Que sont donc ces corps lumineux, répandus avec profusion dans la voûte du firmament? Les planètes sont dans la dépendance du soleil. Elles rendent hommage à cette puissance qui les retient dans la trace des mêmes révolutions, autour de cet astre. Mais les autres corps célestes ne reconnaissent pas cet empire; ils ne tournent point autour du soleil; ils restent dans la même situation les uns pour les autres. Que sont donc ces flambeaux sans nombre qui brillent jusque dans les parties les plus reculées de l'univers? sont-ils destinés à présenter leur faible lueur à l'observateur, sur notre terre, ou bien remplissent-ils des fonctions plus utiles et plus relevées? éclairent-ils d'autres systèmes planétaires, en nourrissant dans d'autres mondes la végétation et la vie?

La première chose qui frappe le philosophe, lorsqu'il considère les étoiles fixes, c'est leur distance : elle confond l'imagination. Si tout notre système planétaire était un ballon de feu, ce ballon ne paraîtrait qu'un point à peine visible à l'observa-

teur placé sur l'étoile fixe la moins distante de nous. Un boulet de canon lancé du soleil mettrait des centaines de milliers d'années à parvenir à l'étoile fixe la moins distante de lui. Si notre terre qui, dans son mouvement autour du soleil, parcourt cinq cent mille lieues par jour, sortait de son orbite, et se dirigeait avec la même vitesse sur l'étoile fixe la plus voisine, il lui faudrait pour l'atteindre plus de temps qu'il ne s'en est écoulé depuis la création. Ce sont là des notions effrayantes pour la faiblesse de notre intelligence. Le calcul le plus rigoureux en démontre la vérité, mais l'imagination humaine n'est point assez forte pour embrasser de tels espaces.

Cependant, que peuvent être ces étoiles fixes, placées à de si vastes distances de notre système planétaire? d'abord leurs masses sont évidemment prodigieuses; sans cela, elles ne seraient point aperçues de nous. La lumière scintillante qu'elles jettent leur appartient en propre, car une lueur réfléchie, comme celle des planètes, ne parviendrait pas si loin... Notre soleil, vu à la distance d'une étoile fixe, n'offre sans doute qu'un point lumineux dans l'espace : il devient lui-même une étoile ; chacune de ces étoiles est donc un soleil comme le nôtre, et pourquoi chacun de ces soleils ne serait-il pas le centre d'un système planétaire?

A la distance immense qui nous sépare des étoiles fixes, on ne doit pas s'attendre à saisir divers rapports entre elles et notre soleil. Il y en a un cependant qui n'a pas échappé à nos astronomes. Nous savons que notre soleil tourne sur lui-même, dans un temps donné. Nous savons que sa surface est parsemée de tâches sombres, qui sont visibles au télescope. Si l'une de ses faces était couverte d'un plus grand nombre de tâches que l'autre, l'effet de cette différence serait une diminution, et un retour alternatif et régulier de sa lumière. Or, il y a des étoiles fixes qui présentent ce phénomène : nous en voyons de la première grandeur, dont la lumière s'affaiblit peu à peu, jusqu'à ne paraître que des étoiles de la seconde grandeur, puis diminuer encore. Nous en voyons enfin qui disparaissent à nos yeux, et qu'on croirait éteintes, si le télescope ne nous les fesait encore découvrir, et si nous ne pouvions, à l'aide des instrumens, observer le retour graduel de leur éclat. Quelle conclusion tirer

de ce phénomène, si ce n'est que les étoiles fixes sont, comme notre soleil, des masses lumineuses, et tournent comme lui sur leur axe.

Mais dirons-nous donc que ces soleils ont été créés en vain. Le nôtre gouverne des mondes : pourquoi les autres soleils n'auraient-ils pas la même destination ? nous ne les voyons point ces mondes, mais si l'œil de l'homme pouvait percer jusqu'à eux, il perdrait de vue le globe que nous habitons : notre système planétaire tout entier s'évanouirait pour nous, avant que nous eussions franchi l'effrayant abîme qui nous sépare des étoiles fixes.

Pourquoi resisterions-nous à la force des analogies ? chaque étoile est sans doute le centre d'un système aussi vaste et aussi splendide que celui dont la terre fait partie. Des mondes roulent dans les espaces infinis, et ces mondes sont le séjour de la vie et de l'intelligence. La voûte resplendissante des cieux nous laisse entrevoir cet univers où le Dieu tout-puissant a semé les merveilles dans l'immensité, dans cet empire sans limites qu'il remplit de sa force et de sa grandeur.

La contemplation est comme l'espace, elle ne connaît point de bornes. Si nous demandons quel est le nombre de ces soleils et par conséquent de ces systèmes de mondes semblables au nôtre, l'observateur dont l'œil n'est secondé d'aucun instrument répond, environ mille ; celui qui s'aide du meilleur télescope en compte au-delà de quatre-vingts millions ; mais que sont les nombres déterminés par la portée de nos organes et l'industrie de nos arts ! A mesure que nos instrumens se perfectionnent, le nombre des étoiles augmente : qui empêche que l'imagination ne dépasse le point où le télescope cesse d'aider notre faible vue ? dirons-nous qu'il n'y a rien au-delà ? la portée de nos yeux est-elle la mesure de la puissance divine ? les merveilles du tout-puissant finissent-elles là où nous cessons de les découvrir ? dirons-nous que la force créatrice est épuisée, parce que nos organes se fatiguent, parce que notre imagination même se lasse et s'épouvante, en se plongeant dans le vague des cieux, en traversant dans toutes les directions des espaces sans limites, en s'efforçant vainement de saisir l'idée mystérieuse de l'immensité ?

Avant que de terminer cette esquisse imparfaite et rapide de l'astronomie moderne, il est peut-être convenable d'indiquer ici deux objets intéressans, propres à étendre nos conceptions de l'univers, et à nous donner, par conséquent, une idée plus juste du peu d'importance comparative du globe que nous habitons.

Lorsqu'un corps sphérique reçoit une percussion dans la direction de son centre, il en résulte un mouvement progressif de ce corps, sans rotation sur lui-même; mais si le mouvement de percussion n'est pas dans le mouvement du centre de la sphère, celle-ci tourne sur son axe en même temps qu'elle acquiert une impulsion en avant. Nous savons que les planètes ont les deux genres de mouvement; nous savons que toute impulsion donnée hors de la ligne du centre a dû les produire l'un et l'autre, et qu'une seule percussion a pu suffire. Mais pour obtenir le mouvement de rotation, sans le mouvement progressif, il faut deux forces agissant en opposition l'une de l'autre, sur deux points également distans du centre de la sphère. Nous savons que le soleil tourne sur lui-même; chemine-t-il en même temps dans l'espace, ainsi que cela doit arriver, s'il a été mis en mouvement par une seule percussion comme les planètes? ou bien a-t-il reçu du créateur le mouvement rotatoire sur un axe immobile, résultant de l'action de deux forces en sens contraire.

Le choix des moyens de la toute-puissance étant illimité, l'une des suppositions peut être admise comme l'autre; mais l'observation des cieux a fait connaître un phénomène qui peut servir à éclairer nos conjectures sur ce point. Pendant le cour des siècles, on a cru observer que, dans une région du ciel, les étoiles paraissaient s'éloigner graduellement les unes des autres, tandis que dans une autre region du ciel, elles paraissaient se rapprocher entre elles. Or, ce phénomène est expliqué, si notre soleil change de place de la même manière que les planètes et leurs satellites tournent autour de l'astre sur lequel elles gravitent, de même notre soleil et tout son système tourne probablement avec d'autres soleils et leurs systèmes autour d'un centre commun d'attraction. Notre système n'est qu'une roue de cette grande machine: des millions

de soleils, chacun avec son cortège de planètes, décrivent dans l'espace des orbites réglés, se balancent entre eux, et forment un ensemble dont les dimensions réduisent nos mouvemens planétaires à de petites fractions du système immense de cette astronomie transcendante.

Les observations des astronomes ont encore étendu nos spéculations sur la structure de l'univers par la découverte des *nébuleuses*. Nous étions disposés à croire que les soleils et leurs systèmes étaient indéfiniment répandus dans l'espace, et à des distances à peu près égales entre elles. Maintenant nous avons des motifs de conjecture que ces soleils sont disposés en groupes distincs, et qu'ainsi que la prodigieuse distance de l'étoile fixe la plus voisine de nous isole de cette étoile notre système planétaire, de même le groupe de tous les soleils que nous appelons étoiles fixes est isolé du groupe voisin par des distances suffisantes pour prévenir les perturbations. Les groupes de soleils, indépendans les uns des autres, dans les mouvemens qui appartiennent à leurs systèmes particuliers, peuvent être soumis tous ensemble à la même loi de rotation autour d'un centre commun.

Après ces conceptions effrayantes de distance et de grandeur, l'imagination s'arrêtera-t-elle ? il y a place pour tout dans l'immensité; et pour l'être qui d'un coup d'œil pourrait embrasser l'univers, notre terre ne serait plus qu'un point microscopique !

Nous prenons dans un autre discours du docteur Chalmers la réponse à l'objection que l'on a faite quelque fois en comparant la petitesse de notre globe et des intérêts de la race humaine, avec l'immensité de la création, et en argumentant de cette disproportion pour prétendre que l'intervention immédiate de Dieu en faveur des hommes, telle que nous la présente la révélation, manque de vraisemblance.

Qu'est-ce que notre terre dans cette immensité, où les mondes fourmillent ! l'univers perdrait aussi peu en splendeur et en richesse par l'anéantissement de notre globe, qu'une magnifique forêt par la chute d'une feuille; la feuille tremble sur le rameau qui la soutient, le zéphir la détache, elle tombe, elle est entraînée par le ruisseau qui coule au-dessous, les animaux

imperceptibles qui venaient en grand nombre sur cette feuille passent, en un instant, de la vie à la mort. Cet évènement est aussi décisif et aussi terrible pour eux que la destruction d'un monde; mais nous, habitans de ce globe qui tient sa petite place dans l'univers, nous pouvons concevoir les mêmes craintes d'une destruction subite, car les élémens de cette destruction nous pressent et nous entourent. Le feu souterrain qui, de temps en temps, nous avertit de sa présence par des commotions menacantes, peut se faire jour à la surface et répandre au loin son activité dévorante; les fluides élastiques, formés et resserrés dans le sein de la terre, peuvent amener tout-à-coup des explosions formidables. Des exhalaisons malfaisantes peuvent se répandre dans l'atmosphère, et faire périr tous les êtres vivans. Une comète peut s'approcher de notre globe, l'évaporer ou le fondre, ou le lancer dans le soleil, ou changer son axe de rotation, ce qui suffirait pour submerger tous les continens. Un instant peut réaliser l'une ou l'autre de ces suppositions, et changer la face riante de la terre en un vaste désert.

C'est notre petitesse, c'est notre faiblesse, c'est l'incertitude de notre existence qui nous rendent la protection du tout-puissant si précieuse et si chère, c'est ce sentiment qui fait pénétrer dans nos cœurs les saintes impressions de l'humilité et de la gratitude; le Dieu qui remplit l'immensité ne nous oublie pas, il veille sur chacun de nous, comme si chaque homme était l'objet unique de sa bienveillance et de ses soins. . . . .

. . . .

La science moderne nous a appris l'existence de nouveaux soleils et de nouveaux systèmes de mondes, et par une singulière perversité de jugement, en reconnaissant que Dieu a pu dispenser les bienfaits de sa puissance et de sa bonté dans tous ces mondes, nous serions disposés à douter qu'il ait pu ou qu'il ait voulu répandre sur nous les bienfaits que nous annonce la révélation? Nous étendons les bornes de son empire, et par conséquent la conception de sa puissance, mais nous serions portés à croire que cette extension prodigieuse et nouvelle, doit nuire aux soins qu'il donne à chacun des mondes de sa création. Nous agrandissons les espaces, nous multiplions les objets, et nous supposons une réduction

proportionnelle dans la vigilance et la sollicitude du créateur.

Le sentiment habituel de notre incapacité pour saisir à la fois des objets divers, ne nous permet pas de concevoir parmi les attributs du créateur cette faculté dans une perfection infinie; l'illusion de notre faiblesse nous porte à resserrer la capacité de pouvoir et d'administrer, en proportion de ce que nous reculons les bornes de l'empire. . . . . Mais où découvrirons-nous donc des traces de négligence, de fatigue ou d'oubli, dans l'action de la providence divine ? est-il un seul détail de notre terre qui trahisse la lassitude, le relâchement ou la distraction chez le conservateur universel des choses ?...... Certes, si je considère les merveilles sans nombre de sa sagesse et de sa bonté, si je parcours la scène variée des miracles de sa puissance, si je contemple les preuves variées de ses desseins bienveillans envers ses créatures, si je réfléchis que le même Dieu qui tient dans sa main tous lés systèmes de l'univers, donne aussi à chaque fleur, à chaque brin d'herbe sa nourriture et son éclat, qu'enfin le moindre insecte semble être l'objet particulier de ses soins, ce ne sera pas en présence de tant de témoignages réunis que j'accuserai d'invraisemblance la doctrine d'une révélation, d'une manifestation particulière des desseins de Dieu sur nous, et cela parce que les astronomes m'ont appris que des mondes, jusqu'ici inconnus, appellent les soins de sa providence. Un passereau ne tombe point à terre sans sa volonté. Que les savants accumulent leurs sophismes et cherchent à ébranler mon espoir, je ne perdrai point ma confiance en Dieu : je ne craindrai point, car je sais que je vaux mieux qu'un passereau.

L'instrument d'optique qui rapproche les distances, a été la cause immédiate des découvertes dans les cieux, et celles-ci ont fait naître l'objection de notre faiblesse. Un autre instrument d'optique y répond. Le télescope me fait conjecturer que chaque étoile est le centre d'un système de mondes : le microscope me fait découvrir un monde dans un atôme. Celui-là m'apprend que notre terre est comme un grain de sable dans l'espace infini, celui-ci me dit qu'une particule de matière comme un grain de sable peut renfermer une population toute entière. Le télescope me prouve que notre globe est de peu d'importance

dans le vaste système de l'univers : le microscope me découvre que ce globe a été l'objet de la sollicitude la plus merveilleuse ; que chaque feuille, chaque fleur, nourrit des myriades d'êtres organisés et sensibles. L'un me porte à penser qu'au-delà de tout ce que nos organes peuvent atteindre, le champ de la création s'étend sans bornes et sans fin : l'autre me fait conjecturer qu'au-dessous et au-delà de toutes les choses que l'œil peut saisir, il y a des mondes invisibles, et que si nous pouvions écarter le voile qui nous les dérobe, nous verrions que le Dieu de l'univers y trouve place encore pour l'exercice de sa puissance, de sa sagesse et de sa bonté.

Ainsi donc, tandis que les efforts ingénieux de l'art nous transportent jusqu'à des distances qui épouvantent la pensée, les succès de ce même art nous montrent que rien n'est petit aux yeux de Dieu, que rien n'a été négligé, que tout est plein, que tout est soigné, que la vie est partout, et que tout ce qui existe intéresse la providence divine.

Remarques.

Nous avons cru devoir insérer cet article, comme propre à donner une idée de la toute-puissance de Dieu et de son intelligence infinie, dans la création et la conservation de l'univers. Il contient d'ailleurs un système, celui de la pluralité des mondes, que nous n'approuvons, ni ne désapprouvons, dépourvus que nous sommes de toute espèce de donnée historique et scientifique qui puisse nous éclairer sur l'état des milliers de corps qui ornent la sphère céleste.

Nous finissons en citant, sur la même question, les réflexions d'un auteur moderne dont le haut savoir et l'orthodoxie sont connus de tout le monde.

« Tous les globes lumineux qui roulent sur nos têtes sont-ils habités, ou ne le sont-ils pas, se demande M. l'abbé Frayssinous? C'est sur quoi Moïse n'a pas satisfait notre curiosité. Dans cette matière, les opinions sont libres : nous ne disons pas que les astres sont peuplés d'hommes tels que nous ; nous n'en savons rien. Mais enfin, vous paraît-il étrange que la terre qui n'est qu'un point de l'immensité soit seule habitée, et que

le reste de l'univers ne soit qu'une vaste solitude? Aimez-vous à placer dans le soleil, dans la lune, dans les planètes, et dans les mondes étoilés, des créatures intelligentes, capables de connaître et de glorifier le Créateur? La religion ne vous défend pas d'embrasser cette opinion. La pluralité des mondes de Fontenelle peut bien n'être qu'un roman ingénieux; mais vous êtes libres d'y voir une réalité. » Nous croyons devoir faire ces remarques, ajoute le même auteur, parce que faute de bien connaître ce que la religion enseigne positivement et ce qu'elle abandonne aux disputes des hommes, on lui attribue une doctrine qui n'est pas la sienne, d'où il arrive que souvent on croit l'attaquer avec succès lorsqu'on ne fait que se débattre contre des chimères. »

B. J.



Philosophie.

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA PHILOSOPHIE

AU XIXe SIÈCLE.

Par M l'abbé Bautain, supérieur du petit séminaire, et professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Strasbourg[1].

Ce n'est pas ici un simple aperçu, une esquisse historique de l'enseignement philosophique en France, mais bien un examen consciencieux, une appréciation motivée des différens systèmes qui de nos jours se partagent les écoles. C'est un livre d'une incalculable importance, par l'influence qu'il peut avoir sur les progrès de la science et les destinées de la religion.

Toutefois, une œuvre toute catholique ne passera-t-elle pas inaperçue au milieu de nos préoccupations nationales et politiques? Dans quel cœur restera-t-il assez de calme pour s'appliquer à cette nécessité de mettre d'accord la science avec la foi, et les appeler à se prêter un mutuel secours? je l'ignore. Et cependant, ou je m'abuse, ou le livre de M. Bautain est digne d'opérer une grande révolution dans les études de ce siècle. Sans doute le moment peut sembler peu favorable pour produire une nouvelle philosophie. L'auteur ne doit point compter sur un grand engouement. Il aura beau mettre de la simplicité dans l'élévation, de la clarté dans la profondeur : on ne l'écoutera guère, il se trouvera même de ces esprits frivoles ou incapables de détourner leurs pensées des soins de la terre qui le prendront en pitié. Ce n'est point pour ceux-là qu'il écrit, mais bien pour ces âmes d'élite qui, sympathisant avec

[1] In-8°, Paris, Dérivaux, rue Percée-S.-André, N° 11. — Strasbourg, chez Février, libraire.

nos croyances et notre foi, partagent nos vœux, nos espérances ; et aussi pour ces intelligences haletantes qui ont perdu Dieu, sans cependant avoir encore renoncé à le chercher.

Nous le savons, on s'occupe peu de philosophie en France. Il y a quelques années l'esprit de parti put bien accueillir avec fracas les leçons de M. Cousin qu'il ne comprenait point : il n'y avait là nul amour sincère de la science. Aujourd'hui le *Globe* est tombé ; M. Cousin s'est fait courtisan : qui s'occupe encore de leurs doctrines?.....

Pourtant les esprits sont inquiets et mécontens. Beaucoup voudraient connaître le *bon* et le *vrai*. Quelques-uns en ont soif. Un plus grand nombre aspire à la fixité, au repos. Mais le bon et le vrai se déplacent sans cesse ; le bien-être même, si cher à l'égoïsme matérialiste de notre époque, est chose précaire et flottante. Le repos d'aujourd'hui est gros des tempêtes de demain.

Voyez plutôt où nous en sommes en religion, en morale, en politique, en philosophie, en littérature !.....

La foi ne semble-t-elle pas être exclusivement le partage de quelques âmes privilégiées ? car si les hommes livrés à des études profondes sont moins hostiles que dans le dernier siècle au christianisme, seule source de toute vérité ; s'ils confirment comme malgré eux, par leurs découvertes et leurs savantes observations, nos dogmes et nos mystères, combien peu ouvrent les yeux à la lumière, et proclament franchement l'éminente supériorité de la science de Dieu sur les efforts de l'intelligence humaine ! Tant il est vrai que l'éclat de leurs succès les aveugle et leur ferme le cœur ! L'orgueil tue toujours et ne rend pas la vie.

Il n'y a du reste dans les hommes du siècle que pensées vagues, tâtonnemens infructueux, dévergondage d'esprit, chaos, flétrissante indifférence. La jeunesse surtout, sans croyance et sans vertus, est poussée vers cette passion de tout voir, de tout connaître qui travaille les âmes ardentes, et qui tourmente par accès même les âmes blasées. La nouveauté seule a de l'attrait pour elle. Plongeant un regard curieux, inquiet sur l'avenir, elle interroge, elle sonde la science humaine, et n'y trouve que ténèbres et néant. Emportée par le dégoût et le tourbillon de ses pensées, en proie à tous les désenchantemens, et ne trouvant

partout que déception amère, elle pressent déjà tout ce qu'il y a de douleurs et de souffrances dans une vie empoisonnée par le doute et le désespoir. Si souvent abusée, elle est avide de vérité..... il ne se trouve personne qui la lui fasse connaître.

Oui, l'homme a besoin de croyance pour calmer les orages de son cœur. Il en demande partout; le doute lui pèse, c'est un état contre nature. Aussi voyez quelle fureur de dogmatiser!.. Ce sont les Saint-Simoniens, faisant un culte de la volupté, et s'élevant à Dieu plus en quelque sorte par le délire des sens que par l'extase de l'âme; ce sont Jean Châtel et Auzou, misérables histrions qui se proclament apôtres; c'est la dégoûtante parodie du christianisme par le pédicure Fabré-Palaprat; ce sont les honteuses folies d'un Owen en Amérique et d'un Charles Fournier en France. Non, la vérité n'est pas là!

La pureté de la morale s'y rencontre moins encore. Aux mœurs frivoles et corrompues du siècle dernier, qui poursuivait le plaisir jusqu'à la débauche, et flétrissait par le sarcasme et la calomnie tout ce qu'il y a de plus sacré, a succédé un libertinage sans entraînement, un égoïsme désespérant, une cupidité insatiable.

Et depuis que le sentiment religieux ne s'élève plus au-dessus de l'ensemble social pour le dominer, le vivifier, l'économie politique pousse des cris de détresse. Le matériel de l'ordre social ne sait plus comment se passer de foi. On ne sait plus comment nourrir les bâtards dont le vice encombre l'état, comment écouler les produits dont l'abolition des fêtes a obstrué nos ateliers; comment sauver le capitaliste de la faim des ouvriers qu'il emploie; comment préserver la population industrielle d'un abâtardissement physique. Les races de chevaux s'améliorent, les races d'hommes s'appauvrissent jusqu'au rachétisme. L'économie politique en est venue à se demander si les Nègres de nos colonies et les serfs du moyen âge n'étaient pas à envier par les ouvriers de nos fabriques.

En politique, on écrit des paroles de liberté dans les lois, et l'on ne sait qu'en faire après, parce qu'on a perdu la raison du pouvoir et celle de l'obéissance. Tout pouvoir aux mains d'un incrédule est menaçant de tyrannie : toute liberté dans un homme sans foi est grosse d'anarchie. Faut-il s'étonner alors de

l'impuissance des gouvernemens pour prévenir les bouleversemens sociaux?

Puis quelle dégradation, quel dépérissement, quel charlatanisme dans la littérature, devenue le plus souvent une spéculation de librairie!.....

Voilà la grande plaie de notre époque. Certes, elle est profonde: et si la providence n'avait en réserve d'admirables moyens pour nous sauver, nous jugerions cette plaie incurable, *plaga insanabilis.* C'est ce malaise indéfinissable dont est travaillée la société qui a excité le zèle de M. Bautain: il a voulu ouvrir à ces âmes desséchées une source d'eau vive, et porter un remède à tant de maux. C'est ici une question de vie ou de mort. « Nous avons abusé, dit-il, de tous les moyens offerts par la providence pour la conservation et la prospérité des peuples. Nous voulons de l'ordre, mais sans subordination; nous voulons de la paix, mais sans repos; nous voulons de la stabilité, et nous repoussons cela seul qui est éternel. Le plus grand malheur de notre siècle, c'est que la foi religieuse lui manque, et elle lui manque parce qu'on a séparé la foi de la science, parce qu'on les a déclarées incompatibles, sinon contraires.... c'est de la science qu'il veut; c'est donc par la science qu'il faut lui parler. L'enseignement scientifique doit devenir le canal salutaire par où un peu d'eau vive sera versée dans les cœurs brûlans. La philosophie, voilà notre dernière ressource pour revenir à la vérité quand la foi est morte. Par la philosophie seulement, c'est-à-dire, par l'étude approfondie de lui-même, de ses facultés, de ses rapports avec ce qui est au-dessus de lui comme avec ce qui est au-dessous, l'homme peut être ramené à croire aux vérités religieuses, parce qu'elle lui en donnera l'intelligence, ou au moins le pressentiment. De nos jours pour redevenir chrétien, il faut commencer par être philosophe. » (P. 14.)

Telle est la grande et noble mission de la philosophie. Appelée à enfanter à la sagesse et à la foi, comment accomplira-t-elle dignement sa tâche? quel système philosophique rendra l'homme chrétien et heureux?

Le XVIIIe siècle se targuait, lui, de philosophisme: mais quelle décrépitude! sa philosophie rétrograde n'était que l'abrutisse-

ment sensuel d'Epicure, un froid et dégoûtant matérialisme.... grâces à Dieu ! les avilissantes théories d'un Diderot, d'un Holbac, d'un Helvétius ne sont plus de bon ton. Ce siècle en a fait justice.

Interrogerons-nous les écoles qui de nos jours se sont partagé l'enseignement philosophique ? demanderons-nous la vérité à la doctrine des sensations transformées de Condillac ou à la stérile idéologie de ses disciples ? la chercherons-nous dans les observations psychologiques de l'école écossaise, qui n'a de puissance que pour saisir des phénomènes, des ombres? la demanderons-nous à l'éclectisme, qui confond le vrai et le faux, le juste et l'injuste, qui fait de la vérité avec toutes les erreurs, et de la sagesse avec toutes les folies? non, certainement non. Il n'y a là ni sagesse, ni chaleur, ni vie, ni avenir, parce que la foi et une autorité irréfragable y manquent ; c'est l'esprit humain ayant la prétention de créer de ses propres forces les vérités placées au-dessus de sa puissance et de sa portée.

Pour nous, catholiques, nous avons peu de choses à dire à ces écoles divisées.

N'en avons-nous pas fini depuis long-temps avec Condillac, aussi bien qu'avec les mitigations apportées à son système par M. Laromiguière ? Tout cela est étique à faire pitié.

Il n'entre point dans notre tâche de montrer l'insuffisance des théories refutées avec une habileté, une supériorité si grande par M. Bautain. Nous n'avons rien à attendre des disciples de Reid et de Dugald-Steward. C'est toujours le MOI humain; mais rapetissé, mais resserré dans un cercle étroit, et ne pouvant échapper à la fatalité du doute. Qu'espérez-vous de ces sages qui, tâtonnant dans les ténèbres, et condamnés à se dessécher dans la considération d'eux-mêmes, n'osent pas affirmer si l'homme a une âme, qui ignorent stupidement sa nature, ses facultés, ses opérations, tous problèmes déclarés insolubles par leur doctrine ?

Puis vient l'école si orgueilleuse de M. Cousin. Nul ne pouvait l'apprécier à sa juste valeur mieux que M. Bautain, élève lui-même, et l'un des plus distingués de l'ancienne école normale. Laissons-le faire bonne justice de cet éclectisme moderne. « vrai syncrétisme, recueil d'opinions humaines qui s'agrègent

sans se fondre ; ou autrement un assemblage de membres et d'organes pris çà et là, ajustés avec plus ou moins d'art, mais qui ne peuvent constituer un corps vivant....... « Là, la raison universelle ne nous parle que par des raisons privées ; là *il y a toujours des hommes entre elle et moi.* C'est toujours un homme qui s'en déclare l'organe, l'interprète, et quand le philosophe vous dit : voici ce que dit la raison absolue ! cela ne signifie rien, sinon : voici ce que moi, dans ma conscience et ma raison propre, j'ai jugé conforme à la raison universelle !

» L'éclectisme ne possédant point ce critérium si nécessaire à la vérité, il ne se peut que son enseignement ne soit obscur, vague, incohérent. Il n'a point de doctrine proprement dite. C'est un tableau brillant où toutes les opinions humaines doivent trouver place, et rien de plus.... Cette philosophie si riche en promesses, mais si pauvre en effets comme l'histoire le dira, est jugée aujourd'hui ; et ce n'est plus à cette école qu'une jeunesse ira chercher de grandes idées, des sentimens profonds, de hautes inspirations. » (page 30 et 35.)

Tout cela a pu être enseigné avec esprit, avec habileté, avec une chaleur factice et de bruyans battemens de mains. Mais ces leçons tant vantées ont-elles suscité un disciple, un seul ? Qu'il se lève s'il existe, et qu'il se nomme..... Aujourd'hui ces chaires sont muettes et dans l'oubli. Elles n'ont rien enfanté, rien laissé de monumental pour l'avenir : elles ont péri d'impuissance et d'inanition. Laissons les morts dormir dans leur poussière.

Nous ne prétendrons point non plus nous arrêter longuement sur la *scholastique* et le *système du sens commun.* Nous avons hâte d'entretenir nos lecteurs des vues si élevées, si riches d'avenir, de M. Bautain, et d'exposer sa doctrine si harmonique en tous points avec la foi catholique.

Notre sentiment sur l'impuissance de la scholastique est déjà connu : nous sommes fiers de le voir appuyé par le savant supérieur du petit seminaire de Strasbourg. Ce nous est une raison de plus pour appeler de nouveau une réforme dans cette méthode condamnée jadis par l'autorité si grave du pieux et docte écrivain qui passe pour être l'auteur de l'Imitation de

Jésus-Christ, et par les censures des souverains Pontifes eux-mêmes [1]. Le siècle marche : la scholastique reste seule stationnaire. Elle est là, ferme dans sa nullité, elle se complaît dans ses vieux souvenirs, dans ses armes rouillées, dans ses combats d'un autre âge. « Ce n'est, pour me servir des paroles d'un » écrivain du plus grand mérite, qu'une argumentation spé- » cieuse, au premier abord fine et subtile, mais qui s'évanouit » comme la fumée, si vous brisez l'arrangement des mots pour » y trouver quelque fruit [2]. » Ce ne sont point de ces vues larges qui embrassent l'homme pour le pénétrer et le comprendre : mais c'est encore la raison humaine qui ne croit qu'à elle-même, c'est le doute méthodique si injurieux à la foi, c'est un rationalisme froid et desséchant. Certes, il y aurait beaucoup à dire sur cette manie de tout réduire à un syllogisme....... Mais passons.

Il ne nous appartient pas d'entrer en lice avec l'illustre auteur de l'*Essai sur l'indifférence*, que grandit encore, selon l'expression d'un de nos plus savans prélats, « cet éclatant exemple de » soumission chrétienne et filiale à l'autorité du vicaire de » Jésus-Christ, qui confirme l'éloquente sincérité de bien des » pages immortelles [3]. » M. Bautain le combat avec chaleur, peut-être presse-t-il un peu trop sévèrement les conséquences de certaines propositions, étranges sans doute, mais dont l'auteur n'avait point mesuré toute la portée. Avançons.

Voilà certes, bien des théories plus ou moins captieuses, plus ou moins hardies, plus ou moins complètes, mais portent-elles dans les esprits la conviction irrésistible de la

[1] Voyez les lettres du chancelier de l'Université, Jean Gerson, dans l'*Histoire de l'Université* par Duboulay, tom. IV, et dans nos *Annales*, ci-dessus pag. 145.

[2] Quo circà miror theologos nostri temporis, ut verbis utar apostolicis *languere circà quæstiones et pugnas verborum*, quod sophistarum est, non theologorum.... Pulchra nempè primo conspectu videntur sophismata, ingeniosa, acuta, subtilia : sed si, verborum solutâ instricatione, fructum ibi requiras, veluti fumus evanescunt, quia intus inania fuerunt. (*De instituendo theologiæ studio, auctore Nicolao Clemengis*, cité dans les *Spicilegia* de *Lucas Dacher*, tom. VII).

[3] Mgr. l'évêque de Pamiers, mandement pour le carême de 1833.

vérité ? donnent-elles à l'intelligence de l'homme la raison dernière de son être, de sa nature, de son origine, de ses rapports, de sa destination, de sa loi suprême ? satisfont-elles à la fois à l'entendement qui veut voir et au cœur qui veut aimer ? Loin de là !..... Elles laissent l'esprit humain abîmé dans ce vague d'opinions flottantes dont il aspire à s'arracher. C'est toujours l'autorité si faillible de l'homme qui parle à la raison, et jamais à l'ame : et là, d'une part, rien de fixe, rien de stable ; d'autre part, rien de ce qui élève, agrandit et fait palpiter le cœur.

Serait-ce donc que l'homme aurait été condamné à ne point connaître la vérité qui éclaire et vivifie ? aurait-il été jeté au hasard sur la terre, livré à d'invincibles ténèbres, dans les angoisses du doute et du désespoir, impuissant à satisfaire ce besoin de croyances qui le dévore ?...... Ne blasphémons point ! Oui, la vérité existe quelque part ici bas, et pour qu'elle soit connue, il suffira de la faire briller aux yeux de l'intelligence, proclamée et sanctionnée par une autorité supérieure à celle de l'homme, et confirmée par la science dont il est si avide et si fier. Mais où est cette science seule digne de ce nom, cette science accessible à tous, qui se lie étroitement à la foi pour rabaisser l'orgueil, échauffer le cœur et inspirer un ardent amour pour la sagesse ? où est-elle ? Il était réservé à M. Bautain, homme de science, homme de notre siécle, et longtems incrédule, mais maintenant homme de foi et de cœur tout ensemble, de nous la faire connaître, et de nous donner une philosophie toute catholique. — N'oublions pas que le discours dont nous rendons compte n'est qu'une introduction à un grand ouvrage auquel il travaille : sa philosophie ici n'est qu'indiquée, les développemens viendront plus tard [1].

Le philosophe n'invoquera point l'autorité de la raison isolée : nous avons vu combien elle est sujette à l'erreur. Il ne demandera point à la science humaine sans auxiliaire la raison dernière des choses : M. Bautain en a montré toute la vanité et l'insuffisance. Qui nous donnera donc ces principes qui ne

[1] M. Bautain s'occupe d'un *Manuel de philosophie*, qui n'aura pas moins de trois ou quatre volumes.

fléchissent point, ces vérités premières qui ne passent point? « Celui-là seul qui a tout créé par la vertu de sa parole, et qui » imprime constamment ses lois éternelles sur la poussière mou- » vante du monde, comme dans les pensées fugitives et dans les » œuvres périssables de l'homme. La parole du Dieu des êtres » s'est fait entendre primitivement à la société naissante!....[1] » Ainsi donc la parole divine perpétuée, développée par la tradition, par les manifestations successives faites aux Patriarches, aux Prophètes, à Moïse, et plus tard par la révélation évangélique, voilà la source unique de toute lumière, de toute vérité. « C'est par cette révélation que toute science, toute » connaissance a commencé dans l'origine; bien plus, c'est » par elle seulement que l'esprit humain a pu se développer[2]. »

Quel est en effet l'agent nécessaire de ce développement? la parole, à coup sûr. Peut-on raisonner le moins du monde sans les signes du langage? Or, qui formera ce langage? c'est lui qui forme la raison, et elle ne peut produire aucune opération sans lui. Mais l'homme ne l'a point inventé, comment l'aurait-il pu? ne faut-il pas une langue pour faire une langue? l'homme a donc reçu le langage d'un être qui lui est supérieur, de Dieu dont il tient l'existence: il ne parle que parce que Dieu lui a parlé[3]. Oui, sans une parole primitivement révélée, l'homme n'aurait jamais parlé, et aussi il n'aurait jamais raisonné. Toute autre solution n'est qu'une hypothèse insoutenable, une pure imagination, et ici la raison elle-même confirme le témoignage des écritures. Or, si l'origine du langage est divine, et si c'est ce langage primitif qui pouvait seul développer la raison du genre humain, il suit que c'est à la révélation qu'elle doit tout ce qu'elle est, c'est-à-dire la connaissance d'elle-même, l'exercice de son activité, la jouissance de ses opérations. Il en est de même de la faculté de distinguer entre le bien et le mal, le juste et l'injuste.

Ajoutons qu'il n'a point été donné à la raison humaine, dont

[1] *De l'enseignement de la philosophie en France*, p. 64.

[2] *Ibid.*

[3] M. de Bonald, dans le 1er volume de ses *Recherches philosophiques*, établit victorieusement cette doctrine.

les jugemens ne s'appuient que sur les sens, d'atteindre, par ses propres forces, aux vérités métaphysiques, à ces vérités qui, placées au-dessus de la nature physique, ne tombent point sous la perception des sens (Dieu, l'âme humaine, les bons et les mauvais esprits, etc.). Mais il lui faut une autorité supérieure, il lui faut un rayon de lumière émanant de l'être qui a le sens métaphysique et qui perçoit les vérités de ce genre. A sa parole seule appartient de donner à l'homme la conviction de ces vérités [1]. Or, le moyen unique de cette communication, c'est le verbe, médiateur universel, la parole de Dieu, la parole-Dieu qui, selon l'apôtre, a parlé d'abord aux hommes par divers moyens, et enfin leur a parlé immédiatement en la personne de Jésus-Christ : Dieu-homme, verbe incarné, parole éternelle humanisée, pédagogue ou instituteur perpétuel du genre humain, ainsi que l'appelle saint Clément d'Alexandrie.

Ceci posé, quelle sera la première étude philosophique si ce n'est celle de l'homme? elle doit précéder toute autre recherche ; *nosce te ipsum*. Car comment l'homme connaîtra-t-il ce qui n'est pas *lui*, si d'abord il ne se connaît *lui-même*, s'il n'a la science de son origine, de sa nature, de sa loi, de sa destination ?

L'homme ne s'est pas fait lui-même : il n'est le produit ni du hasard, ni de la nature, ni de la force qui meut et anime ce monde. Supérieur à la matière, puisqu'il la soumet par la pensée et par l'art ; supérieur aux forces physiques, puisqu'il les mesure et les dirige, supérieur au monde terrestre, puisque ce monde ne lui suffit pas, c'est au-delà des limites terrestres que l'homme doit chercher le *principe* dont il dérive. Donc ce principe est *métaphysique*...... Or, les efforts de la science hu-

[1] Platon, dans le *second Alcibiade*, dit par la bouche de Socrate : « En » vérité, il faut que Dieu vienne nous expliquer lui-même tout ce qui se » rapporte aux choses supérieures, pour que nous en acquérions la con- » viction et la science. »

Cette vérité résulte encore d'une manière incontestable du grand travail de Kant, *Critique de la raison pure*. Ayant demontré que la raison ne peut pas saisir l'être métaphysique, il renonce à la science métaphysique.

maine, ceux de la raison abandonnée à elle-même, pourront-ils nous faire connaître cet *être métaphysique ?* Nous avons vu que ni l'une ni l'autre ne saurait atteindre jusqu'à lui. Ce sera donc la parole révélée d'en haut que nous interrogerons. Dès lors examinons toutes les doctrines qui se donnent pour révélées, et choisissons la plus pure, celle qui annonce Dieu de la manière la plus universelle, la plus simple, la plus spirituelle. Et c'est évidemment la révélation hébraïque, *la plus ancienne de toutes*, où Dieu est annoncé comme l'ETRE QUI EST, ESPRIT, LUMIÈRE, AMOUR PAR EXCELLENCE; l'être universel, infini, sans modifications ni restrictions, et dont il est tout aussitôt défendu de se faire aucune représentation, aucune idole même intellectuelle. C'est à la révélation chrétienne qu'il faut nous adresser pour obtenir la science de notre origine, la connaissance de notre principe, car la philosophie des sens ne voit rien au-delà de la matière et des sensations; la philosophie rationnelle ne connaît rien au-delà du *moi* posé en face du *moi*, et ne peut sortir du cercle vicieux dans lequel elle ne produit que des abstractions. Et que serait-ce si nous entamions la grande question de l'origine du mal, de l'existence du prince des ténèbres, auteur du mal primitif, des démons en un mot ?

Il nous faut donc une philosophie vraiment chrétienne qui reçoive ses principes fondamentaux de la plus pure des révélations : cette philosophie existe dans nos livres sacrés, et il est facile de démontrer qu'il n'a jamais été enseigné aux hommes une doctrine aussi élevée, aussi complète, aussi bien en harmonie avec les lois de la nature et celles de l'humanité. Ce n'est pas tout : les études physiologiques, la connaissance profonde de l'homme et de la nature confirmeront ce que la révélation nous apprend de notre principe, de notre origine, de Dieu, de notre rapport avec lui, de notre dignité, de notre dégradation et de notre réhabilitation future.

C'est à une source aussi pure que nous puiserons encore la science de l'ame, la doctrine de l'être humain, considéré dans sa forme radicale, dans sa forme pure, dans son organisation spirituelle, et ces principes de morale qui dirigent et modèrent nos désirs et notre volonté. Ainsi la philosophie répondra-t-elle à sa destination, quand elle s'appliquera à démontrer à l'esprit par

la science, la profondeur et la sagesse des dogmes que la religion propose à la foi et au sentiment de l'ame. Doctrine sublime qui résout tous les problèmes, fixe toutes les incertitudes, et dissipe toutes les ténèbres !

Nous avons cru prévenir les vœux de nos lecteurs en traçant, tout écourté, tout incomplet qu'il soit, cet exposé sommaire d'une philosophie si riche d'espérances. Nous avons dû emprunter le plus souvent les propres expressions de M. Bautain, dans la crainte d'affaiblir ou de tronquer sa pensée. Et je le demande, quel est l'homme de foi qui ne tressaille de joie en voyant ses croyances justifiées par la science, en trouvant la clef de toute vérité dans la parole éternelle qu'il adore ?

Mais cette parole sacrée et primitive n'a pas été conservée pure et intacte sur toute la surface du globe. Alors que toute chair avait corrompu sa voie, la vérité s'obscurcit, la tradition altérée fut interrompue, une imagination vicieuse l'avait travestie sous mille formes. Dieu la conserve providentiellement, dans toute son intégrité, sur un petit coin de la terre, jusqu'à ce que son Verbe vienne la faire entendre à toute nation, puis il en confie le dépôt à une autorité permanente, indestructible.

Toutefois, au milieu même des ténèbres de l'idolatrie, la philosophie remplit encore sa tâche, et répond à son nom. Elle est occupée à la critique des superstitions du polythéisme, comme à recueillir çà et là les débris à peine reconnaissables des traditions, pour qu'ils ne périssent point dans le cœur de l'homme...... [1] Le christianisme paraît, et répond à tous les besoins, à toutes les exigences de notre être. « Cette source céleste a fécondé le champ de la science dans les premiers tems ; ses eaux, toujours pures et continuellement ravivées dans leur cours, ont répandu la vie, l'abondance et la joie dans toutes les parties du monde qu'elles ont traversées et où elles ont pénétré. Oui, nous l'affirmons avec confiance, tout homme qui veut d'une philosophie sérieuse, et surtout qui est décidé à ne pas reculer devant les conséquences, quand il aura acquis l'évidence du principe, tout homme qui ne cherche

[1] On sait que Platon et surtout Pythagore ont eu grand respect pour les traditions, qu'ils sont allés à grands frais interroger en Orient.

point dans la philosophie autre chose que la philosophie même, c'est-à-dire la science et la sagesse, pour celui-là il n'y a plus d'autre ressource aujourd'hui que d'entrer franchement dans le système chrétien. Ce système, le plus ancien de tous, puisque son origine remonte à celle de l'homme, les domine tous, et le voilà encore debout au milieu des opinions humaines ruinées, malgré les efforts impuissans de tant de générations, qui l'ont attaqué en passant, et dont la fureur s'est continuellement brisée contre sa base! Ce système est le plus vaste de tous, car il embrasse l'histoire de l'humanité, les destinées du ciel et de la terre........

» Je présente le code de la doctrine chrétienne à ceux qui ont de la foi, comme à ceux qui n'en ont pas, et je leur dis : il n'y a pas une question philosophique, un peu profonde, qui ne trouve sa solution dans ce livre; il n'y a pas une vérité, objet de l'étude des philosophes, qui n'y soit annoncée, exposée, et je ne prétends pas qu'on me croie sur parole : je ne viens pas ici dogmatiser, moi qui ne reconnais ce droit à aucun homme. Je ne m'autoriserai pas du caractère sacré du livre pour dire : voici la parole de la vérité, et ainsi toute science doit s'y trouver! car c'est justement ce qui est en question, et je n'oublie pas que je parle surtout à des hommes qui ne croient point, qui doutent pour le moins, et qui ne peuvent être ramenés à la foi que par l'intelligence. » L'homme a besoin de connaître les principes de la science, de la morale, de la société, de la liberté : « Et c'est parce qu'il les a demandés en vain à la philosophie humaine, que nous lui présentons une philosophie fondée sur des principes divins, et dans laquelle les réponses à ces questions ont été successivement inscrites par l'histoire depuis l'origine du monde. Puisqu'il est las des pensées des hommes, qu'il retourne donc à Dieu! qu'il considère le plan de la providence sur la société humaine, se déroulant de siècle en siècle! qu'il apprenne de Dieu même ce qu'est l'homme au milieu des existences qui l'entourent, et alors il connaîtra sa force et sa faiblesse, ses droits et sa loi, le besoin général de son être, comme les besoins particuliers de chaque période de son existence!.......

» La parole sacrée, disons-nous, doit fournir au vrai philo-

sophe les principes, les vérités fondamentales de la sagesse et de la science; mais c'est à lui qu'il appartient de développer ces principes, de mettre ces vérités en lumière, en d'autres termes, de les démontrer par l'expérience en les appliquant aux faits de l'homme et de la nature; donnant ainsi à l'intelligence l'évidence de ce qu'elle avait d'abord admis de confiance, ou cru obscurément. Il s'agit donc de retrouver dans l'homme, dans l'histoire de l'humanité et du monde, les preuves de ce que le livre des révélations nous dit du monde et de l'homme; il s'agit de faire concourir avec la parole de Dieu les trois moyens de connaître que la providence nous a départis, et qui ressortent de la position même de l'homme sur la terre, savoir: les sens, par lesquels nous observons le monde des phénomènes; la raison, qui tire les conséquences de nos observations, juge la parole et les faits de l'humanité, le sentiment intime et la conscience qui éclairent notre intérieur, et nous mettent en rapport avec les agens mystérieux qui parlent à l'âme et inspirent la volonté. Au fond de toute science, il doit y avoir une *vérité-principe* qui ne se démontre pas, mais ce principe qui porte dans sa puissance toute l'existence future, ne la manifeste que par un développement successif, et c'est par ce développement qu'il se démontrera avec les trésors de vie qu'il renferme. Ainsi de la parole divine, principe de la science; elle nous est donnée comme un germe intelligible, comme une idée mère........ En invoquant l'appui de la parole sacrée, nous ne repousserons donc ni la science, ni le raisonnement, ni l'observation: bien au contraire, nous leur donnons une base solide, impérissable, qui subsistera après que les cieux et la terre auront passé.

» Et ainsi la philosophie, se sentant soutenue, pourra pousser avec plus de confiance ses investigations dans le champ de la nature, elle étudiera l'homme dans ses puissances et ses facultés, avec plus de méthode et de succès quand elle saura, par une voie supérieure, ce que l'homme est au fond, dans sa vraie nature, dans le foyer de sa vie.......

» Pourquoi donc s'obstiner à repousser cette lumière quand on n'en a pas d'autre? L'Eclectisme moderne s'est montré sin-

gulièrement préoccupé, quand, convoquant toutes les doctrines et les interrogeant tour à tour, il a refusé d'entendre la plus grave de toutes; il a dédaigné le christianisme, qui lui aurait répondu par une voix de soixante siècles. Il semble pourtant qu'à ne le considérer que comme un fait, ou sous le rapport historique, ce suffrage, qui est celui de tant de millions d'hommes, et pour lequel un si grand nombre a donné son sang, était bon à prendre, n'eût-ce été que pour l'honneur de l'impartialité philosophique? Nous serons moins exclusifs. Tout en posant la tradition sacrée comme base de la philosophie, nous ne repousserons aucun autre moyen de connaître; nous appelons au contraire à notre aide toutes les sciences humaines, et principalement celle que l'homme peut acquérir de lui, par l'observation de lui-même. A cette psychologie transcendante, que la révélation seule peut fonder, parce qu'elle seule peut dire ce qu'est l'âme, le principe vital dans l'homme, nous voulons joindre une psychologie expérimentale, qui doit recueillir et examiner tous les phénomènes de la vie intérieure, tous les faits de la réflexion, de la conscience du sens intime, et nous avons la certitude de retrouver, dans ces résultats de l'observation psychologique, la pleine justification des données supérieures.

» A l'étude de l'homme sous toutes ces formes, dans toutes les périodes de son existence et par tous les moyens, nous demandons qu'on associe celle de la nature : car les choses visibles sont les ombres des choses invisibles; et les lois physiques ont leurs prototypes dans le monde métaphysique... Enfin, de même qu'en observant l'homme nous pouvons apercevoir dans le rayonnement de ses puissances, dans le développement et l'exercice de ses facultés, dans ses actes et dans ses œuvres, un reflet de la vie divine, puisque l'homme est l'image de son auteur; et c'est pourquoi la science de l'homme est comme la préface ou l'introduction de la science de Dieu : de même, dans les formes de la nature extérieure et sous ses voiles nous verrons briller, quoique d'un éclat moins vif, les idées de la divine sagesse.... Ainsi la nature nous apparaîtra comme un grand symbole où les faits visibles rendent témoignage des in-

visibles, l'esprit éclatant de toutes parts à travers la matière qui l'emprisonne; et dans lequel l'intelligence, éclairée par une lumière analogue à sa noble nature, aperçoit comme un second resplendissement de la gloire de l'Eternel, refrangée dans un prisme moins pur, et se manifestant en couleurs plus nuancées et plus ternes. La science de la nature sera donc à la science de l'homme, ce que la science de l'homme est à celle de Dieu.

» En résumé, connaissance approfondie de l'homme et de la nature, appuyée sur la parole qui nous dit l'origine et la nature de l'homme; application des *vérités-principes*, que cette parole nous fournit, à l'histoire du monde et de l'humanité; voilà la noble tâche imposée à la philosophie....

» Et si l'on venait nous dire qu'il ne convient pas à la dignité du philosophe d'admettre tout d'abord, comme principe, une parole qu'il n'a pas vérifiée, nous répondrions qu'il faut bien commencer par admettre quelque chose, à quelqu'école qu'on appartienne, et qu'il n'y aura jamais d'explication philosophique possible, sans une donnée quelconque, posée en commençant, mais qui doit être justifiée ensuite par l'explication même. Condillac suppose une statue organisée, dans laquelle il met tout ce qu'il y veut trouver. L'école écossaise se fonde sur des faits qu'elle appelle primitifs, ce qui la dispense d'en rendre raison. L'Eclectisme suppose que la vérité est en tout, et que tout est vérité, etc. Ne nous sera-t-il pas permis, à nous, de poser en principe ce qu'il y a de plus respectable, de plus profond et de plus sublime à la fois dans l'histoire de l'humanité, à savoir : la parole de l'origine des choses, la parole qui a fourni dans tous les tems les vérités fondamentales de l'ordre et de la société.... doctrine, qui, de l'aveu même de ses antagonistes, a le plus contribué à l'accroissement des lumières et aux progrès de la civilisation [1] ? »

Nous nous sommes laissé emporter au désir de faire connaître à fond l'éclatante et profonde pensée de l'auteur, et, dans la persuasion qu'on nous en saurait gré, nous avons cité de longs fragmens.... M. Bautain a bien mérité de la science et de la re-

[1] *De l'Enseignement*, etc. pages 72 à 88. *Passim*.

ligion. Son livre consolera les esprits justes qui, affrayés du délire général, seraient tentés de croire que la vérité a disparu de dessus la terre. Certes, cette grande richesse d'étude, cette rare perspicacité, cette netteté, cette précision de langage, cette hauteur de vue qui embrasse la philosophie toute entière, cette connaissance profonde de la plaie de l'époque, cette pénétration vive et hardie des besoins de l'avenir, révèlent une intelligence forte, féconde et puissante. Son admirable travail fera époque. Déjà il a été compris, et il a reçu la plus douce récompense de ses nobles efforts, dans la confiance, dans l'amitié si flatteuse dont l'ont honoré des prélats non moins recommandables par leur éminente piété que par leur science et un zèle infatigable pour la défense de l'orthodoxie et la gloire de l'Eglise [1].

Mais avant de terminer, nous voulons prévenir une objection. N'opposera-t-on point à cette doctrine qu'elle confond la science et la certitude philosophique avec la théologie, puisqu'elle invoque la même autorité pour l'une et pour l'autre? — Pourquoi donc la philosophie et la théologie n'auraient-elles pas le même principe, le même point de départ? Serait-ce à dire que les vérités philosophiques seraient de nature différente des vérités théologiques? Non certes, et si les unes et les autres sont métaphysiques et surnaturelles, pourquoi ne leur reconnaîtrait-on pas une origine commune, un critérium commun? Croyons une bonne fois que la parole du salut pour l'âme est aussi la parole de vérité pour l'intelligence; et puisque Dieu a été assez bon pour nous éclairer de sa lumière, recevons donc cette lumière dans tout notre être, et que notre esprit en profite comme notre cœur: *sic enim creditur et docetur quod est humanæ salutis caput, non aliam esse philosophiam, id est sapientiæ studium, et aliam religionem* (S. Aug. *De verâ relig.*, c. v.). Oh! restons dans le

[1] Mgr. de Trévern, vicaire-général et ami du cardinal de la Luzerne, maintenant évêque de Strasbourg, si connu par le livre remarquable intitulé *Discussion amicale avec les Protestans.* — S. E. le cardinal de Rohan, homme de cœur et d'action, sitôt enlevé à l'Église, avait confié à M. Bautain ce qu'il avait de plus précieux, la direction de son Ecole des hautes études ecclésiastiques..

gouvernement de la Providence, et ne nous renfermons pas dans le cercle étroit et vicieux de notre raison propre. Pour moi, je le déclare hautement avec le savant philosophe de Strasbourg, je ne veux d'autres livres de philosophie que les livres saints; car tout est là. J'honore les autres, en tant qu'ils ont des rapports avec cette parole de vérité; et s'ils n'en ont pas, je les repousse. Certes il y a plus de science et de sagesse dans une seule Epître de S. Paul, que dans pas un des philosophes de l'antiquité.

S. FOISSET,

Chanoine, Sup. du p. sém. de Dijon.



NOUVELLES ET MÉLANGES.

Extrait d'une lettre de M. Masson, missionnaire français au Tong-king, le 24 novembre 1831, à M. Antoine, vicaire-général à Nancy.— Monsieur, Je profite d'une occasion prochaine pour Macao pour vous donner de mes nouvelles. Nous avons toujours de tems à autre quelques nouvelles persécutions à subir dans nos chrétientés, qui d'ailleurs se soutiennent dans le même état de progrès et de stabilité dans la foi; et à ce titre quelle différence entre nos chrétiens des pays idolâtres que nous sommes appelés à évangéliser, et vos chrétiens de notre France infortunée ! Ici quelle force, quel courage, quelle persévérance invincible dans le bien, quel dévouement à confesser en tous lieux Jésus-Christ ! Ici, sans doute, nous avons nos périls, nos humiliations, nos croix, et où n'en a-t-on pas? Mais du moins nous n'avons point affaire à des hommes usés par une civilisation en décrépitude, et révolutionnés par le déchaînement de toutes les passions qu'elle met au jour. Oui, le contraste en est frappant, et il ne cesse de m'affecter bien péniblement quand je compare, dans mes courses journalières, le profond respect que nous témoignent non-seulement les chrétiens, mais même les infidèles, avec ce mépris profond de toute loi morale, avec cette rage qui éclate parmi vous à la vue d'un ministre de la religion dans votre malheureux pays; et aujourd'hui surtout, si j'ai lieu d'en croire le récit que m'a fait un capitaine de navire, quel ne doit pas être le déplorable état du culte de nos pères, depuis les bouleversemens politiques survenus pour vous donner la *plénitude du bonheur et de la liberté humaine?* Non, je n'ose comparer. Ici, sans *charte* ni *bill des droits* encore inconnus, j'ai du moins, comme on dit vulgairement, *la clef des champs;* je suis libre, et j'en profite pour multiplier les travaux où m'appelle la mission évangélique. Oui, je ne puis trop le redire : j'ai eu beau parcourir la contrée en mille sens divers, je vous assure que je n'ai reçu encore aucune espèce d'insulte ni d'avanie de la part des payens que j'ai rencontrés. Si ces derniers ne peuvent encore nous aimer, du moins ils nous respectent à un point que les ecclésiastiques de France ne sauraient croire.

Nous nous trouvons toujours dans la même situation : même liberté d'aller ouvertement où bon nous semble, du moins en ce qui m'est

particulier. Je sais d'ailleurs que plusieurs de mes confrères sont obligés à plus de circonspection. Mais cette paix, ce calme dont nous jouissons, qui oserait nous en promettre la durée? Pourrais-je m'abuser de cette flatteuse illusion, en voyant que le roi Minh-Mênh ne néglige guère les occasions de manifester la haine qu'il porte à notre sainte religion? L'an dernier je vous ai parlé de plusieurs chrétiens condamnés en cette seule qualité dont ils ne savent point rougir au besoin. On s'attend donc encore chaque jour à quelque acte de rigueur, à la destruction de quelque église, en outre de l'exil, de la mort. C'est ce qui vient d'avoir lieu dans la Basse-Cochinchine, à l'égard de plusieurs chrétientés de cette province; là, pour peu qu'un chrétien ait un procès avec un infidèle, l'affaire qu'il a à démêler l'amène-t-elle devant le magistrat du lieu, aussitôt on y fait intervenir la religion, et trop heureux alors le chrétien s'il parvient à se tirer de ce pas glissant en subissant la rançon d'une forte somme d'argent.

Depuis trois ans je n'ai pas cessé de faire ma résidence sur les bords de la mer, où nous avons un grand nombre d'établissemens. Je suis en ce moment dans les montagnes qui bordent le royaume de Laos; nous y comptons plusieurs milliers de chrétiens. J'ai pu y baptiser cette année 22 adultes et y entendre près de 7000 confessions.

Il y a environ 15 jours que la maison que j'habite ordinairement, lorsque je ne suis pas en tournée chez les chrétiens, et où j'entretiens 60 personnes, a été la proie des flammes. Maison, église, meubles, tout a été consumé en un instant. On n'a pu retirer des décombres que quelques effets de nulle valeur. Vous sentez que cette perte est immense pour nous, et nous ne parviendrons pas avec 15,000 fr. à réparer le dommage! Car notre maison, chef-lieu de toute la province de Nghi-An, servait de dépôt central à tous les livres, meubles et ustensiles d'église, tant pour notre usage journalier que pour celui des prêtres nouvellement ordonnés et auxquels il faut tout fournir. Je regrette surtout une bibliothèque de 200 volumes français et latins, qui faisaient ma consolation dans mes courts moments de loisir.

Mais si nous sommes en paix dans cette province du côté de la religion, nous avons aussi nos misères. La moisson n'a rien produit depuis quatre ans; les habitants sont accablés de corvées; le roi fait construire des ponts en pierre sur toutes les rivières; mais c'est en accablant d'impôts les habitants, que les mandarins obligent d'ailleurs à travailler cinq mois de l'année *gratis* pour le roi. Quel tableau déchirant, et avoir si peu de moyens pour soulager ces infortunés!.......

A la suite de la lettre vient le détail des sacrements administrés en 1830. — Baptême d'enfants de chrétiens, 3,016. — *Id.* d'enf. d'inf.,

1,375. — *Id.* d'adultes, 505. — Confess., 193,368. — Comm., 86,425. — Viatique, 1,364. — Ext. onct., 2,374. — Mariages bénis, 817. — Confirm. 1,526.



Histoire d'un Pharaon, vivant du tems de Moïse, découverte par M. Champollion. — Quand M. Champollion se rendit en Egypte pour explorer cette vieille terre de la science, il eut occasion, en passant à Aix, de visiter le cabinet d'un estimable archéologue, M. Sallier. C'est là qu'il découvrit cette histoire parmi les papyrus qui forment la collection de ce savant. Nous allons faire connaître le compte rendu que fit M. Sallier lui-même de cette découverte dans une séance de l'Académie de cette ville.

« Ces *papyrus*, au nombre de dix ou douze, ont été achetés il y a quelques années avec une collection d'antiquités provenant de l'Egypte, d'un marin originaire de ce pays; ils contiennent pour la plupart des prières ou rituels, plus ou moins étendus, qui avaient été déposés dans des caisses de momies. On y voit le contrat de vente d'une maison, passé sous le règne de l'un des Ptolémées; enfin, *trois rouleaux* réunis, écrits en superbes caractères *démotiques*, caractères consacrés, comme l'on sait, aux usages civils.

» M. Champollion manifesta hautement son étonnement et sa joie, lorsqu'à l'inspection du *premier* de ces rouleaux assez volumineux il reconnut qu'il contenait l'*histoire des campagnes de Sésostris Rhamsès*[1], appelé aussi *Sethos* ou *Séthosis*, et *Sésoosis*; et qu'il donnait les détails les plus circonstanciés sur ses conquêtes, sur les pays qu'il a traversés, sur les forces et la composition de son armée.

» Le manuscrit finit par la déclaration de l'historien, qui, après

[1] Les recherches que M. Champollion a depuis faites en Egypte, ont modifié ses idées sur quelques points de l'histoire de ce pays et de l'ordre de succession de ses anciens rois. Il pense aujourd'hui que *Sésostris* n'est pas *Rhamnès-le-Grand*, mais *Rhamnès-Meï-Amun* (aîné d'Ammon), fondateur de la dix-neuvième dynastie. Quoi qu'il en soit, il résulte des nouvelles et nombreuses données qu'il a recueillies pendant son voyage, de nouvelles et précieuses confirmations des faits qui sont mentionnés dans la Bible. Le savant archéologue a retrouvé le portrait même de *Sésonchis*, fondateur de la vingt-deuxième dynastie (le *Sésak* de nos livres saints), et un bas-relief qui se rapporte à l'invasion de ce monarque dans la Judée.

avoir fait connaître ses noms et ses titres, certifie avoir écrit dans la neuvième année du règne de *Sésostris-Rhamsès*, *roi des rois*, *lion dans les combats*, *le bras à qui Dieu a donné la force*, et autres périphrases, dans le style oriental.

« Il est à remarquer, que la *neuvième année*, indiquée par l'écrivain, est celle que *Diodore de Sicile* désigne comme ayant été l'époque du retour de *Sésostris* en Egypte. Depuis neuf ans qu'il était sur le trône, il n'avait cessé de parcourir le monde en conquérant, laissant partout sur ses traces des monumens singuliers de ses victoires, monumens dont quelques-uns existaient encore du tems d'Hérodote, c'est-à-dire environ mille ans après. Et toutefois, malgré ces monumens, malgré les nombreux tableaux hiéroglyphiques dont les rives du Nil sont chargées, et qui paraissaient consacrés en grande partie à sa gloire, nous ne connaissons guère que le nom de *Sésostris*; son génie, ses vertus, ses conquêtes, étaient pour nous un problème; le héros enfin, serait presqu'à nos yeux un personnage fabuleux, si, trois mille trois cents ans après, la parole n'avait été rendue à ces figures emblématiques par les heureux travaux de l'illustre compatriote que nous envie l'Europe savante.... L'étude de mon manuscrit confirmera sans doute les investigations auxquelles il va se livrer en Egypte, et il se promet à son retour de venir le fixer sur la toile, pour en prévenir la destruction et en donner une traduction complète, qui éclaircira enfin cette période importante de l'histoire ancienne. Cette époque touche au tems de Moïse, et vraisemblablement le grand *Sésostris* était le fils du roi qui poursuivit les Hébreux aux bords de la mer rouge. Peut-être est-il encore le même qu'*Œgyptus* qui força son frère *Danaüs*, ou *Armaïs*, à se réfugier en Grèce, parce qu'en son absence il avait tenté de s'emparer du trône....

» Sur le même manuscrit dont nous venons de parler, et après une marge non écrite, commence une autre composition, intitulée : *Louanges du grand roi Amemnengon*. Quelques feuilles seulement qui sont séparées par des intervalles et marquées de numéros, finissent ce rouleau et forment le commencement de l'histoire contenue dans le *second* de mes *papyrus*. On peut, ce me semble, conjecturer que cet *Amemnengon* régnait avant *Sésostris*, puisque l'auteur écrivait la neuvième année du règne de ce dernier. On peut encore tirer cette présomption de l'usage reconnu de représenter dans les monu-

mens égyptiens, après le personnage principal, la figure de son père et quelquefois de son aïeul. Enfin le successeur de *Sésostris* porte dans *Hérodote* le nom de *Phéron*, dans *Diodore* celui de *Sésostris II*, et dans *Manéthon* celui de *Rapsacès* ou *Rapsès*, tandis que son père est appelé *Aménophis* ou *Amenoph*, nom qui se rapproche de celui qu'on a cru lire dans le manuscrit.

« Un examen, plus approfondi, ôtera toute incertitude à cet égard, je ne connais de mes *papyrus* que par la rapide inspection qu'en a faite M. Champollion dans le peu de momens qu'il lui a été permis de me donner.

» Le *troisième* rouleau traite d'astronomie ou d'astrologie, ou plus vraisemblablement encore de l'une et de l'autre de ces sciences; il n'a point encore été déroulé, mais il est aisé de prévoir qu'il sera d'un grand intérêt. Il devra nous faire connaître les observations qui avaient été faites dans ces tems reculés, et le système du ciel tel que l'avaient conçu les Egyptiens et les Chaldéens, les premiers peuples qui probablement se sont occupés de cette science.

» Je dois joindre aux détails précédens, la description d'une petite figure de Basalte qui était comprise dans les objets que me vendit l'Egyptien, et qui paraît avoir été trouvée avec les *trois rouleaux*.

» Elle représente un homme à genoux, dont la hauteur, si la figure était debout, serait de onze pouces, la tête ayant quinze lignes. Il est appuyé sur une espèce de table dont le haut est en forme de pupitre; les mains placées dessus, mais qui ont été brisées, devaient être dans la position d'écrire. Sur le devant du pupitre est gravé le *cartouche de Sésostris*, et au dos de la figure, sur une plate-bande, on lit en caractères hiéroglyphiques le nom du personnage avec le titre de *chantre et ami de Sésostris.* Cette figure avait été dessinée par M. Champollion, avant qu'il eut vu les *papyrus.* Je négligeai de prendre par écrit son nom, et il ne vint en idée à aucun de ceux qui assistaient au dépouillement du rouleau, de s'assurer s'il y avait conformité entre les noms sculptés sur la figure et ceux mentionnés sur le rouleau. Mais tout porte à croire que c'est le même écrivain, dans le tombeau duquel on aura trouvé son portrait et ses ouvrages. De quelle importance seraient donc ces écrits, puisque leur auteur, contemporain de *Sésostris*, n'a pu exercer les fonctions dont il était revêtu, sans suivre le héros dans ses courses victorieuses.

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 34. — 30 avril.

Géologie.

LETTRE SUR LE DÉLUGE,

DANS LAQUELLE ON EXAMINE LA POSSIBILITÉ D'ACCORDER LE RÉCIT DE MOÏSE AVEC LES FAITS CONSTATÉS PAR L'OBSERVATION ET LES PRINCIPES DE LA PHYSIQUE. [1]

Le récit de Moïse sur le déluge se concilie avec la plupart des systèmes géologiques. C'est ce que nous avons tâché de prouver en exposant les travaux de Deluc, du père André de Gy, de MM. Cuvier, Bonnaire-Mansuy, etc., etc. Voici une nouvelle théorie plus conforme encore que les précédentes avec l'esprit et la lettre de l'historien sacré du déluge. Nous devons donc la faire connaître à nos lecteurs. Toutefois en rendant hommage aux efforts honorables et au talent de M. Felix Passot, nous n'a-

[1] Cette lettre est de M. Félix Passot, professeur de physique et de mathématiques au collége de Juilly. Outre la dissertation dont nous donnons la majeure partie dans nos *Annales*, elle contient encore une *nouvelle solution du problème des forces centrales*; dans ce dernier opuscule, l'auteur soumet à une nouvelle revue les calculs de Newton sur les mouvemens des corps célestes. L'ouvrage se vend chez *Bricon, libraire.* Prix : 2 fr.

doptons pas plus son système que ceux de ses devanciers; nous voyons beaucoup de faits géologiques, mais la science géologique elle-même reste encore à créer.

MONSIEUR,

« Vous connaissez mon goût pour l'étude de la Géologie, vous savez dans quel but j'ai tâché d'approfondir cette science, et vous me faites l'honneur de me demander ce que je pense à mon tour des marques qui nous restent des grands bouleversemens qui ont eu lieu à la surface de notre globe; si elles sont réellement des médailles d'un événement affreux, d'une inondation extraordinaire amenée par l'impiété des premiers habitans de la terre, ou si nous devons les regarder comme les traces des différens états par où les géologues modernes supposent que la terre a passé avant d'être habitable. Vous m'annoncez que vous êtes pénétré autant que moi de l'importance d'une solution définitive de cette grande question. Il ne s'agit effectivement de rien moins ici que de savoir s'il y a jamais eu un commerce d'intelligence, une communication directe de pensées entre Dieu et les hommes, puisque le déluge universel est le principal fait qu'on puisse invoquer en sa faveur. On ne peut se dissimuler, que la philosophie ne cherche qu'à priver la révélation de tout l'appui qu'elle pouvait tirer de l'étude de la nature: elle travaille à éliminer successivement toutes ses preuves de fait; elle n'aspire qu'à pouvoir établir que toutes ces histoires, tous ces miracles qu'on nous raconte des premiers âges du monde, ne sont que des inventions des fondateurs de religions, qu'il n'y en a aucun qui puisse se soutenir devant le flambeau des sciences. Il faudrait fermer volontairement les yeux pour ne pas voir ce point de mire de la philosophie moderne. La réponse que je m'empresse de vous envoyer vous montrera, je l'espère, de quel côté se trouve la bonne cause, en mettant à nu la mauvaise foi ou l'incapacité surprenante des partisans de cette philosophie anti-chrétienne. Je m'arrêterai peu sur chaque point de la question, parce que je n'ai qu'un voile assez léger à soulever pour mettre la vérité dans tout son jour.

Une fois en dehors des idées religieuses, et abandonnés à leurs sentimens particuliers, les philosophes n'ont pas su faire un pas

dans la prétendue carrière qu'ils croyaient avoir devant eux en contemplant les monumens du déluge, sans tomber dans une erreur capitale. La terre est couverte de coquillages et de débris d'animaux marins qui attestent que nos continens ont été autrefois recouverts par les eaux de la mer. Sur tous les points du globe, sur les plus hautes montagnes comme dans les plaines, on ne peut faire quelques recherches sans en rencontrer des quantités considérables. On avait cru, jusqu'à la venue des philosophes, que ces débris prouvaient tout simplement le déluge universel dont il est parlé dans nos livres saints; mais ces derniers, venant à considérer leur grand nombre dans tous les pays, en conclurent qu'ils ne pouvaient pas être le résultat d'une inondation passagère; que les eaux du déluge dont parle Moïse avaient séjourné trop peu de tems sur les continens pour permettre qu'il s'y en accumulât autant que nous en trouvons, et, par conséquent, qu'on ne pouvait pas s'arrêter aux termes de l'écrivain inspiré pour se rendre compte des causes de leur existence; que la seule inspection de ces débris nous forçait tout de suite d'admettre un déluge de plusieurs siècles.

Venant ensuite à considérer la disposition des couches où ils se trouvent et leurs différens degrés d'altération, ces Messieurs en ont conclu que leur formation appartenait évidemment à différentes époques, et, par conséquent, qu'il y avait eu plusieurs inondations successives, plusieurs déluges, qui, ayant duré chacun plusieurs siècles, faisaient remonter le commencement du monde à des millions d'années; et c'est pour expliquer ce grand nombre de déluges, cette suite étonnante de catastrophes, qu'ils ont créé la science qu'on appelle *Géologie*.

Les faits sur lesquels sont fondées ces considérations sont incontestables, mais les conséquences qu'on en tire me semblent porter à faux. On suppose que chaque coquille, ou chaque débris, a été déposé où on le trouve par le poisson auquel il appartenait; et l'on est forcé de conclure qu'il a fallu un grand nombre de poissons, et par conséquent un grand nombre de siècles, pour donner lieu à la formation de dépôts aussi considérables. Mais leur gisement et la disposition des couches de terrain où ces dépôts se trouvent, attestent qu'ils ont été amoncelés par les flots. Dire qu'ils ont été apportés et arrangés par

les flots, c'est dire qu'ils ont été flottans au milieu des eaux, c'est dire qu'ils ont été apportés au lieu où on les trouve aujourd'hui d'un lieu où ils étaient auparavant; et s'ils ont voyagé au milieu des eaux, pourquoi ne pourraient-ils pas avoir été apportés du fond des mers qui ont toujours couvert une partie de la terre? Pourquoi leur existence sur les continens ne pourrait-elle pas être due à une seule inondation, de quelque durée qu'on la suppose?

Que se passe-t-il tous les jours sur la mer? comment les corps solides qu'on plonge dans ses eaux y enfoncent-ils? Les conditions de leur équilibre sont les mêmes que pour les coquilles abandonnées par les poissons. Si les uns s'y soutiennent avant d'atteindre le fond, les autres s'y soutiendront également. Or, on n'ignore encore quelle est la profondeur de la mer sur tous les points du globe, que parce que quand on veut parvenir à sa connaissance au moyen d'une sonde, la sonde ne peut descendre jusqu'au fond. Arrivée à une certaine profondeur, cette sonde y reste suspendue comme un ballon reste suspendu dans l'atmosphère; et cette suspension ne peut être un effet de la légèreté du câble, comme on serait porté à le croire, puisque le câble, abandonné dans l'eau à son propre poids, ne peut s'y soutenir lui-même. Que l'on jette un bout de corde, un fil même dans l'eau, et l'on verra ces objets descendre au fond aussitôt qu'ils seront suffisamment imbibés d'eau. On ne peut non plus attribuer cette suspension au mouvement du navire, puisqu'il est toujours possible de descendre dans un canot pour filer tranquillement le câble, en donnant des coups de rames qui fassent toujours rester le canot au même point. La suspension de la sonde ne tient donc à aucune circonstance particulière de la manœuvre; elle est donc indépendante de la manière dont se fait l'expérience; tout autre corps de même masse, abandonné simplement à lui-même, ne descendrait donc pas plus avant que cette sonde.

Quelle que soit la cause d'une telle suspension, peu m'importe pour les conséquences que j'ai à en tirer. Je n'ai besoin que du fait tel qu'il se passe. Il me suffit qu'il soit incontestable; et je demande, Monsieur, si une coquille mise à la place d'une masse aussi considérable de plomb qu'une sonde d'une vingtaine de

livres, ou *placée au point d'application de la force que soutient à la fois la corde et la sonde*, pourrait mieux descendre jusqu'au fond de la mer. La possibilité de la chose est-elle seulement concevable ? Non sans doute; la coquille s'arrêterait à une beaucoup plus petite profondeur, et c'est ce qui doit nécessairement arriver à toutes les coquilles abandonnées par chaque poisson. Elles ne descendent donc point jusqu'au fond de la mer ; elles restent donc suspendues à une certaine profondeur au-dessous de la surface des eaux, comme les nuages restent suspendus à une certaine hauteur au-dessus de nos têtes; elles y flottent donc comme les nuages flottent dans l'atmosphère.

Eh bien ! Monsieur, représentons-nous le niveau actuel de la mer élevé jusqu'à la hauteur de tout ce qu'il y avait de plus inaccessible, et voyons ce qu'il en devait nécessairement résulter d'après ce que je viens d'établir. On sait qu'il existe dans la mer des courans d'eau semblables à ceux qui, dans l'atmosphère, ravagent quelquefois la terre, et que, dans un fluide où toutes les parties sont d'abord en équilibre, le mouvement ne peut se communiquer qu'en ligne droite, comme dans un espace libre où la pesanteur n'exercerait point son action. Un courant dont la direction se trouve horizontale à son commencement, par rapport au fond de la mer, ne peut suivre longtemps la même direction sans venir soulever les eaux de sa surface; parce que la direction qu'il suit est une tangente dont tous les points s'éloignent de plus en plus du centre de la terre : il doit donc rapprocher de la surface des eaux tout ce qui peut être tenu en suspension à une certaine hauteur. Les courants qui existaient pendant le déluge devaient donc nécessairement soulever ces bancs nombreux de coquillages qui flottaient à quelque distance au-dessus du fond de l'océan, et les élever jusqu'au niveau des continents, jusqu'au niveau des plus hautes montagnes, pour être repris et transportés sur ces continents et sur ces montagnes par d'autres courants non moins puissants qui régnaient à la surface de cette immense quantité d'eau. On conçoit que ces courants impétueux, dont la force était proportionnelle à la quantité du liquide agité en tous sens sur un globe où l'inégalité du terrain, les vents et les oscillations de l'atmosphère ne lui laissaient pas le tems de se mettre en équilibre, ont dû

apporter sur les continens des bancs de coquillages appartenans à toutes sortes d'animaux marins, et de toutes les époques, les ont dû déposer, quelquefois avec ordre, et d'autres fois entassés confusément les uns sur les autres, suivant la violence de leur impulsion et les circonstances de leur rencontre. Chaque courant a apporté sa couche dans le même endroit, et chaque région de la terre a envoyé ses courans avec les restes des poissons dont son climat favorisait la production. Voilà comment se trouvent enfin expliqués à la fois, et presque en un seul mot, l'existence et les divers degrés d'altération de tant de dépouilles, de tant de ruines, où le philosophe géologue sans croyances ne peut voir, en reculant jusqu'à la nuit éternelle, qu'un débrouillement imparfait du chaos.

Pour bien concevoir cette explication, il faut se représenter l'état de la terre tel qu'il était avant le déluge, et non tel qu'il est aujourd'hui. Une élévation du niveau de la mer de 15 coudées au-dessus des plus hautes de nos montagnes actuelles, n'aurait pas suffi pour amener des coquillages jusque sur la cîme de ces mêmes montagnes. Les montagnes antédiluviennes étaient beaucoup plus hautes que ces dernières; les couches épaisses de terrain de transition qui forment le sol des plaines jusqu'à des profondeurs incalculables, en sont la preuve. Car d'où aurait pu venir tant de terrain, sinon des montagnes voisines, que les flots tendaient à renverser? Si l'on s'avisait de dire qu'il a été apporté de plus loin que des montagnes voisines qui existaient alors, on ne me donnerait tort d'un côté que pour me donner gain de cause d'un autre, parce qu'on trouve des couches de transition sur les plus hautes montagnes actuelles comme sur les autres, et les eaux qui auraient pu les y apporter auraient aussi bien pu y apporter des coquillages. Mais aucun géologue ne sera assez maladroit pour m'opposer une telle assertion. Ainsi, les continens étaient encore plus difficiles à recouvrir d'eau avant le déluge, qu'ils ne le sont aujourd'hui. Les montagnes étant plus élevées, la hauteur de 15 coudées au-dessus des plus hautes, suppose une élévation du niveau de la mer beaucoup plus considérable que celui qu'il faudrait aujourd'hui pour causer un second déluge. Il n'est donc pas étonnant que les flots aient pu faire élever des coquil-

fages sur les plus hautes de nos montagnes actuelles, qui n'étaient presque que des collines à côté de celles qu'ils ont abaissées ou fait disparaître entièrement. Mais, parce qu'il a fallu une plus grande quantité d'eau qu'on ne le pense communément, les courans de cet océan extraordinaire n'en étaient que plus forts et plus capables d'apporter sur les continens tous les débris que le tems avait accumulés au fond des mers, de niveler en partie la surface du globe, d'effectuer enfin par une seule inondation, et en quelques mois, tous ces bouleversemens pour lesquels on ose presque nous demander le sacrifice de notre foi, en présence des traditions de tous les peuples du monde qui déposent en faveur de nos sentimens.

Et non-seulement cette explication résout complètement le problême, mais elle réfute encore toutes les autres qu'on a voulu donner jusqu'ici, en détruisant entièrement leur base commune. En effet, le plus grand nombre des géologues ne savent se débarrasser des eaux qu'ils font venir de je ne sais où, sans les ordres ni le secours d'une puissance divine, qu'en les faisant précipiter dans de vastes cavernes souterraines, que leur imagination creuse sous les continens. Mais si ces eaux s'étaient retirées autrement que par une évaporation tranquille, en se précipitant en masse avec impétuosité dans de profonds abîmes, elles auraient nécessairement entraîné avec elles tout ce qu'elles tenaient en suspension ; les coquillages auraient été les premiers objets engloutis, parce que c'est toujours l'eau du fond qui se précipite la première, en entraînant avec elle tout ce qu'elle tient en équilibre ou qu'elle trouve sur son passage. De sorte, qu'au lieu de cette immense quantité de débris qui recouvrent la terre, il ne nous resterait presque aucune trace du déluge.

On ne conçoit pas comment un système explicatif aussi simple et aussi satisfaisant a échappé à tant d'esprits inquiets, qui disent ne chercher que la vérité. Le fait qui lui sert de base ne se passe pas seulement au milieu des eaux de l'océan, il se passe tous les jours dans nos sources d'eaux jaillissantes ou bourbeuses, qui tiennent du gravier en suspension ; il se passe même dans l'air, qui soulève sur nos grandes routes des tourbillons de poussière dont il va blanchir les champs voisins. Qui

ne sait que des armées entières ont été ensevelies sous le sable que des vents impétueux transportent d'un endroit à un autre, dans les déserts de l'Arabie. Et l'on refuserait de croire que des courans liquides, encore plus impétueux, aient pu arracher du fond des mers de petits coquillages pour en couvrir les continens pendant une inondation générale de la terre, un bouleversement presque universel de la nature! Ce que nous voyons à chaque instant en petit, jusque dans le dépôt de nos bouteilles de liqueur, n'aurait pas pu avoir lieu en grand sur tous les points du globe, avec un volume d'eau dont l'élévation surpassait la hauteur des lieux les plus inaccessibles! Que l'incrédulité est funeste aux sciences naturelles! Que de découvertes elle nous fait manquer pour vouloir nous conduire à la vérité à travers les ténèbres! Et encore n'abandonne-t-on des indications prises dans l'ordre de foi que pour hasarder des hypothèses qui ne peuvent soutenir le plus léger examen. S'il y avait dans l'intérieur de la terre des cavités capables de contenir toutes les eaux d'un déluge, le sol qui les couvrait n'aurait jamais pu être inondé, les eaux n'auraient jamais pu en approcher, parce qu'une cavité considérable modifie la pesanteur comme les hautes montagnes. De la terre apportée en assez grande quantité sur le rivage de la mer, pour y former une montagne comparable aux plus hautes qui sont connues, attirerait les eaux à sa base, comme elle ferait dévier le pendule de la verticale. Mais si, au lieu d'y apporter de la terre, on y creusait un abîme, le contraire arriverait; les eaux, moins attirées de ce côté qu'auparavant, s'en éloigneraient assez pour ne jamais pouvoir s'y précipiter. Voilà ce qui serait effectivement arrivé pendant le déluge sur les points de la terre où se seraient trouvées les cavités des géologues. La retraite lente des eaux de la mer sur quelques points, comme à Aigues-Mortes, attestée par tous les historiens, n'a peut-être pas d'autres causes que des gouffres fermés sous les continens du voisinage par le feu de volcans dont nous ne soupçonnons pas l'existence.

Puisque les inspirations et les lumières de la foi nous ont si bien servi pour lever une première difficulté, continuons à les suivre; voyons d'où a pu venir une aussi grande quantité d'eau que celle qui était nécessaire pour porter l'inondation jusqu'à 15

coudées au-dessus des plus hautes montagnes. L'Ecriture nous dit qu'au commencement du monde la terre, encore nue et informe, était ensevelie sous les eaux, et que Dieu ne la découvrit qu'en faisant monter une partie de ces eaux dans le ciel, et en laissant le reste à sa surface pour remplir les mers actuelles. Il y a donc dans le ciel tout ce qu'il faudrait ajouter aux eaux des mers pour recouvrir toute la surface de la terre, même en la supposant déformée, c'est-à-dire, en lui supposant des inégalités beaucoup plus grandes que celles qui existent aujourd'hui, des montagnes, des renflemens sur divers points, qui ne permettraient plus de la regarder comme ronde; car elle ne pouvait être informe au commencement du monde, en comparaison de ce qu'elle est à présent, sans tout cela. Mais dans quel état sont les eaux dans le ciel? Comment s'y soutiennent-elles? Pourquoi leur poids, ajouté à celui de l'atmosphère, ne nous écraserait-il pas? Trois questions auxquelles rien n'est plus facile que de répondre.

1° Lorsque nous nous élevons à une certaine hauteur dans l'atmosphère, au moyen d'un ballon, ou en gravissant une montagne, nous trouvons que la densité de l'air va toujours en diminuant, ainsi que l'intensité de la couleur bleue du ciel. Ce qui prouve qu'il n'y a rien de liquide, et encore moins de solide, au-delà de l'atmosphère, et, par conséquent, que les eaux dont parle l'Ecriture ne peuvent y exister qu'à un état de vapeur très-rare, très-subtile.

2° Si elles y sont à l'état gazeux, elles s'y soutiennent comme le fait l'air atmosphérique au-dessus de nos têtes. Les couches s'appuient mutuellement l'une sur l'autre, à l'exception de la première qui n'est supportée que par la terre.

3° Au commencement du monde, et pendant le déluge, la surface de la terre éprouvait une pression qu'il serait facile d'évaluer en livres pesant, si la hauteur des eaux était connue exactement. Quand celles-ci sont venues à se réduire en vapeur très-subtile, elles se sont dispersées avec rapidité dans l'espace, de manière à ne plus former autour du globe qu'une immense sphère gazeuse, dont il occupe le centre. On demande si la pression que la sphère gazeuse exerce contre sa surface ne devrait pas être aussi grande que celle due au poids de l'eau à

l'état liquide. Voilà à quoi se réduit notre troisième question. Le calcul va répondre.

Il est démontré 1° que *la pression qu'un fluide exerce sur la base qui le soutient contre la pesanteur, ne dépend que de la hauteur de son niveau au-dessus de la base ;* 2° et que *les pressions que deux fluides exercent sur des bases égales sont proportionnelles à leurs masses.* D'après le premier principe, la pression que les eaux faisaient éprouver à la surface de la terre, au commencement du monde, était la même que si elles avaient été contenues dans un cylindre qui aurait eu la surface pour base, et l'épaisseur de la couche liquide pour hauteur ; et la pression qu'elles lui font éprouver à l'état de vapeur, égale aussi le poids d'une colonne gazeuse renfermée dans un cylindre de même base, et d'une hauteur égale à celle de la vapeur au-dessus de nos têtes. D'après le second principe, la pression des deux colonnes liquides et gazeuses sont entre elles comme leurs poids, et le poids de la colonne gazeuse est évidemment à celui de la colonne liquide, comme son volume est au volume entier de la sphère gazeuse.

Or, le volume de la colonne gazeuse est proportionnel à sa hauteur, et celui de la sphère entière est plus que proportionnel au cube de cette même hauteur. Par conséquent, la pression de la colonne gazeuse équivalente à celle de toutes les eaux du déluge réduites en vapeur, diminuait dans un rapport encore plus grand que l'inverse du carré de la hauteur, à mesure que la sphère gazeuse s'étendait dans l'espace. D'un autre côté, comme rien n'empêchait la vapeur de s'étendre dans l'espace, jusqu'à ce que sa force expansive devînt égale à la pesanteur, elle s'est étendue jusqu'à ce que la vapeur fût aussi rare qu'il lui était possible de le devenir; et si sa pression diminuait dans un si grand rapport à mesure qu'elle s'étendait, cette pression ne peut plus être sensible aujourd'hui, elle ne peut rien ajouter à celle de l'atmosphère. Une pression équivalente au poids d'une colonne d'eau de 32 pieds, ou d'une colonne de mercure de 28 pouces, est donc loin de représenter celui de toutes les substances à un état gazeux, permanent ou non permanent, qui se trouvent au-dessus de nos têtes, comme on l'avance gratuitement dans tous les traités de physique. Et que l'on ne pense pas que l'énorme volume de vapeur qui remplit l'espace qui est au-dessus

de l'atmosphère y soit inutile au maintien de l'état actuel du globe; s'il n'y était pas, la vapeur qui s'élève de la mer à travers l'air atmosphérique, par l'effet de sa légèreté spécifique, y pénétrerait insensiblement sans obstacle, et dans quelques siècles il ne resterait plus une goutte d'eau sur la terre pour les besoins de la végétation et la conservation de tous les êtres vivans.

Il sert encore à produire les agitations de l'atmosphère, et par elles celles de la mer. C'est de lui que les vents, les orages, et les tempêtes, tirent leur origine; car, comment naîtraient-ils dans une couche d'air aussi peu élevée que l'est notre atmosphère? On les attribue à des ruptures d'équilibre provenant des différences de poids spécifiques des colonnes inégalement dilatées. Mais elles ne produiraient que des mouvemens verticaux d'ascension et de descension comme dans une marmite pleine d'eau en ébullition, et non des courans horizontaux capables de déraciner les arbres, au lieu que tous les principaux phénomènes météorologiques se déduisent naturellement de ce que je viens d'établir. En effet, je viens de montrer qu'une augmentation de volume dans une sphère gazeuse diminue la pression due à la pesanteur que le gaz exercerait contre la surface d'un corps solide placé à son centre. Ce qui se passerait entre le gaz et la surface du solide se passe aussi entre les différentes couches du gaz à l'égard les unes des autres, puisqu'elles s'appuient toutes mutuellement l'une sur l'autre. L'augmentation de volume ne saurait donc être inégale dans les différentes parties de la sphère sans que l'équilibre y soit troublé; dès qu'il y a inégalité de dilatation, il y a donc cause d'agitation, de mouvement. En second lieu, les couches ne s'appuyant pas les unes sur les autres à la manière de celles de l'atmosphère, la pression exercée sur la terre par la dernière ne représente pas le poids de toutes les autres, et, par conséquent, la différence de poids spécifique a d'autant moins de part à la rupture d'équilibre que les parties de la sphère gazeuse inégalement dilatées sont plus grandes. Or, comme c'est à peu près la moitié du volume entier du gaz, celle qui se trouve immédiatement sous le soleil qui est plus dilatée que l'autre, la différence de poids spécifique n'entre presque pour rien dans la détermination du mouvement. Les courans qui s'établissent dans la masse ga-

zeuse par suite de l'inégalité de volume de ses parties, ne doivent donc pas prendre une direction verticale de préférence à toute autre, comme dans une marmite pleine d'eau en ébullition; ils peuvent donc parcourir en tout sens l'espace qui est au-dessus de nos têtes, et c'est lorsqu'ils viennent sillonner l'air atmosphérique, en entrant obliquement dans l'atmosphère, que nous éprouvons ces vents impétueux, ces orages dévastateurs dans lesquels le peuple seul a le bon sens de voir le ciel en courroux.

Les vents ayant pour cause un fluide subtil qui agite la masse de l'air comme un corps étranger agite un liquide contenu dans un bassin en plongeant dans son intérieur, les coups de vents brusques, les bouffées inattendues, les bourrasques, enfin, si difficiles à rapporter à des changemens subits de poids spécifique, n'ont plus rien d'incompréhensible. La formation de la pluie, de la neige, et de la grêle, ainsi que ces courans d'air plus froids que la neige et la glace, connus sous le nom de *giboulées*, s'expliquent par l'air excessivement froid des hautes régions de l'atmosphère, que les courans de vapeur diluvienne font tomber sur les nuages et sur les campagnes.

On sent qu'un fluide plus subtil que l'air atmosphérique ne peut l'agiter sans diminuer la densité de l'atmosphère à l'endroit où il agit. La densité de l'air ne reste donc pas uniforme pendant les orages. Mais si elle ne l'est pas, la marche du son qui le traverse ne peut l'être davantage. De là, le bruit, les roulemens, et tout le fracas du tonnerre qui accompagne le choc des électricités de natures différentes dont les nuages sont chargés.

On sent aussi que la vapeur diluvienne peut pénétrer avec assez d'impétuosité dans l'atmosphère pour y causer des solutions de continuité, des espèces de crévasses par lesquelles le fluide électrique s'écoule comme dans le vide sous formes de jets, de colonnes de feu, et alors le ciel présente le magnifique spectacle des aurores boréales. Si, au lieu d'un simple courant vertical, c'est un tourbillon violent qui s'avance jusqu'à la surface de la terre, il produit un autre phénomène; il s'empare des nuages qui se trouvent dans sa sphère d'activité, les dispose en cône autour de lui, leur communique, ainsi qu'à l'air environnant, son mouvement impétueux, et les maisons sont renver-

sées, les arbres sont arrachés, les campagnes sont dévastées; son centre présente un vide où les objets détachés du sol, les eaux des rivières, des lacs, et de la mer, s'élèvent comme par l'effet d'une puissante force d'aspiration. Enfin, c'est la trombe terrible qui ravage la terre. Sa puissance va jusqu'à enlever dans les espaces célestes des pierres que la force des courans de la vapeur y soutient long-tems avant de les laisser retomber avec le nom d'*aérolithes*.

C'est ainsi que les phénomènes météorologiques qui ont le plus embarrassé les physiciens jusqu'à aujourd'hui, ne se trouvent que les suites naturelles de l'existence des eaux du déluge à l'état de vapeur dans le ciel, et ce que j'ai établi sur la presque nullité de pression qu'elles exercent contre la surface de la terre, me donne encore le moyen de réfuter ici, en passant, une opinion sur l'état primitif du globe, diamétralement opposée à ce que nous en apprennent les livres saints. Selon les géologues de nos jours, la terre n'était d'abord qu'une comète à demi éteinte, un tison fumant, ou tout au moins un bain de métaux, de terres, et de rochers en fusion. Si la température avait jamais été assez grande pour tenir sa masse entière en fusion, aucun fluide liquide ou gazeux n'aurait pu rester à sa surface, et elle serait encore inhabitable. En effet, les fluides ne sont retenus à sa surface que par la pression qu'ils exercent les uns sur les autres. Puisque la pression diminue à mesure que leur volume augmente par la dilatation, elle aurait été à peu près nulle à la température nécessaire pour réduire et maintenir en fusion les corps les plus réfractaires; et dès-lors rien n'aurait empêché tous les fluides, de quelque nature qu'ils fussent, de se disperser pour jamais dans l'espace par l'effet de leur force expansive, qui les fait tendre à occuper toujours autant d'espace qu'on peut leur en abandonner. La surface du bain en fusion n'aurait pu s'oxider, et son refroidissement n'aurait laissé qu'un boulet d'un calibre supérieur à celui des boulets dont nous faisons usage pour vider nos différens. D'où il suit que, *si jamais un feu étranger vient embraser la terre ce sera la fin du monde.*

C'est l'augmentation sensible de température que l'on observe au fond de mines, qui a porté les géologues à émettre l'étrange

opinion que je réfute. Ils n'avaient qu'à méditer un peu plus le premier chapitre de la Genèse, pour s'expliquer le fait d'une manière satisfaisante sans supposer la fusion du globe. Si le soleil cessait tout-à-coup d'échauffer la terre, toutes les eaux des mers se congéleraient bientôt, comme cela arrive sous les pôles pendant qu'il passe de l'un à l'autre tropique. Et cependant ces eaux existaient déjà avec un brouillard épais avant qu'il fût créé. D'où pouvait leur venir alors la chaleur nécessaire pour les maintenir à l'état liquide, sinon de l'intérieur de la terre? La température de celle-ci était donc plus élevée qu'elle ne l'est aujourd'hui; la chaleur a donc pu encore se conserver jusqu'à présent dans le voisinage de son centre, par une suite de la foiblesse du pouvoir émissif des couches solides de sa surface, sans que l'on soit en droit d'en conclure un état primitif de fusion.

Voyons maintenant quelles sont les principales circonstances qui durent accompagner et suivre le déluge. S'il y a des eaux dans le ciel, à l'état de vapeur, il a fallu un froid extraordinaire pour les en faire précipiter en les condensant. Ce froid, à mesure qu'il augmentait, dut faire diriger tous les animaux vers la zône torride, dans le voisinage de l'arche que Noé leur avait préparé, comme celui de nos hivers le fait encore pour ceux qui ne pourraient pas résister à sa rigueur. Il dut les rendre moins sauvages et plus dociles au commandement de l'homme, comme le fait toujours, même chez les lions, un pressant besoin qui a une autre cause que la faim. L'arche leur sauva doublement la vie, en les préservant de l'inondation, et en les mettant à l'abri de la rigueur du froid. Elle fut pour eux une étable où ils se précipitèrent presque d'eux-mêmes, et trouvèrent tous les secours que leur état exigeait.

Quant à ceux qui périrent avant d'avoir pu se rendre auprès de l'arche, l'inondation et les courans qui survinrent durent les soulever et les disperser sur toutes les latitudes, sans leur laisser le tems de se décomposer par la putréfaction. De là les mastodontes et les rhinocéros trouvés en Sibérie, encore recouverts de leur chair et de leur cuir. Et quant à ceux qui purent résister à l'intensité du froid de la latitude sous laquelle ils se

trouvaient, comme les ours blancs des mers glaciales, par exemple, ils purent se retirer sur les larges bancs de glace flottante que l'inondation amenait sur le penchant des montagnes où ils vivaient. Les flots leur poussaient sur ces bancs, comme sur les côtes d'un continent, les cadavres des autres animaux et les fruits de la terre que les premiers torrens avaient détachés du sol, et dont les eaux du déluge étaient couvertes; ou bien, pressés par une faim cruelle, ils s'élançaient sur cet océan nouveau, pour les aller chercher à la nage.

Une autre cause concourut encore à faire porter les animaux de toutes les parties du monde sous les régions équatoriales, c'est le débordement des mers polaires sur les continens des deux zônes tempérées. A mesure que la vapeur répandue dans le ciel se condensait, elle se rapprochait de la terre; mais sa précipitation en eau fut hâtée sous les pôles par le froid habituel qui y règne. Les torrens de pluie commencèrent à y tomber plus tôt et en plus grande abondance que dans les autres régions. Ils enflèrent les mers au point de les faire sortir de tous côtés de leurs lits, ou de l'*abîme*, suivant le langage des livres saints.

Les animaux, trouvant dans l'arche ou sur les glaces la subsistance dont ils avaient besoin, ainsi que je viens de le dire, purent se sauver en partie de cette désastreuse inondation, pendant que tout concourait à la perte, à la destruction entière de la race des impies qui avaient souillé la terre de leurs crimes. Ces hommes aveugles ne virent dans le rendez-vous des animaux auprès de l'arche, que ce que voient des campagnards dans une volée d'oiseaux qui vont s'abattre sur un champ couvert de grains en maturité. Ils les croyaient attirés seulement par l'appât des provisions de Noé. La Providence, qui prépare de si loin les changemens de la nature, et sait les faire pressentir au plus petit insecte, les laissa ensevelis jusqu'à la fin dans leur aveuglement; et quand vint enfin la catastrophe, ils ne surent chercher leur salut que dans leur retraite sur les plus hautes montagnes, en fuyant toujours les eaux, sans avoir le courage, comme les bêtes sauvages, de s'élancer sur un banc de glace flottant au pied de la montagne qu'ils gravissaient; de sorte qu'ils ne périrent qu'après avoir éprouvé toutes les hor-

reurs du froid, de la famine, et du désespoir. Les courans dispersèrent ensuite leurs corps sur tous les points, les répartirent en quelque sorte entre toutes les bêtes féroces retirées sur les glaces, et entre tous les monstres marins, pour être dévorés jusqu'au dernier. Les premiers torrens qui tombèrent des montagnes ensevelirent sous des couches épaisses d'alluvions les premiers animaux qu'ils surprirent, et qui n'avaient pas assez d'instinct pour fuir sur les hauteurs. La nature des substances sous lesquelles ils furent ensevelis, et une pétrification plus ou moins dissimulée, mirent leurs ossemens à l'abri d'une entière décomposition; c'est pourquoi nous en rencontrons encore tous les jours dans les fouilles que nous faisons dans le sol. Mais il n'en peut être ainsi des ossemens humains. Comme les hommes furent les dernières victimes de l'inondation, ceux qui ne furent pas dévorés par les animaux restans, s'il en échappa quelques-uns, furent laissés, après la retraite des eaux, dans un limon où ils ne purent résister à l'action des substances réactives et dissolvantes qui les attaquèrent, comme nous le voyons constamment pour toutes sortes de matières animales abandonnées dans des lieux humides et marécageux. *Voilà pourquoi, parmi tant de débris et d'ossemens anté-diluviens, nous n'avons encore pu trouver de dépouilles humaines.*

Quand enfin tout ce qui devait périr fut détruit; quand la justice de Dieu fut satisfaite, les eaux remontèrent peu à peu par une évaporation tranquille dans les régions d'où elles étaient descendues. Mais la surface de la terre ne put commencer à se découvrir sans que l'évaporation ne se fît plus inégalement sur les différents points qu'elle ne s'était faite jusque-là, et cette évaporation ne put se faire plus inégalement sans que l'équilibre des différentes parties de l'atmosphère se rompît, et que des courants d'air impétueux, de violens orages ne s'élevassent. *Ce sont les grands vents dont parle la Bible.* Leur effet fut de hâter encore davantage le dessèchement, et de renouveler l'air des lieux où s'achevait la décomposition des êtres organisés qui avaient perdu la vie.

Mais de grands mouvemens ne peuvent avoir lieu dans l'atmosphère, sans qu'il s'y forme aussitôt des nuages qui s'accumulent sur quelque point particulier du globe. L'air agité

devient capable de soutenir au-dessus de nos têtes des vapeurs condensées d'un poids spécifique supérieur au sien, comme les eaux de la mer deviennent capables de soutenir, à quelque profondeur, la sonde du marin et tous les corps solides qu'on y plonge; parce que, quelle que soit d'abord la direction des courans, les circonstances de leurs rencontres, et les réactions qu'ils exercent les uns sur les autres, cette direction tend toujours à devenir verticale, puisque ce n'est que suivant la verticale que le mouvement peut se propager indéfiniment sans rencontrer d'obstacle. Les premières vapeurs qui se condensèrent après que les hautes régions de l'atmosphère en furent assez saturées, ne purent donc pas retomber facilement sur la terre en forme de rosée, comme elles l'avaient toujours fait; elles ne purent donc retomber que par une pluie d'orage, par une averse abondante qui vint laver ou entraîner les résidus de la décomposition des substances organiques, et *c'est alors que parut pour la première fois l'arc-en ciel.* Jusques-là, des coteaux chargés d'une végétation forte, des montagnes couvertes de forêts épaisses, avaient enchaîné et en quelque sorte étouffé les vents, comme des étoffes et des meubles étouffent le son dans un appartement garni; l'atmosphère n'avait jamais été assez agité pour soutenir de noirs nuages flottant à quelques lieues de hauteur au-dessus de la surface du sol; les jours ni les saisons n'avaient point ces intempéries si nuisibles aux plantes et aux animaux : mais il n'en pouvait plus être ainsi sur une terre dépouillée de toute végétation, et nivelée par une aussi forte inondation que celle qu'elle venait d'essuyer. La décharge des eaux atmosphériques ne pouvait plus se faire par une condensation tranquille, sous le feuillage épais des forêts pendant le jour, et par d'abondantes rosées pendant la nuit; il n'y avait plus rien pour les soutirer, elles ne devaient plus retomber que par des secousses inattendues, et en donnant naissance à un phénomène auquel Dieu commanda à l'homme d'attacher le souvenir de la plus terrible des révolutions qui aient eu lieu sur la terre.

Une autre modification dans le système entier de la nature, bien plus préjudiciable au genre humain, devait encore nécessairement suivre le déluge. La terre a des inégalités assez gran-

des pour que l'attraction que les corps célestes exercent sur elle ne passant pas toujours par son centre de gravité, change sensiblement sa position dans l'espace; c'est ainsi que la force attractive de la lune communique à son axe un petit mouvement d'oscillation par l'excès avec lequel elle agit sur son renflement à l'équateur. Or, pendant la retraite des eaux, il dut y avoir de bien plus grandes inégalités de surface qu'auparavant. Le froid habituel des régions polaires forma sous le pôle deux énormes calottes de glace, qui ne purent pas fondre et se dissiper en vapeurs en même temps l'une que l'autre, parce que leur fusion exigeait la présence du soleil sous les tropiques, et qu'il ne pouvait pas être sous tous les deux à la fois. L'une de ces deux calottes disparut donc avant l'autre. Mais une fois qu'elle eut déchargé le pôle qu'elle couvrait, l'équilibre fut rompu entre les deux hémisphères. La force attractive de la lune n'agit plus que sur celle qui restait, et une augmentation d'obliquité de l'écliptique sur l'équateur devait nécessairement résulter de son action. Dès-lors, tout fut changé au désavantage de l'homme et des êtres vivans avec lui sur la terre. Une plus grande différence de température, dans les saisons opposées, rendit le sol moins propre à la production d'une végétation variée et appropriée aux besoins des animaux; *des espèces entières se perdirent, d'autres se dégradèrent, s'abâtardirent, et la durée de la vie de tous fut abrégée.*

Eh bien, Monsieur, tout cela ne se trouve-t-il pas à la fois dans la nature et dans le récit de Moïse? Y a-t-il un seul des quatre-vingts systèmes imaginés pour faire de la géologie une science positive, qui explique mieux et plus complètement l'état actuel de la surface de notre globe, que ce récit inspiré traduit en termes de physique? Je le demande encore une fois, où se trouve la prétendue impossibilité de le concilier avec les faits observés? Que lui manque-t-il donc pour être admis avec autant de certitude qu'une histoire profane? C'est qu'il n'aura jamais le caractère d'un de ces événements malheureux déterminés par un concours fortuit de circonstances, tels que l'éboulement d'une montagne, l'ouverture d'un abîme caché sous nos pas. On ne se donne pas seulement la peine de l'examiner avant de le rejeter avec mépris, parce qu'on ne veut point admettre

de Providence dans le gouvernement du monde. On n'a de l'admiration que pour les phénomènes qui s'expliquent par l'inertie de la matière, comme la succession des saisons dans l'hypothèse du mouvement de la terre autour du soleil; on ne veut donner pour ressorts à la nature que des forces proportionnelles aux masses, c'est-à-dire aux quantités de matières mises en mouvement, ou des fluides impondérables que l'on crée au besoin. Enfin, le grand problème de philosophie à l'ordre du jour, est, comme je l'ai indiqué au commencement, de se passer de Dieu dans tout ce qui regarde les sciences physiques. Un phénomène n'est expliqué que lorsqu'on a pu le rapporter à quelques unes des propriétés générales et particulières de la matière; et l'on se tourmente jusqu'à ce que l'on y soit parvenu, ou qu'on lui ait trouvé quelque analogie avec d'autres dont on croit mieux entrevoir la cause. De là des explications vagues, des rapprochemens forcés qui compliquent et embrouillent les questions les plus simples. Est-il surprenant que la doctrine funeste du matérialisme ressorte de toutes les branches des sciences naturelles traitées d'après une telle méthode, et qu'entraîné par ses conséquences on ne puisse plus ajouter foi au récit d'un miracle? Il en est de la vérité dans les sciences naturelles comme dans les sciences morales et politiques; elle se révèle par le sentiment avant de découler d'un fait ou d'un syllogisme en bonne forme. Les mathématiciens eux-mêmes sont forcés de l'avouer. Mais quelles heureuses inspirations peut avoir le matérialiste qui, prenant tout sentiment pour un préjugé d'éducation, ne veut suivre d'autre guide dans ses recherches que la théorie des probabilités. Il a même souvent bien de la peine à saisir la vérité quand elle lui est communiquée par une voix amie: elle lui échappe par sa simplicité. Il lui faudrait une âme pour la sentir, et il n'en a point; dès que l'on ne peut la formuler sur les idées qui lui sont familières, il lui est impossible de la reconnaître, elle n'est pas de son siècle.

Cependant il faudra bien un jour ouvrir les yeux pour se voir confondu autant par l'expérience que par le raisonnement. Il n'y a qu'une étude superficielle de la nature qui conduise au matérialisme et à toutes ses conséquences. Le naturaliste n'y voit d'abord que des genres et des espèces; le physicien, que des causes

et des effets mécaniques. Tous deux se hâtent de faire des systèmes et des théories où ils ne trouvent pas même l'occasion de parler de la Divinité. Mais lorsqu'on vient à examiner les choses plus attentivement, les exceptions aux principes arrêtés se multiplient, les faits se détachent les uns des autres, l'on est obligé de recourir à la puissance divine pour se rendre parfaitement compte de la production de chacun d'eux comme de celle de l'univers entier, et l'esprit ne trouve de repos qu'après avoir remplacé les théories et les systèmes par la doctrine des causes finales. Déjà la revue des calculs de Newton nous découvre dans les cieux des merveilles que des erreurs nous avaient cachées jusqu'ici. Ce ne sont plus les masses ou les quantités de matière qui déterminent les forces et la nature des mouvemens; ce ne sont plus des perturbations dépendantes du hasard de la rencontre des corps célestes, comme dans les systèmes atomiques des Démocrite et des Epicure; c'est, au contraire, la nature des mouvemens qui détermine les forces. Le mouvement de chaque planète a sa force particulière. La matière n'y joue qu'un rôle passif, elle est mue et ne fait rien mouvoir; de sorte que l'on n'y saurait rien expliquer sans recourir immédiatement à une puissance conservatrice immatérielle, à une providence sans laquelle les corps célestes ne seraient que des projectiles errants dans un espace sans bornes; et il faut espérer qu'une revue sévère de toutes les autres branches de la physique générale, d'où l'on n'a voulu faire découler que le matérialisme et le fatalisme, ne conduira pas à des résultats moins importans pour la religion. C'est alors que la nature se montre à nous avec toute sa beauté; l'éclat du sceau de la puissance et de la sagesse de son Auteur, brillant autant dans chacune de ses productions en particulier que dans leur ensemble, ses lois n'auront plus pour nous qu'une généralité déterminée par la fin que le Créateur s'est proposée en les établissant; les phénomènes et les révolutions physiques ne seront plus que les expressions de la volonté toute puissante de ce Dieu conservateur de toutes choses, et le déluge, ainsi que tous les autres miracles de l'antiquité, s'expliqueront par l'impossibilité de faire autrement l'éducation religieuse des premiers habitans de la terre. FELIX PASSOT.

Traditions.

HISTOIRE DE L'ABYSSINIE;

Ses croyances, ses traditions; détails sur les Juifs de ce pays appelés Falashas.

Nous empruntons l'article qui suit à M. Eyriès, rédacteur des *Annales des voyages*, et l'un de nos géographes les plus distingués; mais comme l'Abyssinie ne nous est bien connue que depuis les dernières découvertes de quelques Anglais, nous croyons devoir faire précéder cet article de réflexions tirées d'un critique anglais sur le degré de confiance que méritent les voyageurs qui ont visité cette contrée.

« L'Abyssinie, dit la *Monthly Review*, n'est guère connue des Européens que par les voyages de Bruce et de M. Salt, notre dernier consul-général en Egypte [1]. De tous les écrivains antérieurs qui ont donné quelques détails sur cette contrée, le père Lobo est peut-être le plus connu. Il accompagnait le patriarche Alphonse Mendez, envoyé en Abyssinie en 1624. Après un séjour de neuf ans dans ce pays, le père Lobo publia une relation qui surpasse en clarté et en exactitude les récits de tous les voyageurs qui l'avaient précédé [2]. Plusieurs Jésuites et des mission-

[1] M. Salt est mort en Egypte en 1827. Son premier voyage en Abyssinie a paru en 1813 avec celui de lord Valentia. Le second a été publié en 1816.

[2] Le savant Ludolf, que M. Sylvestre de Sacy appelle le père de la littérature éthiopienne en Europe, est auteur d'un excellent ouvrage dans lequel on trouve des notions très-curieuses sur l'Abyssinie. Voici ce qu'en

naires franciscains visitèrent cette partie de l'Afrique dans le cours du dix-septième et du dix-huitième siècle; mais leurs récits furent à peine lus en Angleterre, où ils ne produisirent aucune sensation. La destinée des voyages de Bruce fut plus brillante. Tout le monde les lut; mais personne n'y ajouta foi, tant les faits qu'ils contenaient parurent nouveaux et merveilleux. Bruce commença son voyage en Abyssinie vers la fin de 1769, et son livre était depuis plus de trente ans sous les yeux du public, qui le considérait comme un roman, lorsque le témoignage de M. Salt, l'un de ces hommes trop rares dont la parole fait autorité et ne laisse point de place au soupçon, vint confirmer la plupart des faits dont on faisait honneur à l'imagination du narrateur. Depuis que ces voyages sont ainsi réhabilités, on les lit beaucoup moins; mais la réputation de l'auteur n'en a point souffert; car les découvertes modernes ont prouvé que, sauf quelques exagérations de pure vanité et un petit nombre de faits admis trop légèrement sur la foi d'autrui, Bruce a tracé un tableau aussi brillant que vrai du pays qu'il a visité.

» Lord Valentia, aujourd'hui comte de Montmorris, chargé au commencement de ce siècle d'une mission de surveillance sur la côte occidentale de la mer Rouge, devait aussi visiter l'intérieur de l'Abyssinie. Cependant, ne pouvant s'acquitter en personne de cette partie de sa mission, il en confia l'exécution à M. Salt, alors son secrétaire. Le récit de cette expédition n'est pas la partie la moins importante du grand ouvrage publié, à cette époque, par lord Valentia. Toutefois ce voyage, qui eut lieu en 1805, ne remplit pas complètement le but que le gouvernement anglais s'était proposé. Des troubles intérieurs qui compromettaient la sûreté des voyageurs, forcèrent M. Salt à quitter l'Abyssinie avant de l'avoir entièrement explorée; il ne put pas même visiter Gondar, capitale du pays, qu'il lui importait beaucoup de connaître. Heureusement il avait parmi les gens de son escorte un homme que son esprit aventureux, son

dit Malte-Brun: « L'*Histoire éthiopienne* de Ludolf est encore, après le laps de deux siècles, la source la plus pure et la plus abondante d'où l'on puisse tirer des notions sur l'Abyssinie. »

intelligence et son obscurité, rendaient très-propre à achever, sans porter ombrage aux naturels du pays, une exploration qu'un corps nombreux n'aurait pas continuée impunément. M. Salt laissa donc en Abyssinie Nathaniel Pearce, en lui recommandant de tenir un registre exact des événemens dont il serait le témoin pendant tout le tems de son séjour. Cette recommandation fut fidèlement suivie pendant une période de neuf ans, après laquelle notre voyageur parvint à s'esquiver, et reparut au Caire, où il s'occupa de mettre en ordre le récit de ses aventures et de ses observations. En 1820, Pearce mourut à Alexandrie des suites d'un rhume, au moment même où il se disposait à revenir en Angleterre. Il légua ses papiers à M. Salt, qui, à son tour, les légua au comte de Montmorris, par les soins de qui ils viennent d'être publiés. Un commerçant nommé Coffin, qui se trouva souvent en relation avec Pearce, a donné aussi un récit de ses voyages; c'est à cette double source qu'ont été puisés les documens qui suivent. »

Le nom d'Abyssin, dit M. Eyriès, vient d'Abbas-chi, terme par lequel les Arabes désignent ce peuple, pour indiquer qu'il est d'une origine mélangée; les Abyssins ne s'en servent pas volontiers[1]. Ils sont d'une taille élancée et bien prise; ils ont les cheveux longs et les traits du visage assez semblables à ceux des Européens; leur teint est bronzé ou d'un brun foncé; quelques-uns l'ont d'un brun olivâtre, d'autres de la couleur de l'encre pâle. On aperçoit dans leur physionomie quelques vestiges de celle des nègres. Les Énaréens, qui habitent dans le sud-ouest, ont le teint le plus clair; les Chihos, qui vivent sur les côtes de la mer Rouge, sont les plus noirs; les Hazortas, leurs voisins, sont cuivrés.

Au milieu de l'Abyssinie vivent des peuples barbares presque semblables aux nègres; ils demeurent dans les cavernes et dans les bois. Ce sont les Agôs, les Founghis, les Gougas, les Gafates et les Gallas, qui occupent actuellement plusieurs provinces de ce pays. Les Falashas [1] sont une tribu juive qui formait autrefois un état à peu près indépendant.

[1] « Nous devons signaler ici, dit M. Balbi dans l'ouvrage qu'il vient de publier, un des faits les plus curieux de l'ethnographie; nous voulons

Les Abyssins s'appellent eux-mêmes dans leurs livres Itiopiavans, ou Ethiopiens ; ils se désignent aussi par le nom de leurs provinces, par exemple Amharéens, Tigréens, etc., ou bien se donnent celui de Cachtams, c'est-à-dire Chrétiens : c'est un titre dont ils sont très-fiers. Le nom de leur pays est *Manghesta Itiopia* (royaume d'Ethiopie), ou, en ghéez, *Ag-azi Agazian* (pays des hommes libres). Les Grecs les ont nommés Axumites,

parler de l'existence d'une *colonie de Juifs* au milieu de l'Abyssinie, depuis près de trois mille ans. Il paraît qu'à l'époque de la conquête de la Judée et des provinces voisines par Nabuchodonosor, un grand nombre d'habitans se réfugièrent en Egypte et en Arabie, d'où ils allèrent en Ethiopie. C'est l'opinion de M. Marcus, qui a publié il y a quelque tems un savant mémoire sur ce sujet. Ce qu'il y a de certain, c'est que dès le tems d'Alexandre-le-Grand, ces Juifs sont appelés, dans le pays, *Falasjas* ou *exilés*, et qu'ils y étaient solidement établis ; ils ont jusqu'à ces derniers tems conservé leur indépendance, leur langue, leur religion et leurs institutions nationales. Ils occupent la contrée située sur la rive occidentale du Tacazzé, rendue d'un accès difficile par de hautes montagnes. Ces Juifs dominèrent pendant long-tems sur les régions voisines entre le Samen et la mer, et du côté du lac Dembea. Quoique réduits successivement à des limites plus étroites, ils pouvaient encore, du tems de Bruce, mettre cinquante mille hommes sur pied. Mais en 1800, la race royale s'étant éteinte, cette partie du Samen est tombée sous la dépendance du souverain chrétien du pays, et paraît maintenant être dépendante du Tigré. » *Abrégé de géograp.* p. 845. Paris 1833.

Ces Falasjas sont presque tous couvreurs et forgerons ; ils prétendent, dit M. Salt, être entrés en Abyssinie au tems de Menilek. Ils ont conservé leur Bible, et dans leurs synagogues, ils chantent les psaumes en hébreu. C'est ce que dit Tellez, historien portugais, dont voici les paroles : « *Estes ainda suas biblias hebreas, et em suas synagogas dizem os psalmes, bem mal cantados.* » *Hist. de Ethiop.* lib. 1, cap. 16, p. 38. Et ce qui est très-remarquable, c'est que le caractère de cet hébreu est le *samaritain*, et que l'*alphabet amharique*, seul d'usage en Ethiopie, n'a de rapport qu'avec le samaritain, comme l'ont reconnu Ludolf entre autres et Deshauteraies ; d'où il résulte aux yeux des critiques une preuve insigne en faveur des traditions abyssiniennes, parce qu'à l'époque où cet empire (selon la chronique d'Axum) embrassa le judaïsme, c'était le caractère dont se servaient les Juifs, qui n'ont adopté le chaldaïque qu'après la captivité.

d'après la ville d'Axum[1], dans la province de Tigré; c'est l'ancienne métropole. On les a même appelés Indiens.

La langue ghéez, qui se parle dans le Tigré, et dans laquelle les livres abyssins sont écrits, est regardée comme un idiôme dérivé de l'arabe[2]. Son alphabet a de la ressemblance avec celui des Coptes; il n'est plus en usage que comme langue classique. Le ghéez est difficile à prononcer, mais moins encore que la langue amharique, usitée à la cour depuis le quator-

[1] C'est dans cette ville, dit M. Balbi, que la culture éthiopienne fleurit, réunie à la civilisation et aux arts de la Grèce, comme le démontrent encore des *ruines* magnifiques, des *inscriptions* en caractères grecs, et des *obélisques* sans hiéroglyphes; parmi ces derniers, deux sont encore debout; le plus grand est d'un seul bloc de granit, de 60 pieds de haut, il est couvert de sculptures d'un travail parfait; plusieurs autres obélisques sont renversés à une petite distance; un de ces derniers est encore plus grand que le précédent. C'est dans la ville moderne d'Axum que l'on conserve et que l'on continue l'histoire authentique de l'Abyssinie, dite *Chronique d'Axum*, dont un exemplaire a été apporté en Europe par Bruce. Dans le voisinage d'Axum, on trouve le monastère de *Abba-Pantaléon*, remarquable par le petit obélisque situé au pied d'une colline, et par la grande *inscription grecque* sculptée sur une pierre; elle remonte à l'an 330 de J.-C., et se rapporte à un exploit de l'empereur Reizanas. » *Géograp.*, p. 845.

[2] Un savant orientaliste anglais, le docteur Murray, sur la ressemblance qu'il avait remarquée entre les langues ghéez et arabe, pensait que les Abyssiniens étaient d'extraction arabe. M. Salt ne partage point cette opinion. « J'avoue, dit-il, que j'ai beaucoup de regret de différer d'opinion avec ce savant, relativement à un point sur lequel ses connaissances extraordinaires dans la littérature orientale lui donnaient, à certain égard, le droit de prononcer. Le principal, et je dirais presque le seul argument sur lequel il s'est appuyé, est la ressemblance entre les langues ghéez et arabe; mais elle s'explique suffisamment par la supposition que ces deux langues ont une origine commune, nommément l'hébreu, que M. Murray lui-même paraît avoir prouvé d'une manière satisfaisante, être la langue la plus ancienne qui existe, tandis que la teneur générale de l'histoire des Abyssiniens, leurs édifices, les caractères de leur écriture, leurs vêtemens, et le portrait qu'en font les plus anciens auteurs arabes et bysantins, démontrent qu'ils forment une race distincte de celle des peuples de l'Arabie. » *Voyage en Abyssinie*, tom. II, p. 242.

zième siècle, et parlée dans la plupart des provinces. Ces deux langues ont surtout deux consonnes dont un organe européen ne saurait rendre la rudesse. L'amharique offre aussi beaucoup de racines arabiques; mais on reconnaît dans la syntaxe des traces d'une origine particulière; il n'a pas cette variété de formes grammaticales qui est un des caractères des langues asiatiques. Enfin les Gallas et d'autres peuples ont des dialectes particuliers.

Ces faits semblent indiquer que l'Abyssinie, peuplée d'abord d'habitans indigènes, en reçut ensuite qui lui vinrent de l'Arabie. La chronique des rois d'Axum[1] commence, comme celle de la plupart des peuples, par des fables. A une époque difficile à déterminer, une tribu d'Arabes couchites, dont il est question dans les livres des Hébreux, s'établit dans les parties septentrionales et maritimes de l'Abyssinie. Les rois de ce pays font remonter leur origine à Menilcheck, fils de Salomon et de la reine de Saba : il portait aussi le nom de David[2]. Ses descen-

[1] Les Abyssins conservent une tradition, dit Bruce, qu'ils prétendent avoir eu de tems immémorial, et qui est également reçue par les Juifs et par les chrétiens. Cette tradition porte que, peu de tems après le déluge, Cush, petit-fils de Noé, passa avec sa famille par la Basse-Égypte, alors inhabitée, qu'il traversa l'Atbara, et vint jusqu'aux terres élevées qui séparent des hautes montagnes d'Abyssinie, la partie enfoncée de ce même pays d'Atbara. Les Abyssins disent encore que les enfans de Cush bâtirent la ville d'Axum, quelque tems avant la naissance d'Abraham. Bientôt après ils étendirent leur colonie jusqu'à Atbara, où, d'après le témoignage d'Hérodote, ils cultivèrent les sciences avec beaucoup de succès (*Voyage de Bruce*, tom. 1er).

» Le *Tarik Neguhsti*, ou la chronique des rois d'Abyssinie, commence par une liste des empereurs de ce pays, depuis Arwê, ou le serpent, jusqu'à Menilek, qu'ils disent fils de Salomon. Quelques-uns de ces princes ont, comme les souverains de l'antiquité, régné, dit-on, plusieurs centaines d'années. La liste paraît avoir, depuis Menilek, une plus grande apparence de vérité. » *Voyage de M. Salt*, tom. II, p. 244.

[2] On lui donnait aussi sur ces listes le nom d'*Ebn Hakim*. « Il y a quelqu'apparence, dit Ludolf, qu'il était fils de Salomon, car le surnom de *Ebn Hakim* que lui donnent les Arabes, signifie *enfant du Sage.* » *Nouv. Hist. d'Abyssinie et d'Ethiopie.* Paris, 1684, in-12, p. 94.

Les annales d'Abyssinie sont remplies de détails sur le voyage de la

dans régnèrent sans interruption jusqu'en 960 de J.-C. Cette période fut la plus brillante de l'Abyssinie; les rois avaient porté leurs conquêtes jusque dans une partie de l'Arabie. Axum, leur capitale, était une ville magnifique et faisait un commerce très-étendu. Ils reçurent les ambassadeurs des empereurs de Constantinople; leur puissance dans la mer Rouge les faisait

reine de Saba; et il en résulte une opinion moyenne, dit Bruce, qui n'est nullement improbable. Elles disent que cette reine était païenne, lorsqu'elle partit d'Azab; mais que remplie d'admiration à la vue des ouvrages de Salomon, elle se convertit au judaïsme dans Jérusalem, et qu'elle eut du roi des Hébreux un fils, à qui elle donna le nom de Mehilek, et qui devint le premier roi des Abyssins. Voyez Bruce, tom. 1er, p. 545.

L'emblême des rois abyssins, descendans de Salomon, est un lion passant dans un champ de gueules, et ayant pour légende: « *Mo Anbasa am Nizilet Salomom am Negardè Judé;* » ce qui signifie, « le lion de la race de Salomon, et de la tribu de Juda, a triomphé. » *Bruce.*

Après avoir exposé ce que la chronique d'Axum dit de la reine de Saba, nous devons ajouter que cette tradition semble réfutée par une inscription grecque découverte et expliquée par M. Salt, il y a quelques années, et dans laquelle on donne le titre de *fils de Mars* à des rois axumites, et où l'on parle de sacrifices offerts à *Mars*, à *Jupiter* et à *Neptune*. Cette inscription date, selon M. Salt, de l'an 330 de notre ère. On y voit que les dieux de la Grèce avaient pénétré dans l'Abyssinie et que l'idolâtrie s'est assise pendant quelque tems sur le trône du *Lion de Juda*.

Voyez le Voyage de M. Salt et la *dissertation* de M. Sylvestre de Sacy sur l'*inscription d'Axum*, insérée dans le XIIe vol. des *Annales des voyages*, page 330—355.

Nous avons dit que Bruce avait apporté en Europe un exemplaire de la *Chronique d'Axum*. Ce voyageur nous a fait connaître encore les *Prophéties d'Enoch*, un des livres les plus vénérés en Abyssinie. «Pour gage public de ma reconnaissance envers une nation savante et polie, et principalement envers le roi Louis XV (dit M. Bruce), j'ai fait présent à son cabinet d'une partie des choses curieuses que j'ai rapportées des pays lointains; hommage qui a été accueilli avec une honnêteté et une attention, dignes d'engager tous les voyageurs, dont l'âme est généreuse, à suivre mon exemple. Parmi les ouvrages que j'ai déposés à Paris, dans la bibliothèque du roi, se trouve une copie magnifique des prophéties d'Enoch, en grand in-4°. Il serait à désirer que quelqu'un de MM. les bibliothécaires nous en fissent connaître le contenu. »

respecter de tous les peuples voisins; ils sont nommés plusieurs fois par les écrivains grecs et arabes, dont les récits sont en général très-conformes, quoique la différence d'orthographe des noms et divers passages obscurs aient jusqu'à présent causé de grandes difficultés lorsqu'on a voulu les concilier.

Cette splendeur s'éclipsa : en 925, Gudit, femme juive, fille des souverains de cette nation, qui occupaient un canton de l'Abyssinie, réussit, par ses intrigues, à se faire un parti puissant dans la province dont son mari était gouverneur. Profitant de la mort du roi, décédé après un règne très-court, et de la désolation qu'une maladie contagieuse avait repandue dans l'empire, elle surprit la montagne de Damot, fit massacrer tous les princes de la famille royale qui, d'après l'usage, y étaient détenus, détruisit Axum, et transféra le siège du gouvernement dans le Carta. En langue amharique, Gudit est nommée *Assaut* (le feu). Une nouvelle dynastie monta sur le trône : elle professait le judaïsme; au bout de cinq générations elle s'éteignit; celle qui lui succéda embrassa le christianisme. Cette dynastie zagaïque rendit volontairement la couronne, en 1268, à un prince de l'ancienne race de Salomon qui s'était conservée dans la province de Choa. Celle-ci y fixa sa résidence, qu'elle transféra ensuite à Gondar. Elle règne encore aujourd'hui, mais elle ne possède plus la totalité de l'Abyssinie.

Des guerres civiles désolèrent ce pays. Vers la fin du dix-huitième siècle elles le bouleversèrent entièrement; les Gallas en envahirent une partie. L'Abyssinie est aujourd'hui divisée en trois états indépendans les uns des autres; le Tigré au nord-est, l'Amhara à l'ouest, les provinces de Choa et d'Effat au sud. Le rejeton de la race de Salomon végète obscurément à Gondar, dans une province de l'Amhara ; un ras ou vice-roi a la réalité du pouvoir; un autre ras commande sans contrôle dans le Tigré : il a dans sa dépendance l'ancienne métropole d'Axum, et règne de fait. Sa résidence est à Antals, dans la vallée de Chélicut. Les Gallas occupent en maîtres les deux provinces du sud, et, par leurs incursions, tiennent l'Amhara dans des alarmes continuelles. Leur capitale est Ankober. Cet état de choses représente assez bien celui de l'Europe féodale vers le treizième siècle.

A l'est du Tigré, différens territoires sont gouvernés par des chefs qui tous ne reconnaissent pas également l'autorité du ras. Enfin la côte d'Abesch, ou la lisière comprise entre les montagnes et la mer Rouge, et dont la partie méridionale a été nommée Dankali, est peuplée par les Hazarta, les Bejah, les Chiho, les Danakil, les Goba et d'autres hordes barbares, qui n'obéissent qu'à leur chef indigène. Les ports de Massouah et de Souakem sont entre les mains des Mahométans, commandés aujourd'hui par des lieutenans du pacha d'Egypte ; leurs extorsions font le plus grand tort aux relations commerciales de l'Abyssinie de ce côté.

Une partie de cette côte aride et sablonneuse est inhabitable à cause du manque d'eau et de l'excès de la chaleur; dans la saison des pluies, les lagunes fréquentes le long du rivage se remplissent de même que les puits creusés par les habitans. Des dattiers et d'autres arbres couvrent les îles et les plages. Le fond de la mer, peu profonde, abonde en corail. Un peu de pain, du poisson, du lait de chèvre ou de chameau, rarement la chair de ces animaux, font la nourriture des habitans. Les creux des rochers furent dans les tems anciens et sont encore leurs demeures: c'est de là qu'est venu le nom de Troglodytes, par lequel on les désignait. La misère de ces hommes est si grande qu'ils ne peuvent offrir que de l'eau aux étrangers qui abordent chez eux : sous leur climat brûlant, c'est un présent inestimable. Des voyageurs rapportent que les femmes danakil ont la physionomie fort agréable.

L'empereur d'Abyssinie prend le titre de *Neguça Nagast y Aitiopia*, roi des rois d'Ethiopie ; ce qui l'a fait désigner par quelques voyageurs sous le nom de *Grand-Négus*. Certains écrivains l'ont aussi nommé *Prêtre-Jean*, par suite de l'ancienne confusion de l'Inde avec l'Ethiopie. On savait que le monarque de l'Abyssinie était chrétien, et on ne crut pouvoir lui attribuer une dénomination plus convenable que celle qui impliquait des fonctions sacerdotales. Ce nom qui prit naissance au milieu des ténèbres du moyen-âge, est une corruption de *Presta-kan*, prêtre-roi. Il appartenait à un prince mogol, de la secte des Nestoriens ; les relations italiennes le travestirent en *Prétre Gianni*. Le premier voyageur qui parla de ce prêtre Jean, le plaça dans

l'Inde habitée par des nègres. Or, lorsque les Portugais, dans le cours de leurs découvertes, furent arrivés au Congo, ils apprirent des habitans que, très-loin derrière eux, vivait dans l'intérieur de l'Afrique un prince chrétien; il n'en fallut pas davantage pour transformer le Grand-Négus en Prêtre-Jean.

Plusieurs usages des Abyssins rappellent ceux du peuple hébreu avant le règne de Salomon. M. Salt dit qu'il fut si frappé de cette ressemblance, que parfois il avait peine à ne pas s'imaginer qu'il se trouvait au milieu des Israélites, et que, reporté à quelques mille ans en arrière, il vivait au temps où les rois étaient pasteurs et où les princes de la terre, armés de lances et de frondes, allaient sur des ânes ou des mulets combattre les Philistins. Les Abyssins nourrissent contre les Gallas, les sentimens de haine invétérée dont les Israélites étaient animés contre leurs ennemis.

La religion chrétienne est celle qui domine en Abyssinie, mais elle y est mêlée de judaïsme et de pratiques superstitieuses, et est entièrement dégénérée. Le chef de la religion est un patriarche qui porte le titre d'*Aboun* (*notre père*); ce n'est point lui, mais l'empereur ou *grand negus,* qui à la nomination des évêchés et de tous les bénéfices. A sa mort, le prince s'empare des biens et des revenus du patriarcat. Ce patriarche dépendait autrefois de celui d'Alexandrie; il n'en relève à présent que sous quelques rapports de déférence et d'égards religieux : ainsi le patriarche d'Alexandrie est nommé avant lui dans quelques prières. Tous les sept ans, il fait et bénit le chrême, et l'envoie en Abyssinie.

Il se trouve un grand nombre de mahométans en Abyssinie; les guerres civiles leur ont donné une grande influence, et l'on voit souvent des chrétiens abandonner leur religion pour l'islamisme. Pearce avait été chargé par la société biblique d'Angleterre, de distribuer en Abyssinie des bibles et des psautiers en langue abyssinienne; mais on en faisoit peu de cas, on se plaignait que l'impression en était fine, l'encre trop pâle, et que le nom de Dieu n'y était pas imprimé en lettres rouges; souvent on ne voulait pas même les recevoir en présent. D'ailleurs le patriarche ou *aboun* voyait cette distribution de mauvais œil, et prétendait que c'était une ruse des Féringis pour s'insinuer dans le pays; on remarque à ce sujet que la traduction arabe des saintes

Écritures, qui est adoptée en Abyssinie, n'est pas toujours d'accord avec la traduction anglaise adoptée par l'église anglicane. Cette différence existe surtout dans le Décalogue et dans le chapitre XIII de Samuel.

Cette circonstance peut contribuer à jeter du discrédit sur les bibles qui viennent de l'étranger. On croit généralement en Afrique, que Ben-Hakim, fils de Salomon, porta les premiers proverbes de son père en Abyssinie, ainsi que le Pentateuque, les livres des prophètes et les Psaumes, et qu'ils y furent traduits en langue vulgaire. On pourrait donc présumer que c'était en langue éthiopienne que l'eunuque de Candace[1], reine d'Éthio-

[1] On donnait ce nom à la mère du roi, dans l'île de Méroé; plusieurs auteurs anciens prétendent que c'était la coutume des Ethiopiens d'être gouvernés par des reines qui s'appelaient *Candace*. (Voyez les ouvrages de Pline, Eusèbe, Strabon, Ptolémée, etc.)

On lit dans les *Actes des Apôtres*, ch. 8, que sur le chemin de Jérusalem à Gaza « l'apôtre Philippe rencontra un Ethiopien de qualité, qui était eunuque de la reine Candace et son grand trésorier. Cet Ethiopien venait du temple, où il avait porté l'offrande et adoré, et s'en retournait monté sur son char, lisant à haute voix la prophétie d'Isaïe. Philippe lui demanda s'il comprenait ce qu'il lisait. Comment, répondit l'eunuque, puis-je le comprendre si quelqu'un ne me l'explique? Il invita Philippe à monter et à s'asseoir à ses côtés. Le texte qu'il lisait était une prophétie relative au Messie. Philippe en prit occasion de lui développer tout ce que les prophètes avaient annoncé sur le Messie, sa naissance, sa mission, ses miracles, sa mort et sa résurrection, et lui fit voir que toutes ces merveilles venaient de s'accomplir en Jésus-Christ. L'eunuque vivement touché de ce discours, et se trouvant près d'un ruisseau, pria Philippe de lui imprimer le sceau du baptême qui caractérisait les disciples de Jésus-Christ. Croyez-vous, lui dit l'Apôtre, croyez-vous de tout votre cœur ce que je viens de vous annoncer? Oui, répondit l'eunuque, je crois que Jésus-Christ est vraiment le fils de Dieu. Alors ils s'arrêtèrent, descendirent du char, et l'eunuque fut baptisé. »

Avant la découverte de l'Abyssinie par les Portugais, avant qu'on sût qu'une tribu juive habitât ce pays depuis près de trois mille ans, on ne concevait pas pourquoi un Ethiopien était venu à la solennité de Pâques, et comment il pouvait connaître et lire la *Prophétie d'Isaïe*; qu'à cette époque il vînt à Jérusalem des Juifs de tous les royaumes et des extrémités de l'Orient ;qu'il en vînt de la Babylonie, de l'Assyrie, de la Médie,

pie, lisait les Écritures, et qu'elles avaient été traduites, sinon pendant la vie de Ben-Hakim, du moins long-tems avant l'ère chrétienne.

L'Abyssinie est habitée par des tribus de toutes religions et de toutes couleurs; la grande majorité se compose pourtant de chrétiens: ils fêtent le dimanche; mais, de même que les Juifs, ils observent aussi le repos du sabbat, c'est-à-dire du samedi. Ils mangent la chair des animaux avant qu'ils soient morts; ils n'en boivent pas le sang, mais ils les dévorent pendant qu'il est encore chaud dans leurs veines.

Ils célèbrent tous les ans la fête d'Abraham et de Sara, et ils observent avec une exactitude scrupuleuse leurs jours de jeûne, dont le nombre est considérable. Ils ont d'abord le jeûne de Ninive où du prophète Jonas, qui dure quatre jours. Celui du carême le suit immédiatement et en dure cinquante-six : il commence en mars et finit en mai. Le jeûne des apôtres est tantôt de quinze jours, tantôt de trente; il commence en juin et finit en juillet. En août, ils jeûnent pendant quinze jours en mémoire de la mort de la vierge, Marie qu'ils honorent d'une manière toute particulière; ils en font autant tous les mercredis et vendredis de l'année. Les prêtres et les diacres ne sont pas soumis aux jeûnes qui précèdent; mais ils sont obligés d'observer comme le reste du peuple, ceux qui suivent : 1° la veille du jour de Noël; 2° le jeûne du *Consquan* où de la fuite en Égypte, qui commence en septembre et finit en octobre, et dont la durée est de trente jours; 3° celui du *Ledet*, ou de la naissance de Jésus-Christ, qui dure quarante jours, commence en novembre, et finit la veille de Noël. Il est évident, d'après ce qui précède,

de la Perse, etc., rien d'étonnant; il était resté dans toutes ces régions, depuis les deux captivités, un grand nombre de Juifs, et conformément à la loi du *Deutéronome*, ch. XVI, v. 2, ils arrivaient tous les ans en foule à Jérusalem, pour adorer Dieu dans le temple qu'il s'était choisi. Mais hors le fait que nous venons de citer, aucun monument n'indiquait qu'il dut en venir de l'Ethiopie. Rien de plus simple, aujourd'hui, rien de plus clair, et la rencontre de Philippe et de l'eunuque est d'autant plus certaine, qu'elle est racontée dans la *Chronique d'Axum*, avec les mêmes circonstances et plus de détails encore que dans les *Actes des Apôtres*. (Voyez Tellez et Bruce.)

qu'aucun peuple de l'univers n'observe un aussi grand nombre de jeûnes que les Abyssins.

Ils croient que nos âmes émanent de celle d'Adam, et ne seront heureuses qu'après la résurrection générale; ils invoquent les anges et les saints; ils ont en horreur les statues et les bas-reliefs qui les représentent. Aussi ne voit-on que leurs images en peinture et la croix dans leurs temples, où ils n'entrent jamais sans y porter quelque offrande. Ils ont enfin une vénération extraordinaire pour l'archange saint Michel. Leur grande fête est celle de l'Epiphanie, qu'ils célèbrent tous les ans avec beaucoup de pompe, le 11 janvier. Leur ère date de la dix-neuvième année de Dioclétien et de la trois cent-deuxième de l'ère vulgaire.

Les prêtres célèbrent le mystère de l'eucharistie sur une table, et non devant un autel. Ils ne conservent pas le pain sacré, et ne l'exposent jamais à l'adoration. Ils administrent la communion sous les deux espèces et la donnent aux enfans. En prononçant l'absolution des fautes, ils frappent le pénitent sur l'épaule avec un rameau d'olivier.

(*Nouv. annal. des voyag.* t XII, et *Revue britannique* de 1831.)



Beaux-Arts.

DE LA MUSIQUE SACRÉE ET DE LA MUSIQUE PROFANE.

Supériorité reconnue de la musique sacrée sur la musique profane. — Les chants d'église considérés sous le rapport de l'art musical.

L'article suivant est extrait de la *Revue encyclopédique* : nous le lui empruntons avec d'autant plus de plaisir que les écrivains de ce recueil, dont nous ne contestons point d'ailleurs le mérite, ne partagent point nos croyances. Cette circonstance donnera plus de force au témoignage que l'un d'eux rend ici à une partie importante de notre culte.

« Il y a quelques années, en France, quand on voulait désigner les grands génies qui ont illustré l'art musical, on nommait Mozart, Gluck, Rossini, Beethoven ; quelques-uns, fidèles à leurs souvenirs d'enfance, se hasardaient à citer à la suite Grétry, voire même Dalayrac ; mais sauf quelques artistes distingués, quelques professeurs érudits, quelques amateurs d'élite, personne ne se fût avisé de songer à Handel, à Palestrina, ni en général à aucun des compositeurs sacrés ; et si le nom de Chérubini ou de Lesueur venait à être prononcé, on saluait en eux les auteurs des *Deux Journées* ou de *la Caverne ;* quant à leurs messes, à leur musique de chapelle, on avait bien entendu parler de quelque chose de semblable, mais la connaissance en était réservée à un petit nombre d'initiés. Le discrédit et le précaire où la révolution française avait laissé tout ce qui tenait au culte chrétien, avait interdit depuis long-tems à toutes les églises l'exécution des morceaux de ce genre, et peut-être n'y

avait-il en France que la Chapelle impériale, plus tard conservée par les Bourbons, qui pût réunir un nombre suffisant de talens pour rendre ces grandes compositions; cette enceinte étroite n'étant d'ailleurs ouverte qu'à un public rare et privilégié, le goût et la tradition de la musique sacrée devait promptement se perdre, quand même des raisons plus élevées et plus péremptoires n'eussent pas concouru au même résultat. Depuis la restauration, un homme profondément instruit, passionné pour l'art musical, et particulièrement épris de l'ancienne musique sacrée, M. Choron entreprit de raviver en France des études et des admirations éteintes. Après de grandes difficultés, il parvint à fonder son institution de musique religieuse, à rassembler des élèves, à recruter des voix; il forma, instruisit, disciplina des chœurs nombreux et puissans, et réussit, chose bien plus difficile, à pénétrer ces enfans de l'esprit essentiellement religieux de ces compositions, à faire, en un mot, de son institution une sorte de sanctuaire où se conservaient précieusement le parfum des anciennes traditions et le sentiment des anciennes beautés. Grâce à lui, les amateurs éclairés purent faire connaissance avec les œuvres jusque-là ignorées des vieux maîtres, rajeunies, après un long oubli, par une admirable exécution. Des oratorios, des motets, des psaumes, des portions de messes, furent entendus à Paris, et le nom de Handel, de Palestrina, de Marcello, fut recommandé aux Parisiens par le charme de leurs propres souvenirs. Ce fut une véritable résurrection, et bien que nous ne soyons pas de ceux qui cherchent à exhumer du passé de quoi rajeunir le présent, nous regrettons vivement que M. Choron n'ait pas pu continuer ses concerts; leur suspension a été une perte sentie de tous les amis des arts.

» L'érudition passionnée de M. Choron lui avait fait retrouver dans la poussière des bibliothèques des morceaux qui, par l'élévation de la pensée et le caractère de l'inspiration, pouvaient soutenir la comparaison avec les productions brillantes et riches d'invention de l'art moderne. Aussi je m'étonne toujours qu'on en soit resté là, et que, remontant plus haut dans les fastes de l'art chrétien, on n'ait pas encore réhabilité, par une belle exécution, les beautés naïves et sublimes qui gisent enfouies dans les missels de nos églises, et qui, chaque jour, prostituées et

défigurées par la stupidité barbare des virtuoses de lutrin, sont entièrement déconsidérées près des musiciens et ne sont généralement regardées que comme d'insipides psalmodies. Pour moi, je le déclare ici, à mes risques et périls, dussé-je par là ruiner ma réputation auprès de tous les *dilettanti*, il est peu de dimanches dans l'année où nos églises ne retentissent de chants qui, sous plusieurs rapports, peuvent soutenir la comparaison avec les morceaux du style le plus élevé que le Conservatoire ou l'Opéra nous aient fait entendre. Si ces beautés sont généralement ignorées ou méconnues, si des hommes heureusement doués y demeurent insensibles, c'est qu'il ne suffit pas pour les comprendre d'une organisation musicale et d'un goût exercé; il est encore une autre condition sans laquelle pareille musique ne saurait vous toucher, il faut retrouver au fond de son âme au moins quelques vestiges de la foi chrétienne. Là est tout le secret; car il est inutile, bien entendu, de chercher dans des productions, qui datent de l'enfance de l'art, des combinaisons savantes, de grands effets d'harmonie; on ne peut pas même espérer, par compensation, de ces exécutions éblouissantes auxquelles bien des auteurs de nos jours ont de si grandes obligations. — Si l'on proposait au musicien d'écrire un morceau sans accompagnement, de n'employer ni rhythme ni modulation, d'en confier l'exécution à la voix rauque et martelée d'un chantre de paroisse; si de plus on lui demandait de faire du sublime à de pareilles conditions, où est l'artiste qui accepterait la gageure? C'est là pourtant ce que sont parvenus à réaliser de pauvres moines dont le nom ne nous est pas même resté, mais chez lesquels la foi, la piété a pu faire ce que le génie n'oserait tenter. Mais aussi, pour les comprendre, s'il n'est pas besoin d'être plus savant qu'eux, il faut du moins prêter à leurs accens une oreille attentive, une âme recueillie, un cœur disposé à la prière; il faut, ne fût-ce que pour un moment, partager leurs convictions naïves.

» Venez, entrez dans cette église tapissée de noir, un catafalque est au milieu, couronné de cierges enflammés; un prêtre en surplis et en étole murmure à voix basse un funèbre *De profundis*. Ceci n'est point une représentation de théâtre : songez qu'une âme chrétienne a quitté son enveloppe terrestre; songez

qu'à l'heure qu'il est, elle a déjà comparu devant le souverain juge, et que, tandis que vous implorez en sa faveur l'intercession du Rédempteur des hommes, le châtiment ou la récompense est déjà prononcé, prononcé pour l'éternité; songez à vous-même, à ce jour terrible où votre propre destinée s'éclipsera pour tous derrière le voile mystérieux de la mort; songez à ce jour redoutable, le dernier des jours où tous les cœurs seront dévoilés, ou les mondes consumés disparaîtront, où les tems et les lieux viendront se confondre et s'abîmer dans l'éternelle immobilité de l'infini; maintenant écoutez :

Dies iræ, dies illa
Solvet seclum in favillâ
Teste David cum Sibyllâ.

» Comprenez-vous maintenant cette lugubre complainte, solennelle et monotone comme l'éternité, et qu'on dirait chantée par le dernier des humains sur les décombres de l'univers? Tout-à-coup, au verset suivant, la voix éclate et s'élève; la fatale trompette a sonné : grand Dieu, qui osera comparaître devant ta face! qui pourra supporter tes jugemens! puis le mot de miséricorde est prononcé, et l'hymne reprend son allure de recueillement solennel et de tremblement religieux [1].

[1] Cette belle prière des morts n'est pas moins remarquable par ses beautés littéraires que sous le rapport musical; on peut en dire autant de la plupart des proses et des hymnes sacrées qui retentissent dans nos temples. C'est ce qui fait dire à un littérateur distingué de notre époque, « qu'un simple *Paroissien*, que de simples *Heures* renferment des richesses d'imagination, de sentiment, de style, dont les Grecs et les Romains se seraient glorifiés dans les plus beaux siècles de leur littérature..... » « La religion chrétienne, ajoute-t-il encore, a aussi ses David, ses Isaïe. Ses proses, ses préfaces, les prières qui précèdent et qui suivent le saint sacrifice nous forceraient à l'admiration, quand même elles n'auraient pas pour objet Dieu lui-même. » (*De la littérature des offices divins.*)

Après avoir montré que les proses renferment tout ce que le génie poétique peut inspirer de plus brillant, le même écrivain développe ainsi les beautés du *Dies iræ* :

« Le *Dies iræ* est un monument de génie; c'est une production sombre et terrible, remplie d'images effrayantes. Le début prépare l'âme à de

» Je le dis en vérité, je suis encore à chercher une inspiration plus gigantesque, une lamentation plus désolée, une prophétie d'anéantissement plus atterrante que celle-là. Ce n'est pas seulement une sensation fugitive, une surprise de l'imagination; non, c'est la première rêverie de votre enfance, le remords du premier péché, les terreurs et les joies austères du confessionnal, et puis cette longue et rêveuse échappée vers les régions mystérieuses de la peine et de la récompense; c'est tout cela, c'est votre vie tout entière, prévision et souvenir, qui s'accumule

grandes et terribles impressions que justifient les strophes suivantes : elles tracent une peinture lamentable des diverses circonstances du jugement dernier. L'auteur fait entendre les sons de la trompette redoutable ; la solitude des tombeaux en est troublée; les morts effrayés s'avancent vers le trône de l'Eternel.

Tuba mirum spargens sonum
Per sepulchra regionum
Coget omnes ante thronum.

Il représente la nature frappée de stupeur ; la mort épouvantée ; les hommes secouant la poudre de leurs tombeaux pour aller répondre au juge suprême.

Mors stupebit et natura
Cum resurget creatura
Judicanti responsura.

Moment fatal et terrible ; déjà le juge suprême est sur son trône, le livre de vie est ouvert ; toutes nos actions y sont écrites ; plus de secrets; ils vont paraître au grand jour; rien ne restera impuni.

Liber scriptus proferetur
In quo totum continetur
Undè mundus judicetur.

Judex ergò cùm sedebit
Quidquid latet apparebit
Nil inultum remanebit.

A la vue de son juge, l'homme se trouble, la terreur le saisit, sa voix expire sur ses lèvres; le juste même n'est pas rassuré.

Quid sum miser tunc dicturus?
Quem patronum rogaturus,
Cùm vix justus sit securus?

Il cherche un protecteur, un patron, un intercesseur; mais qui osera

et se condense dans une seule impression. Que l'artiste est puissant quand il peut dans l'âme humaine faire vibrer de pareilles cordes ! quand il est sûr d'ébranler et de mettre en jeu, non pas ce superflu de sensibilité qu'on met en réserve pour la distraction, mais ce qu'il y a de plus intime, de plus sérieux, de plus imposant dans la vie ; quand lui-même au lieu de s'éprendre artificiellement d'un sujet de fantaisie, il peut, sûr d'être senti de tous, jeter toute son âme dans un cri de joie, de terreur, dans une prière ardente ou une menaçante pro-

élever la voix pour lui? Saisi d'effroi, il s'adresse à son juge lui-même :

Rex tremendæ majestatis
Qui salvando salvas gratis
Salva me fons pietatis.

Recordare, Jesu pie,
Quòd sum causa tuæ viæ
Ne me perdas illâ die.

Comme ces expressions *Rex tremendæ majestatis* peignent fortement la majesté terrible dont la vue seule fait frémir le pécheur? Quelle admirable et touchante simplicité dans ces mots : *Recordare, Jesu pie, quòd sum causa tuæ viæ !*

Le pécheur confus, atterré, ose à peine ouvrirla bouche ; mais il se rappelle les bontés du Seigneur, et s'écrie ; *Recordare, Jesu pie !* Quel mot touchant ! quel plus beau titre donner au Sauveur des hommes! Bientôt le pécheur exprime son repentir, son visage se couvre de rougeur, les sanglots soulèvent sa poitrine, il invoque de nouveau la clémence de son Dieu.

Ingemisco tanquàm reus
Culpâ rubet vultus meus,
Supplicanti parce Deus.

Il rappelle ensuite à son Sauveur les actes de miséricorde qu'il a exercés sur la terre : il a pardonné à une pécheresse, il a entendu la prière du larron crucifié à côté de lui ; il a donné à tous les hommes l'espoir du salut.

Peccatricem absolvisti
Et latronem exaudisti,
Mihi quoque spem dedisti.

Frémissant à la seule vue des flammes éternelles, pénétré de son indignité, il se recommande de nouveau à la miséricorde de son divin maître.

phétie. C'est là vraiment le secret des beautés inouïes qui se rencontrent dans les chants d'église, dont l'expression sublime déborde de toutes parts une forme nue, arriérée, mais devenue en quelque sorte imperceptible sous les flots de poésie dont

et le conjure de le sauver des feux que sa colère réserve aux réprouvés. « Recevez-moi, Seigneur, parmi vos brebis, ne me confondez pas avec » les boucs. » Il proteste de nouveau de son repentir, il se prosterne aux pieds de son souverain juge, et s'écrie : Oh ! quel jour de douleur, quel jour de larmes que celui où, sorti du tombeau, l'homme attend son jugement au milieu de l'univers en flammes ! O Jésus, Dieu de bonté, daignez lui pardonner, accordez-lui le repos éternel ! »

Preces meæ non sunt dignæ !
Sed tu, bonus, fac benigne
Ne perenni cremer igne.

Inter oves locum præsta
Et ab hædis me sequestra,
Statuens in parte dextrâ.

Oro supplex et acclinis
Cor contritum quasi cinis
Gere curam meæ finis.

Sans doute, on pourrait désirer ici plus de force et de pureté dans l'expression. Mais quelle peinture admirable du cœur d'un pécheur ! des mouvemens divers qui l'agitent ! Comme la crainte, l'espérance, l'humilité se succèdent dans cette âme épouvantée ! Quel trait de génie que le retour de cette pensée qui commence cette excellente prose !

Lacrymosa dies illa
Quâ resurget ex favillâ
Judicandus homo reus !
Huic ergo parce Deus !

Combien ces derniers mots sont touchans ! Plus le pécheur est effrayé, plus son sort lui paraît redoutable, plus il est persuadé que la bonté de Dieu ne l'abandonnera pas dans un si grand péril.

Remarquez bien que c'est au milieu des mondes enflammés que la scène se passe ; c'est sur ce théâtre terrible que l'auteur du *Dies iræ* a placé l'homme tremblant ; c'est à la vue de tant de prodiges qu'il se prosterne aux pieds du trône de l'Eternel. Cette riche et heureuse prosopopée produit la plus profonde impression. » (*De la littér. des offices div.* Paris, 1829, in-8°) (*Note du Réd.*)

elle est comme recouverte. On dirait un ange, un de ces purs esprits, suaves créations de l'imagination orientale, qui, pour se communiquer aux humains, condescendent quelquefois à se revêtir de leur forme, mais dont la nature éthérée rayonne et perce toujours à travers cette grossière enveloppe.

» J'ai parlé du *Dies iræ* [1], je pourrais parcourir un livre d'église et citer nombre d'*hymnes*, de *proses*, comme par exemple dans l'avent, le *Rorate cæli*, dans le carême le *Vexilla regis* et le *Stabat mater*, que, pour le dire en passant, j'estime au moins à l'égal de celui de Pergolèse ; les litanies de la Vierge ; à la messe du Saint-Sacrement le *Cessant figuræ* ; la *Passion* chantée le Vendredi saint, récitatif admirable de mouvement et toujours d'expression; car, dans tous ces morceaux, c'est l'expression, le sentiment qui domine ; peu ou point d'art, mais un épanchement plein, abondant, souvent tendre et navré, toujours majestueux, toujours une pureté, une élévation qui porte à la prière et conduit à l'extase.

» Je sais que beaucoup, qui n'ont peut-être jamais mis le pied

[1] Puisque nous avons été amenés à parler des beautés pleines de sentiment du *Dies iræ*, qu'il nous soit permis de dire ici quelques mots des belles prières que l'Eglise adresse à Dieu auprès des mourans, pour les préparer à entrer dans l'éternité. Nous laisserons parler encore l'écrivain plein de goût que nous avons cité plus haut.

« J'étais depuis long-tems plein d'admiration pour les belles hymnes, les traits sublimes, les ornemens presque célestes qui enrichissent nos offices divins.... Un jour j'assistais à la douloureuse agonie d'un de mes amis les plus chers et les plus anciens ; un prêtre était auprès de son lit. Le malade venait de recevoir les derniers secours que la charité chrétienne prodigue aux mourans, il était plein de foi, et n'avait encore rien perdu de ses facultés intellectuelles. Le ministre de Jésus-Christ crut pouvoir sans danger réciter auprès de lui ces prières que l'Eglise adresse à Dieu au moment où notre âme est prête à briser les liens qui l'attachent à la terre. Elles sont sublimes ces prières, et je ne les avais jamais entendues. Elles firent sur moi la plus vive impression. Je les écoutais avec un intérêt avide et toujours croissant ; je m'étonnais que tant de beautés fussent si peu connues. Ce n'est pas la rhétorique, c'est la charité chrétienne, c'est l'effusion du cœur dans la plénitude des plus tendres sentimens, qui les ont dictées. » (*De la littér. des offices div.*) (*Note du R.*)

dans une église pour prier, qui n'ont jamais ressenti dans leur cœur la pieuse ferveur de la foi, riront de mon enthousiasme et de mon admiration ; mais je dois leur dire que depuis sept ans j'ai manqué peu de représentations au théâtre Italien, que j'ai suivi assiduement les concerts du Conservatoire, que Beethoven m'a donné la fièvre de plaisir, que Rossini m'a remué jusqu'au fond de l'âme, que madame Malibran et mademoiselle Sontag ont été pour moi de bienfaisantes divinités, que pendant près de deux ans, je n'ai eu d'autre religion, d'autre espérance, d'autre bonheur, d'autre joie que la musique, que par conséquent ils ne peuvent me regarder comme un Trapiste qui ne connaît que *Ténèbres* et *Matines* ; mais il faut qu'ils sachent aussi que celui qui leur parle, et qui aujourd'hui est bien loin de la foi chrétienne, a été pendant cinq ans catholique fervent, qu'il s'est nourri de l'Évangile, de l'Imitation[1]; qu'élevé dans un séminaire, il y a entendu des chœurs de deux cents jeunes gens faire résonner sous une voûte retentissante l'*In exitu Israël* et le *Magnificat ;* que tout ce qu'il y a de poésie dans le culte chrétien, l'encens, les chasubles brodées d'or, les longues processions avec des fleurs, le chant, le chant surtout, aux fêtes solennelles, grave ou lugubre, tendre ou triomphant, l'a vivement exalté ; qu'il a respiré cet air, vécu de cette vie, et que par conséquent il a dû pénétrer plus avant dans le sens et l'intelligence de la musique chrétienne que beaucoup de jeunes gens qui, nourris des traditions de collége et ne voyant dans la messe qu'une corvée hebdoma-

[1] L'auteur de cet article, M. Adolphe Guérault, permettrait-il à un chrétien, qui a été élevé comme lui dans un seminaire, de lui adresser la question suivante :

Vous qui avez connu le Dieu de l'Evangile non-seulement par une froide étude de ses maximes, mais par la pratique de ses lois et par le sentiment, dites-nous, avez-vous trouvé quelque chose de meilleur à mettre à la place? Qui vous donnera ailleurs la paix que le bon maître a pu seul promettre et laisser comme un héritage à ses vrais enfans? — Jésus, un jour, abandonné de plusieurs des disciples qui avaient paru s'attacher à lui, se tourna vers ceux qui restaient, et leur dit : Et vous, voulez-vous aussi me quitter? *Maitre*, lui répondit Pierre, *à qui irions-nous, vous avez les paroles de la vie éternelle!* (*Note du Réd.*)

daire, ne se seraient jamais avisés d'aller chercher de l'art et de la poésie dans les cris inhumains d'un chantre à la bouche de travers.

» Du reste, s'il est au monde quelque chose d'impossible, c'est assurément de faire comprendre aujourd'hui cette musique à un public, et surtout peut-être à des artistes; nos plus habiles chanteurs n'entendent plus rien aux opéras de Rameau et de Lulli, parce que, si les partitions subsistent, la tradition d'exécution est depuis long-temps perdue; pour la musique d'église aussi la tradition s'est perdue avec la foi, et ne peut se retrouver sans elle; la foi est vraiment la clef de toutes ces beautés qui, sans l'esprit chrétien, sont une véritable énigme...

J'ai dit tout à l'heure, en parlant du *Dies iræ*, que je ne connaissais rien de plus beau. J'ai besoin d'y revenir et de m'expliquer. Certes, je suis loin de méconnaître les progrès que l'art musical a faits depuis les couvens. J'ai admiré plus que tout autre le *Requiem* de Mozart et les messes de Chérubini, et, pour qui se tient au point de vue de l'art pur, nul doute que les vastes proportions, la richesse d'harmonie, les grands effets d'instrumentation des compositions modernes n'offusquent singulièrement la simplicité, la nudité du chant grégorien; sous ce rapport, il n'y a pas de comparaison à établir. Mais voulez-vous sentir où gît la supériorité réelle du simple chant d'église, allez quelque jour de fête entendre à la cathédrale une messe en musique de quelque compositeur en renom, avec les chœurs et l'orchestre et les premiers artistes de l'Opéra; puis ensuite retournez dans la semaine sainte, écoutez le *Stabat*, le *Vexilla regis*, ou la *Passion*, ou à quelque cérémonie funèbre le *Requiem* du lutrin, ou les *litanies* chantées non par de grands artistes, mais tout simplement par les chantres et les enfans de chœur, et puis, en sortant, demandez-vous qui vous a le plus profondément ému, qui a laissé dans votre âme une impression plus religieuse et plus mélancolique, qui vous a rappelé que vous étiez venu pour prier, des chanteurs ou des chantres, de la musique fuguée ou du plain-chant, de l'orchestre ou de l'orgue. Je me trompe fort, ou ici l'avantage ne restera pas aux plus habiles. En effet, les chants grégoriens exhalent tous un parfum de christianisme, une odeur

de pénitence et de componction qui d'abord vous saisit. Vous ne dites pas : c'est admirable ! mais peu à peu le retour de ces mélodies monotones vous pénètre et vous imprègne en quelque sorte, et pour peu que des souvenirs personnels un peu tristes s'y ajoutent, vous vous sentirez pleurer, sans songer seulement à juger, à apprécier, ou à apprendre les airs que vous entendez. C'est dans toute la naïveté, dans toute la sincérité de vetre âme que vous vous laissez faire et que vous cédez à l'impression du moment. Pendant la Messe de Chérubini au contraire, vous écouterez en connaisseur, et vous songerez à tout. Après avoir entendu le *Credo* de la Messe du sacre, vous direz : voilà un puissant compositeur ! comme il manie les masses vocales et instrumentales ! quel bonheur dans le retour du mot *Credo* qui revient incessamment après chaque période musicale comme une énergique et solennelle affirmation ! quelle force ! quelle entente des effets ! Cependant vous avez eu le temps de remarquer que les chœurs mollissent et que les voix de femmes surtout manquent de vigueur dans l'attaque, qu'un trombonne a émis un son d'une justesse douteuse, et, la messe finie, vous sortez en vous demandant comment il se fait que les chœurs français soient si inférieurs à ceux de l'Allemagne, et en regrettant vivement qu'une musique aussi belle ne soit pas rendue avec toute la perfection désirable. Quant au symbole de Nicée, au sacrifice de la Messe, et au grand événement qu'il rappelle, vous n'y songez guère plus qu'après une représentation de *Guillaume Tell*, ou un concert de Paganini. Vous sortez dilettante et non pas chrétien.

» Quel que soit en effet le génie d'un compositeur, il ne peut rendre avec vérité des sentiments qu'il n'a pas ressentis. Depuis long-temps une messe n'est guère pour un musicien qu'un libretto d'opera-seria. C'est un drame comme un autre, où l'on peut tailler une introduction, des duos, des trios, un finale avec des cœurs ; c'est un sujet bien coupé par la musique où l'on est convenu seulement d'employer de préférence un style plus savant que dans les compositions théâtrales ; c'est une forme particulière du genre dramatique. Je ne sais si c'est ma faute, mais jamais ce genre de composition ne m'a touché ; ces mouvemens rapides, cette variété, cette précision, cette élé-

gance, ce luxe a quelque chose de mondain qui va mieux à l'Opéra qu'à l'église. Je vois l'auteur, les musiciens, le chef d'orchestre, je bats la mesure, je crois entendre une ouverture et j'attends le lever du rideau; tout cela manque de gravité et de recueillement; c'est de la musique religieuse écrite par des philosophes.

» Le caractère de l'art moderne, conçu dans le moyen âge, enfanté à l'époque dite de la renaissance, accuse généralement par les défauts comme par les qualités une origine chrétienne. L'esprit chrétien lui est en quelque sorte inhérent et consubstantiel; mais c'est dans la musique surtout que cette empreinte est profondément gravée. La musique, art sentimental et intellectuel par essence, et qui, comme une voix invisible et mystérieuse, sans forme et sans figure, entretient l'âme sans apparaître aux sens, la musique convenait surtout à l'expression de cette poésie rêveuse, méditative, mystique, que le christianisme vint enseigner aux hommes; elle fut entre tous les arts adoptée par le christianisme et conduite sous son patronage à un degré de perfection inconnu des anciens, qui, dans les arts plastiques, sont généralement demeurés nos égaux, sinon nos maîtres. Cultivée dans les couvens et dans les cathédrales, exclusivement réservée d'abord à relever l'expression du culte, elle dut contracter dans ce long commerce des habitudes parfaitement en harmonie avec le caractère de sa mission. Cec servira peut-être à nous expliquer ce qui nous charme dans les chants d'église, et pourquoi certains développemens de l'art moderne paraissent impuissans à produire des effets de même nature.

» Chacun sait qu'il y a dans la musique deux sources principales desquelles découlent toutes les combinaisons musicales, savoir: l'intonation et le rhythme; l'intonation, qui étale à l'oreille toutes les vérités du son, depuis le plus grave jusqu'au plus aigu; le rhythme, qui préside à leur distribution par groupes déterminés, dont le retour périodique et successif donne aux morceaux un mouvement, une coupe, une allure plus sensible. Le rhythme a surtout la propriété de frapper, de saisir, de remuer; c'est en quelque sorte la partie sensuelle de la musique. Ainsi le tambour, avec un seul son diversement rhythmé, a la puis-

sance de régler suivant une certaine symétrie les pas et les mouvemens des troupes ; les marches, les danses, sont toutes écrites dans un rhythme très-prononcé ; en un mot, le rhythme caractérise surtout la musique d'action. Or, il est remarquable que dans tous les anciens chants d'église le rhythme manque à peu près absolument, ou du moins il est si vague, si indistinct, si confus, qu'il disparaît presque entièrement à l'oreille. C'est sans doute pour cette raison que ces mélodies prédisposent si puissamment à la méditation, à la prière, à l'extase. Presque toutes écrites en mode mineur et dans une tonalité indécise et flottante, elles n'apportent à l'âme que de plaintives et douloureuses inflexions, ajoutées les unes aux autres dans une succession capricieuse comme des soupirs, des sanglots, des élans de cœur ; c'est quelque chose d'intérieur qui n'a pas de formes ni de contours, et qui, loin de livrer aux sens ces assauts réitérés du rhythme qui les ébranlent à la longue, traversent les organes, pour ainsi dire, sans les toucher, les engourdissent et les éteignent au profit de l'âme, qui, dégagée de leurs liens, oublieuse des tems et des lieux, se plonge dans des contemplations infinies. C'est quelque chose de fluide, d'éthéré, vaporeux et transparent comme la fumée de l'encens qui monte vers le ciel en se dissipant.....

» Transportée de l'église au théâtre, descendue du ciel sur la terre, la musique, appelée à représenter, à peindre des actes, dut revêtir des formes plus charnues, plus terrestres, prendre du corps et de la couleur, se matérialiser, se consolider en quelque sorte. N'ayant plus à exciter seulement des souvenirs, des espérances, des rêves, mais se mêlant à l'agitation passionnée, ardente, imprévue de la vie réelle, elle dut elle-même chercher des effets plus précis, plus déterminés, plus saisissans. De ce moment le rhythme acquit chaque jour une plus grande importance, jusqu'à Rossini, qui a fait révolution sous ce rapport, qui a tiré du rhythme des effets d'un dramatique inouï, et qui a été accusé pour cette raison par les meilleurs spiritualistes d'avoir employé des moyens mécaniques.....

M. Chérubini a été loué pour avoir introduit dans le style sacré des formes tout-à-fait dramatiques. Nul n'a plus d'admiration que moi pour les chefs-d'œuvre de ce grand musicien ;

mais dussé-je être taxé d'impertinence, il me semble que les beautés dramatiques ne sont point à leur place à l'église. Les passions violentes, tumultueuses, les retours brusques, tout ce qui excite vivement l'attention, tout ce qui a l'air de tenir à une action, tout ce qui émeut mes sens, tout ce qui me rappelle que je suis dans tel temps ou dans tel lieu, tout ce qui semble s'attaquer de front aux grands symboles de la tradition, et vouloir représenter directement ou traduire ses insondables mystères, tout cela, suivant moi, tend à localiser, à rétrécir, à contenir l'essor de la pensée religieuse; il vaut mieux souvent mettre l'esprit en voie de méditation et de laisser-aller, car il est des régions *ineffables*, que le sentiment ne peut visiter que seul, et où il n'aime pas à être ni accompagné, ni suivi. Voilà sans doute pourquoi tant de combinaisons de science, pourquoi des orchestres nombreux où toutes les nuances du son sont représentées, pourquoi des chœurs puissans, pourquoi tout cela, sous la main d'un homme de génie, ne suffit pas à égaler l'effet regieux d'une simple cantilène, chantée à l'unisson par de fraîches voix d'enfans. Voilà pourquoi, suivant moi, c'est surtout dans le plain-chant qu'il faut chercher la pure inspiration musicale du christianisme, inspiration naïve et grandiose, qui seule peut se plaire sous les voûtes nues des vieilles cathédrales, qui seule se marie et s'harmonise avec la marche grâve et lente des prêtres, la sainte obscurité du lieu, les vitraux colorés, les saints sculptés, et même la pierre, seule capable de répondre aux accens pleins et retentissans de l'orgue, de l'orgue, instrument vraiment religieux, dont la voix mâle et l'allure majestueuse est loin d'être remplacée par la souplesse et la prestigieuse vivacité de nos orchestres. Il faut ces tuyaux longs comme des colonnes pour articuler dignement le cantique sacré, et le faire pleinement résonner à l'autre bout de l'édifice colossal qui s'ouvre à des populations entières. Si nous avions besoin de mettre en cause le système actuel d'instrumentation, il faudrait avouer que pour la puissance et l'éclat, nos flûtes et nos hautbois font une assez triste figure à côté de ces énormes tuyaux alimentés par huit ou dix vastes soufflets. Du reste, le caractère, la dimension de nos instrumens actuels sont parfaitement en harmonie avec la nature des lieux et des solennités

où ils sont employés; leur place est au théâtre, comme la place de l'orgue est dans le temple. C'est toute une autre série de passions, de sentimens, d'idées et d'intérêts qu'il s'agit de mettre en jeu; d'autres beautés doivent en jaillir, assorties au public tout différent qui les recherche : c'est donc une phase de l'art toute nouvelle qu'il faut étudier dans l'opéra. Dans un prochain article, nous essaierons de jeter un coup-d'œil sur le genre de musique qui appartient au génie propre de notre époque, sur l'opéra et la symphonie, et sans prétendre, bien entendu, devancer sur ce point l'initiation du génie, nous hasarderons quelques conjectures sur les développemens que des circonstances morales et matérielles, que des applications encore inusitées, pourraient amener un jour. Mais avant d'aborder cette question, il nous a semblé à propos de rendre du moins un dernier hommage à ces productions anciennes où l'élévation passionnée de l'inspiration a suppléé aux ressources de l'art, et qui exciteraient encore aujourd'hui l'admiration, si l'indifférence religieuse, si l'agitation turbulente de notre vie, laissaient encore quelque accès chez nous aux émotions recueillies et mystiques du christianisme. » (*Revue encyclopédique.*)



Histoire Naturelle.

DES VARIÉTÉS DE L'ESPÈCE HUMAINE.

L'homme forme un ordre isolé qui ne renferme qu'un genre et qu'une espèce.

Nous avons déjà examiné cette question dans les *Annales*[1]; nous avons montré que les plus grands naturalistes, tels que Buffon, Linnée, Cuvier, Blumenbach, Lacépède, Virey, etc., croyaient à l'unité de l'espèce humaine, et n'admettaient que des variétés produites par la nourriture, par le climat et par différentes autres causes. L'article suivant que nous empruntons à la *Revue Britannique* envisage cette question sous un point de vue nouveau, c'est ce qui nous détermine à l'insérer dans nos *Annales*.

« L'homme, soumis par son organisation à naître, à croître et à mourir, subit des lois communes à tous les êtres animés; mais un caractère si particulier et si sublime le distingue, qu'il est impossible de supposer le rapport même le plus éloigné, entre lui, né pour le commandement, et les brutes bornées uniquement sur la terre au soin de se nourrir et de se propager. Son attitude droite et élevée, qui indique le courage en même tems que la dignité; ses mains, instrumens dociles de sa volon-

[1] Voyez les numéros 11 et 14 des *Annales*.

té, qui exécutent les plus magnifiques et les plus utiles ouvrages ; ses yeux, qui s'éloignent de la poussière, et dont le regard intelligent peut sonder l'immensité des cieux ; ses organes, qui lui permettent d'exprimer sa pensée par des sons articulés d'une variété infinie ; l'union admirable de la force et de l'agilité dans tous ses membres ; enfin l'harmonie et la perfection de tous ses sens lui assignent le premier rang parmi les êtres créés, et lui donnent le droit de réclamer, aussi bien que le pouvoir de retenir, l'empire de la terre.

» Les recherches des anatomistes et physiologistes ont établi ces vérités d'une manière incontestable ; il est donc évident que lorsque certains naturalistes ont cherché à confondre l'espèce humaine avec celle des singes, malgré une différence essentielle dans les pieds, les organes de la parole et les sons de la voix, ils ont plutôt cédé à un accès de misanthropie, qu'ils n'ont été guidés par une connaissance des vrais principes de la classification des êtres. Il faut même reconnaître que les désavantages apparens de notre organisation contribuent puissamment à hâter le perfectionnement de notre espèce, et par là son bonheur. Si l'homme eût été doué de la force du lion, défendu par une cotte de mailles comme l'éléphant, ou couvert d'une peau également impénétrable au froid et à l'humidité, il est probable que pendant toute la durée de son existence il serait resté plongé dans un engourdissement intellectuel et dans l'ignorance de tous les arts de la vie civilisée. L'extrême faiblesse de la machine humaine au moment de sa naissance, la lenteur de son accroissement, la multiplicité de ses besoins sont, avec les maladies et les infirmités, cortége ordinaire de notre vie, autant d'aiguillons qui éveillent nos facultés assoupies, et autant de liens par lesquels l'homme est, pour ainsi dire, enlacé avec l'homme. De là l'origine de la société civile. La faiblesse prolongée des enfans, qui leur rend si long-tems nécessaire le secours de leurs parens, établit entre les uns et les autres des rapports d'affection sur lesquels se fonde ensuite l'union permanente des époux. Cette union des familles devient, à son tour, la base des associations humaines en tribus et en nations. C'est en inventant des instrumens pour venir au se-

cours de sa faiblesse, que l'homme a réussi à maîtriser et à diriger les forces inférieures de sa nature; il a senti la misère; et l'aiguillon de ce sentiment l'a mis en possession de sa véritable richesse.

» L'homme, distingué par ces divers caractères des autres animaux, forme, dans l'échelle générale des êtres, un ordre isolé qui ne renferme qu'un *genre* et qu'une *espèce;* les différences observables dans les grandes familles de la race humaine ne peuvent être considérées comme une différence d'espèces, parce qu'elles sont bornées à des qualités que nous voyons varier chaque jour selon la nature des alimens, et sous les diverses influences des climats et des maladies. Ces différences se font surtout apercevoir dans la stature, la physionomie, la couleur de la peau, la nature des cheveux et la forme du crâne. Mais il est bien reconnu qu'une vie simple, une nourriture abondante et un air salubre, donnent à tous les êtres organisés des formes larges et gracieuses. Pour en avoir la preuve, comparons entre eux les Lapons et les Hongrois. La ressemblance du langage indique clairement que ces deux peuples, dont l'un habite le nord et l'autre le midi de l'Europe, ont une origine commune. Ils appartiennent également à la grande famille finnoise; cependant quelle différence de taille et de conformation! Les Lapons sont cités pour la petitesse de leur taille et pour leur difformité, tandis que les Hongrois sont grands, beaux et bien faits; en faut-il davantage pour prouver que la même race modifie ses formes avec le climat et les qualités propres à chaque contrée?

» Les habitans de l'Allemagne civilisée et cultivée comme elle l'est aujourd'hui, ne ressemblent plus aux Germains tels que Tacite les a représentés, au tems où les Romains envahirent cette partie de l'Europe. Le Hollandais qui, dans son pays, n'est pas au-dessus de la taille ordinaire, a pris au cap de Bonne-Espérance une taille presque gigantesque. Combien de contrastes semblables chez une seule nation et à des distances fort rapprochées! Les paysannes, dans la Westrogothie, sont d'une beauté remarquable; celles de la Dalécarlie sont en général fort laides; et cependant ces deux provinces de la Suède occupent égale-

ment le centre de l'ancien pays des Goths. Mais pourquoi chercher des différences dans la même partie du Globe, dans la même nation ou dans la même tribu, lorsque nous en trouvons si souvent dans la même famille? Il est bien difficile de reconnaître les causes de ces différences, surtout dans les pays civilisés. Des passions violentes, des occupations variées ou monotones, une vie active ou indolente donnent à la physionomie d'une nation toute entière un caractère particulier. L'on accorde aussi que plusieurs différenees physiques ne sont pas uniquement l'ouvrage de la nature. De nombreux témoins oculaires nous assurent que les Nègres, les habitans du Brésil et les Caraïbes, les peuples de Sumatra et des îles de la Société, aplatissent avec grand soin le nez de leurs enfans aussitôt après leur naissance; or, quoique cet usage ne suffise pas pour rendre héréditaire une pareille configuration du visage, il contribue cependant à rendre les exceptions impossibles ou extrêmement rares.

» La différence de couleur semble aussi dépendre en grande partie de circonstances extérieures, puisqu'on l'observe souvent dans les individus d'une même nation. Tandis que les dames Mauresques, qui restent enfermées dans leurs maisons et sont rarement exposées au soleil, ont le teint d'une blancheur éblouissante, les femmes du peuple, que rien ne protège contre les ardeurs d'un ciel brûlant, en éprouvent les effets ordinaires, et leur peau contracte dès l'enfance une couleur approchant de celle de la suie. Les montagnards ou habitans des hautes terres, dans l'Abyssinie, sont aussi blancs que les Espagnols ou les Napolitains; les habitans des plaines sont au contraire presque noirs.

» Autre exemple : on reconnaît les femmes créoles à la vivacité de leurs regards et à leurs cheveux noirs comme l'ébène, qui les distingue de leurs sœurs nées en Europe. L'application des principes que nous devons aux découvertes de la chimie moderne, nous permet non-seulement d'expliquer ce changement de couleur par les circonstances de la chaleur du climat, et par son action sur les substances dont le corps est composé, mais encore de comprendre pourquoi dans certaines maladies,

la peau des hommes blancs prend une couleur plus foncée, tandis que celle des Nègres devient blanche ou plutôt jaune par l'effet des mêmes maladies. Il y a néanmoins une difficulté à cette explication qui a donné lieu à de grandes discussions entre les savans. On dit que si les Nègres descendent d'une race originairement blanche, il a dû s'écouler des millions d'années avant que l'action continue du climat ait pu rendre la couleur noire héréditaire parmi eux. Mais des monumens géologiques, indépendamment du témoignage de la révélation, montrent que l'antiquité de la race humaine ne remonte pas à beaucoup près aussi haut. Choisissez, nous disent quelques philosophes, ou admettez que les causes qui ont produit les différentes races d'hommes ont dû agir pendant une suite immense de siècles, ou reconnaissez que si elles n'existent que depuis cinq ou six mille ans, ces races ont une origine distincte. Quelque formidable que puisse paraître cette objection, il ne sera pas difficile d'y opposer des raisons et des faits très-concluans. En effet, le docteur Dwight, Américain, dans un ouvrage qui a pour titre : *Voyage dans la Nouvelle-Angleterre*, rapporte un changement physiologique qui s'est opéré sous ses yeux. Il dit avoir vu, dans la Virginie, un Nègre dont la couleur avait blanchi graduellement sans aucune cause apparente. Cet homme n'avait éprouvé aucune altération de santé, et la peau était restée également saine; selon son rapport, il avait aperçu d'abord ce changement s'opérer au-dessous et autour de la racine des ongles, et s'étendre ensuite rapidement, surtout aux endroits où la peau n'était pas exposée à l'air. Dans l'espace de quatre ans la poitrine, les bras, les jambes et les cuisses avaient totalement blanchi; les mains, les pieds et le visage étaient couverts de taches d'un aspect très-désagréable; des taches semblables couvraient également la tête, et, en général, tous les endroits du corps où la peau avait changé. Les cheveux n'étaient plus noirs ni crépus, mais ils étaient devenus blonds et lisses. Le ci-devant nègre était né avec une constitution robuste et vigoureuse; il conserva la même manière d'être, et il n'éprouva aucune sensation particulière, si ce n'est qu'en se décolorant, sa peau acquit un degré de sensibilité qu'elle n'avait pas auparavant. Un Indien ci-

vilisé avait offert un exemple de ce phénomène, et l'on en avait observé le commencement chez trois autres Indiens.

» Le docteur Dwight conclut de ces faits et d'autres semblables, que la différence de couleur entre les hommes ne prouve pas une différence d'origine. Il observe que les juifs ont toutes les nuances de teint, depuis le teint blanc qu'ils ont en Pologne, en Allemagne et en Angleterre, jusqu'à la couleur tout-à-fait noire des juifs de l'Hindostan; et que les habitans de la Colchide, qui étaient noirs du tems d'Hérodote, sont maintenant aussi blancs que les Européens.

» Les nombreuses variétés des chevelures dépendent également de l'action chimique des substances élémentaires dont le corps humain est composé.

» Deux lois générales, mais qui souffrent des exceptions, servent à expliquer les différences dans la stature et dans la couleur. Quant à la stature, on observe qu'elle diminue en proportion de ce que les habitans des différentes contrées se rapprochent davantage du pôle, et qu'elle augmente à mesure qu'ils sont plus près de l'équateur. Nous trouvons également que la couleur de la peau, et surtout celle des cheveux, sont plus claires lorsque nous allons vers le nord, et qu'elles prennent une teinte plus foncée lorsque nous avançons vers la zone torride. Néanmoins, il y a des faits contradictoires qui sembleraient indiquer, pour la teinte des cheveux, l'action des causes étrangères. Chez les nations civilisées de l'Europe, la couleur des cheveux devient plus claire à mesure que l'on avance vers le nord, et cette loi est invariable. Mais chez les nations barbares de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, on trouve la même couleur de cheveux dans des climats très-différens. Tandis que l'Italien aux cheveux bruns, et le blond Scandinave, quoique appartenant à la même race, montrent les effets de l'action du climat, les Lapons d'Europe et les Samoïèdes d'Asie ont les cheveux aussi noirs et aussi roides que les habitans du Mongol et de la Chine.

» Les variétés dans la forme du crâne paraissent être d'une plus grande importance que toutes celles dont nous avons parlé. Mais comme les recherches des *phrénologistes* ont démontré que la configuration extérieure du crâne dépend de la forme du cer-

veau, il est difficile de supposer qu'une substance si molle et susceptible de prendre toutes sortes de formes, puisse présenter dans aucun cas un caractère assez distinct pour marquer sans équivoque une variété d'espèces. La forme du crâne, disent les métaphysiciens, dépend autant de la physionomie que du caractère moral des individus ; et quoiqu'il soit impossible d'assigner à chaque passion et à chaque faculté un organe séparé dans le cerveau, cependant il est certain que les hommes qui ont des talens supérieurs et des passions fortes, ont la tête semée de plus de protubérances que le commun des hommes.

» Il est remarquable que chez les peuples dont les individus ont entre eux les traits de ressemblance les plus prononcés, et qui se sont le moins mêlés avec d'autres races, il semble que les crânes ont été jetés dans un même moule qui est, en quelque sorte, national. Quand nous voyons la tête d'un Hindou, nous voyons les têtes de toute la nation. En Europe, au contreire, où il règne une si grande variété de caractères et de physionomies, nous trouvons mille formes de crânes, et même celle qui s'éloigne le plus de ce que nous estimons être le type régulier.

» Indépendamment de cette cause générale à laquelle il faudrait ajouter les effets de la nourriture et du climat, il arrive fréquemment que la forme de la tête est modifiée par des moyens artificiels. En tenant comprimée, pendant plusieurs années, la tête des enfans, on donne aux os encore tendres une forme particulière, qui, avec le tems, peut devenir nationale. Cet effet est quelquefois produit par la manière dont on place les enfans dans le berceau, et d'autres fois par la simple pression de la main prolongée pendant long-tems. On dit que les Allemands, il y a plusieurs siècles, avaient la tête aplatie par derrière, tandis que les côtés en étaient élargis, parce que dans le berceau ils étaient toujours couchés sur le dos. Les Belges, au contraire, accoutumés dès l'enfance à dormir sur le côté, avaient la tête d'une longueur remarquable. En Amérique, les Sauvages, depuis la Caroline du Sud jusqu'au Nouveau-Mexique, ont tous le crâne déprimé ; parce qu'ils placent leurs enfans dans le berceau de manière que le sommet de la tête, portant sur un

sac rempli de sable, soutient presque tout le poids du corps. Un usage fort commun autrefois, et qui existe encore aujourd'hui, était de donner à la tête d'un enfant une forme nationale, au moyen de bandes et d'instrumens, ou bien en la pétrissant avec les mains. Si barbare que paraisse cette coutume, on l'observe encore dans plusieurs parties de l'Allemagne, chez les Belges, les Français, dans certains cantons de l'Italie, parmi les insulaires de l'Archipel grec et chez les Turcs. Elle existait aussi chez les anciens habitans des rivages du Pont-Euxin; elle a régné jusqu'à ce jour parmi les habitans de Sumatra et des autres îles des Indes Orientales; parmi les Chactas, les Géorgiens, les Waclaws de la Caroline, les Caraïbes, les Péruviens et les Nègres des Antilles. A la vérité, elle fut interdite dans l'Amérique espagnole, par un décret d'un concile national. Des voyageurs, dont l'autorité est irrécusable, ayant attesté le fait, il ne reste plus qu'à déterminer si la forme de la tête, obtenue par ces moyens artificiels, devient naturelle et héréditaire après une longue suite de générations. »

(*Glasg. Mech. Magaz.*)



Correspondance.

Au directeur des Annales.

Au séminaire de ***, le 18 avril.

Monsieur,

Vous avez publié, dans votre dernier N°, un excellent article du pieux et savant M. S. Foisset sur l'*Enseignement de la philosophie au XIXe siècle* par M. Beautain. J'espère que vous voudrez bien insérer dans le prochain numéro quelques réflexions critiques sur le même écrit qui, à raison de son importance extrême, et de la brillante réputation de l'auteur, mérite une sérieuse attention. Je désire que ma lettre provoque des explications ou des modifications qui me paraissent nécessaires. Quel bonheur, si ces deux génies qui font aujourd'hui la gloire du clergé de France, pouvaient s'entendre sur le moyen *philosophique* de convertir au christianisme cette multitude d'hommes, de jeunes gens surtout qui le dédaignent, faute de bien le connaître !

La philosophie étant l'amour et la recherche de la vraie sagesse, implique la nécessité d'un principe de certitude ou d'un moyen infaillible de trouver la vérité. Mais quel est ce moyen ? Est-ce la raison de l'individu ou la raison du genre humain ? En d'autres termes, faut-il admettre en philosophie la méthode et le *Criterium* protestans, ou la méthode et le *Criterium* catholiques formulés par Tertullien dans son *livre des Prescriptions*, ou par S. Vincent de Lérins dans son *Commonitoire* ? Le génie le plus transcendant ne saurait ni se passer d'un principe de certitude bien déterminé, ni trouver un milieu entre le sens privé et le sens commun. Eh bien ! M. Beautain attaque l'un et l'autre comme également insuffisans, dangereux, en un mot,

incapables de conduire à la vraie sagesse. Son principe à lui, sa majeure, est précisément la conclusion des méthodes philosophiques qui ont cours dans les écoles ecclésiastiques. Son point de départ est la vérité du christianisme. Cette manière de procéder hardie et tout-à-fait nouvelle, mérite quelques réflexions que nous soumettons avec confiance au bon sens de M. Beautain.

Nous admettons avec lui que la majeure de toute philosophie est hypothétique ou indémontrable. Mais celle de M. Beautain n'est pas seulement une hypothèse, mais un sophisme consistant à poser en principe, ce qui est en question, à supposer vrai ce qui est contesté ou même déclaré faux par les adversaires. Or la vérité, j'entends la vérité complète du christianisme, est méconnue par la multitude des incrédules, jeunes et vieux, athées, déistes, sceptiques, etc., auxquels s'adresse M. Beautain; et, d'un autre côté, il ne serait ni juste ni charitable de les regarder tous comme des esprits faibles, ignorans et de mauvaise foi, comme des hommes qui blasphèment ce qu'ils n'ont jamais examiné.

De l'aveu de tous les philosophes et théologiens catholiques, (et cet accord est une autorité imposante selon M.Beautain lui-même) il est des questions logiquement antérieures au christianisme, en sorte que tant que ces questions restent contestables, le christianisme l'est aussi. Le scepticisme en matière de religion, surtout de religion révélée, est-il raisonnable, c'est-à-dire, les vérités religieuses sont-elles autre chose que des *opinions* plus ou moins *probables...?* La révélation est-elle possible, avantageuse, nécessaire, vérifiable...? Quels sont les caractères et les preuves d'une révélation divine...? Le témoignage humain sur lequel repose la certitude *historique* de la révélation, est-il infaillible, inaltérable pendant une longue suite de siècles...? etc., etc. Or, très-certainement ces questions ne peuvent être résolues qu'au moyen d'un *criterium veritatis* préalable et clairement posé.

Quand l'incrédule admettrait tout d'abord et de confiance la révélation chrétienne, cette concession *provisoire* ne dispenserait pas d'un principe philosophique de certitude. Car il

faudra bien démontrer à cet incrédule la vérité du christianisme, il faudra résoudre ses objections multipliées et graves. Or, comment, dirai-je à M. Beautain, vous y prendrez-vous pour établir cette démonstration ? Prouverez-vous le christianisme par le christianisme, la parole évangélique par l'infaillibilité de l'église enseignante, et *vice versâ ?* Ce serait un sophisme manifeste. Le justifierez-vous par les procédés logiques de la scholastique et du cartésianisme, que vous déclarez subversifs de la foi, ou par les principes du sens commun, qui est à vos yeux un système *antiphilosophique, anticatholique et funeste, abominable même dans ses conséquences ?* La majeure de M. Beautain, en *tant que majeure*, est donc logiquement inadmissible. C'est une proposition qu'il reconnaît avoir besoin de preuves et qu'il s'ôte tout moyen de prouver, en refusant d'admettre l'infaillibilité, soit du sens privé, soit du sens commun, hors desquels il est impossible de trouver un criterium *humain* de vérité.

M. de La Mennais et M. Beautain sont d'accord sur ces deux points essentiels : 1° l'homme et même l'homme de génie ne saurait trouver dans le cercle étroit de sa raison individuelle la vérité philosophique... 2° le christianisme *seul* possède *tous* les élémens de la vraie philosophie : d'où il résulte qu'on a eu grandement tort de considérer la science et la foi comme deux objets séparés et n'ayant entre eux aucun rapport intime et essentiel. Au contraire, la vraie philosophie n'est que l'explication de la religion, explication nécessairement imparfaite comme toute conception de l'esprit humain [1]. Mais l'illustre auteur de l'Essai sur l'indifférence sentant la nécessité d'un *criterium veritatis* distingué [2] du christianisme, nécessité plus impérieuse aujourd'hui que jamais, à raison du scepticisme

[1] Voyez tout le chapitre 2 de la défense de l'Essai sur l'indifférence, etc... Mélanges Catholiques. Extraits de l'*Avenir*, vol. I, page 76 et suiv.

[2] Parce que, comme on l'a observé plus haut, il est des questions logiquement antérieures au christianisme et à l'infaillibilité de l'Eglise enseignante; parmi ces questions, domine celle des miracles, si compliquée et néanmoins fondamentale.

de notre siècle, pose en principe, non pas le doute méthodique ni une formule abstraite, mais un *fait* naturel, permanent, universel, indestructible. Ce fait le voici : « Tous les hommes » attachent la certitude au *sens commun* et jugent déraisonnable » quiconque le contredit. Sur ce point décisif, continue M. de » La Mennais, j'en appelle à la conscience de chacun, prêt à » me déclarer moi-même un rêveur insensé, si elle nie le fait » que j'atteste [1].» Mais, dit M. Beautain, qu'est-ce que le sens commun ? Quel est le moyen de constater le fait et surtout la véracité de ses décisions? La manière dont le nouvel antagoniste de M. de La Mennais examine ces questions, prouve qu'il n'a pas lu les divers écrits publiés là-dessus depuis la publication du second volume de l'Essai.

Le sens commun ou le témoignage du genre humain est par rapport aux questions préliminaires [2] au christianisme ce qu'est le sens commun ou le témoignage du peuple chrétien par rapport aux vérités révélées par J.-C. : ce qui revient à dire : En philosophie comme en théologie, le principe suivant est fondamental : *Quod ubiquè, quod semper, quod ab omnibus creditum est, veritas est;* et, qu'on n'objecte pas que la croyance commune des fidèles tire toute sa force logique ou d'une définition expresse ou au moins d'une approbation tacite du corps divinement infaillible des premiers pasteurs unis au pape. Car il est des vérités chrétiennes logiquement antérieures à la divine infaillibilité de l'église enseignante, et qui en sont la preuve principale [3].

[1] Voyez la fin du chap. 13 de l'Essai, etc.

[2] Ces questions ne comprennent pas les croyances inhérentes à notre nature, parce qu'étant invincibles en tout homme et par conséquent incapables de direction, elles ne sauraient être l'objet d'une controverse sérieuse. Telle est la croyance à notre existence, à celle de nos semblables, à notre communication avec eux au moyen de la parole, etc. (Voyez Mém. Cath., vol. XII, pag. 151.)

[3] Jesus-Christ a-t-il existé.... est-il Dieu ou envoyé de Dieu.... a-t-il prouvé l'un et l'autre par des miracles réels, divins et authentiques..... a-t-il établi une église immortelle, et dans cette église un tribunal *absolument* infaillible en matière de religion... Ce tribunal est-il composé de

Les croyances communes du genre humain et du peuple chrétien, comme les décisions de l'autorité ecclésiastique, sont des *faits*, et pour être sûrs de la réalité d'un fait, il suffit *de l'aveu de tout le monde*, qu'il soit attesté par un *très-petit* nombre de témoins, quelquefois par un seul réunissant les caractères *généralement connus* de véracité.

L'autorité du sens commun est une vérité de *foi philosophique* [1], en ce sens qu'il est impossible de la contester sans renoncer à la certitude rationnelle. Car pourrait-il croire logiquement à la raison d'un *seul*, celui qui refuserait de croire à la raison de *tous?* Aussi nous ne prouvons pas l'infaillibilité du sens commun, dit M. de La Mennais; nous y croyons comme tout le monde y croit, ceux même qui trouvent peu philosophique d'y croire; car plus d'une fois la nature trahit leur incrédulité, en les portant à invoquer l'autorité du juge qu'ils nient dans la spéculation. Si nos adversaires nous accordent

seuls évêques unis à un chef suprême.... quel est ce chef... quelle est la preuve de l'authenticité, véracité, intégrité, inspiration des livres du Nouveau-Testament, où les théologiens puisent çà et là quelques textes pour résoudre ces grandes questions? Il est évident que cet ensemble de vérités chrétiennes primordiales ne saurait être démontré *à priori* par l'infaillibilité de l'Eglise enseignante qui les suppose. Il faut donc recourir pour les prouver, ou au rationalisme individuel qui est précisément la méthode protestante, ou à l'argument de prescription, c'est-à-dire de tradition une, permanente et moralement universelle parmi les chrétiens: *Quod ubique, quod semper, quod ab omnibus creditum est, veritas est.*

[1] Il ne s'agit pas ici de foi proprement dite, vertu infuse et théologale, dont le motif unique est la parole de Dieu. M. Beautain est du nombre des personnes dont parle M. de La Mennais, quand il dit : « Ceux qui croient » que nous prenons ici ce mot (foi) dans son acception purement théologique, » nous prêtent très-gratuitement une absurdité de leur invention.» Mais, qu'on le remarque bien, les traditions ou croyances générales du genre humain en matière de religion, ne sont que l'écho plus ou moins fidèle de la révélation primitive; en ce sens on peut dire qu'elles sont divines, sans établir pour cela le panthéisme ou la *divinisation* de toute pensée, de tout sentiment commun parmi les hommes.

qu'on a toujours raison avec le sens commun, et toujours tort contre le sens commun, nous ne demandons *ni plus ni moins*, dit quelque part M. Gerbet (Mém. cath., vol. 7, pag. 276). Ainsi tombe devant ces deux mots la fameuse objection ou plutôt ce faux supposé, selon M. de La Mennais : *La raison individuelle faillible de sa nature se trompe de fait en tout et toujours.* Cet illustre écrivain dit au contraire dans sa défense de l'*Essai*, chap. XI, pag. 149. : « Quelques personnes se sont imaginé »que nous prétendions que les sens, le sentiment et le raison»nement nous trompent *toujours*. Ces personnes nous ont fait »beaucoup trop d'honneur, en prenant la peine de nous ré»pondre ; car qu'y aurait-il à dire à celui qui, rejetant toute vé»rité, soutiendrait qu'il est impossible de rien connaître, ou »nierait l'intelligence humaine ? »

M. Beautain refusant d'admettre l'infaillibilité du sens commun, se fonde sur les motifs suivans : 1° La raison de chaque homme est naturellement faillible et ne change point de nature en s'unissant à toutes les raisons individuelles.... 2° L'évangile nous défend de nous conformer à la conduite et à la sagesse du monde, du siècle, de la foule, *nolite conformari huic sæculo*..... 3° Le christianisme n'a pas aujourd'hui, n'a jamais eu en sa faveur le suffrage du sens commun ou l'assentiment du plus grand nombre des hommes.

Répondons en peu de mots à ces difficultés. Si la première avait quelque solidité, la certitude du témoignage des hommes touchant les faits sensibles, soit naturels, soit surnaturels ou miraculeux, serait contestable ; et le doute sur ce point fondamental serait subversif de la révélation, puisque sa preuve repose sur des prodiges attestés par le témoignage des hommes. Je suis persuadé que M. Beautain n'a pas réfléchi sur la portée de ce passage de sa brochure : « L'avis du plus grand nombre a »une autorité respectacle dans tous les cas où il ne s'agit que de »faits naturels, d'intérêts sociaux. Mais qu'on ne me donne point »cette autorité comme infaillible, pas même dans sa sphère.» (pag. 50.)

La conduite commune des hommes est souvent opposée aux vérités du sens commun, et en ce sens leur sagesse pratique

est souvent mensonge, folie : cela est également applicable à la plupart des fidèles qui ont coutume d'agir autrement qu'ils ne croient. Nous devons donc nous conformer, non certes à la conduite du plus grand nombre des hommes et des chrétiens, mais aux principes du sens commun et de l'évangile. D'ailleurs, les mots *monde*, *siècle*, ne sont pas synonymes d'universalité dans le langage des livres saints : autrement il faudrait dire que Jésus-Christ a exclu de ses prières l'immense majorité des enfans d'Adam, quand il a dit : *non pro mundo rogo*.

Plusieurs antagonistes de M. de La Mennais se sont imaginé que dans son système la vérité d'un fait ou d'une doctrine ne repose sur le sens commun qu'autant qu'elle est connue et proclamée *directement* par tous ou presque tous les hommes. C'est une fausse interprétation du principe posé par l'illustre écrivain. Il est des vérités qu'un très-grand nombre de personnes, de peuples même, ne peuvent ou ne veulent pas connaître, ou qu'ils rejettent par caprice, après les avoir connues. Alors, si elles sont attestées par un *témoignage* qui a coutume d'imposer l'assentiment général, on peut dire qu'elles ont pour garant l'autorité du sens commun. Ainsi nous savons que tout le monde admet comme divine une doctrine prouvée par un miracle éclatant ; par exemple, par la résurrection d'un mort déjà en proie à la dissolution. Nous savons que tout le monde admet des faits soit naturels, soit miraculeux, rapportés par des témoins irréprochables, tels qu'étaient les apôtres de Jésus-Christ. Le christianisme repose donc sur des preuves de sens commun, et par conséquent est admis implicitement par tous les peuples.

En terminant les réflexions qu'on vient de lire, nous croyons utile de formuler de la manière suivante le principe développé par M. de La Mennais : « Tout ce que le témoignage *immédiat* » du genre humain, ou un témoignage *déclaré suffisant* par le » genre humain pour produire la certitude, affirme être vrai ou » faux, doit être tenu pour vrai ou pour faux. »

Un professeur de théologie.

Religion.

HERMÉNEUTIQUE SACRÉE;

OU INTRODUCTION A L'ÉCRITURE SAINTE EN GÉNÉRAL.

De la langue hébraïque. — Des autographes des livres saints. — Caractères d'écriture employés dans les livres saints. — Division des livres saints en chapitres et en versets. — Ponctuation, esprits, accents et points-voyelles des livres saints. — Utilité et nécessité des langues anciennes, et surtout des langues bibliques.

Il nous arrive peu souvent de pouvoir recommander un livre à nos lecteurs sans aucune restriction et en toute sûreté de conscience. Aussi est-ce avec une satisfaction inaccoutumée que nous leur parlons aujourd'hui de l'*Herméneutique sacrée*, qui vient de paraître [1]. C'est un de ces livres que les *Annales* doivent tout particulièrement annoncer et encourager. On le sait, nos travaux n'ont d'autre but que de faire servir les sciences à la défense de notre foi et des *livres* qui en ont conservé le dépôt depuis le commencement du monde. Or voici un ouvrage qui s'occupe tout spécialement d'entourer les faits, contenus dans nos écritures, de tous les témoignages que l'on peut retirer des sciences modernes. Et cette tâche, l'auteur la remplit sans prétention, avec clarté et précision ; il a le bon esprit de laisser de

[1] *L'Herméneutique sacrée*, ou introduction à l'Ecriture sainte en général et en particulier à chacun des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament, à l'usage des séminaires. Par J. Hermann Janssens, prêtre du diocèse de Liége, et professeur de Théologie, traduit du latin par J. J. Pacaud; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée. A Paris, chez J. J. Blaise, éditeur, rue Férou-Saint-Sulpice, n° 24. 3 vol. in-12, de près de 500 pages chacun. Prix : 8 fr., et 11 fr. par la poste ; 3 vol. in-8°, beau papier, prix : 15 fr. et 20 fr. par la poste.

côté les erreurs que le tems a fait tomber en désuétude, et les vaines *questions*, dites avec tant de raison, de l'*École*; car elles sont étrangères à notre siècle. Il s'est exclusivement appliqué à réfuter les erreurs philosophiques de notre époque, et principalement toutes celles qui concernent les faits historiques, base de notre foi.

Voici la division de l'ouvrage, en cinq chapitres: dans le premier chapitre, est établie la canonicité de tous les livres saints énumérés dans le canon du concile de Trente; dans le deuxième, sont exposées les preuves de leur divinité et de leur inspiration; leur authenticité est démontrée dans le troisième; le quatrième met au grand jour l'intégrité (quant au fond) du texte original, et traite de l'autorité, de l'utilité et de l'usage de ce texte, ainsi que des anciennes versions bibliques, principalement de la *Vulgate*; enfin dans le cinquième, sont tracées les règles générales et particulières que l'on doit suivre pour bien entendre et interpréter les livres saints.

Nous pouvons ajouter au témoignage que nous rendons à cet ouvrage l'autorité des personnes compétentes en cette matière, et qui sont chargées de diriger l'enseignement catholique en France. Plusieurs ont adopté l'*Herméneutique* pour servir à l'explication de l'*Ecriture* qui se fait dans les maisons d'éducation ecclésiastiques; pour nous, nous dirons à tous les chrétiens: lisez la *Bible*, c'est une honte pour un chrétien qui prétend connaître sa foi, et qui vise à passer pour instruit, que de ne l'avoir pas lue, mais ne la lisez pas sans secours, et aucun ne vous saurait être plus utile que l'Herméneutique sacrée. Cependant nous ferons un reproche à l'estimable traducteur, celui d'avoir conservé quelques expressions un peu trop fortes contre les incrédules en général. Ce ne sont pas les mots, et surtout les mots offensans, qui convertissent et qui gagnent les cœurs. Il faut réfuter ses adversaires sans les mépriser; le latin se permet quelquefois des expressions que la simple politesse française doit éviter.

Et maintenant, pour mieux faire connaître la méthode et la marche suivie dans cet ouvrage, nous allons en citer quelques morceaux extraits du chapitre V, lesquels entrent plus particulièrement dans le plan et le but des *Annales*. A.

De la langue hébraïque.

L'état de perfection dans lequel fut créé le premier homme ne permet pas de supposer que Dieu lui eût refusé le don de la parole; comment d'ailleurs aurait-il pu, sans cette faculté, donner des noms aux divers animaux, dès les premiers momens de la création, comme nous l'enseigne la Genèse (ch. II, ℣. 19-20)? comment aurait-il pu entendre les paroles que Dieu lui adressait? Cette langue d'Adam, quelle qu'elle fût, se conserva jusqu'à la dispersion des descendans de Noé, jusqu'à la confusion des langues, à l'époque de la tour de Babel (Gen., XI, ℣. 1-9).

On demande si cette langue primitive s'est perpétuée dans sa pureté chez quelques nations, ou si elle s'est comme disséminée et perdue à Babel dans divers dialectes.

Mais c'est sur quoi on ne peut rien établir de certain. Moïse rend assez vraisemblable la seconde de ces deux hypothèses, lorsqu'il rapporte qu'au moment où commença la folle entreprise de la tour de Babel, tous les descendans de Noé parlaient la même langue; mais que Dieu, pour les empêcher de continuer leurs travaux, confondit leur langage : « Il n'y avait sur la » terre qu'une langue et qu'une même manière de parler...., » et là fut confondu le langage de toute la terre. »

Les savans se demandent ensuite quelle est, parmi les langues connues, la plus ancienne. Un grand nombre assurent, avec les Juifs, que c'est l'hébreu; d'autres, que c'est le chaldéen[1].

[1] Ceux qui soutiennent que l'hébreu est le plus ancien de tous les langages, allèguent :

1° Les différentes étymologies des noms des patriarches, etc., que Moïse fait venir de l'hébreu; ainsi dans la Génèse (II, ℣. 27), il est dit qu'Adam a été formé du limon de la terre, allusion au mot hébreu *adâmâ*, qui signifie *terre*. Adam donne à sa femme le nom d'*Héva*, « parce qu'elle était *destinée à être* la mère de tous les vivans. » Le mot *Hhai*, d'où vient le nom *Hhawâ*, est hébreu. Eve est appelée *Isschâ*, du mot hébreu *Isch*, *homme*, c'est-à-dire *femme venant de l'homme*, *virago*. *Eden*, en hébreu, veut dire *délices*, etc.

2° Ils disent que les peuples les plus anciens tirent leurs noms de la

Ceux qui pensent que l'hébreu a été l'idiome que parlaient nos premiers parents, prétendent qu'il s'est conservé sans altération dans la famille d'Héber, et qu'il passa ainsi jusqu'à Abraham et à sa postérité.

langue hébraïque, comme les Assyriens d'Assur, les Arméniens d'Aram, les Lydiens de Lud, etc. Les noms d'un grand nombre d'idoles ou de faux dieux ont aussi une origine hébraïque. *Jovis*, par exemple, vient de *Jéhovah*, *Bélus* de *Baal*, *Cérès* de *Géresch*, qui en hébreu signifie *fruit de la terre*; *Japet*, père de Prométhée, de *Japhet*, fils de Noé, etc.

3° Suivant eux, l'hébreu est la plus simple de toutes les langues; il était par conséquent proportionné à la simplicité des premiers hommes, qui, pour exprimer leurs sentimens et leurs affections, et les phénomènes de la nature, devaient employer les expressions et les signes les moins compliqués.

4° Enfin ils allèguent que l'hébreu est la source commune, non-seulement de toutes les langues de l'Orient, mais même de toutes les autres langues.

Ceux qui, au contraire, veulent que le chaldéen soit l'idiome le plus ancien, répondent au premier argument ci-dessus des partisans de l'hébreu, que ces noms des patriarches ont passé de la véritable langue primitive dans l'hébreu, ou qu'ils ont la même étymologie dans le chaldéen, ou que Moïse a *hébraïsé* les anciens noms des patriarches; ils citent en exemple Aquila, qui, voulant imiter aussi l'analogie qui existe en hébreu entre les mots *Isch* et *Isscha*, qui signifient *homme* et *femme*, les a traduits par les mots grecs Ἀνδρίς, *Andris*, et Ἀνήρ, *Aner*; que l'auteur de la Vulgate en a fait de même en se servant des mots *virago* et *vir*; que c'est ainsi que le mot syriaque *Kephas* a été changé en *Petra*, afin de conserver la signification du mot *kephas*, et l'allusion à une *pierre* (S. Math., XVI, 18); que les Septante ont rendu par Σύγχυσις le mot *Babel*, Σύγχυσις signifiant en grec *confusion*, comme en hébreu le mot *Babel*.

Sur le second argument, ils disent qu'il prouve tout au plus que quelques noms de la langue primitive se sont conservés en passant dans l'hébreu; qu'au surplus il n'y a rien de plus arbitraire et de plus incertain que ces étymologies des noms de peuples et autres, et que s'il s'en trouvait quelques-unes de bien constatées, elles indiqueraient seulement que les Grecs et d'autres peuples de l'antiquité ont tiré bien des choses des livres saints des Hébreux.

Sur le troisième argument, ils nient que la langue hébraïque soit d'une aussi grande simplicité qu'on veut bien le dire; que d'ailleurs la simpli-

Ceux qui sont d'un avis contraire disent que les descendans d'Héber, qui sont les ancêtres d'Abraham, naquirent en Chaldée, et y demeurèrent, que là ils abandonnèrent le culte du vrai Dieu pour adorer les idoles. « Vos pères, dit Josué parlant » aux Israélites au nom du Seigneur, vos pères, Tharé, père » d'Abraham et de Nachor, dès le commencement, ont habité » au-delà du fleuve d'*Euphrate*, et ont servi des dieux étrangers.» (Jos., XXIV, ℣. 2). Comme la famille d'Héber habitait la Mésopotamie, au milieu des Chaldéens (Gen., XI), nul doute qu'elle n'ait adopté leur langue, de même qu'elle abjura le culte du vrai Dieu pour embrasser leur idolâtrie; autrement, il lui eût été difficile d'habiter le même pays et de vivre en paix avec eux. Les descendans d'Héber ont pu, il est vrai, se servir entre eux d'un idiome particulier, mais aucun monument n'autorise à croire qu'il en ait été ainsi. Quant à Abraham, qui, né en Chaldée (Gen., XI), demeura environ soixante-dix ans dans Ur de Chaldée, et ensuite à Haran, ville de Mésopotamie (*Ibid.*), il n'est pas douteux qu'il n'ait parlé à la fois la langue du pays des Chaldéens et celle de ses ancêtres. Or, la langue des Chaldéens différa toujours de l'hébreu, qu'Abraham apprit dans le pays de Chanaan, et qui devint l'idiome national de ses descendans. Car Laban, un des descendans d'Hébert, qui resta en Chaldée, et conserva la langue de ce pays, appelle le monceau de pierres, monument de son alliance avec Jacob, *Jegar sâadouthâ*, en chaldéen, tandis que Jacob, qui avait habité dans le pays de Chanaan, et en parlait la langue, l'appelle en hébreu *Gal hêd.* Par le VIe livre des Rois (XVIII, ℣. 26), où Rabsacès est prié de parler chaldéen, c'est-à-dire syriaque, de peur que les Juifs

cité d'une langue n'est pas un indice certain de son ancienneté. Enfin, suivant eux, si telle était en effet la simplicité de l'hébreu, il serait difficile, dans l'hypothèse où il eût été la langue de nos premiers parens, de concilier cette simplicité avec l'infusion d'une langue primitive faite à Adam.

Ils répondent, sur le quatrième argument, que l'affinité des langues chaldaïque, arabe, phénicienne, etc., avec l'hébreu, prouve seulement qu'elles sont des dialectes d'une même langue, et que l'hébreu peut être, comme les autres, un dialecte de cette même langue.

ne l'entendent, on voit clairement que l'idiome chaldéen ou syriaque fut toujours différent de l'hébreu. *Voyez* Isaïe (XXVIII, ℣. 11), Jérémie (V, ℣. 15), et Daniel (I, ℣. 3-4).

Abraham ayant quitté la Chaldée, alla s'établir dans le pays de Chanaan, qu'il savait que Dieu devait lui donner, pour lui et pour sa postérité. On ne saurait douter que, négligeant la langue de ses ancêtres, il n'ait alors appris celle des Chananéens ou Phéniciens; comment en effet aurait-il pu sans cela demeurer cent ans au milieu d'eux, commercer avec eux, prendre parmi eux des femmes pour lui et pour ses enfans, etc.? Isaac et Jacob, et leurs descendans, qui habitèrent la même contrée, conservèrent sûrement la même langue, qui se perpétua dans leur postérité, en devint l'idiome propre, et fut appelée *hébraïque*, du nouveau nom d'Abraham, qui, ayant passé l'Euphrate, fut appelé par les Chananéens *Ibhri*, c'est-à-dire *qui vient d'au-delà*, parce qu'il venait d'un pays situé au-delà de l'Euphrate; de même qu'on appelle *transmarins* et *transalpins* ceux qui habitent au-delà de la mer ou des Alpes. C'est pour cela que les Septante, au chap. XIV de la Genèse, où Abraham est désigné, pour la première fois, par l'épithète d'*Hebræus*, ont rendu ce mot par Περάτης, *qui passe au-delà*, qui traverse, c'est-à-dire l'Euphrate; c'est aussi ce qu'a fait Aquila [1].

[1] Le nom d'*Hébreu*, qui fut donné à Abraham et à ses descendans, ne saurait venir d'Héber, comme quelques-uns l'ont supposé, attendu qu'entre Héber et Abraham, le premier à qui il fut donné (Gen., XIV, 13,), six générations s'étaient succédé; et l'on ne voit pas le motif pour lequel Abraham aurait pris le nom d'Héber plutôt que celui de son aïeul Nachor ou de son père Tharé. S'il avait voulu adopter le nom de quelqu'un de ses premiers ancêtres, il eût été bien plus naturel qu'il choisît celui de Sem, auteur de la branche à laquelle il appartenait, comme descendant de Noé.

« Abraham, dit S. Jérôme, fut surnommé *Hebræus*, c'est-à-dire *étranger*, *qui vient d'au-delà*, Περάτης » (*in Ezechiel*, cap. VII). Jules Africain, cité par Eusèbe, dit que les Hébreux, *transitores*, furent ainsi appelés de ce qu'Abraham avait passé l'Euphrate. « Les Hébreux, dit Origène, désignés par ce nom comme un peuple venu d'au-delà de quelque fleuve » (*in Matth.*; Item, *Homel.* 19; *in Num.* et *Homel.* 35, *in Gen.*).

Quoique le mot *hébreu* soit très-ancien, cependant la langue des Juifs

De tout ce qu'on vient de dire, d'après les défenseurs de l'antiquité de la langue hébraïque, il suit 1° que la langue de la famille d'Héber que parlèrent Nachor, Tharé, et Abraham lui-même avant qu'il eût quitté la Chaldée, était la langue chaldaïque; 2° que cette langue est différente de l'hébreu; 3° que l'hébreu est la langue du pays de Chanaan [1].

paraît avoir été désignée dans les tems les plus reculés par l'épithète *judaïque*, comme on le voit dans le IV° livre des Rois (XVIII, ℣. 26-28), dans le II° des Paralipomènes (XXXII, ℣. 18), dans le II° d'Esdras (XIII, ℣. 24), dans Isaïe (XXXVI, ℣. 11-13). Ce ne fut qu'après la captivité de Babylone qu'elle fut dite langue hébraïque par les Juifs hellénistes qui parlaient le grec, pour se distinguer des autres Juifs qui parlaient l'hébreu (Esth., III, ℣. 7; Ecclésiast., Prolog.).

L'hébreu, qui devint la langue propre d'Abraham et de sa postérité, se conserva pur parmi les Juifs jusqu'à la captivité de Babylone, d'autant plus facilement que les lois politiques et religieuses proscrivaient tout mélange entre la nation juive et les peuples qui parlaient d'autres langues que la sienne. Mais vers la fin de la captivité, qui avait duré soixante-dix ans, les Juifs durent contracter l'habitude du chaldéen, ayant vécu si long-tems au milieu du peuple qui le parlait; aussi de retour dans leur pays, se servaient-ils plutôt de cette langue que de leur idiome national. Cependant, comme ils n'avaient pu oublier entièrement l'hébreu, ils le mêlaient au chaldéen; et c'était ce chaldéen mêlé d'hébreu et de syriaque que parlaient les Juifs au tems de Jésus-Christ.

Il faut donc distinguer trois sortes de chaldéen : 1° le chaldéen proprement dit, usité à Babylone, et plus pur que les deux autres : 2° un chaldéen altéré, différent du premier par ses locutions et ses idiotismes, qui se parlait à Antioche, et qui est proprement le chaldéen-syriaque; 3° le syro-chaldaïque de Jérusalem, appelé pour cela *langue hiérosolymite*, *juive*, et même *hébraïque*.

[1] Ce qui prouve, dit-on, que l'hébreu est la langue chananéenne ou phénicienne, c'est, 1° le témoignage d'Isaïe lui-même, qui (XIX, ℣. 18) l'appelle la *langue de Chanaan*; 2° ce sont les noms propres de lieux et d'hommes du pays de Chanaan qui se trouvent dans les livres de la Genèse et de Josué, comme Jéricho, Salem, Sichem, Bethléem, Segor, Cariath-Arbé, Melchisedech, Abiméléch, Rahab, etc.; 3° nous lisons fréquemment dans les livres saints qu'Abraham et ses descendans avaient des relations de commerce, et d'autres affaires d'une très-grande importance, avec les Chananéens, et on y fait assez entendre que les uns et les

Des autographes des livres saints

Il y a long-tems que les autographes des livres saints n'existent plus. On voit, par le IV[e] livre des Rois (XXII) et par le second des Paralipomènes (XXXIV, ℣. 14), qu'au tems de Josias, roi de Juda, c'est-à-dire sept siècles avant Jésus-Christ, on possédait encore celui du Deutéronome, de Moïse. On ignore d'ailleurs et l'époque et la cause de la perte de ces autographes. S'il faut s'en rapporter à une tradition assez incertaine, ils auraient été enveloppés dans la ruine du temple de Jérusalem.

Il en est de même des originaux des livres du Nouveau-Testament, qui ont disparu depuis un grand nombre de siècles. On dit que celui de l'Evangile de saint Mathieu existait encore du tems d'Origène et de saint Jérôme, mais altéré par les Juifs. Saint Pierre d'Alexandrie, dans son *Traité de la Pâque*, écrit que, de son tems, c'est-à-dire au IV[e] siècle, on conservait encore dans l'église d'Éphèse le manuscrit original de l'évangile de saint Jean.

Caractères d'écriture employés dans les livres saints.

Les caractères hébraïques, grossiers dans l'origine, acquirent, par suite de tems, un peu plus d'élégance, et reçurent enfin la

autres se servaient d'une langue commune; 4° Joseph ne voulant pas être reconnu de ses frères en Egypte, se servit d'un interprète pour leur parler; or, s'ils n'avaient parlé et entendu exclusivement que la langue particulière de leur famille, et non celle du pays de Chanaan, où Joseph aurait-il pu trouver un interprète qui sût cette langue? 5° on remarque une très-grande analogie entre l'hébreu et la langue punique, qui est le phénicien ou chananéen. « On appelle *Pœni*, dit S. Jérôme, ce qui paraît » être une corruption de Phœni (Phéniciens), les Carthaginois, dont la » langue ressemble en grande partie à l'hébreu » (lib. V, *in Jerem.*, cap. XXV).—« Les Hébreux, dit S. Augustin, l'appellent *Messie*, mot qui tient » de la langue punique, ainsi qu'une très-grande partie, ou, pour mieux » dire, la presque totalité des mots hébreux » (*Quæst. in Gen.*, lib. II. *Contra litteras Petil.*, cap. CIV). Origène (lib. III, *contra Celsum*), Fl. Josèphe (lib. I, *contra Apionem*), Eusèbe (lib. IX, cap. IX, *Démonstr. évang.*), Bochart (lib. II, *Chanaan*) et d'autres, ont observé cette ressemblance de l'hébreu avec la langue punique, c'est-à-dire carthaginoise ou phénicienne.

forme qu'ils ont aujourd'hui ; telle est la marche ordinaire de tout ce qui tient aux sciences et aux arts, et les érudits sont d'accord sur ce point. On croit communément que ce fut Esdras, qui, après la captivité de Babylone, substitua aux anciens caractères hébreux les caractères chaldéens, plus nets et plus agréables, auxquels les Juifs avaient eu le tems de s'habituer pendant leur long exil. Les caractères hébreux et samaritains furent anciennement les mêmes.

Quant aux caractères grecs des livres du Nouveau-Testament, autrefois carrés et droits, ils prirent peu à peu une forme oblongue, oblique et plus légère. Les petits caractères furent introduits dans le IXe siècle, et généralement adoptés dans le siècle suivant [1].

Dans l'origine le texte des livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament formait une suite continue, sans aucun intervalle entre les phrases, ni même entre les mots. On peut citer en preuve de cette observation la manière d'écrire des anciens, cette multitude de leçons différentes, auxquelles donnèrent lieu, dans le Ve siècle, les diverses manières de diviser les phrases même et les mots, les inscriptions antiques et les plus vieux manuscrits [2].

Division des livres saints en chapitres et en versets.

Les anciens ne connaissaient pas la division des livres saints en chapitres et en versets.

Il paraît cependant que les cantiques et les livres poétiques de l'Ancien-Testament furent divisés en hémistiches par les auteurs eux-mêmes.

Comme, après l'exil de Babylone, on lisait dans les synagogues, tous les jours de sabba, quelques passages du Pentateuque (II Esdras, ℣. 8; Act., XV, ℣. 21), il fut divisé, à cette occasion, en cinquante-trois *parascha* ou sections; il en fut de même des livres des Prophètes, dont on avait aussi coutume, depuis le tems des Machabées, de lire quelques fragmens dans les syna-

[1] *Voyez* MONTFAUCON, *Palæographia græca*, lib. IV.
[2] *Ibid.*, lib. I, cap. IV.

gogues, après la lecture de la loi de Moïse, et qui furent partagés en *haphtara* (Act., XIII, ỳ. 14-15; Luc, IV, ỳ. 16-20).

Dans le IIe siècle, pour la commodité des lectures publiques, on commença à diviser les livres du Nouveau-Testament en *péricopes* ou sections très-courtes, et aux IIIe et IVe siècles, en sections plus longues; toutefois la division n'était pas la même dans toutes les églises. Eusèbe, dans son épître à Carpianus et dans les dix Canons des Evangiles, fit usage des petites sections. C'était celles que l'on admettait de préférence pour les Evangiles, et que l'on indiquait en marge.

La division des livres du Nouveau-Testament par grandes sections s'appelle encore division par *titres*, parce qu'en tête de chacune de ces sections on mettait le sommaire ou le titre des différentes parties qui étaient ensuite indiquées en marge par des chiffres.

Les anciens Pères, grecs et latins, n'ayant pas la division des livres saints en chapitres et en versets, se contentaient de citer en gros le texte de l'histoire de chaque livre, comme on le voit par leurs ouvrages, où l'on ne trouve aucune indication de chapitres ou de versets. Ce fut, à ce qu'il paraît, jusqu'au Ve siècle que les livres du Nouveau-Testament restèrent ainsi sans distinction de sections ou de chapitres, tant chez les Grecs que chez les Latins. Mais, à cette époque, on trouva commode de placer en tête de chaque livre un titre ou sommaire de son contenu. Comme ces sommaires indiquaient les diverses parties principales du livre, on finit par séparer ces parties elles-mêmes. Ces parties ou chapitres, contenant uniquement le sujet indiqué par le titre, étaient ainsi beaucoup plus courtes que nos chapitres modernes, et furent en usage jusqu'au XIe siècle.

On est redevable de la division actuelle des livres saints en chapitres, au cardinal Hugues de Saint-Cher, qui, s'occupant au XIIIe siècle de la concordance de la Bible, distribua l'Ecriture sainte en chapitres, telle que nous l'avons aujourd'hui.

Quant à la division des chapitres eux-mêmes en versets, comme elle existe maintenant, elle fut introduite au XVIe siècle, par Robert Etienne, célèbre imprimeur de Paris.

Ponctuation, esprits, accents et points-voyelles des livres saints.

La ponctuation et les autres signes grammaticaux étaient inconnus aux auteurs sacrés: on ne sait positivement à quelle époque ces signes furent inventés; ce qu'il y a de certain, d'après les différentes manières dont les mots sont joints ou divisés dans les anciens manuscrits, et d'après S. Augustin [1], c'est que, jusqu'au v[e] siècle, on ne trouve rien qui y ressemble dans les livres de l'Ancien et du Nouveau-Testament.

Vers l'an 462, Eulalius, diacre d'Alexandrie, divisa les livres saints κατα στίχους, c'est-à-dire en petites sections ou incises, et en mettant dans la même ligne autant de mots qu'on devoit en lire de suite relativement au sens. Cette espèce de division fut adoptée presque partout; plus tard, pour ménager l'espace, et ne pas faire des volumes trop gros, après chaque incise (στιχον) ou fin de ligne, on mit un signe quelconque, comme une croix, un point, deux points, etc., et l'on continuoit la ligne. Enfin, vers le IX[e] et X[e] siècle fut inventée la ponctuation régulière, et la *stichométrie* fut tout-à-fait abandonnée.

On croit assez généralement que ce fut au IV[e] siècle que les accens et les esprits furent introduits dans les Livres saints, pour ramener et maintenir la véritable prononciation, que l'on avait oubliée: aussi ne trouve-t-on pas ces signes dans les manuscrits les plus anciens.

Quant aux points-voyelles mis à chaque mot du texte hébreu, les auteurs sacrés n'en ont pas fait usage, quoiqu'il soit vraisemblable pourtant que quelques-uns de ces points ont pu être mis par eux dans quelques passages difficiles. Les points-voyelles que nous voyons aujourd'hui ajoutés à tous les mots de l'hébreu ont été successivement inventés et introduits vers le sixième siècle par les rabbins massorètes.

Utilité et nécessité des langues anciennes, et surtout des langues bibliques.

Que la connaissance des langues anciennes, et en particulier des langues dans lesquelles les Livres saints ont été composés,

[1] *De civit. Dei*, lib. III, cap. III.

soit de la plus grande utilité, et quelquefois même indispensable à tout interprète des Écritures, c'est un point que peu de personnes refuseront d'accorder. Les versions, même les meilleures, n'ont ni la force ni la couleur de texte original. On trouve souvent des phrases du texte primitif rendues différemment dans les différentes versions, et c'est alors qu'on est forcé de recourir aux originaux, et de comparer entre elles les meilleures versions, principalement les plus anciennes.

Que le texte grec du Nouveau-Testament est encore intact aujourd'hui, quant au fond et à l'essentiel.

Par cette fatalité attachée à tout ce qui est copié, des altérations assez considérables s'étaient glissées autrefois dans le texte grec des divers manuscrits du Nouveau-Testament. L'édition *vulgaris* (ἡ κοινὴ ἔκδοσις) offrait, dès le IIe siècle de l'Eglise, un grand nombre de fautes, ainsi que l'attestent Clément d'Alexandrie et Origène[1], et comme on le voit en comparant les passages cités par les écrivains de cette époque avec les anciens manuscrits grecs, avec les versions du IVe siècle et avec les mêmes passages cités par les Pères des tems postérieurs.

D'après un exemplaire authentique de l'édition *vulgaris*, qui se trouve dans le fameux manuscrit de Cambridge, du VIe siècle, et d'après la version syriaque, qui ressemble beaucoup à ce manuscrit, mais qui est moins altérée, il est clair que les principales causes des fautes qui se trouvent dans cet exemplaire du texte grec, dont toutefois le fond est resté intact, ce sont des éclaircissements, des explications, des passages parallèles des autres évangélistes que quelques lecteurs s'ingéraient d'écrire en marge ou dans les interlignes, dans la vue de rendre les livres saints plus aisés à entendre, et autres annotations plus ou moins bien entendues, qui passèrent ensuite dans le corps même du texte par l'ignorance ou le peu de soin des copistes.

Mais, vers le milieu du IIe siècle, Origène, Hesychius et Lucianus purgèrent le texte grec de toutes ces fautes, en le collationnant sur des manuscrits plus corrects et plus anciens, et en

[1] Clem. Alex., *Stromat*, lib. IV. — Orig., *in Matth.*

donnèrent de nouvelles éditions qui se répandirent dans l'Egypte, la Syrie, l'Asie mineure, la Thrace et les provinces de la Palestine situées entre l'Egypte, la Syrie et l'Asie; il en résulta un texte grec épuré, fixe, et qu'adoptèrent un grand nombre d'églises.

Par succession de tems, de nouvelles fautes, quoique peu essentielles, se glissèrent même dans ces nouvelles copies par l'incapacité des copistes, qui y inséraient les leçons de l'édition *vulgaris*, les gloses des Pères et des notes marginales: cependant ces fautes furent beaucoup moins considérables et moins nombreuses qu'avant le travail d'Origène, et il est facile de les reconnaître, en rapprochant ces copies des anciens manuscrits, des anciennes versions et documens; mais le texte grec se maintint pur, quant au fond et à l'essentiel, 1° dans les manuscrits antérieurs à la stichométrie d'Eulalius; 2° dans les manuscrits stichométriques; et 3° dans ceux qui furent écrits après que la stichométrie eut été abandonnée

Font partie de la première classe le fameux manuscrit de la Bibliothèque britannique, dit Alexandrin, parce qu'on croit qu'il fut écrit à Alexandrie, et le célèbre manuscrit du Vatican; l'un et l'autre sont écrits en lettres onciales carrées; les phrases et même les mots s'y suivent sans interruption, sans aucune ponctuation ou stichométrie; ils contiennent l'Ancien et le Nouveau-Testament. Le premier est du milieu du ve siècle, et l'autre de la fin du IVe ou du commencement du ve.

A la seconde classe appartiennent le manuscrit de Cambridge et celui de la Bibliothèque bodléienne, connu sous le nom de *Laudianus*; le premier contient les Evangiles et les Actes des Apôtres avec une version latine antérieure à celle de S. Jérôme, le tout écrit très-nettement sur parchemin, en lettres onciales carrées. Ce manuscrit est de la fin du VIe siècle, ou du commencement du VIIe Le second ne renferme que les Actes des Apôtres, avec une version latine antérieure à celle de S. Jérôme; il est également écrit en lettres onciales, avec la division stichométrique, et paraît appartenir à la fin du VIIIe siècle. On range dans cette classe le manuscrit de Clermont, celui de l'abbaye de Saint-Germain-des-Prés, etc.

On range dans la troisième classe le manuscrit de Cypre,

contenant les quatre Evangiles, écrits sur parchemin en lettres onciales oblongues. Ce manuscrit est du IXe siècle; on y trouve des accens et une ponctuation dans laquelle le point indique la fin du *stiche* ou verset.

Le manuscrit de Bâle, du IXe siècle, en grandes lettres, avec une ponctuation conforme aux règles de la grammaire.

Ces divers manuscrits et plusieurs autres des Xe et XIe siècles, et même de siècles postérieurs, ont été décrits par Montfaucon, Birch, Matthæi, Wetstein et Griesbach.

C'est d'après ces manuscrits et quelques autres que l'imprimerie, inventée vers l'an 1440, a donné, vers le commencement du XVIe siècle, les premières éditions du texte grec, qui s'est alors répandu dans toutes les parties du monde chrétien [1] *a*.

[1] Le célèbre cardinal Ximénès fut le premier qui fit imprimer le texte grec, dans sa Bible polyglotte, en 1514. Cette édition fut suivie de celle d'Erasme, avec la version latine, de celle de Robert Etienne, et de celle de Théodore de Bèze, en 1565, plus correcte que les précédentes. Ce fut ensuite, d'après l'édition de Théodore de Bèze et les manuscrits trouvés depuis, que le texte grec fut souvent réimprimé en très-beaux caractères, à Leyde, par Elzévir, et à Amsterdam, par Wetstein, et put se propager ainsi de toutes parts.

Il fut imprimé avec plus de soin encore par Walton, dans la Polyglotte de Londres, avec des variantes. Mais une édition qui surpassa toutes les autres, pour la correction et le nombre des variantes, fut celle de Mill, à qui elle coûta trente années de travaux et de recherches; *Oxford*, 1707.

On ne doit pas non plus oublier celles de Bengel, à Tubinge, 1734; de Wetstein, à Amsterdam, 1751-1752, quoique défigurée par un assez grand nombre d'erreurs; ni celles de Griesbach, à Hall, 1775, 1777, 1785 et 1793.

Chr. Frid. Matthæi, professeur de l'Université de Moscou, a bien mérité aussi du monde chrétien par son édition du texte grec du Nouveau-Testament, avec des observations critiques, 12 vol. 1782-1788.

Enfin nous croyons devoir citer la belle édition in-8° du Nouveau-Testament grec, avec des variantes, du professeur C. Alter, Vienne en Autriche, 1787, et le Nouveau-Testament publié en 1798 et 1800, à Copenhague, par le professeur Andr. Birch.

a Nous ajouterons que si le texte grec du Nouveau-Testament avait été substantiellement corrompu, on assignerait sans doute une époque à laquelle aurait eu lieu cette altération : mais on est dans l'impossibilité ab-

Du Pentateuque samaritain.

Le Pentateuque samaritain ne diffère du Pentateuque hébraïque que par les caractères; il nous offre l'ancien texte hébreu, tel qu'il existait avant la captivité de Babylone et avant Esdras, en vieux caractères hébraïques, désignés aujourd'hui sous le nom de caractères samaritains; tandis que le Pentateuque des Juifs contient le texte hébraïque en caractères chaldaïques, ou hébreu moderne, plus nets et plus beaux que l'ancien; le Pentateuque samaritain est mis pour cette raison sur la même ligne que le Pentateuque des Juifs.

Le Pentateuque samaritain date de l'époque à laquelle les dix tribus d'Israël se séparèrent de Roboam, fils et successeur de Salomon, et se choisirent pour roi Jéroboam, l'an du monde 3029. Plus tard, les Samaritains ne l'auraient pas reçu des Juifs du royaume de Juda, sans autre motif que la constante antipathie qu'ils eurent pour ce royaume, de même qu'ils persistèrent toujours à repousser leurs autres livres sacrés.

Les dix tribus d'Israël ayant été déportées en Assyrie par Salmanassar, l'an du monde 3283, ce prince, pour les remplacer, envoya à Samarie une partie des habitants de la Chaldée, c'est-à-dire des Babyloniens et des Chutéens; là ils se mêlèrent aux Israélites qu'on y avait laissés, qui s'étaient soustraits à la cap-

solue de le faire; car il faudrait supposer que cette époque est ou antérieure à S. Jérôme, ou postérieure. Dans le premier cas, comment expliquer la conduite du pape Damase, qui a engagé ce saint docteur à corriger la Vulgate sur le texte grec; et celle de l'Eglise, qui a accepté une telle version? Dans le second, l'hypothèse est également inadmissible. Ne trouvons-nous pas, en effet, dans les ouvrages des Pères grecs qui ont écrit depuis S. Jérome jusqu'au grand schisme, le même texte grec que nous avons aujourd'hui dans nos manuscrits et nos imprimés? Et si, depuis le schisme, les Grecs se fussent rendus coupables de cette altération, les Pères des conciles œcuméniques de Lyon et de Florence auraient-ils passé sous silence un point si important? N'auraient-ils pas, au contraire, forcé les Grecs d'abandonner un texte substantiellement corrompu? Ainsi, toutes les fois qu'il s'agit d'altérations du texte grec, on doit l'entendre de fautes légères, qui ne peuvent nuire essentiellement à l'ouvrage des écrivains du Nouveau-Testament.

tivité par la fuite, ou qui en étaient revenus, et on leur donna le nom de *Samaritains*.

Ces peuples se voyant en proie aux attaques d'une multitude de lions qui infestaient leur pays, et regardant ce fléau comme une punition de Dieu, qu'ils offensaient par leur idolâtrie, prièrent le roi (qu'on croit être Assaradon) de leur envoyer un prêtre des dix tribus, qui leur enseignât la loi de Moïse; ce prêtre vint, et leur apporta le Pentateuque. C'est de la copie apportée par ce prêtre que proviennent tous les exemplaires du Pentateuque samaritain, écrits en vieux caractères hébreux, qui sont parvenus jusqu'à nous, et que les Samaritains n'ont jamais voulu changer à cause de leur insurmontable aversion pour les Juifs.

Bibliographie.

Œuvres complètes de S. François de Sales, évêque et prince de Genève; nouvelle édition, revue, corrigée et augmentée d'un grand nombre de pièces inédites, ornée du portrait du saint évêque et d'un *fac simile* de son écriture.

M. Blaise, éditeur de cette nouvelle édition, n'a rien négligé pour la mettre à la portée de tous les lecteurs, et pour la recommander en même tems à l'attention des érudits et de ceux qui sont jaloux de posséder des éditions soignées. Tous les traités ont été collationnés avec un soin scrupuleux sur les premières éditions publiées sous les yeux de S. François de Sales lui-même, et sur un grand nombre de manuscrits originaux, lesquels ont été communiqués à l'éditeur par divers établissemens religieux, qui les ont en leur pouvoir. Il a eu soin en outre de noter en tête de chaque lettre la source d'où elle a été tirée. Bien plus, M. J.J. Blaise a été même assez heureux pour découvrir *plusieurs lettres* et plusieurs *fragmens* d'ouvrages tout-à-fait inédits, et qui ne se trouveront que dans cette édition. Ces lettres et ces fragmens sont publiés séparément, dans des supplémens ajoutés aux volumes dans lesquels ils devraient se trouver, pour éviter que d'autres ne se les approprient.

Une nouvelle *Vie de Saint-François de Sales*, ainsi qu'*une Table analytique des Matières* accompagnent cette édition. Jaloux cependant d'éviter tout reproche de la part des possesseurs de l'édition de 1821, M. Blaise leur laisse la faculté d'acquérir séparément toutes les *parties inédites* qui seront publiées avec cette nouvelle édition.

On s'abonne à cette nouvelle édition des *Œuvres complètes de S. François de Sales*, chez J. J. Blaise, rue Ferou-S.-Sulpice, n° 24, à Paris. L'édition comprendra 16 vol. in-8° qui paraissent régulièrement de mois en mois.

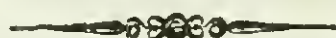
Le prix de chaque volume, y compris les parties inédites, imprimé avec soin sur beau papier, en gros caractère, semblable à celui de l'édition de 1821, est de 2 f. 50 c., pour les souscripteurs pris à Paris.

— Nous croyons devoir recommander à ceux de nos lecteurs qui s'occupent de l'étude de l'hébreu, la nouvelle édition que vient de publier M. Cahen, traducteur de la Bible, du livre ayant pour titre : *Cours de lecture hébraïque*, ou méthode facile pour apprendre seul et en peu de tems à lire l'hébreu, pour acquérir la connaissance d'un grand nombre de mots et les premiers principes de la grammaire. On trouvera dans ce volume des *Exercices* ou *exemples*, dans lesquels la lecture est figurée en caractères français ; quelques morceaux avec traduction interlinéaires, et plusieurs autres où la traduction est en regard ; l'opuscule est terminé par un *Vocabulaire hébreu français* des mots les plus usuels.

On sait qu'il existe parmi les Israélites deux manières de prononcer l'hébreu, l'une suivie par les Israélites dits *Allemands*, l'autre par les Israélites dits *Portugais*; l'auteur, abandonnant la prononciation vicieuse des *Allemands*, fait connaître dans son *Cours* la prononciation *portugaise*, suivant laquelle se fait la lecture classique, et telle qu'elle est enseignée dans toutes les Facultés et Universités de l'Europe.

Il faut savoir gré à M. Cahen des efforts qu'il fait pour régulariser, faciliter et populariser l'étude de la langue sainte. Nous pensons que ce dernier ouvrage ne sera pas inutile à son but. A Paris, chez l'auteur, rue des Singes, n° 5. Prix : 2 f. 50.

— M. Henrion, avocat à la cour royale de Paris, et auteur de l'*Annuaire biographique*, va mettre sous presse le volume contenant les années 1828 — 1832. Il prie les personnes qui désireraient lui communiquer des renseignemens sur les hommes célèbres à quelque titre que ce soit, morts dans cet intervalle, de lui adresser ces renseignemens au bureau de l'*Annuaire*, rue Belle-Chasse, n° 6.



ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 35. — 31 mai.

Histoire ancienne.

DES DYNASTIES ÉGYPTIENNES

DANS LEURS RAPPORTS AVEC LA BIBLE.

Nous nous proposions de donner à nos lecteurs une analyse du savant ouvrage de M. de Bovet, ancien archevêque de Toulouse, *sur les dynasties égyptiennes*[1], quand on est venu nous communiquer celle que l'*Ami de la Religion* en a faite dans son 1589ème numéro, tom. 62e du recueil; ne pouvant nous flatter d'en composer une meilleure, nous nous sommes déterminés à reproduire l'article de ce recueil que nous développerons et auquel nous ajouterons quelques notes.

« L'histoire ancienne de l'Egypte est couverte de nuages que les savans ont depuis long-tems cherché à dissiper; cette histoire n'est pas seulement importante en elle-même, elle l'est encore par les nombreux rapports qu'elle a avec l'histoire sainte. Aussi la critique sacrée s'est appliquée à les concilier l'une et l'autre. Cette conciliation serait d'autant plus précieuse, que les ennemis de la religion ont cherché dans la chronologie égyptienne

[1] Un vol. in-8°, 1829; chez Blaise

des armes contre les récits de la Bible. Voltaire, dans la *Philosophie de l'histoire*, demande pourquoi les anciens historiens de l'Egypte ne parlent point des prodiges opérés par Moïse dans ce pays, comme si la mémoire de ces faits n'avait pu se perdre chez un peuple qui avait éprouvé tant de révolutions et de désastres, comme si une histoire défectueuse, incomplète, et dont il ne nous reste que des fragmens, pouvait être opposée à une histoire aussi authentique et aussi suivie que celle des Juifs, comme si enfin la vanité des Egyptiens n'était pas intéressée à dissimuler des circonstances peu flatteuses pour leurs ancêtres.

Peu avant la révolution, un savant jésuite, Guérin du Rocher, imagina un système qui eût fait tomber les objections des incrédules, mais qui donna lieu à d'autres difficultés. Nous avons fait connaître autrefois ce système et la controverse élevée à ce sujet [1]. Il ne nous appartient pas de prendre parti sur une question

[1] Nous croyons devoir entrer ici dans quelques détails sur l'auteur et sur le système; nous consulterons à cet effet la *Biographie universelle*. « Guérin du Rocher, entré jeune chez les Jésuites, sortit de France, après la dissolution de sa compagnie, et après avoir parcouru l'Italie et l'Allemagne, il s'arrêta en Pologne, où il passa plusieurs années, uniquement occupé de l'étude des langues anciennes et orientales dont il retrouvait des traces dans les dialectes des peuples du nord. De retour dans sa patrie, rapportant de ses voyages un grand nombre d'observations neuves et intéressantes, il ne tarda pas à se faire connaître par un ouvrage très-savant, intitulé l'*Histoire véritable des tems fabuleux*, Paris, 1776, 3 vol. in-8°. L'auteur n'y avait examiné que l'histoire d'Egypte; il commence par les tems fabuleux des Egyptiens, depuis Ménès, leur premier roi, jusqu'au tems où l'Egypte fut soumise par les Perses, et il prétend prouver, par un rapprochement de tous les règnes et des faits de chaque règne, que cette *histoire* répond à l'histoire sainte depuis Noé jusqu'à la captivité de Babylone, et que ce n'est qu'un extrait suivi, quoique défiguré, de ce que l'Ecriture elle-même nous apprend de l'Egypte dans cet intervalle. Il était persuadé que tout ce que Hérodote, Manéthon, Eratosthène et Diodore de Sicile, racontent de l'Egypte pendant ce tems, n'était aux descriptions près, qu'une traduction pleine d'erreurs et de fautes grossières des endroits de l'Ecriture qui

sur laquelle des gens habiles sont partagés, et nous nous bornerons à présenter un extrait du livre savant et curieux de M. l'ancien

regardent ce pays. Ainsi, suivant lui, Ménès n'est autre que Noé; Mœris, Mesraïm; Sésostris, Jacob; Protée, Joseph, etc.; et de quelque manière qu'on envisage ce système, on est obligé de convenir que les rapprochemens indiqués par Guérin du Rocher entre ces personnages, offrent quelquefois des traits d'analogie singulièrement frappans : beaucoup d'autres paraîtraient tout-à-fait arbitraires et tirés de trop loin, si l'immense érudition qui est prodiguée dans l'ouvrage permettait de s'en apercevoir » (*Biog. univ.*, tom. XIX, p. 27).

Ce n'était là que la première partie de son travail; il se proposait de traiter, dans la seconde partie, de l'histoire des Assyriens, des Babyloniens, des Mèdes et des Perses, et de dévoiler les fables qui y sont mêlées. Ces premières antiquités éclaircies l'auraient conduit à débrouiller le chaos des mythologies, il comptait reprendre celle des Egyptiens, et y joindre celle des Phéniciens et des Grecs, et il se flattait de montrer que toute l'histoire fabuleuse de la Grèce n'était qu'une traduction altérée et pleine de bévues des faits de l'Ecriture sainte. Il devait finir par des éclaircissemens sur l'origine de plusieurs nations modernes. Tout l'ouvrage aurait formé dix à douze volumes; mais il n'en a paru que les trois premiers, l'auteur s'étant ensuite livré à l'exercice du ministère et à la direction des consciences. Enfermé dans la maison des Carmes à l'époque de la révolution, il y fut massacré le 2 septembre 1792. Le système de Guérin du Rocher a été vivement attaqué par Voltaire, de Guignes, Anquetil et l'abbé Duvoisin, depuis évêque de Nantes. Il a été aussi vigoureusement défendu par Feller, le P. Berthier, Bergier, Linguet et l'abbé Chapelle. Ce dernier publia, en 1779, l'*Histoire des tems fabuleux, confirmée par les critiques qu'on en a faites*, écrit plein de force, dans lequel l'auteur ajoute des développemens et des éclaircissemens à ceux de Guérin. L'abbé Bonnaud a aussi publié un livre curieux, qu'on réunit, avec le précédent, à l'*Histoire des tems fabuleux;* il est intitulé : *Hérodote historien du peuple hébreu sans le savoir*, 1786, in-8°, et 2e édit. 1790, in-12.

Guérin du Rocher, dans l'exposition de son système, observe plusieurs fois que les traits des deux histoires (sainte et égyptienne) pris parallèlement et suivis de règne en règne, depuis Ménès jusqu'à

archevêque de Toulouse. Le prélat examine le degré de confiance que mérite Manéthon dans sa chronologie des dynasties égyp-

Nabuchodonosor, sont d'une ressemblance si frappante, que quand l'écrivain sacré interrompt son récit sur les Egyptiens, il se trouve la même lacune dans les endroits correspondans de l'histoire profane. Pour rendre la chose plus sensible et afin de donner une idée plus claire du système de l'auteur, nous allons citer quelques-uns des rapprochemens qu'il établit entre les deux histoires. Le premier est tiré d'Hérodote. Nous mettrons le texte de cet historien d'un côté, et de l'autre, celui de l'Ecriture avec quelques courtes observations de Guérin du Rocher.

HISTOIRE D'EGYPTE.	HISTOIRE SAINTE.
1. *Ménès* est le premier homme qui régna.	1. *Noé*, dont le nom en hébreu est *Né*, ou *Mnée* son dérivé, qui signifie *repos*, est le père commun de tous les peuples ; c'est dans l'Ecriture le premier homme qui règne dans un sens, après le déluge; il est l'aïeul de *Mezraïm*, qui est le père immédiat des Egyptiens. Ceux-ci, en conséquence, ont pu mettre Noé à la tête de leurs rois.
2. Du tems de Ménès, toute l'Egypte n'était qu'un marais, à l'exception du seul *Nome* ou canton de *Thèbes*, c'est-à-dire qu'elle était toute inondée. Le seul canton de *Thèbes* alors au-dessus de l'eau.	2. Du tems de Noé, non-seulement l'Egypte, mais la terre entière fut inondée par le déluge, et le *Nome* de Thèbes, qui seul ne l'était pas, est l'*Arche* qui le sauva du déluge. *Thbe*, ou comme on le prononce, *Thebah*, est le mot constamment employé dans le texte hébreu pour signifier l'*Arche*. Tout alors réduit à l'*Arche* qui surnageait.
3. Les habitans de *Thèbes* se disaient les plus anciens des hommes.	3. Les premiers des hommes sont ceux de l'*Arche*, ou de la *Thebah*.
4. A Thèbes fut construit un grand navire de près de trois	4. La *Thebah*, ou *l'Arche*, avait trois cents coudées de longueur;

tiennes. On sait que ce prêtre égyptien, qui vivoit dans le troisième siècle avant notre ère, avait composé une histoire d'E-

cents coudées, de bois de cèdre.	elle était construite de bois de *gopher*, qui est le cèdre, suivant le paraphe chaldéen.
5. Hérodote parle de deux colombes envolées de *Thèbes*.	5. Noé fait envoler plusieurs fois une colombe de sa *Thebah* ou de l'*Arche*.
6. Les animaux, suivant les Egyptiens, furent formés d'abord dans le pays de *Thèbes*.	6. L'Ecriture dit que tous les animaux furent renfermés dans l'*Arche*, et en sortirent.
7. Ménès apprit aux peuples à honorer les dieux et à leur faire des sacrifices.	7. Mné, ou autrement Noé, au sortir de l'*Arche*, éleva un autel au Seigneur, et offrit des sacrifices.
8. *Ménès* le premier à introduire le luxe de la table.	8. *Noé*, le premier qui connaît l'usage du vin, et use, avec une permission expresse, de la chair des animaux.
9. Les Thébains se vantant d'avoir été les premiers à connaître la vigne.	9. *Noé*, sorti de la *Thebah*, est le premier à cultiver la vigne.
10. Les Thébains se vantaient d'avoir été les premiers à compter l'année de 12 mois chacun de 30 jours.	10. L'année ainsi comptée dans l'Ecriture, à l'occasion de la *Thebah* ou de l'*Arche*.
11. *Ménès*, premier législateur.	11. *Noé*, premier législateur après le déluge.
12. *Ménès* souillé par un hippopotame, symbole d'un fils impudent.	12. *Noé* impudemment outragé par son fils.
13. Trois cent trente rois descendans de *Ménès*, qui se succèdent tous de père en fils, dont aucun ne fait rien de mémorable, qu'Hérodote ne nomme point et qui ne peuvent être admis.	13. Sem, Cham, Japhet, trois fils de Noé, nombre qui, multiplié par une double élévation du nombre trois (élévation dont on cite plusieurs exemples chez les Orientaux), donne 330.

Dévoilement de l'histoire de Joseph.

1. Le roi *Salatis* ou *Salitis*, premier des rois pasteurs, avait grand soin au tems de la moisson d'aller lui-même mesurer le blé.	1. *Joseph* appelé *Xlit* ou *Salit* dans l'Ecriture, mot qui signifie *prince*, présidait à la distribution du blé qu'on vendait aux Egyptiens.
2. *Protée* passait pour le plus chaste des hommes.	2. *Joseph*, autrement *Salit* qui signifie aussi *primus* (en grec *protos*), fut distingué par sa chasteté.
3. *Protée* était doué d'une con-	3. *Joseph* vit en songe le soleil, la

gypte dont il ne nous reste que la chronologie dans des fragmens recueillis par Georges le Syncelle. D'après cette chronologie et

naissance particulière des astres.	lune et les étoiles qui s'abaissaient devant lui.
4. *Protée* était instruit de tous les secrets.	4. *Joseph* est l'homme à qui les secrets sont révélés, dit l'Ecriture.
5. *Protée* avait deux fils, *Telegonus* et *Polygonus*; le premier signifie *né loin de son pays*, et le second, *fécond* ou *qui multiplie*.	5. *Joseph* eut deux fils, *Manassès* et *Ephraïm*, qui en hébreu signifient la même chose que *Telegonus* et *Polygonus*.
6. *Protée* pasteur de phoques ou de veaux marins.	6. *Joseph* interprète un songe sur des vaches sorties du sein des eaux, et qui paissaient sur les bords.
7. Un étranger accusé, sous le règne de *Protée*, d'avoir séduit la femme de son hôte.	7. *Joseph* accusé d'avoir voulu séduire la femme de son maître *Putiphar*.
8. Sous *Protée* un étranger fut arrêté.	8. *Joseph* étranger fut mis en prison.
9. *Protée* ne donnait point de réponse sans être lié.	9. *Joseph* répond aux questions sur les songes, *étant dans les liens* ou dans la prison.
10. *Protée* changeait de forme avant de donner ses réponses.	10. *Joseph* change de vêtement avant de paraître devant le roi, pour lui expliquer ses songes.
11. *Protée* joint à *Mestra*, qui est *Mesr* ou l'*Egypte*.	11. *Joseph* domine en Egypte (en hébreu *Mesr*).
12. *Mestra* nourrissant son père dévoré de la faim.	12. *Joseph* nourrit son père en *Mesr*, ou en Egypte, durant la famine.
13. *Mestra* se changeant en divers animaux, pour fournir à cette nourriture. *Mestra* se vendant elle-même.	13. *Mesr* ou l'*Egypte* échange ses bœufs, ses chevaux, etc., pour du pain. Elle se vend toute à *Pharaon* pour avoir du blé.
14. *Protée* ayant un passage ouvert miraculeusement au fond de la mer.	14. Les os de *Joseph* sont par un passage miraculeusement ouvert dans la mer Rouge, au peuple d'Israël.
15. Sous les rois suivans, tout change de face en Egypte.	15. Après la mort de *Joseph*, tout change de face, en effet, en Egypte.

Dévoilement qui concerne Moïse et la délivrance des Israélites.

1. *Mycerinus* errant dans des lieux solitaires.	1. *Moïse* erra long-tems dans le désert avec son peuple. (Le mot

d'après un extrait d'une vieille chronique, il y aurait eu autrefois en Egypte au moins trente-une dynasties qui ont régné suc-

	hébreu *Cra* ou *Mera*, qu'on prononce *Micru*, signifie les livres saints et en particulier ceux de *Moïse*, parce que c'est la lecture des Hébreux. De ce mot *Micra* vient *Mycerinus, Merceres* ou *Mercure*.
2. *Mycerinus* se faisait éclairer la nuit comme le jour.	2. *Moïse* conduisit les Israélites dans le désert, éclairé la nuit par la colonne de feu.
3. Des hommes dans un désert s'y nourrissant de cailles.	3. Les Israélites dans le désert, s'y nourrissent de cailles.
4. *Gnephactus* fut réduit à une nourriture fort modique, dans un désert d'Arabie.	4. *Moïse*, avec son peuple, éprouvant la disette dans le désert, lequel, comme l'on sait, fait partie de l'Arabie. (*Gnephactus* veut dire *commandement de Dieu*. N'est-ce pas précisement l'indication de *Moïse* qui publia la loi de Dieu sur le mont Sinaï ?)
5. Un agneau mémorable parut sous le règne de *Bocchoris*.	5. L'agneau de la Pâque fut immolé le jour de la mort des *premiers nés*. *Bocchor*, en hébreu, signifie *premier né*.
6. Le roi d'Egypte opprimant le peuple et l'empêchant de sacrifier.	6. Les Pharaons oppriment le peuple hébreu, et lui refusent la permission d'aller sacrifier.
7. Ces rois accablant le peuple de travaux et de constructions.	7. Les Pharaons en accablèrent les Hébreux.
8. Ces rois faisant construire des pyramides.	8. L'historien Josèphe dit que les Hébreux furent employés à en construire; Moïse dit qu'ils firent des bâtisses de trésors, nom qui convient aux pyramides.
9. Ces pyramides construites pour occuper le peuple.	9 Les rois d'Egypte ne laissaient aucun repos aux Hébreux.
10. La construction des pyramides placée par les Cophtes avant le déluge.	10. Submersion des Egyptiens dans la mer Rouge, confondue dans leur tradition avec la submersion du déluge.
11. Les ouvriers employés à la construction, nourris d'ognons et d'ail.	11. Les Hébreux s'en nourrissaient en Egypte.

cessivement sur l'Egypte ; d'abord les dieux, puis les demi-dieux ou les héros, et enfin les rois. Les dieux et les demi-dieux

12. Mycerinus délivrant le peuple de l'oppression.

13. Mycerinus, le plus juste des hommes, le plus vanté pour sa douceur et sa piété.

14. La plupart des auteurs païens, faisant sortir les Juifs d'Egypte du tems de *Bocchoris*.

15. Les pasteurs attaqués sous *Misphragmuthosis*.

16. Bocchoris fit submerger les lépreux environnés de lames de plomb.

17. Des pasteurs s'enfuyant d'Egypte, se réfugièrent dans la ville d'*Abaris*, entourée de grandes murailles.

18. Les pasteurs sortant d'Egypte, sous *Amosis* et *Thutmosis*.

19. *Typhon*, après sa fuite, devenu père de *Judæus* et d'*Hierosolimus*. La reine *Nitocris*, de *couleur rouge*, faisant construire un très-long édifice souterrain, mandant tout à coup les Egyptiens rassemblés, et se sauvant dans un appartement plein de cendres.

12. Moïse met fin à l'oppression de son peuple.

13. Moïse, l'équité même, le plus doux des hommes, l'organe de la religion et l'oracle du vrai Dieu.

14. Ils sortirent la nuit même de la mort de tout *Bocchor* (premier né).

15. Les pasteurs (israélites) poursuivis au milieu des eaux de *Suph*, ou de la mer Rouge entr'ouverte, ce qu'exprime le mot *Misphragmuthosis*.

16. Les Egyptiens submergés dans la mer Rouge, *quasi plumbum in aquis vehementibus*, dit l'Ecriture.

17. Les Israélites (pasteurs de profession) s'enfuient d'Egypte au milieu des eaux de la mer, qui formèrent comme un mur à droite et à gauche.

18. Les Israélites (qui étaient pasteurs) sortent de l'Egypte, sous la conduite de Moïse, après plusieurs signes ou prodiges. Le mot *thutmosis* signifie *signes de Moïse*.

19. Les Hébreux, poursuivis par les Egyptiens, traversèrent la mer Rouge, qui, mise à sec, leur présenta un passage profond. L'armée entière des Egyptiens fut subitement inondée par les eaux de la mer qui refluaient sur eux et les ensevelirent. Après ce désastre, dont *Typhon* (submersion, en hébreu) est le symbole, les Hébreux, qu'on a depuis appelés Juifs, se sauvèrent dans la *Palestine*, qui veut dire *cendre* en hébreu, et dont *Jérusalem* (*Hierosolima*) est la capitale.

Arrêtons-nous ici. Ces citations, que nous pourrions étendre beau-

auraient occupé un intervalle de 34,000 ans; et les rois, depuis Ménès jusqu'à Nectanébo, un espace de 2,324 ans. Cette sup-

coup plus loin, suffisent pour donner à ceux qui ne connaissent point l'ouvrage de Guérin du Rocher une idée de son système. Son but est de prouver que l'histoire des anciens peuples, qui se rapportent aux *tems héroïques*, ne fait que confirmer les récits de l'histoire sainte. Cette idée est grande et honorable pour la Religion. L'auteur a-t-il atteint le but qu'il se proposait? Nous le pensons, et nous croyons que tous ceux qui liront l'*Histoire véritable des tems fabuleux* sans prévention, le penseront comme nous. C'est au moins le jugement qu'en portait un grand critique du dernier siècle, *qui n'était pas prêtre*, nous voulons dire le célèbre avocat Linguet, dont voici les paroles: « Ces *tems fabuleux* contiennent les fastes des Egyptiens, depuis » *Ménès* leur premier roi, suivant tous les historiens, jusqu'au tems » où l'Egypte soumise aux Perses, devint province de cet empire. » M. Guérin prouve par un rapprochement suivi de tous les règnes » et de tous les faits de chaque règne, que tout ce que les historiens, » Hérodote, Manéthon, Eratosthène, Diodore de Sicile, nous en ra- » content jusqu'à cette époque, n'est qu'un extrait constant, quoique » souvent altéré, de ce que l'Écriture sainte elle-même nous apprend » de l'Egypte jusqu'à la même époque.

» Voilà ce qui est démontré dans cet ouvrage, par un rapproche- » ment soutenu et détaillé; il vous suffira, pour vous en convaincre, » de lire le rapprochement général de l'histoire d'Egypte et des faits » relatifs à l'histoire d'Egypte dans l'histoire sainte, qu'on trouve » depuis la page 125, jusqu'à la page 223 du 1er volume, et de jeter » un coup-d'œil sur la table des articles qu'on trouve à la fin de » chaque volume. Tout homme instruit et impartial jugera si une » ressemblance si marquée et si constamment soutenue malgré les al- » térations causées par des bévues, peut être l'effet du hasard, et » n'est pas une démonstration telle qu'on peut l'exiger en pareille » matière. Si tout le détail n'est pas toujours convaincant, il y a quel- » quefois de pures conjectures, comme on doit bien s'y attendre pour » des tems si éloignés, je crois pouvoir dire que le fonds de l'ouvrage » n'en est pas moins constant et capable de faire impression sur tout » esprit impartial. Je vous prie de faire part de cette découverte aux » savans anglais, moins frivoles que beaucoup de nos littérateurs, et

putation est abandonnée par tous les chronologistes, même par ceux qui suivent le calcul des Septante; car ceux qui s'attachent à l'hébreu ne comptent qu'environ 4,000 ans depuis le commencement du monde jusqu'à J. C.

M. de Bovet considère les dynasties de Manéthon en elles-mêmes et sous le rapport de la chronologie et de l'histoire. Ce sont là les deux parties de son ouvrage. Dans la première, il remarque des différences assez importantes entre les auteurs qui ont suivi Manéthon. Les uns oublient quelques dynasties, les autres n'y comptent pas le même nombre de rois. Il y a beaucoup de rois qui ne sont même pas nommés. Dans la septième dynastie, on trouve 70 rois qui règnent 70 jours. La neuvième et la dixième dynasties sont composées l'une et l'autre de 19 rois, parmi lesquels on n'en nomme qu'un; ne serait-ce pas le même? Le soin même que prend Manéthon de compter les mois et les jours paroît à M. de Bovet un juste motif de défiance. De plus, on est étonné de ne trouver que des fables, des minuties, des puérilités dans ce que rapporte Jules Africain et Eusèbe, d'après Manéthon. Le prélat présente d'autres considérations propres à infirmer l'autorité de la chronologie de Manéthon, et combat sur ce point les raisonnemens de M. Champollion, aux découvertes duquel il rend d'ailleurs hommage.

Dans la seconde partie, le savant évêque rapproche la chronologie de Manéthon de celle de l'histoire sacrée. Après quelques considérations générales, il établit que l'histoire d'Amasis est formée de traits divers de celle de Nabuchodonosor. Apriès est l'Ephrès de l'Ecriture, Néchos est Néchaos, Sevechus est Sua, Sesonchis est Sesac, etc. Nous regrettons de ne pouvoir suivre l'illustre auteur dans ses développemens et dans la confronta-

» que la seule singularité de la découverte, d'ailleurs très-intéressante » pour la Religion et pour les lettres, peut porter à lire cet ouvrage. » (*Ann. polit. et littér.* 1777, n° 12, p. 271.)

Au reste, quelque jugement que l'on porte sur le système de Guérin du Rocher, son ouvrage restera toujours comme un monument curieux, d'un travail, d'une érudition et d'une pénétration qui font honneur à son auteur. (*N. du R.*)

tion qu'il fait de l'histoire sainte avec celle d'Egypte [1]. Il résulte, dit-il, des données que nous fournit l'Ecriture, qu'il y a eu

[1] Cette partie du livre de M. de Bovet est fort intéressante, on nous saura gré d'en citer quelques passages. « Il est prouvé, dit le savant prélat, que le premier des rois d'Egypte est le premier des patriarches après le déluge, et que les fables dont se compose la vie de *Menès* ne sont que d'informes copies, prises sur le texte même de la Genèse, des traits principaux de la vie de Noé. Ce point est capital dans la discussion présente; il nous place à l'origine des traditions égyptiennes; et en montrant où ont d'abord puisé ceux qui les ont recueillies, il annonce, ou plutôt il suffirait seul pour décider ce que sera toute la suite de leur histoire.

Confirmons ce premier aperçu, en continuant l'examen succinct des plus anciennes dynasties, dans lesquelles nous n'avons que Manéthon pour guide.

« La première dynastie comprend, avec Noé, sept de ses descendans. A l'exception d'un seul, nous n'avons que leurs noms; nous n'avons donc qu'à chercher d'où ces noms sont tirés, et nous les trouverons dans ceux, soit de personnages réels, soit de choses personnifiées, dont il est parlé dans le même endroit de la Genèse où il s'agit de Noé et de ses trois fils. Ainsi *Aoth*, au pluriel *Acthoth*, *Athoth*, le signe de l'alliance que Dieu fait avec Noé, est devenu *Athotis* son premier successeur. Athotis fut anatomiste : c'était une interprétation du mot alliance, en hébreu B. R. I. T. H., qui vient, disent les hébraïsans, de B. R. A. ou B. R. H., *couper*, parce qu'en faisant les alliances, on immolait et coupait des victimes. L'expression a passé dans les langues grecque et latine *.

» La ressemblance n'est pas aussi frappante pour les noms des rois suivans. Néanmoins *Chenchenès*, troisième roi, se reconnaît aisément dans *Chanaam*, ou *Cham-Chanaan*, et *Semempsis* le septième, dans les trois noms réunis au verset 18, *Sem-Chem* (ou *Hem*) *Jpht*. On sait que le cheth hébreu n'est souvent qu'un *é* légèrement aspiré, et le thau qu'un *s* ou *z*. Mais le nom du huitième et dernier roi donne la clef de tous les autres, et les renferme pour ainsi dire tous. *Bienachis* serait en hébreu et presque en toutes lettres, *Beni-Noach*, les fils de Noé; cette appellation générale se lit au même verset 18. avec les trois noms individuels qui ont produit celui de *Semempsis*, dont *Bienachis* par conséquent ne devait pas être séparé.

» Le chef de la seconde dynastie est *Boëthus*, ou *Béonathus*. On peut trouver de la difficulté à reconnaître ce nom dans celui de *Mezraïm* ou

* *Gen.*, IX, 17. Signum fœderis, Athoth secans.

long-tems et très-anciennement deux royaumes en Egypte que ces royaumes réstèrent séparés jusqu'à l'an 1491 avant J.-C.,

Metzer, lors même qu'on supposerait le changement de M. en B., et qu'au lieu de *Metzer* les Egyptiens auraient lu *Betzer* : cependant il y en aurait moins, il n'y en aurait même plus aucune, s'il est vrai, comme le P. Sicard d'après l'inspection des lieux, et d'Anville, d'après ses rapprochemens géographiques, l'ont pensé, que le lac *Mœris* des Grecs, le lac *Metzer* soit le même que les Egyptiens ont appelé et appellent encore aujourd'hui *Bathen*. Au vrai, est-il croyable que Manéthon eût oublié dans sa liste celui qui avait laissé son nom à l'Egypte, surtout ayant ce nom sous les yeux au chapitre suivant ? Mais, quoi qu'il en soit de l'origine du nom, il est certain que *Boéthus* occupe dans la chronologie de Manéthon la place que *Mezraïm* occupe dans le récit de la Genèse, parmi les enfans de Noé : cela nous suffit, et nous n'avons plus qu'à vérifier si l'on peut rapporter à l'époque de *Mezraïm*, les circonstances que les Egyptiens rapportaient au règne de *Boéthus*.

» Il y eut alors un prodige auprès de la ville de *Bubaste*, et il y périt beaucoup de monde ; suivant une autre version, la terre s'ouvrit, il y eut une grande ouverture de terre. Le prodige pourrait être également la confusion des langues et la dispersion des peuples. Le terme hébreu qui signifie ici *disperser*, PH. U. TS. se confond aisément avec celui qui signifie *ouvrir*, PH. TS. H.; de là, la seconde version, et au lieu d'une dispersion des peuples sur la terre, on aurait vu la terre s'entr'ouvrir et former un gouffre. L'Ecriture parle en cet endroit de la ville de Babel. On conçoit qu'elle soit devenue pour les Egyptiens celle de *Bubaste*, ils supposaient que les événemens avaient eu lieu en Egypte, puisqu'ils les consignaient dans leur histoire. *Bubaste* est appelée dans Ezéchiel, *Phi-Beseth*, qui signifierait littéralement la bouche de *Beseth* : cette dénomination était assez propre à confirmer l'idée d'une ouverture de la terre à *Bubaste*. Enfin, les hommes qui périrent en cette occasion, ne rappellent-ils pas la fable des anciens que rapportait *Abydène* et la multitude d'hommes qui urent écrasés par la chute de la tour de Babel ? Les Egyptiens devaient en avoir appris quelque chose.

» Le successeur de *Boéthus* est appelé *Cœachus* ou *Choüs* dans Eusèbe ; on y reconnait *Chus*, frère de *Mezraïm*, et nommé avec lui au verset 6 du chap. 10. Les Egyptiens durent remarquer ce nom du père des Ethiopiens, et comme à l'époque où ils composèrent leur histoire, des rois d'Ethiopie avaient régné en Egypte, ils ne trouvèrent aucune difficulté à le compter pour un de leurs plus anciens rois.

» Le premier âge après le déluge, les hommes qui remplirent alors la

et il pose en principe que tous les rois qui n'ont eu en partage qu'un des deux états sont antérieurs à la sortie d'Egypte, et que

terre, appartenaient de droit aux historiens de l'Egypte; ils s'en sont emparés. Après Noé et sa famille, un long intervalle de tems s'écoule sans que l'historien de la Genèse ait occasion de parler de l'Egypte, et par conséquent, sans rien offrir aux Egyptiens qu'ils pussent prendre pour eux jusqu'au tems d'Abraham. Aussi les voyons-nous, après *Boëthus* et *Choüs*, passer immédiatement à *Abraham*, qui eut des rapports avec leur pays, et dont ils ont fait le troisième roi de leur seconde dynastie. On ne peut s'y méprendre : *Binothris* est, en hébreu, *Ben-thré*, le fils de *Tharé*; ils ne l'auraient pas mieux désigné, en l'appelant de son nom propre.

» Ce qu'ils rapportent de *Binothris* n'est pas moins décisif. Sous son règne, disent-ils, il fut statué que les femmes régneraient. Cette loi était, à la vérité, fort extraordinaire pour l'époque et le pays, et, par le fait, elle ne fut jamais observée; mais ils la trouvaient écrite en termes exprès dans leurs mémoires. C'est l'ordre que Dieu donne à Abraham de ne plus appeler son épouse du nom de *Saraï*, mais de l'appeler *Sara*. *Sar* ou *Shar* signifie prince, seigneur, et *Sara* ou *Shara*, princesse; l'un et l'autre se disent d'un roi et d'une reine. On a donc compris que la femme de *Binothris* avait reçu le titre de reine, qu'elle était devenue reine; et comme on voyait un ordre formel donné à cet égard, on a dû comprendre qu'une loi générale avait établi que désormais les femmes régneraient.

» Nous ne pousserons pas l'énumération plus loin. Nous voulions montrer par des exemples ce que sont ces anciennes dynasties, dont l'autorité ne nous est garantie que par celle de Manéthon. Les deux premières suffisent et nous répondent de toutes les autres. Les plus proches ne sont encore formées que de l'histoire d'*Abraham* et de sa famille, qui nous mènent jusqu'à la douzième dynastie et à *Sésostris*, l'ancien, le véritable *Sésostris*, dont nous avons retrouvé le type dans le patriarche *Jacob*.

» Il y a cependant une exception que nous devons remarquer. Manéthon place la reine *Nitocris* dans la sixième dynastie, et ne parle que de sa couleur rouge ou tirant sur le rouge. Les Grecs ont aussi une *Nitocris*, mais placée à une grande distance : ils nous en donnent une assez longue histoire, dont les détails offrent une allusion perpétuelle au passage de la mer Rouge. On voit par là, que la *Nitocris* des Grecs était la même que celle de Manéthon, et l'on apprend d'où venait à celle-ci cette couleur particulière, qui n'empêchait pas qu'elle ne fût la plus belle femme de son tems. Lors même que la correspondance entre nos deux histoires pa-

ceux qui ont régné sur toute l'Egypte sont postérieurs à cette époque. Par là, la chronologie égyptienne est ramenée à des bornes plus justes.

rallèles ne se soutient pas, c'est toujours l'histoire sainte qui fournit les matériaux de l'histoire égyptienne.

» La dynastie suivante, la septième, aurait été de même mieux placée après *Sésostris* : c'est celle qui compte soixante-dix rois en soixante-dix jours ; et où l'on ne peut voir que les soixante-dix personnes qui composaient la famille de *Jacob* après son entrée en Egypte, et quand il fut présenté au Pharaon. Il fallait que les interprètes égyptiens l'eussent lu de leurs yeux, pour l'insérer dans leurs extraits.

» L'histoire de l'Egypte, chez les Grecs, ce qu'on peut appeler proprement histoire, commence au règne de *Sésostris* *. Hérodote ne met avant lui que le roi *Mœris* ; les siècles qui précèdent restent perdus dans la nuit des tems. Diodore de Sicile compte sept rois de *Myris* à *Sésostris*, et sept autres encore de *Busiris* à *Myris* ; mais de ces quatorze rois, il ne nous donne que les noms de trois, et des cinquante-deux qui les ont précédés, il ne nous apprend pas même les noms ; tout cela est encore perdu pour l'histoire. *Mœris* seul dans Hérodote, et le seul *Myris* dans Diodore, sont caractérisés par une circonstance qui peut les faire reconnaître ; et comme cette circonstance est commune aux deux rois, elle prouve d'abord ce que la ressemblance des noms indiquait assez, qu'ils forment un seul et même personnage, et que le *Mœris* de l'un est le *Myris* de l'autre. Elle prouve

* Ce n'est qu'à *Séthos*, dit Cuvier, que commence, dans Hérodote, une histoire un peu raisonnable ; et, ce qu'il est important de remarquer, cette histoire commence par un fait concordant avec les annales hébraïques, par la destruction de l'armée du roi d'Assyrie, *Sennacherib* ; et cet accord continue sous *Necho* et sous *Hophra* ou Apriès (*Disc. sur les révol. du globe*, pag. 194, 6e édit.). Quant à Manéthon, voici ce que Cuvier en dit dans le même *Discours* : « Ce qui nous reste de ses dynasties est plein d'absurdités, mais ce sont des absurdités propres, et impossibles à concilier avec celles que des prêtres avaient, deux siècles auparavant, racontées à Solon et à Hérodote... Ni les noms, ni les successions, ni les dates de Manéthon ne ressemblent à ce qu'on a publié avant et depuis lui, et il faut qu'il ait été aussi obscur et embrouillé, qu'il était peu d'accord avec les autres ; car il est impossible d'accorder entr'eux les extraits qu'en ont donnés Josèphe, Jules-Africain et Eusèbe. » (*Idem*, p. 196. Voyez, dans le 7e numéro des *Annales*, le morceau entier que nous avons extrait de Cuvier sur la chronologie égyptienne, et surtout la page 40.

L'auteur montre, en effet, que les dix-neuvième, vingtième et vingt-unième dynasties n'ont pas été successives, mais collatérales, et qu'il y avait alors deux suites de Pharaons régnant à

de plus que *Mœris* ou *Myris* est le *Mezraïm* de l'histoire sainte, le père en effet des Egyptiens. Le lac prodigieux que ceux-ci attribuaient à *Mœris*, et qui portait son nom, mais qui, tel qu'ils le dépeignaient, n'a jamais existé, ou n'a jamais pu être un ouvrage des hommes, doit son origine et son nom au nom de *Mezraim*. Ce mot est un pluriel hébreu, comme le sont dans l'Ecriture le nom des chefs de peuples : en le décomposant, on en a fait *Mezr-im* ou *Metsr-im*, qui signifiaient les eaux, la mer, le lac de *Metsr*, et l'on y a trouvé à la fois le nom de *Mœris* et le lac qu'il avait creusé. *Mœris* et le lac devaient appartenir aux premiers tems connus de la monarchie, puisque les mémoires en faisaient mention immédiatement après Noé et ses trois enfans, auxquels par conséquent *Mœris* avait dû succéder.

Il résulte de là, pour le remarquer en passant, d'abord que le *Mœris* des Grecs n'a rien de commun avec le *Misaphis* ou *Miphris*, sixième roi de la dix-huitième dynastie, ou *Misphragmuthosis* qui en est le septième, auxquels on veut le rapporter aujourd'hui, moins sur une faible ressemblance de nom, que dans le vain espoir d'établir une sorte de concordance entre la chronologie bien suivie de Manéthon et les chronologies imparfaites des Grecs, trop souvent coupées par des lacunes et toujours disparates ; ensuite, que le *Sésostris* de la douzième dynastie, celui d'Hérodote et le *Sésoosis* de Diodore, était dans l'origine très-différent du *Séthosis* ou *Ramessès* de la dix-neuvième, auquel les Thébains transportaient son nom et ses exploits, que nos modernes, pour l'intérêt de leur système, s'efforcent de lui assurer. Enfin, et ce point est plus important, les trois historiens de l'Egypte, quelque nombre d'années et de rois qu'ils comptassent de *Ménès* à *Mœris*, et de *Mœris* à *Sésostris*, ou de *Ménès* à *Sésostris* directement, se réunissaient quand ils venaient au héros égyptien, qui était le même pour tous. Son règne forme donc un véritable synchronisme dans cette chronologie fantastique. Nous pouvons abandonner à l'incertitude qu'ils y mettent eux-mêmes, les siècles antérieurs, et partir de l'époque commune à tous, de l'époque de leur *Sésostris*, pour nous occuper des siècles suivans, qui, dans le vrai, comprennent à peu près tout ce que les Grecs nous ont conservé, tout ce qui nous reste des anciennes annales de l'Egypte.

» Si les campagnes de *Sésostris* ne sont, comme nous l'avons dit, que le voyage de Jacob dans la Mésopotamie, l'histoire des Pharaons qui vin-

Thèbes et à Memphis. Il réduit de même la durée de la dix-huitième dynastie, et ne doute point que les trois dynasties des rois pasteurs ne soient le peuple hébreu résidant en Egypte.

rent après lui doit se trouver dans le reste de la vie du patriarche, dans celle de ses fils et spécialement de Joseph, dans l'histoire entière des Hébreux au tems de leur servitude, du retour de Moïse parmi eux, des prodiges qu'il opéra pour leur délivrance, jusqu'à leur passage d'Egypte en Arabie au travers de la mer Rouge. Tout s'exécute au sein même de l'Egypte, les Pharaons prennent part aux événemens, se montrent et agissent en personne; il était évident pour les Egyptiens, qu'ils avaient en main la propre histoire de leur pays. D'ailleurs, le champ était vaste; car si l'espace est resserré pour le tems, les faits sont nombreux et variés, et ils pouvaient y trouver de quoi remplir bien des siècles. Il était donc naturel qu'ils s'emparassent de cette partie de l'histoire des Hébreux, comme d'un bien qui leur appartenait; et, en effet, ils l'ont saisie avec empressement et en ont largement profité. C'est de là que sont sortis tous les rois dont nous parlent Hérodote et Diodore de Sicile, tous les faits qu'ils leur attribuent, et d'autres rois encore, ou d'autres noms avec d'autres faits, épars dans les divers auteurs, depuis *Rampsinite*, fils de *Sésostris*, jusqu'à l'éthiopien *Sabacos* et les Pharaons qui lui succédèrent, pour lesquels ils ont trouvé des renseignemens dans la suite de l'histoire sacrée.

» Il serait hors de propos de vouloir donner ici, même une simple idée de cette longue chaîne de travestissemens, qui forment la grande partie de l'histoire égyptienne des Grecs. Il faut les voir avec leurs développemens et leurs preuves, les considérer dans leur ensemble, leur liaison entr'eux et leur rapport constant avec le texte sacré, pour se convaincre qu'ils n'en sont réellement que des copies, presque aussi fidèles pour le fond, que défigurées pour la forme. Mais nous devons remarquer l'exemple en grand qu'ils nous offrent, de cette marche des plagiaires, qui les trahit si évidemment, et que nous avons déjà signalée.

» Echappé de l'Egypte et établi dans sa nouvelle possession, le peuple hébreu n'eut plus de communication avec le pays où il avait été esclave; et cet état dura autant que le gouvernement des juges et au-delà, environ 500 ans. Pendant tout ce tems, les historiens sacrés n'eurent donc rien à dire de l'Egypte; ce n'est que sous les règnes de David et de Salomon qu'ils recommencent à en faire mention. C'était un grand vide dans l'histoire égyptienne; et il n'y avait d'autre moyen de le remplir que d'en rapprocher les deux extrêmes, en étendant les faits antérieurs à la sortie d'E-

Les rapprochemens sur lesquels il s'appuie et la réponse qu'il fait aux objections, méritent d'être étudiés. Dans ce système, *Amosis* et *Thoutmosis* ne sont autre que *Moïse*. Les dynasties avant celles des pasteurs forment deux séries distinctes, *Ménès* et *Noé*, et les dynasties qui le suivent ne sont que l'histoire des patriarches altérée.

On voit que cette explication a beaucoup de rapports avec celle de Guérin du Rocher. Le prélat se déclare tout-à-fait partisan du système du savant jésuite, et croit qu'on ne l'a pas réfuté ni peut-être compris. Voici comme il en parle : « Nous avons souvent cité dans le cours de nos discussions, l'*Histoire véritable des tems fabuleux*, et le plus souvent, nous ne la citons que pour y renvoyer le lecteur. Les personnes qui pensent que l'ouvrage a été aussi victorieusement que vivement combattu, dès l'instant de son apparition, et qu'il est depuis long-tems et définitivement jugé, seront sans doute surprises, peut-être scandalisées de tant de confiance. Nous croyons donc leur devoir, avant de finir, quelques mots d'explication.

Les critiques, nous entendons ceux qui traitèrent la matière sérieusement, et qui étaient en état d'en parler, les critiques alors se récrièrent beaucoup contre ces interprétations de mots, qui avaient un sens dans la phrase, et dont on faisait des noms de choses ou de personnes, contre les sens détournés que l'on donnait aux expressions du texte, ou les altérations qu'on leur faisait subir, pour tirer d'un récit vrai et simple, un récit tout différent et quelquefois absurde. On n'a voulu voir en cela qu'un système à la manière des étymologistes, que de pures et vaines étymologies, décriées d'avance par l'abus que quelques savans avoient fait de ce genre de preuves dans le cours de leurs

gypte, ou à l'entrée des Hébreux dans la terre de Chanaan (car les Egyptiens ont connu quelques circonstances de leur séjour dans le désert), jusqu'aux faits qu'allait offrir le règne des rois d'Israël. De là, le Pharaon *Bocchoris* et son agneau parlant, transportés au tems de *Sabacos* par Diodore de Sicile, et à la vingt-quatrième dynastie par Manéthon, long-tems après *Sésonchis* et *Salomon*; et qui ne sont cependant que la mort des premiers nés en Egypte, et la première pâque célébrée par les Hébreux la nuit de leur départ. » (*Des Dynasties égyptiennes*, pag. 191 et suivantes.)

recherches conjecturales ; et l'on crut que l'immense travail de l'auteur tombait en ruines, que ses plus frappans résultats, ne jetant que de fausses lueurs, s'en allaient en fumée, par la seule application d'une dénomination vague qui ne leur convenait point, et que démentait leur véritable caractère. Attaqué de toutes parts et de toutes les manières, Guérin du Rocher ne répondit à aucun de ses censeurs, et la raison qu'il en donnait prouve que son silence ne tenait pas uniquement à la modestie et à l'amour de la paix qui était dans son cœur, et ne tenait nullement à l'embarras de répondre : il voyait qu'on ne l'avait pas compris, que les difficultés qu'on élevait ne touchaient point à la question qu'on avait à débattre, et il en concluait que son livre n'étant pas réellement attaqué, n'avait pas besoin d'être défendu. On doit regretter que Guérin n'ait pas donné lui-même les explications qui auraient éclairé la critique et dissipé, dès le premier moment, les nuages qu'elle faisait naître, en la ramenant à l'objet qu'elle perdait de vue ; mais ses plaintes étaient fondées.

Quand on n'avait su voir, ou qu'on affectait n'avoir vu, dans le dévoilement des fables égyptiennes, que des mots arbitrairement interprétés, et des rapports entre les choses que l'imagination créait, il était évident qu'on ne connaissait pas l'ouvrage ; qu'on n'avait ni saisi l'esprit, ni suivi le fil de ses preuves. On ne considérait pas que l'auteur n'avait pas eu le choix des textes qu'il entreprenait d'expliquer, et encore moins le choix des explications dont il montrait qu'ils étaient susceptibles ; que le texte original qu'il supposait avoir fourni le travestissement, ainsi que le texte travesti lui-même, étaient l'un et l'autre également et rigoureusement donnés ; que dès lors, le rapport qui se trouvait entre eux ne pouvait plus être une rencontre de hasard, et n'existait que parce qu'il avait été volontairement établi ; que ce rapport entre le texte original et le texte travesti, ne portait point uniquement sur des mots, mais portait essentiellement sur des traits marquans, sur des faits positifs, qui ne pouvaient naturellement se reproduire dans les deux textes, que parce qu'ils avaient passé de l'un à l'autre ; que ces traits caractéristiques autorisaient à rechercher, si dans le reste du récit, dans la phrase qui le développait, ils n'offriraient pas

aussi quelques rapports dans les expressions, dans la marche, les formes, les incidens quelconques du discours, qui confirmeraient le rapport fondamental, en établissant une correspondance plus suivie entre les deux textes; enfin, que ces rapports secondaires, qui, par eux-mêmes et multipliés, auraient une force propre, appuyés sur la base solide qu'on leur avait d'abord donnée, formaient avec elle un ensemble inébranlable.

Dans l'application de ces considérations générales, il ne fallait pas oublier que les rapports secondaires dont nous venons de parler, n'étaient présentés dans l'ouvrage que comme des moyens accessoires, plus forts ou plus faibles, sortant plus immédiatement du texte ou tirés de plus loin; et qu'ainsi on ne les aurait pas tous détruits, parce qu'on en aurait trouvé quelques-uns moins évidens et moins à l'abri des difficultés; que les preuves essentielles du travestissement étaient dans les faits réels et positifs, dont la ressemblance constatait l'identité; et qu'ainsi on aurait écarté tous ces accessoires, que le travestissement n'en resterait pas moins démontré; que les faits eux-mêmes portaient la démonstration plus ou moins haut, suivant qu'ils étaient plus importans ou réunis en plus grand nombre. Un seul fait bien établi suffisait à la preuve; une suite de faits clairement vérifiés, comme ils le sont dans le dévoilement de *Sésostris*, par exemple, dans ceux du conte de l'architecte de *Rampsinite*, ou de l'histoire d'*Amasis*, met le travestissement dans un degré d'évidence qui ne permet pas même d'hésiter; combien donc devait-on être frappé de cette suite de travestissemens, développés dans toute leur étendue, et discutés dans tous leurs détails avec le plus grand soin, tous tirés des passages de l'Ecriture où il est fait mention de l'Egypte, et que les Egyptiens en avaient dû extraire par cette raison, tous se succédant dans le même ordre où ces passages s'étaient offerts à eux dans l'Ecriture, et avaient dû par conséquent être recueillis par eux? De sorte que l'histoire égyptienne les renferme tous et n'en renferme pas d'autres, et que n'ayant rien à dire d'elle-même dans les intervalles où l'Ecriture ne lui fournissait rien, elle remplit, comme on l'a vu, ces lacunes, quelquefois très-longues, par le simple rapprochement des faits qu'ils avaient trouvés d'abord et de ceux qu'ils retrouvaient ensuite.

Voilà ce qu'il fallait voir et combattre, si l'on voulait réfuter et non pas seulement attaquer, l'*Histoire véritable des tems fabuleux*; on semble n'avoir rien vu, et certainement on n'a rien combattu, rien discuté de tout cela. Au défaut de l'auteur, qui gardait le silence, un de ses amis se chargea de le prouver; et il le fit habilement et avec vigueur. On lui reprocha de l'emportement et des personnalités; bientôt les plaintes s'élevèrent, et, quoiqu'on les grossît à dessein, toutes n'étaient pas dénuées de fondement. Il semble avoir craint lui-même de s'y laisser entraîner. Il promettait, dans son avertissement, et sans doute il s'était promis de ne pas sortir des bornes de la modération; il prévient qu'on pourra s'apercevoir, en plusieurs endroits, de la violence qu'il s'est faite; et en effet, les traits qui peuvent offrir le caractère de personnalités, sont rares dans son écrit. Quant à la véhémence du style, à la dureté des expressions, ne pouvait-on pas accorder quelque chose à la chaleur de la défense, au sentiment de la conviction, à l'impatience de voir toujours des jugemens sévères et tranchans, prononcés sans qu'on eut jamais abordé les véritables questions? Mais ce ne fut pas là ce qui attira l'orage: les torts réels qu'on exagérait, les simples torts de caractère dont on faisait des crimes, ne furent qu'un prétexte, et couvraient des motifs qu'on n'osait pas avouer.

L'*Histoire véritable des tems fabuleux* parut au moment où les prétendus philosophes attaquaient avec le plus de fureur, et sur tous les points, nos livres sacrés, et ceux de Moïse particulièrement: un pareil ouvrage dut leur déplaire, et l'effet qu'il produisit à son apparition pouvait déconcerter leurs projets. Il avait alarmé des savans admirateurs trop exclusifs d'Hérodote, et trop intéressés au maintien de sa réputation, qu'ils voyaient fortement compromise: qu'allaient devenir tant de travaux et de veilles, consacrés à éclaircir, à rajuster, à concilier avec les autres auteurs, ceux de ses neuf livres précisément qu'on venait renverser de fond en comble? On n'ignore pas aujourd'hui qu'il se forma, vers ce tems là, une association secrète d'hommes de lettres des deux partis qui se proposaient de soutenir de tous leurs moyens, d'augmenter même, autant qu'il leur serait possible, l'autorité de l'historien et de son histoire, dans

le but de l'opposer avec plus de succès au témoignage de l'Écriture, quand on aurait celle-ci à combattre : fallait-il abandonner cette louable et glorieuse entreprise, et renoncer à l'espoir de la voir un jour heureusement accomplie ?

En prenant la défense de Guérin du Rocher, l'abbé Chapelle s'était donc fait de nombreux et redoutables ennemis; plus sa réponse était victorieuse, plus elle dut les irriter. La position cependant était embarrassante. D'un côté, garder le silence eût été avouer la défaite; de l'autre, comment repliquer, si l'on ne pouvait se flatter de faire mieux que ces premiers agresseurs, sur lesquels on avait compté, et qui venaient d'être repoussés avec tant d'avantage? Il y avait d'ailleurs du danger à laisser établir une controverse, qui, en se prolongeant, aurait attiré de plus en plus l'attention publique, qu'il importait au contraire de détourner. Ils le sentirent, et l'on sait à quels moyens ils eurent recours pour mettre fin à la dispute, et être en même tems déchargés du poids d'une réplique.

Le livre de l'abbé Chapelle fut supprimé ; mais l'*Histoire véritable*, qu'il avait voulu venger, subsistait, et n'en fut que plus recherchée et plus répandue. Ce grand ouvrage se suffisait à lui-même ; il répondait d'avance à toutes les objections qu'on pourrait élever; son défenseur n'avait presque eu besoin que d'y ramener ses divers adversaires, pour écarter, l'une après l'autre, toutes leurs objections. On le comprit peut-être, du moins est-il vrai que personne depuis n'entra dans la lice, et ne voulut risquer une nouvelle attaque.

Après cette intéressante digression sur le livre de Guérin du Rocher, M. de Bovet termine ainsi son savant ouvrage.

« Cherchant à fixer nos idées sur l'antiquité du royaume d'Égypte et les fondemens de son histoire, nous avons considéré les dynasties de Manéthon d'abord en elles-mêmes, ensuite sous le rapport de la chronologie et de l'histoire. Comme la partie historique de Manéthon est à peu près nulle, un seul article excepté, qui n'est pas même entré dans le tableau des dynasties, nous avons eu recours aux traditions égyptiennes que les auteurs grecs nous ont transmises; nous les avons examinées, autant seulement qu'il était nécessaire pour reconnaître, en les rapprochant de la chronologie des dynasties et du peu de faits qui

l'accompagnent, jusqu'à quel point ces traditions peuvent servir à remplir les vides de l'histoire et donner à la chronologie une base et des appuis qui lui manquent. On peut apprécier maintenant le résultat de nos observations, et juger si l'Egypte des Pharaons offre réellement une chronologie aussi certaine qu'on le croit, et une histoire aussi authentique qu'on le suppose. En entrant dans la carrière que venait d'ouvrir la découverte d'un alphabet égyptien, on pensa que le premier usage qu'on devait en faire, était de chercher dans les monumens, des preuves de la réalité des dynasties de Manéthon et de l'exactitude de sa chronologie, qu'on supposait l'une et l'autre incontestables: nous avons eu souvent occasion de nous expliquer sur ce point, et de faire remarquer l'inconséquence de cette manière de procéder. En effet, n'était-ce pas à l'aide, et seulement à l'aide des monumens, qu'on pouvait se flatter de vérifier le nombre des dynasties, la durée de chacune, et leur durée totale? La marche naturelle était donc de s'assurer d'abord des notions que procurerait l'étude des monumens, pour les appliquer ensuite aux dynasties de Manéthon, admettre les unes, rejeter les autres, modifier celles qui en auraient besoin. Etait-il prudent d'établir d'emblée la certitude de cette longue suite de règnes, embrassant un si grand nombre de siècles? Etait-on assuré qu'elle ne présentait et ne présenterait jamais aucune difficulté qu'il fallût avant tout résoudre? Cette infaillible autorité qu'on lui attribuait, n'eût-ce été que par provision; cette loi que l'on s'imposait, de ramener les monumens eux-mêmes à l'ordre ou aux époques des dynasties, exposait donc nécessairement à de grands mécomptes, et on les éprouve aujourd'hui.

Les monumens de Thèbes ont confirmé l'existence de la dix-huitième dynastie; mais, quand ils étaient seuls, donnaient-ils le moyen de reconnaître s'ils lui appartenaient exclusivement, et auquel de ses rois appartenait chacun d'eux? La table d'Abydos, ce secours inattendu et unique en son genre, est venu à propos montrer dans quel ordre il fallait les classer; mais, en déterminant la chronologie particulière de cette dynastie, elle n'apprenait point quelle place avait occupée la dynastie elle-même dans l'ordre général des tems. C'est donc sur l'autorité seule des listes de Manéthon qu'on en a fixé l'époque,

et que l'on a placé son premier roi à l'an 1822 av. J. C., qui fut celui de la mort d'Abraham. C'est de là que l'on partira, pour régler la succession des dynasties et celle des règnes dans chaque dynastie, soit avant, soit après cette époque; et l'on ne doute point que par cela même, chaque dynastie et chaque règne ne se trouvent à leur véritable place.

Ne parlons point des dix-sept premières dynasties, dont la durée est manifestement insoutenable, et qui, de quelque manière qu'on en dispose, n'offriront jamais que confusion, qu'incertitude, pour ne rien dire de plus, sans qu'on puisse, par aucun point, les lier chronologiquement avec la dix-huitième. Réussira-t-on mieux quand on se tournera vers les dynasties suivantes? Là, il est vrai, on trouvera des tems connus, des époques positives; mais aussi, et par cette raison même, des bornes posées, dans lesquelles il faudra nécessairement se renfermer; et si les dynasties dépassent ces bornes, ne sera-t-on pas obligé de les resserrer, en leur retranchant tout ce qu'elles auront d'excédant? Que deviendra alors cette époque fixée avec tant d'assurance, isolée maintenant au milieu de la chronologie qui l'appuyait des deux côtés, et qui lui manque des deux côtés à la fois?

Il faudrait bien l'abandonner, et avec elle, tout le système chronologique dans lequel on s'est aventuré; il faudra revenir aux monumens par lesquels on aurait dû commencer. Mais, en attendant, les recherches se poursuivent en Egypte [1]; on examine plus scrupuleusement les tableaux, on relève les inscriptions historiques, s'il y en a de telles; on prend des dates dans les papyrus, peut-être copie-t-on des lambeaux d'histoire. On aura sans doute des matériaux précieux; mais ils auront été recueillis, ils seront interprétés et jugés, sous l'influence de ces mêmes idées d'une antiquité gigantesque qui ont trompé jusqu'ici, et que l'on proclamait encore en s'embarquant. Nous ne préjugerons rien sur les illusions qu'elles peuvent produire, nous dirons seulement qu'il serait à souhaiter qu'on les eût laissées en France.

De la chronologie on est venu à l'histoire, confuse et discor-

[1] M. de Bovet écrivait ceci en 1829.

dante dans les auteurs, et qu'on s'est efforcé de débrouiller, toujours en les ramenant aux dynasties. N'était-ce pas encore une marche à contre-sens? L'histoire précède et domine la chronologie; c'est sur l'histoire que celle-ci est fondée, et d'elle qu'elle doit sortir. Il convenait donc de s'occuper d'abord des documens historiques que nous avons sur l'Egypte, de travailler à les mettre dans le meilleur ordre qu'il serait possible de leur donner, et s'assurer ensuite si le corps d'histoire qu'on en aurait formé, cadrait exactement avec la table chronologique destinée à les recevoir, ou s'il s'en éloignait d'une manière notable, qui obligeât à chercher d'où provenait le défaut d'harmonie, et par quel moyen on y remédierait.

Mais, avant tout cela, il y avait une observation importante à faire, un préalable essentiel à remplir, auxquels on semble n'avoir pas même pensé. Il fallait examiner à fond cette histoire d'Egypte, reconnaître ce qu'elle est en elle-même, savoir enfin si ce que les anciens nous ont transmis sous ce nom est véritablement une histoire. Avant la singulière, mais *très-réelle* découverte, dont on devine bien que nous voulons parler, il ne serait pas venu dans l'esprit d'exiger, de proposer même, une pareille condition. L'opinion était établie, nulle doute ne s'élevait; on suivait en toute sécurité la route battue, se contentant d'écarter, avec réserve même et d'une main timide, quelques détails trop ridicules ou trop invraisemblables, quelques traits manifestement fabuleux. Nous ne sommes plus dans la même position : l'éveil est donné, l'histoire entière de l'ancienne Egypte est dénoncée comme une fabrication des tems postérieurs; on explique comment elle s'est formée, on indique les sources d'où elle a été tirée, et les preuves développées sur chaque fait principal, dans toute l'étendue et avec tout le soin qu'on pouvait désirer, sont sous les yeux du public. Déjà les circonstances actuelles leur font donner plus d'attention, et à mesure que l'on s'occupera davantage des antiquités de l'Egypte, on deviendra plus curieux de savoir à quoi s'en tenir sur les antiques annales qu'on a respectées si long-tems, et qui lui sont aujourd'hui contestées.

Je dirais à ceux qui, écrivant en ce moment sur l'Egypte, semblent ne pas connaître l'état des choses à cet égard, ou n'a-

voir pas assez pesé l'obligation qu'il leur impose : ignorez-vous que les récits d'Hérodote, de Manéthon, de Diodore de Sicile, aveuglément reçus autrefois, ont eu enfin des contradicteurs, armés de preuves assez graves pour les mettre au moins en question ; ou croiriez-vous que la question ait été jugée, lorsqu'elle n'a pas même été débattue? Elle est encore tout entière; et puisque vous la soulevez maintenant vous-mêmes, vous ne sauriez en décliner la discussion. Il faut entrer franchement dans cette discussion nécessaire; il faut défendre ouvertement ces étranges récits, livrés aux Grecs par les Egyptiens, et transmis jusqu'à nous par les Grecs, puisque vous les adoptez. Le silence n'est plus permis; il semblerait affecter le dédain, et ne montrerait que l'impuissance. Vous pouvez, quand vous le voudrez, connaître les raisons qu'on leur oppose; l'*Histoire véritable des tems fabuleux*, reproduite aujourd'hui, est sous votre main et à la portée de tout le monde [1]. Si vous vous sentez en force pour la combattre, si vous croyez pouvoir la réfuter, réfutez-la. Vous le devez au public, qui a droit d'attendre de vous, sur les sujets que vous traitez devant lui, toutes les lumières dont il a besoin. Vous vous le devez à vous-même; car il faudra bien en venir là tôt ou tard; le progrès des connaissances journellement acquises, et l'intérêt toujours croissant qu'elles inspirent, rendront cette discussion inévitable, parce qu'elle est nécessaire à leur complément.

Nous opposera-t-on la savante inspection, qui se fait en ce moment sur les lieux, et les nouvelles, nombreuses, irrécusables connaissances, qui en seront immanquablement le résultat? Mais d'abord quelles que soient les connaissances que nous allons acquérir sur l'Egypte, et dussent-elles être aussi décisives qu'on se le persuade, comme elles n'existent encore qu'en espérance,

[1] L'*Histoire véritable des tems fabuleux* devenait rare avant même la révolution. Lorsque après les grands troubles, les bons livres commencèrent à être recherchés, on ne la trouvait plus; un dépôt, découvert au fond d'un magasin et produit dans les ventes, fut enlevé en un instant. C'est donc une heureuse idée qu'on a eu de la réimprimer en 1824, en y joignant les ouvrages des abbés Chapelle et Bonnaud, qui en sont en quelque sorte un accompagnement nécessaire.

il serait toujours vrai de dire, qu'il ne fallait pas se presser de refaire l'histoire d'Egypte avec les mêmes matériaux et sur les mêmes bases: qu'il ne fallait pas croire, que parce qu'on l'aurait purgée de ce qu'elle a d'évidemment inadmissible, ce qu'on en conserverait ne présenterait plus qu'une histoire fidèle et sûre; quoique ce reste épuré pût n'offrir encore qu'un reste de contes, moins absurdes si l'on veut, mais aussi mensongers que ceux qu'on aurait élagués. Il serait également vrai, qu'il fallait attendre les découvertes avant de prononcer sur la chronologie de Manéthon, et ne pas en faire l'échelle invariable où est déjà marquée la place de chacune, lorsqu'on ne sait pas encore quelle place chacune devra y occuper.

Nous nous sommes expliqués ailleurs sur les résultats que l'on peut attendre des recherches actuelles; supposons maintenant les plus heureuses découvertes, et voyons ce qui en résulterait par rapport aux travestissemens.

Le nom d'un Pharaon qu'on aura jusqu'alors ignoré, et que les monumens viendront révéler, ne prouvera rien en faveur des faits, attribués à ce Pharaon par les historiens, si ces faits peuvent être contestés; il prouvera encore moins contre leur travestissement, si le travestissement a été bien et duement établi. En effet, le nom monumental mettra hors de doute l'existence du Pharaon, mais le travestissement ne perd rien pour cela de sa force; il a détruit le témoignage de l'historien, et placé pour toujours son récit au rang des fables. Nous en citerons un exemple, parce qu'on a paru, dans cette circonstance, mettre de la valeur à la découverte inattendue d'un cartouche.

Après avoir démontré que le règne d'*Amasis* n'était qu'une longue suite de travestissemens plus évidens les uns que les autres, Guérin du Rocher avait cru completter sa preuve en donnant une étymologie de ce nom. Il ne réfléchissait pas que le nom d'*Amasis* ou *Amosis*, comme l'écrit Manéthon, étant égyptien, les auteurs du conte avaient pu le choisir à leur gré entre tant d'autres également connus; qu'il put y avoir des rébellions en Egypte dans les derniers tems de l'empire babylonien, et des chefs qui prirent le titre de rois, comme il y en eut sous l'empire des Perses; qu'enfin, si l'un de ses chefs porta le nom d'*Ama-*

sis ou adopta celui d'*Amosis*, les plagiaires purent s'en ressouvenir lorsqu'ils travaillèrent à cette partie de leurs prétendues annales. On a effectivement retrouvé la légende royale d'*Amasis* ou d'*Amosis* : le règne d'un prince de ce nom, quels que soient le tems et le lieu de la Basse-Egypte où il régna, l'étendue et la durée de son royaume, est donc certain; son histoire en est-elle moins un conte avéré? y reconnaîtra-t-on moins tous les traits du roi des Chaldéens, de *Nabuchodonosor* qui vainquit *Apriès* et subjugua l'Egypte? Ce travestissement est de la même force que celui de *Sésostris* : mais, dans celui-ci, le nom même est travesti; aussi ne le trouve-t-on que dans les dynasties et les historiens, et nulle part sur les monumens. On a pu en chercher et on en connaît l'étymologie.

Quant aux monumens, autres que ceux qui ne donnent que des cartouches et des noms, nous ne dirons pas ce qu'on y trouvera, mais nous croyons pouvoir dire ce qu'on n'y trouvera pas. Ainsi déchiffrez les bas-reliefs, interprétez les hyéroglyphes des obélisques, tirez des catacombes les plus vieux et les plus authentiques manuscrits, vous aurez l'histoire de quelques Pharaons, de tous, si vous voulez, et une histoire entière de la monarchie; mais ce ne sera pas celle d'Hérodote, de Manéthon, de Diodore, et des égyptiens de leur tems. Ce sera une toute autre histoire; et nous devrons à vos découvertes une preuve de plus, une dernière démonstration de la réalité des travestissemens qu'elles étaient destinées à combattre. »

C'est ainsi que M. de Bovet termine son ouvrage. Il en annonce un autre destiné à faire suite à celui de Guérin du Rocher, où il donnera de nouvelles preuves de son opinion; il ne reste plus qu'à en terminer la révision souvent interrompue. Peut-être serait-on porté à croire que la circonstance actuelle n'est pas favorable à la publication de cet ouvrage, la découverte de nouveaux manuscrits et l'étude des monumens pouvant jeter tout-à-coup des lumières inattendues sur l'histoire d'Egypte. Le prélat, comme nous l'avons vu, ne se refuse point aux espérances que peuvent faire concevoir le zèle et l'habileté des savans; mais les manuscrits ne peuvent être d'une époque très-reculée, et quant aux monumens, ils donneront probablement selon lui, plus de noms que de faits, puisque les décou-

vertes précédentes n'ont pas produit encore une seule date. Tout en applaudissant aux travaux de MM. Champollion, M. de Bovet se tient donc en garde contre les illusions et l'enthousiasme de ceux qui croient que ces travaux vont éclaircir tous les doutes et dissiper tous les nuages. Il exhorte les savans à se défier de la chronologie de Manéthon et de cette antiquité gigantesque dont on devrait être désabusé.

Tout cet ouvrage annonce une étude approfondie de l'histoire et des monumens de l'Egypte. Le prélat démêle avec beaucoup de sagacité les justes motifs qu'on a de suspecter la chronologie égyptienne, et rend à la fois, par là, service à la critique sacrée et à l'histoire en général. Son livre, dans lequel il ajoute des développemens et des éclaircissemens à ceux de Guérin du Rocher, sera désormais un appendice nécessaire de l'*Histoire véritable des tems fabuleux.* »

Toutefois les derniers travaux de M. Champollion, commentés par M. Greppo, démontrent que la chronologie biblique peut très-bien s'accorder avec celle de Manéthon, comme nous l'avons prouvé dans un des premiers volumes des *Annales*, tom. III, pag. 148, article intitulé *Découvertes de M. Champollion dans leurs rapports avec la Bible.* (*Note du R.*)

Voyages.

PALMYRE, RUINE DE BALBEC,

SEMAINE-SAINTE A JÉRUSALEM, MOSQUÉE D'OMAR, PIERRE DE JACOB.

Nous partîmes d'Alep pour Palmyre[1]; cette excursion assez difficile est un épisode isolé dans un voyage du Levant, comme la ville même l'est dans le désert. C'est ordinairement d'Homs ou de Hama qu'on s'y rend. On trouve dans ces deux villes des habitans qui sont peu en rapport avec les chefs arabes, et négocient avec eux pour qu'ils servent de guide aux voyageurs. Ce sont en quelque sorte des courtiers du désert. Le plus con-

[1] Palmyre, appelée dans l'Orient *Thadamar* ou *Tadmar* (d'un mot hébreu qui signifie palmier), avait été bâtie par Salomon sur un terrain fertile qui se trouvait isolé dans les déserts de l'Arabie, comme une île ombragée, verte et fleurie au milieu d'un océan de sables.

Elevée par ses conquêtes au rang de la capitale de l'Orient, Palmyre devint la rivale de Rome; mais elle paya cher cette gloire trompeuse. Un instant de grandeur effaça plusieurs siècles de prospérité; et, en peu d'années, il ne resta de sa puissance passagère qu'un nom et des débris. Cette cité superbe fut prise sur la reine Zénobie par l'empereur Aurélius, qui emmena cette princesse captive et la fit servir à son triomphe. On dit qu'elle vécut à Rome en dame romaine, et qu'elle épousa un sénateur. Saint Jérome, dans le quatrième siècle, vit encore ses descendans. (Voir *Hist. univ.* de M. Ségur, tom. VI.

sidérable, le cheikh Thala, qui escorte la caravane de la Mecque de Hama à Damas, fit partir sur-le-champ un exprès pour un chef très-considéré à cette époque; car la puissance est très-mobile dans le désert, elle passe d'une tribu à l'autre, suivant les agglomérations qui s'opèrent entre elles et les nouvelles tribus qui viennent chaque année de l'Euphrate et du Tigre. Nous vîmes arriver quatre jours après l'homme qui devait nous conduire; il s'appelait le cheikh Nahar, de la tribu des Lions, faisant partie de la grande famille des Anesées. Il commandait environ dix mille hommes repartis dans six mille tentes, sur trente ou quarante lieues carrées de territoire. Nos arrangemens furent bientôt faits. C'est avec cet homme seul et trois des gens de sa tribu à pied, que nous entrâmes dans le désert. Nous étions six à cheval, avec trois chameaux pour porter l'eau et les provisions... Les hommes à pied de la tribu nous précédaient ordinairement et allaient à la découverte; souvent ils se plaçaient debout sur un chameau pour apercevoir de plus loin : inquiet du moindre bruit, attentif au moindre mouvement, l'homme étranger à l'homme dans ces vastes solitudes craint toujours de rencontrer un ennemi dans son semblable. On s'aperçoit et on s'évite à des distances énormes, et là où une armée entière se perdrait, un homme seul ne peut se cacher.

Palmyre est bâtie sur le plan de la plupart des villes anciennes de la Syrie, et en général des colonies romaines. Une longue rue ornée de portiques en colonnes, et coupée par une autre semblable, aboutit, d'une part, au temple de Neptune, de l'autre à celui de Jupiter. Cet amas de temples, de tombeaux, cette longue suite de colonnes présente sans doute un aspect imposant, mais il est loin de l'être autant qu'on le suppose : la plaine qui s'étend autour à perte de vue sans la moindre ondulation, isole les monuments sur l'azur du ciel, les fait paraître petits, et leur donne l'air de bâtons blancs fixés sur une surface aride. La qualité du marbre, qui n'a pas cette teinte chaude des monuments de l'Italie, nuit encore à l'effet. L'examen de près ne leur est pas plus favorable; à l'exception du temple de Jupiter, qui présente une grande masse et de beaux détails, les autres ont beaucoup de défauts; des consoles

en saillies sur les colonnes, les niches et les rentrans multipliés, la profusion des ornemens plutôt que leur magnificence, s'écartent déjà du beau tems des Antonins. L'ensemble cependant de cette ville singulière, sa position surtout dans le désert, en feront toujours un des lieux les plus curieux pour les voyageurs.

De Palmyre nous remontâmes vers Latakie pour visiter la côte de Syrie, l'intérieur du Liban, les belles vallées qui le coupent en différens sens, lieux célèbres dans l'Ecriture, et embellis encore par les monumens de tous les âges. A deux journées d'intervalle, on passe des cèdres de Salomon au monument gigantesque de Balbec et au palais merveilleux du prince des Druses. Balbec est supérieure à Palmyre en grandeur et en perfection de style : des colonnes de soixante pieds de haut, d'un seul bloc, y reposent sur des soubassemens de pierres plus grandes encore, et le palais de l'émir Béchir est peut-être ce qu'il y a de plus délicieux en architecture arabe. Le prince qui le fit élever a sous ses ordres cinquante mille chrétiens armés et quarante mille Druses; et, quoique à l'extérieur il observe la religion mahométane, il est chrétien, et son existence singulière et aventureuse rappelle le tems des Saladin et de Malech-Adel. De Balbec nous nous rendîmes à Damas, la ville la plus considérable et la plus belle de tout l'Orient, après la capitale. Nous couchâmes dans le couvent des Lazaristes : ces bons religieux sont la providence des voyageurs, et se soumettent toute l'année à une foule de privations pour être en état de les mieux recevoir. L'accueil que nous fit Salech, pacha de Damas, et les principaux seigneurs de cette ville, nous sauvèrent de l'usage reçu de quitter le turban blanc et de descendre de cheval dans les rues, humiliation à laquelle nous ne nous serions pas soumis, et dont nous espérons avoir affranchi les voyageurs. De Damas nous partîmes pour le Haouran, l'ancienne Décapolis, point le plus important de notre voyage, que Seetzen et Burckhardt ont décrit, mais dont ils n'avaient point dessiné les monumens. Au sortir de Damas, nous vîmes accourir à nous un chrétien du Liban, bel homme bien vêtu et portant des armes riches, mais harassé de fatigues; il avait fait six lieues de suite sans manger, à cause du carême. Il me remit une lettre en anglais.

« Vous allez faire un voyage dangereux : l'homme que je vous

»envoie est un des plus braves de la montagne ; il a l'ordre de »ne pas vous quitter un moment jusqu'au lieu où vous vous »embarquerez, et de m'apporter de vos nouvelles.

ESTHER STANHOPE[1]. »

Cette noble et aimable dame, nièce du célèbre Pitt, m'avait permis de passer quelques jours auprès d'elle dans sa solitude ; elle m'avait raconté ses aventures ; mais elle ne m'avait pas dit, ce qui eût été plus long, tout le bien qu'elle fait dans le pays ; les malheureux seuls nous en avaient instruit.

La province du Haouran est une grande plaine fertile, jadis couverte de villes considérables, et dont il reste beaucoup de monumens : nous rapportons quatre-vingts dessins ou plans des principaux, et surtout des villes de Canouhat, Souéda, Bostra, et plus loin, dans le désert de la mer Morte, Gerasa et Aman. Du Haouran, nous nous rendîmes à Jérusalem par Tibérias, Nazareth et Naplouse.

Nous avions passé la semaine-sainte à Rome l'année précédente ; nos dispositions avaient été faites de manière à nous trouver à la même époque à Jérusalem ; et, en effet, le contraste est intéressant à observer dans ces jours solennels entre ces deux grandes cités du monde chrétien ; il est tout à l'avantage de la ville éternelle. A Rome, les hommes et les monumens

[1] Cette intrépide voyageuse dont il a souvent été question dans les papiers publics, et qu'un esprit aventureux et chevaleresque a lancée jusqu'au fond des déserts de l'Arabie, paraît avoir établi pour toujours sa demeure dans les environs de Tyr et de la petite ville de Sidon. A une lieue et demie de cette dernière, elle a fait construire sur les fondemens et avec les matériaux d'un ancien monastère en ruines, la *villa* spacieuse qu'elle habite aujourd'hui. Il n'est point vrai, comme on l'a dit, qu'une tribu arabe des déserts de la Syrie l'avait choisie pour chef et qu'elle la gouvernait avec un pouvoir absolu. Mais la fortune lui a permis de satisfaire à ses goûts bienfaisans et à se créer une existence indépendante dans l'Orient. Les Turcs la respectent comme une dame du plus haut rang, et elle exerce une grande influence sur les pachas et les gouverneurs des environs. Son crédit a souvent été utile aux opprimés. Généreuse, hospitalière, elle possède cette trempe de caractère énergique, qui a le plus de prise sur les Orientaux. Les *Archives géographiques* du XIX[e] siècle, tom. 35, donnent des détails intéressans sur lady Esther Stanhope.

surpassent ou égalent au moins les souvenirs, tandis qu'à Jérusalem ils en sont de beaucoup au-dessous; ils les rapetissent, les déparent; on voudrait les en chasser. Le souverain pontife, entouré de son clergé et des fidèles accourus de tous les points de la terre, donnant sa bénédiction à la ville et au monde, *urbi et orbi*, du haut du plus grand monument élevé par le génie des hommes; cette foule immense prosternée dans le plus profond silence, tout cela porte un caractère de grandeur, de solennité qu'on ne trouve pas à Jérusalem... Il faut voir Rome dans toute sa pompe et Jérusalem dans toute sa solitude; il faut errer aux environs de cette ville, seul avec ses pensées, seul avec les événemens qu'elle retrace : alors on s'élève au-delà des siècles; on voit ces lieux tels qu'ils ont été; on contemple dans le rocher nu de la crèche le berceau du Christ et de la civilisation, et, dans la pierre du saint sépulcre, la leçon de tous les sacrifices, l'exemple de supporter tous les maux dans l'espoir de tous les biens.

Après avoir parcouru toute la Syrie, nous étions impatiens d'arriver à Jérusalem et nous traversions rapidement cette terre des Prophètes et des Apôtres, repassant dans notre esprit les singuliers contrastes qu'elle présente. Le désert d'Alep à Damas nous avait montré l'homme en proie à toutes les privations, mais consolé par l'indépendance; nous le trouvâmes à Damas, jouissant de tous les charmes de la vie, mais attristé par la servitude. Nous laissions derrière nous les merveilles de l'architecture antique dans les solitudes du Horan; la superbe Tyr, presque engloutie par les flots; enfin Thibériade, Jopé, Nazareth, ne conservant plus que leurs noms, lorsqu'un jour notre guide arabe, nous montrant de loin quelques masures qui s'élevaient à travers deux collines arides, s'écria : *Codus la Sainte* ! C'était Jérusalem.

On conçoit l'empressement que doit éprouver un voyageur à visiter les points importans de cette ville céleste, mais ce qui excite plus vivement encore son intérêt, c'est d'observer l'impression que les traditions ont laissées parmi tant d'hommes de différens pays et de différentes croyances, dans un lieu si propre à frapper leur imagination. Le chrétien est là près du berceau et du sépulcre du Christ, en présence des prodiges de l'an-

cienne et de la nouvelle loi; le Juif sort de son humiliation à la vue des ruines du temple, la gloire de ses ancêtres, et de la vallée de Josaphat, où reposent leurs cendres; le Musulman surtout, fier de dominer dans ces lieux célèbres, voit s'élever au-dessus d'eux le dôme d'une mosquée égale pour lui en sainteté, et supérieure en magnificence à la Caba de la Mecque; le philosophe enfin trouve ici de quoi méditer sur les arrêts du destin, qui a voulu placer dans un lieu aussi aride, dans un si obscur réduit, l'événement qui a changé la face du monde et la scène de ces mystères qu'on révère dans la foi, qu'on respecte encore dans le doute.

Arrivés à Jérusalem le mercredi de la semaine sainte, nous nous bornâmes pendant la journée du jeudi à parcourir la ville et les environs, car ici les lieux sont les monumens, et ils seraient plus solennels débarrassés des ornemens mesquins qui les déparent. Les événemens sont restés là plus grands que les hommes, et le sommet du Golgotha, dans ses nudités, paraît plus imposant que les constructions informes du Saint-Sépulcre qui le couvrent, édifice détruit et rebâti tant de fois, et qui n'a plus ni la richesse de la Basilique de Constantin, ni la régularité des églises modernes.

Il existe cependant à Jérusalem quelques monumens qui méritent un examen particulier sous les rapports de l'art : ce sont les tombeaux taillés dans le roc à l'orient de la ville et dans la vallée de Josaphat. Cette architecture græco-égyptienne ou plutôt syréenne, prend un rang particulier dans les arts depuis la découverte des ruines gigantesques de Pétra, dont elle semble le modèle. Ces monumens appartiennent à l'Égypte par la grandeur, et à la Grèce par le style; mais il leur manque à tous une condition essentielle, c'est de savoir à quel temps, à quel peuple ils appartiennent; pas un passage d'auteur ancien, pas une inscription ne donnent des notions justes à cet égard. Etrangères à l'histoire, ces immenses constructions semblent être un accident de la nature, soumis comme elle à quelques grandes commotions, et dont alors il ne resterait plus de trace; et pendant ce temps la plaine aride d'Ilion, chantée par Homère, le site à peine reconnaissable de Numance exciteront éternellement l'intérêt, parce que les ouvrages du génie sont les plus durables

des monuments, et les actions généreuses les plus chères au cœur, comme au souvenir des hommes.

Le Vendredi-Saint nous appela exclusivement aux cérémonies religieuses, et par une circonstance heureuse, la pâque des Grecs se trouvait cette année tomber le même jour que celle des Latins. Les premières cérémonies, et je dois le dire à l'avantage du culte catholique, les plus solennelles commencent le soir du vendredi par la procession des prêtres et de tous les chrétiens qui reconnaissent l'Église romaine autour du Saint-Sépulcre ; ce qu'ils appellent la nuit ténébreuse, *nox tenebrosa*. Toutes les lumières sont éteintes dans l'édifice, et ses longues nefs, ses différentes chapelles ne sont éclairées que par les cierges que portent les assistans. Les salles paraissent plus vastes, les voûtes plus élevées, le lieu plus auguste. A chacune des stations où s'arrête la procession, il est prononcé une sorte d'allocution en différentes langues ; la dernière est en arabe, et excite particulièrement l'attention de cette foule d'hommes accourus de tous les environs, et qu'on est étonné de voir dans leur costume oriental prosternés au pied de la croix. Ces cérémonies se prolongent fort avant dans la nuit ; sitôt qu'elles sont terminées, les Grecs et les Arméniens viennent à leur tour occuper l'église et se préparer à la cérémonie du feu sacré, pratiquée encore aujourd'hui telle qu'elle avait lieu il y a neuf cents ans.

Le culte grec, arménien et cophte, ne manque pas de dignité et d'éclat. Le riche costume des patriarches et des prêtres qui les suivent, leur aspect vénérable, leurs chants singuliers présentent une variété de scènes qu'on ne trouve réunies que dans ce lieu, et à cette époque ; mais il est une observation qui se présente toujours à la pensée au milieu de ces chants, de ces prières des différentes sectes chrétiennes : c'est la fatalité qui les renferme dans l'étroite enceinte d'une église, et qui veut qu'un culte répandu jusqu'aux contrées les plus lointaines du monde possède à peine quelques toises carrées d'espace au lieu de son origine, près du tombeau de son fondateur. A la porte même du Saint-Sépulcre, on trouve assis le gouverneur turc et les gens de sa suite, recevant le tribu des pélerins ; on n'entend dans les rues que la voix du Muezzin qui appelle les Musulmans à la prière,

et de tous côtés on ne peut échapper à la vue du croissant de la mosquée d'Omar.

Une curiosité bien naturelle, un sentiment bien vif s'emparent alors du voyageur, c'est le désir de pénétrer dans cette enceinte redoutable, dans cet édifice mystérieux construit sur le parvis d'un autre plus mystérieux encore, le temple de Salomon. Quelle fut donc notre satisfaction, de retour à notre logement, d'apprendre que notre drogman, M. Perry, avait obtenu d'un des gardiens de la mosquée de nous en procurer l'entrée pendant la nuit, à la faveur de notre costume turc, et en profitant du ramasan où les Turcs fatigués du jeûne de la journée, ne sortent guère de leur maison qu'après le coucher du soleil? Cet homme est mort depuis, ce qui nous permet de révéler le service qu'il nous rendit. Cette nouvelle qui nous mit d'abord dans l'enchantement, se présenta bientôt à moi dans toutes ses conséquences; il y a *peine de mort* pour tous les chrétiens qu'on aurait surpris dans ce lieu sacré, dont le grand-seigneur même ne peut accorder l'entrée. De terribles exemples avaient déjà eu lieu et en différens tems, aucun voyageur, à l'exception d'Ali-Bey, n'avait tenté d'y pénétrer. M. Bankes, voyageur anglais, y était entré un moment déguisé, et ayant à la porte un cheval pour se sauver; poursuivi jusqu'à Jaffa, il eut le bonheur de s'embarquer avant d'avoir été atteint; mais le couvent grec où il avait logé à Jérusalem fut mis à une forte amende à son sujet. Madame Belzoni s'y était glissée un moment pendant qu'on y faisait des réparations, mais elle n'avait pu en rapporter qu'un souvenir vague. Après quelques réflexions, je ne crus pas possible de laisser échapper une occasion semblable, qui pouvait fournir un des épisodes les plus intéressans de notre voyage, et surtout laisser aux jeunes gens qui m'accompagnaient une impression profonde. Que cherchent en effet les voyageurs? des émotions et des souvenirs; et ne sommes-nous pas partout sur ce point un peu voyageurs dans la vie? N'aimons-nous pas à nous rappeler les incidens aventureux de notre existence passée? l'histoire même n'est-elle pas le recueil des aventures des peuples, et lorsque quelques-uns d'entre eux cherchent au prix de tant de sacrifices une patrie, lorsque d'autres se lancent témérairement

peut-être dans la gloire ou dans la liberté, que font-ils autre chose que de s'abandonner à la plus enivrante comme à la plus noble des émotions?

Nous nous mîmes en route, bien armés, vers dix heures du soir : la nuit était obscure, et chaque fois que nous rencontrions un fanal, nous nous rangions de côté. Nous arrivâmes enfin à la porte du côté du nord, et au milieu d'un silence profond nous pénétrâmes jusqu'au parvis, sur lequel on monte par sept marches et qui domine tout l'espace.

Nous voici donc dans cette redoutable enceinte où déjà, du temps d'Israël, il fallait être purifié pour oser pénétrer. Nous voici dans le *Saint des saints* dont Salomon créa et chanta les merveilles, mais dont rien ne retrace plus la grandeur passée. La charrue a nivelé autrefois ces ruines, et les seuls débris qui restent de l'ancien temple sont de grandes assises de pierre qui servent de mur de soutènement au côté oriental du mont Moria, et qu'on suppose couvrir de vastes souterrains où personne n'a pénétré. Suivant les historiens arabes, les bâtimens de la mosquée actuelle occupent tout l'emplacement du temple. Phocas, qui écrivait au XIIe siècle, l'atteste également. En effet, bien que l'ancienne enceinte, telle qu'on peut l'établir d'après les passages de l'Ecriture et surtout les auteurs arabes, soit moins étendue que le parvis actuel de la mosquée, il faut calculer qu'elle devait l'être davantage en ajoutant aux deux cours des prêtres et des Israélites un espace vide que saint Jean, chargé, dit l'Ecriture, de mesurer le temple, ne devait point comprendre parce qu'il était abandonné aux Gentils, *quoniam datum est Gentibus*. L'ancien parvis, suivant les auteurs musulmans, avait 1563 pieds de long sur 930 de large, tandis que le nouveau a 1369 de long sur 845. Les quatre côtés de la mosquée sont orientés comme étaient ceux du temple; celui de l'est, également formé par la muraille de la ville, est suspendu sur le torrent de Cédron; celui du sud, attenant aujourd'hui au palais du gouverneur turc, est séparé également de la montagne de Sion par un ravin.

Il fallait que cet espace fût fort étendu, puisqu'il servit de forteresse, de dernier retranchement dans les deux siéges que soutint Jérusalem. On croirait en lisant les historiens des Croi-

sades, qu'ils ont copié le récit de Flavius Josephe lorsqu'il parle de cent mille Juifs massacrés dans l'enceinte du temple, et dont les cris retentissaient jusqu'aux montagnes voisines. Albuféda porte à soixante mille le nombre des Musulmans qui périrent dans la mosquée d'Omar. « Voulez-vous savoir, dit Godefroi de Bouillon dans une lettre au pape, ce qu'on a fait des ennemis, sachez que dans le portique de Salomon et dans le temple les nôtres ont eu du vil sang sarrasin jusqu'au frein de leurs chevaux. »

Du haut du parvis nous pûmes distinguer, malgré l'obscurité, l'ensemble des bâtimens entremêlés d'arbres et de plate-formes, et au milieu d'eux la fameuse mosquée de la Roche, dont le dôme élevé domine le parvis et toute la ville de Jérusalem. Avant d'y pénétrer, notre conducteur nous fit ôter nos babouches; et cet homme qui exposait sa vie et la nôtre, était surtout occupé de l'idée de ne point manquer au respect qu'il portait à ce lieu. Nous passâmes entre la mosquée et un bâtiment fort élégant à l'est; c'est un oratoire octogone et non point circulaire comme le porte le plan d'Ali-Bey : il est soutenu par douze colonnes d'une seule pièce de marbre rougeâtre. Entre les deux colonnes, vers le sud, est un renfoncement où on fait la prière. Ce lieu est nommé le *Mekkhemet-Daoud* ou tribunal de David, et est en grande vénération; de là nous passâmes au côté du sud du temple, et nous entrâmes sous un péristyle qui fait face à la maison du gouverneur. Ce péristyle est soutenu par huit colonnes, tant de vert antique que de marbre mélangé.

La mosquée est un édifice octogone dont chaque côté a soixante pieds de long. L'intérieur est composé de deux nefs et d'un dôme majestueux. La première nef est soutenue par seize colonnes et huit piliers du plus beau marbre brun; la seconde nef est composée de douze colonnes avec des chapiteaux variés, provenant sans doute de l'ancien temple d'Hérode. Cette enceinte renferme la roche sacrée qui occupe vraisemblablement la partie principale de l'ancien temple; car il paraît que détruit par Adrien l'édifice célèbre de Salomon et d'Hérode ne fut jamais reconstruit. Sous les empereurs d'Orient, le terrain qu'il comprenait était une dépendance de plusieurs églises. Il semble

même, d'après le témoignage d'Eutichius, patriarche d'Alexandrie, qu'il était abandonné et couvert d'immondices au moment de la prise de Jérusalem par les Sarrasins. A son entrée dans la ville, le calife Omar fit venir le patriarche Sophonibe, et lui demanda où était jadis le temple de Salomon et la roche sacrée dont Mahomet avait parlé; il s'y transporta avec les grands de sa cour. On fouilla le terrain, on écarta le fumier qui couvrait la roche, et Omar la nettoya avec son manteau; ses officiers l'imitèrent, et le jour même il jeta les fondemens de la mosquée actuelle. C'était, suivant les traditions arabes, sur cette roche que Jacob avait appuyé sa tête lorsqu'il vit l'échelle mystérieuse, et que Mahomet laissa l'empreinte de son pied lorsqu'il fut transporté par l'ange Gabriel de la Mecque à Jérusalem.

C'est sur cette même roche, dit Guillaume de Tyr, que s'assit l'ange exterminateur [1] lorsqu'il prononça l'anathême en punition du démembrement du peuple, et cette double tradition en a fait un objet de vénération pour tous les cultes. Pendant le tems de l'occupation de Jérusalem par les croisés, les pélerins enlevaient des morceaux de la roche pour les placer sur l'autel de leur paroisse. A la prise de Jérusalem, Saladin le fit laver avec de l'eau rose, et rétablit la mosquée dans l'état où elle se trouve aujourd'hui. Les Musulmans croient que c'est le lieu où les prières sont le plus agréables à Dieu, et que tous les prophètes, depuis la création du monde jusqu'à Mahomet, y sont venus prier.

Cette roche sort de terre sur un diamètre moyen d'environ trente pieds, en forme de segment de sphère. Sa surface est inégale, raboteuse, et dans sa forme naturelle; elle est entourée d'une grille, et à six pieds au-dessus flotte un large voile de satin vert et rouge. Notre guide, après nous avoir fait toucher l'empreinte du pied de Mahomet qui se trouve à la porte du sud-ouest, ouvrit à quelques pas de là une grille de fer, et nous fit descendre par onze degrés dans un caveau qui passe pour

[1] « On nous montra, dit M. Bankes, dans la relation de son voyage, le lieu où fut trouvé le crâne d'Adam, celui où Caïn tua Abel; suivant la tradition, le rocher du milieu passe pour celui sur lequel s'assit l'Ange, lorsqu'il arrêta la peste aux jours du roi David. » (*Journ. des voyages.*)

être plus sacré encore que le reste de la mosquée. C'est une sorte de chrypte comme dans les anciennes basiliques, mais plus resserrée et plus mystérieuse. « Lorsque je voulus pénétrer dans ce sanctuaire, dit un ancien auteur arabe, je craignis que la roche ne s'affaissât sous le poids de mes péchés, mais voyant que d'autres pélerins couverts d'iniquité y entraient et en sortaient sains et saufs, je risquai d'y pénétrer, et il ne m'arriva rien. » La tradition de ce bon arabe nous encouragea, et en effet nous pûmes comme lui et malgré nos péchés examiner tranquillement ce caveau.

Il est entièrement creusé dans la roche, dont on a laissé les pans coupés irrégulièrement et sans autre jour qu'une ouverture au sommet qui aboutit à la place où Mahomet, dit-on, fit sa prière. Il a seize pieds de long sur huit de large. A droite est un petit autel en marbre, couvert d'ornemens arabes, appelé le *Makan Souleiman* ou station de Salomon ; un autre semblable sur la gauche, sculpté différemment, appelé la station de David; enfin un renfoncement au nord forme une sorte de table qui s'appelle la station d'Elie. Une lampe éclaire ce sanctuaire, dont nous prîmes le plan ; nous en fîmes autant pour l'intérieur de la mosquée, à dix pieds de hauteur, car l'obscurité nous empêchait de distinguer la voûte du dôme.

L'intérieur de cet édifice, comme celui des mosquées en général, réunit la grandeur à la simplicité ; il inspire le recueillement, si propre à la nature du culte musulman, qui est grave, silencieux et sans ostentation. La prière, chez ces peuples, paraît être plutôt l'expression d'un sentiment que l'accomplissement d'un devoir. L'Arabe descend de son chameau au milieu du désert ; le Turc s'arrête sur la place publique pour prier, sans attirer l'attention ni la curiosité ; l'impiété, dans ce pays, serait un scandale sans que la ferveur y devînt pour cela un mérite ; il suffit d'avoir passé quelques heures dans une mosquée pour s'en convaincre. Le silence y règne ainsi que le recueillement ; quelques versets du Koran sur la puissance de Dieu, sur la résignation dans le malheur ou les devoirs de la charité, sont les seuls ornements des murs. Mais de toutes les mosquées que nous avons vues il n'en est aucune d'aussi intéressante que celle-ci : il y a quelque chose de singulier, de mystérieux dans

cette roche grossière entourée de portiques de marbre, de grilles dorées, de tapis de soie, et vénérée depuis tant de siècles ; richesse, élégance, grandeur, tout est réuni dans ce glorieux monument. Lorsque nous en sortîmes, la lune apparaissant au milieu des nuages éclaira toute l'enceinte et nous fit voir l'ensemble des bâtimens de la mosquée, les arcades des oratoires mêlés à des groupes d'arbres, et projetant de larges ombres sur les marbres des parvis. On aurait pu se croire au milieu de ces demeures enchantées décrites dans les contes arabes. Ce prestige ne dura pour nous qu'un moment, car notre guide, saisi de frayeur, nous entraînait vers la porte de l'enceinte. Sitôt que nous l'eûmes franchie et que nous nous trouvâmes hors de tout danger, nous nous arrêtâmes un moment pour recueillir nos idées, heureux d'avoir pu pénétrer dans ce lieu si redoutable, plus heureux encore d'en être sortis.

ALEXANDRE DELABORDE. (*Voyage au Levant.*)



Voyages.

LE MONT SAINT-BERNARD.

Une foule de voyageurs ont fait le tour de l'Europe sans rassembler autant de sensations diverses que deux jours de ma vie m'en ont procurées. La puissance des impressions résulte surtout de la variété des objets, de la succession d'effets opposés que leur rapprochement rend extraordinaires. On peut parcourir une partie de la circonférence de la terre dans des circonstances données, et avec une habile combinaison de précautions, sans s'imaginer qu'on change de climat. Il est mille fois plus piquant de se précipiter de minute en minute dans tous les accidens d'une autre nature, d'un autre univers. C'est ce qui arrive au voyageur des montagnes.

Nous partîmes de Martigny le 19 août, à cinq heures du matin. A peine a-t-on quitté la grande vallée du Rhône, qu'on s'élève par une route très-large et très-bien faite, que dominent des rochers frappés de larges feuillets de mica, comme d'une décoration spéculaire préparée pour les fêtes publiques, au premier degré du Mont-Géant. Le hameau de la Valette conserve quelques fourneaux construits autrefois, et dès long-tems abandonnés pour l'exploitation du cuivre et du plomb. Le premier monument qu'offre le mont Saint-Bernard, est celui d'une cupidité trompée dans ses espérances, au milieu de tous les trésors qui pouvaient les flatter; le dernier est celui d'une charité invariable dans ses sacrifices, au milieu de toutes les épreuves et de tous les obstacles qui devaient rebuter son courage.

Il y a plus d'une demi-lieue de hauteur en ligne perpendiculaire entre les derniers efforts de l'industrie et les derniers triomphes de l'humanité.

Une demi-lieue plus loin que la Valette, on trouve les dernières vignes, et en faisant quelques pas de plus, les derniers noyers. Rien de plus imposant, de plus triste, et cependant de plus doux, que les aspects de la Drance, qui coule profondément dans son lit étroit sous une double et superbe tenture latérale de melèzes, de pins de bouleaux. Ce tableau qu'Appelle consacre à Neptune et qu'il suspendit aux rivages de la mer, n'était qu'un tableau ; ici, c'est la nature dans toute sa grandeur, dans toute sa sublimité, la végétation près de finir et plus belle qu'elle n'a jamais été nulle part ; car il est du caractère des choses essentiellement belles de s'embellir encore de l'approche du moment qui nous les ravit : Voyez les fleuves à leur embouchure, le soleil à son couchant, et l'homme de bien à sa mort.

Le village de Saint-Branchier est remarquable par l'inclinaison immense d'une montagne qui se penche sur lui, et dont l'œil effrayé attend la chute. Je frémis de penser qu'au moment où j'écris, elle doit être tombée, si je ne me suis pas trompé sur son horrible déclivité ; la montagne opposée, contre le pied de laquelle Saint-Branchier est appliqué comme une découpure, est dominée par un petit ermitage qui a l'air d'être placé en vigie au-dessus du village pour le préserver de ce péril assidu, éternel, et je ne serais pas étonné qu'un peintre inspiré des tems intermédiaires eut représenté le saint solitaire, agenouillé devant sa demeure presque inaccessible, et soutenant d'une main que Dieu a investie de sa puissance, le rocher qui menace toujours sans crouler jamais.

La première partie de la route de Saint-Branchier à Orsière est pénible. C'est une de ces voies droites et ardues qui étonnent moins dans les Alpes que leurs sentiers gracieux et leurs riantes vallées. Orsière, dont les amateurs d'origines verbales ne seront pas embarrassés d'expliquer le nom, est un petit bourg que recommande l'antiquité de sa jolie église romane. Presque toutes celles qui parent le mont Saint-Bernard de leurs flèches élancées ont le même caractère; il est évident que la fondation

de Saint-Bernard de Menthon ne tarda pas à rallier autour d'elle de petites colonies chrétiennes qui remplacèrent peu à peu les établissemens du paganisme, dont la montagne présente encore des vestiges. De quelque siècle, de quelque pays, de quelque religion qu'il fût, l'homme n'a pu se soustraire à l'idée du Dieu tout-puissant, dans ces régions aériennes qui appartiennent plus au ciel qu'à la terre.

Avant d'arriver à Liddes, après avoir cotoyé long-tems de hauts rochers calcaires à plans verticaux et brillans, d'un aspect très-bizarre, on distingue au fond de la vallée, sur le bord du torrent dont on occupe alors la droite, un village que ses habitans n'ont pu parvenir à cacher tout-à-fait dans cet abîme. On connaît même son nom, il s'appelle Drance, comme les eaux qui arrosent ses tristes rivages, et qui ont probablement déterminé la station de bateliers, de pêcheurs et de bûcherons, qui se reposent dans ce domaine des inondations et des avalanches, sur la foi de la Providence et de saint Bernard.

Liddes est le gîte ordinaire des voyageurs. Les chars ne vont pas plus loin...

Après une demi-heure de marche, on arrive à une ville, ou plutôt à une rue longue, rapide, tortueuse, qu'on appelle le bourg Saint-Pierre, et qui aboutit à un pont jeté sur la Drance, de Valsorey, car le nom de Drance paraît, dans le pays, générique pour les torrens. L'aspect du précipice où celui-ci va tomber, a quelque chose de terrible, et la tradition commune le rend encore plus imposant. Bonaparte avait fait conduire un mulet sur la route étroite qui serpente au-dessus de ces abîmes, et il s'élançait sur lui avec cette audace qui ne connaissait pas plus la résistance que le péril. Le sauvage coursier, volontaire et mutin, comme ses pareils, se révolta contre l'autorité de cet homme qui venait d'imposer si facilement le frein du pouvoir à une grande nation éprise de l'indépendance. Bonaparte fit un faux pas et allait disparaître, quand un guide intrépide le saisit, et le retint par ses vêtemens, suspendu au-dessus des plages profondes de la Drance de Valsorey. De quelles circonstances inaperçues dépendent le plus souvent ces périodes de gloire dont l'histoire s'empare avec tant d'orgueil! Que devenait le monde, si un accident vulgaire avait brisé, à la première maille, le vaste

rézeau dont son maître futur se préparait à l'envelopper ! A quel autre bras la providence aurait-elle confié la force de châtier les nations et les rois, et de relever les autels et les trônes ? Mais elle ne lui avait pas donné en vain le mont Saint-Bernard pour marche-pied, et elle ne plaça cette première embûche devant ses pas que pour mieux manifester son appui ; car le règne passager de ce héros choisi parmi les trésors de sa puissance et de sa colère, était le seul moyen de salut qu'elle eût laissé alors à la société. Si elle n'avait pas pourvu son cœur de volonté et sa main de vigueur, cette tourbe inopinément chrétienne, qui arbore si complaisamment aujourd'hui[1] les insignes de la religion florissante, danserait encore sur les ruines des temples autour de la croix abattue.

Le *Prou* est un grand pâturage, terminé par une longue, large et triste vallée, qu'on appelle le sommet du *Prou*, et que domine à gauche le glacier de *Ménoue*. Devant le voyageur s'ouvre une route dont le nom parle plus intelligiblement à notre orgueil national. On la nomme *Marengo*. Le sommet du *Prou* se compose de débris entraînés par les avalanches et par les torrens, entre lesquels percent à peine encore quelques fleurs pâles qui se penchent sur leurs tiges affaiblies. Les guides prétendent que le nom de cette vallée lui a été donné par allusion à un vieil adverbe français, parce que les hommes et les animaux répugnent à monter plus haut. C'est en effet à peu de distance au-delà que la nature commence à être frappée d'agonie....

Encore quelques pas, et à vos pieds s'étend la neige des siècles; et un petit bruit vous annonce le lac, murmurant faiblement sous sa voûte de glace. Du point que vous occupez s'épanchent deux torrens, dont le premier va tomber dans l'Adriatique, et le second dans la Méditerranée. Vos yeux peuvent s'étendre, d'un côté, sur l'horizon des anciens, voilà le monde de Périclès et de César ; de l'autre, sur l'horizon des modernes, voilà le monde de François I[er] et de Napoléon. Vous n'êtes pas loin du *plan* de

[1] Cette phrase aurait pu être prophétique ; car peu de tems après que l'auteur écrivait ces lignes, nous avons vu de nouveau cette tourbe *danser sur les ruines des temples et des croix abattues.* (*Note du R.*)

Jupiter, vous touchez au couvent de Saint-Bernard. Le rayon d'un quart de lieue peut faire passer sous vos regards toutes les solennités de la Religion, de la nature et de l'histoire. Vous êtes arrivé en même tems à la plus haute habitation de la terre ancienne, et à la source des méditations la plus féconde qui soit ouverte à l'homme. Si vous n'éprouvez ici aucune sensation nouvelle, n'en cherchez désormais nulle part.

C'est ici l'ordre de mes impressions, mais je me suis arrêté au-dessous de la brusque avenue du couvent, pour récapituler celles qui avaient échappé à mon crayon. La contrée que je parcours depuis une demi-heure s'appelle la *Vallée de la mort*; elle est dominée par le *Mont-Mort*; et tout ce qu'elle embrasse, appartient à la mort, même ce qui annonce les œuvres et la demeure de l'homme. Des deux bâtimens que j'ai laissés sur ma droite, l'un porte le nom d'hôpital parce qu'il offre un abri et des alimens provisoires aux voyageurs égarés; l'autre, celui du tombeau, parce que c'est là que prennent place tous les ans les corps de ceux de ces infortunés qu'une cruelle fatalité a dérobés aux recherches des charitables religieux. Ils y sont disposé avec une sorte d'ordre, comme une halte de pélerins qui se seraient endormis en priant; et le premier sentiment qu'ils inspirent est la crainte de troubler leur repos, car rien dans leur aspect n'effraie les sens des horribles symptômes de la décomposition. Ici la nature n'a plus de force pour conserver la vie, mais elle n'en a plus pour détruire les formes. Jamais le sommeil de ces Epiménides chrétiens ne sera violé par la faim profane des bêtes de proie; jamais le ver du sépulcre ne filera la chrysolide funèbre sous leurs vêtemens, et quand l'ange de la résurrection viendra les éveiller, il n'aura qu'une âme à leur rendre. La vanité qui ne veut pas mourir toute entière, la piété des épouses, des enfans, des amis, qui aspire à conserver tout ce que le trépas lui laisse des objets qu'elle a aimés, n'ont pas besoin au mont Saint-Bernard du secret des Guanches et des Egyptiens. Le cadavre est une momie qui sort toute faite des mains de la mort.

Il semble qu'on ait dit tout ce qu'il est possible de dire sur les touchans caractères de l'hospitalité au couvent du mont Saint-Bernard; on n'a peut-être pas dit assez combien elle

est simple, naturelle, égale pour tous. Ailleurs on la reçoit comme un bienfait, là on en jouit comme d'un droit. Les religieux paraissent appelés comme les étrangers au partage d'un bien qui appartient à tous, et qu'ils ne doivent eux-mêmes goûter qu'en passant. Il n'est que trop vrai qu'aucun d'eux ne le possèdera long-tems dans cette atmosphère qui dévore si rapidement la vie [1]. Les uns mourront jeunes, liés à leurs périlleux devoirs, avec une héroïque obstination; les autres, avertis à

[1] Nous croyons devoir rapporter ici l'hommage qu'un écrivain protestant rend à la sublime charité de ce couvent : « Tandis qu'auprès d'un bon feu, je questionnais le supérieur du couvent, les religieux hospitaliers étaient allés remplir leurs devoirs de circonstance, ou plutôt exercer leurs vertus de tous les jours : chacun avait pris son poste de dévoûment, dans ces thermopyles glaciales, non pour y repousser des ennemis, mais pour y tendre une main secourable aux voyageurs perdus, de tout rang et de toute nation, de tout culte, et même aux animaux chargés de leur bagage. Quelques-uns de ces sublimes solitaires gravissaient les pyramides de granit qui bordent le chemin, pour y découvrir un convoi dans la détresse, et pour répondre aux cris de secours; d'autres frayaient le sentier enseveli sous la neige fraichement tombée, au risque de se perdre eux-mêmes dans les précipices; tous bravant le froid, les avalanches, le danger de s'égarer, presque aveuglés par les tourbillons de neige, et prêtant une oreille attentive au moindre bruit qui leur rappelait la voix humaine.

Leur intrépidité égale leur vigilance; aucun malheureux ne les appelle en vain ; ils le retirent étouffé sous les débris des avalanches, ils le raniment agonisant de froid et de terreur, ils le transportent sur les bras, tandis que leurs pieds glissent sur la glace ou plongent dans les neiges : la nuit, le jour, voilà leur ministère. Leur pieuse sollicitude veille sur l'humanité, dans ces lieux maudits de la nature, où ils présentent le spectacle habituel d'un héroïsme qui ne sera jamais célébré par nos flatteurs.

Compagnons intelligens des courses de leurs maîtres, des dogues bienfaisans vont à la piste des malheureux ; ils dévancent leurs guides, et le sont eux-mêmes : à la voix de ces fidèles auxiliaires, le voyageur transi reprend l'espérance, il suit leurs vestiges toujours sûrs. Lorsque les éboulemens de neige, aussi prompts que l'éclair, engloutissent un passager, les dogues du Saint-Bernard le découvrent sous l'abîme, et y conduisent les religieux qui retirent le cadavre, et souvent le rendent à la vie. »

MALLET DU PAN.

tems par un dépérissement infaillible, iront vaquer dans la plaine aux soins de la quête ou au ministère de la parole. J'avoue au reste que je m'étais fait une idée plus juste de la majestueuse grandeur du mont Saint-Bernard que de l'ineffable bonté de ses pieux solitaires. J'étais parti muni de lettres de recommandation auxquelles j'attachais beaucoup de prix, et je fus interrompu à la première parole : qu'importaient mon nom et ma position dans la société ? n'étais-je pas homme et voyageur ?

Il y a certainement peu de scènes plus extraordinaires que celle que présente le banquet hospitalier du couvent. C'est à douze cent cinquante toises au-dessus de la mer qu'est placée la salle du festin : une table servie avec abondance, avec propreté, avec une sorte de recherche, réunit des convives de tous les pays, de tous les états, de toutes les religions, assurés du même accueil, autour de mets variés dont il a fallu s'approvisionner à grands frais ; car j'ai déjà dit que rien de ce qui est à l'usage de la vie ne croît et n'existe au sommet du mont Saint-Bernard. Les poissons des températures les plus rigoureuses sont morts dans son lac glacé ; les plantes de la constitution la plus robuste ont péri sous les vitraux préservateurs, sur le terreau nourricier apporté de la vallée. Cette année même la gelée du 5 août a détruit la dernière espérance de cette végétation artificielle ; et ces essais d'une industrie impuissante à tromper la nature, ne se renouvelleront peut-être plus.

L'église est plus ornée, et puisqu'il faut se servir de cette expression, plus jolie qu'on n'oserait le désirer ou le craindre dans ces austères solitudes où la grandeur de Dieu apparaît revêtue de tant de majesté et de terreur ; mais nous approchons de l'Italie, et le goût de ce peuple amoureux d'images et de décorations commence à se trahir dans ses édifices. Celui-ci n'a de digne d'être vu que le monument du général Desaix ; mais la terre entière ne possède pas un monument historique plus remarquable par sa position. On dirait que la providence a voulu marquer le point culminant de nos succès et de notre gloire en y laissant un tombeau.

Ce n'était pas à moi qu'il appartenait de décrire l'effet imposant et sublime des cérémonies religieuses dans le temple le

plus rapproché du séjour du Seigneur que les hommes lui aient jamais élevé. Cette tâche facile pour le génie, et que je tenterais en vain, a été remplie plusieurs fois. Je ne mettrai point mes inspirations à la place de celles des muses chrétiennes, à qui il a été donné de célébrer la religion en termes si magnifiques, et je me contenterai de me prosterner derrière elle, « au bruit des » concerts de l'autel, qui dans les hautes régions où ils sont formés, » semblent partir du premier degré de cette échelle harmonieuse » des vierges, des confesseurs et des anges, qui aboutit à travers » toutes les profondeurs du ciel au pied du Saint des saints. »

J'ai quitté mes hôtes le 28 août après l'office. La nuit avait été froide et orageuse, et trois pieds de neige me cachaient la trace du chemin. Au bas du *Prou*, ce n'était plus qu'un givre fondu et grisâtre qui paraissait à peine sur la vallée comme une couche de sable, c'était de la pluie au bourg Saint-Pierre. A Liddes, le ciel s'éclaircissait, le soleil brillait entre quelques nues paresseuses qui gagnaient l'horizon ; les plantes, courbées sous des gouttes pesantes, témoignaient seules qu'il avait plu. Près d'Orsière, on voyait les paysans chargés de leur faulx, descendre dans la profonde vallée de la Drance pour y reprendre le travail de la saison. Les vignobles qui revêtent le pied de la montagne après Lavalette, montraient les plus riches apparences. Quelques raisins mieux exposés que les autres commençaient à *varier* ; on moissonnait dans la plaine. La nature se jouait ainsi à faire tourner devant moi le mobile miroir à quatre facettes, où se peignent les quatre saisons, et à me prodiguer dans un jour toutes les sensations d'une année, trop rapide sans doute, mais la plus délicieuse de ma vie : ma femme et ma fille étaient avec moi.

CHARLES NODIER.



Herméneutique sacrée.

AUTHENTICITÉ DES LIVRES SAINTS.

Que Moïse a réellement existé. — Age du Pentateuque, et de la langue dans laquelle il fut écrit. — Archéologie du Pentateuque. — Erreurs au sujet de l'ancienneté du Pentateuque. — Sujet général de cet ouvrage. — Moïse en est l'auteur. — Défense de Moïse, comme auteur du Pentateuque.

La citation que nous avons faite dans le dernier numéro des *Annales* d'un chapitre de l'*Herméneutique sacrée* de M. Janssens, aura fait sentir à nos lecteurs l'utilité de cet important ouvrage et son but comme traitant des preuves de la Religion. Ce sujet rentrant essentiellement dans celui auquel les *Annales* sont exclusivement consacrées, nous croyons devoir faire connaître l'*Herméneutique sacrée*, en continuant à citer les morceaux qui sont plus particulièrement du domaine des *Annales*. Nous transcrivons aujourd'hui une grande partie du chap. III, relatif à l'authenticité des livres saints.

Que Moïse a réellement existé.

Personne, avant le XVIIIe siècle, ne s'était avisé de révoquer en doute l'existence de Moïse, chef et législateur du peuple d'Israël. Le savant Huet s'était persuadé que la mythologie des Gentils n'était que l'Écriture sainte considérablement altérée, et que tous les dieux du paganisme n'étaient que Moïse lui-même

présenté sous différentes formes. Il croyait avoir reconnu le caractère et les actions de ce législateur, non-seulement dans les dieux de l'Egypte, tels qu'Osiris, Sérapis, Bacchus, etc., mais même dans les divinités des Grecs et des Romains, comme Esculape, Apollon, Prométhée, Pan, etc.

Ce singulier système fournit à Voltaire l'occasion de nier jusqu'à l'existence même de Moïse.

Nous trouvons, disoit avec sa légèreté ordinaire l'auteur de la *Philosophie de l'Histoire*, nous trouvons tous les caractères de Moïse dans le Bacchus des Arabes : or ce personnage n'est qu'une pure fiction : donc il en est de même de Moïse; futile argument qui a été répété dans une foule de libelles, et peut être mis à côté de ce sophisme. L'histoire des Juifs est le fondement de la mythologie païenne ; or cette mythologie est fausse ; donc aussi l'histoire des Juifs. Mais de ce que la fable a été construite et entée sur l'histoire, il ne s'ensuit pas assurément que l'histoire soit fausse.

L'existence de Moïse est démontrée non-seulement par ses propres écrits, par la tradition et par le témoignage d'un peuple entier, d'un peuple nombreux, le peuple juif, mais aussi par les témoignages des nations païennes, ennemies des Juifs, telles que les Egyptiens, les Phéniciens, les Assyriens, les Grecs et les Romains. On trouve ces témoignages dans Flav. Josèphe, *contre Appion;* dans Tatien, discours *contre les Grecs ;* dans Origène, *Apologie contre Celse ;* dans Eusèbe de Césarée, *Préparation évangélique;* dans saint Cyrille, *contre Julien*, etc., etc.

Parmi ceux qui ont parlé de Moïse, nous citerons en particulier Tacite (*Annales*, liv. V, ch. v), Dion Cassius (*Hist.*, liv. XXXVII, ch. xxxvii), Justin (liv. XXXVI), Pline (*Hist. Nat.*, liv. XXX, chap. i), et Juvénal, dans ces deux vers de sa satire xiv :

Judaicum ediscunt, et servant, et metuunt jus,
Tradidit arcano quodcumque volumine Moses.

On trouvera, dans la *Démonstration évangélique* de Huet, et dans la *Vérité de la Religion chrétienne* de Grotius, les noms d'un grand nombre de docteurs profanes qui ont fait mention de Moïse.

Si un tel concours de témoignages pouvait nous tromper, c'en serait fait de la vérité historique, et nous en serions réduits à un pyrrhonisme universel sur tout ce qui est histoire. Les Chinois, à plus forte raison, n'auraient jamais eu de *Confucius*, les Perses de *Zoroastre*, les Indiens de *Beass-Muni Gautam*, et autres Brames à qui ils doivent leurs livres et leurs lois ; les Musulmans douteraient avec raison qu'il y eût jamais eu un *Mahomet*, puisque les témoignages qui attestent l'existence de ces personnages ne peuvent être comparés, ni pour le nombre ni pour le poids, à ceux qui militent en faveur de l'existence de Moïse.

De l'âge du Pentateuque, et de la langue dans laquelle il fut écrit.

Pentateuque vient des mots grecs πέντε, *cinq*, et τεῦχος, *livre* ; il a été ainsi appelé à cause des cinq livres qu'il contient, et qui sont la *Genèse*, l'*Exode*, le *Lévitique*, les *Nombres*, le *Deutéronome*. Les Juifs désignent ces cinq livres par le seul mot *Thora*, qui signifie *loi*.

Le Pentateuque fut écrit dans l'idiome hébraïque pur, et terminé avant la fin de l'an 2553 de la création du monde, époque de la mort de Moïse. On lit en effet dans le Deutéronome (xxxi, ℣. 9-13 et ℣. 24-26), que peu de temps avant sa mort il remit cet ouvrage aux prêtres et aux anciens du peuple, en leur ordonnant de le déposer dans le sancturaire, près de l'arche d'alliance.

Le livre de la Genèse est cité comme déjà connu dans les quatre livres suivans, et le Deutéronome suppose déjà terminés les quatre livres qui le précèdent. Il est donc évident que Moïse écrivit d'abord la Genèse, et, en dernier lieu, le Deutéronome.

Archéologie du Pentateuque.

Richard Simon[1] suppose que Moïse n'écrivit que les lois du Pentateuque, mais que, pour les parties *historiques*, il laissa à des *scribes*, ou *notaires publics*, qui avaient le titre de *prophètes*, le soin de les rédiger. Mais les argumens par lesquels R. Simon

[1] *Hist. crit. du V. T.*, liv. I, ch. II.

entreprend de justifier sa conjecture, d'après Fl. Josèphe, les Rabbins et les Pères, ne prouvent point ce qu'il avance; on peut même dire que, pour un fait de ce genre, qui remonte à un temps si éloigné de celui où ces auteurs ont vécu, on peut douter de leur témoignage.

Moïse, qui, dans le Pentateuque, fait si souvent mention des juges et des généalogies des Juifs, n'aurait pas manqué de parler de ces notaires prophètes, s'ils eussent existé; et en supposant que, pendant la première année de la sortie d'Egypte, la multiplicité des affaires ne lui ait pas laissé le tems de rédiger les livres historiques, moins occupé dans le cours des années suivntes, il aurait pu lui-même se livrer à ce travail. On lit même dans les Nombres (XXXII, ỳ. 2) que Moïse fit la description de plusieurs campemens des Israélites, sujet qui appartient certainement à l'histoire [1].

[1] L'opinion de R. Simon est extrêmement hardie, pour ne rien dire de plus. Il suffit d'en exposer les principes, pour qu'on voie tout ce qu'elle a de dangereux : « En supposant, dit le critique téméraire (*Hist. crit. du* » *V. T.*, lib. I, ch. I). ces écrivains publics, on leur attribuera ce qui » regarde l'histoire de ces livres, et à Moïse tout ce qui appartient aux lois » et ordonnances; et c'est ce que l'Ecriture nomme la loi de Moïse. Ainsi, » l'on pourra dire en ce sens là, que tout le Pentateuque est véritablement » de Moïse, parce que ceux qui ont fait le recueil vivaient de son tems, et » qu'ils ne l'ont fait que par son ordre. »

Il dit ailleurs (ch. II) : « Nous distinguerons dans les cinq livres de la » loi ce qui a été écrit par Moïse, d'avec ce qui a été écrit par les prophè- » tes ou écrivains publics. On attribuera à Moïse les commandemens et les » ordonnances qu'il donna au peuple; au lieu qu'on pourra faire auteurs » de la plus grande partie de l'histoire ces mêmes écrivains publics. » Enfin il ajoute (ch. VII): « Au reste, pour ce qui regarde les livres de Moïse » tels qu'ils sont aujourd'hui dans le recueil que nous en avons, les ad- » ditions qui ont été faites aux anciens actes empêchent que nous ne dis- » cernions ce qui est véritablement de lui d'avec ce qui a été ajouté par » ceux qui lui ont succédé ou par les auteurs du dernier recueil. De plus, » cette compilation n'étant qu'un abrégé des anciens mémoires, on ne » peut pas assurer que les généalogies y soient contenues dans toute leur » étendue. »

De ces principes de R. Simon, il résulte 1° que Moïse n'est point l'auteur de la plus grande partie du Pentateuque, puisqu'elle est historique,

Les différences de style, les transpositions et les répétitions qui se rencontrent dans la Genèse, ne prouvent rien autre chose, sinon que Moïse, pour la partie archéologique de la Genèse, s'est servi de *documens extrêmement anciens*, qu'il a combinés et coordonnés par l'inspiration et avec l'assistance du Saint-Esprit, et en s'imposant un respect religieux pour les sources auxquelles il puisait. L'opinion que nous examinons, émise pour la première fois par J. Astruc, en 1753, et défendue par presque tous les exégètes modernes, tels que Brentano, Jahn, Guénée, Eichhorn, Ilgen, etc., a pour fondement :

1° Les titres de divers documens que relate la Genèse (II, ℣. 4; V, ℣. 1; VI, ℣. 9; X, ℣. 1; XI, ℣. 10 et 27);

2° Les changemens de style que l'on remarque dans le texte original, du moins jusqu'à l'histoire de Joseph, et qui n'ont pas le caractère mosaïque;

3° La différence du langage, qui, dans les premiers documens cités, est pauvre et dur, et qui, dans les suivans, commence à montrer de la richesse et de l'élégance;

4° L'extrême brièveté de certaines narrations, et la diffusion de quelques autres, quoique le sujet n'en soit pas plus important, telles que l'histoire de Lamech (Gen., IV, ℣. 23, 24), des Géants (VI. ℣. 4), du Déluge (VI, ℣. 7, 8 et 9), de Nemrod (X, ℣. 8-10), etc., qui font supposer que Moïse prit ces différens événemens, tels qu'ils étaient racontés, les uns d'une manière laconique, et les autres avec prolixité. Si, pour tous les faits

à moins qu'on ne lui attribue l'ouvrage des écrivains de son tems, comme le fait R. Simon, ce qui ne pourrait être soutenu sans ridicule; car, qui voudrait attribuer aux rois et aux princes tous les registres publics qui se font de leur tems et par leurs ordres? 2° que nous ne savons réellement pas ce qui est l'ouvrage de Moïse, puisque nous ne saurions discerner ce qui est de lui, d'avec ce qui a été ajouté aux livres qui portent son nom. Il y a bien peu de différence, comme on le voit, entre le système de R. Simon et celui de Hobbes, Lapéreire et Spinosa. Ceux-ci ont soutenu que Moïse n'était point l'auteur du Pentateuque; R. Simon veut bien lui en accorder une très-petite portion, et encore ne sait-il trop laquelle; 3° que la véracité et l'authenticité du Pentateuque dépendent de ces écrivains publics, inspiration qui n'est appuyée sur aucune preuve solide, ce qui est fort dangereux pour la Religion.

qu'il rapporte, il n'avait eu pour guide que la révélation ou la tradition, on ne trouverait pas tant de brièveté d'un côté, et de l'autre une telle diffusion;

5° Un grand nombre de répétitions, telles que celles qui sont relatives à la création (Gen., I et II), celles de la généalogie de Seth et d'Enos (IV, ℣. 25, 26, et V, ℣. 3-6), des enfans de Noé (V, ℣. 31, et VI, ℣. 10), etc.;

6° Tout le chapitre premier, où Dieu, dont le nom revient à chaque verset, n'est jamais appelé *Jéhovah*, mais toujours *Elohim*, tandis que dans les autres chapitres, jusqu'à la fin du quatrième, Dieu n'est jamais appelé *Elohim*, mais constamment *Jéhovah* ou *Jéhovah-Elohim*;

7° L'impossibilité où aurait été Moïse de puiser dans la seule tradition orale les paroles mêmes des personnages, qu'il rapporte textuellement, les généalogies, les noms des choses, ceux des personnes, des lieux, etc.

Moïse paraît avoir laissé presque intacts ces divers documens, comme l'indiquent les différens styles qu'il a conservés, les titres, les termes vieillis, etc. On pourrait croire, toutefois, qu'il a fait quelques suppressions, si l'on en juge par le chapitre II, qui ne présente en quelque sorte qu'un supplément à sa première cosmogonie, tandis qu'il en annonce une nouvelle dans le ℣. 4.

Il est vraisemblable que ces documens, qui forment pour ainsi dire le tissu de la Genèse, remontaient à l'antiquité la plus reculée; ce qui semble le prouver, c'est la manière en quelque sorte matérielle dont les choses abstraites sont présentées, pour les accommoder à la faible portée d'intelligence des hommes de ces tems, encore plongés dans la plus grossière ignorance; de là, sans doute, tant de locutions *anthropologiques*, si l'on peut parler ainsi, comme lorsqu'il est dit (Gen., I, ℣. 3, 26; VI, ℣. 6), que Dieu *se repentit* d'avoir fait l'homme; ou (XI, ℣. 5) que Dieu *descendit* pour voir la ville et la tour de Babel [1].

[1] Les critiques modernes ont adopté beaucoup trop légèrement l'opinion de M. Astruc. Ils auraient dû penser que la Genèse est la parole de Dieu aussi bien que les autres parties de l'Ecriture, et qu'elle a été par conséquent écrite sous l'inspiration du Saint-Esprit. Or, si la Genèse n'est

Erreurs au sujet de l'ancienneté du Pentateuque.

Spinosa fut le premier qui osa nier que Moïse fût l'auteur du Pentateuque. Les incrédules de notre temps, sans avoir pris la peine de peser les preuves de l'ancienneté de ce livre, et sans en avoir donné aucune à l'appui des paradoxes qu'ils se contentent de répéter du ton de l'inspiration, ont soutenu que le Pentateuque, bien qu'il soit sous le nom de Moïse, était l'ouvrage d'Esdras, qui florissait après la captivité de Babylone; assertion des plus futiles et des plus gratuites, comme on va le voir :

1° Dans le premier chapitre de Josué (℣. 7-8) il est déjà fait mention du Pentateuque : « Observez et accomplissez, y est-il » dit, toute la loi que mon serviteur Moïse vous a prescrite;..... » que le livre de cette loi soit continuellement en votre bou- » che. »

qu'une simple compilation de deux ou trois mémoires plus anciens, qui rapportaient les mêmes faits, et que Moïse a cru devoir réunir ensemble par morceaux, en les insérant en entier, comme le soutient M. Astruc, comment pourra-t-on dire que ce livre est inspiré, qu'il est la parole de Dieu? car, pour revendiquer justement l'inspiration en sa faveur, il faudrait que les différentes parties dont il est composé eussent été inspirées elles-mêmes, c'est-à-dire que leurs auteurs fussent des hommes inspirés de Dieu ; mais, interrogé sur ce point, M. Astruc répond qu'il ne sait pas quels sont ces auteurs; il conjecture même qu'il y a plusieurs de ces mémoires que Moïse a pu recevoir des nations voisines des Hébreux et étrangères à ce peuple. C'est évidemment déclarer que la Genèse, qui n'est que l'assemblage de différens morceaux pris de ces mémoires anciens, n'est pas plus inspirée que ces divers fragmens; c'est déclarer en un mot qu'elle n'est pas inspirée, ou que son inspiration est incertaine. Et si on objecte que Moïse a été inspiré pour compiler ces mémoires, et assisté par l'Esprit saint pour n'en pas choisir de faux, et que cela suffit pour assurer l'inspiration à son ouvrage, nous répondrons que les parties compilées n'en seront pas moins un ouvrage purement humain, puisque Moïse, en se bornant uniquement à les copier et à les unir ensemble, n'a pas pu faire qu'elles n'eussent pour auteurs des hommes, qui pour la plupart ne faisaient point partie du peuple de Dieu, et que par conséquent elles ne sont pas plus la parole de Dieu, que les vers des poètes profanes cités par S. Paul.

2° Il n'y a pas un seul des livres postérieurs au Pentateuque où il ne soit souvent parlé de la loi de Moïse, et où l'on ne rapporte d'après lui un grand nombre de faits ; c'est pourquoi, si Esdras, ou tout autre, avait composé le Pentateuque, il aurait dû également composer tous les autres livres historiques, prophétiques, etc., postérieurs à celui-là. Mais à qui persuadera-t-on que tant d'ouvrages si différens, et de génie et de style, puissent être l'œuvre d'un seul et même homme [1] ?

Quelques critiques ont prétendu que le Pentateuque était une compilation faite du tems de David, ou pendant la captivité de Babylone sur les lois de Moïse, seul ouvrage qui fût de lui, sur la tradition orale, sur des cantiques, des fragmens historiques, des inscriptions hiéroglyphiques et des documens publics expliqués et interprétés d'une manière absolument conjecturale. Nous allons voir combien tout cela est faux.

Lorsque Salmanasar, successeur de Teglathphalasar au trône d'Assyrie, et prédécesseur de Sennachérib, après avoir renversé la ville de Samarie, l'an du monde 3283, sous le règne d'Osée, eut emmené en esclavage les dix tribus d'Israël qui composaient le royaume d'Israël et de Samarie, et lorsqu'il eut envoyé à Samarie, pour remplacer les Israélites captifs, des Cuthéens et des Babyloniens (IV, Rois, ℣. 17), ces nouveaux habitans, plongés dans les ténèbres de l'idolâtrie, se trouvant en proie aux attaques continuelles des lions qui infestaient le pays de Samarie, le roi d'Assyrie, c'est-à-dire, selon toute apparence, Assaradon, successeur de Sennachérib, leur envoya un prêtre tiré des dix tribus captives, pour leur enseigner la loi de Moïse (IV, Rois, ℣. 17). Ce prêtre apporta le Pentateuque à ces peuples, appelés depuis *Samaritains*, et les instruisit (*ibid.*) dans la loi de Moïse. Donc, le Pentateuque existait 730 ans après la mort de Moïse, puisque les Juifs le possédaient à l'époque où ils furent emmenés en esclavage ; d'où il suit qu'ils l'avaient aussi au tems de leur premier roi, Jéroboam.

En effet, lorsque Roboam, fils et successeur de Salomon, eut annoncé aux Juifs assemblés à Sichem, qu'il fallait qu'ils s'attendissent à être traités plus rudement que jamais, une sédi-

[1] Voyez *Hoocke. Princip. Relig. Nat. et Rev.*

tion s'éleva ; les deux seules tribus de Juda et de Benjamin lui demeurèrent fidèles, et les dix autres élurent pour leur roi Jéroboam (III, Rois, XII). Dès ce moment ce prince mit tout en œuvre pour inspirer aux dix tribus qui composaient le royaume d'Israël, un éloignement insurmontable pour les deux autres, afin d'affermir d'autant mieux son autorité encore nouvelle. Il établit le culte des veaux d'or contre la loi positive de Moïse ; il construisit des temples sur les hauts lieux, de peur que les Israélites n'allassent au temple de Jérusalem et ne vinssent à se réunir au royaume de Juda (III, Rois, XII). Or, si le Pentateuque n'eût été autre chose que la compilation dont on parle, et non pas en son entier l'ouvrage de Moïse, est-ce que le souvenir de son origine eût été perdu à cette époque ? Est-ce qu'il ne se serait pas trouvé des vieillards de quatre-vingts ou quatre-vingt-dix ans, ayant entendu parler de cette compilation faite une cinquantaine d'années auparavant, sous le règne de David? Jéroboam, pour élever, comme il le voulait, entre ses sujets et ceux du royaume de Juda, un mur de séparation encore plus fort, ne se serait-il pas empressé de distraire dans le Pentateuque les seules lois de Moïse, de toutes celles qu'on aurait pu y avoir introduites, et de dire que celles-là seules étaient obligatoires pour les Israélites? Comment n'eût-il pas fait disparaître tout ce qui, dans l'Exode, par exemple, a rapport au culte du veau d'or, et par conséquent une condamnation évidente et directe du culte qu'il venait de rétablir ? Or, Jéroboam ne fit rien de tout cela : d'où il suit que le Pentateuque était commun aux Israélites et à ceux du royaume de Juda, et qu'on n'avait pas le plus léger soupçon de la compilation dont il s'agit. Donc, le Pentateuque, 476 ans après la mort de Moïse, était dans toutes ses parties sans exception, reçu et regardé comme l'œuvre de Moïse.

Passons maintenant au tems qui s'est écoulé entre Jéroboam et Moïse. On sera convaincu que cette compilation n'a pas pu se faire davantage pendant cet espace de tems, si l'on veut se rappeler que l'on gardait dans le sanctuaire le manuscrit autographe de Moïse, et qu'il en existait un grand nombre de copies entre les mains des prêtres et des laïques, particulièrement entre les mains des juges ; or, si quelqu'un s'était imaginé de

vouloir y substituer la compilation en question, il n'aurait pas manqué d'en résulter, parmi les Hébreux, ennemis déclarés de toute innovation, des mouvemens et des disputes dont la mémoire se serait propagée jusqu'à la postérité la plus reculée.

Mais les caractères intrinsèques du Pentateuque démontrent que l'auteur et le livre furent contemporains; en effet, les lois entremêlées aux histoires du peuple hébreu, rapportées successivement et au fur et à mesure qu'elles étaient données ; ces lois répétées de tems à autre, parfois étendues ou rendues plus claires par des développemens ; les notions de géographie, de physique et de statistique de ces siècles aujourd'hui si loin de nous; le style et maint autre indice annoncent d'une manière frappante l'âge de l'écrivain et celui du livre (℣. 86-89).

Sujet général du Pentateuque.

Le Pentateuque embrasse généralement tout ce que Dieu a fait depuis la création d'Adam jusqu'à la mort de Moïse, pour instituer, conserver et propager la vraie religion. Les premières histoires qu'il présente préparent les voies à la législation mosaïque, la partie la plus considérable du Pentateuque.

Pour faire voir l'ineptie de tout ce que les incrédules, les déistes et les sectateurs de la religion naturelle, ont débité contre la doctrine de Moïse, il suffira d'exposer quelques traits de cette doctrine, 1° sur Dieu et sur ses attributs; 2° sur le culte qu'on doit rendre à Dieu seul ; 3° sur la morale.

1° Moïse, d'accord sur ce point avec la raison même, enseigne l'existence d'un seul Dieu : « Ecoute, Israël : le Seigneur » notre Dieu est le seul et unique Seigneur. » (Deut., VI, ℣. 4.) Il définit l'essence de Dieu d'une manière sublime, en le faisant parler lui-même : « JE SUIS CELUI QUI EST » (Exod., III, ℣. 14).

Dans un langage non moins sublime, il peint la toute-puissance de Dieu. Dieu dit : « Que la lumière se fasse, et la lumière se fit. » (Gen., ℣. 1, 3.) « On voit, dit Longin, (*De sublim.* c. IX) » en citant ce passage, que le législateur des Juifs avait bien » conçu la grandeur et la puissance de Dieu, et il s'exprime dans » toute sa dignité au commencement de ses lois. »

2° Il veut que l'amour, la crainte, la confiance et le dévoue-

ment à Dieu soit le fondement du culte divin : « Vous aimerez le » Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme » et de toutes vos forces (Deut., v, ℣. 5). Israël, qu'est-ce que » le Seigneur votre Dieu demande de vous, sinon que vous » craigniez le Seigneur votre Dieu, que vous marchiez dans ses » voies ; que vous l'aimiez, que vous serviez le Seigneur votre » Dieu (Deut., v. ℣. 12)? Je suis le Seigneur votre Dieu qui vous » ai tirés de l'Egypte, de ce séjour de servitude ; vous n'aurez » point en ma présence de dieux étrangers » (Deut. v, ℣. 6 et 7).

3° Voici quelques-uns de ses préceptes de morale : « Honorez » votre père et votre mère, selon que le Seigneur votre Dieu vous » l'a ordonné, afin que vous viviez long-tems, et que vous soyez » heureux » (Deut., v, ℣. 16).

« Si un de vos frères tombe dans la pauvreté, vous n'endur- » cirez point votre cœur, et ne resserrerez point votre main » (Deut., xv, ℣. 7).

« Vous ne tuerez point. Vous ne commettrez point de forni- » cations. Vous ne déroberez point. Vous ne porterez point de » faux témoignage contre votre prochain. Vous ne désirerez point » la maison de votre prochain; vous ne désirerez point sa femme » (Exod., xx, ℣. 13-17).

Qu'on nous montre, parmi les philosophes païens, celui qui a jamais enseigné une semblable morale (n. 68-71).

Le Pentateuque nous présente des prophéties et des miracles qu'on ne peut révoquer en doute, et par lesquels Moïse a prouvé sa mission divine.

I. *Les Prophéties.* Il prédit aux Israélites qui murmuraient contre lui et contre Aaron, qu'aucun d'eux ne verrait la terre de Chanaan, excepté Caleb et Josué, prédiction qui s'accomplit de point en point, puisqu'au dénombrement des Hébreux, dans la plaine de Moab, il ne s'en trouve aucun, à l'exception de Caleb et de Josué, qui eût été compris dans le dénombrement fait par Moïse et Aaron, dans le désert de Sinaï (Nombr., xxvi, ℣. 64, 65).

Une des plus fameuses prophéties est celle de Moïse (Deut., xxviii) sur la destinée réservée aux Juifs. Il leur annonce toutes les bénédictions, tous les genres de prospérités, s'ils demeurent fidèles à Dieu, mais tous les maux, tous les fléaux à la fois, s'ils

lui sont infidèles : prédiction qui ne cessa de s'accomplir au pied de la lettre. « Le Seigneur fera venir d'un pays reculé et des » extrémités de la terre un peuple qui fondra sur vous comme » un aigle fond sur sa proie, et dont vous ne pourrez entendre la » langue; un peuple fier et insolent, qui ne sera touché ni de » respect pour les vieillards, ni de pitié pour les plus petits en- » fans..... jusqu'à ce qu'il vous détruise entièrement. Il vous ré- » duira en poudre dans toutes vos villes; et vos murailles si fortes » et si élevées, où vous avez mis votre confiance, tomberont dans » toute *l'étendue* de votre pays..... Vous mangerez le fruit de » votre ventre, et la chair de vos fils et de vos filles..... tant sera » grande l'extrémité de misère où vos ennemis vous auront ré- » duits » (Deut., XXVIII, ℣. 49-53).

Cette terrible prophétie s'accomplit, 1° dans le siége de Samarie par Benadad, roi d'Assyrie, et sous le règne de Joram, roi d'Israël, ou autrement de Samarie; la famine y fut si grande, qu'une femme mangea son propre enfant (IV, Rois, ℣. 6); 2° au siége de Jérusalem, sous Nabuchodonosor (Baruch. II); 3° au sac de Jérusalem, sous Titus. Il faut lire dans Flav. Josèphe (*de Bell. Jud.*, lib. VII, cap. VII) avec quelle déplorable fidélité l'événement répondit à cette prophétie de Moïse; une femme du premier rang, appelée *Marie*, tua son enfant, le fit rôtir et le mangea. Plus d'un million d'individus périrent pendant le siége et au moment de la destruction de la ville, tant par le fer que par la famine et par la peste. Les Juifs, qui restèrent au nombre de 97,000, furent mis en vente comme de vils esclaves, et donnés pour quelques oboles; dispersés dans tout l'univers avec les autres Hébreux, jamais ils n'ont pu se réunir de nouveau en corps de nation.

II. *Les miracles.* Au nombre des miracles de Moïse, rapportés au Pentateuque, sont, 1° les dix plaies d'Egypte; 2° le passage de la mer Rouge; 3° cette pluie de manne, qui dura quarante ans; elle tombait chaque jour avant le lever du soleil, et se corrompait dès le lendemain, excepté le jour du sabbat (Exode, XVI).

Après avoir exposé le sujet général du Pentateuque, nous allons donner en peu de mots une idée du sujet particulier de chacun des livres qu'il contient.

Sujet de la Genèse.

Ce premier livre du Pentateuque, en hébreu *Berêschith*, c'est-à-dire *commencement*, en grec Γένεσις, *origine*, est ainsi appelé, parce que l'auteur y décrit le *commencement* ou l'*origine* du monde.

Il contient, du chapitre I au chapitre V inclusivement, la création du monde et celle d'Adam et d Eve ; l'histoire de leur innocence, de leur félicité, de leur chute et de leur punition ; le tableau des générations depuis Adam jusqu'à Noé, et la corruption de l'ancien monde.

Du chapitre VI au chapitre XI, l'auteur nous donne l'histoire du déluge, celle de Noé, souche du monde renouvelé, la construction de la tour de Babel, la dispersion des peuples et la série des générations, depuis Noé jusqu'à Abraham.

Du chapitre XII au chapitre XXVI, nous trouvons la vocation d'Abraham, père du peuple de Dieu, son histoire, les promesses qui lui sont faites, la loi de la circoncision, la destruction des cinq villes, l'histoire d'Isaac, les promesses que Dieu lui fait, et la suite de l'histoire d'Abraham.

Enfin, du chapitre XXVII au chapitre L, la Genèse nous offre l'histoire de Jacob et les promesses à lui faites, l'énumération des fils d'Edom et d'Esaü, père des Iduméens, l'histoire du patriarche Joseph, l'émigration de la famille de Jacob en Egypte, les bénédictions prophétiques données par Jacob à ses douze fils et aux deux fils de Joseph ; et le Messie est annoncé. Ainsi la Genèse, dans ses cinquante chapitres embrasse deux mille six cent trente-six années.

C'est au chap. XLIX, ℣. 8-12, que se trouve la grande prophétie relative au Messie, qui doit sortir de la tribu de Juda.

Sujet de l'Exode.

Dans ce livre, appelé en hébreu *Veêlle Schemoth*[1], en grec Ἔξοδος, ou *sortie*, sont rapportés l'esclavage des Israélites en

[1] C'est-à-dire, *or*, *voici les noms*. Ce livre, en effet, commence par le dénombrement des Israélites qui étaient allés en Egypte.

Egypte, la naissance et la vie de Moïse, les dix plaies d'Egypte, la délivrance des Hébreux, que Moïse fait sortir d'Egypte, le passage de la mer Rouge, la manne du désert, la loi donnée sur le mont Sinaï, la construction du tabernacle et la description de tout ce qui en compose la décoration et le mobilier Les quarante chapitres de l'Exode contiennent cent quarante-cinq années de l'histoire des Juifs, depuis la mort de Joseph jusqu'à la seconde année de leur sortie d'Egypte.

Sujet du Lévitique.

Ce livre en hébreu *Vayyikarâ* [1], en grec Λευϊτικόν, et en latin *Leviticus*, tire son nom de celui de la tribu de *Lévi*, pour laquelle il fut rédigé. Les ving-sept chapitres du Lévitique contiennent les lois que doivent observer les prêtres et les lévites, de leur ordre et de leur ministère, des sacrifices qu'ils doivent offrir et des fêtes qu'ils doivent célébrer.

Sujet des Nombres.

Dans le quatrième livre de Moïse, appelé en hébreu *Vayyedabber* [2], en grec Ἀριθμοί, en latin *Numeri*, Nombres, sont dénombrés les guerriers d'Israël, les premiers nés et les lévites. Ce livre renferme les lois données aux Hébreux et leur histoire dans le désert. Ses trente-six chapitres embrassent environ trente-neuf ans, savoir, depuis la seconde année de la sortie d'Egypte jusqu'à la fin des quarante ans de séjour des Hébreux dans le désert.

Les chapitres XXII, XXIII et XXIV, sont l'histoire de Balaam, appelé par Balac *roi des Moabites*, pour maudire les Israélites, et qui, au contraire, les bénit et prédit leur prospérité future.

Balaam dit, chapitre XXIV, ℣. 17 : « Une étoile sortira de Ja» cob, et un rejeton s'élèvera d'Israël, et il frappera les chefs de » Moab ; il ruinera tous les enfans de Seth. » Onkelos et Jonathan, le rabbin Maimonides, et d'autres ont appliqué ce passage au Messie ; c'est aussi ce qu'ont fait les Chrétiens.

[1] C'est-à-dire, *et il appela*. Ce sont les premiers mots de ce livre, qui commence effectivement ainsi : *Dieu appela Moïse, et lui parla*, etc.

[2] C'est-à-dire, *et il parla*. Le premier et la plupart des chapitres de ce livre commencent par ces mots : *Alors Dieu parla à Moïse*, etc.

Au chapitre XXII, ỳ. 28, il est rapporté que l'ânesse de Balaam parla. Cet endroit a donné lieu à plusieurs interprétations : 1° quelques commentateurs pensent, mais à tort, que tout ce que l'ânesse de Balaam est supposée avoir dit, n'est autre chose qu'un rêve du prophète son maître; 2° c'est encore à tort que d'autres critiques plus modernes croient que le discours de l'ânesse est un conte que Balaam fit aux Moabites, et que Moïse n'avait appris ce qu'il rapporte de l'ânesse que des Moabites eux-mêmes; 3° mais le plus grand nombre tient pour certain que l'ânesse a réellement parlé. C'est évidemment le sentiment de S. Pierre (IIe Ép., v. 11, 15 et 16).

Toute cette histoire est un sujet de risée pour les incrédules; mais il n'est pas plus indigne de Dieu d'accorder la parole à un animal, que de faire entendre à quelqu'un une voix à travers les airs, ou d'employer un instrument ou un signe quelconque pour manifester sa volonté aux hommes.

Quand même Balaam aurait été un impie, un avare, un fourbe; quand même les Juifs l'auraient tué comme tel (Nombr. XXI, ỳ. 8, Jos., XIII, ỳ 23), est-ce une raison pour que Dieu n'ait pas pu se servir de lui pour faire connaître aux nations voisines l'affection qu'il portait aux Juifs, et leur annoncer l'existence d'un seul Dieu? Et quand il serait vrai que Moïse eût appris des Moabites ce qu'il rapporte de Balaam, on devrait en conclure qu'apparemment il n'avait pas le plus léger doute sur ce qu'ils avaient dit à ce sujet, puisqu'il n'a pas balancé à l'insérer comme vrai dans son histoire. Donc, un fait qui a paru digne de foi à Moïse, ne doit pas nous sembler indigne de notre propre croyance.

Sujet du Deutéronome.

Le cinquième livre de Moïse, intitulé en hébreu *Ell'e Haddebârim*[1], en grec Δευτερονόμιον, en latin *Deuteronomium*, c'est-à-dire, *seconde loi*, contient, dans ses trente-quatre chapitres, une répétition des lois déjà connues, plusieurs lois nouvelles, et quelques explications des anciennes. Cette seconde loi fut pu-

[1] C'est-à-dire *voici les paroles*. Tel est le commencement de ce livre.

bliée par Moïse un peu avant sa mort, qui arriva l'an du monde 2553.

Après cet exposé, nous allons aborder diverses questions relatives aux livres de Moïse.

Moïse est l'auteur du Pentateuque.

I. Que Moïse soit l'auteur du Pentateuque, c'est ce dont les caractères intrinsèques de cet ouvrage ne permettent pas de douter; ils prouvent d'une manière claire et évidente, 1° que l'auteur a été élevé en Egypte, contrée fameuse alors par l'éclat dont y brillaient les sciences et les arts; en effet, les lois du Pentateuque, données aux Israélites, tantôt sont semblables aux lois des Egyptiens, tantôt leur sont opposées. L'auteur prend tour à-tour le style et le ton de l'historien, de l'orateur, du poète, du législateur; son langage devient véhément ou tempéré, suivant la diversité des sujets qu'il traite, et partout on reconnaît l'homme initié en Egypte à tous les secrets des sciences et des arts.

2° Ces caractères intrinsèques du Pentateuque sont une preuve non moins frappante que l'auteur était hébreu, et qu'il a eu, tant en Arabie qu'en Egypte, des relations habituelles avec les descendans d'Abraham. Tout le démontre en effet, et l'histoire des premiers tems du peuple hébreu, et les documens les plus anciens de cette histoire qu'il insère dans son ouvrage, et les connaissances qu'il développe sur les Edomites, les Ismaélites et les autres peuples voisins des Israélites, et la langue hébraïque, peut-être la plus ancienne de toutes, l'idiome national des Hébreux, qu'il emploie dans toute sa pureté; enfin ses soins, sa sollicitude, son amour et son zèle ardent pour le salut de ce peuple. Les caractères seuls du Pentateuque suffisent donc pour démontrer qu'il ne peut appartenir qu'à un auteur tel que les historiens profanes de l'antiquité et une tradition constante nous présentent Moïse, chef et législateur des Hébreux.

II. L'auteur du Pentateuque est tout entier occupé d'événemens personnels à Moïse; il parle, il écrit à un peuple placé dans des circonstances qui ne peuvent convenir qu'aux Hébreux de ce siècle; ses discours et sa conduite, sa politique et

ses sentimens, sont exclusivement ceux du chef des Hébreux. L'homme à la fois chef, législateur et historien, pouvait seul choisir et disposer comme il le fait les matériaux qui composent son ouvrage. Il montre enfin qu'il s'est rendu familiers les dogmes, la morale, la politique, la physique, la philosophie, l'histoire, tant des Juifs et des Egyptiens que des autres peuples, non-seulement du siècle où il vivait, mais aussi des âges précédens. Et même, en plusieurs endroits, dans la contexture même du discours, sans changer ni de style, ni d'idiome, ni de caractère, l'auteur fait entendre clairement qu'il n'est autre que Moïse lui-même, comme au chap. XVII, ℣. 14 de l'Exode, au chap. XXXI, ℣. 24 du Deutéronome, et dans beaucoup d'autres passages.

III. Au chap. XVII de l'Exode, ℣. 14, Dieu ordonne à Moïse d'écrire dans *le livre* (ainsi déterminément indiqué) les perfidies des Amalécites, la guerre qu'il a eu à soutenir contre eux, et leur future destruction. Dans le même livre (XXIV, ℣. 4, 7; et XXXIV, ℣. 27), il est dit clairement que Moïse a écrit, non-seulement les lois, mais encore les diverses apparitions de Dieu, et par conséquent la partie historique du Pentateuque. Au chap. XXXIII, ℣. 1 et 2 des Nombres, on dit que Moïse a décrit les campemens des Hébreux dans l'Arabie-Pétrée, et l'on trouve dans le Deutéronome (XXXI, ℣. 25) que Moïse a réuni dans un livre toutes les ordonnances de la loi, etc., etc.; preuves plus que suffisantes que Moïse est l'auteur du Pentateuque.

Cet ouvrage, Moïse l'avait remis aux prêtres, aux lévites et aux grands de la nation; il leur avait ordonné de le déposer dans un édifice public, dans le lieu le plus saint, dans le sanctuaire; tous les sept ans on le lisait au peuple assemblé: les prêtres, les lévites, les juges, etc., en possédaient des copies; il était donc impossible ou qu'il se perdît, ou qu'on en altérât le fonds, la partie essentielle. Tant de raisons doivent donc anéantir complètement tout soupçon que le Pentateuque, aujourd'hui existant, ne soit qu'une compilation faite d'après les lois de Moïse et d'antiques monumens.

IV. Ceux qui nient que Moïse soit l'auteur du Pentateuque, doivent être nécessairement atteints d'un pyrrhonisme universel pour tout ce qui appartient à l'histoire; ils rejettent apparem-

ment tous les témoignages des livres saints des Hébreux postérieurs au Pentateuque, qui, non-seulement attribuent cet ouvrage à Moïse, mais encore y prennent littéralement une infinité de faits. Ils en sont réduits à dire que le peuple hébreu n'a jamais connu son législateur, et que non-seulement les écrivains juifs, mais tout ce qu'il y a de plus anciens auteurs, et même les plus grands ennemis des Juifs, tels qu'Apion, Celse, Porphyre, l'empereur Julien et autres jusqu'à Jésus-Christ lui-même et aux Apôtres, étaient dans un aveuglement complet, et dans la plus profonde erreur, quand ils ont donné Moïse pour l'auteur de la loi judaïque.

A plus forte raison devront-ils contester à Jules César ses *Commentaires*, à Homère l'*Iliade*, à Horace ses *Odes*, à Virgile son *Enéide*, à Flav. Josèphe ses *Antiquités judaïques*, etc., puisqu'on ne saurait fournir, pour justifier les titres de ces auteurs, ou même ceux d'aucun auteur connu, ni un plus grand nombre de témoignages pris dans les écrivains des différens siècles, ni des caractères intrinsèques plus décisifs que toutes les preuves du même genre qui militent en faveur de Moïse; en un mot, il n'y a plus rien de certain dans aucune histoire.

N. B. Le chapitre XXXIV du Deutéronome, où sont rapportées la mort et la sépulture de Moïse, appartient au livre de Josué; il suffit de comparer les versets 1 et 12 pour s'assurer que ce chapitre n'est point de Moïse [1]; et même le chapitre XXXIII, qui commence par ces mots : « Voici la bénédiction que Moïse, homme » de Dieu, donna aux enfans d'Israël avant sa mort, » paraît être plutôt le commencement du livre de Josué [2]. Autrefois les livres saints étaient le plus ordinairement sans titres et sans sommaires; ils se suivaient sans aucune division par sections; c'est du XIIIe siècle que date leur distribution actuelle par chapitre, arrangement adopté à l'occasion des *Concordances* auxquelles on commençait alors à travailler.

Les noms chaldéens de *Ninive*, *Dan*, *Hébron*, *Babel*, etc., qui

[1] JAHN, *Introd. in L. S. V. T.* partie 1e, sect. 1e, § X. — BOSSUET, *Disc. sur l'hist. univ.*, part. II, ch. XXVIII. — BERGIER, *Dict. théolog.*, art. Deut. D. CALMET, *Comment. sur le Deut.*, chap. 1, v. 1.

[2] JAHN, *ib.* — EICHHORN, *apud Brentanno comment. in Deut.*, cap. 1, v. 1.

n'existaient pas encore au tems de Moïse, ont été substitués, comme plus connus, à des noms anciens et tombés en désuétude, par Esdras ou par l'auteur du canon des Juifs, ou par quelque autre; peut-être, dans les premiers tems, ont-ils été seulement mis en marge par forme d'éclaircissement, puis définitivement insérés au texte à la place des anciens noms, qui n'étaient plus en usage. Ces circonstances et autres semblables sont, comme l'observe Stattler, plutôt propres à confirmer qu'à infirmer l'authenticité du Pentateuque; en effet, l'imposteur qui aurait entrepris de fabriquer le Pentateuque, tâche pour laquelle il lui aurait fallu un savoir, une prudence et une finesse plus qu'ordinaires, n'aurait pas été assez maladroit pour se trahir par cette sorte d'anticipation.

Défense de Moïse, comme auteur du Pentateuque.

Mais, 1°, disent les incrédules, du tems de Moïse il n'existait ni papier ou parchemin, ni caractères alphabétiques; on se bornait à graver sur la pierre des figures hiéroglyphiques, destinées à rappeler la substance des choses; ainsi Moïse n'a pu rédiger le Pentateuque par écrit.

2° Moïse, au milieu d'un désert stérile, parmi les Hébreux, dénués de tout, n'aurait jamais pu trouver de quoi faire un livre.

3° L'auteur du Pentateuque rapporte, dans le plus minutieux détail, toutes les circonstances relatives à des localités voisines de l'Euphrate: or, Moïse n'étant jamais allé dans ce pays, ne pouvait avoir connaissance de tous ces détails géographiques.

4° L'auteur du Pentateuque parle de Moïse à la troisième personne: donc cet auteur et Moïse n'étaient pas le même personnage.

5° Différens passages du Pentateuque contiennent de pompeux éloges de Moïse, et la modestie ne permet pas ordinairement à un auteur de se louer ainsi lui-même.

Réponses. 1° Il n'est pas vrai de dire qu'il n'y eût pas de caractères alphabétique du tems de Moïse: les historiens de l'antiquité attestent que les anciens se servaient d'un stylet ou poinçon, ou d'un pinceau, pour écrire leur histoire sur des tablettes de bois, quelquefois enduites de cire, ou sur des écorces, de

grandes feuilles d'arbres, du papyrus d'Egypte, des peaux d'animaux de diverses étoffes, etc. Au lieu d'encre, ils employaient du noir de fumée, du charbon, le suc de certaines plantes, et même des couleurs. On n'a, du reste, aucune donnée sur le procédé dont en particulier Moïse a pu faire usage.

2° Quant à la pauvreté des Hébreux, les incrédules devraient se rappeler qu'ils entrèrent dans le désert chargés des dépouilles des Egyptiens; qu'ils eurent des métaux, des peaux, etc., pour construire le tabernacle, et qu'ainsi Moïse n'a pu manquer des objets nécessaires pour écrire le Pentateuque.

3° Moïse pouvait tenir ces notions géographiques et topographiques, non-seulement des voyageurs, mais de son aïeul, qui avait vécu avec les enfans de Jacob dans la Mésopotamie, où coule l'Euphrate.

4° Xénophon, Jules César, Procope et Fl. Josèphe, dans leurs ouvrages, parlent aussi d'eux-mêmes à la troisième personne; quelqu'un s'avisera-t-il d'en conclure qu'ils n'en soient pas les auteurs?

5° N'est-il pas possible qu'un historien juif ait ajouté aux écrits de Moïse quelques éloges du législateur de sa nation [1], sans qu'il s'en suive que Moïse ne soit pas l'auteur du Pentateuque? Ces éloges, d'ailleurs, sont rares; ils n'excèdent pas les bornes de la modestie, et il ne serait nullement étonnant qu'ils fussent de Moïse lui-même.

[1] Voyez WIEST, *Démonst. relig. christ.* § CLXIII.

Ordres religieux.

RÉSURRECTION DE L'ORDRE DES BÉNÉDICTINS EN FRANCE [1].

Catholiques ! nous venons vous annoncer une grande joie. Les jours d'opprobre vont cesser pour nous. L'esprit divin a de nouveau soufflé sur cette noble terre de France ; et cette portion si riche, si pure de l'Eglise, va resplendir d'un nouvel éclat. Voici que le sacerdoce va reprendre son rang dans la société moderne. Alors que l'univers gémissait étouffé sous la tyrannie romaine, le premier il jeta le cri de liberté, le premier il proclama la dignité de l'homme et il s'avança d'un pas ferme, à travers les haines et le martyre, à l'affranchissement et à la civilisation des peuples. Lui seul, au moyen âge, arracha le monde à la fureur des Barbares et à la nuit ténébreuse qui menaçait de l'ensevelir. Et voici encore que de nos jours des prêtres au cœur généreux, aux vastes pensées, brûlans de foi, d'espérance et de charité, ont entendu le cri de détresse poussé par la science, qui périt chétive et flétrie depuis qu'un honteux divorce a été consommé entre elle et la foi. Ils ont voulu rendre à l'homme de prière un asile où on pût en paix servir son Dieu; à l'âme triste et désenchantée des illusions de la terre, une retraite où elle pût abriter et calmer les orages de son cœur ; aux peuples souffrans de la faim, de la misère, des consolateurs et une providence qui ne manque jamais ; à l'homme de travail, un désert à défricher, ou l'ombre de la croix au pied de laquelle

[1] Voyez plus bas le Prospectus pour la Souscription.

ses recherches et ses conceptions profondes ne seront point troublées ; ils ont voulu enfin offrir à la société menacée d'une subversion mortelle, un coin de terre où les idées d'ordre, de paix et de civilisation ne pussent point périr. L'ordre si célèbre et tant regretté des Bénédictins va renaître de ses ruines, et de nouveau enfanter au milieu de nous ces prodiges de foi, d'érudition et de vertus qui durant douze siècles ont été l'honneur de l'Eglise. Dans la province si chrétienne du Maine, sur les bords de la Sarthe, à une légère distance de la jolie petite ville de Sablé, l'antique prieuré de Solêmes vient d'être arraché au marteau des vandales, et rendu à l'étude et à la prière. Honneur au saint zèle de ces prêtres! la France contemporaine leur devra une des plus belles pages de son histoire.

Catholiques! à l'insulte et au sarcasme on a osé mêler la calomnie. On nous a jeté à la face que notre foi était morte, et on n'a pas craint de nous proclamer ennemis de la science et du progrès, nous les disciples de celui qui fut la lumière du monde: *Ille autem erat lux mundi.* (Joan. c. 1.) Nos cœurs se sont indignés de tant d'injustice, et de nos rangs se sont levés deux hommes à la puissante parole (MM. de la Mennais et Bautain), et ils ont relevé le gant, et ils ont prouvé au monde ce que pouvait encore la foi dans la vertu de la croix. Voici que les nouveaux enfans de saint Benoît se lèvent à leur tour pour venger notre cause et marcher à l'œuvre de la régénération.

Il n'est pas bon que l'homme soit seul, surtout pour adorer Dieu. Le chrétien a besoin de mêler ses effusions d'amour et d'espérance à celles de ses frères. Il a besoin aussi d'unir ses efforts, ses méditations, ses veilles laborieuses aux travaux de ceux qui partagent ses pensées et sa foi. Aussi voyez ce qui se passe autour de nous! comme tout languit et se meurt dans l'isolement! La philosophie profane confesse son impuissance. Pas un de ces sages d'hier qui ait fondé une doctrine, formé un disciple pour continuer son œuvre. La littérature, épuisée de caprices et d'immoralité, désespérée d'elle-même comme ces jeunes hommes décrépits qui se réfugient dans le suicide quand ils ont dévoré leur printemps. L'histoire, après avoir remué, assemblé, disposé de vastes matériaux, succombe de lassitude, et renonce à en soulever le poids. Babel est sous nos yeux : les ou-

vriers, confondus de ne plus s'entendre, ont abandonné leur tâche. Quelques-uns encore, çà et là taillent des blocs isolés, dressent ou cisèlent dans le désert une colonne perdue; tous attendent l'idée-mère qui seule peut se saisir de ces pierres gigantesques dispersées, et les ordonner en édifice. Oh ! nous touchons au jour où s'élevera le temple de la science chrétienne, le temple du vrai Dieu. Et ce sera l'ouvrage non de l'orgueil humain, qui ne comprend rien aux choses du Ciel et ne fait que des ruines, mais bien de l'esprit de foi et de charité qui seul a le don des miracles. Saluons l'aurore de cette résurrection glorieuse.

Et vous, âmes jeunes et ardentes, pour qui déjà la vie n'a plus de fleurs ni d'illusions, vous à qui le monde pèse par les malheurs et les déceptions amères, vous pour qui la terre n'a plus de joies, plus de consolations, plus d'avenir, il ne vous reste pas que le désespoir. Il ne vous sera point fermé, le lieu propice aux consolations de la prière, aux larmes et aux inspirations du repentir. Qu'ils renaissent ces pieux asiles, objets de tant de regrets et de tant de vœux, ces longs cloîtres silencieux, où l'âme avide de paix et éprise des charmes de la solitude s'abîme en Dieu par la pensée, et oublie le monde et ses pompes mensongères pour les biens éternels ! et nous verrons encore les landes défrichées et fécondées par des mains couvertes de bure, et le monde redeviendra chrétien ! Qu'elles nous soient rendues ces divines psalmodies, ces saintes veilles, cette vie dégagée des sens et de la matière; et nous reverrons ces âmes d'élite, aspirant à la vie des anges, se partager entre les salutaires austérités de la pénitence, les douces extases de la prière, le travail des mains, les graves et fécondes méditations de l'intelligence et du cœur !

Pour vous, qui seriez tentés de croire la piété exilée de la terre de France, et de désespérer de son avenir, nous venons vous annoncer une grande joie ! Pourquoi tremblez-vous, hommes de peu de foi? Oubliez vous donc que la croix a vaincu le monde? oubliez-vous que notre Dieu sait faire servir à l'accomplissement de son œuvre les plus faibles instrumens, et confondre quand il lui plaît le fol orgueil de l'impie? *Fecit potentiam in brachio suo, dispersit superbos mente cordis sui...... et exaltavit humiles.* (Luc. c. I.) Oui les haines du dernier siècle contre le catholicisme

s'en vont tombant chaque jour; les esprits vaincus par la patience et les bienfaits de cette loi de lumière et de civilisation se rapprochent; une nouvelle ère de gloire va succéder au chaos et aux humiliations des siècles passés, et montrer au monde ce que sont encore l'alliance de la science et des arts avec la religion de la croix.

Nous voulons aussi vous annoncer une grande joie, à vous hommes d'étude et d'intelligence, vous tous hommes de ce siècle, dont les âmes n'ont d'autre foi, d'autre culte que la science! Ah! si nos croyances, si nos espérances éternelles ne font point palpiter vos cœurs, du moins vous ne serez point indifférens à cette œuvre jadis si féconde en vertus et en lumières. Ils sonnent puissamment dans la langue des hommes, les noms des saint Bernard, des Montfaucon, des Dom Calmet, des Dom Clément, des Lobineau, des Martène, des Mabillon et de tant d'autres prodiges d'érudition. Vous tressaillirez de joie avec nous dans l'espoir de voir revivre tous ces grands noms; car vous ne voudrez pas leur rendre une justice moins éclatante que ne le faisait naguère avec une si mâle éloquence un célèbre avocat, dont le témoignage ne saurait être suspect. Ses dissidences avec le catholicisme ne sont point un mystère.

« Il est vrai que les papes furent les chefs de la régénération européenne, les moines furent leurs ouvriers les plus actifs et les plus fidèles...... Les monastères en Occident devinrent des centres d'association intime et féconde pour tous ceux qui ne pouvaient s'accommoder du relâchement et de l'inertie de la société civile. Elle était en pleine dissolution; la vie se retirait de l'empire romain, et déjà elle ne palpitait plus aux extrémités; la Gaule ne tenait plus à l'empire que par ce que la mort ne sépare pas aussitôt chaque membre du reste du cadavre; en elle, avec la chûte de la hiérarchie politique, le mouvement intellectuel s'était arrêté. Le génie de l'antiquité voyait incessamment déserter ses fastueuses écoles; et, pour ne pas périr à jamais dans le silence et l'oubli, il était forcé de se réfugier dans les cloîtres et d'y chercher des maîtres et des disciples, qui ne l'étudiaient que pour le façonner au christianisme.

» Les monastères de Périns, de Saint-Victor, d'autres encore furent au cinquième siècle les asiles et les ateliers de la

pensée humaine. Les féroces enfans du Nord s'arrêtèrent éblouis devant ces saintes retraites où brillait ce qui restait de science et de vertu sur la terre. Ils furent puissamment saisis de ces exemples pacifiques et laborieux au milieu de la confusion et et de la destruction universelles, et leur adoration à Odin et à Velléda céda devant ces merveilles du Dieu inconnu.

» Heureusement aussi qu'au plus fort de l'invasion un immense secours fut donné aux moines, le plus grand que puisse recevoir une société quelconque, le secours d'un grand homme qui la soutienne et la dirige. Il faut convenir que la providence terrasse bien des doutes par l'opportunité des grands hommes; c'est chose admirable comme ils apparaissent juste à l'instant de leur nécessité; et nous avons beau nous ingénier de septicisme pour ne voir en eux que des jets sublimes du hasard, le hasard ne rencontre pas si bien; et les grands hommes, alors même que du bout des lèvres on renie leur vocation, se révèlent à la conscience suscités d'en haut.

» Est-ce par une coïncidence fortuite que saint Benoît naquit en cette même année où les Francs vinrent camper à demeure fixe au-delà du Rhin? L'Italie était bouleversée dans tous les sens; c'était à qui des Barbares la foulerait davantage sous sa domination éphémère, Rome surtout semblait démentir tout en les confirmant les oracles qui l'avaient nommée la ville éternelle. C'était pourtant au sein de Rome que saint Benoît grandissait dans la prière et dans l'étude; et le spectacle des déchirements de la politique lui faisait comprendre combien il importait de resserrer le lien monastique, le seul à l'aide duquel il fût possible de maintenir quelque unité et quelque harmonie dans la destinée humaine.

» Mais déjà réformateur par ses idées, il ne voulut les propager que sur la foi de l'expérience : ce fut au sommet du mont Cassin qu'il essaya, dans sa plénitude et sa perfection, cette règle dont le travail à la fois de la réflexion, de la parole et des mains étaient le fondement essentiel; et quand il l'eut bien éprouvée, à son ordre quelques disciples descendirent de la montagne et s'en allèrent par le monde exercer le nouveau genre d'apostolat que réclamaient les besoins de l'époque. Ils fondèrent de toutes parts des colonies sacrées qui dérobèrent des trésors d'é-

rudition à la barbarie, la submergèrent par leurs prédications multipliées, défrichèrent les bois, desséchèrent les marais qui étaient son dernier refuge.

» La Gaule qui commençait à devenir la France ne fut pas oubliée dans la répartition de ces bienfaits; elle fut traitée avec prédilection, car elle eut en partage le disciple chéri. Saint Maur vint bâtir cette abbaye de son nom, depuis lors si célèbre, et qu'on aperçoit encore debout et majestueuse sur le rivage, en remontant le fleuve qui arrose la Bretagne.

» Partie des bords de notre Loire, la réforme s'étendit rapidement aux monastères qui l'avaient précédée, elle présida à tous ceux qui la suivirent.

» Que je voudrais, Messieurs, vous retracer les accroissemens successifs de l'ordre de Saint-Benoît jusqu'à cet Hildebrand qui se prépara à la papauté dans la solitude et la méditation des cloîtres.

» Poussés par ce bras dont l'impulsion se perpétua long-temps après, les moines atteignirent l'apogée de leur gloire.

» Ce serait ici le moment de développer les directions diverses que prit leur activité; elle se déploya dans un but éminemment social : rien ne rappela en eux ces prêtres de l'Inde et de l'Égypte qui monopolisaient les lumières, qui avaient l'égoïsme de la vérité et ne lui permettaient pas de franchir l'enceinte impénétrable et sacrée. Les moines, au contraire, furent prodigues de ce qu'ils possédaient; ils pratiquèrent en grand la charité; elle grandit en eux jusqu'à être la civilisation elle-même.

» Le génie de Châteaubriand s'est avoué au-dessous de sa tâche pour exalter les travaux de ce monachisme, pour qui on a de nos jours tant de mépris et de ressentimens.

» Comment me taire cependant sur leur tendre et ingénieuse sollicitude pour les malheureux? Pas une douleur qu'ils n'aient cherché à soulager. L'indigent éprouve à leur porte, que le Christ n'avait pas en vain commandé l'aumône. Des ordres particuliers se dévouèrent aux malades; il y en eut d'autres qui bravaient la fureur des infidèles pour la rédemption et la délivrance des captifs.

» Allez au sommet des Alpes, et vous verrez qu'il y a mille ans les moines ont songé au voyageur en détresse. Ni la faiblesse

de l'enfance, ni les périls de la jeunesse, ni les souffrances de la maternité, ni les infirmités de l'âge n'ont été oubliées. O vous qui connaissez une misère que les moines n'ont pas voulu secourir, ah! venez me la dire, pour que je puisse joindre à vos réprobations quelques accens accusateurs! »

Et c'était dès le XIIIe siècle que l'ordre de saint Benoît avait opéré ces prodiges!....... » Le XVIIe siècle a prouvé si cet ordre a déchu de cette splendeur!

Voilà ce que proclamait hautement M. Janvier dans l'affaire de l'abbaye de la Melleray. Sa parole si chaleureuse sera comprise; tous applaudiront à cet élan de régénération des intelligences chrétiennes; tous voudront l'encourager de leur appui, de leurs suffrages, de leurs vœux, et, nous aimons à le croire, ce ne sera pas en vain qu'un appel aura été fait à nos sympathies religieuses et scientifiques.

S. Foisset, *Chan. sup. du petit sém. de Dijon.*

Une souscription a été ouverte au bureau de la *Revue Européenne*, en faveur des Bénédictins de Solêmes. Nous recevrons nous-mêmes les offrandes qu'on voudra bien nous adresser à cette fin. La liste des souscriptions sera rendue publique.

MM. Les Supérieur, Directeur et Professeurs du petit-séminaire diocésain de Dijon souscrivent pour 100 fr.



Souscription pour l'œuvre des Bénédictins de Solêmes.

Depuis le jour où l'Eglise de France vit tomber, sous le coup d'un décret impie, les antiques congrégations régulières qui faisaient sa gloire, elle n'a cessé de gémir sur leur destruction et d'en appeler de tous ses vœux le rétablissement. Mais, à aucune époque de l'histoire, le besoin des cloîtres ne s'est fait sentir plus vivement qu'aujourd'hui; d'un côté, tant d'âmes froissées, désenchantées par suite d'un développement trop précoce, appellent à grands cris cette solitude au sein de laquelle Dieu parle au cœur; de l'autre, les travaux de la science, noble héritage des moines, demeurent tristement suspendus, sans qu'il reste aux amis de la docte antiquité le plus léger espoir de voir renouer le fil de tant de laborieuses recherches.

De toutes parts, on n'entend qu'un cri : *qui nous rendra les*

Bénédictins? Ce cri, c'est l'Institut qui l'a proféré; tous les hommes de la science l'ont redit, les écrits périodiques le répètent chaque jour. Qu'elle sorte donc de ses ruines cette antique congrégation de Saint-Maur! Qu'elle puisse encore offrir à l'ombre de ses sanctuaires un asile à ceux dont l'intelligence a besoin de foi, dont le cœur a besoin d'amour! *Que la solitude refleurisse*, comme parle Isaïe, qu'elle produise encore des fruits de vertu et de lumières! Fécondés par la prière, les travaux de l'érudition monastique ont créé la science moderne : devant eux, notre âge est muet de stupeur et d'admiration, comme le voyageur à l'aspect des pyramides du désert. Et pourtant, à une époque où la science historique est appelée à refaire le monde, tout languit dans la nullité des efforts individuels ; tout va périr, toute science va devenir la proie des feuilletons et des *Revues*, si Dieu ne fait surgir les Mabillon et les Montfaucon du XIXe siècle.

Or, voilà que dans l'un des plus beaux diocèses de France, plusieurs ecclésiastiques, résolus depuis long-temps d'employer tous leurs efforts à procurer le rétablissement d'une communauté de bénédictins, se disposent à prendre solennellement possession, dans quelques semaines, d'une ancienne maison de cet ordre illustre et d'y rétablir tout aussitôt les exercices de la règle de saint Benoît. Appuyés sur la protection de monseigneur l'évêque du Mans, qui les bénit et les encourage, ils ont fait choix à cet effet de l'ancien prieuré de Solêmes, près Sablé, sur les bords de la Sarthe. Ils ont eu la consolation d'arracher à la destruction ce superbe monument qui avait déjà ressenti les atteintes du marteau sacrilége, et c'est à l'ombre de ces murs, qu'ils vont consacrer aux études sérieuses de la Congrégation de Saint-Maur tous les instans que la règle de saint Benoît a assignés au travail. L'époque de la réunion est le 11 juillet, jour de la Translation de saint Benoît; la maison sera composée d'environ dix personnes, tant religieux de chœur que frères convers. Puisse le Dieu tout-puissant regarder avec bonté ce petit troupeau, lui donner accroissement pour la gloire de son saint nom et le service de son Eglise!

Au moment de réaliser une si grande œuvre, les futurs Bénédictins de Solêmes, pleins de confiance dans le Père céleste, qui connaît leurs besoins et peut se servir des hommes pour les sou-

lager, s'adressent avec assurance aux âmes pieuses du diocèse de Paris. Ils sont encouragés dans cette démarche par l'illustre pontife que la divine Providence a fait asseoir si glorieusement sur le siége archiépiscopal de la capitale ; sa bénédiction, ils n'en doutent pas, leur portera bonheur.

Du reste, les futurs Bénédictins présentent, avec confiance, aux personnes qui voudront bien prendre intérêt aux nombreuses et urgentes nécessités de leur établissement, une compensation bien précieuse aux yeux de la foi. Chaque jour, à perpétuité, à partir du 11 juillet, la messe conventuelle se célébrera à l'intention générale des bienfaiteurs morts ou vivans. Il est, certes, peu de bonnes œuvres qui portent avec elles une si riche récompense.

Nous croyons devoir placer à la fin de cette notice une lettre écrite par M. de Châteaubriand à M. l'abbé Guéranger, chanoine-honoraire de la cathédrale du Mans, et l'un des associés de l'œuvre Bénédictine. On verra, par la lecture de cette lettre, quelles honorables sympathies le noble écrivain daigne manifester pour l'établissement de Solêmes. Les Annales de la nouvelle Congrégation de Saint-Maur ne seront pas du moins sans quelque gloire : le nom du *Bénédictin honoraire* qui brillera à leur première page, les défendra pour jamais de l'oubli.

Lettre de M. le vicomte de CHATEAUBRIAND *à M. l'abbé* GUÉRANGER, *chanoine-honoraire du Mans.*

Paris, 12 décembre 1832.

Monsieur l'Abbé,

Je viens de recevoir votre intéressante lettre, et j'y réponds aussitôt pour vous dire combien je prends part à votre belle entreprise, et combien je suis reconnaissant de la communication que vous avez bien voulu m'en faire.

Comme vous, j'ai rêvé autrefois le rétablissement des Bénédictins. J'aurais voulu placer la nouvelle Congrégation à Saint-Denis, près des tombeaux vides et de la bibliothèque vide, comptant sur le temps pour remplir ceux-là, et sur les travaux de mes nouveaux Mabillons pour remplir celle-ci.

Puisque vous êtes jeune, Monsieur, rêvez mieux que moi, et comme nous sommes tous deux chrétiens, travaillons dans l'attente de cette éternité si savante, vers laquelle nous approchons

tous les jours. C'est là que nous retrouverons nos vieux Bénédictins, bien plus instruits qu'ils ne l'étaient sur la terre ; car ils étaient hommes de vertu comme de science, et ils contemplent maintenant, d'une vue bien autrement étendue, l'origine des choses et les antiquités de l'univers.

Comptez-moi, je vous prie, Monsieur, au nombre des *Bénédictins honoraires de Solêmes*, et croyez au vif désir que j'éprouve de vous être bon à quelque chose.

Humillimus et addictissimus servus,
F. A. DE CHATEAUBRIAND.
E neo-congregatione Sancti Mauri.

Bibliographie.

Le libraire Renduel vient de publier un ouvrage fort curieux, intitulé : *Le livres des pèlerins polonais*[1]. C'est une espèce de manuel dans lequel le poète polonais, Adam Mickiewicz a exposé les croyances, les vœux, les espérances de toute la nation dans l'épreuve malheureuse qu'elle subit en ce moment. Cet ouvrage, écrit en style biblique, renferme en outre des conseils, donnés sous forme de paraboles, qui doivent servir à diriger les *pèlerins*, comme les appelle l'auteur, dans la terre de leur exil.

Les *Annales* n'ont pas à se prononcer sur les questions politiques qui sont abordees nécessairement dans cet ouvrage, mais elles ne peuvent s'empêcher de louer la foi de l'auteur, et de reconnaître qu'il y a dans son livre des beautés frappantes, et surtout une foi et une confiance en la Providence telles qu'on n'en trouve plus dans les ouvrages de notre siècle, dans ceux surtout qui s'adressent à des soldats. Cet ouvrage est traduit avec beaucoup d'élégance et d'originalité, par M. le comte Ch. de Montalembert; il est suivi d'un hymne à la Pologne, par M. F. La Mennais.

Pour donner une idée du *Livre des Pèlerins Polonais*, nous allons en extrire un passage où l'auteur s'explique sur le *pouvoir* et la *science* tels que les a faits le siècle présent.

« Ne cherchez pas d'abri auprès des princes, des magistrats et des juges des pays étrangers. Il est fou, celui qui, par un tems orageux, lorsque le le ciel gronde, cherche un abri auprès des grands chênes, ou s'enfuit sur les grandes eaux.

[1] Paris, chez Renduel. Prix : 3 fr. 50. Et chez MM. Gaume, frères, libraires, rue du Pot-de-Fer, n° 5.

» Les princes et les magistrats de ce siècle sont comme ces grands chênes, et la science de ce siècle comme ces grandes eaux.

» Ne croyez pas que le pouvoir soit mauvais en lui-même, ni que la science soit mauvaise en elle-même, ce sont les hommes qui les ont corrompus.

» Car le trône du pouvoir, selon le Christ, devait être une sorte de croix à laquelle un juste se laissait attacher pour le bien d'autrui.

» C'est pour cela que les rois étaient sacrés, de même que les prêtres, pour recevoir la grâce du sacrifice ; et le vicaire du Christ avait le titre de serviteur des serviteurs.

» Et la science, selon le Christ, devait être la parole de Dieu, le pain et la source de la vie. Le Christ a dit : l'homme ne vit pas seulement de pain, mais aussi de parole.

» Et aussi long-tems qu'il en a été ainsi, on a révéré le pouvoir et la science. Mais ensuite des hommes ont commencé à convoiter le pouvoir comme un lit chaud pour y dormir, et à estimer une charge publique comme on estime un cabaret de grand chemin, d'après ce qu'il rapporte.

» Et les savans ont distribué du poison au lieu de pain, et leur voix est devenue comme le fracas d'un moulin vide, dans lequel il n'y a pas un grain de foi. Le moulin continue le fracas, mais il ne donne plus de nourriture.

» Et votre pélerinage est devenu la pierre de touche des princes et des docteurs de ce monde ; car n'avez-vous pas reçu plus de secours des mendians que des princes? et dans vos cachots et dans vos prisons, et dans votre pauvreté, n'avez-vous pas trouvé plus de nourriture dans une prière, que dans tous les livres des Voltaire et des Hégel, laquelle est comme du poison, et plus que dans toute la science des Cousin et des Guizot, lesquels sont comme des moulins vides?

» C'est pourquoi le pouvoir et la science sont tombés en mépris ; car un homme vil est appelé maintenant en Europe *ministériel*, c'est-à-dire homme du pouvoir, et un sot est appelé *doctrinaire*, c'est-à-dire savant:

» Il en était de même au tems de la venue du Christ ; car un publicain romain, c'est-à-dire un employé du fisc, signifiait *voleur* ; un proconsul, c'est-à-dire un gouverneur de province, signifiait *concussionnaire* ; un pharisien, c'est-à dire un homme de la loi juive, signifiait *chicaneur*, et un sophiste, c'est à-dire un savant grec, signifiait *fripon* ; et cette signification leur est restée jusqu'au jour d'aujourd'hui,

» Et depuis votre venue, une pareille signification s'attachera au titre de *pair* et au titre de *lord*, et au titre de *ministre*, et au titre de *professeur*.

» Mais vous avez reçu la vocation de réhabiliter le pouvoir et la science dans votre pays et dans toute la chrétienté.... »

ANNALES

DE

PHILOSOPHIE CHRÉTIENNE.

Numéro 36. — 30 juin.

Islamisme.

HISTOIRE DE JÉSUS-CHRIST,

D'APRÈS LES MAHOMÉTANS.

Après avoir lu dans les *Annales*[1] ce que les Juifs racontent du fondateur de la religion chrétienne, et les histoires aussi ridicules que fausses qu'ils sont obligés d'adopter, pour décliner les conséquences de la réalité de ses miracles, il n'est peut-être pas inutile d'examiner quelle est la croyance des mahométans par rapport à Jésus-Christ.

Le mahométisme est une secte essentiellement ennemie du christianisme, qui semble même n'avoir été suscitée que pour l'anéantir entièrement, et qui depuis son origine porte aux chrétiens une haine aussi acharnée qu'implacable, que des torrents de sang répandus dans les trois parties de l'ancien continent n'ont pas encore éteinte. Ce n'est donc pas sans étonnement qu'on trouve dans les écrits des ennemis les plus irréconciliables du nom chrétien, les éloges les plus magnifiques de Jésus-Christ et de sa doctrine.

[1] Tom. II, pag. 89, et tom. III, pag. 52.

« La religion mahométane, dit Mouradgea d'Ohsson [1], range dans la classe des prophètes tous les patriarches et tous les saints de l'ancienne loi ; elle honore la mémoire de tous, et consacre même quelques-uns d'entre eux par des dénominations distinguées. Elle appelle Adam, le pur en Dieu ; Seth, l'envoyé de Dieu ; Enoch, l'exalté de Dieu ; Noé, le sauvé de Dieu ; Abraham, l'ami de Dieu ; Ismaël, le sacrifié en Dieu [2] ; Jacob, l'homme nocturne de Dieu ; Joseph, le sincère en Dieu ; Job, le patient en Dieu ; Moïse, la parole de Dieu ; David, le calife ou vicaire en Dieu, et Salomon, l'affidé en Dieu, etc. Jésus-Christ est distingué au-dessus de tous ; il est appelé l'esprit de Dieu, puisque l'islamisme admet sa conception immaculée dans le sein de la Sainte Vierge.

» L'islamisme place notre divin Rédempteur à la tête de tous ces prophètes. Voici comment Ahmed-Effendi, auteur mahométan, s'énonce sur la naissance, la vie et la mission de Notre-Seigneur : Jésus, fils de Marie, est né à Bethléem, qui veut dire maison des viandes ou marché du bétail. Marie, fille d'Amrann [3] et d'Anne, descendait, comme Zacharie et Jean-Baptiste, de la tribu de Juda, par Salomon. Jésus-Christ, ce grand prophète, naquit d'une vierge par le souffle de l'archange Gabriel, le 25 décembre 5584, sous le règne d'Hérode, et l'an 42 d'Auguste, le premier des Césars. Il eut sa mission divine à l'âge de trente ans, après son baptême par saint Jean-Baptiste dans les eaux du Jourdain. Il appelle les peuples à la pénitence. Dieu lui donne la vertu d'opérer les plus grands miracles. Il guérit les lépreux, donne la vue aux aveugles, ressuscite les morts, marche sur les eaux de la mer ; sa puissance va jusqu'à animer par son souffle un oiseau fait de plâtre et de terre. Pressé par la faim, lui et ses disciples, il reçoit du ciel, au milieu de ses angoisses et de ses ferventes prières, une table couverte d'une nappe et

[1] Tableau général de l'empire ottoman. *Code religieux.* Tom. I.

[2] Les musulmans prétendent que ce fut Ismaël, et non Isaac, qu'Abraham eut ordre des sacrifier au Seigneur.

[3] Le Coran confond Marie, mère de Jésus, avec Marie, sœur de Moïse, dont le père s'appelait Amran. Ce n'est pas le seul anachronisme du Coran.

garnie d'un poisson rôti, de cinq pains, de sel, de vinaigre, d'olives, de dattes, de grenades et de toutes sortes d'herbes fraîches. Ils en mangent tous, et cette table céleste se présente dans le même état pendant quarante nuits consécutives. Ce Messie des nations prouve ainsi son apostolat par une foule de prodiges. La simplicité de son extérieur, l'humilité de sa conduite, l'austérité de sa vie, la sagesse de ses préceptes, la pureté de sa morale, sont au-dessus de l'humanité : aussi est-il qualifié du nom saint et glorieux de Rouhh-Ullah, l'esprit de Dieu. Il reçoit du ciel le saint livre des Evangiles. Cependant les Juifs corrompus et pervers le persécutent jusqu'à demander sa mort. Trahi par Judas, et près de succomber sous la fureur de ses ennemis, il est enlevé au ciel, et cet apôtre infidèle, transfiguré en la personne de son maître, est pris pour le Messie, et essuie le supplice de la croix avec toutes les ignominies qui étaient destinées à cet homme surnaturel, à ce grand saint, à ce glorieux prophète. Ainsi Enoch, Khidir, Elie et Jésus-Christ, sont les quatre prophètes qui eurent la faveur insigne d'être enlevés au ciel vivans. Plusieurs Imans, ajoute le même auteur, croient cependant à la mort réelle de Jésus-Christ, à sa résurrection et à son ascension, comme il l'avait prédit lui-même à ses douze apôtres, chargés de prêcher en son nom la parole de Dieu à tous les peuples de la terre. »

Ismaïl, fils d'Aly, raconte plus au long l'histoire de sa passion. Voici comment il s'exprime : comme les juifs cherchaient avec empressement à se saisir de Jésus, un de ses disciples vint trouver Hérode, juge de la nation, et le collége des Juifs : Que me donnerez-vous, leur dit-il, si je vous montre le Christ? Ils lui donnèrent trente deniers; alors il leur découvrit où était Jésus. Ibn'ol-Athir, continue l'auteur arabe, dit dans ses annales, que les docteurs sont partagés en différentes opinions au sujet de sa mort, avant qu'il montât au ciel. Les uns prétendent qu'il y fut enlevé sans mourir, d'autres soutiennent que Dieu lui ôta la vie pendant trois heures, d'autres pendant sept. Ceux qui défendent ce dernier sentiment s'appuient sur ce passage du Coran[1], où Dieu dit au Christ : O Jésus, je terminerai ta vie,

[1] Sura III, v. 54.

et l'élèverai jusqu'à moi. Les Juifs ayant donc pris un homme qui ressemblait au Christ, le garottèrent, et le traînant avec des cordes, ils lui disaient : Toi qui ressuscitais les morts, ne pourras-tu te délivrer de ces liens? Et ils lui crachaient au visage. Ensuite ils jetèrent sur lui des épines et l'attachèrent à la croix, où il demeura pendant six heures. Un charpentier, nommé Joseph, vint demander son corps à Hérode, surnommé Pilate, qui était juge des juifs, et il l'ensevelit dans un tombeau qu'il avait préparé pour lui-même. Alors Jésus descendit du ciel pour consoler Marie, sa mère, qui le pleurait, et lui dit : Dieu m'a pris à lui, et je jouis du souverain bonheur. Il lui commanda ensuite de faire venir ses apôtres, qu'il établit ambassadeurs de Dieu sur la terre, leur ordonnant de prêcher en son nom ce que Dieu l'avait chargé d'annoncer aux hommes. Les apôtres alors se dispersèrent dans les différentes contrées qu'il leur avait assignées.

Ahmed, fils de Mohammed, un des principaux commentateurs du Coran, témoigne comme les précédens que c'était uniquement par haine que les Juifs cherchaient à faire mourir le Christ, et qu'ils attribuaient ses miracles à la magie. Les Juifs, dit-il, ayant rencontré Jésus, s'écrièrent : Voici le magicien fils de la magicienne; voici l'enchanteur fils de l'enchanteresse; et se répandirent en injures et en blasphèmes contre lui et contre Dieu. Jésus les ayant entendus fit contre eux cette imprécation : O Dieu, vous êtes mon Seigneur; je procède de votre esprit, et vous m'avez créé par votre parole. Ce n'est point de mon propre mouvement que je suis venu vers eux; maudissez donc ceux qui m'ont outragé, moi et ma mère. Dieu l'exauça et changea en pourceaux ces blasphémateurs. Ce qu'ayant vu Judas, qui était leur chef, il fut saisi de crainte. Alors les principaux de la nation s'assemblèrent pour faire périr Jésus, et dirent au peuple : C'est la présence de cet homme qui attire sur vous la malédiction du Seigneur. Aussitôt les Juifs se lèvent transportés de fureur, et courent fondre sur Jésus pour le mettre à mort. Mais Dieu envoie Gabriel, qui le transporte par une fenêtre dans une maison, d'où le Seigneur l'enlève au ciel par une ouverture pratiquée sous le toit pour livrer passage à la lumière. Judas ordonne à un de ses satellites, nommé Titianus, d'entrer par cette

fenêtre pour tuer Jésus ; le soldat pénètre dans la maison, et ne l'y trouvant pas, Dieu le transfigure en la personne du Christ ; ainsi les Juifs le mettent à mort et le crucifient.

On voit par ces passages et par les autres écrivains arabes, que les mahométans admettent la réalité des miracles de Jésus-Christ, et qu'ils les attribuent à une vertu surnaturelle qui était en lui. S'ils ne reconnaissent pas sa nature divine, ils le croient cependant supérieur aux autres hommes. Nous avons vu plus haut qu'ils avouent sa naissance miraculeuse produite par le souffle de Dieu dans le sein d'une vierge, et même sa conception immaculée. Il y a plus, nous avons des savans qui regardent Mahomet comme le premier auteur qui ait parlé positivement de l'immaculée conception de sa mère. Voici le passage du Coran [1] qui a donné lieu à ce sentiment singulier [2].

« L'épouse d'Amram dit à Dieu, lorsqu'elle eut donné le » jour à sa fille : Mon Seigneur, c'est une fille que j'ai enfantée » (or le Seigneur connoissoit seul ce qu'était cette enfant) : mais » nul homme ne lui sera comparable. Je l'ai nommée Mariam, » Marie ; je vous la recommande, elle et sa race future, contre » satan, qui a été lapidé [3] ».

[1] L'*Alcoran* ou *le Coran* est le livre sacré des Mahométans, qui le croient incréé. Il est divisé en 114 sections qu'on appelle *soras* ou *suras*, et que Mahomet prétend avoir reçues par révélation de l'ange Gabriel. Il est l'objet de la vénération la plus profonde de la part des musulmans. Le téméraire chrétien qui oserait y porter la main, doit payer ce crime par sa mort, à moins qu'il ne professe aussitôt l'islamisme. Ce livre est loin de mériter tous les éloges que plusieurs orientalistes lui ont donnés, même sous le rapport du style. Il est rempli d'anachronismes, de contradictions, de puérilités ; et son style est si coupé et si obscur, que les Arabes eux-mêmes n'en sauraient comprendre le sens littéral sans commentaire.

[2] Sura III, v. 36.

[3] Les musulmans croient que satan fut chassé à coups de pierres par Abraham, lorsqu'il le tentait, en voulant l'empêcher d'immoler son fils, selon l'ordre que ce patriarche en avait reçu de Dieu. Ils prétendent aussi que les démons qui habitaient dans les airs en furent précipités par les bons anges qui leur lancèrent des globes enflammés à l'époque de la naissance de Mahomet.

Les commentateurs arabes favorisent encore davantage les théologiens catholiques. Djélal-ed-Din dit sur ce verset, que l'histoire nous apprend qu'aucun enfant ne vient au monde sans éprouver à sa naissance l'attouchement de satan; et que telle est la cause des cris qu'il pousse en naissant. *Exceptons pourtant*, ajoute-t-il, *Marie et son fils.* — Cottada n'est pas moins clair : tout descendant d'Adam, du moment qu'il vient au monde, est touché au côté par satan; il faut en excepter toutefois Jésus et sa mère, car Dieu interposa entre eux et satan un voile qui les préserva de son fatal attouchement, de sorte que le démon ne toucha que le voile. En outre il est rapporté que ni l'un ni l'autre ne tomba dans les péchés que commettent le reste des enfans d'Adam.

Quoique Mahomet nie la divinité du Christ, il lui donne cependant les éloges les plus pompeux dans le Coran; il annonce qu'il reviendra avant la fin des temps pour régner sur la terre; il appuie sa mission sur l'autorité de l'Evangile, qu'il préconise sans cesse, et qu'il cite presque à chaque page, mais étrangement défiguré.

Malgré leur animosité contre les chrétiens, les musulmans respectent les saints lieux, témoins des mystères de notre rédemption; ils ne donnent à Jérusalem que le nom de El-Qods, la sainte; ils y vont même en pélérinage; ils admirent nos cérémonies religieuses : ils regardent notre doctrine comme la plus excellente après l'Islamisme. Bien plus Mahomet va jusqu'à promettre le paradis à ceux des chrétiens qui vivront saintement et qui pratiqueront les bonnes œuvres !

Espérons qu'à la faveur des lumières qui se répandent actuellement en Orient, et du mouvement qui s'y opère, ces immenses populations plongées jusqu'à présent dans les ténèbres de l'erreur seront enfin éclairées, et viendront grossir le bercail du bon pasteur, dont elles paraissent moins éloignées que les autres nations infidèles, quoiqu'elles y aient porté plus qu'aucune autre secte le ravage et la terreur.

CH. BERTRAND,
Direct. du grand-séminaire de Versailles.

[1] Sura III, v. 113, 114.

DU SACERDOCE CATHOLIQUE.

Défense du sacerdoce catholique contre les attaques des impies et contre le mépris et les calomnies des gens du monde, ou apologie de ses bienfaits dans les sciences, les arts et la civilisation.

Prenant en main les annales du monde, et suivant de siècle en siècle la chaîne des événemens depuis l'Évangile jusqu'à nous, il nous sera facile de démontrer par les historiens de tous les âges, par l'aveu des plus grands hommes, par l'aveu même des impies, des ennemis de la religion et de l'Eglise, que le genre humain est redevable au sacerdoce des plus grands bienfaits qu'il ait reçus; mais comme la matière est immense, nous n'embrasserons dans cet article que les tems écoulés depuis Jésus-Christ jusqu'au seizième siècle, nous réservant de parler plus tard des événemens qui ont eu lieu depuis cette dernière époque jusqu'aux jours où nous vivons.

Lorsque la croix s'élançait du haut du Calvaire à la conquête de l'univers, qu'étaient-elles ces nations qu'il fallait convertir à la foi? Lisez les historiens de ces tems déplorables; le livre tombe des mains en voyant les atrocités de tout genre souiller un siècle aussi grand que le siècle d'Auguste. Et à la mort de ce grand homme, la corruption, l'infamie, avaient gagné tous les rangs de la société et la dévoraient insensiblement ; semblables à un chancre hideux, la dépravation, la cruauté s'étaient assises sur les marches du trône, elles tenaient le sceptre : Rome contenait dans son sein un peuple sans mœurs; l'Orient, des Asiatiques affadis par le plaisir et l'oisiveté; le Nord, des nations profondément corrompues ou atrocement barbares, et réunissant quelquefois la bar-

barie à la corruption. Les aigles indomptables, qui avaient franchi les extrémités de la Thrace et avaient volé jusqu'aux glaces du pôle, rentraient dans la ville éternelle, traînant après elles les dieux et les vices des nations vaincues. Les passions les plus infâmes, la débauche, le crime, tout était Dieu, excepté Dieu lui-même (1).

Ce fut alors que la religion chrétienne, chargée d'une bien glorieuse mission, celle de renouveler la face de la terre, vint apporter le remède à tous les maux du genre humain. Les premiers qui furent honorés du sacerdoce de Jésus-Christ, les apôtres et leurs disciples, s'avancèrent à travers les crimes et les erreurs pour instruire les ignorans et prêcher la pénitence à des peuples dépravés. En ces tems là, nous disent les historiens de l'Église, brillèrent et l'héroïsme de la charité, et le courage des martyrs, et l'admirable chasteté des vierges. L'Évangile, que les apôtres annoncèrent d'abord dans les contrées les plus éloignées de la capitale du monde, commença par purger au fond des provinces les mœurs des habitans, plus accessibles à la vérité : aussi Tacite remarque qu'il y avait parmi eux moins de corruption qu'au cœur de l'empire; cependant, semblable à une semence précieuse jetée dans une terre bien préparée, la foi étendait peu à peu son germe fécond; de toutes parts on voyait sortir et croître ses augustes rameaux; et planté sur un sol engraissé, pour ainsi dire, de l'amas de toutes les passions et de tous les désordres, l'arbre de vie, arrosé du sang des apôtres eux-mêmes, ne tarda pas de longues années à produire des fruits abondans. Bientôt il couvrit de son ombre l'univers connu, et protégea de son feuillage les nations et leurs rois. Un moment, il est vrai, les passions concentrant leur impétuosité, veulent faire tous leurs efforts pour anéantir le signe du salut. Les empereurs agitent avec menaces leurs glaives meurtriers. Licteurs, préparez vos haches! Soldats romains, aiguisez vos poignards! Que vois-je? la terre couverte de membres palpitans; le sang qui ruisselle à grands flots; d'énormes bûchers qu'on allume; des roues, des chevalets, des charbons ardens, l'huile bouillante, le plomb fondu, tous les genres de mort, toute espèce de supplice! Ici, le père lui-

[1] Bossuet, *Discours sur l'hist. univ.*

même va livrer son fils à d'impitoyables bourreaux; la mère devient l'accusatrice de sa fille; là, de vénérables vieillards consument le reste de leur vie dans des flammes dévorantes, de jeunes vierges périssent déchirées par des roues armées de dents aiguës; ailleurs, des légions entières se laissent massacrer pour le nom et pour la gloire de Jésus-Christ; c'est un pieux évêque que l'on conduit au supplice, et qui, avant de mourir, convertit une foule de spectateurs, ses bourreaux eux-mêmes en autant d'intrépides confesseurs de la foi; c'est un prêtre vénéré qui, du fond du cachot, adresse au ciel de ferventes prières si souvent exaucées, et trouve même le moyen de propager la parole évangélique; c'est le chef de l'ordre sacerdotal, le premier pontife de la chrétienté, le successeur de Pierre, cimentant par sa mort l'immortalité de son siége; c'est l'empire romain tout entier converti en une arène sanglante; une partie du genre humain plein d'audace, écumant de rage, armé des foudres de la terre, qui se rue impitoyablement contre la famille du Christ, timide et sans armes, ou plutôt soumise et résignée; mais un essaim de nouveaux athlètes remplace ceux qui viennent de tomber, et celui qui en a été le témoin nous a dit : *sanguis martyrum, semen christianorum* (1). Pour un seul qu'on égorge en voilà mille qui se présentent. Déjà on ne peut plus les compter; déjà ils remplissent tout le forum, le sénat, les forteresses, les places publiques, les armées, les colonies, et cependant ils ne sont que d'hier (2). Entrez dans le cirque, voyez cette populace immense qui en couvre les degrés. Un vieillard s'avance au milieu de l'arène; les bras se lèvent, les têtes se penchent, un cri se fait entendre : les chrétiens aux lions! le vieillard se couche, étend ses bras en forme de croix, lève les yeux au ciel. Entendez-vous de nouveau ce cri qui perce les nues : les chrétiens aux lions! L'homme de Dieu jette sur les spectateurs un regard plein de sérénité et de compassion; les cris redoublent : les chrétiens aux lions! alors le vieillard entonne le cantique de la délivrance; il se réjouit de quitter la terre d'exil; mais, avant son départ, il est un devoir qu'il remplira : c'est de prier pour l'Eglise et pour ses bourreaux,

1 Tertullien, Apologétique.

2 *Idem.*

et des lions le mettent en pièces. Et voici que l'heure du triomphe a sonné; et le glaive s'émousse, et la hache retombe immobile, et les bûchers s'éteignent, et les échafauds se renversent, et les persécuteurs disparaissent, et les bourreaux tombent à genoux, et le Capitole orgueilleux courbe la tête et reçoit la croix auguste qui depuis ce jour domine Rome et l'univers.

Alors, on vit sortir du rang des chrétiens une foule de génies sublimes, d'évêques intrépides, de saints lévites et de pasteurs dignes d'un si beau nom; ils avaient tout pour eux, la vertu raffermie par les épreuves, la science de la vie et cette immense charité que Jésus-Christ seul a pu donner au monde. Oh! qui n'admirerait ces grands hommes que l'église grecque nous présente aux beaux jours de sa gloire! Les deux Basile, l'un surnommé le Grand, l'autre appelé Basile de Séleucie; les deux Cyrille, celui de Jérusalem et celui d'Alexandrie; Athanase, ardent défenseur de la foi; Origène, le génie le plus vaste et le plus beau qui ait peut-être illustré l'Asie. Constantinople, redis-nous les discours éloquens d'un S. Jean Chrysostôme et d'un S. Grégoire de Nazianze! Laisse-nous admirer comme toi ces fleurs de saine doctrine qui coulent à pleins bords. L'Église latine à son tour eut de quoi embellir sa couronne. Tertullien et S. Cyprien ouvrent dignement la série des grands hommes qu'elle porte dans son sein; Lactance la charma par la pureté de son langage qui l'a fait surnommer le Cicéron chrétien; elle eut son Athanase dans S. Hilaire, évêque de Poitiers; Ambroise l'édifia par ses écrits autant que par sa conduite pleine de force, et ennoblie par la vertu: Jérôme l'étonna par sa vaste érudition et sa vie exemplaire; Léon et Grégoire-le-Grand brillèrent avec éclat sur le premier des sièges, l'un par son dévouement, l'autre par son zèle, et tous les deux par la science unie à la sainteté; et la lumière de l'Afrique, Augustin devint son oracle dans des temps et pour des objets difficiles. Mais comment oublier ces assemblées fameuses de Nicée, d'Ephèse et de Constantinople? Quelle vigueur dans les décrets qui en émanèrent! Où les rois ont-ils jamais appris à chérir, à protéger leurs sujets? où les peuples ont-ils trouvé des défenseurs plus puissans et des législateurs plus sages?

Le sacerdoce, par le renouvellement des mœurs qu'il opérait

d'une manière lente mais efficace, par la fixeté des croyances qu'il substituait au vague des opinions, le sacerdoce travaillait à sauver le vieil empire romain, et il l'eût sauvé s'il eût pu l'être. Mais il en était décidé autrement dans les décrets éternels ; et Dieu, voulant faire éclater sa sagesse, avait médité des projets qui devaient être exécutés.

Il appelle des extrémités du Nord des troupes de barbares qui accourent se partager les dépouilles du monde. Semblables à ces voyageurs aériens, que le froid hiver contraint de partir pour les *ruines de Memphis* ou d'Athènes (1), une nuée de Scythes se précipite avec fureur sur l'Afrique et sur l'Italie. Je ne sais quoi les pousse; ils ne comprennent rien eux-mêmes à cet instinct, et ils se nomment spontanément ce qu'ils sont en effet : *les fléaux de Dieu*. La divine providence voulait châtier les voluptueux Romains, et porter sur un trône le chef de notre religion sainte. Heureusement pour nous, pour notre civilisation, le pontife de Rome et les évêques de l'Église se trouvèrent déjà environnés de l'estime et de la confiance générale ; et loin de fuir devant les barbares qui arrivaient, ils allèrent à leur rencontre. Qui de nous ignore comment le féroce Attila fut contraint de s'arrêter aux portes de Troyes et à celles de Rome ? Étaient-ce les légions de l'empire qui suspendaient sa marche ? toutes elles fuyaient devant lui. Était-ce l'horreur du carnage et du sang à verser qui intimidait sa conscience ? vous le savez, partout où il avait passé, des fleuves de sang coulaient encore. Qui donc peut arrêter ce torrent dévastateur ? A Troyes, ce fut un saint évêque qui arracha de l'âme du barbare des sentimens humains (2) ; à Rome, un saint vieillard, l'héritier des pouvoirs de Pierre, se présenta devant le terrible Attila. La majesté de l'empire empreinte sur son front, ses cheveux blanchis par l'âge, attestaient sa profonde sagesse ; son air à la fois humble et courageux, son langage tendre et plein de noblesse adoucirent le farouche vainqueur, et Rome fut préservée d'une ruine qui paraissait inévitable. Voilà comment Léon, prêtre de Jésus-Christ, parvint à sauver un reste

1 Châteaubriand.

2 Saint Loup.

de civilisation et de liberté, plus puissant lui seul que toutes les armées de l'empire.

Le fléau de Dieu disparaît comme un ouragan qu'un vent violent dissipe, et aussitôt de tous les points de l'horizon viennent d'autres hordes de barbares, plus terribles encore. Alaric et Genséric attaquent, l'un, le cœur même du colosse romain; l'autre, les plages brûlées du soleil où fut autrefois Carthage, et que S. Augustin illustrait en ces temps-là même. Goths et Vandales fondent, comme des oiseaux de proie, sur l'empire, qui tombe en lambeaux; cet empire qui, miné intérieurement par les excès en tous genres, s'affaisse sous son propre poids, ne présentant plus aux regards attentifs qu'un énorme cadavre en qui la vie expire, et que la tombe s'apprête à dévorer. Rien ne fut sacré aux yeux des profanes vainqueurs; rien ne fut respecté de ces sacrilèges, si ce n'est le corps des prêtres et des lévites qui profitèrent habilement de leur influence pour sauver du naufrage tout ce qu'il fut en leur pouvoir de sauver et de défendre. Hélas! ils n'avaient pu arrêter le torrent au commencement de sa course, mais du moins ils venaient aussitôt après les barbares réparer, par la charité, les désordres causés par l'amour du pillage, et guérir les plaies que des mains ennemies avaient faites. Le baume des consolations divines, versé sur les cicatrices des peuples, leur fit supporter avec résignation, et leur rendit même salutaires les grands maux qu'ils éprouvèrent tous. De plus, le clergé se hâta d'instruire des devoirs du christianisme ces farouches enfans du nord. Peu à peu la religion adoucit et fit disparaître la rudesse de leur caractère, leur fière ignorance et leur penchant pour le carnage Chose inouie jusqu'alors, l'esclave fut respecté de son maître, et le maître aimé de son esclave: la confiance s'introduisit dans le commerce de la vie, les chaînes de l'esclavage commencèrent même à se rompre: bientôt, et vainqueurs et vaincus ensemble, n'ayant qu'un même Dieu, une même doctrine, une même morale, tous frères en Jésus-Christ, se rencontrèrent, non pour se détruire, mais pour prier ensemble; un seul pasteur marchait à la tête de tous: et voilà le plus beau triomphe du sacerdoce chrétien, d'avoir changé des loups dévorans en des brebis paisibles.

Témoin de tant de merveilles, les peuples redoublèrent à son

égard d'attachement et d'estime. Je ne sais quelle auréole de grandeur s'élevait du tombeau de Pierre, et rejaillissait au loin sur toute la famille sacerdotale [1]. Le Très-Haut le conclut ainsi, afin de donner au sacerdoce l'ascendant qui lui était nécessaire pour fonder, de concert avec l'autorité temporelle, nos monarchies européennes, chefs-d'œuvre du christianisme. Le Très-Haut le voulant ainsi, afin d'empêcher l'univers de tomber dans l'ignorance la plus grossière ; car tout était menacé d'un naufrage prochain, les sciences, les arts, la civilisation. La hache s'était promenée des bords de l'Océan jusqu'au-delà du Pont-Euxin, et des antres de la Scandinavie jusqu'aux déserts de l'Afrique, abattant tout ce qui était debout, et nivelant impitoyablement le sol de l'Europe. Le vandalisme atteignait tous les monumens ; les bibliothèques subirent le sort des provinces; la flamme les dévora. Un voile épais s'étendit tout-à-coup d'un pôle à l'autre; la lumière s'obscurcit dans ce vaste univers ; les ténèbres de l'ignorance l'enveloppèrent comme d'un crêpe funèbre, et ce ne fut que dans le secret de la religion, à l'abri des autels et du cloître, que le flambeau des connaissances humaines alla prolonger sa lueur mourante.

Dans ce tems de trouble et de confusion, Dieu suscita un saint personnage destiné à devenir le père d'une sainte et nombreuse famille. Ce fut lui qui, le premier, porta en Occident les observances monastiques; qui n'ayant pour tout héritage que la pauvreté et la vie laborieuse, parvint cependant à fonder une foule de monastères où vinrent se réfugier la vertu et la science. Là des hommes dont le siècle n'était plus digne, s'occupaient de la prière et de l'humilité; et au tems qui n'était pas spécialement consacré aux devoirs de piété, on les voyait, les uns défricher péniblement un vallon jusque-là inculte, une montagne aride et pierreuse, ou des campagnes couvertes de bruyères, et fonder la plupart de nos villes, orgueil de nos provinces; les autres, dans l'intérieur du cloître et dans le silence des cellules, méditer quelque ouvrage immortel, ranger ou transcrire des livres, retirer du milieu des ruines et des cendres encore fumantes les feuillets épars de l'histoire, et les membres mutilés des anciens poètes et orateurs; tandis que la barbarie dé-

[1] M. de Maistre, *du pape*.

molissait, brûlait, anéantissait tout dans le monde, la piété, tranquille au fond d'un édifice qu'elle même s'était construit, recueillait précieusement tout ce qui échappait à la fureur de la tempête. « Je ne saurais trop le répéter, dit un écrivain distingué, dans toutes les subversions politiques, quand l'empire romain croula tout entier, l'étude et la civilisation se réfugièrent dans les cloîtres [1]. » Un travail lent mais opiniâtre, des études fixes et constantes y formaient des esprits vigoureux et leur donnaient ce jugement droit et solide qui les mit en état de produire plus tard aux yeux de l'univers une érudition consommée en ce vaste amas de connaissances auquel notre légèreté a peine à croire. La lutte entre les ténèbres et la lumière fut longue ; il fallut une patience à toute épreuve ; disons mieux, une foi bien grande, une charité bien vive dans ceux qui défendaient la cause de la science et de la civilisation, et les ministres d'un Dieu d'amour, d'un Dieu sacrifié pour les hommes, pouvaient seuls y réussir. « Enfin, dit un écrivain célèbre, » quelques hommes pénétrés d'un merveilleux amour pour les » hommes, changèrent tout dans le monde en renonçant au » monde ; ils communiquèrent à des peuples vieillis, usés, » presque éteints, le souffle de vie qui était en eux ; ils les re» trempèrent dans la foi ; et du fond de la corruption la plus » excessive, ils ramenèrent à la vertu, en même tems qu'ils » s'en allaient civilisant les peuples barbares, leur enseignant » une doctrine sublime, et les formant tout ensemble à des » mœurs pures et douces, à des habitudes d'ordre, à la prati» que de l'agriculture, des métiers et des arts [2]. »

Rome, semblable à l'astre du jour, prolongeait jusqu'aux extrémités du monde la lumière et la chaleur. « O Rome, s'écrie » un auteur, tu as ouvert ton sein, et des peuples divers y ont » trouvé une commune patrie. Il a été avantageux aux bar» bares d'avoir été soumis à la domination [3]. » En effet, la barbarie reculait sans cesse devant les missionnaires du siège immuable, qui pénétrèrent partout où il se trouva des sauvages à humaniser, et des hommes à convertir. Bien avant le huitième

[1] Ferrand, *Esprit de l'histoire.*

[2] M. l'abbé de La Mennais.

[3] Rutilius, *ut infrà*

siècle, ils avaient parcouru l'Irlande et l'Ecosse ; le moine Augustin avait planté la foi en Angleterre, et la nouvelle du salut avait retenti dans la Franconie, la Saxe, la Frise, sans parler de la Moravie et de la Suède. « Je te salue, ô Rome, continue l'auteur » que je viens de citer, je te salue, noble mère de la famille hu» maine; car en nous donnant la véritable paix, tu n'as fait » qu'une seule ville de ce qui était auparavant l'univers (1).» Décrivez, par la pensée, une ligne au-delà de laquelle les missionnaires ne soient point allés, et dites hardiment : là étaient les bornes du christianisme; là aussi finissaient la civilisation et la liberté; là aussi commençaient la barbarie et l'esclavage. Et, chose digne de remarque, ce qui était vrai au huitième siècle se trouve encore vrai aujourd'hui.

C'est ici l'époque où les nations, long-tems agitées, tourmentées et bouleversées de fond en comble, reprennent peu à peu le rang que le doigt de Dieu assigne à chacune d'elles; où les divers peuples qui s'étaient brisés les uns sur les autres, quelque tems errans au souffle de l'anarchie, surnagent enfin sur cet océan d'erreurs et de confusion. L'empire romain est tombé; de nouveaux états s'élèvent sur ses débris. Les nations, *retrempées dans la foi*, pénétrées de la vertu vivifiante du christianisme, s'asseyent sur des bases solides. Dans cette espèce de création, le sacerdoce déploya toute sa vigueur; et c'est un point reconnu par tous ceux qui ont voulu l'examiner; que dis-je? c'est une vérité incontestable, que dans la formation des monarchies européennes on sent une sorte de présence réelle du sacerdoce [2], par lequel seul ce christianisme peut avoir une action extérieure. On voit la main des évêques poser les premières pierres de l'édifice social, et surtout celles du souverain pontife, père commun des fidèles, redevable aux Scythes et aux Grecs, aux barbares et aux chrétiens, de toute sa tendresse et des soins que lui inspire sa sollicitude universelle. Quel spectacle que celui de voir pa-

[1] Formasti patriam diversis gentibus unam,
Profuit injustis, te dominante capi.
Salve, magna parens; pacem dum Roma dedisti,
Urbem fecisti quod priùs orbis erat.

RUTILIUS, lib. 1.

[2] M. de Maistre, *du pape*.

raître, à la source même des diverses nations d'aujourd'hui, ces hommes vénérables qui fondaient des états! Comme ils étaient convaincus de cette maxime du saint roi David, si féconde en bienfaits : « Si le Seigneur ne prend soin lui-même de bâtir nos » maisons et de garder nos villes, toutes nos peines seront inutiles » et sans fruit [1]. »

Voyez, en Angleterre, Alfred-le-Grand; dans les Espagnes, Alphonse, surnommé encore le Grand. Mais le plus fameux et le plus mémorable de tous, fut celui qu'on appela non seulement grand, mais la grandeur, Charlemagne, roi de France, et couronné empereur d'Occident au commencement du neuvième siècle. Si le règne de ce grand prince, le plus illustre peut-être et le plus digne de nos éloges, jeta un éclat si vif, répandit tant de gloire sur notre nation, quelle en fut la cause? Ecoutons le patriarche de Ferney, qu'on n'accusera certainement pas de flatter la cour de Rome. « Le règne de Charlemagne, dit-il, eut quelque lueur de politesse, qui fut probablement le fruit du voyage à Rome. »

« Les capitulaires de ce monarque, ses fondations, ses travaux, ses plans, partout le sacerdoce paraît, le sacerdoce agit de concert avec sa main royale; il se nommait lui-même, comme autrefois Constantin, l'évêque extérieur de ses peuples; et voilà, sans doute, ce qui faisait dire à l'incrédule et au protestant Gibbon : « Ce sont des évêques qui ont fait le beau royaume de » France, et il a subsisté quatorze siècles sous l'autorité tutélaire » de soixante-seize rois, sans que la forme de son gouvernement » eût subi aucune altération essentielle; tant était grande la force » de conservation que lui avaient donnée les principes reli- » gieux [2] » Or, ce qui se passa en France eut également lieu dans les autres contrées; et il reste démontré, par l'aveu même des incrédules et des impies, que la religion, c'est-à dire le sacerdoce, fut la base de la civilisation et l'auteur des constitutions européennes.

Charlemagne expire, et voici que le nord se déborde encore

[1] Nisi Dominus ædificaverit domum; in vanum laboraverunt qui ædificant eam : nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam. (*Ps.* CXXI, I, 2.)

[2] *Hist. de la décadence de l'empire romain.*

une fois sur le midi, les Normands viennent ravager nos provinces désolées, et finissent par s'établir dans la Neustrie et par conquérir le trône d'Angleterre. L'Orient lutte avec le Croissant; la couronne de France perd de sa beauté; les rênes de l'empire flottent dans des mains énervées; les seigneurs prétendent à l'indépendance, et les peuples courbent douloureusement la tête. Le sacerdoce chrétien resta seul debout; à l'ombre de sa puissance et de sa vertu, quoique souvent obscurcie en ces tems déplorables, l'innocence trouva son salut et la liberté un refuge toujours ouvert. On entendit de tous côtés, au milieu du tumulte et du fracas des guerres interminables, des voix si fortes qu'il fut impossible de les étouffer; les cris de la victime retentirent aux oreilles de l'oppresseur; et ce que le remords ne put obtenir, souvent la crainte d'une diffamation publique l'arracha. On entendit la chaire de Pierre, la chaire de Remi et d'Irénée, la chaire de Thomas de Cantorbéry, défendre tour à tour les intérêts des nations et des rois, de la religion et de la légitimité. « Dieu, qui » ne fait rien par saut, voulait élever les barbares nos pères, et » il leur donna un tuteur : ce fut le pape. » Ainsi parle le célèbre protestant Jean de Müller. Je n'ignore pas qu'on a reproché au sacerdoce sa trop grande influence; mais c'est cette influence même qui fit le bonheur des peuples, et cette influence, dépendait-il du sacerdoce de ne pas l'avoir? Pourquoi donc dans l'univers entier, dans toutes les classes d'hommes, seul le sacerdoce possédait-il la science et l'instruction? Seul il avait le désir d'un perfectionnement auquel il tendait toujours; seul il aimait à s'exercer et à travailler; seul il avait du goût pour les choses pénibles et de la persévérance pour les entreprendre et les accomplir; seul il avait les clefs de tous les biens que le monde et la société peuvent posséder ici-bas; seul il ne mourait jamais. Est-il étonnant après tout cela que son influence ait été prodigieuse? Otez donc du cœur de l'homme l'estime pour la supériorité des talens et des vertus, ainsi que la reconnaissance pour les bienfaits. Au reste, si le sacerdoce n'usa de son crédit que pour notre avantage, pourquoi nous plaindrions-nous? mais quoi! s'écriera-t-on, prétendez-vous qu'il n'y ait rien de répréhensible dans les actes de la puissance ecclésiastique? Tant d'excommunications, la honte de nos histoires, voulez-vous encore la justifier

sur ce point? Et, si elles étaient nécessaires pour retrancher des crimes horribles, pour punir les forfaits des grands, que rien d'ailleurs n'eût été capable de contenir; si elles protégeaient la faiblesse contre la force, la liberté contre l'esclavage; si elles conservaient le bonheur dans les états, la légitimité dans les successions aux couronnes, objet presque unique des peines dont nous parlons, objet d'une plus grande importance qu'on ne pense; si elles empêchèrent que l'Eglise ne perdît son antique beauté; si elles purifièrent le sanctuaire de toute souillure, le préservèrent du plus grand des malheurs, du libertinage associé au sacré caractère; en un mot, si elles n'ont fait que du bien aux états, aux peuples, aux dynasties régnantes et à l'Eglise, pourquoi n'approuverions-nous pas l'usage qu'en ont fait les souverains pontifes? La foudre qui n'atteint que le crime fait-elle donc un si grand mal? Mais, dira-t-on encore, on abusa de cette arme terrible. Et de quoi n'abuse-t-on pas? Et peut-on abuser d'autre chose que de ce qui est bon? Des abus, supposons qu'il en existât, nous aveugleraient-ils au point de ne plus voir ce qu'il y avait d'avantageux dans la plénitude de l'exercice du pouvoir des clefs? Ah! si vous ne voulez tenir compte que des fautes du genre humain, gardez-vous de lire l'histoire, vous n'y trouveriez que des sujets d'une éternelle lamentation; mais je n'ai pas encore lu que, par ordre émané du trône apostolique, les peuples se soient armés les uns contre les autres, si ce n'est pour la défense de leurs droits; que l'échafaud ait été dressé en face des palais des monarques; je n'ai pas encore lu qu'en vertu d'une bulle fulminée du haut du Vatican, des sceptres de paix aient été brisés et des nations entières aient été déchirées. Les impies l'ont bien crié aux quatre coins du monde, mais l'histoire n'en fait pas foi, et vous qui nous parlez des entreprises de la puissance ecclésiastique sur le temporel des rois, pourquoi ne pas raconter aussi les entreprises des rois contre la juridiction ecclésiastique? Pourquoi ne pas dire cette longue série de persécutions par laquelle il a fallu que la fille du ciel passât pour venir jusqu'à nous; et le glaive des Césars, et la hache des Vandales, et les édits théologiques des empereurs du vieil empire romain, et les prétentions du régime féodal, et les entraves de tant de concordats, et la flétrissante protection du pouvoir ennemi; que sais-je! Sera-t-il

dit que l'on pourra tout contre l'Eglise, et que l'Eglise ne pourra rien pour sa propre défense? L'évêque de Rome ne porte-t-il pas encore de nos jours la couronne des rois? et, en cette qualité n'a-t-il pas des droits à défendre, des peuples à protéger? Faudra-t-il, parce qu'il est ministre de la religion catholique, qu'il laisse envahir ses états sans s'y opposer, et qu'il se contente de bénir des fers qu'un tyran lui apporte? Songez du moins, songez que sans les pontifes de Rome nous serions des esclaves courbés sous le joug du despotisme, plongés dans l'ignorance la plus crasse, semblables aux peuples de l'Asie, et quelque chose de pis encore. Gloire donc à ces généreux athlètes de la cause la plus sainte, qui par leur vigueur ont soutenu la discipline et les mœurs dans les cours, dans le monde et dans le sanctuaire! Gloire aux pères de l'antique Europe! et, quoi qu'en puissent dire nos philosophes, gloire surtout à ce fameux moine Hildebrand, connu sous le nom de Grégoire VII, qui par sa conduite ferme et par des coups d'une autorité seule en pouvoir de se faire obéir en ces tems-là sauva la civilisation, releva la société de l'état déplorable où elle était tombée, purifia la maison du Seigneur des taches qui la deshonoraient, arracha le gouvernement de l'Eglise des mains de l'empereur, qui, de l'aveu de Voltaire lui-même, avait tout envahi [1], fit trembler le crime et réparer les injustices. Et qu'avez-vous à reprocher à ces maîtres du monde? le consentement des peuples et des rois les faisait alors les arbitres et les régulateurs universels; quelqu'un d'eux en profita-t-il pour agrandir ses domaines? Ce fait, qui est incontestable, prouve seul en leur faveur plus que toutes les déclamations des impies sur l'ambition, sur l'orgueil qui animait ces souverains pontifes; l'intérêt des peuples et des rois, voilà leur mobile. Que quelques uns d'entr'eux vous paraissent avoir poussé trop loin leur sublime puissance, il n'y a que les hérétiques, les schismatiques, les ennemis de tout pouvoir et de tout bonheur qui soutiennent aujourd'hui ces ridicules propositions Quoi qu'il en soit, c'est une injustice de s'arrêter si long-tems à examiner leurs fautes, s'il vous plaît de les appeler ainsi, sans daigner jeter un coup-d'œil sur les bienfaits que nous en avons reçus : et pour en citer quelques uns des plus signalés, ne fut-ce pas, par

[1] *Annales de l'Empire*, année 1076.

exemple, un trait de la plus grande miséricorde et de la politique la plus salutaire que la proclamation de la *trève de Dieu?* les impies en conviennent, et le sacerdoce seul pouvait l'inventer et l'exécuter. C'en fut un autre non moins admirable que ces guerres lointaires, ces fameuses croisades, glorieuse conception du Saint-Siége; elles étaient nécessaires à l'Occident, qui déchirait se propres entrailles, et à l'Orient, trop fier de sa valeur pour tarder à se précipiter sur l'Europe. Les guerres intestines, les divisions sanglantes, couvraient nos pays de ruines et de misère; des suzerains, trop puissans pour obéir à un autre maître, avaient sans cesse les armes à la main; le peuple, toujours le premier à souffrir des querelles des grands, traînait une vie misérable, craignant également l'abondance et la faim. Toute confiance, toute liaison avait cessé parmi les sujets d'un même royaume, et la féodalité seule régnait. Tout-à-coup flotte aux regards des nations l'étendard sacré de la croix; la foi s'éveille dans le cœur des chrétiens; c'est un ennemi de Dieu qu'il faut combattre, c'est Jérusalem qu'il faut conquérir; c'est le pardon de ses péchés qu'il faut obtenir; rien ne coûte pour voler à la Terre-Sainte : oubli des injures, réconciliations éclatantes, affranchissement des vassaux, établissemens pieux, force, courage, vertu, valeur, on cède, on prodigue tout. Dieu le veut, s'écrie le concile de Clermont! et ce cri, porté d'un bout de la France à l'autre, enflamme d'un saint zèle ceux qui ne connaissaient encore que la haine ou la défiance. Dieu le veut! Ce fut là le signal d'une révolution féconde en bienfaits, le levier puissant qui souleva l'Europe et la France en particulier du sein de l'anarchie, et lui donna cet élan magnanime qui devait en faire plus tard la première et la plus belle des nations connues.

En ce tems-là parut sur la scène du monde un homme d'un génie ardent et fougueux, doué d'une imagination vive, mûrie par la retraite et le silence; un homme d'une conception vaste, et qui remuait tout autour de lui; un homme capable par sa rapide éloquence de le disputer aux magiques accens des prophètes et des orateurs les plus impétueux, c'était l'abbé de Clair vaux. Des traits de feu, des élans sublimes, un zèle dévorant pour la gloire de Dieu, une grande magnanimité de caractère, je ne sais quoi de tragique et de cette espèce de *divinité* que les anciens

peuples accordaient à quelques uns de leurs héros; joignez-y une dévotion tendre, une piété douce et bien éclairée, et le don plus brillant encore d'opérer des miracles; tout en lui était propre à faire impression, à saisir, remuer et transporter les cœurs; sa voix, semblable aux éclats du tonnerre, qui, dans le fort de la tempête, couvre de son imposante majesté le bruit des vents, le mugissement des vagues et le fracas des flots poussés contre les rochers, sa voix, au milieu des troubles et des discordes, se fit entendre dans tous les coins de l'Occident. Rome, l'Italie, la France, l'Allemagne, retentirent de ses accens et s'ébranlèrent pour marcher où Bernard les poussait. Grâces au zèle de ce saint homme, ces fiers Sarasins, qui menaçaient continuellement d'envahir nos belles provinces, furent pour la seconde fois attaqués et contraints de se défendre dans leurs propres foyers. Si le succès ne couronna pas cette entreprise, nous savons tous à quoi l'attribuer; la jalousie, qui se mit entre les princes croisés, l'inconduite de leurs soldats, et la trahison de ces mêmes Grecs qui de nos jours ont imploré nos bras contre la tyrannie d'un peuple qu'ils ne redoutaient pas assez dans ces tems-là, voilà quelles en furent les raisons véritables; mais en est-il moins vrai que les royaumes d'Occident recouvrèrent leur paix et leur tranquillité; qu'une foule de vassaux, profitant des circonstances, furent affranchis pour toujours d'un joug bien pesant; que le trône même s'accrut des débris de tant de baronies qui un peu auparavant *ceignaient la couronne et marchaient ses égales?* En est-il moins vrai que ce fut là comme une grande et solennelle expiation des désordres du monde, et que, prenant des sentimens élevés, les biens de la terre ne parurent plus rien, la vertu, la magnanimité, le ciel, devenant les seuls points où les hommes tendissent? Et tant d'ouvrages que l'on recueillit des croisades ne suffiraient-ils pas pour les justifier aux yeux mêmes des plus prévenus contre le sacerdoce, qui en fut l'unique auteur?

Et que dis-je! ne savait-il qu'arracher les peuples de leurs gonds et pousser les nations à des combats lointains? Mais qui n'a entendu parler de ce fameux ministre de France, qui la gouverna avec tant de sagesse pendant l'expédition de Louis VII? C'était un enfant du cloître que l'abbé Suger, Suger, en qui la religion avait formé un esprit de prudence et de force bien nécessaire

en ces tems indécis; aussi digne d'amour sur les marches du trône qu'il l'avait été sur les degrés du sanctuaire. Il fut l'ami de saint Bernard; la France lui décerna le nom de père de la patrie; la religion s'honora de sa vertu, et son roi lui paya le tribut de ses larmes. Ne dirait-on pas avec un de nos grands écrivains, que « la maison de prières fut aussi l'asile de la science? qu'il était » beau de les voir ces anges de la solitude, en sortir le front lu- » mineux comme Moïse, et portant comme lui les tables de la » loi, s'avancer au milieu des peuples...; enfanter partout des » prodiges, et replacer peu à peu la société sur les vrais fonde- » mens! »

Enfin, pourrai-je suffire à représenter le bien que le sacerdoce opéra à cette époque de l'histoire moderne! Il faudrait pour cela approfondir une foule de choses que la longueur de cet article ne permet pas même d'indiquer ici. Tant de conciles où se traitèrent les plus hauts intérêts de la société, tant de règlements dictés par la sagesse elle-même; et ces brillantes institutions de guerriers religieux, la gloire et le salut de nos provinces! Les chevaliers de Saint-Jean de Jérusalem, ceux du Temple, ceux de la Calatrava en Espagne, l'ordre Teutonique en Allemagne; et ces familles saintes qui reconnaissent pour pères, l'une saint François d'Assises, l'autre saint Dominique, l'ornement de l'Eglise et la terreur des hérésies! et ces fameuses universités de Paris, d'Oxford, de Salamanque, de Padoue, de Bologne, où le génie encore enfant se forgeait des ailes pour voler plus tard, comme l'aigle, au-dessus des nues! Tout cela appartient au sacerdoce chrétien. Ce sont là les œuvres qu'il a opérées et les titres qu'il présente à notre reconnaissance, dans un temps où le reste du genre humain n'offre presque rien qui soit digne de mémoire. Parlerai-je du règne de saint Louis et de tout ce que la religion dicta à un prince aussi pieux? Ai-je besoin de rappeler ses établissemens, ses lois, son gouvernement heureux et paternel? Est-il quelqu'un qui ne sache combien ce monarque estimait et respectait les évêques de son royaume, et l'influence qu'ils eurent sur toute sa conduite?

Qu'il nous soit permis en finissant de citer les hommes illustres, les évêques renommés et les saints pontifes des treizième, quatorzième et quinzième siècles : un Guillaume d'Auvergne,

évêque de Paris, ardent zélateur de la discipline ecclésiastique et de la vraie foi, excitant le goût des arts et des études, agrandissant le vaste hôpital de la capitale, et mettant ainsi en exécution la pensée qu'avait eue autrefois S. Jean Chrysostome ; un S. Thomas d'Aquin, surnommé l'ange de l'école, à cause de sa grande et saine doctrine ; un S. Bonaventure, cardinal, évêque d'Albane, que sa tendre piété a fait appeler le docteur séraphique ; un Robert de Sorbon, jetant les fondemens de la fameuse Sorbonne de Paris ; et encore, un S. Vincent Ferrier, un S. François de Paule ; le premier évangélisant l'Espagne, la France, l'Italie, l'Angleterre et l'Ecosse ; le second, fondant un ordre fameux par son humilité [1], et s'attirant par sa seule vertu la confiance des souverains et la vénération des peuples ; un Thomas à Kempis, qui composa le plus beau des livres qui soient sortis de la main des hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas [2] ; un cardinal d'Amboise, le conseil et l'ami de son roi, le nourricier des pauvres et des orphelins, fameux ministre, et prélat plus fameux encore ; enfin ce tant renommé cardinal Ximénès, régent de Castille, administrateur des Espagnes, protecteur de la foi, des lettres et des sciences, le plus grand homme que l'Espagne ait produit ?

Il est donc bien vrai qu'en parcourant seize siècles chrétiens on rencontre partout les immenses bienfaits du sacerdoce ; seul il lutte essentiellement contre le vice, l'ignorance, la barbarie et la mort ; seul il défend la science, la civilisation, la vertu et la vie ; seul il instruit les rois et soumet les peuples, il retablit l'ordre et fait vivre le monde. Aussi, nous le disons sans crainte, nous le disons à tous, et nous le dirons toujours, oui, c'est au sacerdoce catholique que nous devons ce que nous possédons de lumière, de vertu et de véritable liberté.

[1] L'ordre des Mineurs.

[2] Fontenelle.



LA BIBLE,

CONSIDÉRÉE SOUS LE RAPPORT RELIGIEUX, MORAL, HISTORIQUE ET LITTÉRAIRE.

Deuxième Article.

Nous avons démontré que les livres saints contiennent éminemment la science de Dieu et la science du salut; nous les avons considérés comme monumens religieux et historiques, et nous n'avons pas craint de dire que la Bible, sous ce double point de vue, comme aussi dans ses considérations politiques et morales, l'emportait infiniment sur tout ce qu'il a été possible de faire et d'écrire en ce genre. Dans cet article, nous allons examiner si ce *livre par excellence* n'est pas aussi le plus attrayant, le plus beau de tous les livres par la hauteur des pensées, la sublimité des sentimens et la magnificence de la plus riche poésie. Quoi de plus beau en effet, de plus noble que la conduite de Joseph envers ses frères! Quoi de plus touchant que le moment de sa reconnaissance, *ego sum frater vester!* Quels accens plus douloureux que ceux d'Israël sur les bords du fleuve étranger? Quelles plaintes égalèrent jamais ces cris de douleur, cette voix de Rachel, qui pleure ses enfans dans Rama, et qui rejette loin d'elle toute consolation parce qu'ils ne sont plus [1]? Qui jamais, comme Jérémie, sera capable d'égaler les lamentations aux calamités, dit Bossuet dans son *Oraison funèbre*

[1] *Et noluit consolari quià non sunt.* Quelle admirable et touchante simplicité!

d'Henriette d'Angleterre ? « Il est bien remarquable, dit M. de Treneuil dans son *Discours*, que nous avons cité plus haut, que la poésie, chez le peuple de Dieu, ne connut point cet état de faiblesse, ces progrès plus ou moins rapides, et cette décadence qui signalent les diverses époques des arts et des sciences profanes. Le commencement fut, comme le milieu et la fin de sa carrière, marqué par des chefs-d'œuvre. Fille du ciel, elle s'éleva, du premier vol, au sommet de la perfection, ce qui prouve la divinité de son origine et l'importance de sa mission sur la terre.

» Il n'est personne qui ne connaisse les *Lamentations de Jérémie;* elles sont le sujet de nos chants élégiaques dans les jours qui précèdent la fête de Pâques. Ce sont des cantiques de deuil composés à l'occasion des divers malheurs de Jérusalem. Jérémie, dont le suprême talent était d'exciter l'attendrissement et la pitié, n'a jamais été surpassé dans ce genre d'élégie lyrique.

» Si quelques écrivains sacrés l'emportent sur lui par la pureté de la diction, il s'élève quelquefois à la hauteur d'Isaïe lui-même, et personne ne l'égale dans l'art de peindre la douleur et d'exciter la compassion. Il tient sur le Parnasse sacré le sceptre de l'élégie, et ses chants ne sauraient être trop médités par ceux que la nature de leur caractère et de leur talent appelle à déplorer les grandes infortunes. Sans nous répandre en éloges superflus sur les beautés dont étincelle ce poète, nous rappellerons au lecteur que ce morceau d'inspiration vraiment divine, où Joad peint dans *Athalie* la désolation de la ville sainte: *Comment en un plomb vil*, etc., se trouve prsque tout entier dans *Jérémie*, qui a fourni à Racine les traits, les couleurs et le mouvement de ce pathétique tableau. »

Quels objets plus propres à enflammer l'imagination que cette mer entr'ouverte et suspendue, qui engloutit Pharaon et son armée? que cette nuée de feu, et ces murailles qui s'écroulent avec fracas au seul bruit des trompettes? qui dira le nom de Jérusalem, « ce nom tout à la fois si poétique et si douloureux dans la bouche des prophètes ? Quoi de plus profond que les réflexions de Job sur la brièveté de la vie et sur l'instabilité des choses humaines ? Quoi de plus vrai que le tableau du cheval de bataille dans le livre du même Job, tableau où il n'y a

pas un seul trait dont la beauté n'exige un commentaire particulier ?

Nous avons reproduit plus haut la belle description que Job fait du cheval; nous ne quitterons pas Job sans donner un extrait de la *Recherche de la Sagesse*. Le début en est singulier, et l'on n'imagine pas où tend le poète en suivant une telle voie.

« Il est un lieu où se forme l'argent ; il est une retraite où se » trouve l'or. — Le fer est tiré du sein de la terre; l'airain est » arraché à la pierre.—L'homme recule les confins des ténèbres; » il a découvert jusqu'à ces roches ténébreuses qui avoisinent les » ombres de la mort. — Il creuse dans les montagnes des vallées » qui n'ont jamais porté l'empreinte de ses pas ; il s'enfonce » dans les entrailles de la terre. —Cette terre, où s'élève les mois- » sons, est déchirée intérieurement par un incendie. — Là croît » le saphir, là se forme l'or. — L'oiseau ne connaît point cette » voie, et l'œil du vautour ne l'a point aperçue. — Elle est igno- » rée des bêtes sauvages ; les lions n'y pénètrent jamais. — » L'homme brise les rochers, renverse les montagnes jusqu'à » leurs racines. — Il fend les rochers du rivage et découvre leurs » trésors les plus cachés. — Il arrête le cours des fleuves, et » montre leur profondeur à la lumière. — Mais la sagesse, où » la trouvera-t-on ? et quelle est la demeure de la prudence ? — » L'homme ignore son prix ; elle n'habite pas la terre des vivans. » — L'abîme dit : Elle n'est point en moi ; et la mer : Je ne la » connais pas. — On ne l'achète pas au poids de l'or ; on ne » l'obtient point pour l'argent le plus pur. — L'or d'Ophir n'en » égale pas le prix, elle surpasse l'onix et le saphir. — Le cristal, » l'éméraude, ne sont rien auprès d'elle, ni les ornemens les » plus beaux. — Le corail et l'escarboucle s'effacent en sa pré- » sence ; elle l'emporte sur les perles de la mer. — La topaze de » Kousch ne lui sera point comparée ; on ne l'échangera point » pour les tissus les plus précieux. — D'où vient donc la sa- » gesse ? et quelle est la demeure de la prudence ? Elle est ca- » chée aux yeux des mortels, elle est inconnue aux oiseaux du » ciel. — L'enfer et la mort ont dit : Nous en avons entendu » parler. — Dieu connaît ses voies; et seul il sait où elle habite. » — Car son regard pénètre jusqu'aux extrémités de la terre ; il » voit tout ce qui existe sous le ciel. — Quand il pesait la force

» des vents, et qu'il mesurait les eaux de l'abîme; quand il » donnait des lois à la pluie et qu'il traçait une route à la fou- » dre et aux tempêtes, alors il vit la sagesse, alors il la fit » connaître : il la renfermait en lui, il en sondait les profon- » deurs. — Et il a dit à l'homme : Craindre le Seigneur, voilà la » sagesse; et s'éloigner du mal, voilà la prudence. »

Cette conclusion est belle et digne des plus grandes choses qui ont précédé. Dans un autre passage de Job, la Sagesse dit qu'elle était traitée par le Seigneur comme un nourrisson chéri, et qu'elle se jouait sur ses genoux [1].

Tout le monde connaît cette superbe prosopopée, dans laquelle la Sagesse (dans *Salomon*) raconte les merveilles de la création : « Les montagnes n'étaient pas encore affermies; j'étais engen- » drée avant les collines.... Lorsque l'Eternel étendait les cieux, » j'étais là; lorsqu'il entourait l'abîme d'une digue, lorsqu'il » suspendait les nuées, lorsqu'il fermait les sources de l'abîme, » lorsqu'il donnait à la mer des limites (et les eaux ne les dé- » passeront pas), lorsqu'il pesait les fondemens de la terre, » alors j'étais auprès de lui; nourrie par lui, j'étais tous les » jours ses délices, me jouant sans cesse devant lui, me jouant » dans l'univers; et mes délices sont d'habiter avec les enfans » des hommes. »

On ne trouve rien, dit M. de Bonald, qui puisse être comparé à cette description étonnante de pompes et de magnificence.

La lecture de Job faisait les délices de Herder, et lui arrachait des larmes. « Où te chercher, s'écrie cet illustre orienta- » liste, dans des strophes pleines d'élévation et de verve, où » trouver ta tombe, poète sublime, confident des conseils de » Dieu, des pensées des hommes et du ministère des anges? Tu » embrasses d'un regard le ciel et la terre. Tour-à-tour pathé- » tique et sublime, ton génie soupire avec le malheureux dans » le royaume des larmes; et, plus rapide que la lumière, il s'é- » lève au-dessus des merveilles de la création. Un cyprès tou- » jours vert ombrage-t-il ta tombe? ou bien est-elle ignorée » comme ton berceau? Du moins tu as laissé un monument

[1] De Montbron. *Essai*, pag. 282.

» immortel de ton passage sur la terre; et, sans doute, tu chantes » autour du trône de l'univers avec les étoiles du matin[1]. »

Ouvrez les *Proverbes* de Salomon, vous trouverez que les images les plus douces et le coloris le plus gracieux tempèrent fréquemment l'austérité des conseils ou la monotonie inséparable d'une longue suite de préceptes. « Mon fils, n'oublie pas » mes enseignemens, et que ton cœur garde mes préceptes. — » Et ils t'apporteront la longueur des jours, et les années de la » vie, et la paix. — Que la miséricorde et la vérité ne t'aban» donnent pas; place-les autour de ton cou, grave-les sur la ta» ble de ton cœur. — Et tu seras plein de grâce et de pureté » devant Dieu et devant les hommes. — Confie-toi en Jéhovah » de tout ton cœur, et ne t'appuie pas sur ta prudence. — Re» connais-le en toutes tes voies, et il applanira tes sentiers. — » Ne sois pas sage à tes propres yeux, crains le Seigneur, dé» tourne-toi du mal; — Et les parfums se répandront sur ta » chair, et l'huile pénètrera tes os. — Honore Jéhovah de tes » richesses, des prémices de ta moisson; — Et l'abondance » remplira tes greniers, et tes pressoirs regorgeront de vin. — » Mon fils, ne t'aigris point contre la loi du Seigneur: — Car le » Seigneur châtie celui qu'il aime, comme un père le fils qu'il » chérit. — Heureux l'homme qui trouve la sagesse, et l'homme » qui est riche en prudence! — Sa possession vaut mieux que » tous les trésors; sa moisson, que l'or le plus pur. — La sa» gesse est plus précieuse que les perles; toutes les pierreries » ne l'égalent pas en valeur. — D'une main elle présente les » longs jours de la vie; de l'autre, les richesses et la gloire. — » Ses sentiers sont des sentiers de douceur, et toutes ses voies » sont la paix. — Elle est l'arbre de vie pour ceux qui l'embras» sent; heureux ceux qui y demeurent attachés! — Jéhovah a » fondé la terre par sa sagesse, il a créé les cieux par son intel» ligence. — Par sa sagesse, il a creusé les abîmes; les eaux » sortent des mers, et les cieux répandent leur rosée. — Mon » fils, ne détourne pas tes yeux de la sagesse, garde le jugement » et la prudence. — Ils seront la vie de ton âme et l'ornement

[1] HERDER. *Essai sur le génie de la poésie hébraïque*, tom. 1er, pag. 130 et suiv.

» de ton cœur. — Alors tu avanceras dans tes voies avec sécu-
» rité; ton pied ne chancèlera pas. — Tu marcheras, et nulle
« crainte; tu dormiras, et ton sommeil sera doux. — Tu ne re-
« douteras point les terreurs soudaines, et les puissances de l'im-
» pie fondant sur toi. — Car Jéhovah sera à ton côté, il éloi-
» gnera tes pas du péril. — Ne retiens pas le bien de ceux à qui
» il est dû, quand il est au pouvoir de ta main de le rendre. —
» Ne dis pas à ton ami : Reviens, et demain je te donnerai,
» quand tu peux donner à l'instant. — Ne médite pas le mal
» contre ton prochain, lorsqu'il est assis tranquille auprès de
» toi. — La malédiction de Dieu est sur la maison de l'impie,
» et la demeure du juste sera bénie [1].... » Quand on a bien étudié ces sentences composées par un si grand homme sous la dictée du Saint-Esprit, on n'a plus besoin d'apprendre ce que le philosophe enseigne sur la morale.

« Les livres saints, observe l'habile critique dont nous avons déjà cité les paroles, ont un avantage bien marqué sur ce que nous offrent de mieux les philosophes profanes, c'est qu'on n'y trouve aucun précepte de conduite, aucune leçon utile qui ne soit incontestablement vraie et d'une application également facile et salutaire pour tous les peuples du monde, pour tous les états de la vie. Ici, la morale est puisée à sa véritable source; et le suprême législateur, qui en donne des leçons si précieuses, par l'organe des écrivains sacrés, n'a pas voulu seulement le bonheur de telle ou telle peuplade en particulier, mais il embrasse l'univers dans l'immensité de son amour, comme il le créa et le protège par l'immensité de sa puissance. Ouvrez, au contraire, les philosophes dont l'antiquité s'honore le plus : qu'y trouverez-vous la plupart du temps ? une morale systématique, qui avait ses partisans et ses antagonistes, comme s'il y avait, comme s'il pouvait y avoir deux manières d'être bons et vertueux Les uns mettent la vertu à une hauteur si décourageante qu'elle rebute les efforts du zèle le plus affermi, et ne permet son accès qu'à l'orgueil du sophiste, qui cherche moins à valoir en effet mieux que ses semblables qu'à les écraser de sa prétendue supériorité. Les autres débarrassent si complètement la morale de

[1] *Proverbes*, ch. III.

tout ce qu'elle pourrait avoir de sévère ; ils l'accommodent si bien à la faiblesse de l'homme et à la multitude de ses passions, que l'on ne sait s'ils ont voulu faire l'apologie du vice ou celle de la vertu. Ces extrêmes ne se rencontrent point dans la philosophie divine des livres saints : la morale y est ce qu'elle doit être, douce et consolante, jamais pénible, toujours tirée de la nature de l'homme, et fondée sur ses intérêts les plus chers. Ce n'est pas que quelques étincelles de cette céleste lumière ne sortent par intervalles des écrits des philosophes anciens : mais ce ne sont que des lueurs fugitives, qui éclairent un moment, pour replonger bientôt le malheureux qui les suit dans les horreurs de ténèbres inexplicables. On pourrait être étonné des nombreuses contradictions, des inconséquences multipliées qui échappent à ces précepteurs fameux du genre humain, si ce défaut même de liaison dans leurs idées et de consistance dans leur doctrine ne prouvait la nécessité d'un maître plus habile et d'un philosophe plus éclairé. Or, si tout ce qui manque en ce genre à la doctrine philosophique des tems anciens, les philosophes sacrés le réunissent au plus haut degré, il faut bien que celui qui les a inspirés soit ce maître plus habile, ce philosophe plus éclairé, dont nous venons de parler. Cela ne peut pas plus être l'objet d'une question que la matière d'un doute [1]. »

Existe-t-il quelque chose de plus tendre, de plus pathétique, que ces reproches adressés aux enfans d'Israël par les prophètes, et dont le lecteur le plus froid et le plus prévenu a tant de peine à ne pas être affecté ? « O habitans de Jérusalem, et vous, hommes de Juda, décidez entre ma vigne et moi. Que pouvais-je faire de plus pour ma vigne que ce que j'ai fait ? Eh bien ! j'attendais qu'elle me donnât des raisins, et elle me jette quelques grappes sauvages. Mais, direz-vous, la voie du Seigneur est inégale. Ecoutez à présent, maison d'Israël, c'est la vôtre qui l'est et non la mienne. Ai-je quelque plaisir à voir l'homme s'égarer et mourir ? N'en aurai-je pas davantage à le voir revenir et vivre ? J'ai nourri, j'ai élevé des enfans, et ils se sont revoltés contre moi. Le bœuf connaît son maître, l'âne con-

[1] Amar, *Cours de Rhét.* pag. 607.

naît la crèche du sien, mais Israël ne me connaît pas; mon peuple ne veut pas me connaître. » (Isaïe.) Non, il n'est rien dans les livres des païens qui soit comparable à l'éloquence, à la vivacité, à la tendresse de ces reproches; il y règne quelque chose de si affectueux, de si noble, de si sublime, qu'on peut défier les plus grands orateurs de l'antiquité de rien produire de semblable.

Trouvera-t-on un morceau plus touchant, plus consolant que ce passage du prophète-roi, sur les miséricordes de Dieu et sur le bonheur de l'aimer? « Qu'elles sont grandes, ô mon Dieu, les douceurs que vous réservez à ceux qui vous craignent! Vous les cacherez dans le secret de votre face, loin de la persécution des hommes; vous les mettrez en sûreté dans votre tabernacle, à l'abri de la contradiction des langues. Je disais dans l'excès de mon trouble: Mon Dieu, vous m'avez donc rejeté loin de vous: et tandis que je vous adressais ma prière, vous m'aviez déjà exaucé. Aimez donc le Seigneur, parce qu'il conservera ceux qui lui seront fidèles. Agissez avec courage, vous tous qui espérez en Dieu, et que votre cœur se fortifie en lui.... Cherchez la présence de Dieu, cherchez-la toujours.... »

Opposons à ces passages si doux un tableau grand, terrible et majestueux. C'est l'Eternel qui se peint lui-même. « Sa colère a monté comme un tourbillon de fumée; son visage a paru comme la flamme, et son courroux comme un feu ardent. Il a abaissé les cieux; il est descendu, et les nuages étaient sous ses pieds. Il a pris son vol sur les ailes des Chérubins; il s'est élancé sur les vents. Les nuées amoncelées formaient autour de lui un pavillon de ténèbres. L'éclat de son visage les a dissipées, et une pluie de feu est tombée de leur sein. Le Seigneur a tonné du haut des cieux; le très-haut a fait entendre sa voix; sa voix a éclaté comme un orage brûlant. Il a lancé ses flèches et dissipé mes ennemis; il a redoublé ses foudres, qui les ont renversés. Alors les eaux ont été dévoilées dans leurs sources; les fondemens de la terre ont paru à découvert, parce que vous les avez menacés, Seigneur, et qu'ils ont senti le souffle de votre colère. » Quelle supériorité dans les idées, dans les expressions! car elles sont ici littérallement rendues, dit le traducteur, M. de Laharpe; plus loin, il ajoute: « Avouons-le, il y a aussi loin de

ce sublime à tout autre sublime, que de l'esprit de Dieu à celui de l'homme. On voit ici la conception du grand dans son principe : le reste n'en est qu'une ombre, comme l'intelligence créée n'est qu'une faible émanation de l'intelligence créatrice ; comme la fiction, quand elle est belle, n'est encore que l'ombre de la vérité, et tire tout son mérite d'un fond de ressemblance. »

Ne cessons donc de le redire, la Bible est une source aussi riche que féconde, où puisèrent et où puiseront toujours l'éloquence et les arts. Tel est l'intérêt de ce livre divin, que les différentes parties qui le composent, prises séparément et détachées du tout qu'elles forment, attachent néanmoins et instruisent le lecteur. Que dire du corps entier de l'ouvrage ? Rien de plus majestueux et de plus imposant que ce vaste tableau, où l'on voit une longue suite d'évènemens qui naissent tous les uns des autres, qui tous sont réglés par une même volonté, qui tous conduisent à une même fin. Mais peu de personnes veulent astreindre leur paresse à suivre un pareil enchaînement et à en étudier toutes les beautés en détail.

Ces beautés, sur lesquelles nous nous plaisons à revenir sous le rapport littéraire, feront toujours les délices des hommes de goût, et l'on ne peut se lasser de les indiquer. Qui peut nier que les cantiques de Moïse, dans l'Exode et le Deutéronome, surtout le dernier, que les enfans des Israélites devaient tous apprendre par cœur; que quelques-autres morceaux épars dans les livres historiques ; que les Psaumes, que Job, et presque tous les prophètes, ne présentent des exemples de la poésie la plus sublime et la plus variée ? Jamais aucune ode grecque ou latine a-t-elle pu atteindre à la hauteur des Psaumes ? Que l'on nous permette de nous arrêter un instant sur ce livre extraordinaire, qui, composé par un roi, tient, parmi les productions littéraires, le rang que son sublime auteur occupait au milieu de ses peuples.

Recueillons l'opinion des savans sur ces chants divins, que l'on peut appeler la nourriture forte et habituelle des âmes sensibles et religieuses.

« Eschyle est, sans contredit, le poète ancien dont la manière, en bien des endroits, approche le plus de celle des prophètes. Pindare et Homère lui-meme ont des tournures et

des images qui nous les rappellent ; mais Moïse, dans ses cantiques, Job, David, Isaïe, Jérémie, Habacuc, etc., ne peuvent être comparés aux auteurs profanes, que pour en faire sentir toute l'infériorité : et c'est dans leurs écrits que la poésie prend un langage divin. Parmi les prophètes Isaïe est le premier ; et ses écrits surpassent de beaucoup les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Que ne lui doit point Racine dans ses beaux chœurs d'Esther et d'Athalie ? Peut-être que sans lui, le merveilleux de Milton ne serait qu'extravagance.

» L'esprit de Dieu a pu seul élever si haut les prophètes, et leur sublimité est en eux une preuve d'inspiration. Le flambeau de leur génie a été allumé aux rayons de la divinité qui les éclairent ; et de la connaissance de ces attributs, ils empruntent toute leur force : il ne leur était donc pas difficile d'être grands philosophes[1]. »

Le célèbre Newton dit un jour au docteur Smith, auteur des commentaires sur Daniel : « Je trouve plus d'authenticité dans les livres de la Bible, que dans aucune histoire profane quelconque[2]. »

Les incrédules mêmes sont forcés de rendre hommage à la sublimité des livres saints. Voici comment s'exprime à ce sujet le fameux Sylvain Maréchal, qui faisait, comme on sait, profession publique d'athéisme :

« Les poètes grecs et romains n'ont point laissé de monumens qui surpassent le beau poème des lamentations de Jérémie. Ce que l'imagination a de plus riche, ce que la sensibilité a de plus touchant, y est prodigué. C'était un beau génie que l'auteur de ces lamentations, modèle du genre élégiaque. Que de vérité dans les tableaux ! que toutes les images sont d'un beau choix ! Non-seulement les poètes, mais tous les artistes doivent étudier, méditer cette grave composition digne de sa célébrité, et trop connue pour en relever ici toutes les sortes de beautés[3]. »

» Dans le livre de Job, Dieu parle en Dieu. Est-il rien dans

[1] Voir la *Dissertation sur les ruines de Babylone* dans les *Mémoires de l'Acad. des Inscrip. et Belles-Lettres.*

[2] *Deutensiana,* p. 5.

[3] *Pour et contre la Bible.*

Homère ou dans Ossian, de comparable à la peinture du trente-neuvième chapitre? Il y a beaucoup de philosophie et d'une haute philosophie dans ce livre, que des vérificateurs français ont témérairement voulu traduire en notre langue. Il nous semble voir des pygmées s'efforçant de soulever la massue d'Hercule [1]. »

Boulanger rend ainsi hommage aux beautés sublimes de l'Écriture : « La langue hébraïque est la vraie langue de la poésie, de la prophétie et de la révélation ; un feu céleste l'anime et la transporte. Quelle ardeur dans ses cantiques! quelles sublimes images dans les visions d'Isaïe! que de pathétique et de touchant dans les larmes de Jérémie! On y trouve des beautés et des modèles en tous genres... La Bible, telle que nous l'avons, est tout ce qu'elle doit être et tout ce qu'elle peut être. Émanée de l'Esprit-Saint, il faut qu'elle soit immuable comme lui, pour être à jamais et comme par le passé, le premier monument de la religion, et le livre sacré de l'instruction des nations [2]. »

L'auteur du *Théisme*, philosophe du XVIIIe siècle, fait le même aveu. « Je m'étonne infiniment, dit cet écrivain, de la sublimité des livres sacrés, qui furent composés chez des peuples ignorans et abrutis. Je pourrais citer ici quantité de passages de la Bible, et je ferais voir que nul peuple, et même nulle secte de philosophes, n'a parlé de Dieu avec autant de grandeur et de vérité que les Juifs. Je m'en tiendrai au psaume CIII, *Benedic anima mea, Domino*, etc., monument précieux que la Grèce la plus savante n'aurait pas désavoué. »

Chacun des écrits des livres saints, dit M. de Boulogne, a son style, ou pour mieux dire son cachet différent ; et dans les traductions même les moins fidèles, on distingue facilement ceux qui remontent à une haute antiquité par le ton simple et naïf dont ils racontent les événemens, de ceux qui ont été écrits après la captivité, où l'on aperçoit bien plus d'apprêt et de recherche.

Quelle différence surtout dans le style des prophètes. Quoique inspirés par le même esprit, chacun parle suivant son génie particulier, la profession qu'il exerçait, et l'éducation plus ou

[1] *Pour et contre la Bible.*
[2] *Encyclopédie.*

moins soignée qu'il avait reçue. Isaïe, issu du sang des rois, et fréquentant leur cour, s'exprime avec bien plus de noblesse et d'élévation qu'Amos réduit à l'humble condition de berger.

» Le docteur Lowth, dans son excellent ouvrage sur la poésie des Hébreux, compare Isaïe à Homère, Jérémie à Simonide, Ezéchiel à Eschyle. Cette comparaison est très-juste[1]. »

« De tous les livres de la Bible, dit M. l'abbé Fayet, celui des Psaumes paraît le plus admirable par l'éclat et la majesté des images, la variété des figures et des sujets, l'impétuosité d'une éloquence que Bossuet compare *aux tourbillons qui sortent de la fournaise.* Jamais Homère ni Pindare n'ont égalé la richesse, le mélange de douceur et d'énergie qui règne dans les Cantiques de David. Le plus grand effort de l'éloquence est sans doute de représenter fidèlement les choses par les mots. Ici l'on va plus loin : les choses même sont mises à la place des mots, on voit, on entend, on contemple, on ne lit pas..... La beauté des Psaumes parle bien mieux au cœur qu'à l'esprit. On oublie en lisant ces hymnes sacrées, qu'elles furent chantées il y a trois mille ans, par un peuple qui célébrait ses triomphes ou pleurait ses grandeurs anéanties. On croit lire l'histoire de sa propre patrie, sa captivité, sa délivrance, la fuite de ses rois, leur merveilleux retour. *Là aussi les nations ont frémi* (Ps. IV.); *les peuples ont médité de vains complots contre le Seigneur et son Christ ; là aussi le Prophète vit des impies élevés comme les cèdres du Liban; il passa, et ils n'étaient plus.* » Nous reviendrons sur ce dernier passage du psaume XXXVI.

M. de Maistre, dans ses *Soirées de Saint-Pétersbourg*, parle des Psaumes avec enthousiasme; nous allons reproduire quelques fragmens des belles pages qu'il a consacrées à ce livre divin : « La Bible, en général, renferme, dit-il, une foule de prières dont on a fait un livre dans notre langue ; mais elle renferme de plus, dans ce genre, le livre des livres, le livre par excellence, et qui n'a point de rival, celui des Psaumes. » Après avoir parlé de Pindare, dont on prononce quelquefois le nom

[1] *Annales littéraires et morales*, t. II, pag. 201. Voyez l'excellent discours de M. Ancillon cité plus bas. Il y fait les mêmes comparaisons, et presque toujours elles sont à l'avantage des auteurs sacrés.

à côté de celui de David, et après avoir démontré que ce lyrique grec n'est presque plus intelligible, M. de Maistre continue ainsi : « David, au contraire, brave le tems et l'espace, parce qu'il n'a rien accordé aux lieux ni aux circonstances ; il n'a chanté que Dieu et la vérité immortelle comme lui. Jérusalem n'a point disparu pour nous : *elle est toute où nous sommes ;* et c'est David surtout qui nous la rend présente. Lisez donc et relisez sans cesse les Psaumes, non, si vous m'en croyez, dans nos traductions modernes qui sont trop loin de la source, mais dans la version latine adoptée dans notre Eglise.... Les Psaumes sont une véritable *préparation évangélique* ; car nulle part, l'esprit de la prière, qui est celui de Dieu, n'est plus visible ; et, de toutes parts, on y lit les promesses de tout ce que nous possédons. Le premier caractère de ces hymnes, c'est qu'elles prient toujours ; lors même que le sujet d'un psaume paraît absolument accidentel, et relatif seulement à quelque évènement de la vie du Roi-Prophète, toujours son génie échappe à ce cercle rétréci ; toujours il généralise ; comme il voit tout dans l'immense unité de la puissance qui l'inspire, toutes ses pensées et tous ses sentimens se tournent en prières ; il n'a pas une ligne qui n'appartienne à tous les tems et à tous les hommes. Jamais il n'a besoin de l'indulgence qui permet l'obscurité à l'enthousiasme ; et cependant lorsque l'aigle du Cédron prend son vol vers les nues, votre œil pourra mesurer au-dessous de lui plus d'air que Horace n'en voyait jadis sous le cygne de Dircé [1].

Tantôt il se laisse pénétrer par l'idée de la présence de Dieu, et les expressions les plus magnifiques se présentent en foule à son esprit : « Où me cacher, où fuir tes regards pénétrans ? Si » j'emprunte les ailes de l'aurore, et que je m'enlève jusqu'aux » bornes de l'océan, c'est ta main même qui m'y conduit, et » j'y rencontrerai ton pouvoir ; si je m'élance dans les cieux, t'y » voilà ; si je m'enfonce dans l'abîme, te voilà encore [2]. » Tantôt il jette les yeux sur la nature, et ses transports nous apprennent de quelle manière nous devons la contempler. « Seigneur, dit-il, vous m'avez inondé de joie par le spectacle de vos ouvrages ; je

[1] *Multa Dircæum levat aura cycnum*, etc.

[2] *Ps.* CXXXVIII, 7, 9, 10, 8.

» serai ravi en chantant les œuvres de vos mains. Que vos ouvrages sont grands, ô Seigneur! vos desseins sont des abîmes; » mais l'aveugle ne voit pas ces merveilles, et l'insensé ne les » comprend pas [1]. » S'il descend aux phénomènes particuliers, quelle abondance d'images! quelle richesse d'expressions! Voyez avec quelle vigueur et quelle grâce il exprime les *noces* de la terre et de l'élément humide: « Tu visites la terre dans » ton amour et tu la combles de richesses! fleuve du Seigneur, » surmonte les rivages! prépare la nourriture de l'homme, c'est » l'ordre que tu as reçu [2], inonde les sillons, va chercher les » germes des plantes, et la terre tressaillera de fécondité [3]. Seigneur, tu ceindras l'année d'une couronne de bénédictions; » les nuées distilleront l'abondance [4]. Des îles de verdure embelliront le désert [5]; les collines seront environnées d'allégresse; les épis se presseront dans les vallées; les troupeaux se » couvriront de riches toisons; tous les êtres pousseront un cri » de joie. Oui, tous diront un hymne à ta gloire [6]. »

Mais c'est dans un ordre plus relevé qu'il faut l'entendre expliquer les merveilles de ce culte intérieur qui ne pouvait de son tems être aperçu que par l'inspiration. L'amour divin qui l'embrase prend chez lui un caractère prophétique; il devance les siècles, et déjà il appartient à la loi de grâce. Comme François de Sales ou Fénelon, il découvre dans le cœur de l'homme ces « degrés mystérieux [7], qui, de vertus en vertus, nous mènent » jusqu'au Dieu de tous les dieux [8]. » Il est inépuisable lorsqu'il exalte la douceur et l'excellence de la loi divine. Cette loi est « une lampe qui guide son pied mal assuré, une lumière, un » astre qui l'éclaire dans les sentiers ténébreux de la vertu [9]; elle » est vraie, elle est la vérité même; elle porte sa justification » en elle-même; elle est plus douce que le miel, plus désirable » que l'or et les pierres précieuses; et ceux qui lui sont fidèles y » trouveront une récompense sans bornes [10]; il la méditera jour » et nuit [11]; il cachera les oracles de Dieu dans son cœur, afin

[1] *Ps.* XCI, 5, 6, 7. — [2] *Ps.* LXIV, 20. — [3] *In stillicidiis ejus lætabitur germinans* Je n'ai pas l'idée d'une plus belle expression. — [4] *Ps.* LXIV, 12. [5] *Ibid.* 13 — [6] *Ibid.* 14. — [7] *Ps.* LXXXIII, 6. — [8] *Ibid.* 8. — [9] *Ps.* CXVIII, 105. — [10] *Ps.* XVIII, 10, 11. — [11] *Ps.* CXVIII, 9.

» de ne le point offenser[1]; il s'écrie : Si tu dilates mon cœur, je » courrai dans la voie de tes commandemens [2]. »

Quelquefois le sentiment l'oppresse. Un verbe qui s'avançait pour exprimer la pensée du Prophète, s'arrête sur ses lèvres, et retombe sur son cœur; mais la piété le comprend lorsqu'il s'écrie : « *Tes autels, ô Dieu des esprits* [3] !!! »

D'autres fois on l'entend deviner en quelques mots tout le christianisme. *Apprends-moi*, dit-il, *à faire ta volonté, parce que tu es mon Dieu* [4]. Quel philosophe de l'antiquité a jamais su que la vertu n'est que l'obéissance à Dieu, parce qu'il est Dieu, et que le mérite dépend exclusivement de cette directrice soumise de la pensée.

Voyez comment le Prophète déchiffre l'incrédule d'un seul mot : *Il a refusé de croire, de peur de bien agir* [5]. Comment en un seul mot encore il donne une leçon terrible aux croyans, lorsqu'il leur dit : « Vous qui faites profession d'aimer le Seigneur, haïssez le mal [6]. »

Cet homme extraordinaire, enrichi de dons si précieux, s'était néanmoins rendu énormément coupable; mais l'expiation enrichit les hymnes de nouvelles beautés; jamais le repentir ne parla un langage plus vrai, plus pathétique, plus pénétrant. Prêt à recevoir avec résignation tous les fléaux du Seigneur [7], « Il veut lui même publier ses iniquités, son crime est toujours » devant ses yeux, et la douleur qui le ronge ne lui laisse au- » cun repos [8] » Au milieu de Jérusalem, au sein de cette pompeuse capitale, destinée à devenir bientôt *la superbe ville de la superbe Asie* [9]. Sur ce trône où la main de Dieu l'avait conduit, « il est seul comme le pélican du désert, comme l'offraie ca- » chée dans les ruines, comme le passereau solitaire qui gémit » sur le faîte aérien des palais [10]. Il consume ses nuits dans les » gémissemens, et sa triste couche est inondée de ses larmes [11]. » Les flèches du Seigneur l'ont percé [12]. Dès lors il n'y a plus

[1] *Ps.* CXVIII, 11. — [2] *Ibid.* 32. — [3] *Altaria tua, Domine virtutum......* LXXXIII, 5. — [4] *Ps.* CXLII, 11. — [5] *Ps.* XXXV, 4. — [6] *Ps.* XCVI, 10. — [7] *Ps.* XXXVII, 18. — [8] *Ps.* XXXVII, 19. L, 5 et XXXVII, 17, 18. — [9] *Longè clarissima urbium orientis* (PLIN., *Hist. natur.* V, 14.). — [10] *Ps.* CI, 7, 8. — [11] *Ps.* VI, 7. — [12] *Ps.* XXXVII, 3

» rien de sain en lui; ses os sont ébranlés [1], les chairs se détachent, » il se courbe vers la terre; son cœur se trouble: toute sa force » l'abandonne; la lumière même ne brille plus pour lui [2]; il n'en- » tend plus; il a perdu la voix : il ne lui reste que l'espérance [3]; » aucune idée ne saurait le distraire de sa douleur; et cette douleur » se tournant toujours en prières, comme tous ses autres senti- » mens, elle a quelque chose de vivant qu'on ne rencontre point » ailleurs. »

La terreur chez lui se mêle constamment à la confiance; et jusque dans les transports de l'amour, dans l'extase de l'admiration, dans les plus touchantes effusions d'une reconnaissance sans bornes, la pointe acérée du remords se fait sentir, comme l'épine à travers les touffes vermeilles du rosier.

Enfin rien ne me frappe dans ces magnifiques psaumes comme les vastes idées du prophète en matière de religion : celle qu'il professait, quoique resserrée sur un point du globe, se distinguait néanmoins par un penchant marqué vers l'universalité. Le temple de Jérusalem était ouvert à toutes les nations, et le disciple de Moïse ne refusait de prier son Dieu avec aucun homme, ni pour aucun homme : plein de ces idées grandes et généreuses, et poussé d'ailleurs par l'esprit prophétique qui lui montrait d'avance « la célérité de la parole, et la puissance évan- » gélique [4] », David ne cesse de s'adresser au genre humain et de l'appeler tout entier à la vérité; cet appel à la lumière, ce vœu de son cœur revient à chaque instant dans ces sublimes compositions; pour l'exprimer en mille manières il épuise sa langue sans pouvoir se contenter. « Nations de l'univers, louez toutes le » Seigneur, écoutez-moi vous tous qui habitez le tems [5], le Seigneur » est bon pour tous les hommes, et sa miséricorde se répand sur » tous ses ouvrages ; [6] son royaume embrasse tous les siècles et » toutes les générations [7]; peuples de la terre, poussez vers Dieu » des cris d'allégresse, chantez des hymnes à la gloire de son

[1] *Ps.* VI. — [2] *Ps.* XXXVII, 4, 6, 7. — [3] *Ibid.* 16. — [4] *Velociter currit Sermo ejus.* CXLVII, 15. *Dominus dat verbum evangelizantibus.* LXVII, 12. — [5] *Omnes qui habitatis tempus.* XLVIII, 2. Cette belle expression appartient à l'hébreu. La vulgate dit : *qui habitatis orbem.* Les deux expressions sont synonymes. — [6] *Ps.* CXLIV, 9. — [7] *Ibid.* 13.

» nom, célébrez sa grandeur par vos cantiques, dites à Dieu : la » terre entière vous adorera, elle célébrera par ses cantiques la » sainteté de votre nom; peuples, bénissez votre Dieu et faites re» tentir partout ses louanges [1]; que vos oracles, Seigneur, soient » connus de toute la terre, et que le salut que nous tenons de vous » parvienne à toutes les nations [2]; pour moi, je suis l'ami, le frère » de tous ceux qui vous craignent, de tous ceux qui observent vos » commandemens [3]. Rois, princes, grands de la terre, peuples » qui la couvrez, louez le nom du Seigneur, car il n'y a de grand » que ce nom [4]! Que tous les peuples réunis à leurs maîtres, ne » fassent plus qu'une famille pour adorer le Seigneur [5]. Nations de » la terre, applaudissez, chantez, chantez notre roi! chantez... car » le Seigneur est le roi de l'univers; chantez avec intelligence [6], » que tout esprit loue le Seigneur [7].

Dieu n'avait pas dédaigné de contenter ce grand désir. Le regard prophétique du saint roi, en se plongeant dans le profond avenir, voyait déjà l'immense explosion du *cénacle*, et la face de la terre renouvelée par l'effusion de l'esprit divin; que ses expressions sont belles et surtout justes! « De tous les points de la terre » les hommes se ressouviendront du Seigneur et se convertiront » à lui. Il se montrera, et toutes les familles humaines s'in» clineront [8]. »

Je finirai par rappeler un autre vœu du prophète-roi : « Que » ces pages, dit-il, soient écrites pour les générations futures, et » les peuples qui n'existent point encore, béniront le Seigneur [9]. »

Il est exaucé, parce qu'il n'a chanté que l'Éternel; ses chants participent de l'éternité; les accens enflammés confiés aux cordes de sa lyre divine, retentissent encore après trente siècles dans toutes les parties de l'univers. La synagogue conserva les psaumes; l'Église se hâta de les adopter, la poésie de toutes les nations

[1] *Ps.* LXVI, 1, 4, 8. — [2] *Ibid.* 3. — [3] *Particeps ego sum omnium timentium te, et custodientium mandata tua.* CXVIII, 63. — [4] *Ps.* CXLVII, 11, 12. — [5] *Ps.* CI, 23. — [6] *Psallite sapienter.* XLVI, 8. — [7] *Omnis spiritus laudet Dominum.* CL, 5. C'est le dernier mot du dernier psaume. — [8] *Reminiscentur et convertentur ad Dominum universi fines terræ, et adorabunt in conspectu ejus omnes familiæ gentium.* XXI, 28. — [9] *Scribentur hæc in generatione alterá, et populus qui creabitur laudabit Dominum.* CI, 19.

chrétiennes s'en est emparé, et, depuis plus de trois siècles, le soleil ne cesse d'éclairer quelques temples dont les voûtes retentissent de ces hymmes sacrées. On les chante à Rome, à Genève, à Madrid, à Londres, à Quebec, à Quito, à Moscou, à Pekin, à Botany-Bay; on les murmure au Japon[1].

Concluons donc de cet assentiment, de cette admiration générale, que les psaumes sont la partie de la Bible la plus féconde en beautés de tous les genres. Le quarante-neuvième qui commence par ces mots : « Le Dieu des dieux, le Seigneur a parlé, » il a appelé la terre, etc.» surpasse toute imagination humaine. Quelle majesté dans le début du dix-huitième : « Les cieux ra- » content la gloire de l'Éternel, et le firmament annonce l'ouvrage de ses mains[2] » Quoi de plus énergique que cette superbe pensée : « J'ai vu l'impie élevé dans la gloire, haut comme les » cèdres du Liban; j'ai passé, et il n'était plus.» Nous ne finirions jamais si nous voulions faire remarquer tout ce qu'il y a de merveilleux dans les hymmes du roi prophète; mais combien d'autres inspirations divines dans les livres saints ne sont pas moins étonnantes et moins dignes de notre admiration. Je veux parler des prophètes. Il serait difficile d'indiquer dans Homère ou dans tout autre poète un morceau supérieur au chant de joie d'Isaïe sur la chute du roi de Babylone. Quels mouvemens animés, quelle rapidité et en même tems quelle grandeur d'idée, quelle terrible peinture de la chute d'un tyran impie et orgueilleux! D'un autre côté, quelle douceur, quelle onction dans le cantique d'Ézéchias. Dans ces deux morceaux si différens, on trouve réunies toutes les grandes qualités poétiques, élévation d'âme, force d'imagination, pathétique de sentiment et d'expression. Aussi Fénelon a dit que jamais aucun poète n'a égalé Isaïe peignant la majesté de Dieu, aux yeux duquel les royaumes ne sont qu'un grain de poussière, l'univers, qu'une tente qu'on dresse aujourd'hui et qu'on enlèvera demain. Tantôt, ajoute-t-il, sa poésie a toute la douceur et toute la tendresse d'une églogue, dans les riantes peintures qu'il fait de la paix,

[1] *Soirées de Saint-Petersbourg*, tom. II, pag. 56.

[2] La traduction de ce psaume par Rousseau est fort belle; mais quelle différence pour la naïveté, l'énergie et le laconisme.

tantôt, le poète s'élève jusqu'à laisser tout au-dessous de lui.

Y a-t-il rien dans l'antiquité qui puisse soutenir le parallèle avec les lamentations du tendre Jérémie, déplorant les maux de son peuple, et surtout avec la touchante prière qui termine ces lamentations.

Dans cette touchante et pathétique lamentation, Jérémie déplore le désastre de Jérusalem, qu'il appelle poétiquement la fille de Sion. Assis sur une hauteur, au pied d'un palmier, le prophète promène ses regards attendris sur cette ville si florissante auparavant; et contemplant, à l'avance, ses rues désertes, ses maisons abandonnées, ses promenades et ses places publiques couvertes d'herbe, témoignage d'une affreuse solitude, il s'écrie : « Comment cette ville naguère si peuplée, se trouve-»t-elle déserte? Comment cette mère heureuse dont les nations »enviaient la fécondité, n'est-elle plus qu'une veuve désolée? »comment la reine des cités se trouve-t-elle assujettie à un hon-»teux tribut?

» Elle pleure dans le silence de la nuit, elle pleure, et per-»sonne ne la console. Ses nombreux amis se sont éloignés d'elle; »leur cœur s'est fermé à la douce pitié; que dis-je? ils in-»sultent à sa douleur, ils sont devenus ses plus cruels ennemis.»

Après cette touchante exposition, le poète décrit les malheurs de Sion, ses princes arrachés de leur trône, son temple outragé, ses palais et ses maisons livrées au pillage. Il s'arrête ensuite. La fille de Sion prend la parole, elle se croit seule capable de peindre dignement ses souffrances.

« Voyez, Seigneur, et considérez l'affliction qui m'accable! »Voyez avec quelle arrogance l'ennemi insulte à mes malheurs! »contemplez mon abaissement! Et vous qui traversez ces lieux »solitaires, examinez et jugez s'il est une douleur égale à ma »douleur. Hélas! la fille de Sion étend en vain des mains sup-»pliantes : personne ne se présente pour la consoler. »

Après cette touchante prosopopée, le prophète termine ce chant lugubre par de justes imprécations contre les auteurs de tant de maux; imprécation qui devient en quelque sorte une prédiction infaillible :

« Que leur sort devienne aussi cruel que celui de Jérusalem! »que votre main vengeresse, ô mon Dieu! s'appesantisse

» sur eux comme elle s'est appesantie sur moi! car Sion a pleuré » son crime, et ses forces se sont anéanties dans la douleur; les » routes qui conduisent à ses murs sont en deuil, les malheu- » reux les mouillent de leurs larmes. »

Il est facile de reconnaître le caractère de grandeur qui règne dans cette composition; tout est animé, tout prend un corps, une âme, un esprit, un visage.

Jérusalem n'est plus une ville ravagée par de cruels ennemis; c'est une tendre mère privée de ses enfans, c'est une veuve désolée; les êtres inanimés partagent sa douleur, le poète leur prête du sentiment, et les chemins mêmes qui conduisent à cette ville malheureuse, s'associent au deuil public. Les autres lamentations de Jérémie ne sont ni moins poétiques, ni moins dignes d'admiration. Voir *Dis ours sur l'élégie* de M. de Treneuil.

Le langage d'Ezéchiel est dur, impétueux, plein de force, d'aspérité et de violence; mais quoi de plus beau que la complainte sur la ruine de Tyr.

« La gravité, la force et la véhémence caractérisent le génie d'Ezéchiel; son style, suivant saint Jérôme, n'a point une élégance soutenue; mais au jugement de Grotius et de Lowth, il est nerveux, sombre, effrayant; et ses élégies ne ressemblent point à celles de Jérémie, essentiellement tendre et plaintif, quoique par intervalles il s'élève jusqu'au sublime. On a dit d'Ezéchiel qu'il est le Milton des prophètes; on pourrait ajouter qu'il en est l'Alcée, lorsqu'il se déchaîne contre les crimes des tyrans et des peuples; et c'est alors qu'il mérite l'archet d'or dont les anciens avaient honoré le chantre de Lesbos. » Treneuil.

La célèbre vision d'Ezéchiel qui se trouve au chapitre XXXVII, est la composition la plus extraordinaire peut-être de l'Ecriture, et serait une des plus hardies conceptions de l'esprit humain, si l'on n'y reconnaissait l'esprit de Dieu. Voici le sujet de cette vision sublime. Le peuple d'Israël, abandonné de Dieu, frappé des maux que lui avaient attirés sa corruption et son impiété, désespérait de rentrer dans la miséricorde divine, et de le voir jamais rétabli dans sa chère Jérusalem. Un si grand bienfait lui paraissait impossible. Peut-être Ezéchiel partageait-il lui-même les inquiétudes de la nation. Mais Dieu veut le convaincre de sa toute-puissance; il ordonne à son serviteur de le suivre. Ezéchiel

est transporté dans une vaste campagne couverte d'ossemens de morts; Dieu lui commande d'en faire le tour, et ces innombrables ossemens, dit Ezéchiel, étaient depuis long-tems desséchés; laissons le maintenant parler :

« Le Seigneur me dit : Fils de l'homme, crois-tu que ces os- »semens soient vivans? et je répondis : Seigneur, mon Dieu, »vous le savez. Et le Seigneur me dit : Parle à ces ossemens et »dis leur : ossemens arides, écoutez la parole du Seigneur. Le »Seigneur me dit : Je vais vous animer de mon souffle, et vous »vivrez; je ferai croître la chair sur votre surface desséchée, j'y »étendrai des nerfs, je la couvrirai d'une peau nouvelle, je l'a- »nimerai, et vous vivrez, et vous saurez que je suis le Seigneur »tout-puissant.

» Je parlai aux ossemens, comme le Seigneur me l'avait or- »donné, et au moment où j'élevai la voix, il se fit un bruit et »un mouvement subit; les ossemens s'approchèrent entre eux, »chacun à la place qu'il devait occuper; je regardai et je vis la »chair et les nerfs s'élever sur eux, et une peau nouvelle les re- »couvrir, mais l'esprit de vie ne les animait pas, et Dieu me dit : »Parle à l'esprit, parle, fils de l'homme, et dis lui : voici ce »que le Seigneur tout-puissant ordonne, que ton souffle parte »des quatre coins du monde, qu'il anime ces morts et qu'ils »revivent.

» Je parlai comme le Seigneur m'avait commandé, et l'esprit »de vie pénétra parmi eux; ils redevinrent vivans, et se dressant »sur leurs pieds, ils formèrent une armée immense.

» Le Seigneur m'adressa encore la parole : Fils de l'homme, »me dit-il, tous ces ossemens représentent la maison d'Israël; »ses enfants disent : nos os se sont desséchés, et tout notre espoir »est évanoui, et nous sommes détruits sans ressources; eh bien, »vas, dis leur, voici la parole du Seigneur : J'ouvrirai vos tom- »beaux, je vous appellerai du fond de vos sépulcres, car vous »êtes mon peuple, et je vous ramènerai sur la terre d'Israël; »et quand j'aurai ouvert vos sépulcres, quand je vous aurai fait »sortir de vos tombeaux, que je vous aurai animés de l'esprit de »vie et fait goûter le repos sur la terre de vos pères, vous saurez »que je suis le Dieu tout-puissant; j'ai dit, et ce que j'ai dit a »été fait. »

Cette sublime allégorie est un monument bien singulier du génie poétique d'Ezéchiel. La vision du chapitre VIII offre aussi des tableaux de la plus grande beauté. Nous avons donné dans le Numéro des *Annales* le chant funèbre d'Ezéchiel sur la chute de Tyr, traduit par Volney.

Parmi les petits prophètes, Osée, Joël, Habacuk, dont le cantique sublime fit tant d'impression sur Lafontaine, ont tous un caractère poétique très-remarquable. Les trois chapitres de Nahum forment un petit poème complet sur la destruction future de Ninive, qui est remplie d'images les plus naturelles et les plus relevées. On croit voir cette superbe Ninive tomber sous les efforts d'une armée innombrable; on croit voir cette armée, on croit entendre le bruit des armes et des chariots. Tout est dépeint d'une manière élevée qui saisit l'imagination. Qu'on lise encore Daniel dénonçant à Balthasar la vengeance de Dieu près de fondre sur lui. Trouvera-t-on dans les plus sublimes originaux de l'antiquité quelque chose que l'on puisse comparer à ces différens morceaux? Et combien d'autres qui ne leur sont pas inférieurs! Disons donc en toute assurance que si l'on voulait examiner séparément toutes les parties de la Bible, puis leur ensemble, l'admiration irait toujours, en croissant, et l'on serait fortement convaincu que tout se soutient dans l'Ecriture Sainte; tout y garde le caractère qu'il doit avoir; l'histoire, les lois, les descriptions, les passions, les discours, la morale, les mystères, tout y est à sa place, tout y est bien. Enfin, il y a autant de différence entre les prophètes et les poètes profanes, qu'il y en a entre le véritable enthousiasme et le faux: les uns véritablement inspirés, expriment sensiblement quelque chose de divin; les autres s'efforçant de s'élever au-dessus d'eux-mêmes, laissent toujours voir en eux la faiblesse humaine.

Si la supériorité du style de l'Ecriture Sainte sur tout ce que nous avons de plus parfait chez les meilleurs écrivains de tous les tems pouvait encore être douteuse aux yeux de quelques personnes, ou prévenues, ou superficielles et indifférentes, nous ajouterions à ce que nous avons déjà dit sur cet objet, un passage très-beau tiré d'un auteur anglais. Cet auteur est fort ingénieux, fort piquant; mais si l'originalité de son esprit l'a

quelquefois égaré sur la route qu'il a le premier frayée (on voit que je veux parler de Sterne, le créateur du genre sentimental), il est certain qu'ici il a rendu l'hommage le plus pur et le plus beau à l'excellence du style de l'Ecriture Sainte. Voici comment il établit la comparaison entre l'éloquence profane et l'éloquence sacrée : « Il y a, dit-il, deux sortes d'éloquence ; l'une en mérite à peine le nom : elle consiste en un nombre fixe de périodes arrangées et compassées, et de figures artificielles, brillantées de mots à prétention : cette éloquence éblouit, mais éclaire peu l'entendement. Admirée, affectée par des demi-savans, dont le jugement est aussi faux que le goût est vicié, elle est entièrement étrangère aux écrivains sacrés. Si elle fut toujours estimée comme étant au-dessous des grands hommes de tous les siècles, combien à plus forte raison a-t-elle dû paraître indigne de ces écrivains que l'esprit d'éternelle sagesse animait dans leurs veilles, et qui devaient atteindre à cette force, cette majesté, cette simplicité à laquelle l'homme seul n'atteignît jamais? l'autre sorte d'éloquence est entièrement opposée à celle que je viens de censurer, et elle caractérise véritablement les Saintes Ecritures. Son excellence ne dérive pas d'une élocution travaillée et amenée de loin, mais d'un mélange étonnant de simplicité et de majesté, double caractère si difficilement réuni, qu'on le trouve bien rarement dans les compositions purement humaines. Les pages saintes ne sont pas chargées d'ornemens superflus et affectés. L'Etre infini ayant bien voulu condescendre à parler notre langage pour nous apporter la lumière de la révélation, s'est plu sans doute à le douer de ces tournures naturelles et gracieuses qui devaient pénétrer nos âmes. Observez que les plus grands écrivains de l'antiquité, soit grecs, soit latins, perdent infiniment des grâces de leur style quand ils sont traduits littéralement dans nos langues modernes. La fameuse apparition de Jupiter, dans le premier livre d'Homère ; sa pompeuse description d'une tempête ; son Neptune ébranlant la terre et l'entr'ouvrant jusqu'à son centre ; la beauté des cheveux de sa Pallas ; tous ces passages, en un mot, admirés de siècles en siècles, se flétrissent et disparaissent presque entièrement dans les versions latines. Qu'on lise les traductions de Sophocle, de Théocrite, de Pindare même, y trouvera-t-on

autre chose que quelques vestiges légers des grâces qui nous ont charmés dans les originaux? Concluons que la pompe de l'expression, la suavité des nombres et la phrase musicale, constituent la plus grande partie des beautés de nos auteurs classiques, tandis que celle de nos Ecritures consiste plutôt dans la grandeur des choses mêmes que dans celle des mots. Les idées y sont si élevées de leur nature, qu'elles doivent paraître nécessairement sublimes dans leur modeste ajustement : elles brillent à travers les plus faibles et les plus littérales versions de la Bible.»

Il n'est personne qui n'ait entendu parler des travaux de sir William Jones, fondateur de la société asiatique de Calcutta [1]. Nous ne connaissons point de savans qui unissent plus de bonne foi, plus de candeur, à l'érudition la plus profonde, surtout relativement aux antiquités et aux langues orientales. Ajoutons son opinion à celles de son compatriote que nous venons de citer. «La collection d'ouvrages que nous appelons l'Ecriture par excellence, dit-il, contient, indépendamment de son origine divine, plus de vrai sublime, plus de beautés réelles, plus de moralités, plus d'histoires intéressantes et plus de traits élevés de poésie et d'éloquence qu'on ne pourrait en rassembler dans un espace pareil, en faisant un extrait des livres qui ont été publiés dans les différens âges et dans les différens idiomes. Les deux parties qui forment l'Ecriture Sainte sont unies entre elles par une suite de compositions qui n'ont aucune ressemblance, soit pour la forme, soit pour le style, avec tout ce qu'on pourrait tirer de la littérature grecque, indienne, persane et même arabe. » [2]. L'auteur déclare ensuite qu'il ne prétend pas donner sa croyance pour règle de celle des autres; mais que cependant on ne lui refusera pas de convenir que les premiers historiens hébreux ne méritent autant de confiance que tout autre de l'antiquité.

On sait que dans le XVIII[e] siècle, on a osé avancer que la Bible n'était pas le plus ancien livre qui existe, ni le monument le plus authentique des premiers âges; et pour le prouver, on

[1] Nous sommes entrés dans des détails assez étendus sur les importans travaux de cette société dans le 17[e] N° des *Annales*, p. 50.

[2] Huitième discours anniversaire. *Asiatik research.*, tom. III, p. 15.

adjugeait la priorité aux livres de Zoroastre ; mais des savans de l'université de Gottingue ont fait justice de cette prétention de mauvaise foi. Ensuite on s'est rejeté sur les livres indiens ; ici il était plus difficile de juger à fond cette question à cause de l'éloignement des lieux et du peu de connaissance que l'on avait de ces livres ; mais la société asiatique de Calcutta est venue à propos pour fournir des lumières dont on avait besoin. Son respectable président, dont nous venons de parler, rendant compte des travaux de la société sous ce rapport, se félicite de ce qu'ils servent à justifier les récits de Moïse sur l'origine du monde. C'est avec une candeur et une impartialité admirables qu'il dit : « Notre témoignage sur ce point mérite d'autant plus de confiance, que quand même nous aurions trouvé le contraire, nous l'eussions également publié, non, à la vérité, avec la même satisfaction, mais du moins avec la même franchise. La vérité doit l'emporter sur tout »[1]. Quel hommage rendu à l'authenticité de la Bible ! Quant aux zodiaques trouvés dernièrement en Egypte, les savantes et profondes dissertations de MM. Visconti, Saint Martin, Cuvier et Champollion ont prouvé que cette dernière branche à laquelle s'attachaient fortement les adversaires de la Bible, n'est pas moins vermoulue que celle des livres de Zoroastre et de tant d'autres qui ont disparu.

[1] *Recherches asiatiques*, dixième discours anniversaire.

Histoire naturelle.

ARCHITECTURE DES INSECTES.

Sagesse de Dieu manifestée par les œuvres des insectes, qui possèdent ainsi que les autres animaux la véritable science infuse.

Habile dans la partie matérielle de son art, mais doué de peu de sympathie pour la nature, élevé parmi les citadins et prôné par les gens de cour, Pope a tourné en ridicule les amis de l'histoire naturelle, leurs observations minutieuses, la patience de leurs investigations, leur enthousiasme, leur exclusive passion, et même leurs conquêtes :

Chasser des papillons, nourrir des chrysalides,
Disséquer des fourmis, et la loupe à la main,
Passer la nuit, le jour, vivre, mourir enfin,
Et sans avoir vécu.... Bel emploi de la vie !
Travail digne de l'homme !....

Oui, l'observation de l'insecte qui disparaît à l'œil sous le brin de gazon est aussi digne de l'homme que celle de l'étoile la plus brillante du ciel. Savoir, c'est pouvoir. Non-seulement la curiosité qui nous est donnée en naissant est mère de tous les triomphes de l'esprit humain, nous devons la satisfaire; mais notre sécurité, mais notre bien-être dépendent de ces études, que Pope raillait si étourdiment. Il n'est pas vrai qu'elles rétrécissent l'intelligence. Quelques-uns des écrivains chez lesquels l'imagination dominait le plus impérieusement, les ont poursuivies jusqu'à la vieillesse : Rousseau, Goldsmith, Gray, Darwin, par exemple. Au lieu de frapper l'esprit de stérilité, elles le fécondent en lui ouvrant un nouvel infini, une sphère sans bornes, pleine de vie et d'immorta-

lité, pénétrant jusqu'aux plus imperceptibles subdivisions de l'être et de la matière animée. Sans doute les intelligences naturellement stériles n'y voient que des classifications à établir, des numéros à poser, des cartons à étiqueter, une nomenclature à faire. Mais sur elles seules tombent les reproches et les sarcasmes de Pope. Le vrai naturaliste est homme des champs, et non de cabinet ; il vit à la belle étoile, comme disait Daines Barrington. C'est là son cabinet de travail et de repos.

Le monde des insectes, si long-tems inconnu, et dont Aristote et Pline l'ancien avaient à peine franchi le seuil, ne s'est dévoilé que depuis peu de tems aux regards des naturalistes. Redi, Malpighi, Vallisnicri, Swammerdam, Leuwenkoeck, Réaumur, Linné, De Goer, Bonnet, Hubert, Rai, Willunghby, Derham, Wihte de Selborne, Kirby et Spence, ont tour-à-tour, si je puis le dire, soulevé une des bandelettes qui enveloppaient la mystérieuse existence des insectes. Réaumur, admirable observateur, se trompait encore sur beaucoup de points. Charles Bonnet, si sagace et si persévérant, a commis plus d'une erreur; et je ne doute pas que les anthomologistes qui nous succèderont ne corrigent encore beaucoup d'opinions aujourd'hui accréditées. Toutefois le degré de science auquel nous avons atteint tient du prodige : c'est un monde d'infiniment petits révélé. Appareil d'une complication extrême et d'une ténuité que le microscope parvient à peine à nous faire saisir; penchans bizarres, inclinations spéciales, instinct merveilleux de conservation et de reproduction ; adresse inouie dans l'application des moyens fournis aux insectes par la nature ; républiques, monarchies, guerres, amours; œuvres de l'architecte, du tisserand, du charpentier, du maçon, accomplies par ces êtres que notre pied écrase en passant ; mécanisme étonnamment diversifié, et dont eux seuls sont pourvus ; c'est un véritable univers, nouveau, brillant, inconnu, qui se déroule à l'œil de l'observateur; et ne croyez pas qu'il soit sans influence sur le nôtre. Les insectes sont à-la-fois très-malfaisans et très-utiles. Le dommage qu'ils peuvent nous faire est immense. Les obstacles que nous leur opposons aggravent souvent le fléau, parce que nous ignorons les lois de la nature. Tantôt nous mettons en œuvre, pour les détruire, des moyens qui tournent à notre dé-

triment; tantôt nous les méprisons, parce qu'ils trompent nos regards. Ils se vengent en dévastant nos récoltes, en infestant notre foyer domestique.

Nous avons su nous garantir des atteintes des animaux de proie, qui ne peuvent plus entrer dans nos vergers; mais le puceron et la chenille les dévorent: de si misérables ennemis nous bravent; et jusqu'à ce jour toute l'industrie, tout le savoir humain ont échoué contre leur coalition, leur persévérance, leur nombre, leur petitesse et les armes destructives qu'ils portent avec eux. Sous la zone équinoxiale, une petite fourmi arrête à elle seule le progrès de la civilisation; elle broie le papier dans ses mâchoires inperceptibles; elle dévore les livres et digère le parchemin. Dans plus d'une partie de l'Amérique du Sud, vous ne trouveriez pas un seul document écrit qui remonte à cent années. Ainsi est détruite la chaîne qui joint le présent au passé: ainsi se trouve tari de siècle en siècle le dépôt des connaissances acquises; la postérité ne reçoit aucun legs de sagesse et de savoir; la civilisation, paralysée dans son développement, ne fait un pas que pour reculer aussitôt en arrière, et un peuple sans aïeux reste éternellement dans l'enfance.

Qui pourrait croire qu'une larve d'insecte, semblable à un grain de riz pour la forme et pour la grosseur, va, déposée sur la branche d'un pin de cent cinquante pieds de haut et de trois pieds de diamètre, détruire et abattre le colosse? J'ai vu des forêts de pins frappées de cette mort inévitable. Elles avaient couvert des milliers d'acres de leur ombre : et l'on n'y apercevait plus que des squelettes d'arbres blanchissans, avec leurs rameaux secs et stériles, tout dépouillés d'écorce et tombant en poussière. Dans la Caroline du Sud, une espèce de punaise très-petite, noire et ailée, a mis à nu deux mille acres de terre, couronnées jadis d'arbres magnifiques. Les pins de la forêt de Hartz, en Allemagne, ont succombé à cet ennemi, dont heureusement le pivert au bec d'ivoire détruit de nombreuses populations. Un insecte s'introduit dans l'épi de blé, en extrait la farine et n'en laisse que l'enveloppe; un autre se loge dans le centre des plantes légumineuses, dont il ronge et enlève la pulpe. Les sauterelles volent par bataillons, dont la masse opa-

que voile l'éclat du jour et ravage des contrées immenses. Toute une république de fourmis blanches s'abat sur un village d'Afrique et le détruit; la flamme ne serait ni plus prompte ni plus terrible. Elle s'élance sur la mer et s'empare d'un navire pour le dévorer. Nos docks, nos digues, nos travaux maritimes n'ont pas été à l'abri de ces armées, si méprisables quand on pense aux êtres qui les composent, si dangereuses quand on réfléchit à leur masse et à leurs effets.

Comment donc, sans folie, dédaignerait-on l'étude de ces êtres qui nous causent tant de dommages? La connaissance de leur anatomie, des alimens dont ils se nourrissent, de leurs habitudes et de leurs modes d'existence, peut seule nous indiquer les moyens de porter remèdes aux maux qu'ils nous font. Toutefois, à ces maux de grands avantages se joignent. Un insecte nous donne la cochenille; un autre la soie; un troisième le miel. Instrumens de destruction et de reproduction, les insectes balaient toute cette matière végétale dont la putréfaction répand la peste, et dont la surabondance rendrait la terre inhabitable. Aux insectes il appartient d'achever la tâche de la mort et la décomposition des cadavres. L'œuvre que la hiène et le vautour ont commencée, des myriades d'insectes, nés des œufs déposés dans les carcasses putrescentes, l'achèvent. Quand une espèce d'insectes dévorans pullule, vous êtes sûr qu'une tribu ennemie va sortir du sein de la terre ou du tronc des arbres, pour combattre ses progrès. En 1820, les pucerons inondaient nos campagnes, qu'ils dévastaient sans qu'on eût rien à leur opposer : des volées de petites mouches, que le peuple de France nomme *Bêtes-à-bon-Dieu*, et celui d'Angleterre *lady-bird* (oiseau des dames), vinrent détruire les dévastateurs. Par quelle coordination mystérieuse l'accroissement d'une espèce se règle-t-il sur le nombre et le danger d'une autre espèce? Quand bien même les êtres auxquels se rattachent de tels phénomènes seraient d'une excessive petitesse, leur étude offrirait le plus vif intérêt.

Une variété inépuisable caractérise le monde des insectes. Depuis le 15 août jusqu'au 1er juin 1829, j'ai trouvé dans un cercle de deux lieues de diamètre, aux environs de Ripley, deux

mille quatre cent vingt espèces d'insectes, sans comprendre dans ce nombre les chenilles, larves et chrysalides. Parmi ces deux mille quatre cent vingt espèces, quatre-vingt-dix-huit étaient absolument nouvelles et ne se trouvaient dans aucune collection précédente. De perpétuelles migrations ajoutent encore à cette variété. On voit disparaître tout-à-coup des colonies d'insectes, que remplacent d'autres espèces naguère inconnues dans le pays. En 1825, nous ne voyions dans les environs de Londres que des bataillons processionnels de la *coccinella bipunctata* (bète-à-bon-Dieu à deux taches), et leurs petites écailles nacarat étincelaient sur toutes les plantes. En 1826 et 1827, on cessa de les apercevoir; et la *coccinella septempunctata* (marquée de sept taches ou points noirs) fut aussi commune que l'autre espèce devint rare. On peut étudier les insectes dans toutes les situations : tous les coins de la terre, toutes les fentes de la pierre, toutes les nervures du bois, toutes les fissures du sol en sont peuplés; dans la toile géométrique de l'araignée commune, il y a matière pour les spéculations du philosophe, du géomètre, du physicien pendant des années. Utiles ou funestes, répandus dans l'atmosphère, semés sous nos pas, habitans de nos maisons, nous disputant l'espace, les insectes, qui à tant de titres méritent une attentive et spéciale observation, sont en outre, pour la plupart, d'une beauté ou d'une singularité de formes merveilleuses. Les plus formidables d'entre eux, la guêpe, qui nous inspire une terreur d'instinct, d'ailleurs méritée; la demoiselle, qui fait tant de ravages parmi les autres insectes, se parent d'or et de pourpre, de mousseline et de diamans. On ne peut comparer la poussière éclatante qui fait resplendir les papillons et quelques chenilles qu'au plumage des oiseaux des tropiques. « Voyez, dit Linné, avec cette éloquence et cette beauté de style que l'amour de la nature inspire toujours, ces quatre ailes diaprées, que protègent deux écailles d'une délicatesse infinie : soutenu par ces frêles appuis, l'insecte-oiseau se balance dans l'air et y plane pendant une journée entière, rival du passereau et de la fauvette pour le vol, du paon et de l'oiseau-mouche pour l'éclat. Si vous remontez jusqu'à son berceau, votre admiration s'accroîtra : d'abord chenille verte, se traînant sur seize

pattes et se nourrissant des feuilles de l'arbre qu'elle habite; puis espèce de momie lustrée, entourée de bandelettes, suspendue par un fil à un rameau, existant sans nourriture, se développant sans se mouvoir; enfin insecte ailé, armé de six pieds délicats et élégans, brillant de toutes les nuances de l'arc-en-ciel, et vivant du pollen des fleurs! Transformations miraculeuses! »

Mais si cette beauté extérieure ne vous semble pas un attrait assez puissant, observez la structure intérieure, l'économie anatomique de ces animaux; elle correspond avec des instincts variés qu'elle est destinée à satisfaire; solitaires ou sociaux, ces instincts ne ressemblent point aux instincts des quadrupèdes ou des oiseaux. Défendre leur progéniture, la mettre à l'abri des attaques extérieures, se procurer des alimens par divers stratagêmes, quelquefois singuliers, toujours admirables; vivre en monarchie ou en république, former une démocratie travailleuse ou se soumettre à une aristocratie prépondérante; envoyer au loin des colonies; émigrer par masses et par générations; telles sont les conditions d'existence que les insectes remplissent. Leurs œufs, si petits, si fragiles, sont exposés à tous les dangers; c'est aussi vers leur conservation que se dirigent tous les efforts des insectes. L'homme, armé de machines compliquées et merveilleuses, n'a rien inventé de comparable à ce que les insectes accomplissent : prévoyance, prudence, persévérance, labeur infatigable, ressources de toute espèce, on voit se développer dans leur vie humble et obscure, tout ce qui fait les grands empires et les grands hommes. Et la puissance de l'instinct guide les insectes : elle seule leur dicte tant d'ingénieux moyens de se soustraire, eux et leur famille, aux périls qui les environnent. Les uns se creusent des souterrains; les autres se bâtissent des cabanes avec des feuilles et du bois. Quelques-uns construisent, pour leurs quartiers d'hiver, des boites artistement fermées avec des charnières très-solides, ou des pots d'argile qu'ils drapent avec du coton, ou des ermitages de pierres et de chaux, qu'ils garnissent de corolles arrachées aux fleurs, de laine et de mousse; il en est dont le corps leur fournit une matière visqueuse qui se condense à l'air, et forme des palais, des couvens, des filets à leur usage; d'autres enfin qui sillon-

nent; le sol ou le tronc des arbres de galeries souterraines à mille détours. Des philosophes patiens ont observé avec exactitude et décrit avec minutie ces mœurs, ces travaux, ces merveilles, dont la connaissance ne date que des derniers progrès de la science, et que le perfectionnement de nos instrumens a pu seul découvrir à nos regards. Nous réunirons dans quelques pages les plus singulières de ces découvertes.

L'architecture des abeilles a été l'objet d'observations attentives et constantes. Cette grande fabrique, où la subdivision du travail est si bien établie, où une multitude d'individus concourent, en remplissant la tâche qui leur est imposée, au bien-être universel, sans que personne s'écarte de la limite de ses devoirs, sans qu'un seul d'entre eux empiète sur les attributions de son voisin; cette précision admirable et cette force d'un invincible instinct qui ressemble à l'héroïsme de la vertu, ont fixé l'attention des observateurs de tous les tems. Les insectes qui vivent seuls ou qui ne font usage que de leurs propres ressources, beaucoup moins connus parce qu'ils se cachent à tous les yeux, ne méritent pas moins d'attirer la curiosité. L'*abeille* et la *guêpe* solitaire font leur nid, bâtissent leur cellule, l'enduisent d'un ciment durable, soignent leurs enfans avec un amour maternelle qui ne le cède en rien aux soins et à l'amour que déploient la guêpe et l'abeille républicaines.

En septembre 1828, je vis[1] un *Odynerus murarius* (guêpe-maçonne) s'occuper très-activement à creuser un trou dans les vieilles briques d'un mur. Le trou, déjà fort avancé, était à cinq pieds ou environ du sol. Au moyen de ses mandibules tranchantes et armées d'une scie aiguë, la guêpe enlevait un petit morceau de brique, gros à peu près comme un grain de moutarde; et au lieu de le laisser retomber à terre ou de le lancer au loin, elle emportait ce fragment de décombre, faisait plusieurs tours, et ne se débarrassait de son trophée qu'à une certaine distance et toujours dans des directions différentes. Il est évident que la guêpe voulait dissimuler son travail; car un de ces fragmens s'étant détaché par hasard, elle le chercha, le trouva au pied du mur et l'emporta au loin. En deux jours l'ex-

[1] L'auteur de ces observations est John Rennie, naturaliste célèbre.

cavation fut achevée. Il fallut deux autres jours pour enduire d'argile l'intérieur du nid, qui avait la forme d'une bouteille dont le goulot serait étroit et recourbé. L'insecte y déposa deux œufs, y renferma plusieurs chenilles et quelques araignées vivantes, provisions destinées à ses deux enfans quand ils viendraient à naître, et finit par boucher l'ouverture au moyen d'une couche d'argile deux fois plus épaisse que celle dont il avait fait usage pour tapisser l'intérieur. Au mois de novembre, nous détachâmes la brique, dont les habitans nous apparurent commodément enfermés dans la bouteille construite et cimentée par leur mère; c'étaient deux cocons de forme semblable, mais qui, comme on le verra, étaient de nature très-différente.

Malgré toutes les précautions de l'insecte, un autre parasite avait découvert cette retraite mystérieuse; le *Tachina larvarum*, mouche-coucou, plus grosse que la mouche ordinaire, à laquelle elle ressemble beaucoup, était venue déposer un de ses œufs dans le domicile des guêpes maçonnes; l'insecte, quand il vint à éclore, dévora l'un de ces voisins, laissa vivre l'autre, et filant sa toile, forma un cocon dont il s'enveloppa. L'autre larve, fille de la guêpe, et qui était restée vivante, se construisit une prison de même nature; et, quand l'été arriva, tous deux, quittant leurs linceuls et perçant le mur qui les séparait du monde, s'élancèrent à-la-fois sous leurs formes différentes.

Un autre architecte appartenant à la même famille d'insectes, mais d'une espèce différente, creuse dans le sable sa demeure souterraine; il choisit le sable le plus dur, celui qui, entassé sur le bord des rivières, s'est agglutiné de manière à former une masse solide. Son trou est précisément de la longueur, de la largeur et de la forme de son corps, c'est-à-dire oblong, un peu recourbé; au-dessus de l'ouverture, les déblais que l'insecte accumule et joint ensemble au moyen d'un liquide visqueux, prennent la forme d'une petite tour dont le sommet arrondi penche vers la terre. Le travail une fois achevé, notre ouvrier choisit parmi ces matériaux ceux qui lui sont nécessaires pour garnir l'intérieur de sa cellule. Enfin, il forme avec des chenilles vivantes, qu'il empile et enchevêtre de la manière la plus bizarre, une pyramide qu'il destine à nourrir sa progéni-

ture. Ces chenilles sont vertes, n'ont pas de pieds, et une fois réunies par le gluten de l'insecte, elles ne peuvent plus remuer; la *larve* les dévore une à une; et, ce qui est étrange, la provision se trouve toujours suffire aux besoins de la jeune guêpe.

L'abeille solitaire n'est pas moins industrieuse. Vous apercevez sur un mur une espèce de gâteau de boue, semé de petites pierres; vous pouvez croire qu'une charrette, en passant, a éclaboussé la muraille; mais, si vous y regardez de plus près, vous reconnaîtrez que ce gâteau cylindrique, hérissé d'aspérités, est un véritable ouvrage de maçonnerie; un petit trou rond conduit à l'intérieur du nid, dans lequel se trouvent ordinairement plusieurs cellules, dont la forme est celle d'un dé à coudre, et dont la cavité brillante, polie, jaunâtre, est maçonnée comme le plâtre que la truelle a façonné: c'est la création de l'*Anthophora retusa*, grosse abeille velue et qui vit seule.

Au mois de mai 1829, je me promenais sur les bords de la rivière de Ravensbourne, dans le comté de Kent; une armée d'abeilles bourdonnait autour d'un banc d'argile noire; je m'approchai; elles ne manifestèrent pas cette irritation et cette colère que ces insectes témoignent toujours quand on approche de leurs nids. En effet, ce n'était pas une ruche qu'elles creusaient, c'était une mine qu'elles pratiquaient pour en extraire les matériaux nécessaires à des constructions isolées. Je pris un de ces insectes, et je reconnus l'*Osmia bicornis*, qui tenait entre ses pattes une boule d'argile visqueuse et déjà pétrie. Les abeilles économisaient leur travail et la liqueur qui leur servait à humecter l'argile, en travaillant à une mine commune au lieu de faire chacun un trou différent: leur activité et leur adresse étaient admirables. Il ne leur fallait qu'une demi-minute pour enlever et pétrir la portion d'argile qu'elles détachaient, et cinq minutes, pour l'appliquer à leur construction lointaine. Le tems qui était sec, exigeait de la part des insectes la plus grande rapidité de travail. Chacun des nids ne pouvait s'achever qu'au moyen de cinq ou six cents fragments de terre argileuse, et de cinq ou six cents voyages; en une heure, l'abeille emportait et élaborait une douzaine de fragmens; elle travaillait à peu près quinze heures par jour, et son chef-d'œuvre était achevé en trois journées. Il faut faire entrer en ligne de compte quelques

heures *extrà*, consacrées aux opérations plus délicates et moins faciles, à polir, à vernisser l'intérieur, à le tapisser et à l'enduire. Les abeilles-maçonnes que Réamur a observées (*Megachile muraria*), bâtissaient avec du sable. sans doute parce que des matériaux plus commodes leur manquaient. Elles avaient la patience de transformer ce sable en ciment; opération qui leur coûtait beaucoup de tems et de salive, mais qu'elles achevaient avec courage. Aussi leur architecture était-elle plus solide que celle des abeilles que j'avais observées dans le comté de Kent. Toujours en mouvement, et ne pouvant souffrir le repos, cette abeille, comme tous les insectes garnis de quatre ailes transparentes et veinées, a un besoin d'activité qui semble la tourmenter et l'agiter incessamment. Vous la voyez rarement s'arrêter; au lieu de voler en droite ligne vers le lieu où son travail l'appelle, elle effleure un arbre, bourdonne autour d'un toit, s'élance d'un endroit élevé vers la terre et remonte aussitôt: inquiétude naturelle qui trompe l'observateur, et lui fait croire que l'insecte, obéissant à son instinct, a des intentions cachées, intentions qui n'existent pas; c'est déjà une assez grande merveille, que de voir une mouche construire avec les matériaux les plus rebelles, de petites bouteilles d'un pouce de long sur un demi-pouce de large, avec une ouverture artistement fabriquée et des parois qui réunissent l'éclat et la solidité.

Architectes et maçonnes, les abeilles font aussi le métier du mineur. L'*Andrena*, très-petite abeille, excave les rocs ou les terres durcies, et au bout d'une longue galerie de huit ou dix pouces, prépare à ses enfans une chambre oblongue, terminée par une alcove dans laquelle se trouve le pollen entassé par la mère. Les femelles seules sont ouvrières; seules elles bâtissent, ornent et garnissent d'alimens les demeures de leurs familles. Les mâles restent oisifs.

L'utilité personnelle, le soin de la famille, la nécessité de protéger les œufs contre les attaques des insectes déprédateurs, expliqueraient jusqu'à certain point ces chefs-d'œuvre d'industrie; mais comment expliquer le goût, le soin et l'art avec lesquels une espèce d'abeille, non-seulement construit sa cellule, mais l'embellit de draperies éclatantes? L'*Osmia papaveris*, d'un tiers de pouce de longueur, noire, la tête et le dos semés de

poils rougeâtres, le ventre gris et soyeux, les anneaux marqués d'une raie grise sur le dos, coupe avec ses petites dents aiguës les pétales du pavot rouge, auxquelles elle donne une forme ovale; plusieurs de ces ovales superposés composent le lit de ses enfans; d'autres couvrent les murs; d'autres servent de cloisons et séparent les différens nids? Pourquoi l'*Osmia papaveris* préfère-t-elle aux pétales de toutes les autres fleurs celles du pavot rouge? la beauté de la couleur écarlate la séduit-elle? le sentiment du beau dans les couleurs ne lui est-il pas étranger? un instinct poétique se mêle-t il à son instinct de conservation et d'utilité? On ne doit pas se hâter de résoudre ces questions négativement. Si certains sons musicaux affectent désagréablement l'ouïe du chien; si le bruit du clairon anime le cheval; pourquoi cet insecte ne ressentirait-il pas une jouissance en arrêtant ses regards sur telle ou telle couleur? Certes, si les insectes ne travaillaient que pour leurs besoins, ils pourraient se dispenser d'achever aussi curieusement leur œuvre; la larve naîtrait et se développerait très-bien dans une cellule mal bâtie; les alvéoles géométriques de l'abeille sociale ne sont pas absolument nécessaires à la prospérité de la république. C'est ainsi que, dans toute la nature, au-delà de l'utile et du nécessaire, vous trouverez l'art, le beau proprement dit, le pittoresque, l'élément poétique.

L'*Anthidium manicatum* (Fabricius), grosse comme l'abeille des ruches, mais plus plate et un peu plus large, le dos brun foncé, le ventre couvert de poils jaunâtres, et marqué de six taches blanches autour du corps, exerce une industrie différente; elle recueille le coton. « Je me plaisais, dit le naturaliste White de Selbone, à observer avec quelle adresse cet insecte enlève et carde tout le duvet qui couvre le *coignassier*, le *stachis lanata*, le *lichnus coronaria* et tous les arbres pubescens. Un rasoir ne ferait pas mieux. C'est ce coton que l'insecte, volant de haut en bas, fauche, pour ainsi dire, amasse, emporte, et qui garnit tout l'intérieur de chaque cellule; formée de plâtre bien poli, de dimensions régulières, elle offre aux larves un abri assuré et une couche commode. »

C'est quelque chose de plus étrange encore que l'œuvre du *Megachile centuncularis*. Cette abeille, à la fois tapissière, ébé-

niste, ouvrière en marqueterie, forme avec les feuilles du rosier, qu'elle découpe artistement, plusieurs dés à coudre, qu'elle insère les uns dans les autres : un homme adroit, qui voudrait imiter ce travail, aurait assurément beaucoup à faire pour marcher sur les traces de notre abeille. Quand elle ne trouve pas de rosiers sur son chemin, elle emploie les feuilles d'autres arbres, mais toujours des feuilles dentelées. Elle n'emploie pour arrondir ces dés, composés de feuilles, aucune espèce de gluten ou de liqueur visqueuse ; elle se fie à l'élasticité des feuilles, élasticité dont elle profite. Neuf à douze fragmens de feuilles concourent à la formation d'un de ces dés, qui s'enchâssent les uns dans les autres. L'artiste a bien besoin de faire en sorte que la jointure d'une cellule ne soit pas contiguë à la jointure de la cellule voisine ; au contraire, le centre d'une feuille se trouve toujours en ligne avec la jointure dont il est question. L'ensemble de l'édifice acquiert ainsi toute la solidité que cette fragile structure peut recevoir de l'architecte. Au fond des cellules, le pollen recueilli sur la fleur du chardon semble un amas de conserves de roses ; au-dessus de la dernière ouverture, trois fragmens de feuilles découpées forment un couvercle rond, que le ciseau et le compas eussent tracé et exécuté avec une exactitude moins géométrique.

Des insectes solitaires qui achèvent, sans autre secours que celui de leur propre industrie, leurs travaux si curieux, passons aux insectes qui forment, pour ainsi dire, des villages et des hameaux, sans toutefois s'élever jusqu'à la combinaison politique et sociale des abeilles républicaines qui vivent dans une ruche. (*Library of Entertaining Knowledge.*)

La suite au numéro prochain.

Voyages.

VISITE AUX MERS DU SUD,

ET EN PARTICULIER AUX ILES WASHINGTON ET SANDWICH.

Superstition des habitans de ces îles. — Deux classes d'hommes. — Alimens défendus, purs ou impurs. — Sorciers, devins, sacrifices humains. — Immoralité des néophytes protestans de ces îles.

M. Stewart, qui s'était déjà fait connaître par un livre sur les îles Sandwich, où il avait résidé quelques années en qualité de missionnaire, vient de publier une relation en deux volumes de son voyage dans les mers du Sud. Les deux tiers du premier volume ne contiennent que quelques incidens du voyage et les observations de l'auteur sur le Brésil, le passage autour du cap Horn, du Chili et du Pérou.

Les *Annales* n'ont pas à s'occuper des événemens qui ont rapport à ces différens pays. Mais nous croyons faire plaisir à nos lecteurs, en leur présentant, d'après ce voyage, un tableau des progrès qu'a faits la civilisation dans les îles Washington et dans l'Archipel des îles Sandwich, situées dans la partie du monde que les nouveaux géographes appellent la *Polynésie*.

Le 26 juillet 1829, le vaisseau *le Vincennes*, commandé par le capitaine Finch, atteignit la plus orientale des îles de Washington, groupées dans le voisinage des îles du marquis de Mendoce, et confondues souvent avec elles sous le nom général de Marquises. Mais, quoique la découverte de ces dernières îles remonte à 1595, le groupe des îles de Washington ne fut aperçu

qu'en 1791 par le capitaine Ingraham de Boston, qui leur donna le nom qu'elles portent maintenant. Voici la description générale de ces îles faite par M. Stewart.

« Les îles de Washington sont au nombre de trois, savoir : Huahuka, Nukuhiva ou Nunhiva, et Vapou, et forment un triangle par leur position respective. Elles sont situées entre le 8° 38' et le 32' de latitude méridionale, et le 139° 20' et le 140° 10' de longitude occidentale de Greenwich. Huahuka est la plus orientale du groupe ; Nukuhiva est située à vingt milles de distance directement à l'ouest, et Vapou est à trente milles au sud, tout-à-fait en face de Nukuhiva. Nukuhiva ayant vingt milles de long, presque autant de large, et possédant trois ou quatre bons ports sur la côte, est la plus importante des trois, et la seule où viennent aborder les vaisseaux. C'est dans cette île que le commodore Porter, pendant la dernière guerre entre les Etats-Unis et l'Angleterre, vint radouber les vaisseaux de son escadre qui avaient éprouvé de grands dommages.

» Les habitans sont, aujourd'hui comme alors, dans l'état sauvage, et leurs anciennes mœurs n'ont subi aucune modification ; si ce n'est peut-être que la corruption s'est accrue parmi les naturels établis sur les côtes, par suite des relations qu'ils entretiennent avec les blancs *des contrées civilisées* qui viennent débarquer sur ces rivages. »

Les vues sages et honorables du gouvernement des États-Unis, en envoyant un de ses vaisseaux visiter ces archipels, sont ainsi expliquées dans un ordre du jour adressé par le capitaine Finch aux officiers et à l'équipage du *Vincennes*, quelques jours avant d'arriver aux îles de Washington : « Notre mission, disait le capitaine, est de nature complexe. Nous devons avant tout avoir en vue de garantir de la part des aborigènes une sécurité parfaite à nos compatriotes, qui, traversant les mers dans un but honorable, sont quelquefois forcés de venir mouiller dans ces îles afin d'y renouveler leurs provisions d'eau et de vivres. Ensuite nous devons réclamer ceux des nôtres qui, par insouciance et légèreté, ou par des motifs blâmables, se sont fixés sur ces plages ; puis nous devons montrer les progrès moraux qu'a faits notre nation, afin de donner à ces peuples une haute idée de notre caractère national. Il faut que le contraste qui

frappera leurs yeux les invite à la louable imitation de nos mœurs et de nos coutumes.

» Pour obtenir ces résultats, il faut mettre de la réserve et de la circonspection dans notre conduite; il faut restreindre nos prétentions et nos exigences; déployer sans vanité ni arrogance les avantages supérieurs de notre condition; nous comporter toujours avec franchise et loyauté; réprimer une inconvenante curiosité; nous abstenir d'une familiarité coupable, surtout avec les femmes des naturels, et ne point les traiter comme un peuple vaincu et soumis. »

Le capitaine recommande ensuite aux officiers et à l'équipage de ne point descendre à terre sans uniforme et sans armes; il défend qu'aucun naturel, ni homme ni femme, ne soit introduit à bord, et il finit ses instructions en disant que si, après les entrevues qui auront lieu entre lui et les chefs de ces îles, il a l'assurance que l'équipage jouira d'une entière sécurité au milieu des aborigènes, il donnera la permission de débarquer et de visiter ces plages.

Ces instructions font beaucoup d'honneur au capitaine du *Vincennes*, et présentent un étrange contraste avec celles qu'on a coutume de donner aux vaisseaux qui vont en mission dans la mer Pacifique. Ce qui n'est ni moins remarquable ni moins digne d'éloges, c'est que, suivant le rapport de Stewart, l'équipage du *Vincennes* se conforma de tout point aux ordres du capitaine.

M. Stewart donne des îles de Washington une description qui ne diffère que d'une manière très-peu sensible de celle des Marquises et des autres îles semées dans la mer Pacifique, dans lesquelles on ne trouve ni missionnaires ni établissemens européens; mais les usages et les superstitions de ces peuples sont si curieux, que nous espérons qu'on ne lira pas sans intérêt les paragraphes suivans.

« Avant de remonter dans nos embarcations, dit M. Stewart, on nous donna à entendre que les chefs nous rendraient notre visite dans l'après-midi; le capitaine Finch invita alors les femmes à venir avec eux. On promit au capitaine que les femmes accompagneraient les chefs dans leur visite, s'il consentait à envoyer un bateau pour elles; car on nous apprit

que les canots appartenant aux naturels étaient expressément interdits aux femmes par *Tabou*.

» C'est la première fois que nous nous sommes trouvés en contact avec un des traits saillans de la singulière superstition qui règne dans toute l'étendue de cet immense océan. Nous avons fait des questions sur l'existence de ces bizarres coutumes et sur leurs principaux caractères, et nous avons été assez heureux pour obtenir des réponses satisfaisantes.

» La population de ces îles est divisée en deux classes générales, la commune et la *Tabou*. Dans la classe commune sont compris toutes les femmes, quels que soient leur rang et leur condition, et tous les hommes qui sont à leur service en qualité de domestiques ; la classe commune embrasse encore les individus du sexe masculin qui dans les places et lieux publics dansent et chantent pour les plaisirs des spectateurs. Car dans cette contrée on regarde comme un homme dégradé et indigne de tout respect celui dont la profession est consacrée à l'amusement et aux plaisirs de ses semblables. Tous les autres hommes composent la classe *Tabou*.

» Comme dans les autres archipels où règne cette singulière coutume, les restrictions de tabou s'étendent pour la classe commune jusqu'aux habitations et à la nourriture. Les maisons des hommes de la classe tabou sont sévèrement interdites aux femmes et à tout individu de la classe subalterne ; conséquemment, les épouses des hommes tabou, les autres femmes et les serviteurs de la famille doivent habiter une maison particulière, soit pour prendre leur nourriture, soit pour préparer le repas de leur mari ou de leur maître. Mais quoique la demeure de l'homme tabou soit interdite à tout individu de la classe commune, celui qui appartient à la classe privilégiée a le droit d'entrer dans l'habitation des autres et de les visiter toutes les fois qu'il lui plaît.

» A l'égard de la nourriture, le fruit à pain, les noix de coco, les ignames, les divers mets qu'on obtient à l'aide de ces fruits mélangés, et la plupart des poissons de toute espèce, sont des alimens permis indistinctement aux deux classes ; mais ces alimens deviennent le partage exclusif de la classe privilégiée, aussitôt qu'ils ont été accidentellement placés dans un panier,

une corbeille, ou tout autre meuble appartenant à un homme tabou. Cependant les bananes, la chair de cochon, de tourterelle, de sèche et de quelques autres poissons, sont expressément défendues à la classe commune.

» Tout ce qui a passé au-dessus de la tête et même de la main d'un homme tabou, quand même il serait assis ou couché, ne saurait servir à d'autres personnes. Enfreindre cette défense serait commettre un grand sacrilége, et suivant la croyance de ces peuples, celui qui se serait rendu coupable de ce crime appellerait sur sa tête la vengeance des dieux. Aussi, quand une infraction à cette coutume a lieu, que ce soit par accident ou avec intention, l'individu qui a commis cette profanation, en consacrant à son usage particulier une chose tabou, devient un objet d'exécration, et son sang sera bientôt répandu en expiation de sa vanité, de sa présomption et de son imprudence. Tant que le coupable n'a pas porté la peine de son crime, les naturels croient que la personne qui a touché l'objet et en a ainsi fait une chose sacrée est en proie à des maux affreux, et qu'elle est menacée des plus grands malheurs.

» Si une femme s'assied sur un objet qui, ayant servi à l'usage d'un homme tabou, était devenu une chose sacrée, cet objet sera dès ce moment profané; il n'aura plus aucune destination, et la femme qui aura commis ce sacrilége sera condamnée à mourir.

» En général, le plus grave inconvénient qui résulte de ces bizarres coutumes, c'est qu'un objet, aussitôt qu'il est sacré, perd pour ainsi dire toute son utilité, et que son usage est désormais très-restreint. Par exemple si un homme tabou passe sa main sous une natte de lit, cette natte ne pourra plus servir à cet usage; mais on pourra s'en couvrir comme d'un manteau; on en pourra faire une voile de canot; quoiqu'un manteau et et une voile qui auront passé sur la tête d'un homme ne puissent pas servir de natte de lit.

» Nous avons été témoins d'un exemple de ces usages superstitieux. Le capitaine Finch était occupé à distribuer des présens dans la maison de Haapé. Désirant offrir à l'épouse d'un des chefs un coupon d'étoffe de coton blanc, le capitaine a éten-

du le bras vers cette femme, en élevant l'étoffe au-dessus de la tête d'un homme assis auprès. Au même instant, cet homme a porté la main sur le coupon, et s'en est emparé en s'écriant avec vivacité : *Tabou!* L'interprète a dit au capitaine que cet objet était sacré, et que s'il avait l'intention de donner à l'épouse du chef un autre coupon d'étoffe, il devait avoir soin de ne point l'élever au-dessus de la tête des hommes.

» Je ne me souviens pas d'avoir ouï dire que les restrictions du tabou se soient jamais étendues à l'usage des canots dans les autres archipels de la mer Pacifique ; mais il est certain que dans les îles Sandwich, tant que l'idolâtrie y régna, les canots n'étaient point du moins en général des objets sacrés. Il paraît que chez ces sauvages le principe du bien, du mal gît dans l'observance de ces superstitions ; là est le régulateur des consciences et la principale loi du peuple. Au lieu d'imputer les calamités dont ils sont victimes à leurs vices et au déréglement des mœurs, les naturels des îles Washington s'imaginent que les maladies et la mort, la famine et la guerre, et tous les malheurs qui pèsent sur eux, leur sont justement envoyés par la divinité pour les punir des violations de l'exigente et capricieuse loi du tabou. »

Outre la superstition du tabou, les îles de Washington abondent en imposteurs, en sorciers, en devins, accompagnés comme de coutume de leur affreux cortége, les sacrifices humains. Quelques uns de ces charlatans vont jusqu'à s'arroger un caractère divin, et le sang de victimes humaines est quelquefois versé en leur honneur. Il serait difficile de déterminer jusqu'où va l'autorité des chefs : le gouvernement paraît être oligarchique. Là, chacun se fait le vengeur de l'injure qu'il a reçue, et il remédie selon ses moyens aux maux qui l'atteignent. Ces insulaires ont aussi coutume de se diviser par tribus qui se font continuellement la guerre. Le capitaine Finch les accuse d'avoir un grand penchant aux ruses et aux artifices.

Après avoir quitté les îles de Washington, *le Vincennes* prit le chemin des îles d'Otahiti, qu'on appelle maintenant Tahiti, où il arriva le 17 août. Les *Recherches sur les îles de la Polynésie* (Polynesiam researches), d'Ellis, et un grand nombre d'autres pu-

blications, ont épuisé tout ce qu'il y avait à dire au sujet de cet archipel. Le livre de M. Steward n'offre donc rien de nouveau, si ce n'est en ce qui concerne les missionnaires établis dans ces îles.

C'est un des établissemens les plus vantés de la société des missions protestantes; il est curieux d'apprendre d'un protestant en quel état se trouvent les mœurs et les croyances dans ces îles dont on a tant parlé. Voici ce que l'auteur raconte de la reine de Tahiti, et de l'immoralité qui règne à la cour.

» Vers le soir du 6 septembre, la reine de Tahiti, sa tante, qui porte le titre de régente, et la reine douairière, escortées par plusieurs chefs et suivies par quelques hommes qu'on dit avoir les mœurs les plus dissolues, vinrent de Tahaa dans deux petites embarcations. Le lendemain matin, le capitaine Finch et quelques officiers du *Vincennes* allèrent faire aux reines une visite de cérémonie.

» La reine de Tahiti, dit M. Steward, est venue à bord avec son escorte, après s'être embarquée pour retourner à Tahaa. L'aspect et la tournure des individus qui composent sa suite, font un grand contraste avec la plupart des insulaires que nous avons vus soit aux îles de la Géorgie, soit en ces lieux; ils mettent à nu la profonde immoralité qui règne dans la maison de la reine, et effacent complètement la bonne opinion que la décence de son extérieur et ses manières à la fois polies et imposantes nous avaient fait concevoir de son caractère. »

Tel est le témoignage que rend un protestant des mœurs des nouveaux convertis. Il faut ajouter que la princesse régente et la reine douairière ont été excommuniées par la vénérable compagnie des missionnaires protestans.

Pour achever de faire connaître ces îles et cette princesse, nous croyons devoir citer encore la lettre suivante qu'elle adressa au président des États-Unis.

« Raiatea, le 26 septembre 1829.

« Président,

« La bonté que vous avez eue pour nous m'engage à vous écrire cette lettre. Vous avez premièrement envoyé vers nos

plages un vaisseau de guerre commandé par le capitaine Jones; vous avez envoyé un autre vaisseau de guerre commandé par le capitaine Finch. Le capitaine Jones nous avait témoigné une grande bienveillance; le capitaine Finch nous a montré aussi beaucoup de bonté; je suis extrêmement satisfaite de sa visite. Je vous écris maintenant pour vous exprimer ma reconnaissance, et aussi pour vous informer de notre situation actuelle.

» Je suis une femme, la première reine de Tahiti; je m'appelle reine Pomaré Ire; je suis fille de Pomaré II. Quand mon père mourut, mon petit frère lui succéda; et à la mort de celui-ci l'autorité m'est échue en partage. Je suis jeune et sans expérience. Nous avons aboli le culte des idoles, et aujourd'hui nous adorons le Seigneur, notre souverain maître; nous avons embrassé le christianisme l'an 1814.

» Les missionnaires établis dans l'île sont animés des meilleures intentions; ils nous enseignent avec empressement ce qui peut contribuer à notre bien être; quelques-uns de ces missionnaires sont parmi nous depuis plus de trente ans.

» Nous avons des lois par lesquelles nous sommes gouvernés; je ne puis pas vous en envoyer une copie, devant aller visiter mon grand-père à Raiatea.

» Tahiti et Eimeo sont les deux vastes îles de mon gouvernement. Notre population n'est pas bien nombreuse, elle va au plus à 10 mille âmes.

» Mon île ne contient pas beaucoup de richesses; l'arowroot et la liqueur extraite de la noix de coco en sont les principales productions. On peut se procurer ici des vivres en abondance, et les rades y sont très bonnes. Un grand nombre de vaisseaux américains viennent à Tahiti; qu'ils continuent à venir nous visiter, et ils seront toujours bien accueillis.

» Tous les genres d'étoffe de coton, les châles blancs, bleus, imprimés, toutes sortes de rubans, des haches, sont de très bons articles à donner en échange de nos vivres et provisions.

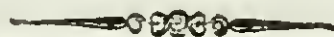
» Nous avons un nouvel étendard que nous a donné le capitaine Lawes, du vaisseau de guerre anglais *le Satellite*. Aurez-

vous la bonté de le reconnaître, comme nous reconnaissons le vôtre, quand il se montrera dans les ports de l'Union ; mais ce jour est encore bien éloigné.

» Le capitaine Finch m'a fait de beaux présens en votre nom, ainsi qu'à ma mère, à ma tante et à d'autres personnes ; agréez toute ma gratitude. Nous voyons toujours avec plaisir les vaisseaux américains à Tahiti ; ils trouveront toujours dans nos ports asile et protection, et des provisions abondantes.

» Que la prospérité vous accompagne, président des États-Unis d'Amérique, et que votre bon gouvernement soit de longue durée.

« Reine POMARÉ I.re »



Astronomie.

OBJECTIONS CONTRE LA PLURALITÉ DES MONDES.

Monsieur le Directeur,

Les *Annales* du mois de mars dernier renferment des extraits remarquables d'un discours du docteur Chalmers, dans lequel ce savant apporte beaucoup de raisons en faveur du système de la *pluralité des mondes*. Le soin que vous prenez d'avertir vos lecteurs que, dans cette matière les opinions étant parfaitement libres, vous n'approuvez ni ne désapprouvez celle de l'auteur, me fait espérer que vous voudrez bien insérer dans un de vos numéros les lignes suivantes qui pourront servir d'appendice aux passages que vous avez empruntés au docteur anglais. Je sollicite avec d'autant plus d'instance cette insertion que beaucoup de personnes pieuses regardent ce système comme peu orthodoxe et entraînant avec lui de dangereuses conséquences : elles pensent donc comme moi, monsieur le directeur, que l'impartialité demande qu'après avoir rapporté les raisons qui sont favorables à ce système, vous fassiez connaître également celles qui le combattent.

La pluralité des mondes combattue par des argumens tirés de la physique et de l'astronomie moderne.

«La lune est nécessairement l'astre que nous devons le mieux connaître, puisque c'est celui dont nous sommes le moins éloignés. Considéré de la lune, notre globe offrirait un admirable

spectacle, attendu qu'il est treize fois plus grand que cet astre. Tandis que la terre roule paisiblement autour de son axe, elle montre tour à tour les continens, les mers, les fleuves, les montagnes de son double hémisphère, pendant que les régions des pôles avec leurs montagnes de glace, et les cimes chargées de neige de l'Himalaya, des Andes et des Alpes, étincellent comme des émeraudes ou comme les cristaux d'un lustre sous les rayons du jour.

On sait que, si la terre n'était pas environnée de son atmosphère, le phénomène de la vie ne pourrait pas s'y produire; cette atmosphère sert à la fois de conducteur à la chaleur et à la lumière : et cela est si vrai que quoiqu'elle ait environ 50,000 milles de haut (16,000 lieues), nous ne pouvons vivre même à une élévation de 6,000 milles (2,000 lieues) en ligne perpendiculaire; car à cette hauteur, les cimes des montagnes sont invariablement couvertes de glaces éternelles, jusques dans les latitudes les plus chaudes; or, l'observation a fait voir que la lune est privée d'atmosphère [1]; d'un autre côté elle ne saurait avoir les mers, que certains observateurs égarés par des illusions d'optique, lui ont attribuées; car, s'il y avait des mers dans la lune, l'attraction de la terre étant douze fois plus grande que la sienne, occasionerait l'inondation de la portion de cet astre qui se trouve la moins éloignée de nous. Ainsi donc, la lune étant à la fois privée d'eau et d'air, ne saurait avoir des animaux ou des végétaux.

Ces observations sont également applicables aux autres planètes, où au surplus le phénomène de la vie ne pourrait exister, alors même qu'elles ne seraient pas privées d'air respirable.

Mercure qui, après les planètes télescopiques, est la plus petite de notre système, et qui en est aussi la plus pesante, serait vitrifiée ou calcinée par la proximité du soleil, sous l'extrême densité de sa matière. Il faudrait pour que des êtres humains pussent naître ou se conserver au milieu d'une si épouvan-

1 MM. Laplace, Arago et Francœur affirment également que la lune n'a point d'atmosphère. Voyez la *Mécanique céleste* du premier, et l'*Uranographie* du dernier.

table chaleur, que ce fussent autant de statues de basalte.

Vénus est plus éloignée, et elle est d'une dimension à peu près égale à celle de notre globe. On espérait qu'on lui trouverait un satellite ou une atmosphère à son fameux passage par le disque du soleil en 1769; mais les espérances ont été trompées. Les astronomes qui croient à la pluralité des mondes planétaires, supposent que Vénus et Mars, étant les moins éloignées de la terre et les deux astres qui lui ressemblent le plus, doivent avoir des habitans à peu près semblables à ceux de notre globe. Comme ils assurent avoir reconnu des glaces sur les régions pôlaires de Mars, ils pensent que les régions tropiques de cette planète, sont assez chaudes pour que le phénomène de la vie puisse s'y produire, tandis que les régions pôlaires de Vénus sont assez froides pour pouvoir posséder des animaux et des végétaux. La fausseté de ces hypothèses est si évidente qu'il serait superflu de chercher à la démontrer [1].»

« On peut affirmer, dit un des rédacteurs de l'*Encyclopédie moderne*, qu'il n'y a pas d'atmosphère sensible autour de la lune. N'y ayant pas d'atmosphère, il ne peut y avoir de liquides à sa surface; car on démontre en physique que les mers, et en général les liquides qui sont sur la terre, se réduiraient en vapeurs sans le poids de l'atmosphère qui les comprime. Tout devant se passer de même sur la lune, on en conclut qu'il n'y a ni eau, ni fluide quelconque, puisque les observations ne prouvent pas qu'il y ait plus de vapeurs que d'atmosphère. De là la difficulté de concevoir des phénomènes de météorologie et de végétation analogues à ceux que nous observons sur notre globe. Toutes ces circonstances physiques réunies font conclure que la lune ne saurait être habitée par des êtres animés, semblables à ceux qui peuplent la terre, attendu qu'ils ne pourraient s'y nourrir, ni y respirer, ni par conséquent y vivre. En général, le télescope nous représente la lune comme une masse solide dans toutes ses parties, mais fort aride et fort tourmentée à sa surface. Bouguer a trouvé par expérience que la lumière de la pleine lune est environ trois cent mille fois plus faible que celle du soleil. Aussi cette

[1] *Revue Britannique*, année 1830.

lumière, rassemblée au foyer des plus grands miroirs, ne produit-elle point d'effet sensible sur le thermomètre [1].

L'homme ne pourrait évidemment subsister dans Mercure, où la chaleur est sept fois plus forte qu'ici pendant nos étés, ni dans Saturne, où il fait quatre-vingt fois plus froid que dans nos hivers. Ces présomptions que les planètes sont habitées comme l'est la terre, sont donc de vagues préjugés qui ne reçoivent aucun fondement, soit de l'observation, soit du raisonnement : il faut les abandonner à ceux qui aiment à se repaître de chimères et d'illusions [2]. »

Terminons cet article par la réflexion judicieuse d'un astronome anglais sur la place avantageuse qu'occupe la terre dans le système solaire[3]. « En examinant l'état général du système solaire, il est impossible de ne pas remarquer tous les avantages de la position qu'y occupe la terre placée entre les orbites de Mars et de Vénus. Si elle eût été plus rapprochée du premier, les glaces et les neiges du pôle auraient envahi les régions tempérées, et forcé la race humaine d'occuper exclusivement la zone torride. D'un autre côté, si elle eût été plus près de Vénus, la chaleur aurait été si intense, que les régions tropiques n'auraient plus présenté qu'une zone ardente, et tous les animaux fuyant sa température embrasée seraient venus se grouper sous les deux pôles : là, séparés par des régions infranchissables, ils seraient restés aussi étrangers les uns aux autres que s'ils eussent appartenu à des planètes différentes. Ainsi donc une main bienfaisante semble avoir tout fait pour l'homme en lui assignant le premier rang sur notre globe, et en donnant à cette planète la place la plus avantageuse du système solaire. » H. D. C.

[1] *Encyclopédie moderne* de Courtin, vol. XV, pag. 370.
[2] *Idem.*, vol. XVI, pag. 398.
[3] *Revue Britannique*, 1830.



Bibliographie.

Nous avons fait connaître les *deux premières lettres de M. Drach à ses anciens coreligionnaires* ; la troisième vient de sortir des presses de la propagande. Le *Diario* de Rome, en l'annonçant, dit que l'auteur connaissant non-seulement la langue et la littérature hébraïques, mais encore les secrets des rabbins anciens et modernes, a pu mieux défendre le vrai sens du texte sacré, et repousser les calomnies et les fausses interprétations des Juifs. Dès que cette lettre nous sera parvenue, nous nous empresserons de la faire connaître à nos abonnés.

On espère que M. Drach ne tardera pas à publier la traduction française de l'*Histoire du christianisme* du célèbre comte de Stolberg, à laquelle il travaille depuis long-tems, et qui mettra sans doute le sceau à sa réputation. Les amis de la religion attendent cette publication avec la plus vive impatience.

— Le *quatrième volume* de la traduction de la Bible avec le texte en regard, par M. S. Cahen, vient de paraître. Il contient le livre des *Nombres*. Nous en rendrons compte dans un de nos prochains numéros. Nous pouvons déjà dire, dès à présent, qu'une lecture rapide nous a fait voir que, dans un grand nombre de ses notes, l'auteur a donné plein essor à ses *explications et interprétations rationalistes*; nous sommes fâchés de lui voir continuer ce système, et nous aurons occasion de nous en expliquer franchement, et de lui prouver combien il est peu en harmonie avec les besoins des esprits, et l'état réel de la science.

Ce volume est accompagné de *réflexions*, que nous qualifions de fort remarquables, *sur le culte des anciens Hébreux, dans ses rapports avec les autres cultes de l'antiquité*, par M. S. Munk, jeune israélite que nous ferons connaître à nos lecteurs, en donnant une idée succinte de son travail.

— *Vues sur l'histoire contemporaine, par M. Louis de Carné*, 2 vol. in-8°, prix : 12 fr. Chez Paulin, libraire-éditeur, place de la Bourse.

Quoique cet ouvrage traite principalement de la politique, et de la politique actuelle, sur laquelle les *Annales* ont renoncé à parler, nous ne

pouvons cependant nous empêcher de signaler ce travail à l'attention de nos lecteurs. L'auteur, M. de Carné, est un de ces jeunes gens qui, depuis plusieurs années, dans différens journaux, et principalement dans le *Correspondant* et dans la *Revue Européenne*, se sont efforcés et s'efforcent encore d'éclairer, au moyen d'un rayon descendu du ciel, les profondes ténèbres qui environnent toutes les grandes questions politiques de notre époque. Tandis que les prétendus hommes politiques de nos jours ne voient dans les évènemens actuels que les effets de je ne sais quel hasard, et ne se guident que d'après des combinaisons de forces toutes matérielles, ou d'après des ruses, des tromperies, des mensonges qu'ils appellent de la profonde diplomatie, M. de Carné et l'Ecole à laquelle il appartient, élevant leur esprit jusqu'à la grande cause des évènemens de ce monde, cherchent ou trouvent le doigt de Dieu empreint sur toutes les catastrophes, qui déroutent et bouleversent l'esprit de nos profonds politiques. Nous nous faisons gloire de partager les croyances de cette Ecole. Aussi avons-nous lu avec plaisir l'ouvrage de M. de Carné, et conseillons-nous à nos Abonnés de le lire, bien sûrs que, s'ils ne partagent pas toutes ses idées, ils verront avec plaisir les jugemens remplis de franchise et de foi qu'il prononce sur des sujets forts délicats.

— *Essai sur la Vie de Jean Gerson, chancelier de l'Eglise et de l'Université de Paris, sur sa doctrine, ses écrits, et sur les événemens de son tems auxquels il a pris part ; précédé d'une introduction, où sont exposées les causes qui ont préparé et produit le neuvième schisme d'Occident* ; par M. Lécuy, docteur de Sorbonne, ancien abbé général des Prémontrés; avec cette épigraphe : *Pœnitemini et credite Evangelio.* Marc. I. XV (devise de Gerson).

Les volumes sont accompagnés de plusieurs lithographies : il y en a une piquante, représentant *Jean Gerson en habit de pélerin, quittant le concile de Constance.*

Ce savant ouvrage, où un homme domine en apparence toute une partie du monde, et pendant toute la durée d'un des plus importans de tous les siècles (car il était gros de la Réforme), est divisé en deux parties : la première, sous le titre d'*Introduction*, subdivisée en six sections, est une sorte d'histoire de l'état de la chrétienté lors du schisme dont l'antipape Benoît XIII fut le drapeau; la seconde partie, divisée en dix sections, contient l'étonnante Vie de ce Gerson qui, sorti d'une pauvre famille champenoise, et l'aîné de douze enfans, semblait dire :

Rome n'est plus dans Rome, elle est toute où je suis.

On ne saurait s'imaginer le plaisir scientifique qu'il y a de se trouver au milieu de ces vieux débats, rajeunis sous la savante mémoire du doyen de nos *derniers Romains*, M. l'abbé Lécuy, qui termine son histoire par ce *P.S.*

modeste, qu'il fait suivre d'une déclaration de soumission au S. Siége, plus modeste et plus honorable encore : « Achevé à l'âge de 91 ans accom» plis, le dimanche, 3 juillet 1831 ; peut-être cet âge inspirera au lecteur » quelque indulgence en faveur de l'ouvrage. » L'auteur a aujourd'hui plus de 93 ans; et nous l'avons plus d'une fois surpris, les armes, c'est-à-dire un livre ou une plume à la main.

Cet ouvrage se vend à Paris, chez Chaudé, libraire, rue du Foin-Saint-Jacques, n° 10. 1831.

— Déjà nous avons parlé de l'édition des Œuvres complètes de Saint François de Sales que publie M. BÉTHUNE, *éditeur de la Bibliothèque des amis de la Religion*, dont cet ouvrage fait partie. Cette publication marche vite et bien, l'exécution est parfaite ; on remarque avec plaisir les soins donnés à la correction et à la rédaction des notes et préfaces. *Douze volumes ont déjà paru.* On annonce deux autres volumes pour le 15 juillet, et la fin pour le 15 août. Cette édition forme 16 volumes in-8°, y compris une table générale, analytique et raisonnée des matières par un savant ecclésiastique du diocèse de Paris. Plusieurs lettres et pièces inédites feront partie du volume de table, et la précéderont. A la tête du 1er volume on remarque un fort beau portrait et un fac-similé, tiré d'un fragment inédit.

Le prix est de 2 fr. 25 c. par volume, expédié franc de port. On souscrit chez Béthune, imprimeur-éditeur, rue Palatine, n° 5.

— LA RELIGION *constatée universellement à l'aide des sciences et de l'érudition moderne* ; par M... DE LA MARNE; un vol. in-8°. Paris 1833. Chez MM. Gaumes frères, rue du Pot-de-Fer-S.-Sulpice, n° 5.

Nous espérons revenir sur cet ouvrage.

—

NOUVELLES SOUSCRIPTIONS EN FAVEUR DES BÉNÉDICTINS DE SOLÊMES.

Les *Annales de Philosophie chrétienne*	50 fr.
M. de Pressigny, à Paris.	50
M. le comte de Nonant	100
	200

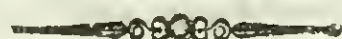


TABLE GÉNÉRALE

DES MATIÈRES, DES AUTEURS ET DES OUVRAGES.

—

A

B

C

D

E

G

H

I

J

L

M

N

O

P

R

S

T

V

FIN DE LA TABLE DU SIXIÈME VOLUME.

Aux anciens et aux nouveaux Abonnés des Annales.

Situation des *Annales*.—Coup d'œil sur les travaux insérés dans les précédents numéros.—Développement que vont prendre nos publications. —Indication de quelques-unes dos matières qui seront traitées dans les prochains numéros.—Découvertes. — Sciences. — Littérature, etc.

La plupart de nos Abonnés ont regretté que nous ayions interrompu l'espèce de compte rendu ou de communication familière que nous avions coutume de leur faire à la fin de chaque semestre. Ils se sont plaints aussi de ce que toutes les promesses qui leur avaient été faites dans la dernière communication de ce genre, qui a été insérée dans le N° 12 du mois de juin 1831, n'ont pas été scrupuleusement remplies.

Nous avouons ici que leurs plaintes sont fondées jusqu'à un certain point, et que leurs demandes sont justes à quelques égards. Mais nous les prions de vouloir nous dispenser d'énumérer toutes les raisons qui pourraient nous excuser. De quoi cela servirait-il ? Nous croyons bien mieux répondre à leur attente et mieux remplir le but que nous poursuivons les uns et les autres, en leur apprenant que, par suite de nouveaux arrangemens pris entre les Editeurs des *Annales*, les causes de ces négligences n'existent plus, et qu'ainsi elles ne peuvent plus se renouveler.

Aussi allons-nous leur confier, comme nous le faisions alors, nos projets, nos espérances, les travaux que nous avons commencés, nos pensées sur ceux qui sont déjà terminés, en un mot tout ce que nous savons sur l'état des travaux qui se font çà et là, en silence ou au grand jour, pour la reconstruction et la splendeur de l'Eglise du Christ, et la grande cause de notre Dieu. Car quelle autre cause est vraiment digne de nos

veilles et de nos dévouemens que celle de cette Eglise, qui fut notre berceau, qui devrait être pour tous les hommes *la cité* de leur choix, et qui sera, nous en avons la confiance, le lit de repos où nos membres fatigués attendront cette *palingénésie* ou naissance nouvelle et mystérieuse, dont parlent quelques sages, et dont nos livres nous font entrevoir les merveilleux effets ?

Cependant, comme les nouveaux arrangemens dont nous parlons, ne datent que d'hier (6 juillet), il nous sera impossible de dire ici tout ce que nous avons dans la volonté ou le désir d'exécuter pour donner un nouvel essor à nos publications, et leur assurer un plus grand développement; mais pressés que nous sommes de reprendre avec nos abonnés ces communications plus intimes, désireux de provoquer leurs observations et leurs vues, en leur faisant part des nôtres, nous avons suspendu le départ du cahier de juin, pour leur adresser une analyse rapide et nécessairement incomplète de nos travaux précédens et de ceux que nous nous proposons d'insérer dans les cahiers qui vont suivre.

Le premier besoin de l'époque est sans contredit celui d'une bonne, véritable et chrétienne instruction à donner à l'enfance et à la jeunesse. C'est à ce soin que doivent s'appliquer ceux qui veulent guérir ou régénérer notre société malade. Car c'est sur cette terre que la semence de la vérité, jetée avec sagesse et science, prend le plus tôt racine, se développe avec le plus d'éclat, et produit ces fruits qui fleurissent pour la vie éternelle. Et cependant on ne s'en occupe presque pas. On perd le tems et la peine à prêcher des hommes faits et formés, ou plutôt déformés dès leur enfance, ou à disputer avec des vieillards qui nous échappent, tout penchés qu'ils sont vers la tombe qui les réclame.

Les *Annales* se sont occupées spécialement de cet important objet. Le plan d'études donné par M. l'abbé Foisset, pour les maisons d'éducation cléricale, a été goûté comme il le mérite et a déjà produit d'excellens effets [1].

[1] Les Numéros qui renfermaient ce plan sont épuisés depuis plusieurs mois, nous en fesons une nouvelle édition qui sera prête à la fin du mois.

Nous devons en dire autant des excellentes lettres que M. Bouvier, grand-vicaire du diocèse du Mans, a insérées dans les *Annales*, à l'occasion des articles de M. l'abbé Foisset.

Les nouvelles vues émises par M. l'abbé de Salinis, sur la direction scientifique et religieuse qu'il convient de donner, dans le siècle où nous vivons, aux études classiques, ont aussi fait une sensation profonde.

Puis les différentes observations semées çà et là dans plusieurs articles sur les études de la Philosophie, de la Théologie, de la Scholastique, de la Mythologie, de l'Histoire, ont reveillé puissamment, nous le savons, l'intérêt de tous les hommes qui s'occupent de l'instruction, soit religieuse, soit scientifique. De telle manière que les esprits sont, nous pouvons le dire, préparés à seconder les efforts de ceux qui travaillent à renouveler les études fortes, et surtout celles qui ont pour but de rendre l'éducation plus chrétienne et plus solide.

Nous aiderons autant qu'il sera en nous à cette impulsion; à cet effet, nous donnerons dans le prochain Numéro une analyse d'un excellent discours, prononcé par M. l'abbé Foisset dans la maison d'études qu'il dirige avec tant de succès.

Nous espérons en outre être à même de publier dans le Numéro de juillet ou dans celui d'août pour le plus tard, le *Prospectus* d'un grand et beau travail, ayant pour but de faciliter l'étude des langues par une *Méthode nouvelle*, et préparée dans le silence depuis nombre d'années.

Ce travail, que nous ne pouvons qu'indiquer ici, montrera comment on peut, par des règles sûres et faciles, remonter des langues dérivées aux langues primitives et radicales, c'est-à-dire de la langue française à la langue latine, de la latine à la grecque, et de la grecque à l'hébraïque. En voyant le tableau que nous offrirons des mots de toutes ces langues, lesquels ont passé de l'une à l'autre d'une manière reconnaissable et sensible, on ne pourra s'empêcher d'être étonné que l'on n'ait pas essayé plutôt de lier ensemble toutes les langues en indiquant leurs *racines communes*, et de les délier ensuite en recherchant leurs *dérivés* au moyen des règles générales et uniformes qu'elles ont suivies dans leurs transformations.

On verra de suite combien la méthode actuelle, qui consiste

à étudier toutes les langues séparément et isolément, sans rapport entre elles, est anti-naturelle, plus longue et plus difficile que celle que nous soumettrons aux réflexions de nos lecteurs. Peut-être trouveront-ils que ce travail est destiné à opérer un grand changement dans l'instuction élémentaire. Or ce travail, avec ses méthodes, ses tableaux, ses dictionnaires, est achevé et déjà nous avons commencé à traiter avec un imprimeur pour en commencer l'exécution.

Nous aurons encore à parler de la iatitude qu'offre la loi sur l'instruction primaire, insérée récemment au *Moniteur*, pour se livrer à l'instruction religieuse des classes les plus nombreuses de la société.

Après l'éducation de la jeunesse, ce qui a le plus occupé les Rédacteurs des *Annales*, c'est de mettre au grand jour les nombreuses preuves, dont bien de personnes ne se doutaient pas et qui pourtant sont décisives, par lesquelles on est certain que les Sciences, naguère si hostiles à la Religion, sont devenues ses plus solides auxiliaires, et s'avancent tous les jours de plus en plus vers le catholicisme, avec lequel elles sont destinées à s'unir et à régner sur les hommes, du seul règne qu'aucune raison ne contestera bientôt plus.

Les travaux les plus importans dont nous avons eu à parler, sont sans contredit ceux de M. Cuvier sur la *Géologie* et la *Chronologie biblique*.

Les dissertations de ce savant ne doivent point être, comme beaucoup de travaux semblables, lues et admirées un moment. Elles doivent former pour nous une espèce d'époque et de point d'arrêt. Il faut que les professeurs de Théologie et de Philosophie, il faut que tous les apologistes de la Religion partent des conséquences établies dans ces ouvrages, comme de principes qu'il n'est plus possible de nier, sans s'exposer à la risée de ceux qui sont à la hauteur des connaissances de ce siècle.

Ces conséquences sont fort importantes; on peut les reduire aux suivantes :

La vérité du déluge universel est prouvée par les faits géologiques.

Les annales du monde entier ne remontent pas au-delà de l'époque fixée par l'historien sacré du déluge, et toutes ces

annales nous parlent du déluge et s'accordent à en fixer l'époque à celle consignée dans nos livres saints.

On voit de quelle importance sont de pareilles conclusions. Il faut donc abandonner d'anciennes preuves et d'anciens calculs qui ont aussi leur mérite, mais qui ne sont pas aussi complets et ne présentent pas ce magnifique tableau de *synchronisme universel* établi par M. Cuvier.

Et ici nous avons à signaler un oubli ou plutôt une lacune que nous espérons remplir prochainement, c'est de consacrer un article à la Vie et aux ouvrages de ce grand géologue, dans lequel nous préciserons tout ce que le christianisme doit à ses veilles et à ses investigations. Chose singulière! des éloges publics lui ont été rendus sur sa tombe, dans les facultés savantes, au palais de la chambre des Pairs, et pas un des grands et des savans de ce monde n'a parlé de ce que Cuvier a fait pour la défense de la cause du Christ. Qui sait pourtant? il est probable que Dieu ne lui avait donné cette vaste capacité de cerveau, que nous ont décrite si matériellement les anatomistes et les phrénologistes, que pour qu'il pût ainsi saisir un plus grand nombre de fils de l'histoire de l'humanité, et les lier entre eux, — ce que nul autre en effet n'a fait aussi bien que lui — et pourtant aucun de ces grands, de ces savans du monde n'y a pensé. En effet, que sont les travaux de Cuvier, et que sont les intérêts de l'Eglise du Christ au prix des travaux de nos législateurs et de certains savans, et des intérêts majeurs qui occupent tous leurs instans? Qui sait encore? Peut-être celui qui a loué Cuvier, y a pensé, et n'a pas osé en parler? C'est là qu'en sont certains savans, sages et hommes de cœur de ce siècle!

Comme Cuvier, Champollion le jeune est sans aucun doute un de ces hommes dont la science a honoré ce siècle. Or la Religion ne le réclame pas moins que la science. Bien que la découverte du langage *hiéroglyphique* ne date que de quelques années, et qu'à peine commence-t-on à bégayer cette langue depuis si long-tems muette; bien que le peuple d'Egypte, si parleur et si écrivassier, n'ait encore dit que quelques mots, cependant de nombreuses preuves sont déjà venues témoigner en faveur de la véracité des récits de notre Bible. Les travaux de M. Greppo, vicaire-général de Bellay, sur les hiéroglyphes,

ceux de Mgr. de Bovet sur les dynasties égyptiennes, l'excellente lettre de M. Athanase Cocquerel sur l'étude des hiéroglyphes, que nous avons publiés, peuvent donner une idée de tout ce que nous apprendront de favorable à notre cause, tous ces papyrus, toutes ces inscriptions que l'on commence à peine à copier et à lire.

Nous suivrons tous ces travaux, et les ferons connaître à nos lecteurs. C'est encore pour cet objet que nous avons fait dessiner et lithographier l'*Alphabet hiéroglyphique*, qui a été inséré dans le 12e Numéro. C'était un commencement d'un travail que nous completterons dans les *lithographies* suivantes. Car ces *lithographies*, qui ont paru faire plaisir à tous nos abonnés, vont reparaître ainsi que nous l'avions annoncé alors. Chaque volume en contiendra au moins deux. Pour faire suite à l'Alphabet hiéroglyphique, nous publierons successivement tous les *caractères* des différentes langues connues, parlées, ou non parlées, afin que nos abonnés puissent faire la comparaison de ces différens *caractères*, dont ils peuvent entendre parler, et apprécier ainsi plus facilement cette proposition de M. de Paravey : que *les chiffres et les lettres de toutes les nations ont une origine commune et hiéroglyphique.* Nous terminerons cette série de publications par les *grands tableaux*, où M. de Paravey a mis en regard la plupart des caractères connus, anciens et modernes.

Nous avons parlé quelque part de ce bas-relief égyptien, où se trouvent gravés sur la pierre le portrait du roi Roboam, vaincu par un roi égyptien, et le nom des douze tribus d'Israël. Nous espérons pouvoir donner à nos lecteurs une représentation fidèle de ce monument qui est peut-être le plus ancien qui existe en preuve de la véracité de nos livres.

Aussi les tiendrons-nous au courant de l'état où se trouve l'étude des hiéroglyphes si malheureusement interrompue par la mort de M. Champollion ; nous dirons les personnes qui la cultivent, et les progrès qu'elles font faire à cette science.

Parmi les travaux qui doivent donner une nouvelle force et une nouvelle direction à la défense de la Religion, il faut compter ceux que nous avons publiés sur *l'Amérique* et sur *l'état primitif de cette partie du monde.* Les documens historiques insérés dans le premier et le second volume, ceux que nous avons extraits

du savant ouvrage de M. de Humboldt ne permettent plus de disputer sur la question de savoir si l'état des sauvages est un *état naturel* ou *primitif.* Toutes les objections des philosophes du 18e siècle, et de quelques restes de ces incrédules qui écrivent encore de nos jours, sont résolues et résolues par des faits. Les systèmes politiques et religieux basés sur les *droits naturels* et l'*indépendance absolue et presque animale*, élaborés avec tant d'obscurité et de peine par les Idéologues du 18 et du 19e siècle, tombent devant les découvertes des Archéologues américains et les récits des voyageurs véritablement savans et philosophes.

Il est décidé, sans laisser place au doute, que l'Amérique a joui primitivement d'une civilisation très-avancée, qu'elle a été couverte de villes fortifiées, où les populations vivaient soumises à des lois ; les traces de ces villes subsistent encore. Ainsi l'état où l'on a trouvé les Sauvages, lors de la découverte de Colomb, était un *état dégénéré ;* c'était un *état contre nature.* Les Sauvages doivent être considérés à présent comme des enfans qui s'étaient séparés de leurs pères et se trouvaient hors de la famille, abandonnés peut-être, volontairement peut-être, et tombés ainsi dans un état de vagabondage, ignoble et dégradant pour eux, état pourtant dans lequel ils n'ont pas perdu entièrement le souvenir de leur primitive origine, non plus que toutes les traditions que possédaient leurs pères. Nous avons déjà parlé de quelques-unes de ces traditions, d'après les monumens hiéroglyphiques trouvés par M. de Humboldt chez les Aztèques. Nous completterons ces documens et nous y ajouterons les *peintures* et les *hiéroglyphes* mêmes, que nous ferons dessiner pour les *Annales.*

Outre ces travaux que nous avons dû mettre en première ligne, à cause de l'importance de leurs résultats, les *Annales* en ont publié un grand nombre d'autres qui tous ont eu pour but de donner de nouvelles preuves de la vérité de notre foi, et qui démontrent ce que nous avons annoncé dès le principe, que les sciences commencent à se réconcilier avec la Religion.

Nous allons en rappeler ici quelques-uns, parce qu'il importe beaucoup de les faire entrer en toute occasion, et dans les conversations, et dans les lectures, et dans la chaire, afin qu'ils soient connus de plus en plus et se popularisent.

Ainsi le savant voyageur et géographe, M. Klaproth, nous a appris que l'histoire certaine des peuples de l'Asie ne remonte pas au-delà du neuvième siècle avant notre ère, et que l'histoire incertaine des peuples les plus anciens ne remonte à peu près qu'à 3,000 ans avant notre ère, ou jusqu'à la grande inondation qui submergea l'ancien continent.

M. Abel Remusat nous a fait lire le nom de Jehovah dans les anciens caractères chinois, et nous a fait connaître d'autres traditions qui commencent à jeter quelque jour sur les croyances obscures des lettrés chinois.

M. Silvestre de Sacy a retrouvé les restes des Samaritains dans un petit recoin de la Palestine, conservant encore leur Pentateuque que l'on croyait perdu depuis le sixième siècle, et avec le Pentateuque des cérémonies et des croyances, et aussi des erreurs qui datent de la séparation des dix tribus.

M. Balbi, en faisant passer devant nos yeux toutes les langues qui ont été parlées sur la terre, est arrivé à cette conclusion : qu'elles sont toutes dérivées d'une souche primitive, et qu'elles ont presque toutes une connexité plus ou moins grande avec l'hébreu.

Nous avons vu que l'*ethnographie*, science nouvelle que l'on doit à ce même savant, est encore une science toute religieuse qui contient l'histoire primitive du genre humain ; elle confirme cette grande verité renfermée dans la Genèse : que *tout vient de Dieu*.

Nous aurons encore à parler des travaux fort importans et fort curieux, que nous devons à la vaste érudition et à la rare patience de M. Petit-Radel, membre de l'Institut. Ce savant est sur le point d'achever un monument auquel il a consacré toute sa vie. C'est de débrouiller les tems mythologiques et héroïques de la Grèce, et l'origine de ces fameux monumens cyclopéens ou pélasgisques, qui subsistent encore sur les rivages de l'Asie-Mineure, dans toute la Grèce, l'Italie, les îles de la Méditerranée, et une région de l'Espagne. Avec des soins infinis et une patience incalculable, M. Petit-Radel s'est procuré des vues exactes de tous ces monumens, et de toutes ces ruines, et il en a fait des modèles en plâtre, qui représentent l'état où ils se trouvent en ce moment ; ces modèles, exposés seulement de-

puis peu de jours dans la salle de la bibliothèque du palais de l'Institut, formeront un musée nouveau, sous le nom de *Musée cyclopéen.*

Grâce à la bienveillance que veut bien nous témoigner ce savant académicien, nous pouvons assurer que les *Annales* feront connaître d'une manière toute spéciale ces importans travaux. Ils sont destinés à prouver que ces constructions cyclopéennes sont semblables à celles que l'on trouve décrites dans la Bible, et que les Pélasges pourraient bien être les Cananéens chassés par Josué de la Palestine.

Dans l'analyse des différens travaux de l'Academie asiatique de Calcutta, nous avons vu les voiles qui couvraient les croyances et les traditions de l'Inde soulevés peu à peu. Grâces aux veilles des William Jones, des Wilkim, des Halhed, nous avons connu la doctrine obscure des Brahmes et des livres sacrés des Indous; et nous y avons trouvé de nombreuses traces des révélations primitives faites au genre humain, et que les enfans de Noé, qui ont peuplé l'Inde, avaient dû nécessairement y porter.

Bien des découvertes restent encore à faire dans ces contrées, c'est là qu'il faut aller chercher l'origine de la mythologie grecque et peut-être égyptienne. Nous ferons connaître les autres travaux qui sont déjà faits, et tiendrons nos Abonnés au courant des découvertes qui se font encore tous les jours.

Dans son *Voyage critico-biblique*, M. le professeur Scholz a mis la dernière évidence à l'intégrité des livres du Nouveau-Testament. Tous les manuscrits ont été examinés, les variantes notées, et il en est ressorti que le texte latin du Nouveau-Testament dont se sert l'Eglise catholique, est l'édition la plus exacte et la plus pure de toutes celles que les recherches critiques les plus minutieuses aient fait découvrir.

Dans différens articles, les *Annales* ont encore fait connaître, siècle par siècle, les erreurs qui ont assiégé l'Eglise du Christ, et ont essayé de faire comprendre l'influence que la Philosophie et surtout la méthode païenne du trop fameux Aristote ont exercée sur l'étude scientifique des croyances que le Christ a confiées à son Eglise ; elles ont joint à ce tableau, siècle par siècle, la liste des souverains pontifes qui l'ont gouvernée, et celle des

docteurs qui l'ont édifiée ou défendue, en y ajoutant une note *bibliographique* exacte de tous les ouvrages des anciens Pères et défenseurs de la foi.

Enfin, dans un grand nombre d'articles sur la *variété des individus* habitans les différens climats et l'*unité de l'espèce humaine*; sur les *traditions primitives*, conservées plus ou moins dénaturées chez la plupart des peuples, et conservant pourtant des preuves certaines de leur origine; dans les extraits des plus *récens voyages* où nous avons appris dans quel état se trouvent en ce moment les villes, les contrées et les peuples contre lesquels les Prophètes avaient lancé leurs prophétiques menaces; dans tous ces travaux, dis-je, nous croyons avoir fait comprendre *l'état présent des découvertes modernes dans leur rapport avec la Religion*, et constaté le mouvement général des intelligences, qui toutes reviennent vers le catholicisme.

Ce que nous venons de dire peut faire comprendre la direction que nous avons donnée à nos travaux passés, et une partie de celle que nous donnerons à ceux qui seront insérés dans les numéros qui vont suivre.

Car nous croyons pouvoir le promettre, une plus grande et plus forte impulsion va être donnée aux *Annales de philosophie chrétienne*. Jusqu'à présent, nous nous sommes bornés à bien constater le point où se trouve la science ; il nous a fallu revenir sur des auteurs et des ouvrages qui datent des précédentes années ; aujourd'hui, sans négliger ces sortes de travaux qui, tout utiles qu'ils sont, ne sont pas suffisamment connus, nous nous occuperons un peu plus des auteurs et des ouvrages de notre époque, soit français, soit étrangers. Ce champ est immense, et la moisson n'est pas moins belle que celle que nous avons déjà cueillie dans le domaine de la science du siècle.

Il est aussi un grand nombre de jeunes gens qui, entraînés dans le doute ou l'incrédulité par l'impulsion donnée à la science commune et ordinaire et à l'éducation publique, s'arrêtent au milieu du mouvement, saisis comme nous d'étonnement à la vue du retour de la haute science et de la saine philosophie vers la Religion. Puis dans des ouvrages sérieux ou futiles, ils émettent de louables pensées, et adressent à la science, à l'impiété et à la religiosité du siècle des objections et des repro-

ches fondés. C'est avec eux que nous nous trouverons un peu plus souvent dans la lice, et, avec cordialité et franchise, avec estime et bonne foi, nous discuterons ensemble si nos croyances présentes et nos révélations antiques ne contiendraient pas le mot de cette énigme de la vie, qu'ils ne peuvent deviner ou comprendre avec toute la science du siècle.

Quoique nos *Annales* s'occupent spécialement des sciences, nous ne renonçons pas pour cela à la littérature. S'il paraît quelque ouvrage qui soit utile à notre cause, si, parmi les prétendues productions poétiques, incolores, fanées, étiolées à leur naissance, qui nous inondent, il se présente quelqu'une de ces fleurs de poésie au parfum céleste, au coloris simple et naturel, quelqu'une de ces fleurs qui peuvent trouver place dans les parvis du temple, et sur les angles de l'autel, nous les ferons connaître à nos abonnés, et saluerons le poète de nos vives acclamations.

Nous aurions encore à dire bien de choses à nos Abonnés, à répondre à bien de demandes, à remercier bien d'assurances de sympathie, à accepter bien d'offres de service. Mais le tems presse, et nous ne voulons pas différer le départ du Numéro de juin que nous avons arrêté. Nous désirons que nos Abonnés ne voient en ceci qu'une simple lettre familière, qui s'adresse à eux seulement, et qui aussi est écrite en courant, sans plan, sans art, sans préparation. Nous leur demandons un peu de patience, et aussi un peu d'indulgence; et nous espérons, Dieu aidant, satisfaire à toutes nos promesses et à toutes leurs espérances.

Nous ne pouvons cette fois donner le *tableau statistique* de nos abonnés; cette recherche et cette classification nous prendraient trop de tems, mais nous le publierons à la fin du prochain semestre. Nous ne voulons cependant pas dissimuler que ce *tableau* ne serait pas aussi prospère que le dernier; nous n'osons nous en plaindre, mais nous espérons que cette diminution sera facilement réparée par le nouveau développement que vont prendre nos *Annales*.

Nous mettons avec confiance nos travaux sous l'approbation et la protection de nos premiers pasteurs, et des personnes honorables qui président à l'instruction et à l'éducation reli-

gieuse en France. Nous leur demandons avec instance leurs conseils et leurs suffrages ; trop heureux de les recevoir et de les suivre. Notre journal est en partie leur ouvrage ; nous n'avons ni système, ni doctrine à nous, que nous voulions faire prévaloir ; tout ce qui peut servir à la défense de la Religion, de quelque part qu'il nous vienne, est sûr d'être bien accueilli.

Nous espérons que nos frères voudront apprécier notre désintéressement, encourager nos efforts, soutenir notre courage, et contribuer ainsi au bien qui est au fond de nos vues, de nos esprits et de nos cœurs.

L'Éditeur, A. — BONNETTY.

P. S. Nos abonnés comprendront facilement, par la pagination et par la place qu'occupe ce *compte rendu*, qu'il ne doit pas faire partie de ce numéro des *Annales*, et qu'il ne doit pas être relié avec le *tome six* qui finit avec ce numéro. Nous les prions donc de le *détacher* et de vouloir bien le communiquer aux personnes qui pourraient désirer connaître nos travaux et y prendre part en contribuant à les répandre et à les populariser ; ils en seront dédommagés eux-mêmes, parceque ce *même article* leur sera envoyé de nouveau avec le numéro de juillet, où il sera mis à *la place qu'il doit occuper*.

Nous devons les prévenir ici que quelque peu de tems qui nous reste encore pour préparer nos matériaux pour le numéro de juillet, nous espérons cependant, grâce au concours et à la diligence de nos amis et de nos collaborateurs, qu'il sera prêt à être envoyé à l'*époque fixée*, c'est-à-dire à la fin du mois. Dorénavant la publication précédera plutôt qu'elle ne suivra cette époque.

Nous espérons que l'on sera satisfait des soins que nous apporterons à nos publications prochaines. Dès le numéro de juillet, le journal sera imprimé en *caractères neufs*, les *filets*, *cadres et titres* seront aussi renouvelés.

